Université Paris Nanterre
200 av. de la République
92001 Nanterre Cedex
www.parisnanterre.fr

Membre de l'université Paris Lumières

École doctorale 395 : Espaces, Temps, Cultures
Laboratoire Mosaïques - LAVUE
UMR 7218

David Frati

Les réfractaires du désert

Etude de la relation entre échanges de dons et économie marchande chez les habitants hivernaux du désert de La Posa, Arizona

Thèse présentée et soutenue publiquement le 07/12/2021
en vue de l'obtention du doctorat d'Aménagement et urbanisme
de l'Université Paris Nanterre
sous la direction de Mme Stéphanie Vermeersch (Université Paris Nanterre)
et de Mme Aurélie Quentin (co-directrice, Université Paris Nanterre)

Jury :

Membre du jury :	Mme Bacqué Marie-Hélène	Professeure des universités - études urbaines Université Paris Nanterre
Membre du jury :	Mme Bonvalet Catherine	Directrice de recherche émérite - démographie INED
Rapporteur :	M. Le Goix Renaud	Professeur des universités - géographie Université de Paris
Membre du jury :	M. Le Marchand Arnaud	Maître de conférence HDR - économie Université Le Havre Normandie
Membre du jury :	Mme Overney Laetitia	Maîtresse de conférence - sociologie ENSA Paris-Belleville
Rapporteure :	Mme Pruvost Geneviève	Chargée de recherche HDR - sociologie EHESS
Co-directrice :	Mme Quentin Aurélie	Maîtresse de conférence - études urbaines Université Paris Nanterre
Co-directrice :	Mme Vermeersch Stéphanie	Directrice de recherche - sociologie Université Paris Nanterre

Version de diffusion. Version complète disponible à la BU de Nanterre.

« Des réfractaires, tous ceux qui n'ayant point pu, point voulu ou point su obéir à la loi commune, se sont jetés dans l'aventure ; pauvres fous qui ont mis en partant leurs bottes de sept lieues, et qu'on retrouve à mi-côte en savates.

Réfractaires, enfin, tous ces gens qui vous ont des métiers non classés dans le *Bottin* : inventeur, poète, tribun, philosophe ou héros…

Le monde veut en faire des percepteurs ou des notaires. Ils s'écartent, ils s'éloignent, ils vont vivre une vie à part, étrange et douloureuse… »

Jules Vallès, *Les réfractaires*, 1866

DONS REÇUS

Je tiens à saluer les personnes dont j'ai reçu des dons qui ont directement influencé ce travail. Je ne salue qu'eux, car sinon la liste serait longue, et peut-être un peu indiscrète.

Aurélie est la première personne à s'être intéressée à mon projet. C'était important pour moi d'avoir des gens qui s'y intéressent et qui le disent. J'étais architecte, je n'avais pas fait l'université, je n'avais jamais ouvert un bouquin de sciences sociales, alors c'était important. Puis, il n'y a eu que d'a-do-rables commentaires tout au long de la thèse, jusqu'à la consécration : « une utilisation claire et utile de Karl ».

Stéphanie m'a écouté attentivement parler de mes problèmes de direction de thèse pendant dix minutes au téléphone, alors qu'elle marchait pressée dans la rue, entre deux choses importantes. « – Bon bah OK, apparemment tu veux changer de direction de thèse. Tu penses à qui, alors ? – Bah à toi ! Pourquoi tu crois que je t'appelle ? – Quoi ? À moi ?! » Ce fut donc dix minutes d'écoute attentive et sincère des problèmes d'un doctorant qu'elle ne connaissait que vaguement. Il y a encore eu beaucoup d'écoute attentive ensuite.

Catherine Bonvalet, Renaud Le Goix, Arnaud Le Marchand, Laetitia Overney, Geneviève Pruvost et Marie-Hélène Bacqué ont accepté de lire ma thèse et de la discuter. Voir leur intérêt et leur accord pour participer au jury me revenir au jour le jour durant de la dernière ligne droite de l'écriture m'a permis d'avoir le courage de faire le plus difficile.

Giulia a pris en charge le pré-travail quand le travail devenait trop encombrant, elle m'a soutenu, inquiète, quand les tableaux de l'ethnocomptabilité me rendaient zinzin, et elle m'a relu au point d'avoir, elle aussi, l'impression d'avoir lu quatorze fois le journal de cette maudite journée du 31 décembre 2017.

Colin m'a soutenu dès le mémoire de M2. Cette thèse lui doit plusieurs de ses intuitions. Et ses commentaires, toujours intègres, les sympas comme les moins sympas.

Romain n'a jamais cessé d'insister pour aller boire des pintes de Ricard, même lorsque je faisais l'autruche. Aussi, il m'a confié une nouvelle mission d'ethnocomptabilité (première d'une longue série, je l'espère) qui m'a permis de mettre fin à ce travail.

Les membres de l'atelier d'ethnocomptabilité, notamment Alain Cottereau, Geneviève Pruvost, Stéphane Baciocchi, Marie-Paule Hille, Martin Blavier et Erwan Le Méner, m'ont invité à présenter mes travaux, et y ont montré un intérêt sincère, et intimidant. Je leur suis extrêmement reconnaissant d'avoir pensé à moi ensuite pour participer à une publication dédiée à l'ethnocomptabilité.

Des personnes, tout au long de ce travail, ont commandé ou reçu des propositions d'articles et y ont trouvé un intérêt : Stéphane Tonnelat, Jean Ruegg, Patrick Rérat, Fabrice Ripoll, Jean Rivière, Camille Gardesse, Laura Brown, Olivier Chadoin, Marie-Paule Hille et Martin Lamotte. On voit parfois les articles comme un poids, un travail en plus et donc en trop, mais cette thèse n'aurait pas pu avancer ainsi sans les commentaires attentifs de toutes ces personnes.

Sabrina Bresson et Laetitia Overney ont véritablement assuré leur rôle de comité de suivi individuel. Je sais que tous les doctorants n'ont pas eu la chance d'avoir des membres de CSI aussi attentifs à leur rôle, et je sais, puisque j'ai eu cette chance, à quel point cela peut être important d'avoir des personnes qui lisent aussi attentivement.

Fabienne Velter, Charles-Henri Rossignol et Céline Campagne ont assuré quotidiennement tout ce qui est nécessaire au fonctionnement d'un laboratoire qui est, apparemment, compressible à l'infini. Ce ne sont pas des postes qu'on supprime, ce sont des personnes.

Kevin McHugh m'a reçu dans son bureau sans même que je prenne rendez-vous. Se montrer aussi chaleureux vis-à-vis d'un étranger qui arrive sans prévenir pour critiquer ses articles n'avait rien d'évident.

Des doctorants – surtout des doctorantes – du laboratoire Mosaïques ont créé et fait vivre collectivement le séminaire doctoral, espace de réflexion et de solidarité absolument essentiel au travail de thèse. Selin Le Visage, Yun Zhang, Alice Lancien, Jeremy Louis, Loréna Clément, Léa Billen, Fériel Boustil, Manon Troux et Magali Hulot. Cette expérience collective était, bien évidemment, bien plus. Mais essentiellement de la bouffe et du rhum, finalement.

Les étudiants m'ont fait me questionner. En trois ans, des dizaines de fois : « *waow !* ». Et ils m'ont impressionné. Vu les conditions d'étude, venir en classe, c'est la moitié de la note.

Kevin de la Croix a fait la plus parfaite démonstration pratique de la théorie de l'habitus, dans le bâtiment E. D'autres cartes postales à venir.

Stéphane Tonnelat, Pascale Philifert, Gregory Busquet, Hélène Nessi, Sylvaine Conord, Alexis Gonin, Frédéric Dufaux, Franck Rakotonirina, Agnès Deboulet, Anne Raulin, Baptiste Buob et Nicolas Bontemps ont lu des parties de mon travail, y ont passé du temps, ont fait des propositions, ou ont simplement été des personnes importantes, à des moments particuliers ou tout au long de ce travail.

Cette thèse doit beaucoup à mes enseignants d'école d'architecture. Hugues Reip, qui se trompera en pensant qu'il n'y est pour rien. Jim Njoo et Romain Boursier, qui savent bien qu'ils y sont pour beaucoup.

Je tiens enfin à souligner que cette thèse a été réalisable parce qu'elle a été financée par un contrat doctoral (tout le monde sait bien à quel point il est difficile d'avancer dans la thèse lorsque l'on travaille à côté, enseignement compris). Les voyages de terrains ont été possibles parce qu'ils ont été largement financés par mon laboratoire, mon école doctorale et l'Institut des Amériques.

FINANCEMENT DES TERRAINS		
Institut des Amériques	906 €	8 %
Ecole doctorale 395	1950 €	18 %
UMR LAVUE / Mosaïques	3960 €	37 %
Fonds propres	4020 €	37 %
Total	10836 €	

Même en étant extrêmement bien financé relativement à l'état de la recherche en sciences sociales, un bon terrain coûte cher et nécessite donc de casser sa tirelire. Courage à ceux qui n'ont pas de financements, pas de sécu, pas de visa.

Version de diffusion. Version complète disponible à la BU de Nanterre.

SOMMAIRE

INTRODUCTION GENERALE **1**

PARTIE I. LES ECHANGES DE DONS DANS LE DESERT DE LA POSA : UNE CRITIQUE SPATIALISEE DES ECHANGES MARCHANDS **43**

INTRODUCTION DE LA PREMIERE PARTIE 45
CHAPITRE 1 « *I CAN'T TAKE ONE SINGLE DAY OF THIS SHIT ANYMORE.* » : QUI SONT LES RÉFRACTAIRES ? 47
CHAPITRE 2 « *THIS IS MY WINTER HOME NOW* » : S'INSTALLER DANS LA BRÈCHE 115
CHAPITRE 3 « *THIS IS WHAT WE DO HERE* » : LES FONCTIONS SPATIALES DU DON 189
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE 239

PARTIE II. L'APPUI DES ECHANGES DE DONS SUR L'ECONOMIE MARCHANDE : ETUDE DE L'ARTICULATION ENTRE DESERT ET VILLE DANS LES PRATIQUES QUOTIDIENNES **245**

INTRODUCTION DE LA SECONDE PARTIE 247
CHAPITRE 4 RECEVOIR DES DONS DANS LE DESERT POUR POUVOIR CONTINUER A PROFITER DE LA VILLE : ETHNOCOMPTABILITE AVEC DAVID 257
CHAPITRE 5 CE QU'IL (EN) COUTE DE FAIRE UN DON : ETHNOCOMPTABILITE AVEC SUZEE 375
CONCLUSION DE LA SECONDE PARTIE 459

CONCLUSION GENERALE **463**

EPILOGUE 477
BIBLIOGRAPHIE 481
ANNEXES 499
TABLES DE REFERENCES 539
LISTE DES SIGLES ET APPELLATIONS SPECIFIQUES 548
RESUMES 549
TABLE DES MATIERES 551

Introduction générale

Version de diffusion. Version complète disponible à la BU de Nanterre.

À LA RENCONTRE DES REFRACTAIRES : LA CONSTRUCTION DE L'OBJET DE RECHERCHE

1. « *HERE YOU ARE! WE WERE WAITING FOR YOU!* » : LA DÉCOUVERTE DE QUARTZSITE ET LA POSA

Quartzsite[1], Arizona, est une petite ville installée de part et d'autre de l'autoroute reliant Phoenix à Los Angeles. Ses 3600 habitants sont âgés de 69 ans en moyenne[2]. Cette ville est essentiellement composée de constructions légères de plain-pied de mauvaise qualité et de *RV parks* – des parcs pour *mobile homes* et camping-cars[3] –, lorsqu'il ne s'agit pas de bâtiments en ruines ou, le plus souvent, de grands terrains inoccupés. En effet, le vide est la principale caractéristique de l'organisation de la ville de Quartzsite. L'urbanisation très lâche propre aux villes de l'Ouest américain est accentuée par le développement urbain erratique et les nombreux vides délimités par des routes contre lesquelles aucune maison n'est venue s'aligner. Ce vide prend sa forme la plus significative au croisement de *Main Street* et *Central Boulevard*, le carrefour au cœur de Quartzsite. Une station-service occupe un angle, et un parking entouré de grilles occupe l'angle opposé. Aux deux autres angles, des terrains vierges, simplement flanqués l'un et l'autre de petits panneaux publicitaires. D'un côté : « *The best RV lot in Quartzsite* », de l'autre : « *Foggy : RV window repair* »[4].

[1] « *Quartz* » (/kwɔrts/), « *site* » (/saɪt/).

[2] *US. Census*, « *2018 American Community Survey 5-Year Estimates* », 2018.

[3] « *RV* » signifie « *Recreational Vehicle* » et comprend de manière indifférenciée tous les véhicules habitables destinés (initialement) aux loisirs, soit ce que l'on nomme camping-cars, caravanes et vans. Voir la liste des sigles et appellations spécifiques.

[4] « Le meilleur emplacement pour RV de Quartzsite », « Foggy : Réparation de pare-brise pour camping-car ».



Photographie 1. *Le* cardo-decumanus *de Quartzsite. Partout, des publicités concernant les « RV ». Janvier 2016.*[5]

Les maisons aussi sont vides. La moitié d'entre elles sont inhabitées[6] et les occupants de l'autre moitié préfèrent passer leur journée au *Senior Center* ou à la bibliothèque municipale afin de profiter de la climatisation, si chère et pourtant indispensable dans cette ville où les températures atteignent 45 °C durant les mois d'été. Il y a aussi le vide des *RV parks* qui n'ont généralement comme construction solide qu'un ensemble de douches-toilettes-laverie, et parfois une salle commune. Il y a le vide du *Tyson Wash*[7], un lit de rivière sèche qui éventre la ville du nord au sud. Il y a le vide du quartier de *Tyson Wells*, un des rares quartiers du versant sud de la ville, accolé au *Tyson Wash*, avec ses quelques entrepôts et son magasin de jouets, bâtisse de pierre isolée au milieu d'un grand espace vide. Il y a le vide de la grande salle des fêtes de la ville, administrée par la principale fédération d'associations locales, la « *Quartzsite Improvment Association* », et de son parking qui l'entoure. Il y a le vide du ciel, qu'aucune construction humaine ne vient troubler, si ce n'est quelques panneaux publicitaires qui s'adressent non pas aux habitants de Quartzsite, mais aux automobilistes qui traversent la ville

[5] Sauf mention contraire, toutes les photographies, cartes et figures sont de l'auteur.

[6] 47 % des logements sont inoccupés à Quartzsite (12 % à l'échelle nationale). Source : *US Census 2018*.

[7] « *Wash* » est un terme vernaculaire sans traduction, qui désigne un lit de rivière qui ne s'inonde que très rarement. Il est équivalent au terme « *Oued* » concernant l'Afrique du Nord.

à 80 miles par heure sur l'autoroute : Burger King, Carl's Junior, McDonald's, ou encore la photo d'un visage d'enfant accolé de : « *855–FOR–TRUTH. There's evidence of God* »[8]. Et le vide tout autour de la ville : le désert de la vallée de La Posa.



Photographie 2. *Vue de Quartzsite vers le sud-est. La ville est éventrée d'est en ouest par l'autoroute reliant Phoenix à Los Angeles (du haut au bas à droite de la photo), et par le Tyson Wash du nord au sud (de gauche à droite sur la photo). Photographie prise d'un avion gracieusement piloté par une connaissance d'un enquêté. Janvier 2018.*

Le vide est une composante importante de l'organisation de Quartzsite, car il se transforme avec le passage des saisons : durant l'hiver, la ville se peuple d'habitants temporaires, pour l'essentiel âgés et retraités, appelés « *snowbirds* », qui, de prime abord, ne viennent l'hiver que pour profiter du soleil qu'ils suivent à travers les États-Unis au gré des saisons.

[8] « 855-POUR-VÉRITÉ. Il y a des preuves de l'existence de Dieu.»



Carte 1. *Quartzsite se situe dans la région la plus chaude et la plus sèche des États-Unis. Source des données : U.S. Geological Survey, 2010.*

Dès octobre, les *RV parks* de la ville sont pris d'assaut par les *snowbirds* et affichent complet pendant plusieurs mois. Chaque année en janvier s'installe dans le quartier de *Tyson Wells* la « *Big Tent* » du « *RV Show* », le véritable pendule de la ville : un salon dédié à la vie en camping-car. Tout s'agglomère autour de la *Big Tent* : des bars, des restaurants et des magasins seulement faits de tonnelles, un salon de coiffure à l'arrière d'un camping-car, des marchés aux pierres précieuses, des artisans et surtout, des centaines de camping-cars, qu'on a fait venir de tout le pays pour les vendre. Dans la *Big Tent*, il y a tout ce dont on peut rêver pour son camping-car : des panneaux solaires pour camping-cars, des matelas pour camping-cars, des couteaux pour camping-car, des serpillières pour camping-car. « Pour camping-cars ! », vous dit-on. Bien entendu, l'offre des marchandises en tout genre reflète l'âge avancé de la population qui fréquente Quartzsite et son *RV Show*. On y trouve donc aussi des médicaments contre le diabète, des fauteuils massant, des canes et déambulateurs… et des contrats de travail temporaires chez *Amazon.com* pour la saison suivante. La salle des fêtes de la « *Quartzsite Improvment Association* » reçoit le *Pow-Wow*, un fameux marché aux pierres précieuses qui existe depuis maintenant plus de cinquante ans. Les vendeurs ambulants débordent de la salle des fêtes jusque dans le parking, repoussant les voitures dans tous les recoins encore disponibles dans les rues alentour. Cette folle activité d'un mois déborde sur toute la ville où fleurissent divers marchés

aux pierres précieuses, et les vides ne suffisent plus à accueillir tous les visiteurs et habitants temporaires. Même le ciel est saturé de petits avions, de parapentes, d'ULMs et de spectaculaires couchers de soleil que tous les habitants, temporaires comme permanents, admirent chaque soir. Le croisement entre *Main Street* et *Central Boulevard* prend aussi une tout autre forme. La file d'attente de voitures se rendant à la station-service bloque la moitié de *Main Street.* Le parking grillagé est bondé de camping-cars flambant neufs, prêts à être vendus, et les plus beaux d'entre eux, à 500 000 $, trônent fièrement à l'angle du carrefour, aux yeux de tous les visiteurs. Les terrains vagues sont occupés par des « *Swap Meets* », des brocantes où l'on vend un peu de tout et beaucoup de rien. *Main Street* et *Central Boulevard* paraissent alors bien étroits pour tous ces camping-cars de quarante pieds de long tractés par des voitures américaines qui font la largeur de deux voitures françaises, et les feux – toujours rouges ! – de ce carrefour deviennent alors l'angoisse de tout automobiliste résidant ou de passage à Quartzsite. Le gigantesque *Tyson Wash* se remplit lui aussi au rythme de la pluie annuelle, généralement autour de Noël, et on peut alors voir parfois quelques téméraires y faire du kayak. Et, enfin, le désert de La Posa qui héberge, juste au sud de la ville, une « *Zone de Visite de Longue Durée* » (LTVA, « *Long-Term Visitors Areas* »), une zone de tourisme administrée par le *Bureau of Land Management*, une division du Ministère de l'Intérieur, se peuple lui aussi d'environ dix mille camping-cars habités de *snowbirds*.

C'est à cette population d'habitants hivernaux que la thèse s'intéresse. Pour les rencontrer, il faut sortir de la ville et rouler un peu moins d'un kilomètre, le long de la « *95* », en direction du sud, pour trouver le panneau d'entrée de la LTVA de La Posa qui indique la « *North section* » à gauche de la route, la « *West section* » à droite. On peut choisir de s'engager à gauche, dans la *North section*, et passer devant la guérite des volontaires enrôlés par le *Bureau of Land Management*. Les volontaires ont essentiellement pour mission de récolter un loyer presque dérisoire permettant d'habiter dans cet espace : contre 40 $ pour deux semaines ou 180 $ pour sept mois, de septembre à mars, quiconque peut s'installer dans le désert et bénéficier de l'utilisation des poubelles, de la station de vidange des eaux usées et d'approvisionnement en eau claire. On dépasse alors le panneau installé devant le barnum du *Bible Study Camp*[9] qui indique : « *Thursday, 10 AM, Bible Study* »[10]. On suit la route goudronnée, on longe de très grands camping-cars, flambants neufs ou cabossés, et on traverse

[9] « Camp d'étude biblique ».

[10] « Jeudi, 10h, étude biblique ».

un premier *wash*. La végétation du *wash* est tellement dense qu'il est à peine possible de deviner les camping-cars qui sont installés de l'autre côté. On passe devant un panneau imitant le graphisme des panneaux de signalisation routiers étatsuniens : « *Speed limit : No Dust* »[11]. Un homme est là, assis sur sa chaise, une bière à la main, devant son camping-car, saluant consciencieusement toute personne passant devant son camp. Ce grand camp, le « *Downtown North La Posa Park* »[12], comme l'indique le fronton de la tonnelle accolée à la route, est composé en outre d'un très grand camping-car, d'une petite caravane, de deux tentes, d'un jardin et, surtout, d'un grand *dancefloor* en son centre. Un panneau indique la destination de ce *dancefloor* : « *Thursday, potluck & karaoke, 5PM* »[13].



Photographie 3. « *Bienvenue dans le parc du centre-ville de La Posa Nord ». Janvier 2016.*

On passe devant un petit panneau qui indique mystérieusement « *Today: river golf. 13 h* »[14]. Il n'existe pourtant aucune rivière à proprement parler dans ce désert, si ce n'est les *washes* qui ne sont de véritables rivières que quelques heures par an. On passe devant les poubelles, installées au milieu d'un grand espace dégagé, laissant la possibilité à un camion-poubelle de

[11] « Vitesse maximale : pas de poussière ».

[12] « Parc du centre-ville de La Posa ».

[13] « Jeudi, buffet & karaoké, 17 h ».

[14] « Aujourd'hui : golf de rivière, 13 h ».

faire demi-tour. La compagnie de ramassage, *Arizona Republic Services*, est la seule entreprise privée autorisée par le *Bureau of Land Management* à exercer une activité commerciale dans le désert. Là, juste après les poubelles, la route goudronnée devient une piste en terre. On dépasse ensuite, sur la gauche, « *the cul-de-sac* », un ensemble d'une quinzaine de grands camping-cars soigneusement répartis de part et d'autre d'une piste en terre ; et sur la droite, la vue du désert peuplé de caravanes qui s'étend au loin vers le Sud.



Photographie 4. *Les camping-cars installés à La Posa Nord. Janvier 2018.*

On passe à travers un deuxième *wash*, beaucoup plus large, mais moins accidenté que le premier. Il est fréquent, lors des grosses pluies, que le premier *wash* se trouve bloqué par des arbres arrachés ou des éboulements, alors que ce deuxième *wash* n'est toujours inondé que par une flaque très peu profonde. On continue sur la piste en terre pendant peut-être deux cents mètres, le long de camping-cars éparpillés ici et là. Cette piste se termine alors à la rencontre d'une autre, formant un carrefour en *T*. Aller à gauche, c'est se risquer à rejoindre la « *Hippie Mafia* ». On l'appelle ainsi, car on croit voir là-bas des *hippies*, mais il s'agit en fait surtout de travailleurs saisonniers itinérants, qui font à Quartzsite, durant l'hiver, le travail manutentionnaire nécessaire pour le *RV show* que ni la population annuelle ni la population temporaire hivernale ne peuvent encore se permettre de faire. Et on l'appelle « *mafia* », car on

ne sait pas bien ce qu'il s'y trame, dans ce grand camp d'une dizaine de « *school buses* » bariolés où près de quarante personnes habitent.



Photographie 5. *La piste principale filant à travers le désert. Décembre 2016.*

Prendre à droite signifie se diriger vers les *toilet n ° 2*. Le *Bureau of Land Management* a installé des toilettes dans trois lieux de la section Nord de La Posa. Toute personne ne possédant pas un système de récupération des eaux usées (en somme, toute personne ne vivant pas dans un camping-car ou dans caravane) a l'obligation de vivre à moins de cent cinquante mètres de « *vault toilets* », des cabanes en béton abritant de grandes toilettes – aux normes handicapé – toujours propres, entretenues par les volontaires du BLM qui, en échange du ménage hebdomadaire, ne payent pas le loyer saisonnier de 180 $. On continue le long de la piste en terre, là où des camping-cars paraissent encore plus grands que ceux installés près de l'entrée du désert, au point de se demander comment de tels objets ont réussi à se rendre jusque là.



Photographie 6. *Les grands camping-cars sont alignés contre les washes. Décembre 2017.*

On traverse enfin un dernier petit *Wash* pour trouver les « *toilet n ° 2* ». Là, à une dizaine de mètres de la piste, deux hommes installés sur des chaises de camping boivent des bières au soleil devant une petite caravane encastrée entre deux grands arbres.

« *Ha ! Here you are! We were waiting for you!* »[15], me lance l'un d'eux en riant. Les deux hommes m'invitent à m'asseoir avant même que je puisse me présenter. Gypsy a des cheveux blancs qui dépassent de sa casquette et la barbe mal rasée. Il est habillé d'un survêtement de sport et a les pieds dans des chaussons pleins de sable. Edwin me tend une bière. Il porte une casquette « *Pacific Highway* », un ensemble en jean et des Santiags. Sa grosse moustache ne laisse pas passer les mots qu'il lance doucement et sans articuler. Gipsy habite temporairement dans la caravane qu'un couple d'amis du désert a laissée là, le temps de passer quelques jours à Phoenix, elle à l'hôtel, lui à l'hôpital. Le reste du temps, il vit dans une petite tente installée à côté de la caravane. Edwin habite dans une grande tente installée de l'autre côté d'un *wash*, à une cinquantaine de mètres.

[15] « Ha ! Enfin te voilà ! On t'attendait ! »



Photographie 7. *Gypsy. Décembre 2016.*

Sandy nous rejoint. C'est une vieille femme dont le jean déchiré laisse apparaître ses jambes très maigres. Elle habite « *on the other side of the highway* »[16], c'est-à-dire de l'autre côté de la piste en terre qui mène jusqu'ici depuis l'entrée, et qui continue dans le désert. Sandy n'arrive jamais seule : elle se présente avec ses trois petits chiens, avec qui elle vit dans sa tente délabrée. L'un est borgne, l'autre sourd, et le troisième boite. Elle refuse de les laisser sans surveillance, car ils sont des proies faciles pour les coyotes. Il y a aussi, parmi ce groupe, David, qui vit en tente et se déplace en vélo. Harvey, qui vit à deux cents mètres de chez Gypsy dans deux grands camping-cars rien que pour lui. Suzee, qui habite dans une cabane, construite avec l'aide de David, qui lui sert de salon et de cuisine. Elle a aussi un petit *trailer* qu'elle a fabriqué avec des amis, dans lequel elle dort l'hiver dans le désert, et qu'elle appelle son « *vardo* ». Enfin, il y a Marc, qui voyage avec son frère dans une voiture qu'il a aménagée lui-même.



Photographie 8. *Suzee et Sandy devant la tente de cette dernière. Décembre 2016.*

[16] « De l'autre côté de l'autoroute. »



Photographie 9. *La voiture, le « vardo » et la cabane de Suzee lors de mon deuxième voyage de terrain. Janvier 2017.*

Les chercheurs qui se sont rendus à Quartzsite et La Posa avant moi n'ont pas fait état de la présence d'habitants de tentes, de cabanes et de voiture dans le désert de La Posa. Selon eux, « vivre sur la route »[1] résulte du choix de personnes « de tous types de caractères »[2], attirées par « la liberté, l'indépendance et l'aventure »[3]. Ceci n'est pas à proprement parler une forme de tourisme[4], mais bien un mode de vie à part entière[5], un « *leisure-oriented lifestyle* »[6], faisant de cette population des nomades particuliers : des « *leisure nomads* »[7], c'est-à-dire des personnes retraitées qui ont abandonné l'habitat sédentaire, qui suivent le soleil au fur et à mesure des saisons à bord de leur camping-car et qui ont les moyens de s'offrir une

[1] Célia Forget, *Vivre sur la route: les nouveaux nomades nord-américains*, Montréal, Liber, 2012, 222 p.

[2] Dorothy A. Counts et David R. Counts, *Over the next hill: an ethnography of RVing seniors in North America*, Peterborough, ON, Broadview Press, 1996, p. 107.

[3] Deane Simpson, *Young-old: urban utopias of an aging society*, Zürich, Lars Müller, 2015, p. 485.

[4] C. Forget, *Vivre sur la route*, *op. cit.*, p. 204.

[5] *Ibid.*, p. 209; D. Simpson, *Young-old*, *op. cit.*, p. 500-504.

[6] D. Simpson, *Young-old*, *op. cit.*, p. 485.

[7] *Ibid.*

vie essentiellement orientée vers les loisirs. Seuls les travaux de la journaliste Jessica Bruder[1] tempèrent ce point de vue. Pour elle qui s'intéresse à l'emploi temporaire des populations mobiles, notamment par *Amazon.com*, le désert de La Posa accueille de nombreux travailleurs entre deux séquences de travail dans les entrepôts[2].

Dès ma rencontre avec Gypsy et Edwin en décembre 2016, tout au début de mon deuxième voyage de terrain, je constate que les personnes que je fréquente dans la partie Nord de La Posa ne correspondent pas au profil type du retraité « *leisure nomad* » décrit par la littérature. Les profils sociaux semblent être multiples : aux riches retraités venus chercher le soleil d'Arizona s'ajoutent des personnes qui semblent vivre de très peu.



Photographie 10. *David dans sa tente durant mon deuxième voyage de terrain. Janvier 2017.*

Certains travaillent de manière temporaire, d'autres non. Certains ont 66 ans ou plus, soit l'âge légal de départ à la retraite, d'autres moins. Même parmi ceux qui sont véritablement retraités au moment où je les rencontre, beaucoup ont passé leur premier hiver à Quartzsite et La Posa bien avant l'âge de la retraite. Tous, quel que soit leur âge, ont quitté le travail quotidien qu'ils

[1] Jessica Bruder, «The end of retirement : when you can't afford to stop working», *Harper's Magazine, August*, 2014.

[2] Jessica Bruder, *Nomadland: surviving America in the twenty-first century*, First Edition., New York, W. W. Norton & Company, 2017.

appellent le « *9-to-5* » : un travail, au mieux routinier, au pire rébarbatif et vide de sens. Ils ont fui le travail entre le milieu de la cinquantaine et le début de la soixantaine. Certains volontairement, d'autres sous la contrainte de la maladie. Les uns ont réussi à composer avec leurs revenus pour ne plus jamais avoir à travailler, les autres ont dû retourner au travail, mais de manière saisonnière. D'autres encore préfèrent vivre de presque rien, dans une tente délabrée dans le désert, plutôt que de retourner chercher un travail. C'est pour ce rejet du travail, qui semble partagé par toutes les personnes que je rencontre, que je les désigne comme *réfractaires*.

Ainsi, après un premier terrain exploratoire en janvier 2016, j'engage l'ethnographie à proprement parler dans le désert de La Posa auprès des réfractaires dès le début de mon deuxième voyage de terrain, à la fin de la même année.

2. ETHNOGRAPHIER LA VIE QUOTIDIENNE : TERRAIN ET METHODE D'ENQUETE

Cette étude se base sur une ethnographie[1] de cinq mois répartie sur quatre hivers[2]. Ayant pour modèle une tradition d'ethnographie américaine[3] qui prône une observation des pratiques par la pratique en étant totalement investi dans le terrain[4], matériellement comme affectivement[5], je me suis immergé dans la vie quotidienne des habitants de La Posa en « *full-time fieldworker* »[6], en vivant moi-même dans le désert en camping-car. Plus qu'une

[1] Stéphane Beaud et Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte, 2010 ; Florence Weber, *Manuel de l'ethnographe*, 1re éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2009, 334 p ; Caroline Dufy et Florence Weber, *L'ethnographie économique*, Paris, La Découverte, 2007, 122 p.

[2] Janvier – février 2016 ; décembre 2016 – janvier 2017 ; décembre 2017 – février 2018 ; décembre 2018 – janvier 2019.

[3] Douglas Harper, *Les vagabonds du nord-ouest américain*, Paris, L'Harmattan, 1998.

[4] « Pour moi, l'ethnographie consiste à essayer de comprendre les gens en laissant leurs vies modeler la vôtre aussi pleinement et sincèrement que possible. Cela se fait en construisant un lien avec les gens que l'on cherche à connaître et en les suivant sur une longue période, en observant et en faisant l'expérience de ce qu'ils font, en travail et en jouant à leurs côtés, et en enregistrant autant d'actions et d'interactions que l'on peut jusqu'à ce que l'on bouge comme ils bougent, parle comme ils parlent, pense comme ils pensent et ressentir à peu près ce qu'ils ressentent. […] et sur le plan pratique, on ne sait jamais quand les choses importants vont arriver. » « *To me, ethnography is what you do when you try to understand people by allowing their lives to mold your own as fully and genuinely as possible. You do this by building rapport with the people you want to know better and following them over a long stretch of time, observing and experiencing what they do, working and playing alongside them, and recording as much action and interaction as you can until you begin to move like they move, talk like they talk, think like they think, and feel something like they feel. [...] and practically speaking, you never know when important things are going to happen.* » Matthew Desmond, *Evicted: poverty and profit in the American city*, London, Penguin Books, 2017, p. 317-318.

[5] « Enquêteur à temps plein ». D. Harper, *Les vagabonds du nord-ouest américain*, *op. cit.*, p. 169-174.

[6] M. Desmond, *Evicted*, *op. cit.*, p. 326.

« observation participante »[1], qui induit de participer à une activité pour comprendre ladite activité, il a plutôt s'agit de réaliser une observation transversale[2] incluant l'ensemble des aspects de la vie quotidienne des habitants du désert, sans discriminer, *a priori*, les pratiques à observer. Je me suis donc attaché à observer *la dimension collective de toute pratique* qui se présentait à moi, y compris ce qui pouvait paraître absolument banal aux yeux des enquêtés, qui ne manquaient pas de me le faire régulièrement remarquer.



Photographie 11. *Suzee, David, et Dwayne jouant au Trivial Poursuit dans le camp de David. Impossible de préjuger de ce qui vaut la peine d'être observé lorsqu'on étudie la vie quotidienne. Il faut donc accepter de suivre une partie entière, pendant deux heures, avant de savoir si cela peut avoir un quelconque intérêt pour l'enquête. Janvier 2018.*

Du café du matin, qui pouvait s'étendre sur des heures du fait de la présence de l'alcool, aux relations de voisinage, en passant par les travaux sur l'habitat ou la préparation de la nourriture… j'ai réalisé une « ethnographie du minuscule »[3] en me plaçant au « ras du

[1] Sébastien Chauvin et Nicolas Jounin, « L'observation directe » dans *L'enquête sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 2012, p. 146.

[2] Olivier Schwartz, « L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme? » dans *Le Hobo: sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2018, p. 370.

[3] Régine Sirota, « La socialisation au quotidien : les enjeux d'une ethnographie du minuscule » dans *Apprendre de la vie quotidienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 245.

quotidien »[1]. Même si je me suis attaché à observer quelques rituels collectifs comme les soirées de « *potluck & karaoke* » de Donnie et Patty, j'ai surtout entrepris de passer du temps à « écouter [les] habitants, patienter, [me] taire. Attendre, attendre encore »[2], même lorsque j'avais l'impression que rien ne se disait de concluant pour mon enquête.

L'entrée sur le terrain a été très aisée. Le fait que j'ai l'âge des enfants de mes enquêtés n'a jamais posé problème à mon intégration, et plusieurs m'ont même avoué aimer voir un jeune homme prendre autant de plaisir à partager leur vie quotidienne. Le fait que je sois français – entraînant tous les enquêtés à m'appeler « *Froggy* »[3] – était régulièrement objet de moqueries bienveillantes, mais était surtout source de curiosité pour des personnes qui me posaient très souvent des questions sur le vieux continent. Le fait que je sois universitaire a intimidé plusieurs personnes qui n'avaient jamais été elles-mêmes à l'université, rendant quelques fois difficiles les demandes d'entretiens et bloquant la compréhension de ce qui était attendu d'un tel exercice (ces enquêtés souhaitaient alors donner la « bonne » réponse). Comme beaucoup comprenaient que je faisais un reportage en tant que journaliste, j'ai finalement décidé de laisser planer cette ambiguïté concernant les raisons de ma présence dans le désert, le statut de journaliste étant moins intimidant pour eux que celui de chercheur en sciences sociales.

J'ai dans un tout premier temps rencontré les enquêtés par effet boule de neige[4], indifféremment de leur lieu d'habitation (dans le désert ou en ville). Cependant, étant dans la démarche d'observer la vie quotidienne des habitants du désert, je n'ai pas cherché à multiplier les contacts et j'ai souhaité me concentrer sur quelques relations privilégiées. Ainsi, dès le deuxième voyage de terrain, je me suis fixé dans le « quartier » (« *neighborhood* ») du karaoké de Donnie et Patty, et j'ai essentiellement maintenu des relations avec des personnes de la partie Nord de La Posa. Cette partie du désert d'environ quatre kilomètres par un kilomètre, occupée de près de 350 camping-cars et autres habitats, représentait une masse qu'il me semblait pouvoir tenir entre les mains sans me disperser.

---

[1] Laetitia Overney, « Le quotidien, ça ne coule pas de source! Enquêter sur la politique ordinaire en cité HLM » dans Florence Bouillon, Sarah Carton de Grammont et Maria Anita Palumbo (eds.), *Petits citadins, mauvais citoyens ?: enquêtes dans les villes moyennes*, Paris, PUF, 2020, p. 206.

[2] *Ibid.*, p. 195.

[3] Afin de me différencier de l'un de mes principaux enquêtés, David, je serai nommé « *Froggy* » dans tous les verbatim d'entretiens, tableaux, et autres références à moi-même.

[4] Mario Luis Small, « How many cases do I need? On science and the logic of case selection in field-based research », *Ethnography*, 2009, vol. 10, nº 1, p. 14.

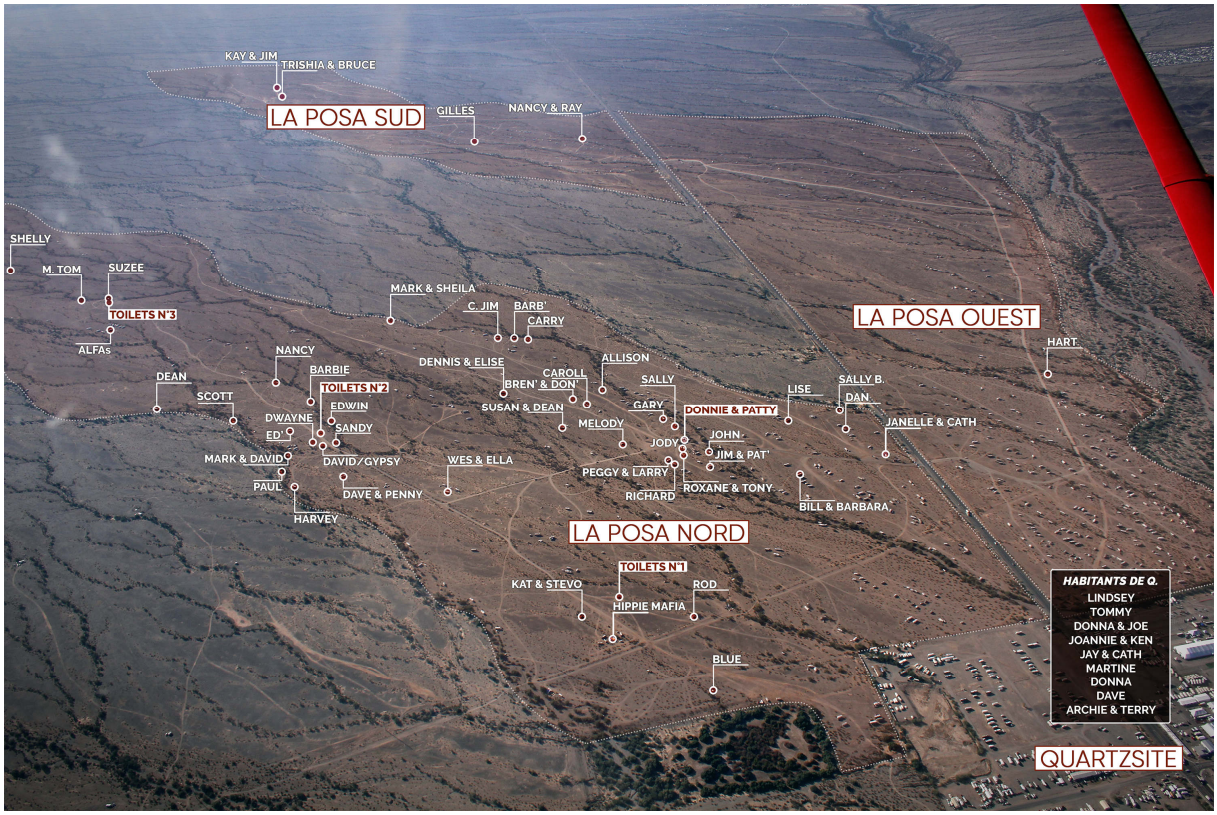


Figure 1. *Les lieux d'habitation des principaux enquêtés, majoritairement concentrés dans la partie Nord de La Posa, notamment autour du camp de karaoké de Donnie et Patty (centre de la photo). La bande de La Posa Nord, qui s'arrête peu après chez Shelly (tout à gauche de la photo), mesure environ un kilomètre par quatre kilomètres. Janvier 2018.*

L'ensemble de l'échantillon d'enquêtés, à savoir des personnes avec qui j'ai entretenu des liens tout le long de l'enquête, représente environ 85 personnes, dont 40 assistaient toutes les semaines au karaoké de Donnie et Patty.

L'enquête s'est concentrée sur deux groupes de personnes. Tout d'abord, Gypsy, Edwin, Sandy, Suzee et David lors du deuxième voyage de terrain, groupe d'habitants pauvres, qui a largement participé à mon intégration, me présentant aux autres habitants du désert et m'invitant à rejoindre les activités collectives comme le karaoké. Lors des troisième et quatrième voyages, en plus de David et Suzee, qui sont restés des enquêtés privilégiés d'un hiver à l'autre, j'ai passé la plus grande partie du temps avec Gary, Allison, Sally et Jody, quatre habitants de caravanes, relativement plus aisés, et surtout beaucoup plus proches du karaoké de Donnie et Patty, le principal rituel collectif que je souhaitais étudier.

L'enquête a donné lieu à l'écriture d'un journal de terrain de huit cents pages, outils d'auto-analyse au moment même de l'action[1], et de restitution de celle-ci dans le but d'être exploité après le travail de terrain. Il a été rédigé chaque soir sur la base de notes sur dictaphone que je prenais au fur et à mesure de la journée, parfois en m'isolant, parfois en présence des enquêtés lorsque je savais qu'ils avaient pleinement conscience de ce que j'étais en train de relater en français devant eux, parfois directement avec les enquêtés, leur tendant le dictaphone à la bouche.

Le journal est accompagné de nombreuses photographies. Celles-ci ont deux finalités. Premièrement, il s'agit de donner à voir le désert de La Posa. En effet, comment parler de ce qu'est vivre dans un « désert », paysage polymorphe saturé de représentations et de significations symboliques[2], sans montrer d'images ? Deuxièmement, il s'agit de donner des descriptions précises des conditions matérielles d'existence des enquêtés. Ce n'est cependant pas tant par l'ethnographie[3] et la sociologie visuelle[4] que la photographie est entrée dans ce travail, car je baignais déjà, avant le terrain, dans les grands reportages photo américains du 20e siècle. Face aux difficiles conditions de vie de nombreux enquêtés, j'ai suivi Dorothea Lange photographiant les travailleurs migrants pauvres de la grande dépression[5], Walker Evans les métayers des années 1940[6], ou encore Gordon Parks l'habitat des familles noires pauvres des

[1] « Anachronismes et ethnocentrismes, à condition d'être explicités par l'observateur, ne sont pas seulement un obstacle à surmonter ou un piège à éviter : ils permettent de s'étonner, ils sont véritablement des ressorts d'intelligibilité. » Florence Weber, « Transactions marchandes, échanges rituels, relations personnelles : Une ethnographie économique après le Grand Partage », *Genèses*, 2000, vol. 41, no 4, p. 90. Aussi, S. Beaud et F. Weber, *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, *op. cit.*, p. 80. Le fameux journal de Jeanne Favret-Saada a dans un premier temps servi de modèle au journal de terrain. Jeanne Favret-Saada et Josée Contreras, *Corps pour corps: enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1981.

[2] Reyner Banham, *Scenes in America deserta*, London, Thames and Hudson, 1984, 228 p ; John C. Van Dyke, *Le désert: nouvelles études sur les apparences de la nature*, Marseille, Le Mot et le reste, 2010, 190 p ; Raymond Depardon, *Le désert américain*, Paris, Hazan, 2007, 159 p.

[3] Sylvaine Conord, *Fonctions et usages de la photographie en anthropologie. Des cafés bellevillois (Paris XXe) à l'Ile de Djerba (Tunisie) : échanges entre des juives d'origine tunisienne et une anthropologue-photographe*, Thèse, Université Paris X-Nanterre, Nanterre, 2001 ; Christine Larrazet, « A trip into a life of visual sociology : an interview with Douglas Harper », *Méthodes visuelles, de quoi parle-t-on?*, 2017, no 1, p. En ligne.

[4] Douglas Harper, « Seeing Sociology », *The American Sociologist*, 1996, Fall, p. 69-78 ; Douglas Harper, « Visual sociology : Expanding sociological vision », *The American Sociologist*, 1998, p. 54-70 ; Howard S. Becker, « Sociologie visuelle, photographie documentaire et photojournalisme », *Communications*, 2001, vol. 71, no 1, p. 346 ; Pierre-Marie Chauvin et Fabien Reix, « Sociologies visuelles. Histoire et pistes de recherche », *L'Année sociologique*, 2015, vol. 65, no 1, p. 15-41.

[5] Dorothea Lange et al. (eds.), *Dorothea Lange: politics of seeing*, München London New York, Prestel, 2018, p. 51-147.

[6] James Agee et Walker Evans, *Louons maintenant les grands hommes*, Paris, Plon, 1972.

années 1950[7], dans la volonté de donner à voir les conditions de vie des habitants du désert au-delà de la description par le texte.



Photographie 12. *Gary hilare d'avoir été pris la main dans le sac en train de chercher des fins de cigarettes dans les cendriers. Les enquêtés ont généralement vite admis que j'étais là pour prendre des photos et, de ce fait, s'amusaient souvent de l'image qu'ils pouvaient renvoyer. Décembre 2017.*

Contrairement à ce que j'avais anticipé, l'appareil photo n'a pas été un objet de méfiance de la part des enquêtés, mais un outil d'intégration et d'acceptation rapide dans leur quotidien. En ayant toujours un appareil photo à la main, assis autour du feu comme lors d'une balade en buggy, j'avançais sans masque[8] : tout le monde comprenait que j'étais là pour faire un reportage, ce qui était toujours accueilli avec curiosité ou amusement. À part quelques rares situations où David a pu exprimer sa lassitude vis-à-vis de la photographie, les enquêtés ont tous très rapidement appris à oublier l'appareil, ne s'embarrassant jamais que je prenne une photo d'eux, même à quelques dizaines de centimètres de leur visage au beau milieu, par exemple, d'une conversation.

---

[7] Gordon Parks et al. (eds.), *Gordon Parks - Segregation story : exhibition of the same name originating at the High Museum of Art (November 15, 2014, to June 7, 2015)*, 1re éd., Göttingen, Steidl, 2014, 119 p.

[8] Tanguy Cornu, « La photographie comme révélateur d'un terrain. Le cas des meetings de tuning », *ethnographiques. org*, 2010, no 21, p. 4.

3. « *WE'RE A COMMUNITY HERE. WE LIKE TO LOOK AFTER EACH OTHER.* » : LES ECHANGES DE DONS PARMI LES HABITANTS DU DESERT

Lorsque j'engage le travail ethnographique sur la vie quotidienne de ces réfractaires, deux choses s'imposent très vite et de manière concomitante à l'observation.

D'un côté, ce groupe d'habitants réunis autour de Gypsy et Edwin semble être simultanément dans une situation d'indigence et d'opulence, c'est-à-dire que ces personnes âgées qui vivent de très peu, dans des tentes en ruine ou des cabanes faites de palettes et de bâches, ne semblent pourtant jamais manquer de ce dont elles ont besoin : vêtements, nourriture, alcool, tabac, ou essence, pour celles qui ont une voiture. Le manque est paradoxalement absent dans la vie quotidienne de ces personnes très pauvres.

D'un autre côté, j'observe dès la première soirée que je passe avec le groupe de Gypsy et Edwin que les habitants du désert partagent énormément de biens matériels : le bois, la nourriture, les cigarettes, le café, l'alcool… tout ceci semble être plus ou moins collectif. Ou tout du moins, pour moi, ethnographe, la propriété individuelle n'est jamais clairement établie, et les enquêtés ne font jamais les comptes de quoi que ce soit malgré tout ce qui transite parmi eux.

Je suis stupéfié par la quantité de biens matériels, de temps, de services et d'espace qui se donne entre les membres du groupe au quotidien. En plus des échanges autour du feu, j'observe Suzee accompagner Sandy pour l'aider à faire sa lessive, car, tirant sur une bouteille d'oxygène entre deux cigarettes depuis plusieurs années, elle peine à se déplacer et à faire sa lessive toute seule. J'observe Suzee préparer des repas pour six convives, entassés dans la petite cuisine de sa cabane, les pieds trempés par la pluie froide de l'hiver, quand elle ne prépare pas simplement le petit-déjeuner pour David ou Gypsy qui flânent dans sa cabane. J'écoute David, qui se désigne comme « *the most unwanted man in America* »[9], me dire que la majorité de ce qu'il possède lui a été donnée par des habitants du désert. « *Even this beer is coming from Suzee.* »[10], me dit-il durant cette conversation. J'observe Harvey donner de l'argent pour l'essence de la voiture d'Edwin, afin que celui-ci aille chercher Sandy en panne à la sortie de Los Angeles après avoir passé Noël chez sa sœur. J'observe David bricoler sur la cabane de Suzee, pour renforcer le toit ou changer les bâches abîmées par le vent. J'accepte les cigarettes que me roule en permanence Gypsy. Et j'essuie un refus systématique chaque fois que je

[9] Soit « l'homme le moins recherché d'Amérique », ou « l'homme le plus évité d'Amérique », en référence à « *America's most wanted* », une émission populaire d'enquêtes criminelles diffusées à la télévision des années 1980 aux années 2010.

[10] « Même cette bière vient de Suzee. »

propose de régler ma part de la note au restaurant en ville, même lorsque je prétends que l'université française paye le repas, faisant face à Sandy qui justifie son refus, la main fermement posée sur sa carte bancaire, en me disant : « *We're a community here. We like to look after each other.* »[11].

Cette pratique de dons dépasse largement le groupe de Gypsy et Edwin. Tous se rendent chaque jeudi soir au grand évènement de la semaine de cette partie du désert de La Posa : le karaoké de Donnie et Patty. Et au karaoké, beaucoup de choses se donnent aussi. Rien ne semble être un échange, du point de vue des participants : tout fonctionne aux dons, qui s'offrent avec un grand sourire, en disant « *that's nothing!* »[12]. De prime abord, tout le monde chante, danse, amène de la nourriture, partage des drogues, paye le propane pour les faux *firepits*, bref, donne, sans que cela ne soit un échange de ceci contre cela, et sans même que ces échanges ne soient évoqués d'une quelconque manière.



Photographie 13. *Donnie et Patty accueillent tous les jeudis soirs des soirées de « potluck & karaoke » dans leur camp. Photo d'Allison, janvier 2018.*

[11] « Nous sommes une communauté ici. On aime veiller les uns sur les autres. »

[12] « Ce n'est rien ! »

On trouve des profils sociaux très différents au karaoké de Donnie et Patty, parmi les trente à cinquante personnes qui se présentent selon les soirées : d'anciens charpentiers, d'anciens militaires, d'anciennes professeures de collège public, de riches Canadiens, de très riches propriétaires, d'anciens très riches propriétaires qui ont tout perdu pendant la crise de 2008, des personnes qui travaillent encore durant les mois d'été à porter des cartons chez Amazon ou à accueillir des touristes dans les parcs nationaux pour compenser l'indigence de leur retraite, d'autres qui ne travaillent plus depuis très longtemps pour des raisons de santé, ou encore des personnes qui ont tout perdu en même temps que leur conjoint ou leurs parents. Toutes ces personnes partagent une très grande quantité de biens durant ce grand rituel du karaoké du jeudi soir. Comment des personnes d'origines si différentes peuvent-elles adhérer à une vie collective qui laisse une part si importante aux dons ? Concernant le groupe de Gypsy et Edwin, on pourrait supposer qu'il s'agit de voisins ou d'amis qui s'entraident en tant que « *community* »[13], c'est-à-dire entre personnes liées par un sentiment de voisinage étendu. Mais ceux-ci ne se connaissent que depuis très peu de temps. Est-ce une amitié utilitaire comme a pu l'observer Matthew Desmond, des « liens jetables »[14] qui s'évaporent aussitôt la coprésence ou la nécessité disparue ? Le karaoké vient contredire ces hypothèses : s'y côtoient des personnes qui ne sont pas nécessairement amies ni voisines, tout juste habitent-elles dans le même désert, sans avoir à se côtoyer le reste de la semaine. Et ceci n'empêche pas la circulation de dons.

Mes premiers questionnements issus de l'étonnement de la découverte du terrain commencent à se préciser et se rationaliser en s'orientant vers les échanges de dons. Dans une société où la rationalité dominante promeut le tout-calcul du rapport coût-bénéfice, où *short reckonings make long friends* (les bons comptes font les bons amis), comment cela se fait-il qu'un nombre si important de personnes qui se connaissent plus ou moins et depuis plus ou moins longtemps se donne autant de choses sans qu'il ne semble y avoir aucune règle concernant la circulation des biens et des services ? Partagent-ils des trajectoires de vie, en dépit de leurs origines sociales différentes, qui les amènent tous à s'échanger des dons sans se poser de question ? De ce fait, ces échanges de dons auraient-ils un lien avec ce rejet du travail « *9-to-5* » que ces réfractaires, riches comme pauvres, expriment tous en entretien ? Ces questions s'orientent ensuite dans une dimension spatiale : comment se fait-il qu'un espace regroupe des

[13] Carol B. Stack, *All our kin: strategies for survival in a black community*, New York, NY, Basic Books, 2003, 175 p.

[14] Matthew Desmond, «Liens jetables et pauvreté urbaine », *Communications*, 2016, n° 98, p. 67-80.

personnes qui disent toutes avoir fui le travail, indépendamment de leur origine sociale ? La question des dons et de l'espace ne sont peut-être pas sans liens : si les dons sont aussi généralisés dans le désert, peut-être que ceux-ci sont liés à l'organisation de l'espace et à la manière d'habiter ce désert ?

Un élément particulier émerge de l'observation des soirées de karaoké : le buffet. Je suis particulièrement surpris par son abondance et sa générosité. Pendant ces soirées, il n'y a pas de décisions collectives, pas d'obligation établie de préparer ou d'amener quoi que ce soit et pourtant, chaque semaine, plusieurs habitants amènent suffisamment de plats préparés pour environ quarante convives. Ce sont des personnes qui semblent tout simplement refuser de compter quoi que ce soit, et pour qui les choses données ne valent – en apparence – rien. Et pourtant, il doit bien y avoir des personnes qui passent leur matinée au supermarché et leur après-midi aux fourneaux pour que le buffet collectif soit ainsi rempli et, baignant dans ce milieu de personnes âgées parmi lesquelles certains couples sont mariés depuis plus de quarante ans, je suppose de prime abord qu'il doit s'agir de femmes. Il semble résider là une contradiction : si les personnes qui s'échangent ne reconnaissent aucune valeur à ce qui est donné, disant toujours « *That's nothing!* »[15], ce qui est donné a pourtant dû valoir quelque chose à un moment. Les dons offerts dans le désert proviennent bien de quelque part, et il doit donc exister, en arrière plan de cette organisation sociale du don, une autre organisation sociale, invisible de prime-abord, qui rend matériellement possibles ces échanges de dons. Et la relation entre ces deux organisations, en jouant entre ville et désert, est peut-être spatiale.

Une scène, qui eut lieu lors de mon deuxième voyage de terrain, cristallise à la fois la tension entre le caractère symbolique de l'échange et son origine matérielle, et la relation entre dons dans le désert et marchandises en ville. Ou, plutôt, une photographie de cette scène. Ce jour-là, je suis, comme souvent, installé chez Suzee, cette fois avec Gypsy et David. Dans sa soif que ni l'aurore ni les restes du dernier crépuscule n'arrêtent, Gypsy demande à Suzee s'il peut se servir un peu de l'Amaretto qu'il y a sur la table. Suzee, qui est pourtant de tempérament à partager et qui prend toujours un soin particulier de ses invités, pousse cette fois-ci un grognement et s'exclame : « *I know you guys, you come asking a lil bit of a drink, and I end up with an empty bottle!* »[16]. Même si la réprobation de Suzee peut paraître surprenante, le sens de ce qu'elle dit ne paraît pas, dans le fond, inopportun : Gypsy et David boivent en une semaine

[15] « Ce n'est rien ! »

[16] « Je vous connais les mecs, vous arrivez en demandant juste un verre et je finis avec une bouteille vide ! »

l'équivalent des 400 $ d'aides de l'État qu'ils touchent à eux deux en un mois. Gypsy n'insiste pas, mais Suzee se lève en continuant à parler entre ses dents : elle a peut-être, dans sa voiture, une vieille bouteille d'alcool qu'elle pourrait lâcher aux deux hommes, ce qui lui permettrait de conserver son précieux Amaretto. Pour la première fois depuis que je l'ai rencontré, je vois Gypsy gêné. Il met sa main dans sa poche et en sort une petite liasse de billets verts qu'il compte, et attend le retour de Suzee. Aucun mot ne sort de la cabane le temps que Suzee fasse l'aller-retour à sa voiture.

Click.



Photographie 14. *Un don d'alcool et un don d'argent dans la même photo. Décembre 2016.*

Gypsy tend à Suzee tout ce qu'il a trouvé dans sa poche : « *Here Suzee, I'd like to put eight dollars in the donation box.* »[17]. Suzee prend l'argent sans dire un mot ni regarder Gypsy.

Bien que, dans ce désert, tout le monde donne sans que personne n'en parle, cette photo saisit un moment où les échanges paraissent obligeants et contraignants, à la fois pour Suzee et pour Gypsy, c'est-à-dire que ces échanges de dons doivent en fait avoir des règles ou des logiques tacites. Les dons apparemment unilatéraux ne sont peut-être pas tout à fait déliés de la question de l'argent et de la monnaie, et donc, d'une certaine forme de calcul. Apparemment,

[17] «Tiens Suzee, j'aimerais mettre huit dollars dans le pot à dons.»

un don peut se payer et peut avoir une valeur mesurable en dollars : une bouteille d'Amaretto, ce n'est pas la même chose qu'un fond d'obscure liqueur traînant dans un coffre de voiture. Un don pourrait-il donc *coûter* quelque chose ? S'ils n'ont pas de valeur d'échange dans le désert, puisqu'ils ne sont pas mesurables en argent, ces dons ont bien eu une valeur d'échange ailleurs. Les dons proviennent en effet de quelque part, et ce quelque part, Gypsy l'a, sur la photo, entre les mains : les choses données dans le désert proviennent de la ville de Quartzsite. Avant d'être des dons, ils étaient des marchandises, et avant d'être dans le désert, ils étaient en ville. Ces marchandises coûtent quelque chose, et pour se les procurer, il faut donc avoir une pension de retraite, ou travailler. Alors certains (ou certaines ?) travailleraient-ils pour pouvoir donner ? Et si la ville de Quartzsite servait, du point de vue des habitants du désert, à se procurer des choses à se donner ? Dès lors, ces dons paraissent être une clef de compréhension de la relation entre la ville de Quartzsite et le désert de La Posa, tout en étant ce qui met en évidence l'organisation sociale et spatiale du désert lui-même. En effet, les espaces de la ville et du désert semblent dépendants l'un de l'autre : si Quartzsite dépend économiquement de ses *snowbirds*, et notamment de ceux qui occupent le désert, ceux-ci dépendent de la ville pour leur consommation et s'y rendent de manière quotidienne.

Résumons les premiers questionnements de l'enquête. Premièrement, je rencontre dans le désert de La Posa des personnes d'origines variées qui ne correspondent pas à la catégorie de « *leisure nomads* » décrite par la littérature scientifique. En effet, indépendamment de leur origine sociale, ils partagent des trajectoires biographiques qui les amènent tous à me dire en entretiens qu'ils ont fui le travail « *9-to-5* » en même temps qu'ils ont quitté la sédentarité : ce sont des réfractaires. Deuxièmement, ils reviennent chaque hiver passer plusieurs mois dans le désert de La Posa, espace auquel ils ont l'air attachés. Troisièmement, ils s'échangent des dons qui, lorsqu'il s'agit de biens matériels, ont été des marchandises acquises en ville avant d'être mises en circulation dans le désert. Il existe certainement un lien entre ces trois éléments – réfractaires, espace et dons –, et si l'espace du désert paraît être ce qui permet aux réfractaires de se rencontrer et de s'échanger des dons dans la vie quotidienne, ces échanges semblent être dépendants de la relation entre l'espace du désert et l'espace de la ville.

ÉTUDIER LE ROLE DE L'ESPACE DANS L'ARTICULATION ENTRE ECONOMIE DES BIENS SYMBOLIQUES ET ECONOMIE MARCHANDE : CADRE THEORIQUE, PROBLEMATIQUE ET HYPOTHESES

1. REVUE DE LA LITTERATURE : UNE MECONNAISSANCE DU CAS DE QUARTZSITE ET LA POSA

Il y a deux grands champs de recherche, liés entre eux, qui concernent notre objet d'étude. Un premier regroupe des travaux qui s'intéressent aux transformations des modes de vie à l'arrivée à l'âge de la retraite, notamment sous l'angle de la vie quotidienne[18] et de l'expérience sociale du vieillissement[19], ainsi qu'à la question qui y est associée du « *successful aging* »[20], représentation agiste portée notamment par le marketing de la « *retirement industry* » aux États-Unis qui représente les retraités sans âge (« *ageless* »), éternellement jeunes, actifs, et donc toujours impliqués dans la consommation marchande. Parmi ces recherches, certaines ont une approche économique des transformations amenées par le passage à la retraite[21], et

[18] Stephen Katz, « Activity, Aging, and the Management of Everyday Life », *Journal of Aging Studies*, 2000, vol. 14, nº 2, p. 135-152 ; Maree Petersen et John Minnery, « Understanding Daily Life of Older People in a Residential Complex: The Contribution of Lefebvre's Social Space », *Housing Studies*, septembre 2013, vol. 28, nº 6, p. 822-844.

[19] Christian Pihet, *Vieillir aux Etats-Unis: une géographie sociale et régionale des personnes âgées*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, 253 p ; Fanny Auger, Vincent Caradec et Ségolène Petite, « Anticiper le grand âge ? Comment les jeunes retraités baby-boomers « adaptent » leur logement », *Retraite et société*, 2017, vol. 78, nº 3, p. 15-43 ; Vincent Caradec, « L'expérience sociale du vieillissement », *Idées économiques et sociales*, 2009, N° 157, nº 3, p. 38 ; Yvonne Guichard-Claudic et al., « L'expérience de la retraite au masculin et au féminin: Des parcours diversifiés selon les appartenances sociales », *Cahiers du Genre*, 2001, vol. 31, nº 2, p. 81-104 ; Jean-Philippe Viriot-Durandal et Guillaume Guthleben, « Le pouvoir d'être vieux », *Gérontologie et société*, 2002, vol. 3, nº 102, p. 237-252 ; Sabrina Aouici et Malorie Peyrache, « Le sentiment de solitude dans la vieillesse: Une analyse des effets de la précarité sociale et économique », *Retraite et société*, 2019, vol. 82, nº 2, p. 15-35.

[20] Robert J. Havighurst, « Successful Aging », *The bulletin of the National Association of Secondary School Principals*, 1965, vol. 49, nº 298, p. 61-66 ; Kevin E. Mchugh, « Three faces of ageism: society, image and place », *Ageing and Society*, 2003, vol. 23, nº 2, p. 165-185.

[21] James H. Schulz, *The economics of aging*, 7e éd., Westport, CT, Auburn House, 2001, 363 p ; Teresa Ghilarducci, « Les politiques de retraite et du travail aux États-Unis », *Retraite et société*, 2004, nº 2, p. 45-63 ; Teresa Ghilarducci, « The end of retirement », *Monthly review New York*, 2006, vol. 58, nº 1, p. 12 ; Olivier Frayssé, « Labor and Pensions », *Revue Française d'Etudes Américaines*, 2007, vol. 111, nº 1, p. 40-55 ; Sabrina Aouici, Séverine Carillon et Corinne Mette, « Choisir l'age de sa retraite : un arbitrage lié aux contextes économiques et professionnels », *Retraite et société*, 2008, vol. 2, nº 54, p. 190-209 ; Daniel Béland, « Vieillissement, discours politique et réforme des retraites aux États-Unis », *Lien social et Politiques*, 2009, nº 62, p. 29 ; J. Bruder, « The end of retirement : when you can't afford to stop working », art cit ; Olivier Frayssé, « La « grande récession américaine » de 2007, les retraites et le « rêve américain » », *IdeAs*, 2015, nº 5, p. En ligne ; Rémi Gilbert et Laetitia Overney, « Vieillir pauvre dans ses meubles: Enquête dans un foyer-logement », *Retraite et société*, 23 avril 2021, N° 85, nº 3, p. 17-41.

soulignent notamment la nécessité qu'ont de nombreux Américains de recourir à des emplois dits « post-carrière »[1] du fait des faiblesses des pensions de retraite. Des études établissent un lien direct entre santé économique et santé physique[2], d'autant plus lorsque les personnes âgées sont maintenues dans la nécessité de travailler[3].

Le deuxième groupe de travaux se penche plus particulièrement sur les mobilités des retraités. Ils étudient notamment le phénomène des migrations des retraités américains, dits « *snowbirds* », qui viennent chercher les hivers doux des États de la *Sun Belt*, soit de manière perpétuelle en déménageant définitivement, soit en alternant entre deux lieux de vie l'été et l'hiver[4]. Dans ce dernier cas, une population de retraités vit toute ou partie de l'année en camping-car : ils alternent entre six mois dans un habitat sédentaire l'été, et six mois dans un habitat mobile, ou bien vivent à plein temps sur la route[5]. Certaines études se concentrent sur le camping-car comme une forme d'habitat particulière permettant une grande mobilité[6].

---

[1] Frédéric Lesemann et Julie Beausoleil, « Les emplois «post-carrière» aux États-Unis: un bilan des connaissances », *Retraite et société*, 2004, nº 2, p. 9-43 ; Xavier Gaullier, « Retraites et emplois: des États-Unis à la France », *Retraite et société*, 2004, nº 2, p. 111-127.

[2] Nancy E. Adler et Joan M. Ostrove, « Socioeconomic Status and Health: What We Know and What We Don't », *Annals of the New York Academy of Sciences*, décembre 1999, vol. 896, nº 1, p. 3-15 ; Michal Myck, Mateusz Najsztub et Monika Oczkowska, « La santé des personnes âgées selon le niveau socio-économique : évolutions au fil des générations ? », *Retraite et société*, 2019, vol. 81, nº 1, p. 17-39.

[3] J. Bruder, *Nomadland*, *op. cit.* ; Teresa Ghilarducci, « Do Longer Lives Mean Just More Work? », *Perspectives on Work*, 2002, vol. 6, nº 2, p. 31-33.

[4] Robert F. Wiseman, « Why Older People Move : Theoretical Issues », *Research on aging*, 1980, vol. 2, nº 2, p. 141-154 ; Kevin E. McHugh, « Seasonal Migration as a Substitute for, or Precursor to, Permanent Migration », *Research on Aging*, 1990, vol. 12 ; Charles F. Longino et al., « On the Nesting of Snowbirds: A Question About Seasonal and Permanent Migrants », *Journal of Applied Gerontology*, juin 1991, vol. 10, nº 2, p. 157-168 ; Daniel Clary, « La migration de retraite en Floride », *Norois*, 1991, vol. 38, nº 150, p. 127-144 ; Timothy D. Hogan et Donald N. Steinnes, « Elderly Migration to the Sunbelt: Seasonal Versus Permanent », *Journal of Applied Gerontology*, 1993, vol. 12, nº 2, p. 246-260 ; Robert C. Mings et Kevin E. McHugh, « Wintering in the American Sunbelt: linking place and behaviour », *Journal of Tourism Studies*, 1995, vol. 6, nº 2, p. 56 ; Kevin E. McHugh et Robert C. Mings, « The circle of migration: Attachment to place in aging », *Annals of the Association of American Geographers*, 1996, vol. 86, nº 3, p. 530-550 ; Christian Pihet et Jean-Philippe Viriot Durandal, « Migrations et communautarisation territoriale des personnes âgées aux États-Unis », *Retraite et société*, 2009, nº 3, p. 139-161 ; Philippe Viallon, « Retired snowbirds », *Annals of Tourism Research*, octobre 2012, vol. 39, nº 4, p. 2073-2091 ; Kelly Haverstick et Natalia A Zhivan, « Older americans on the go : how often, where, and why? », *Center for retirement research at Boston College*, 2009, vol. 9, nº 18, p. 10.

[5] Gail Hartwigsen et Roberta Null, « Full-Timing: A Housing Alternative for Older People », *The International Journal of Aging and Human Development*, 1989p. 317-328p. ; D.A. Counts et D.R. Counts, *Over the next hill*, *op. cit.* ; Célia Forget, *Le full-time RVing : une nouvelle approche de la culture de la mobilité en Amérique du Nord*, Thèse de doctorat, Universités Aix-Marseille 1 et Laval, Aix-en-Provence, 2007, 567 p.

[6] Allan D. Wallis, *Wheel estate: the rise and decline of mobile homes*, New York, Oxford University Press, 1991, 283 p ; John Fraser Hart, Michelle J. Rhodes et John Morgan, *The unknown world of the mobile home*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2002, 142 p. En France, les bienfaits de la mobilité de l'habitat sont largement discutés : Arnaud Le Marchand, *Enclaves nomades: habitat et travail mobiles*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2011, 226 p ; Simon Borja, Guillaume Courty et Thierry Ramadier, « De la valorisation de la mobilité à la domination par la mobilité ou comment la mobilité dit, fait et dispose l'individu », *Regards sociologiques*, 2013, nº 45-46, p. 101-110 ; Marc Bernardot, Arnaud Le Marchand et Catalina Santana Bucio, *Habitats non ordinaires et espaces-temps de la mobilité*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2014 ; Eleonora

Cependant, loin des grandes épopées dans le mythique *wilderness*[1] vantées par les industriels du camping-car[2], cette mobilité semble être localisée puisque ces habitants sont presque exclusivement étudiés dans des *RV parks*, des parcs d'habitation temporaire où se côtoient camping-cars et mobil-homes[3]. Les recherches ont constaté que dans un contexte de forte ségrégation et de « cloisonnement » de la ville américaine[4], les *RV parks* participent eux aussi d'une ségrégation par l'âge en spécialisant leur offre, dans une logique de concurrence commerciale, directement à destination des retraités *snowbirds*[5].

Malgré l'intérêt certain que la recherche en sciences sociales porte de manière générale aux transformations des modes de vie liées au vieillissement, aux mobilités des *snowbirds* et à leurs implications concernant la production urbaine, et bien que Quartzsite semble être un lieu important de rassemblement de ces *snowbirds*, aucune étude ne s'est spécifiquement penchée sur le cas des habitants du désert de La Posa. De très rares chercheurs sont passés par Quartzsite et La Posa lorsqu'ils suivaient leurs enquêtés *snowbirds* dans leurs voyages sur les routes américaines[6], sans s'intéresser pour autant à la population qui s'y installe tout l'hiver durant, et qui y revient chaque année. Même si le récent film de Chloé Zhao a mis en lumière La Posa et

---

Canepari, Béatrice Mésini et Stéphane Mourlane, *Mobil hom(m)es: formes d'habitats et modes d'habiter la mobilité (XVIe-XXIe siècles)*, Editions de l'aube., La Tour-d'Aigues, 2016, 170 p.

[1] Roderick Nash, *Wilderness and the American mind*, 3e éd., New Haven, Yale University Press, 1982, 425 p ; Catherine Maumi, *Usonia, ou, Le mythe de la ville-nature américaine*, Paris, Editions de la Villette, 2008, 239 p.

[2] A.D. Wallis, *Wheel estate*, *op. cit.*, p. 32.

[3] G. C. Hoyt, « The Life of the Retired in a Trailer Park », *American Journal of Sociology*, 1954, no 59, p. 361-370 ; Stephen Katz et Kevin E. McHugh, « Age, Meaning and Place : cultural narratives and retirement communities » dans Thomas R. Cole, Ruth E. Ray et Robert Kastenbaum (eds.), *A guide to humanistic studies in aging: what does it mean to grow old?*, Baltimore, MD, Johns Hopkins University Press, 2010, p. 271-292 ; C. Forget, *Vivre sur la route*, *op. cit.* ; Célia Forget, « Les limites du concept de tourisme résidentiel : étude de cas du caravaning à plein temps », *Téoros*, 8 septembre 2017, vol. 36, no 2.

[4] Edward J. Blakely et Mary G. Snyder, *Fortress America: gated communities in the United States*, Washington, D.C, Brookings Institution Press, 1997, 209 p ; Renaud Le Goix, *Les « gated communities » aux Etats-Unis : morceaux de villes ou territoires à part entière ?*,Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, 2003 ; Julie-Anne Boudreau, Sophie Didier et Claire Hancock, « Homogénéisation résidentielle et indépendance politique : de la sécession urbaine et autres incorporations à Los Angeles », *Espace géographique*, 2004, vol. 33, no 2, p. 131 ; Stéphane Degoutin, *Prisonniers volontaires du rêve américain*, Paris, Villette, 2006, 398 p ; Loïc Wacquant, « La fabrique du cloisonnement urbain au 21e siècle », *Regards Sociologiques*, 2013, no 45-46, p. 247-261.

[5] Christian Pihet, « Le développement d'une territorialisation produite par l'âge : les « retirement communities » aux États-Unis/The growth of an age-related territoriality : retirement communities in the United States », *Annales de Géographie*, 1999, vol. 108, no 608, p. 420-435 ; Kevin E. McHugh, « The "ageless self"? Emplacement of identities in sun belt retirement communities », *Journal of Aging Studies*, mars 2000, vol. 14, no 1, p. 103-115 ; Kevin McHugh, Patricia Gober et Daniel Borough, « The Sun City Wars: Chapter 3 », *Urban Geography*, novembre 2002, vol. 23, no 7, p. 627-648 ; Célia Forget, « « Floribec » : le patrimoine culturel québécois en Floride », *Ethnologie française*, 2010, vol. 40, no 3, p. 459-468 ; D. Simpson, *Young-old*, *op. cit.*

[6] D.A. Counts et D.R. Counts, *Over the next hill*, *op. cit.* ; C. Forget, *Vivre sur la route*, *op. cit.*

Quartzsite avec l'adaptation du livre de Jessica Bruder sur grand écran[1], ce film décrit avant tout une population de travailleurs mobiles qui ne s'installe à La Posa qu'une dizaine de jours par an, à l'occasion du *Rubber Tramp Rendez-vous*, un rassemblement temporaire festif situé à quelques kilomètres de La Posa Nord, notre principal terrain d'étude. Ainsi, il n'existe pas de travaux sur cette forme de vie alternative des *snowbirds* en dehors de la forme du *RV park*, c'est-à-dire qu'il n'existe pas d'étude des réseaux d'habitats légers[2] dans le cadre du désert et des formes de vies quotidiennes particulières qui y sont associées. C'est précisément l'objet de cette thèse qui vise à s'y intéresser sous l'angle de la relation entre espace et économie des biens symboliques.

2. ÉTUDIER L'ARTICULATION SPATIALE ENTRE ECONOMIE DES BIENS SYMBOLIQUES ET ECONOMIE MARCHANDE PAR L'ETHNOGRAPHIE DE LA VIE QUOTIDIENNE

Ce travail s'inscrit dans le chemin de recherches qui, des deux côtés de l'Atlantique, proposent d'étudier l'espace en entrant par les pratiques quotidiennes[3]. Il se penche spécifiquement sur les échanges de biens symboliques dans la vie quotidienne, à savoir des échanges qui ne relèvent pas de la loi de l'intérêt économique et, même s'il peut s'agit de biens tout à fait matériels, ils n'incarnent pas de valeur d'échange, et sont plutôt le support à un échange de reconnaissance, d'honneur ou de dette symbolique[4]. Les recherches de Marcel Mauss constituent l'entrée à l'étude conjointe de l'espace et de l'économie des biens symboliques, notamment à travers deux ensembles de ses travaux : l'un sur *la morphologie sociale*, l'autre sur *les échanges de dons*. Ces deux ensembles sont cependant relativement étanches dans l'œuvre de Marcel Mauss, et cette thèse prend le parti de lier espace et échanges de dons par la question de la vie quotidienne. En effet, l'ethnographie a permis d'observer les

[1] Chloé Zhao, Nomadland (adaptation cinématographique de *Nomadland : Surviving in America in the Twenty-First Century*, de Jessica Bruder), Searchlight Pictures, 2020.

[2] Geneviève Pruvost, « Faire village autrement: Des communautés introuvables aux réseaux d'habitats légers », *Socio-anthropologie*, 1 décembre 2015, nº 32, p. 21-39.

[3] Étudier une rue de Manhattan par les vendeurs de journaux, étudier la production d'une centralité urbaine par le travail de rue, ou encore étudier un centre commercial par les personnes âgées qui viennent y trouver quotidiennement de la sociabilité… Mitchell Duneier, *Sidewalk*, Paperback edition., New York, Farrar, Straus and Giroux, 2001, 383 p ; Collectif Rosa Bonheur, *La ville vue d'en bas: travail et production de l'espace populaire*, Paris, Amsterdam, 2019, 240 p ; Thibaut Besozzi, *La société des galeries marchandes: un petit monde de personnes âgées au coeur du centre commercial*, Paris, Téraèdre, 2017, 227 p ; Marie-Hélène Bacqué et Thomas Sauvadet, « Editorial. Les pratiques populaires de l'espace » dans *Usages populaires de l'espace*, Toulouse, Érès, 2011, p. 9-13.

[4] Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques: sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1996, p. 175-211.

réfractaires mettre en liens différents espaces aux logiques économiques distinctes, à savoir l'économie des biens symboliques du désert et l'économie marchande de la ville, et ce dans leurs pratiques quotidiennes. Nous allons donc voir maintenant comment chacun de ces deux aspects, espace et échanges de dons, sont liés à la vie quotidienne.

Espace et vie quotidienne

L'espace selon M. Mauss

Dans son *étude des variations saisonnières des sociétés Eskimos*[1], Marcel Mauss met en évidence une corrélation entre l'espace et l'activité collective. Les sociétés Eskimos ont deux temporalités distinctes, l'été et l'hiver, auxquelles correspondent des densités de population différentes et, dans le même temps, des organisations sociales radicalement différentes (sur le plan moral, religieux, juridique…). L'auteur établit un lien direct entre la morphologie sociale (la densité que prend une population, l'espace qu'elle occupe et la forme que prend le regroupement…[2]) et la nature de la vie sociale et des activités collectives. À chacune des saisons correspondent donc des productions d'espaces très différenciées puisque l'hiver, saison d'euphorie collective, est associée une architecture des habitats, collectifs, qui correspond à la nature de la structure sociale, et inversement l'été. Nous comprenons donc que les pratiques collectives sont toujours liées à la production d'un espace particulier.

Extension de la question de l'espace à la vie quotidienne

Ces résultats peuvent être étendus par les travaux de la sociologue Martina Löw. En effet, dans son travail de conceptualisation sociologique de l'espace[3], l'autrice propose d'aborder celui-ci comme un processus[4]. En considérant que l'espace est la relation permanente entre les structures sociales et l'agir, il est sans arrêt produit par les structures sociales et reproduit par l'institutionnalisation des pratiques quotidiennes.

---

[1] Marcel Mauss, « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimo » dans *Sociologie et anthropologie*, 13e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 389-475.

[2] Émile Durkheim, « Morphologie sociale », *L'Année sociologique*, 1896, nº 2, p. 520-522 ; M. Mauss, « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimo », art cit, p. 389 ; Daniel Pinson, « De l'ancrage aux voyages: retour sur la morphologie sociale de Marcel Mauss ou comment comprendre l'espace en le représentant », *La sociologie de l'architecture, un domaine de savoir en construction?*, 2011, p. Communication dans un colloque ; Bernard Saladin d'Anglure, « Mauss et l'anthropologie des Inuit », *Sociologie et sociétés*, 2004, vol. 36, nº 2, p. 17-18.

[3] Martina Löw, *Sociologie de l'espace*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, 2015, 302 p.

[4] « J'utilise le terme d'« espace » comme une abstraction conceptuelle qui désigne le processus de sa constitution. » *Ibid.*, p. 132.

> « […] on a besoin d'un concept de l'espace fondé qui ne comprenne pas seulement des territoires dont on puisse rendre compte de façon descriptive, mais qui soit à même de saisir les aspects matériels et symboliques de la production d'espaces par les divers acteurs, de même que la construction de l'espace institutionnalisée (qui comprend aussi les territoires institutionnalisés). Cela implique cependant un changement de perspective dans lequel on ne présuppose plus deux réalités différentes (l'espace et l'agir), mais dans lequel on fait découler l'espace de l'interaction entre structure et agir. »[1]

Les propositions théoriques de M. Mauss et de M. Löw permettent donc de considérer que, premièrement, l'espace (de l'échelle de l'organisation du désert à celle de l'habitat individuel) est corrélé à une certaine organisation sociale et que, deuxièmement, l'espace est reproduit en permanence par les pratiques quotidiennes. L'espace est donc saisissable sociologiquement dans sa dimension processuelle par l'agir quotidien.

Économie des biens symboliques et vie quotidienne

Le don selon M. Mauss (et P. Bourdieu)

M. Mauss publie en 1923 un article dans l'Année Sociologique, *l'Essai sur le don*[2], qui étudie les modalités d'échanges de biens et de services parmi des sociétés dites « archaïques », principalement du nord de l'Amérique et de la Polynésie. Ce texte se veut être une réponse aux théories d'économie politique classique héritières d'Adam Smith qui considèrent les économies précapitalistes comme des économies basées sur le troc, car non dotées de la monnaie. Les résultats de M. Mauss remettent en cause l'idée que les économies de troc trouvent leur fin avec l'invention de la monnaie[3] en montrant que les échanges économiques au sein de ces sociétés fonctionnent au don. Il souligne que le principal problème de la théorie du troc comme structure économique (sans même évoquer qu'elle semble être une pure invention d'Adam Smith[4]) est le postulat de la logique de l'intérêt économique et de la tendance « naturelle » des humains à la maximisation du profit dans tout échange. De cette règle découle la propension à considérer les échangistes comme des « *homos œconomicus* »[5], c'est-à-dire des acteurs rationnels sans

[1] *Ibid.*, p. 60.

[2] Marcel Mauss, *Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïque*, 2e éd., Paris, Presses Univ. de France, 2012, 241 p ; Marcel Mauss, « Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » dans *Sociologie et anthropologie*, 13e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 143-279.

[3] David Graeber, *Dette : 5000 ans d'histoire*, Arles, Actes sud, 2016, p. 53-54.

[4] *Ibid.*, p. 39.

[5] Pierre Bourdieu, « Principes d'une anthropologie économique » dans *Les structures sociales de l'économie*, Paris, Seuil, 2000, p. 256 ; Pierre Bourdieu, *Anthropologie économique. Cours au Collège de France (1992-1993)*, Paris, Raisons d'agir/Seuil, 2017, 337 p.

histoire, conscients de l'état du marché et clairvoyants sur les moyens de maximiser leurs profits[1]. À rebours de cette théorie, M. Mauss découvre que les échanges de dons ne se concentrent pas sur la recherche d'une équivalence de valeur entre les biens échangés, mais sur des transferts de reconnaissances symboliques qui prennent la forme de dons[2].

> « Dans les économies et dans les droits qui ont précédé les nôtres, on ne constate pour ainsi dire jamais de simples échanges de biens, de richesse et de produits au cours d'un marché passé entre les individus. […] De plus, ce qu'ils échangent, ce n'est pas exclusivement des biens et des richesses, des meubles et des immeubles, des choses utiles économiquement. Ce sont avant tout des politesses, des festins, des rites, des services militaires, des femmes, des enfants, des danses, des fêtes, des foires dont le marché n'est qu'un des moments et où la circulation des richesses n'est qu'un des termes d'un contrat beaucoup plus général et beaucoup plus permanent. »[3]

Ce *contrat beaucoup plus général et beaucoup plus permanent*, Marcel Mauss l'a traduit dans le caractère obligeant de recevoir un don. C'est la fameuse triple obligation « donner-recevoir-rendre » théorisée par l'auteur, qui a donné lieu à de multiples interprétations depuis une centaine d'années. En effet, l'*Essai sur le don* a soulevé de nombreux débats concernant l'interprétation de l'obligation de rendre (notamment à travers le concept indigène très controversé[4] du « *hau* »[5]) ; sur le caractère paradigmatique et donc extensible de la triple obligation du don[6] (impliquant qu'il soit possible d'étudier tous les aspects du monde social dès

[1] « Le troc est inconciliable avec le don, parce qu'il est essentiellement un rapport entre des choses, où n'interfère pas la relation subjective entre personnes : seul l'intérêt respectif des partenaires intervient, à titre de critère d'évaluation des biens dans l'institution d'échange. Soulignons que cette image du troc n'est en rien désuète : si elle fut le point d'origine commode d'une histoire du rapport économique organisée selon les principes de l'utilitarisme, elle est encore très vive au début du siècle. » Bruno Karsenti, *L'homme total : sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, p. 425-426.

[2] Il faut souligner que Marcel Mauss n'utilise jamais l'expression, pourtant encore très couramment utilisée aujourd'hui, de « don/contre-don ». Cette expression n'apparaît qu'une seule fois sous la plume de Marcel Mauss en note de bas page, concernant une forme de « paiements et de repaiements » chez le peuple amérindien Kwakiutl. Cette expression traduit une idée d'équivalence dans l'échange et assimile, par extension, le don à une forme de troc. C'est en raison de cette ambivalence que ce terme ne sera jamais utilisé ici. M. Mauss, « Essai sur le don », art cit, p. 214.

[3] *Ibid.*, p. 150-151.

[4] Marshall Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance: l'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 1976, p. 205-220 ; Claude Lévi-Strauss, « Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss » dans *Sociologie et anthropologie*, 13e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. XXXVIII ; Bruno Karsenti, *Marcel Mauss, le fait social total*, 1re éd., Paris, Presses Universitaires de France, 1994, p. 55 ; Florence Weber, « Vers une ethnographie des prestations sans marché, présentation à l'Essai sur le don » dans *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, Presses Universitaires de France, 2012, p. 9-11.

[5] « Ce qui, dans le cadeau reçu, échangé, oblige, c'est que la chose reçue n'est pas inerte. Même abandonnée par le donateur, elle est encore quelque chose de lui. Par elle, il a prise sur le bénéficiaire, comme par elle, propriétaire, il a prise sur le voleur. Car le taonga est animé du *hau* de sa forêt, de son terroir, de son sol ; il est vraiment 'native' : le *hau* poursuit tout détenteur. » M. Mauss, « Essai sur le don », art cit, p. 159.

[6] Alain Caillé, *Anthropologie du don, le tiers paradigme*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

lors qu'on « chausse les lunettes du don »[1]) ; sur les ouvertures politiques de l'*Essai sur le don*[2] ; et enfin concernant la théorisation de la valeur[3] et du travail[4].

Cependant, l'*Essai sur le don* a très souvent été commenté indépendamment du reste de l'œuvre de M. Mauss. On y puise pourtant de quoi interpréter de façon pertinente la logique de l'échange de dons. On peut en effet comprendre que ce qui garantit le retour d'un don à un don reçu est l'*attente collective*[5]. Cette notion est transversale à presque tous les travaux de M. Mauss : qu'il s'agisse de magie[6], de monnaie[7] ou de pleurs lors d'enterrements[8], elle est pour lui le premier principe générateur d'action individuelle dans une structure collective et le principal opérateur des rapports sociaux.

> « [...] l'importance de la notion d'attente, d'escompte de l'avenir, qui est précisément l'une des formes de la pensée collective. Nous sommes entre nous, en société, pour nous attendre entre nous à tel ou tel résultat. Les expressions : contrainte, force, autorité, nous[9] avons pu les utiliser autrefois, et elles ont leur valeur, mais cette notion d'attente collective est à mon avis l'une des notions fondamentales sur lesquelles nous devons travailler. Je ne connais pas d'autre notion génératrice de droit et d'économie : "Je m'attends", c'est la définition même de tout acte de nature collective. »[10]

[1] Philippe Chanial, *La société vue du don: manuel de sociologie anti-utilitariste appliquée*, Paris, La Découverte, 2008, 570 p ; Philippe Chanial, « Bourdieu, un « héritier » paradoxal ? », *Revue du MAUSS*, 2010, vol. 36, nº 2, p. 488.

[2] Maurice Godelier, *L'énigme du don*, Paris, Flammarion, 2008, p. 279-295 ; Alain Caillé, *Anti-utilitarisme et paradigme du don: pour quoi?*, Lormont, Éd le Bord de l'Eau, 2014.

[3] Anselm Jappe, « Le « côté obscur » de la valeur et le don », *Revue du MAUSS*, 2009, vol. 34, nº 2, p. 96-113 ; Anselm Jappe, *Les aventures de la marchandise : pour une nouvelle critique de la valeur*, Nouvelle édition revue et Augmentée., Paris, La Découverte, 2017, p. 223-248.

[4] M. Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance*, *op. cit.*, p. 82-144.

[5] Marcel Mauss, « Débat sur les fonctions sociales de la monnaie » dans *Oeuvres, Tome II*, Les éditions de Minuit., Paris, 1979, p. 116 ; B. Karsenti, *Marcel Mauss, le fait social total*, *op. cit.*, p. 50.

[6] Marcel Mauss et Henri Hubert, « Esquisse d'une théorie générale de la magie » dans *Sociologie et anthropologie*, 13e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 1-141.

[7] M. Mauss, « Débat sur les fonctions sociales de la monnaie », art cit.

[8] « Ces cris, ce sont comme des phrases et des mots. Il faut dire, mais s'il faut les dire c'est parce que tout le groupe les comprend. On fait donc plus que de manifester ses sentiments, on les manifeste aux autres, puisqu'il faut les leur manifester. On se les manifeste à soi en les exprimant aux autres et pour le compte des autres. C'est essentiellement une symbolique. » Marcel Mauss, « L'expression obligatoire des sentiments (rituels oraux funéraires australiens) », *Site web de l'UQAC, « les classiques des sciences sociales »*, 1921, p. 8.

[9] Marcel Mauss désigne ici les durkheimiens. Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 90-92.

[10] Marcel Mauss, « Débat sur les fonctions sociales de la monnaie » dans *Œuvres, Tome II*, Les éditions de minuit., Paris, 1979, p. 117.

Il est nécessaire de faire un détour par l'*Esquisse d'une théorie générale de la magie*[1], publié une vingtaine d'années avant l'*Essai sur le don*, afin de comprendre plus précisément ce que l'auteur entend par *attente collective*. Le texte établit que la magie est « un phénomène social »[2] en démontrant le lien entre l'attente des effets de la magie partagée par tous et la pratique concrète de l'activité magique :

> « Le jugement magique est l'objet d'un consentement social, traduction d'un besoin social, sous la pression duquel se déclenche toute une série de phénomènes de psychologie collective : le besoin ressenti par tous suggère à tous la fin. [...] C'est parce que l'effet désiré par tous est constaté par tous que le moyen est reconnu apte à produire l'effet. »[3]

La charge de l'acte magique qui est imputée collectivement au mage est une réponse à l'attente collective du groupe et ainsi, « derrière le sourcier de village qui suit son bâton, il y a l'anxiété du village en quête de source »[4]. C'est l'attente collective qui trouve la confirmation des effets attendus dans les causes qui ont été collectivement désignées comme valables. Que le moyen et le but aient une relation mécanique ou non, l'efficacité du moyen désigné collectivement par l'attente n'a pas à être mis en question[5].

> « [Le magicien] a tout naturellement l'esprit de sa fonction, la gravité d'un magistrat ; il est sérieux, parce qu'il est pris au sérieux et il est pris au sérieux, parce qu'on a besoin de lui. Ainsi, les croyances du magicien et celle du public ne sont pas deux choses différentes ; la première est le reflet de la seconde, puisque la simulation du magicien n'est possible qu'en raison de la crédulité publique. C'est cette croyance, que le magicien partage avec tous les siens, qui fait que ni sa propre prestidigitation, ni ses expériences infructueuses ne le font douter de la magie. »[6]

Si la magie est un cas paradigmatique, l'auteur stipule de manière plus générale que c'est toute l'action (fins comme moyens) qui est dépendante de l'attente collective.

Revenons-en à l'*Essai sur le don*. L'auteur y établit le lien entre le caractère individuel de la prestation de don et son inscription dans une attente collective et nous invite ainsi à comprendre les prestations de dons individuelles comme l'expression d'une structure de l'échange.

---

[1] M. Mauss et H. Hubert, « Esquisse d'une théorie générale de la magie », art cit.

[2] *Ibid.*, p. 134.

[3] *Ibid.*, p. 119.

[4] *Ibid.*, p. 124.

[5] « Derrière Moïse qui tâte le rocher, il y a tout Israël et, si Moïse doute, Israël ne doute pas. » *Ibid.*

[6] *Ibid.*, p. 89.

> « […] de cette multiplicité de choses sociales en mouvement, nous voulons ici ne considérer qu'un des traits, profond, mais isolé : le caractère volontaire, pour ainsi dire, apparemment libre et gratuit, et cependant contraint et intéressé de ces prestations [de don]. Elles ont revêtu presque toujours la forme du présent, du cadeau offert généreusement même quand, dans ce geste qui accompagne la transaction, il n'y a que fiction, formalisme et mensonge social, et quand il y a, au fond, obligation et intérêt économique. »[1]

Lorsque l'auteur met en avant le « caractère volontaire, pour ainsi dire, apparemment libre et gratuit, et cependant contraint et intéressé de ces prestations », il revient sur l'idée que le don puisse être une action individuelle (« volontaire », « libre et gratuit ») pour le considérer plutôt comme une construction sociale (« contraint et intéressé »). Tout en paraissant tout à fait « libre » et « volontaire », la prestation de don est en fait largement déterminée par les attentes collectives. C'est un « mensonge social » qui n'est aucunement ce qu'on appelle communément des faux-semblants ou des mensonges individuels qui sont simplement faits à soi-même, mais une structure de l'échange induite par les attentes.

Pierre Bourdieu a proposé une lecture de l'œuvre de M. Mauss qui se penche particulièrement sur cette question de la « structure de l'échange »[2], notamment comme structure temporelle. Le sociologue fait l'hypothèse que la méconnaissance de l'échange (à savoir le fait qu'un don soit attendu d'un retour) est rendue possible par l'intervalle de temps entre un don et son rendu[3]. En étant suspendu dans le temps, l'échange de don laisse une grande place à l'incertitude[4], concernant à la fois le temps et la nature de ce qui sera rendu[5]. Cet intervalle incertain lie les échangistes dans des relations de dettes floues, puisque non formulées comme dettes et non contractualisées.

> « L'intervalle permet la dénégation [qui est] au principe de l'alchimie symbolique par laquelle l'échange de dons s'arrache en quelque sorte au donnant-donnant dans

[1] M. Mauss, « Essai sur le don », art cit, p. 147.

[2] P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 25. Cette thèse prend le parti, discuté ou contesté, de considérer les échanges de dons comme une structure de l'échange, et donc comme une modalité économique, là où des auteurs y voient un « opérateur politique » ou « un système d'échange social ». Respectivement Alain Caillé, « Qu'est-ce qui ne va pas avec le don chez Bourdieu? Le don n'est pas un acte économique mais un opérateur politique. », *La revue du MAUSS*, 2018, nº 52, p. 74-88. et Jacques Godbout et Alain Caillé, *L'esprit du don*, Paris, La Découverte, 2003, p. 27. Reste que si l'on étudie une structure d'échange de valeurs (c'est-à-dire une manière particulière de s'échanger qui est maintenue dans le temps entre des agents), ces valeurs fussent-elles des reconnaissances symboliques, il s'agit en effet d'une structure économique.

[3] P. Bourdieu, *Raisons pratiques*, *op. cit.*, p. 178.

[4] Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit, 1980, p. 170.

[5] « C'est parce qu'il y a intervalle que les agents peuvent vivre comme don sans retour un don qui sera avec retour. Ils peuvent vivre comme des actes discontinus, comme une série de décisions libres, un acte inscrit dans une séquence d'actions obligées. [...] La structure se dissout dans la succession et elle est imperceptible comme telle. » P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 35.

> des sociétés socialement constituées de telle manière que l'échange de dons soit la règle fondamentale des rapports sociaux. »[1]

Il y a une « double vérité » du don – une vérité subjective (il s'agit d'un don unilatéral) et une réalité objective (il s'agit d'un don attendu d'un retour) – qui est méconnue et qui est maintenue comme telle du fait de l'intervalle entre les dons[2].

Dans la situation où une économie des échanges symboliques n'est pas conscientisée et formellement mise en place par les acteurs de cette structure économique[3], il est nécessaire qu'il y ait une « orchestration des habitus »[4] ajustée à l'acceptation de la logique de l'échange de dons. En effet, « le travail de refoulement [de la rationalité du gain] n'est possible que si les agents sont dotés des mêmes dispositions et de mêmes schèmes de perception et d'appréciation »[5], c'est-à-dire, dans un langage maussien, du même système d'attente collective, produit historique de leurs socialisations spécifiques.

> « Cette économie du don a pour fondement, selon moi, le fait qu'elle se refuse en tant qu'économie au sens restreint du terme, c'est à dire en tant qu'économie orientée par la recherche de la maximisation du profit et par le calcul intéressé. Elle repose sur une sorte de dénégation principielle, collective, de l'économie du donnant-donnant. En un sens, chaque agent sait que les autres agents ne veulent pas savoir ce qu'est l'économie telle que nous l'entendons, mais son refus qui est un refoulement ne peut fonctionner que parce que chaque refoulement individuel est soutenu par une sorte de refoulement collectif principiel, de censure principielle. »[6]

Le désert de La Posa n'est pas un espace où l'on se refuse à parler d'argent, mais un espace où personne ne conçoit de faire du profit aux dépens de quelqu'un d'autre. Pour tous les réfractaires

---

[1] *Ibid.*, p. 54.

[2] « Ainsi, ce qui est important dans l'échange de dons, c'est le fait qu'à travers l'intervalle de temps interposé les deux échangeurs travaillent, sans le savoir et sans se concerter, à masquer ou à refouler la vérité objective de ce qu'ils font. Vérité que le sociologue dévoile, mais avec le risque de décrire comme un calcul cynique un acte qui se veut désintéressé et qu'il faut prendre comme tel, dans sa vérité vécue, dont le modèle théorique doit aussi prendre acte et rendre compte. » P. Bourdieu, *Raisons pratiques*, *op. cit.*, p. 178.

[3] Il s'agit d'une pratique qui est et reste à l'état pré-logique, c'est-à-dire qui ne se pratique pas en même temps qu'un retour réflexif. P. Bourdieu, *Le sens pratique*, *op. cit.*, p. 135-166, Chapitre 5 « La logique de la pratique ».

[4] P. Bourdieu, « Principes d'une anthropologie économique », art cit, p. 264. Pour la définition de l'habitus, P. Bourdieu, *Le sens pratique*, *op. cit.*, p. 88. : « Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des *habitus*, systèmes de *dispositions* durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est à dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. »

[5] Pierre Bourdieu, « Résumé du cours sur l'économie des biens symboliques (1993-1994) » dans *Résumés annuels des cours de Pierre Bourdieu au Collège de France (1981-1999)*, Paris, Collège de France, 1993, p. 629.

[6] P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 75.

qui ont fui des problèmes d'argent, et qui ont tout à fait conscience que leurs choix ont été (au moins partiellement) déterminés par l'argent, ils rejoignent un espace sans argent, et où l'argent, si d'aventure il apparaissait, est « marqué socialement »[1], comme dit la sociologue Viviana Zelizer, et ne fonctionne pas comme un outil d'équivalence de la valeur qui permettrait de mettre à profit une relation ou un échange, et obtenir quelque chose de quelqu'un[2].

Extension de la question du don à la vie quotidienne

M. Mauss, qui a dégagé un modèle de circulation des dons à partir de l'étude de rituels très particuliers, n'a pas étudié la structure économique qui permet de *produire matériellement* les dons qui sont mis en circulation. Dans notre cas, si les biens acquis comme marchandises en ville se métamorphosent en dons en arrivant dans le désert, il est nécessaire de prolonger le programme de M. Mauss en se penchant sur l'origine matérielle des dons afin de comprendre l'articulation entre les deux espaces.

Avant de présenter comment cette thèse lie échanges de dons et vie quotidienne, soulignons qu'une extension du programme de M. Mauss vers la production des dons amène à une précaution. Ce qu'a étudié M. Mauss est très régulièrement désigné comme « économie de dons ». Mais cette dénomination en appelle nécessairement une autre : celle d'« économie de marché ». En effet, beaucoup d'auteurs désignent « économie de dons » tout espace social où circulent des dons, qu'ils opposent à « l'économie de marché »[3]. Cette opposition peut paraître évidente lorsqu'il s'agit d'étudier des populations d'îles isolées du Pacifique qui ont effectivement des organisations économiques éloignées du capitalisme[4]. Or, nous voyons déjà, dans le cas du désert de La Posa, qu'une bouteille d'Amaretto peut circuler dans des structures d'échange de formes différentes en fonction des espaces, et il s'agit d'un cas où opposer deux

---

[1] Viviana Zelizer, *The social meaning of money*, New York, NY, Basic Books, 1994, 286 p.

[2] Marcel Mauss, « Les origines de la notion de monnaie » dans *Oeuvres, Tome II*, Paris, Les éditions de Minuit, 1979, p. 112.

[3] De Marshall Sahlins à Maurice Godelier, qui parle de « sociétés à économie et morale de don » contre « sociétés à économie et morale de marché », en passant par Jacques Godbout qui oppose « *homo donator* » et « *homo oeconomicus* », ce dernier puisant dans l'opposition classique entre l'Adam Smith de *Wealth of Nations* (cher à l'économie néo-classique d'aujourd'hui) et l'Adam Smith de *Theory of Moral Sentiments* (cher aux détracteurs de celle-ci). M. Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance*, *op. cit.*, p. 40 ; M. Godelier, *L'énigme du don*, *op. cit.*, p. 24 ; Jacques T. Godbout, « La sympathie comme opérateur du don », *Revue du MAUSS*, 2008, vol. 31, n° 1, p. 201.

[4] Même si cela peut amener à lisser les différences entre ces économies *autres*. « Propos typiques de l'opposition fréquemment tracée par Mauss entre, d'une part, les économies *autres* (lointaines ou anciennes) *prises en bloc*, et d'autre part nos économies, les éventuelles différences entre les économies autres tendant alors à s'effacer au regard de cette dichotomie matricielle pour tout la théorie. » François Athané, *Pour une histoire naturelle du don*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, p. 157.

formes d'économies équivaudrait à formuler une hypothèse téméraire : il s'agirait de deux économies distinctes, opposables et autonomes. Mais concernant des individus qui sont nés, qui ont vécu, et qui vivent ici et maintenant dans une société capitaliste, je présume qu'il y a trop de plis dans l'enchevêtrement entre ces deux formes d'échanges pour les renvoyer dos à dos : les échanges de dons dans le désert de La Posa sont dépendants de la consommation quotidienne de marchandises.

C'est en observant les opérations économiques des enquêtés dans leur vie quotidienne qu'il est possible de comprendre cette articulation entre don et marchandise. La méthode dite d'ethnocomptabilité, *ethnographie de l'évaluation dans la vie quotidienne*, permet d'appréhender les opérations économiques des agents au jour le jour. Il s'agit d'étudier comment les enquêtés comptent, ce qu'ils comptent, comment ils évaluent leurs dépenses et leurs ressources, et selon quels cadres de référence[1].

L'ethnocomptabilité permet d'étendre le domaine de l'étude des dons, car elle n'est pas qu'une méthode d'enquête, elle est aussi une proposition théorique : ce qui relève de « l'économique », c'est l'évaluation, faite au jour le jour, par des personnes qui s'échangent et qui naviguent dans différents espaces sociaux, qui mettent en relation diverses manières de produire, de se procurer et de consommer des biens et des services.

> « L'objet de la science économique, au lieu de relever du fameux "*homo œconomicus*" abstrait que l'on a reproché plus tard à Stuart Mill, s'en trouve ici recadré : étudier la vie économique, c'est étudier la réalité des arbitrages entre biens limités. Pour cela, l'économiste n'a pas à retirer de la balance, par *a priori*, ce que les gens y mettent. C'est à l'investigation de découvrir ce qui est pris en compte et ce qui est laissé de côté. »[2]

Cet exercice, qui implique d'observer quotidiennement et sur un temps continu les évaluations économiques, permet de dépasser des oppositions entre ce qui est économique ou ne l'est pas, ce qui relève de l'économie « formelle » ou « informelle », ce qui est don ou marchandise, ce qui (se) compte ou qui ne (se) compte pas… oppositions qui ne peuvent rendre compte de la complexité du sens pratique économique des enquêtés. L'ethnocomptabilité réalisée avec deux

[1] « L'ethnocomptabilité a été conçue pour répondre à cette question : qu'est-ce qui compte dans la vie ? Plus exactement : qu'est-ce qui compte dans la vie, vu depuis l'intérieur d'un groupe et de ses proches, individuellement et en commun ? » Alain Cottereau et Mokhtar Mohatar Marzok, *Une famille andalouse: ethnocomptabilité d'une économie invisible*, Saint-Denis, Éditions Bouchène, 2012, p. 7.

[2] Stéphane Baciocchi et Alain Cottereau, « Observer l'inobservable dans un budget de famille ouvrière. L'expérimentation de Frédéric Le Play auprès de Francisca à Vienne (Autriche), mai-juin 1853. » dans *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*, Paris, La Découverte, 2019, p. 384.

enquêtés, David et Suzee, lors du troisième voyage de terrain, a permis d'étudier l'articulation de deux économies propres à deux espaces au jour le jour.

3. PROBLEMATIQUE, HYPOTHESES ET PLAN DE LA THESE

Cette thèse étudie des pratiques qui sont associées à des formes spécifiques d'occupation de l'espace habité. Nous savons que le capitalisme produit de l'espace marchand (à savoir de l'espace qui incarne de la valeur d'échange), notamment urbain, à l'échelle planétaire, sur lequel il s'appuie pour se maintenir et se reproduire[1]. Pourtant, le désert de La Posa offre, à une échelle très localisée, un cas d'espace non marchand au sein duquel les habitants ne participent à aucune forme d'opération économique visant à faire circuler de la valeur d'échange, tout en étant, pourtant, toujours en lien quotidiennement avec l'espace marchand de la ville de Quartzsite. Le désert de La Posa est un espace économique imbriqué dans un autre, et cette thèse propose donc d'analyser le rôle de l'espace dans l'articulation entre échanges de dons et économie marchande.

Pour étudier ceci, la thèse s'organise en cinq chapitres répartis en deux parties. Dans une première partie, elle étudie les rapports sociaux dans l'espace du désert : nous allons voir comment les échanges de dons proviennent d'une critique et d'un rejet des échanges marchands de la part des réfractaires, et comment l'espace sert de ressource à l'établissement et au maintien d'une structure de l'échange de dons. Le premier chapitre étudie les trajectoires biographiques des enquêtés afin de comprendre ce qui fait d'un individu un réfractaire : comment ont-ils été amenés à rejeter le travail « *9-to-5* » et, dans le même mouvement, à changer leur rapport à l'espace en quittant la sédentarité ? Il s'agit de comprendre ce qui les dispose à rejoindre le désert et d'adhérer aux échanges de dons. Le deuxième chapitre traite de l'espace de La Posa. Comment une singularité dans le statut juridique et administratif de ce désert, qui est une réserve naturelle, en fait une brèche dans laquelle s'engouffrent les réfractaires après qu'ils ont quitté la sédentarité ? Il s'agit de comprendre comment cette brèche est favorable à l'instauration d'une structure de l'échange de dons. Le chapitre étudie ensuite comment on se rend la première fois dans le désert de La Posa, et comment les primoarrivants se socialisent à et par l'espace. Le troisième chapitre étudie le rôle des échanges de dons dans la production, la régulation et la

[1] David Harvey, *Géographie de la domination*, Paris, Amsterdam, 2018, 143 p ; David Harvey, *Le capitalisme contre le droit à la ville : néolibéralisme, urbanisation, résistances*, Paris, Amsterdam, 2011, 96 p ; Andy Merrifield, *Métromarxisme: un conte marxiste de la ville*, Genève, Paris, Entremonde, 2019, 320 p ; Matthieu Adam (ed.), *Le capital dans la cité: une encyclopédie critique de la ville*, Paris, Amsterdam, 2020, 457 p ; David Mangin, *La ville franchisée: formes et structures de la ville contemporaine*, Paris, Villette, 2004, 398 p.

reproduction de l'espace d'un hiver à l'autre. Nous verrons comment la régulation de cet espace repose sur une ouverture et une fermeture aux autres habitus en fonction de leur disposition à partager ou non le même système d'attente.

La deuxième partie change d'échelle et étudie la relation entre le désert de La Posa et la ville de Quartzsite en se basant sur le travail d'ethnocomptabilité réalisé avec David et Suzee. Ce travail nous permettra de comprendre comment les échanges de dons dans le désert dépendent de l'importation de marchandises depuis la ville. Le quatrième chapitre étudie, à travers le cas de David, comment la consommation quotidienne repose sur une mise en coopération des deux espaces économiques. Le cinquième chapitre étudie, à travers le cas de Suzee, comment, du fait de cette dépendance aux marchandises, et donc à l'argent et au travail, les échanges de dons reproduisent des dominations basées sur la division sexuelle du travail.

Au terme de ce parcours parmis les réfractaires, nous serons à même de nous interroger sur les conditions et les implications matérielles des échanges symboliques, notamment dans leurs dimensions spatiales.

Partie I. Les échanges de dons dans le désert de La Posa : une critique spatialisée des échanges marchands

Version de diffusion. Version complète disponible à la BU de Nanterre.

INTRODUCTION DE LA PREMIERE PARTIE

Cette première partie étudie le rôle de l'espace dans la production d'une critique des rapports marchands par des échanges de dons. L'étude se limite géographiquement, pour l'instant, au désert de La Posa, car il s'agit tout d'abord de dégager les grandes règles de fonctionnement de cet espace social : quels sont les causes et les effets de son existence, qui sont ses membres, comment s'organise-t-il… bref, il s'agit tout d'abord de comprendre les logiques internes à cet espace, par lui-même et pour lui-même. Pour cela, la première partie analyse trois objets qui répondent à trois échelles de temps.

Cette partie étudie d'abord l'échelle de la vie des réfractaires afin de dégager les causes et raisons de leur présence dans le désert. Il s'agit de comprendre, sur la base des entretiens, comment la critique du temps consacré au travail « *9-to-5* » les amène à cesser de travailler bien avant l'âge de la retraite ; et de mettre en évidence ce qui les dispose à choisir de quitter la sédentarité au profit de l'habitat mobile.

L'étude se poursuit à l'échelle de la socialisation à et par l'espace sur le temps long, dans le but de mettre en évidence à la fois le rôle du don dans la socialisation des individus à l'espace, et le rôle de l'espace dans le déploiement et le maintient d'une structure de l'échange par les dons.

Enfin, en analysant la répétition hebdomadaire du rituel du karaoké de Donnie et Patty, nous comprendrons quel est le rôle des échanges de dons dans l'appropriation et la régulation de l'espace.

Cette partie nous permettra de mettre au jour les logiques d'organisation générales de cette partie du désert de La Posa, avant d'étudier dans une deuxième partie l'articulation de cet espace à son environnement en suivant au jour le jour, minute par minute, les pratiques quotidiennes de deux habitants du désert.

CHAPITRE 1

« *I CAN'T TAKE ONE SINGLE DAY OF THIS SHIT ANYMORE* » : QUI SONT LES RÉFRACTAIRES ?

Jeudi 5 janvier 2017

> Je m'assois à côté d'un couple qui n'était pas présent au karaoké de la semaine dernière. Mark a tout juste la soixantaine et Sheila est peut-être un peu plus jeune. Assis côte à côte et de la même manière, avec les mains liées et posées sur leurs genoux collés, ils ont l'air d'être intimidés par ce qu'ils voient. « *I can't believe it. I didn't expect to find a karaoke in the desert!* »[1] me dit Mark impressionné. Ils ont un fort accent du Sud qu'ils ont amené ici depuis leur Tennessee natal. Mark me raconte qu'il y a encore quelques semaines, ils travaillaient tous les deux douze heures par jour dans l'atelier de leur maison à Paris, Tennessee, à fabriquer des prothèses dentaires. Un jour, Mark a dit à Sheila : « *I can't take one single day of this shit anymore.* »[2] Sheila, épouse, mais aussi assistante de Mark, n'a pu que suivre sa décision d'arrêter de travailler. Ils ont vendu leur maison et tout ce qu'ils possédaient lors d'une mise aux enchères qui a duré une après-midi, et sont partis à bord d'un grand camping-car acheté d'occasion. Après avoir passé trois semaines dans un *RV park* en Floride, ils ont rejoint Quartzsite et se sont garés dans le désert aux abords de la ville. Un peu par hasard, ils ont installé leur camping-car à côté de ce camp de karaoké où je les rencontre pour la première fois.

Mark et Sheila sont ce que je propose d'appeler des réfractaires. Ce sont des personnes qui au cours de leur cinquantaine n'ont plus voulu ou plus pu continuer à travailler, et à subir la répétition quotidienne du travail « *9-to-5* ». Ils ont trouvé comme solution, face aux problèmes d'argent que l'arrêt du travail impliquait, de quitter la sédentarité.

---

[1] « Je n'arrive pas à y croire. Je ne m'attendais pas à trouver un karaoké dans le désert ! »

[2] « Je ne peux pas supporter cette merde un jour de plus. »

Ces réfractaires viennent certes profiter des beaux jours dans un État de la *Sun Belt*, comme le font beaucoup de personnes âgées aux États-Unis[3], mais ils ne le font pas de la manière qui est attendue par la « *retirement industry* »[4]. Ils ne viennent pas acheter une maison dans une « *age segregated community* » ou une « *senior friendly community* »[5], ces grands programmes immobiliers ségrégatifs destinés aux retraités[6] qui peuvent prendre jusqu'à la forme de véritables « *gated communities* »[7]. Initiés dans les années 1950 par les fameuses « *Youngtown* » et « *Sun City* », dans la périphérie de Phoenix[8], ces programmes immobiliers font l'objet d'une compétition de marketing territorial entre les États du Sud qui cherchent à capter[9] et fixer[10] cet « or pur »[11] que représente la population retraitée migrante. Ces réfractaires ne font pas non plus partie des *snowbirds* qui envahissent les *RV parks* de la *Sun Belt* durant l'hiver, eux aussi organisés en « *senior communities* »[12]. Mark et Sheila m'ont d'ailleurs bien précisé qu'ils n'avaient pas aimé leur passage dans un *RV park* de Floride, beaucoup trop cher pour eux : « *We wanted to go to Florida because it's a lot closer [to Tennessee], but Florida was so expensive, I mean, it was like the cheapest thing we could find was like 1200$ a month to park!* »[13]. Beaucoup trop cher, le *RV park* à 1200 $ par mois, pour les réfractaires comme Mark et Sheila, et la trentaine de personnes présentes avec nous ce soir-là au karaoké qui ont elles aussi arrêté le travail bien avant l'âge de la retraite. Alors que la moyenne de l'âge de

[3] R.F. Wiseman, « Why Older People Move : Theoretical Issues », art cit ; T.D. Hogan et D.N. Steinnes, « Elderly Migration to the Sunbelt », art cit ; P. Viallon, « Retired snowbirds », art cit.

[4] K.E. McHugh, « The "ageless self"? », art cit ; K.E. Mchugh, « Three faces of ageism », art cit.

[5] Christian Pihet, « Bien vieillir aux États-Unis : mobilités résidentielles et territoires en mouvement », *Villes en parallèle*, 2010, vol. 44, nº 1, p. 74-92 ; D. Simpson, *Young-old*, *op. cit.*

[6] C. Pihet, « Le développement d'une territorialisation produite par l'âge », art cit.

[7] E.J. Blakely et M.G. Snyder, *Fortress America*, *op. cit.* ; R. Le Goix, *Les « gated communities » aux Etats-Unis : morceaux de villes ou territoires à part entière ?*, *op. cit.* ; S. Degoutin, *Prisonniers volontaires du rêve américain*, *op. cit.*

[8] K. McHugh, P. Gober et D. Borough, « The Sun City Wars », art cit.

[9] C. Pihet et J.-P.V. Durandal, « Migrations et communautarisation territoriale des personnes âgées aux États-Unis », art cit.

[10] C.F. Longino et al., « On the Nesting of Snowbirds », art cit, p. 165.

[11] D. Clary, « La migration de retraite en Floride », art cit, p. 141.

[12] G.C. Hoyt, « The Life of the Retired in a Trailer Park », art cit ; R.C. Mings et K.E. McHugh, « Wintering in the American Sunbelt », art cit ; K.E. McHugh et R.C. Mings, « The circle of migration », art cit ; C. Forget, *Vivre sur la route*, *op. cit.*, p. 107-130, chapitre 5 : Au paradis du RVer, le camping.

[13] « On voulait aller en Floride parce que c'est beaucoup plus proche [du Tennessee], mais c'était tellement cher en Floride, je veux dire, le truc le moins cher que tu puisses trouver pour te garer là-bas c'est quelque chose comme 1200 $ par mois ! ».

départ à la retraite est de 64 ans pour les hommes et 62 ans pour les femmes aux États-Unis[14], les enquêtés de La Posa ont quitté le travail en moyenne à 55,5 ans, soit 6,5 ans avant l'âge de départ à la retraite à taux partiel (62 ans) et 10,5 ans avant une retraite à taux plein (66 ans pour cette génération)[15]. De tels chiffres engagent à étudier le processus qui amène ces réfractaires à arrêter le travail prématurément et, dans le même mouvement, à quitter la sédentarité pour rejoindre La Posa à bord d'un habitat mobile. Comment des personnes qui ne veulent plus travailler en viennent-elles à quitter leur espace de vie pour pouvoir se permettre de ne plus travailler, ou de moins travailler ? Nous allons voir que les réfractaires effectuent une *évasion*, comme dit R. Merton, c'est-à-dire qu'ils se détournent à la fois des buts prescrits socialement (consommer) et des moyens de les atteindre (travailler), et que cela passe par la volonté de s'évader à proprement parler de l'espace.

L'étude de ce processus s'appuie sur l'hypothèse qu'il existe une *spatialité du vieillissement*[16] et que l'âge est déterminant dans la définition de l'espace de vie des individus. Cet « espace concret du quotidien »[17] se modifie notamment avec le déplacement de la descendance[18], et la production urbaine étatsunienne réserve une place particulière aux personnes âgées afin de les conserver comme acteurs investis dans le cercle de la consommation[19], notamment *via* les programmes immobiliers qui leur sont destinés. Nous allons voir que les vies particulières des réfractaires sont des réponses à ces enjeux de transformation du rapport à l'espace au fur et à mesure des étapes biographiques.

Ce chapitre présente dans un premier temps les portraits de douze réfractaires, habitants ou anciens habitants hivernaux du désert de La Posa. Ce matériau nous permettra, dans un second temps, de comprendre comment les réfractaires sont amenés à quitter le mode de vie sédentaire alors même qu'ils quittent le travail « *9-to5* ». Quel est lien entre déplacement et rejet du travail qui fait d'eux des réfractaires ?

---

[14] Alicia H Munnell, « What is the average retirement age? », *Center for retirement research at Boston College*, 2011, p. 5. En France, en 2015, les femmes partaient à la retraite en moyenne à 62,2 ans et les hommes à 61,3 ans. Direction de la recherche, des études, de l'évaluation et des statistiques, Ministère de la solidarité et de la santé, « Âges de départ à la retraite – données issues de l'édition 2017 des Retraités et les Retraites. », 2017.

[15] Age de fin de carrière médian : 56 ans. Voir annexe 1.1, « Origines sociales des réfractaires ».

[16] K.E. McHugh, « The "ageless self"? », art cit, p. 112.

[17] Catherine Bonvalet et Éva Lelièvre, « Les lieux de la famille », *Espaces et sociétés*, 2005, vol. 120-121, n° 2, p. 100. cite Armand Frémont (ed.), *Géographie sociale*, Paris, Masson, 1984, 387 p.

[18] C. Bonvalet et É. Lelièvre, « Les lieux de la famille », art cit.

[19] K.E. Mchugh, « Three faces of ageism », art cit.

PREMIERE SECTION

LES PORTRAITS DE DOUZE REFRACTAIRES

Le travail de terrain a donné lieu à 49 entretiens avec 65 personnes[1], dont une part conséquente sont des personnes satellitaires à l'enquête : le maire de Quartzsite (lui-même ancien *snowbird*), des commerçants, des habitants de *RV parks* en ville qui n'ont aucun lien avec le désert, des habitants de La Posa qui se tiennent éloignés du karaoké de Donnie et Patty, tel que les membres du *Bible Study Camp*, qui ne font donc pas partie du véritable noyau de l'enquête. Je réduis ce noyau à 30 réfractaires, avec qui j'ai fait un entretien, qui pour l'extrême majorité habitent La Posa Nord. Les douze portraits de réfractaires présentés dans cette section sont issus de cet échantillon.

Ils ont été réalisés à partir d'entretiens[2] semi-directifs[3] dont le cours a été guidé par la « formule scientifique unificatrice »[4] de Bernard Lahire, « *dispositions* + *contexte* = *pratique* ». En considérant que toute pratique dépend de la rencontre entre les dispositions des agents et le contexte de l'action, je me suis attaché à démarrer tous les entretiens par deux questions, chacune relative à l'un de ces deux éléments. La première question, « *How have you started to live in this RV/tent/car?* »[5], cherche à mettre en évidence ce qui a disposé[6] les réfractaires à vivre en habitat mobile, en utilisant l'habitat dans lequel est fait l'entretien comme

[1] Voir la liste des entretiens en annexe 1.2.

[2] Entretiens qui ont duré d'une à trois heures. 32 entretiens de célibataires, 3 entretiens avec un seul membre d'un couple, 12 entretiens de couples, 1 entretien de groupe (2 couples) ainsi que deux frères.

[3] Stéphane Beaud et Florence Weber, *Guide de l'enquête de terrain: produire et analyser des données ethnographiques*, Nouvelle édition., Paris, Ed. Découverte, 2003, p. 155-198.

[4] Bernard Lahire, *Monde pluriel: penser l'unité des sciences sociales*, Paris, Seuil, 2012, p. 24-25.

[5] « Comment as-tu commencé à vivre dans ce camping-car/tente/voiture ? » Toutes les questions ont toujours été posées en « how » plutôt qu'en « why » afin d'éviter que l'enquêté soit dans la position de se justifier de ses choix. Howard S. Becker, *Les ficelles du métier, comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2002, p. 105-108.

[6] « Les conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence produisent des *habitus*, systèmes de *dispositions* durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre, objectivement « réglées » et « régulières » sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre. » « Lorsque ces expériences ont forgé chez l'acteur des habitudes particulières de comportement, d'action ou de réaction, celles-ci deviennent des dipositions, au sens où l'acteur est, de par son expérience passée, pré-disposé à voir, sentir ou agir d'une certaine façon plutôt que d'une autre. Qui dit « disposition » dit alors *propension* ou *tendance* à croire, penser, voir, sentir, apprécier ou agit d'une certaine manière. La disposition fonctionne comme une *anticipation pratique* du cours des évènements. » Respectivement P. Bourdieu, *Le sens pratique*, *op. cit.*, p. 88 ; B. Lahire, *Monde pluriel*, *op. cit.*, p. 28-29.

porte d'entrée pour d'abord faire parler l'enquêté sur quelque chose proche de lui, afin de remonter ensuite jusqu'aux origines de la rupture avec la sédentarité et le travail[1]. En effet, l'objectif de l'entretien est de comprendre le départ anticipé à la retraite dans le cadre de l'ensemble de la vie de l'individu, avec ses choix et ses contraintes (« *life course perspective* »[2]), et ce qui les a disposés à décider de vivre en habitat mobile. Il faut comprendre le terme « disposition » comme une accumulation d'expériences qui construit un schème d'interprétation de la réalité, et donc des propensions à adhérer ou à rejeter ce qui se présente à soi.

La deuxième question, « *What do you like so much about Quartzsite that makes you come back every year?* »[3] cherche à explorer, à travers le vécu des enquêtés, le contexte d'action. Au-delà de ces deux questions qui lancent l'entretien, et que l'interviewé prend dans l'ordre qui lui convient, la conversation suit son fil, plus guidée par l'enquêté que par moi.

HART : « *RETIRE AT 62.* » OU « *DIE AT THE JOB.* »

Hart naît en 1953 dans l'État de Washington d'un père instituteur et d'une mère au foyer, et grandit en Californie dans la périphérie de San Francisco. Ses parents divorcent lorsqu'il a dix ans et il vit alors avec sa mère et son frère qui a huit ans de plus que lui. Il décrit une enfance solitaire passée à se balader dans les collines de Californie : « *I would go hiking all the time. I enjoyed being with myself a lot.* »[4]

Au début des années 1970, vu son âge et sa situation, Hart sait qu'il sera appelé pour la guerre du Vietnam. Il s'enrôle volontairement, ce qui lui permet de choisir son affectation. Il échappe ainsi au champ de bataille et passe tout son service sur une île du Pacifique à faire de la comptabilité sans jamais toucher une arme. Ce service lui permet de bénéficier du « *G.I. Bill* »[5], à savoir un accès gratuit à des études et à une couverture santé gratuite.

---

[1] « Une des principales difficultés pratiques que rencontre tout « intervieweur » est la tendance des enquêtés à vouloir prendre de la hauteur, à livrer un « témoignage » à portée générale, d'un « bon niveau », en s'ajustant ainsi à ce qu'ils perçoivent être les attentes de l'enquêteur. » Stéphane Beaud, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix*, 1996, vol. 9, n° 35, p. 242.

[2] J. E. Mutchler et al., « Pathways to Labor Force Exit: Work Transitions and Work Instability », 1997, vol. 52B, n° 1, p. S4-S12 ; Ann Robertson, « 'I saw the handwriting on the wall' : shades of meanin in reasons for early retirement », *Journal of Aging Studies*, 2000, vol. 14, n° 1, p. 64.

[3] « Qu'est-ce que tu aimes tant dans Quartzsite pour y revenir tous les ans ? »

[4] « Je partais tout le temps en rando. J'aimais beaucoup être tout seul. »

[5] Le « *G.I. Bill* », mis en place par le président Roosevelt après la Seconde Guerre mondiale, offre un grand nombre d'avantages aux soldats revenant de la guerre, comme des prêts à taux réduits pour l'accession à la propriété ou la couverture des frais de scolarité.

Après de courtes études, il devient ouvrier dans l'industrie de l'air pressurisé à 22 ans. Hart passe par trois mariages qui se soldent par trois divorces, desquels il a deux enfants. Il doit, durant cette période, habiter dans certains espaces en fonction du fait d'avoir des enfants.

> « **Hart** – *When I had kids, and growing up, you do live in the city or whatever you want to call it, and so that your kids have everything, you know, because they got to go play soccer, and they got to go to basketball, you know. So… you do that for your kids. It's like working two jobs, I worked two jobs for my kids! You know, the picture they take at school is 300 dollars! House payment was 1200 dollars a month, and that was just a little house. And medical bills, all those kinds of things, even if you have insurance, it doesn't pay everything, so it's kind a nickel and dime game. Even if you want to save up for vacations, you gotta save up a couple thousand to go to Disneyland for a couple days! So… you'll know all that when you get to that point, it's interesting. And I didn't think about that before but all you do is your work, five days a week to have two days off. Maybe Saturday you go do whatever you wanna do, fishing, whatever it is, camping… you gotta be back on time Sunday because you gotta get the laundry done, do grocery shopping for the next week. So really you end up with only one day off. And you do that all your life.* »[1]

Hart est persuadé qu'il devra garder ce rythme de travail toute sa vie : « *You don't ever think you could retire, you just think: 'I'm gonna work for the rest of my life, die at the job.'* »[2]. Mais, à l'approche de sa soixantaine, et alors que les enfants ont quitté le foyer et qu'il n'est plus marié, il reçoit un courrier de la sécurité sociale : s'il prend sa retraite à 62 ans, il pourra toucher 1600 dollars de pension, ce qui lui paraît suffisant pour vivre seul : « *I thought: 'Shoot ! I can live on that! I'm not married, I don't have to support anybody, just me.' And so I gave my three months notice and quit.* »[3] Il fait le calcul : comme il n'est pas propriétaire, il aura toujours à payer un loyer qu'il estime à au moins 800 dollars, auquel il faut ajouter assurances et factures. Il ne lui restera alors pas beaucoup pour profiter de sa retraite, et il fait alors le choix de vivre

[1] « **Hart** – Quand j'avais des enfants, qui grandissaient, tu vis dans une ville ou peu importe comment tu veux l'appeler, pour que tes enfants aient tout, tu vois, parce qu'il faut qu'ils aillent jouer au foot, il faut qu'ils aillent au basket, tu vois. Donc… tu fais ça pour tes enfants. C'est comme travailler à deux boulots, j'ai eu deux boulots pour mes enfants ! Tu sais, la photo qu'ils prennent à l'école coûte 300 dollars ! Le loyer de la maison était de 1200 dollars par mois, et c'était juste une petite maison. Et les frais médicaux, toutes ces choses, même si tu as une assurance, ça ne paye pas tout, donc c'est un peu au centime près. Et même si tu veux économiser pour des vacances, il faut que tu économises deux mille balles pour passer deux jours à Disneyland ! Donc… tu t'en rendras compte lorsque tu en arriveras là, c'est intéressant. Et je n'y avais jamais pensé avant, mais tu ce que tu fais, c'est de travailler, cinq jours par semaine, pour avoir deux jours de congé. Peut-être que le samedi tu vas faire ce que tu as envie de faire, pêcher, peu importe, camper… il faut que tu sois revenu à l'heure le dimanche parce que tu dois faire ta lessive, tu dois faire les courses pour la semaine. Donc en fait tu finis avec un seul jour de congé. Et tu fais ça toute ta vie. »

[2] « Tu ne t'imagines jamais prendre ta retraite, tu te dis juste : "Je vais travailler pour le reste de ma vie, mourir au boulot". »

[3] « Je me suis dit : "Mince ! Je peux vivre avec ça ! Je ne suis pas marié, je n'ai personne à charge, que moi." Et donc j'ai posé ma démission et quitté mon boulot. »

en camping-car qu'il imagine beaucoup plus économique qu'un habitat sédentaire. Il présente de manière très terre-à-terre les bénéfices de l'abandon de l'habitat sédentaire : l'argent ainsi économisé peut être investi dans des divertissements qui seraient autrement hors de portée économiquement.

> « **Hart** – *So, you know, I paid cash for this [trailer], so I had no bills or nothing. And… so, I'd really don't… you know, sixteen hundred a month is a lot of money.*
> **Froggy –** *You're not tied to any mortgage…*
> **Hart –** *No I don't have I, don't have any payment on anything, nothing. So it's whatever gas I use, it's how many times I go eat at the restaurant.*
> **Froggy** – *But, still, sixteen hundred is not enough to live in a house…?*
> **Hart –** *Well nowadays, even an apartment is $800 a month. So $800, then you got your electric bill, depending on where you're at, that could be a hundred bucks, hundred and fifty bucks. Then you got to get apartment insurance to insure your stuff, depending on where you're at, your insurance rate on this goes up because you're in a metropolitan area, more traffic, more accident. So in the end, it's just not cost-effective, you know.*
> **Froggy –** *Yeah, I get it.*
> **Hart** – *I'm paying more money for rent, you know, when out here I can spend the money on going to Silly Al's.* »[1]

Cette idée de vivre en camping-car provient tout d'abord de sa socialisation familiale. Depuis très jeune, ses parents l'emmènent en vacances à bord du camping-car familial, pratique qu'il a reproduit avec ses propres enfants ensuite. Mais plus encore, Hart a été gestionnaire d'un *RV park* de tourisme durant les années 1990. En effet, en 1989, il gagne une grande somme d'argent de l'héritage d'un vieux voisin isolé dont il tondait la pelouse et qu'il aidait à faire ses démarches administratives, qui l'a inscrit sur son testament. Avec cet héritage, Hart achète une concession de camping KOA[2] au Nouveau-Mexique qu'il gère de 1991 à 1997, avant de retourner dans l'industrie de l'air pressurisé, à Boise, Idaho. L'idée de vivre en camping-car lorsqu'il voit apparaître le montant de sa pension de retraite sur le courrier de la Sécurité Sociale

[1] « **Hart** – Donc, tu vois, j'ai payé cash pour ce trailer, donc j'ai eu aucun prêt rien. Et… donc, je n'aurais vraiment pas… tu vois, mille six cents dollars c'est beaucoup d'argent.
Froggy – Tu n'es lié à aucun remboursement de prêt…
Hart – Non, je n'ai pas, je n'ai aucun paiement de rien, rien. Donc c'est juste l'essence que j'utilise, c'est combien de fois je vais manger au restaurant.
Froggy – Mais, mille six cents dollars c'est tout de même pas assez pour vivre dans une maison… ?
Hart – Ben, de nos jours, même un appartement est à 800 $ par mois. Donc, 800 $, puis tu ajoutes les factures d'électricité, ça dépend d'où tu es, ça peut faire cent balles, cent cinquante balles. Puis tu dois avoir une assurance pour l'appartement pour assurer tes trucs, ça dépend d'où tu es, le prix de l'assurance peut augmenter parce que tu es dans une aire métropolitaine, plus de trafic, plus d'accidents. Donc à la fin, ce n'est juste pas rentable, tu vois.
Froggy – Ouais je vois bien.
Hart – Je paye plus d'argent pour un loyer, tu vois, alors qu'ici je peux dépenser cet argent à Silly Al's. »

[2] Chaîne de franchises de campings et centres de vacances.

lui vient alors très naturellement : c'est une chose qu'il connaît bien, et dont il sait qu'elle lui permettra de vivre de manière économique.

La première année de sa retraite, Hart rejoint une première fois Quartzsite à bord de son van tout en conservant une petite chambre à Boise. Mais l'argent et le climat le dissuaderont de garder cette chambre. Il s'achète alors un petit *trailer* utilitaire qu'il transforme en espace habitable. Son van lui sert d'espace technique de rangement, et son petit *trailer* d'espace de vie et de douche.



Photographie 15. *Le trailer de Hart : un lit, une sono, une douche et, hors champ en bas à gauche de la photo, une cuisine. Janvier 2018.*

L'hiver, Hart vit à La Posa, où il est volontaire pour le BLM, et je le rencontre lors d'une balade en ATV[1], avec tous les membres du quartier du karaoké. L'été, il profite de vivre en camping-car pour s'installer de temps à autre dans les jardins des maisons de ses enfants, lorsque ce n'est pas chez un ami à Shelton, Washington.

[1] « *All Terrain Vehicle* », à savoir buggy ou quad.

MARK ET SHEILA : « *OTHER THAN WORKING, THERE WAS NO REASON FOR US TO BE THERE.* »

Mark et Sheila sont originaires de Paris, Tennessee, une ville modeste de dix mille habitants. Issus de milieux populaires chrétiens, ils disent avoir souffert de la pauvreté pendant leur jeunesse. Ils se marient alors qu'il a 22 ans et elle 18 ans, et ont deux enfants. Mark travaille dans la marine durant seize ans, sans être pour autant tout le temps absent de la maison. Il est concepteur de prothèses dentaires et de couronnes, et c'est à ce titre qu'il vit sur les bateaux. Quant à Sheila, elle est secrétaire durant les années où Mark est engagé dans l'armée. Une fois définitivement revenu de ses missions, Mark se met à son compte pour continuer son activité de fabrication de prothèses dentaires, assisté de Sheila qui quitte son travail pour l'aider. Durant vingt-cinq ans, Mark et Sheila travaillent chez eux, dans l'atelier de leur maison.



Photographie 16. *Mark et Sheila, lors d'un karaoké. Janvier 2018.*

En conformité avec le modèle familial, leur fils rejoint l'armée et s'installe en Alaska, et leur fille, infirmière de bloc opératoire (« *surgical tech* »), se marie à un militaire qui part régulièrement en mission à l'étranger, avec qui elle a deux enfants. Chaque fois que le mari de leur fille est en mission, celle-ci revient s'installer chez Mark et Sheila afin qu'ils l'aident avec les petits-enfants. Après trois ans de missions et d'absence intermittente, le mari revient transformé d'Irak (« *wacked out of his head* »). Il commence à battre sa femme qui divorce

rapidement et revient s'installer chez ses parents. Huit ans plus tard, elle se remarie et part s'installer dans une grande ville du Mississippi. Après huit années de cohabitation bienheureuse avec leur fille et ses deux enfants, la maison paraît alors bien vide à Mark et Sheila. Il ne leur reste que le quotidien d'un travail pénible (« *really tedious* »), sept jours par semaine, quatorze heures par jour, dans une maison isolée d'une petite ville où ils ne connaissent personne.

> « **Sheila** – *And so… we're sitting in this little town, all by ourselves, you know. We've been there for twenty five years, we don't know anybody… because we worked all the time.*
> **Mark** – *And we worked at home… And so we didn't leave anybody behind. There was really no… other than working, there was no reason for us to be there…* »[1]

Ils vivent seuls dans leur maison pendant près de deux ans. Mark, gros fumeur, reçoit à 59 ans un pacemaker suite à d'importants problèmes au cœur. Il subit une attaque cardiaque quelques mois après. Malgré cela, ils continuent de fabriquer des prothèses dentaires jusqu'au jour où, juste après son anniversaire de soixante ans, il dit à Sheila : « *I can't take one single day of this shit anymore.* »[2]. Ils cherchent alors un moyen d'arrêter de travailler : s'ils trouvent un mode de vie plus économique, ils pourront vivre tous les deux de la vente de leur maison et de la pension d'invalidité de Mark jusqu'à la retraite de Sheila. L'idée du camping-car vient des parents de Sheila, *snowbirds* avant eux, qui se rendaient tous les hivers en Floride. Mark passe alors des nuits entières sur internet à se renseigner sur la vie en camping-car et trouve non loin de chez eux, à Sevierville, une formation à « la vie en camping-car » assurée par un couple qui vit sur la route depuis quelques mois. « *It was a couple that had just started doing, I think they've been in at ten months living in an RV, and they had sold their house and sold everything they owned. We thought: 'wow that's pretty cool.'* »[3] Quartzsite apparaît rapidement dans les recherches internet de Mark, et dès lors que le camping-car devient une option de vie, habiter dans le désert de La Posa l'hiver en devient une aussi.

> « **Mark** – *I kept seeing this 'BLM', 'Quartzsite', it was talking about the 'long-term visitor center' and I couldn't quite get it, and… I couldn't figure out well, you know, if you're sent out in the desert, how do you get water and how do you dump your RV and all this and that, but I started getting it on the internet. But every time I would*

[1] « **Sheila** – Et donc… on est là dans cette petite ville, tout seuls, tu vois. On a vécu là 25 ans, on ne connaît personne… parce qu'on travaillait tout le temps.
Mark – Et on travaillait à la maison… Et donc on a laissé personne là-bas. Il n'y avait pas vraiment… au-delà du travail, on avait aucune raison d'être là-bas… »

[2] « Je ne peux plus supporter cette merde un jour de plus. »

[3] « C'était un couple qui venait juste de commencer à le faire, je crois qu'ils vivaient depuis dix mois dans un camping-car, et ils avaient vendu leur maison, vendu tout ce qu'ils possédaient. On s'est dit : "waouh, c'est plutôt cool !" »

> *get on the internet, pull something up, Quartzsite would show up. And so I thought: 'Well Quartzsite sounds pretty good', you know, 180 dollars and you stay there for seven months. It's kind of crazy, you know, it's cheap!* »[4]

Mark et Sheila se libèrent des contraintes matérielles, objets comme engagements financiers, en vendant leur maison et tout ce qu'ils possèdent.

> « **Sheila –** *Other than paying our life insurance, medical insurance, and vehicle insurance we're debt-free. We couldn't do it any other way*. […]
> **Mark** – *And it's kind of a relief not to have to worry about all of that, you know, the stuff. So everything we own is right here and it's been great.* »[5]

Quand je rencontre Mark et Sheila lors de leur première soirée de karaoké, en janvier 2017, ils sont arrivés à La Posa depuis seulement quelques jours. Même si la vie dans le désert leur permet de faire beaucoup d'économies, les 1600 $ d'essence nécessaires pour aller voir leur fils en Alaska ont limité de fait leur mobilité. De plus, malgré les économies, après deux ans sans travailler, l'état de leur finance leur impose de retourner au travail. Sheila occupe un emploi de *campground host* (hôte de camp) dans un parc naturel l'été, assistée de Mark.

ALLISON : « *WORK SOMEWHERE NINE-TO-FIVE ? I'M JUST NOT DOING IT !* »

Allison[6] naît dans une famille de la grande bourgeoisie de Philadelphie. Elle décrit une jeunesse enfermée dans un entre-soi bourgeois (« *Rich people… they're all doing the same thing, they all dress the same.* »[7]), durant laquelle elle est régulièrement violée par un membre de sa famille. L'oppression parentale envahit tout son espace social en le contrôlant de près : elle n'a pas le droit de fréquenter des jeunes hommes de son âge qui vont à l'école publique, ou qui sont enfants d'employés, et doit côtoyer des garçons de bonne famille. Elle développe très tôt un sentiment d'injustice de classe en raison de la présence de servants dans son manoir.

---

[4] « Je n'arrêtais pas de voir ce "BLM", "Quartzsite", ça parlait du "centre de visite de longue durée" et je n'arrivais pas vraiment à saisir tout ça, et… Je n'arrivais pas à bien comprendre, tu vois, si tu te retrouves dans le désert, comment est-ce que tu te fournis en eau, comment est-ce que tu vides ton réservoir et ci et ça, mais j'ai commencé à comprendre tout ça sur internet. Mais à chaque fois que j'allais sur internet, pour chercher quelque chose, Quartzsite apparaissait. Et donc je me suis dit : "Ben, Quartzsite a l'air pas mal", tu vois, pour 180 $ tu peux rester là sept mois. C'est assez fou, tu vois, c'est pas cher ! »

[5] « **Sheila** – À part notre assurance vie, notre assurance médicale, et l'assurance des véhicules, on a pas de dette. On ne pouvait pas le faire autrement. [...]
Mark – Et c'est un peu un soulagement de ne pas avoir à se soucier tout ça, tu vois, les objets. Donc tout ce qu'on possède est ici et c'est super depuis. »

[6] Elle est la seule enquêtée ayant souhaité garder l'anonymat, de son nom uniquement (pour ne pas être identifiable sur internet), en raison d'une certaine notoriété dans le milieu de la photographie. Elle s'est vue attribuer le nom d'une vieille amie d'enfance. Les noms de tous les autres enquêtés sont les vrais.

[7] « Les riches… ils font tous la même chose, ils s'habillent tous de la même manière. »

> « **Allison** – *I felt bad about having a live-in maid, chauffeur, you know, they weren't with their own kids, you know. Here they're serving us on Thanksgiving or Christmas dinners like, well, they should be at home with their own kids, that are living with an aunt and uncle in the city!* »[1]



Photographie 17. *Allison lors d'une soirée karaoké. Février 2018.*

Le départ pour l'université est une libération. Elle s'installe à Portland, Maine, à six cents kilomètres au nord de Philadelphie, pour étudier la photographie, et elle y fait l'expérience d'une mixité sociale qui lui avait été jusqu'alors refusée. C'est cependant avec un héritier de l'industrie de la pêche qu'elle se marie, avec qui elle voyage beaucoup avant de s'installer et de faire trois enfants. Allison refuse de reproduire l'organisation de la famille dans laquelle elle a grandi, où des servants séparés de leurs enfants faisaient le travail que ses parents à elle ne voulaient pas faire. Elle s'investit pleinement dans son rôle de mère, d'autant que le travail de son mari lui permet de ne jamais avoir un emploi rémunéré : « *I never worked, like a job like, you know. My husband… I was a full-time mother, you know, soccer mom kind of thing, you know.* »[2]

[1] « **Allison** – Je me sentais mal d'avoir une servante qui vivait avec nous, un chauffeur, tu vois, ils n'étaient pas avec leurs propres enfants, tu vois. Comme être là à nous servir aux dîners de Thanksgiving ou de Noël, hé bien, ils devraient être chez eux avec leurs propres enfants, qui vivent chez une tante ou un oncle en ville ! »

[2] « Je n'ai jamais travaillé à, à un boulot, tu vois. Mon mari… J'étais une mère à plein temps, tu vois, quelque chose comme une *soccer mom*, tu vois. » « *Soccer mom* » est une expression intraduisible, qui signifierait « mère

Les départs successifs des enfants du foyer pour les études sont dévastateurs pour Allison : « *I'm a mother, I loved, I loved being a mother, and it was everything to me and… so it's actually very… and when they go to college, there, it was kind of devastating for me.* »[1]. Son mariage n'y résiste pas, et elle quitte son mari à 56 ans. Elle se retrouve sans revenus stables, sans réel diplôme, et avec seulement une toute petite maison (« *cabin* ») au bord d'un lac dans le Maine.

La question de l'argent s'impose alors à elle pour la première fois de sa vie. Sa première solution est de partir afin d'éviter d'avoir à travailler : « *I want anything I can do to not start to get a job*. »[2]. Elle trouve un financement pour un reportage photo de deux ans autour du monde. Elle voyage alors, en moto, principalement en Afrique et en Asie. Lorsqu'elle rentre définitivement aux États-Unis, elle travaille bénévolement l'été dans un port de plaisance, mais, l'hiver venu, elle ressent le besoin de bouger, car elle ne peut se permettre de vivre six mois seule, sous la neige, dans une cabane dans le Maine. Ses problèmes d'argent deviennent inévitables (« *When I got back, you know, the shit hit the fan. I needed some income and I'm not qualified, because I was a mother.* »[3]), et il lui faut donc trouver un travail pour pouvoir vivre ailleurs durant l'hiver, ce qu'elle tente de faire en Floride. Mais elle qui a dédié toute sa vie à être mère ne supporte pas le rythme imposé par le travail salarié, de surcroît dans des espaces fermés.

> « **Allison** – *Somebody offered me a job on the… on, like, a beach restaurant, and it was miserable. It was, the job was like working at McDonald's. I feel so sorry for those people, they work so hard and some of these for minimum wages. These people work and they get paid the least… […] It was miserable and then, there was traffic and, you know, it was crowded and then to get from the job, over the intercoastal waterway, you'd be in this… to get two miles, you'd be half an hour, and then it was all traffic lights, Walmart's… and I stayed at an apartment with a couple other people, and that was, you know, and then there was no outdoors… […] I mean, I can figure out something but I'm not going to work in an office or… for the last, you know…. I'm 61. What, for the next ten years of my good last of the good life. C'mon!*

à temps plein » (l'expression « mère au foyer », en français, ne retranscrit pas bien cette idée d'une mère investie dans toutes les dimensions de la vie de l'enfant, jusqu'au club de football, et donc au-delà des murs du foyer).

[1] « Je suis une mère, j'ai aimé, j'ai aimé être une mère, c'était tout pour moi et… donc en fait c'est vraiment… et quand ils sont partis à l'université, là, c'était un peu dévastateur pour moi. »

[2] « Je veux faire n'importe quoi pour me permettre de ne pas avoir à commencer à chercher un travail. »

[3] « Quand je suis revenue, les choses se sont gâtées. J'avais besoin d'un revenu alors que je ne suis pas qualifiée, parce que j'étais une mère. »

> *Work somewhere nine-to-five? I'm just not doing it! I guess I'm spoiled but I'm just not doing it! I'd rather live in a teepee!* »[1]

Allison cherche alors des options pour éviter d'avoir à travailler. Un employeur lui suggère de vivre en camping-car, beaucoup plus économique qu'un habitat sédentaire, et cette idée lui plaît. Après ses voyages dans le monde entier, elle ne craint pas de vivre sur la route et elle cherche même à s'extraire des espaces contraignants de la Floride (l'été) et de sa *cabin* (l'hiver). Elle achète alors une petite caravane dans lequel elle vit encore aujourd'hui.

Cependant, les loyers sur la Côte Est sont très chers et il n'y existe pas d'espaces du BLM habitables pour peu cher tels que La Posa. Impossible, donc, de garer son camping-car à moindres frais, ce qui l'oblige à trouver une source de revenus. Elle propose la location de sa *cabin* sur *Airbnb* durant les mois de juillet et août, ce qui lui permet d'avoir suffisamment d'argent pour le reste de l'année (grâce notamment aux économies qu'elle fait en vivant à La Posa l'hiver). Elle ne peut donc pas vivre dans sa *cabin* durant une grande partie de la période de l'année où elle est dans le Maine, puisqu'elle la loue, et installe sa caravane dans le jardin d'une amie.

Si Allison a été attirée par le loyer dérisoire du désert de La Posa, ce sont les relations sociales qu'elle a tissées qui la font revenir, notamment à travers le karaoké de Donnie et Patty, où je la rencontre en décembre 2017, au début de mon troisième séjour là-bas.

Je fais connaissance de l'une de ses filles alors qu'elle vient la voir pour Noël (à bord de son van aménagé), et qui se montre très enthousiaste vis-à-vis de ce qu'elle voit à La Posa : « *Look at them! They seem to enjoy so much this way of life!* »[2] Mais pour Allison, ce mode de vie entamée à l'aube de sa soixantaine a tout de même un goût amer.

> « **Allison** – *And in the winter [in Maine], it was wonderful! The kids were on snowboard team, skiing teams and, and, you know, they were, you know, really involved… But once they're away, what am I going to go? Make snowman by myself outside…? (laughter) And then I couldn't afford to go skiing anymore! (laughter)*

[1] « **Allison** – Quelqu'un m'a proposé un boulot sur… sur, un peu comme, un restaurant de plage, et c'était pitoyable. C'était un boulot, c'était comme travailler à McDonald's. J'ai de la peine pour ces personnes, ils travaillent tellement dur et certains d'entre eux touchent le salaire minimum. Ces gens travaillent et sont payés le minimum… [...] C'était pitoyable et puis, il y avait les feux rouges, tu vois, c'était bondé et pour revenir du boulot, par l'autoroute, tu y restais… pour faire deux miles, tu y restais une demi-heure, et puis après tout n'était que feux rouges, Walmarts... et je vivais dans un appartement avec quelques autres personnes, et c'était, tu vois, il n'y avait pas d'espace extérieur... [...] Je veux dire, je peux me débrouiller pour trouver quelque chose, mais je ne travaillerai pas dans un bureau ou… pour les dernières, tu vois… J'ai 61 ans. Ça fait, pour les dix dernières bonnes années de ma bonne vie. Allez ! Travailler quelque part de neuf heures à dix-sept heures ? Je ne le ferai pas ! J'imagine que j'ai été trop gâtée, mais je ne le ferai pas ! Je préférerais vivre dans un tipi ! »

[2] « Regarde les ! Ils ont l'air de tellement aimer ce mode de vie ! »

That's all! My life is FUCKED! (laughter) I'M HERE IN QUARTZSITE! (laughter) NOW YOU GET IT?! »[1]

DONNIE : « *WE'RE DAMN LUCKY WE FOUND THIS LIFESTYLE, WE'D BE MISERABLE IN A CITY.* »

Donnie naît en 1949 et grandit dans une ferme en Utah, près de Pleasant Grove. Alors qu'il a douze ans, ses parents tentent de se débarrasser de lui en l'envoyant en Californie où il passe un an et demi en prison pour enfant (« *My dad didn't want me, my mom mama didn't want me, and so they put me in jail!* »[2]). Les tenants et les aboutissants d'un tel évènement sont restés une zone blanche de l'entretien[3], durant lequel Donnie s'est montré beaucoup plus enclin à parler de son présent que de son passé. Après son séjour en prison, il continue ensuite sa vie à Sacramento, en Californie, où il travaille pour l'Union des Charpentiers (*United Brotherhood of Carpenters*), et où il a un enfant d'un mariage qui ne dure pas.

Au début des années 1980, Donnie retourne en Utah pour se rapprocher de sa mère gravement diabétique et amputée. Pendant près d'une dizaine d'années, il vend des vers au bord de l'autoroute : « *I went back to Utah and spent 20 years in a little apartment. I gathered night crawlers and I had a vending machine right on a main highway, going up to the wilderness. And I sold night crawlers for nine years.* »[4] En 1992, il finit par aménager un appartement dans le sous-sol de la maison de sa mère et s'y installer pour s'occuper d'elle à plein temps (« *I was her caretaker.* »).

En 2001, alors qu'il a 52 ans, Donnie commence à toucher une pension d'invalidité de 1200 $ par mois du fait de problèmes au cœur qui l'empêchent de travailler. Conscient qu'il ne pourra pas continuer à vivre dans la maison une fois sa mère décédée, il réfléchit à ce qu'il fera de sa vie ensuite. Son oncle *snowbird*, qui connaît bien Quartzsite et la région de Phoenix qu'il fréquente depuis plusieurs années, lui suggère de vivre en camping-car et de le rejoindre en

---

[1] « **Allison** – (Le Maine) est un endroit merveilleux où vivre et élever des enfants. Et l'hiver, c'était magnifique ! Les enfants étaient dans des équipes de snowboard, de ski, et, tu vois, ils étaient vraiment impliqués… Mais une fois qu'ils sont partis, qu'est ce que je pouvais faire ? Des bonshommes de neige toute seule ? (rire) Et je ne pouvais même plus me permettre d'aller au ski ! (rire) C'est tout ! Ma vie est NIQUÉE ! (rire) JE SUIS ICI A QUARTZSITE ! (rire) TU COMPRENDS MAINTENANT ?! »

[2] « Mon père ne voulait pas de moi, ma mère ne voulait pas de moi, alors ils m'ont mis en prison ! »

[3] Daniel Bertaux, *Le récit de vie: l'enquête et ses méthodes*, 4e éd., Paris, Colin, 2016, p. 83.

[4] « Je suis retourné en Utah et j'ai vécu vingt ans dans un petit appartement. Je ramassais des vers de terre, et j'avais un distributeur juste sur la route nationale, qui montait dans le *wilderness*. Et donc j'ai vendu des vers de terre pendant neuf ans. »

Arizona. La mère de Donnie meurt au début de l'année 2009, alors qu'il a 60 ans. De l'héritage et de la vente de la maison partagés avec son frère, il récupère 37 000 $[1] qui lui permettent de s'acheter un camping-car.

L'été suivant son départ, il rencontre au Walmart sa nouvelle femme, Patty[2], qui cherche elle aussi à vivre sur la route, comme l'a fait sa mère *snowbird* avant elle. Ils visitent pour la première fois La Posa l'hiver suivant et en janvier 2010, ils élisent domicile à un emplacement qu'ils occupent depuis. S'ils se rendent à La Posa la première fois pour des raisons économiques, ils s'attachent au lieu pour la vie sociale qu'ils y développent, notamment à travers l'organisation des soirées de karaoké qui les rendent très populaires, au point de considérer La Posa comme leur « *home* ».



Photographie 18. *Donnie lors d'une soirée de karaoké. Janvier 2018.*

Durant les premiers étés, Donnie et Patty vivent en divers endroits, par exemple dans la petite ville de Truckee, en Californie, ou encore deux années consécutives dans la réserve naturelle de Crawley Lake, en Californie aussi, où ils peuvent s'installer pour 300 $ l'été. De

[1] Même si Donnie n'en a pas parlé, il a été plusieurs fois évoqué dans d'autres entretiens que la faiblesse de l'héritage et le peu d'argent qu'il reste après la vente de la maison d'un parent tient à la nécessité de rembourser les frais médicaux du parent malade.

[2] Même si l'entretien a été réalisé avec Donnie et Patty, cette dernière est restée presque mutique durant toute la rencontre. De manière générale, Patty ne prend que très rarement la parole.

manière générale, l'ensemble de leurs dépenses courantes sont assurées par leurs pensions (deux fois 1200 $ ainsi que 500 $ de pension de l'Union de Donnie), mais leur habitat mobile nécessite régulièrement des réparations qui les font sortir de leur budget. « *We found it was too expensive to travel around. I tried that the first years or so and that's expensive, I gotta come someplace and stay put and go someplace and stay put.* »[1]

En 2015, ils se rendent à l'évidence : ils doivent retourner au travail pour financer les dépenses ponctuelles de réparation du camping-car. Ils postulent donc comme *campground hosts* dans les parcs naturels. En plus du petit salaire qu'ils perçoivent, le *camp hosting* a l'avantage d'offrir gratuitement un emplacement pour le camping-car, généralement avec électricité : « *We need a free parking place for this. We can't afford these trailer parks and stuff, no!* »[2] Ils se partagent un emploi à deux : elle fait le travail administratif et lui le travail manutentionnaire.

> « **Donnie** – *Yeah, we like this lifestyle, this is all right for us, we're damn lucky we found it, we'd be miserable in a city. […] I never dreamed getting old would be this nice, I could not ever dream, or imagined what I'm doing now! I am very lucky to have fell into this lifestyle!* »[3]

Je rencontre Donnie pour la première fois au golf de John, en face de son camp, lors de mon deuxième voyage de terrain, en décembre 2016, et Patty deux jours plus tard, lors d'une soirée de karaoké.

SALLY : « *DON'T GET ALL CAUGHT UP IN THAT TRAP!* »

Sally naît en 1957 en Californie où elle passe son enfance, avant de s'installer durablement à Spring Hills, en Floride, à une centaine de kilomètres de Tampa. Elle a des enfants d'une première union et travaille comme employée jusqu'à ce qu'elle divorce. Elle se remarie alors qu'elle a 39 ans. Elle parle de cet évènement comme le début d'un piège qui s'est refermé sur elle durant dix-huit années, car c'est le moment où elle commence à suivre un traitement d'oxycodone, un opiacé très puissant, pour des douleurs au dos. Ce traitement très lourd l'installe dans un état de léthargie pendant de nombreuses années. Les ordonnances

[1] « On s'est rendu compte que c'était trop cher de voyager. J'ai essayé les premières années et c'est cher, il faut que j'aille quelque part et que j'y reste, aller à un autre endroit et y rester. »

[2] « Il nous faut un emplacement gratuit pour ça. On n'a pas les moyens de se payer des RV parks et tout ça, non ! »

[3] « **Donnie** – Ouais, on aime ce mode de vie, ça nous convient très bien, on est vachement chanceux de l'avoir trouvé, on serait misérables en ville. [...] Je n'ai jamais imaginé que vieillir serait si agréable, je n'aurais jamais rêvé, ou imaginé ce que je fais maintenant ! Je suis vraiment chanceux d'être tombé dans ce mode de vie ! »

s'allongent avec le temps, de nouveaux médicaments s'ajoutant toujours à la liste pour contrer les effets secondaires des premiers. Sally ne travaille pas durant ces dix-huit années, généralement enfermée chez elle, immobilisée par la douleur ou abattue par la drogue.

> « **Sally** – *I was sixty pounds*[1] *heavier in 2009, you know. I've been imprisoned in my bed. Just like so many other folks my age, you know. With drugs, they keep them in prison at home, you know.* »[2]

En 2009, elle rend visite à une cousine en Californie, qui habite en camping-car et qui a l'habitude de se déplacer avec les saisons. Alors qu'elle parle pour la première fois de la vie en camping-car avec cette cousine, c'est aussi la première fois qu'elle fume de l'herbe médicale, qui s'avère être une libération pour elle. Elle se rend compte rapidement que l'herbe médicale la soulage davantage des douleurs que l'oxycodone, pour des effets secondaires bien moindres et plus plaisants. Elle décide de s'extraire de son traitement médical via l'herbe (« *I just made up my mind: I was going to smoke marijuana every day if I could make that possible.* »[3]) et arrive, après trois années de combat, à ne plus prendre un seul médicament en 2012.

Cette cousine lui fait donc découvrir non seulement l'herbe médicale, mais aussi la vie en camping-car. Sally, qui a vécu sa maison comme une prison pendant dix-huit ans ne cherche qu'à en sortir dès lors qu'elle sort de l'emprise de l'oxycodone, et sa cousine l'encourage à faire comme elle. C'est la mort de sa sœur diabétique, en 2013, qui la décide définitivement à changer de mode de vie.

> « **Sally** – *She had diabetes and it started stroking. So I ended up taking care of her. Just seeing how her life was, it did just change my thinking of everything I was doing with my own life. Embrace it, not get so comfortable with your misery, you know…* »[4]

Sally a alors 56 ans, ses enfants ont fondé leurs propres foyers depuis un certain temps, et sa relation avec eux se dégrade au fur et à mesure du temps.

---

[1] 27 kg.

[2] « **Sally** – Je pesais soixante livres de plus en 2009, tu vois. J'ai été emprisonnée dans mon lit. Comme plein de gens de mon âge, tu sais. Avec les drogues, ils les gardent en prison chez eux, tu vois. »

[3] « Je me suis juste décidée : j'allais fumer de la marijuana tous les jours si je pouvais rendre ça possible. »

[4] « **Sally** – Elle était diabétique et elle commençait à avoir des attaques. Alors j'ai fini par m'occuper d'elle. Juste à voir ce qu'était sa vie, ça a changé ma perspective sur tout ce que je faisais avec ma propre vie. Saisis-là, ne te conforte pas dans ta misère, tu vois. »

> « **Sally** – *With my grandchildren growing up, my kids, of course, being grown… it became kinda like: 'Sit over there and be a quiet person!' And I'd rather do something else…* »[1]

Plus rien ne retient Sally qui souhaite se libérer de la Floride comme elle s'est libérée de l'oxycodone. Il est hors de question pour elle de s'engager dans un travail salarié régulier : « *I hate waking up to be their slave, with no possibility of making enough money to enjoy my time!* »[2]. Elle et son mari achètent un *motor-home* et trouvent un emploi de *campground hosts* dans un parc naturel, ce qui leur permettra de moins travailler tout en s'évadant. Alors qu'ils préparent leur départ, sa relation se dégrade aussi avec son mari, qu'elle finit par abandonner en Floride.



Photographie 19. *Sally au Desert Bar de Parker. Décembre 2017.*

Au lieu de s'engager dans le travail de *camp host* comme elle l'avait prévu, elle rejoint alors sa cousine à l'ouest du pays, mais la relation de celle-ci avec son mari est elle aussi très dégradée. Sally est prise entre deux feux durant les violentes disputes entre sa cousine et son mari, qui finissent par rompre. Sally se retrouve seule et sans travail, et elle cherche alors à se

[1] « **Sally** – Avec mes petit-enfants qui grandissent, mes enfants, bien sûr, qui sont grands… c'est devenu un peu : "assieds-toi là et sois silencieuse !" Et je préférais faire autre chose… »

[2] « Je déteste avoir à me lever pour être leur esclave, sans gagner assez d'argent pour profiter de mon temps ! »

stabiliser quelque part pour un prix raisonnable. Elle trouve Crowley Lake, un campement en Californie, où le loyer pour l'été est seulement de trois cents dollars. Elle y rencontre Donnie et Patty qui l'invitent à les suivre dans le désert de La Posa, qui deviendra son lieu de vie tous les hivers.

Je la rencontre au karaoké de Donnie et Patty lors de mon deuxième voyage de terrain.

DAVID : « *WHAT WAS LEFT OF MY BACK GOT RUINED BY PICKING UP ROCKS.* »

David naît en 1958 et grandit à Cleveland, dans la région des Grands Lacs. Il est fils d'une mère au foyer et d'un père électricien dans l'industrie automobile. Il vit pleinement l'Amérique psychédélique des années 1970 durant son adolescence. Au lendemain du concert de Pink Floyd à Cleveland, en 1977, il se fait renvoyer de son travail (« *I guess I was still tripping.* »[1]). Son père lui trouve un emploi d'ouvrier qualifié chez General Motors, entreprise où David restera de nombreuses années. Il décrit sa vingtaine comme une période faste, durant laquelle il travaille énormément et gagne beaucoup d'argent.

> « **David** – *When I was in my twenties and I was working for General Motors, I had a Harley, I had a [Pontiac] Trans-Am, I had three dirt bikes out of a boat, and a house! And I worked six days a week, ten hours a day to keep that stuff, but I was in my twenties and it felt like I needed it then!* »[2]

Il se marie brièvement et n'a pas d'enfants. Il associe l'instabilité de sa relation et l'échec de son mariage avec la drogue (« *We were doing a lot of dope in those days.* »[3]). Il garde ce train de vie jusqu'au début des années 1990, lorsqu'il décide de rompre radicalement avec sa vie de Cleveland.

> « **David** – *I ran away to be a cowboy, I had tired of Ohio and its cold and shit… My mother's parents lived in El Paso [Texas] and since I was a little kid we've been coming on summer vacation out here from Cleveland and I knew the territory, I knew the area. And so, I was… One February, I was just sick of it, just gone through another bad relationship and stuff, and I was like: 'Hey I get the hell out of there, it's February, I'm tired of shoveling snow, I'm tired of driving in snow, I'm tired of being in cold.' […] I was born to migrate South. I don't know, much like I said, you know, my parents… always took us to like summer vacation, and we'd always go to*

[1] « Je crois que j'étais toujours en train de planer. »

[2] « **David** – Quand j'étais dans ma vingtaine et je bossais chez General Motors, j'avais une Harley [Davidson], j'avais une [Pontiac] Trans-Am, j'avais trois vélos de cross en plus d'un bateau, et une maison ! Et je travaillais six jours par semaine, dix heures par jour pour avoir tout ça, mais j'étais dans ma vingtaine et j'avais l'impression d'avoir besoin de ça à l'époque ! »

[3] « On prenait beaucoup de came à cette époque. »

> *El Paso where my grandparents, my mother's parents lived, and then they dragged us up into New Mexico to go camping and stuff, you know, so it's like I've been doing it forever, and I liked it.* »[1]

Avec ce premier déplacement, David entame un mode de vie de travailleur saisonnier itinérant, entre le Texas et le Nouveau-Mexique. Il vit d'abord en fonction de ce que proposent les différents ranchs à leurs travailleurs (il dort parfois à l'arrière de sa voiture, parfois dans un *mobil-home* prêté par le ranch) puis il achète un petit camping-car dans lequel il vit plusieurs années : « *I can't remember when was the last time I lived in a house. It's been a while…* »[2]



Photographie 20. *David devant sa tente, à La Posa Nord. Décembre 2017.*

En 1996, un ami lui recommande de rejoindre Quartzsite pour du travail saisonnier. Il n'y reste qu'un an avant de devoir repartir pour Cleveland afin de s'occuper de ses parents

[1] « **David** – J'ai fui pour être un cowboy, j'en ai eu marre de l'Ohio et du froid et toute cette merde… Les parents de ma mère vivaient à El Paso [Texas] et depuis tout petit on allait là-bas pour les vacances d'été, depuis Cleveland, et je connaissais ce territoire, je connaissais cette région. Et donc, j'étais… un février, j'en ai juste eu marre, j'ai encore eu une mauvaise relation et tout, et je me suis dit : "Hé je me casse de ce trou, on est en février, j'en ai marre de déblayer de la neige, marre de conduire dans la neige, mais d'être dans le froid". [...] Je suis né pour migrer vers le Sud. Je ne sais pas, un peu comme j'ai dit, tu vois, mes parents… nous ont toujours emmenés en vacances, et on allait toujours à El Paso où mes grands-parents, les parents de ma mère vivaient, et ensuite ils nous traînaient jusqu'au Nouveau-Mexique pour camper et tout, tu vois, donc c'est un peu comme si j'avais fait ça depuis toujours, et j'aimais ça. »

[2] « Je ne me souviens pas de quand j'ai vécu dans une maison pour la dernière fois. Ça fait un bail… »

malades. Un an après, ses parents meurent et David se brouille avec son frère qui accapare l'héritage. Il revient définitivement dans le Sud du pays et enchaîne les emplois temporaires ou saisonniers au Texas jusqu'au début des années 2000, où il s'abîme gravement le dos dans un accident de cheval qui n'est pas reconnu comme accident du travail, ce qui ne lui donne droit à aucune compensation ou pension d'invalidité. Dès lors, il ne peut plus monter à cheval ni travailler dans les ranchs.

Il se souvient de Quartzsite et de sa LTVA où il est possible de passer l'hiver pour presque rien. Il décide de s'y installer et y vit alors une dizaine d'années de manière régulière. L'hiver, il gare son camping-car dans le désert de La Posa et l'été, il loue un emplacement dans un *RV park* en ville pour avoir accès à l'électricité et profiter de la climatisation, nécessaire pour pouvoir vivre dans des températures atteignant régulièrement plus de 40 ° C. C'est une solution économique qui lui permet de vivre d'emplois temporaires : il travaille pour des restaurants, installe des mobil-homes dans des *mobil-home parks*, ou réalise du travail manutentionnaire malgré l'état de son dos. Épuisé par le travail alors qu'il souffre de plus en plus de douleurs dorsales, il décide d'arrêter définitivement de travailler à 54 ans.

> « **David** – *There's a place called Sea Star Rocks. I worked for them for a about a year… that's… that really toasted my back, what… what about was left of it got ruined by picking up rocks… But… yeah… and then, that's when I started going somewhere else during the summer, after it. Because if you don't work here in the summer, you can't pay rent, you can't pay your electric bill… You can't pay the AC… And you will die! It gets too freakin' hot.* »[1]

Il commence à boire de l'alcool de manière plus régulière et perd son permis de conduire. S'il reste fixé à La Posa l'hiver où il habite en tente, il se déplace dans des régions plus fraîches l'été, en vélo, ce qui, assez miraculeusement, ne le fait pas souffrir : parfois vers l'ouest (Californie, Oregon), parfois vers l'est (Nouveau-Mexique, Texas). A 60 ans, il vit de 194 $ par mois de bons alimentaires, d'assistance d'associations caritatives et des dons qui circulent dans le désert, en attendant sa pension de retraite anticipée qu'il estime à 1300 $.

Même s'il a installé sa tente dans le désert, il passe beaucoup de ses journées à Isaiah Church, une église de Quartzsite qui sert des repas tous les soirs aux nécessiteux. Il s'y réunit toute la diaspora des « *biker tramps* », des itinérants en vélo, qui dépendent largement de cette institution caritative lorsqu'ils sont à Quartzsite. En octobre 2016, une femme, Suzee, se

[1] « **David** – Il y a une boutique qui s'appelle Sea Star Rocks. J'ai travaillé pour eux pendant à peu près un an… ça… ça a vraiment cuit mon dos, j'ai ruiné ce qu'il restait de mon dos en portant des pierres… Mais… ouais… et donc, c'est quand j'ai commencé à aller ailleurs pendant l'été, après ça. Parce que si tu ne travailles pas ici pendant l'été, tu ne peux pas payer le loyer, tu ne peux pas payer la facture d'électricité… Et tu ne peux pas payer la clim … Et tu meurs ! Il fait putain de chaud. »

présente à Isaiah Church pour retrouver un ami qui doit l'aider à monter une cabane dans le désert. Le rendez-vous de cette femme ne se présentant pas, David discute avec elle et lui propose son aide. Suzee et David montent donc la cabane en deux jours sous un arbre près de la tente de David, à La Posa Nord. La vie sociale de David se tourne alors vers le désert. Il passe la plus grande partie de son temps avec Suzee, et les autres membres du groupe que sont Gypsy, Edwin, Sandy et Harvey.

David est propriétaire d'un terrain à Akela Flats, au Nouveau-Mexique, près d'El Paso, qu'il a acheté il y a trente ans, espérant qu'il serait un jour raccordé à l'électricité et qu'il deviendrait habitable. Mais l'électricité ne s'est jamais rendue jusqu'à sa parcelle qui est toujours restée à l'état de friche.

SUZEE : « *I NEED AN EXTRA COUPLE HUNDRED DOLLARS A MONTH.* »

Suzee naît en 1956 dans le Massachusetts et grandit dans le Maine. Elle revendique ses racines Mainoises à travers l'héritage d'un grand-père indien natif du Maine. Après avoir vécu un temps de sa vie d'adulte dans le Massachusetts, elle retourne vivre avec ses enfants dans le Maine auquel elle est attachée et dont elle préfère le cadre de vie et les mœurs plus à gauche (« *artsy-liberal* »).

Après ses études, Suzee travaille toute sa vie dans des services sociaux, et notamment dans des associations (« *non-profit organizations* ») dédiées à l'aide aux fous. Suzee met en avant le choix d'un métier tourné vers l'aide aux autres, aux dépens du salaire.

Elle reproche au Tea Party[1] et à l'ancien gouverneur du Maine Paul LePage[2] d'avoir coupé les subventions aux associations comme celle qui l'employait, entraînant sa fermeture en 2012. La semaine où Suzee perd son emploi, le cancer de son ami (« *lover* ») passe en phase terminale. Elle essaye de travailler, mais elle perd très rapidement son nouvel emploi pour les mêmes raisons que le précédent. Fatiguée par ces échecs successifs, elle préfère finalement passer du temps auprès de son ami à l'hôpital, et c'est là qu'elle commence à fabriquer des poupées en laine, ce qu'elle fait toujours quand je la rencontre.

[1] Mouvement social libertarien au sein du Parti républicain qui fait la promotion d'idées très libérales concernant la fiscalité et l'économie (réduction radicale des dépenses publiques et dérégulation financière). Romain Huret, « Le mouvement Tea Party, une illusion? », *Hérodote*, 2013, vol. 2, n° 149, p. 105-114.

[2] Gouverneur de 2011 à 2019.



Photographie 21. *Suzee fabriquant une poupée en laine, comme elle le fait très souvent lors de mon deuxième voyage de terrain. Décembre 2016.*

Alors que son ami décède, sa mère meurt elle aussi, l'un de ses fils se tue en jouant à la roulette russe, et elle se casse les deux genoux dans un accident. Suzee touche une pension d'invalidité temporaire pour son accident, mais ses contacts dans l'assistance sociale l'aident à monter un dossier de demande de pension d'invalidité pérenne qu'elle puisse toucher jusqu'à ses 62 ans, âge de la retraite anticipée. La banque entame une procédure de saisie de la maison en raison des défauts de remboursement du prêt qu'elle avait contracté avec son ami, et fait largement sous-évaluer la maison.

> « **Suzee** – *I lost my lover, my mother, my son, two jobs… trying to pay the mortgage, and pay for things and I… […] I just couldn't, it was impossible, really, and there was people, homeless people living in my house for free, and then I turned it into an art center for a while… Not to make money but just because the guy [from the bank] said the house was only worth one twenty [thousand dollars] and I said: 'nah, I can park sixty cars in my driveway!' And, you know, it's, it was a warehouse originally, it's a converted warehouse, it was a very big space, lots of room. I had like forty artists, in there. I had drum circles, I had workshops, I had all kinds of events in there, you know. […] But it was kind of to prove the house was worth more than the bank said it was. And to have a good time, because what the hell!* »[1]

La procédure de saisie de la banque force Suzee à vendre la maison en vitesse et dans de mauvaises conditions. Après avoir remboursé ce qui est réclamé par la banque, elle n'a plus que 2000 $ en poche. Elle comprend que les 1300 $ par mois de pension d'invalidité dont elle doit se contenter ne lui permettront plus de vivre dans une maison. Suzee envisage de vivre dans une voiture, suivant le chemin de nombreux amis qu'elle a régulièrement eu l'occasion d'héberger. Après un an d'attente, elle touche sa pension d'invalidité en une seule fois. Ce versement de 10 000 $ lui permet d'acheter une grande voiture.

Elle peine à faire entrer tout ce qu'elle souhaite garder dans sa voiture, et entreprend de se construire une petite roulotte dans laquelle dormir : elle achète une base, un châssis sur deux roues, et la fabrique avec l'aide d'amis.

[1] « **Suzee** – J'ai perdu mon conjoint, ma mère, mon fils, deux boulots… à essayer de rembourser le prêt, et payer les trucs et je… [...] Je ne pouvais tout simplement pas, c'était impossible, vraiment, et il y avait des gens, des clochards qui vivaient dans ma maison gratuitement, et puis j'ai transformé ma maison en centre artistique pour un temps… Pas pour me faire de l'argent, mais parce que le gars [de la banque] a dit que ma maison valait seulement cent-vingt [mille dollars] et j'ai dit : "Nan je peux mettre soixante voitures dans mon allée !" Et, tu vois, c'est, c'était un entrepôt à la base, c'était un entrepôt converti, il y avait vraiment de grands espaces, beaucoup de pièces. J'avais comme quarante artistes là-dedans. Je faisais des *drum circles*, je faisais des ateliers, je faisais toutes sortes d'évènements là-dedans, tu vois. [...] C'était une manière de prouver que la maison valait plus que ce que disait la banque. Et pour avoir du bon temps, parce que, à quoi bon ! »



Photographie 22. *Suzee devant son vardo. Décembre 2016.*

Une fois ce qu'elle appelle son « *vardo* » construit, elle doit partir rapidement du Maine pour éviter le froid de l'hiver qui approche, et elle n'a alors que deux options en tête. D'abord, la Floride, où de nombreux *snowbirds* de sa région se rendent, mais il est hors de question pour elle d'aller dans cet État si éloigné des valeurs libérales qu'elle défend. Reste alors l'Arizona où vivent quelques connaissances, et notamment un ancien ami de l'université avec qui elle est toujours restée en contact (« *we used to make poetry films together* »[2]), ainsi qu'un autre ami qui a très régulièrement passé ses étés dans le jardin de sa maison, et qui lui a parlé des LTVA et des fameux cent quatre-vingts dollars de loyer pour sept mois.

Elle rejoint tout d'abord *Slab City,* un grand squat installé sur une ancienne base militaire, située à une centaine de kilomètres à l'Est de Quartzsite, réputée pour être un lieu où règne une ambiance artistique[3]. Elle se rend cependant rapidement compte qu'elle ne pourra s'y installer, car il lui y est impossible de gagner de l'argent.

> « **Suzee** – *The other reason I prefer Quartzsite is because, well, I can store my stuff for free [at friends' in town] and I sell more things here. The needle-sculpted caricatures. I sell them more in Quartzsite than I would in Slab City. There's not a lot money going around [there]. So… and I need… I mean, I get… I can kind of get by, and when I get… but I can't really because I like to feed everyone and be the hostess with the mostess, plus I buy art supplies, tobacco and everything. I don't really make enough money to do it… I need an extra couple hundred dollars a month.* »[4]

En arrivant la première fois à Quartzsite, Suzee s'installe près du *Magic Circle*, un camp de nudistes, à La Posa South, mais après des déconvenues avec des voisins qui appellent la police alors qu'elle héberge une fête, elle part, furieuse, vers La Posa Nord, plus proche de la ville et beaucoup moins peuplée que la partie Sud. Elle rencontre David à Isaiah Church avec qui elle se lie rapidement d'amitié et qui l'invite à s'installer près de sa tente. Elle s'intègre parmi les habitants de La Posa Nord, notamment par son implication dans les karaokés de Donnie et Patty d'un côté, et ses nombreuses connaissances dans la *Hippie Mafia* de l'autre.

Je la rencontre en décembre 2016, en même temps que David, via Gypsy et Edwin.

---

[2] « On faisait des films de poésie ensemble. »

[3] Célia Forget, « Slab City : du bidonville américain au paradis perdu », *Cahiers de géographie du Québec*, 2009, vol. 53, n° 150, p. 385-403.

[4] « **Suzee** – L'autre raison pour laquelle je préfère Quartzsite c'est parce que, ben, je peux entreposer mes affaires gratuitement [chez des amis en ville] et je vends plus de choses ici. Les poupées de laine. J'en vends plus à Quarzsite que ce que je pourrais à Slab City. Il n'y a pas beaucoup d'argent qui circule [là-bas]. Donc… Et j'ai besoin… Je veux dire, je peux… Je m'en sors à peu près, et quand j'ai… Mais je peux pas vraiment parce que j'aime bien nourrir tout le monde, être *la meilleure des hôtes* (expression intraduisible), et j'achète du matériel artistique, du tabac et tout ça. Je ne gagne pas vraiment assez d'argent pour le faire… J'ai besoin de deux cents balles de plus par mois à peu près. »

DONNA ET JOE : « *ON NIGHTS AND WEEKENDS, WE REMODELED HOUSES, AND RENTED THEM, AND SOLD THEM…* »

Donna est originaire de la Californie et Joe du Montana[5]. Ils ont tous les deux déjà été mariés et ont chacun deux enfants lorsqu'ils se rencontrent. Ils ont deux enfants ensemble et ils élèvent leurs six enfants dans le même foyer, installés dans le Montana. Donna travaille dix ans chez un opérateur téléphonique puis est intendante chez un fournisseur de pièces détachées pendant vingt ans. Joe est contrôleur de qualité dans une grande coopérative laitière (« *milk receiver* »), membre du puissant syndicat *International Brotherhood of Teamsters*[6], pendant vingt-sept ans.



Photographie 23. *Donna, Sally, Gary et Joe lors d'une balade en ATV. Janvier 2018.*

En plus de leurs emplois salariés et de leur vie de parents de famille nombreuse, Donna et Joe rénovent les maisons dans laquelle ils vivent, dans tous les interstices de temps qu'ils trouvent : le soir, les week-ends et les jours de congés. Ils revendent ainsi leur maison rénovée avec une plus-value, et ils se déplacent ainsi régulièrement d'une maison à l'autre. Donna m'a

[5] Peut-être produit de l'entretien avec un couple remarié, Donna et Joe n'ont que très peu parlé de leurs vies précédent leur union, malgré les 2h30 de discussion.

[6] Syndicat des transporteurs routiers, le *Teamster* représente quelques autres professions comme les travailleurs de l'industrie automobile et de l'industrie laitière.

rapporté, hors entretien, qu'elle a été régulièrement frustrée de ne pas pouvoir profiter d'une maison sur laquelle elle avait travaillé. Dans tous les cas, Donna et Joe disent clairement que cette activité en sus du travail salarié a visé à permettre de prendre la retraite le plus rapidement possible.

Lorsque leurs enfants quittent définitivement le foyer, ils ont pour projet d'habiter sur la route, en camping-car, pour rejoindre les régions chaudes l'hiver.

> « **Donna** – *We just knew we weren't going to stick around in the wintertime, we didn't have to anymore. The kids are growing up, have their own families, and, and what have you so… Yeah it's a… it evolved into this, but life is all about change, you know… […] And the main reason we come out here in the winter because we got snow this deep at home, and we worked in the snow, we raised the kids in the snow, we shoveled, we plowed, I plowed with the tractor to get out to go to work. I said: 'Boy! We're not going to do that anymore! Let's just, let's get a fifth-wheel*[7] *and let's go!"* »[8]

Joe doit cependant accepter un dernier travail à Seattle avant de pouvoir prendre sa retraite du *Teamsters*. Après une année d'aller-retour entre Spokane et Seattle (quatre heures de route) qui sont très pénibles pour Joe, Donna se fait muter à Seattle. Mais pour elle qui a toujours vécu dans de grandes maisons, la découverte de la vie en appartement dans une grande métropole lui est difficile. Ceci précipite leur projet de vivre en camping-car : ils en achètent un aussitôt et s'installent dans un *RV park*, à Seattle, pendant un an et demi.

Donna est déjà très familière de ce mode de vie, car elle partait régulièrement en vacances en camping-car lorsqu'elle habitait en Californie, avant de rencontrer Joe.

> **« Donna** – *In the '80s, '70s and the '80s, I used to go to the sand dunes, years ago, with my ex-husband and my two kids and, we used to come out here to the desert, but Quartzsite was always something you passed through, there was always tents, way back then in the '70s, in the '80s…* »[9]

[7] Concernant les différents types de caravanes et camping-cars, voir annexe 2.3.

[8] « **Donna** – On savait on qu'allait pas rester dans le coin pendant l'hiver, on y était plus obligés. Les enfants qui grandissent, qui ont leurs propres familles, et qu'est ce qu'il te reste donc… Ouais, c'est… Ca a évolué comme ça, mais la vie est faite de changements, tu vois… [...] Et la principale raison pour laquelle on vient dans le coin pendant l'hiver c'est parce qu'on a ça de neige à la maison, et on a travaillé dans la neige, on a élevé les enfants dans la neige, on a déblayé, on a déneigé, j'ai déneigé avec le tracteur pour pouvoir aller travailler. J'ai dit : "Eh bien ! On ne va plus jamais faire ça ! Allons-nous-en, achetons un camping-car et allons-nous-en !"

[9] « **Donna** – Dans les années 1980, 1970 et 1980, j'avais l'habitude d'aller dans les dunes, il y a longtemps, avec mon ex-mari et mes deux enfants, on venait ici dans le désert, mais Quartzsite était toujours quelque chose qu'on ne faisait que de traverser, il y avait toujours des tentes, il y a bien longtemps dans les années 1970, 1980… »



Photographie 24. *Les Sand Dunes du sud de la Californie, où se retrouvent pour les week-ends et les vacances des aficionados de quads et buggy, qui viennent à bord de leurs grands camping-cars (que l'on voit au pied du pylône). Janvier 2019.*

Le travail effectué sur leur temps libre pendant vingt-cinq ans leur permet de partir à la retraite, en 2002, alors qu'ils ont 53 et 57 ans.

Ce ne sont pas les 180 $ de loyer de La Posa qui les attirent à Quartzsite, mais la recherche d'or. Quartzsite est réputée pour sa longue histoire de *Gold Rush Town* qui remonte au 19e siècle, et Joe cherche à rejoindre une Amérique qu'il fantasme, faite de cow-boys, de désert et de chercheurs d'or. Ils s'installent à La Posa Nord et reviennent précisément au même endroit pendant une dizaine d'hivers. Une fois que tous leurs amis de La Posa qui étaient présents avant leur arrivée sont morts, ils décident de s'installer dans un *RV park* en ville. Ils continuent tout de même d'avoir une grande partie de leur vie sociale dans le désert, et ils viennent notamment au karaoké de Donnie et Patty tous les jeudis soirs, où je les rencontre en janvier 2018.

MELODY : « *THE ONLY THING I COULD AFFORD WAS AN RV.* »

Melody naît en 1953 et grandit à Saint Clair Shores City, dans le Michigan, une banlieue pavillonnaire blanche de Detroit, beaucoup plus aisée que la ville-centre[10]. Elle rencontre son mari à 19 ans, avec qui elle a une fille. Elle divorce alors que celle-ci a un an et demi, et quelques années plus tard, son ex-mari déménage en Californie avec leur enfant. Melody ne supporte pas de vivre si loin de sa fille et quitte à 29 ans son Michigan natal pour s'installer à Los Angeles pendant 38 ans.

Au début des années 2000, Melody lance son agence de production afin d'établir un réseau de télévision en streaming, à une époque où cette activité est encore peu répandue. Ses chaînes ont des thématiques variées : cuisine et nourriture, entretiens avec des personnalités, comédie de *stand-up*[11]… En plus de la gestion du réseau, Melody y a ses propres émissions. Son studio, situé au pied du fameux panneau « HOLLYWOOD » dans le quartier aisé de *Melrose & La Brea*, voit défiler pour des interviews en direct des célébrités locales comme nationales, faisant d'elle une personnalité influente du milieu de la bourgeoisie culturelle de Los Angeles durant une quinzaine d'années.

Lorsqu'elle a 62 ans, Melody est victime d'une arnaque immobilière : celui qui s'est présenté jusqu'alors comme le propriétaire de l'immeuble où sont hébergés son studio et son logement ne l'est pas, et Melody se fait expulser dès la fraude découverte par la justice. Elle s'essaye un temps à un emploi d'administratrice de biens, mais ne se résout pas à occuper un emploi de bureau. Cet échec provoque chez elle des crises d'angoisses qui peuvent frapper en pleine rue, au contact de la foule.

> « **Melody** – *I'm an empath, so I have a tendency to pick up energy from other people. And I know when someone walks in and they're very sad or they're in pain, you know, it affects me. And being in a big city, it got, it got really hard on me. I could not take being around so many people.* »[12]

Elle part vivre dix semaines dans le Michigan, chez son père de 93 ans qui s'apprête à mourir. Elle possède encore aujourd'hui la maison de ce dernier, dont elle a racheté la moitié à

[10] En 2019, Saint Clair Shores affiche un revenu médian de 58 000 $ par foyer contre 29 000 $ pour Detroit (60 000 $ pour les États-Unis), ainsi qu'une part de population noire de 5,5 % contre 78 % pour la ville de Detroit. *US Census bureau, 2020.*

[11] *bakespace.com*, *storytellinglive.com*, *greyhairlady.com*, *comedyspeakeasy.com*…

[12] « **Melody** – Je suis une empathique, donc j'ai une tendance à capter les énergies des autres personnes. Et je sais quand quelqu'un rentre dans la pièce et qu'ils sont tristes ou qu'ils souffrent, tu vois, ça m'affecte. Et à vivre dans une grande ville, ça m'a, ça m'a vraiment envahi. Je ne supportais plus d'être entourée d'autant de personnes. »

sa sœur, car elle se sent incapable de s'en séparer. Pour autant, elle refuse de vivre si loin de la Californie et de sa fille.



Photographie 25. *Melody, lors d'un karaoké chez Donnie et Patty. Photo d'Allison. Février 2018.*

Refusant de rester dans son Michigan natal, sans domicile en Californie, sans véritables ressources pour payer les loyers exorbitants de Los Angeles, Melody présente le fait de s'être acheté un camping-car comme un choix, même si l'entretien n'a donné aucun élément de contexte qui pourrait l'expliquer. Voici ce qu'elle dit à ce sujet lorsque je lui demande des précisions *via* internet, deux ans après l'entretien :

> « **Melody** – *I'm an Intuitive empath and I had an overwhelming feeling that I needed to leave Los Angeles and see the country. The only way for me to do that was to buy an RV. I guess I've been on a quest to find kindness and love and joy out there on the road. Being a woman who has lived her entire life in a city, I need to see other places in the country. The only thing I could afford was an RV, as hotels and flying around the country and an airplane was not financially attainable.* »[13]

[13] « **Melody** – Je suis une Empathique intuitive et j'ai eu un sentiment envahissant me guidant à quitter Los Angeles et voyager dans le pays. Le seul moyen pour moi de faire ça a été d'acheter un camping-car. J'imagine que je suis partie sur la route en quête de sympathie d'amour et de joie. À être une femme qui a vécu toute sa vie en ville, j'ai besoin de voir d'autres endroits dans le pays. La seule chose que je pouvais me payer c'était un camping-car, puisque les hôtels et voler à travers le pays et un avion n'étaient pas financièrement atteignables. »

C'est avant tout par passion des pierres précieuses que Melody se rend une première fois à Quartzsite. Mais, comme pour tous les enquêtés, un argument revient systématiquement concernant l'installation à La Posa : « *Where else could you stay for six months and you pay a hundred and eighty dollars to park your vehicle? »*[14] Elle s'installe tout d'abord tout au sud de la LTVA de La Posa, mais le manque de connexion internet la fait se rapprocher de la ville. Lorsqu'elle tombe sur le karaoké de Donnie et Patty, elle décide de garer son camping-car. L'été, elle retourne systématiquement voir sa fille à Los Angeles, où elle dort dans son camping-car, dans la rue, stigmate aux yeux des habitants du quartier : « *In Los Angeles, people would put notes on my doors going: 'this is an eyesore, we know that you're homeless. "[…] They hate it. They said it looked like* Breaking Bad. »[15]

Je la rencontre lors d'une fête chez Suzee au tout début de mon troisième voyage de terrain, en décembre 2017.

JODY : « *I DON'T WANT THE HOUSE AND THE MORTGAGE AND ALL THAT STUFF.* »

Jody naît en 1955 en Californie, dans l'agglomération de Los Angeles. Ses parents divorcent alors qu'elle a deux ans et elle ne connaît pas vraiment son père. Sa mère, barmaid, fait partie du club de motards *Hells Angels*, dans le premier club historique, le « Chapitre de Fontana ». Elle est souvent absente du foyer, et Jody et sa sœur sont régulièrement prises en charge par leur tante ou leur grand-mère, lorsque leur mère disparaît sans prévenir, parfois pendant plusieurs semaines. Le beau-père de Jody la bat souvent (« *I had a very abusive step dad. He liked to use the belt a lot.* »[16]), et elle s'échappe régulièrement de la maison, attendant la nuit pour pouvoir rentrer chez elle : « *If I was outside, I was safe, if I was at home, I wasn't safe.* »[17].

Diplômée de l'UC Riverside en sciences de la nature, elle enseigne la biologie à l'école publique, comme son oncle, qui semble avoir remplacé le père qu'elle n'a pas eu (« *My uncle was a science teacher so I guess I kind of followed that.* »[18]). Elle a des enfants d'un premier mariage, puis son deuxième mariage la fait quitter pour la première fois la Californie au profit

[14] « Où ailleurs pourrais-tu rester six mois et payer cent quatre-vingts dollars pour garer ton véhicule ? »

[15] « À Los Angeles, les gens mettent des notes sur ma portière disant : "c'est une horreur, on sait que tu es SDF" [...] Ils le détestent [le camping-car], ils disent que ça ressemble à *Breaking Bad*. »

[16] « J'avais un beau-père très violent. Il aimait beaucoup jouer de la boucle. »

[17] « Si j'étais dehors, j'étais en sécurité, si j'étais à la maison, je n'étais pas en sécurité. »

[18] « Mon oncle enseignait les sciences [de la nature], donc j'imagine que j'ai dû suivre ça. »

de Las Vegas. En 2009, après vingt et un ans d'enseignement, Jody quitte son travail à 54 ans, épuisée par les conditions de travail catastrophiques du service public. En mettant un terme à sa carrière, elle touche l'ensemble de sa cotisation de pension de retraite qui s'élève alors à soixante-cinq mille dollars. Elle se permet de quitter son travail, car son mari gagne beaucoup d'argent, mais elle entretient de mauvais rapports avec lui, et il n'accepte pas qu'elle cesse de travailler. Il lui trouve un travail en Chine très bien payé, qu'elle accepte pour finalement se rétracter au dernier moment : « *I think he wanted to get rid of me*. »[19].

Après son emploi, Jody souhaite quitter son mari en même temps que la ville. Elle qui a le souvenir d'enfance des soirées passées à regarder les étoiles dehors en attendant que sa maison se calme, décide de quitter seule Las Vegas à bord du camping-car conjugal et de s'engager dans un emploi de *campground host* en Utah pour l'été. Sa relation avec son mari se dégrade encore au fur et à mesure de la saison et elle décide à la fin de l'été de suivre ses collègues à Quartzsite plutôt que de rentrer à Las Vegas.



Photographie 26. *Jody en son camping-car, à La Posa North. Janvier 2017.*

[19] « Je crois qu'il a voulu se débarrasser de moi. »

Elle gare son camping-car dans le désert de La Posa et, malgré le loyer modique demandé par le BLM, l'absence totale de revenus l'oblige à continuer de travailler. Elle est recrutée à la bibliothèque municipale et décide de rester à Quartzsite. Un an après être partie de Las Vegas, elle obtient le divorce de son mari, qui garde l'ensemble de leurs possessions communes à l'exclusion de la voiture et du camping-car dans lequel elle habite. Cependant, il s'avère que le prêt pour le véhicule dans lequel elle habite, contrairement à ce qu'a affirmé son mari, n'est pas encore complètement remboursé, et après des démêlés judiciaires, la propriété de celui-ci revient finalement à la banque qui le fait saisir. Jody utilise une partie de ses économies de retraite pour s'acheter un nouveau camping-car, et perd l'autre partie dans une escroquerie.

Elle sépare sa vie entre le *Great Basin National Park*, dans le Nevada, l'été, où elle travaille comme *campground host*, et Quartzsite, l'hiver, où elle travaille trois ans à la bibliothèque municipale puis trois ans comme vendeuse dans un magasin de pièces détachées pour camping-car, *RV Lifestyles*. Mais les 8,5 $ de l'heure que lui paye ce magasin ne lui sont pas suffisants et elle passe donc une grande partie de son temps, le soir et la nuit, à broder du linge de cuisine (nappes, gants de cuisine, dessous de plats…), qu'elle vend lors de brocantes pendant la haute saison. Même si elle est handicapée par un genou très abîmé, elle refuse de demander une pension de handicap : « *I don't like the government so much, I try to stay far away from the government!* »[20].

Au moment de l'entretien, Jody a 61 ans et aimerait se poser et cesser les aller-retour saisonniers entre le Nevada et l'Arizona.

> « **Jody** – *I think I would really like to find a place that I want to settle down, and be able to just… I mean, I can live in a trailer, but I want to have a workshop for sewing, I'm thinking a yurt (laugh). And then sell my [sewing] stuff, and not have to keep moving. But it has to be in nature, out. But it also has to be where tourists come, so they'll buy my stuff.* »[21]

Malgré la difficulté de ce mode de vie, elle le préfère à son ancienne vie sédentaire à Las Vegas.

---

[20] « Je n'aime pas beaucoup l'État, j'essaie de me tenir loin de l'État ! » Le terme « *government* » signifie de manière indifférenciée « État » et « gouvernement », mais dans l'usage, ce terme désigne presque exclusivement l'État.

[21] « **Jody** – Je crois que j'aimerais vraiment trouver quelque part où me poser, et pouvoir juste… Je veux dire, je peux vivre dans une caravane, mais je veux un atelier pour la couture, je pense à une yourte (rire). Et vendre mes trucs [de couture], et de ne pas avoir à me déplacer constamment. Mais ça doit être dans la nature, dehors. Mais il faut aussi ce que ce soit où les touristes viennent, pour qu'ils achètent mes trucs. »

> « **Jody** – *I don't fit into the normal society, I don't want the house and the mortgage and all that stuff, I would rather be outside and in nature.* […] *In a house… it's just so expensive, you know. You have the mortgage, work a job to pay for everything… and vehicles, and the traffic… Las Vegas is so crowded.* »[22]



Photographie 27. *Jody lors d'une balade en ATV dans la vallée de La Posa. Février 2018.*

Je la rencontre au karaoké de Donnie et Patty lors de mon deuxième voyage de terrain, en janvier 2017.

[22] « **Jody** – Je ne rentre pas dans la société normale, je ne veux pas la maison et le prêt et toutes ces choses, je préfère être à l'extérieur et dans la nature. [...] Dans une maison… c'est juste tellement cher, tu sais. Tu as le prêt, tu as un boulot pour payer tout ça… et les véhicules, et le trafic… Las Vegas est tellement bondée. »

DEUXIEME SECTION

QUITTER L'ESPACE DE VIE POUR QUITTER LE TRAVAIL

Ces portraits ont permis de donner en détail des exemples représentatifs de notre cas. Déjà, des séquences apparaissent : une vie durant laquelle le travail prend beaucoup de place, puis une bifurcation biographique[23] amenant l'arrêt du travail et l'abandon de la sédentarité, la découverte de La Posa et l'installation durable dans le désert. Cette section recontextualise les portraits des réfractaires qui viennent d'être présentés en les joignant notamment aux expériences biographiques et caractéristiques sociales de tout l'échantillon de réfractaires, au regard du système productif étatsunien. Nous allons voir que contrairement à ce qu'avance la littérature scientifique concernant les *snowbirds* venant dans le désert de La Posa[24], les réfractaires ont des origines sociales variées, même s'il y a une majorité d'ouvriers et employés.

DERNIERE PROFESSION, PAR CATEGORIE SOCIOPROFESSIONNELLE		
Chefs d'entreprise	Carry, Melody, Lindsey	10 %
Cadres	Dean, Jim	6 %
Intermédiaires/libéraux	Mark, Carol, Canada Jim, Dave	16 %
Ouvriers/employés	Harvey, Barb', Patty, Sally, Donna, Trisha, David, Donnie, Joe, Sandy, Tommy, Suzee, John, Gary, Hart, Jody, Paul, Bruce	58 %
Femmes au foyer/assistantes du mari	Pat', Allison, Sheila	10 %

Il s'agit donc de comprendre quelle est la caractéristique qui leur est commune, et qui les amène à terme à La Posa : le rejet du travail, avant tout pour le temps qui y est consacré. En effet, nous verrons que les Américains passent de manière générale beaucoup de temps au travail, et que la critique de ceci est, dans notre échantillon, transclasse, indépendamment de l'émancipation financière qu'il a permise ou non. Les réfractaires les plus pauvres en ont eu assez de travailler au jour le jour, et les plus aisés ont considéré qu'ils avaient suffisamment travaillé à l'échelle de leurs vies. La critique du temps passé au travail « *9-to-5* » est probablement partagée par de

[23] Claire Bidart, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2006, vol. 120, nº 1, p. 29-57 ; Valentine Hélardot, « 8. Vouloir ce qui arrive ? Les bifurcations biographiques entre logiques structurelles et choix individuels »: dans *Bifurcations*, Paris, La Découverte, 2009, p. 160-167.

[24] D.A. Counts et D.R. Counts, *Over the next hill*, *op. cit.* ; D. Simpson, *Young-old*, *op. cit.*

très nombreux Américains, et pourtant les réfractaires décident de le quitter. Il s'agit donc de comprendre les raisons et les moyens à cette transformation du mode de vie, notamment au regard de ce que permet et empêche la sécurité sociale (les pensions de retraite, les pensions de handicap…) aux États-Unis.

Nous étudierons ensuite ce qui fait la plus grande particularité des réfractaires : l'arrêt du travail amène à quitter l'espace de vie sédentaire. Il s'agit donc de mettre en évidence les dispositions partagées qui les amènent, eux, à partir, alors que d'autres n'auraient pas associé la question de l'espace au travail. Qu'est-ce qui dans leurs socialisations primaires et secondaires les dispose à trouver et choisir l'habitat mobile comme élément d'une solution leur permettant de quitter le travail ? Nous verrons que cette réponse, si elle permet à beaucoup de cesser de travailler, ne permet à d'autre que de s'échapper du travail « *9-to-5* », sans être pour autant s'émanciper du salariat.

1. La critique du « *9-to-5* » et du temps passe au travail

Bien que ce fut totalement invisible dans le cours de l'ethnographie au jour le jour, puisque personne ne parlait jamais de travail, tous les réfractaires se sont montrés très critiques, pendant les entretiens, du temps accordé au travail durant leur vie.

Les Étatsuniens dédient en effet, de manière générale, beaucoup de temps au travail. Selon les statistiques officielles, un Américain moyen travaille 41,6 heures par semaine (42,6 pour les hommes, 40,3 pour les femmes) en 2020[25]. En 2013, 8,3 % des travailleurs déclarent occuper deux emplois : 40 % d'entre eux travaillent à temps plein à un emploi principal et à temps partiel à un autre emploi, et environ 20 % cumulent deux emplois à temps plein[26]. Les travailleurs ont droit en moyenne à 7,6 jours de congés payés par an, et un employé nouvellement recruté a droit en moyenne à 8 jours de congés maladie payés. Congés payés et congés maladie augmentent et plafonnent statistiquement à respectivement 15 et 10 jours après 15 ans passés dans une entreprise[27]. La loi n'impose pas de payer les congés maladie, et l'employé peut prendre jusqu'à 12 jours de congés maladie sans solde par an. Dans le secteur

[25] « *Labor Force Statistics from the Current Population Survey : Persons at work in nonagricultural industries by age, sex, race, Hispanic or Latino ethnicity, marital status, and usual full- or part-time status (white only, 16 years and over, 2020)* », Bureau of Labor Statistics, 2021.

[26] Toutes origines ethniques confondues. Julia Beckhusen, « Multiple Jobholders in the United States: 2013 », *Current Population Reports, U.S. Census Bureau*, 2019, p. 9.

[27] « *Employee benefits in small private industry establishments (annual) : average paid holidays and days of vacation and sick leave for full-time employees* » U.S. Bureau of labor statistics, 1998.

privé, 23 % des travailleurs n'ont pas droit à des congés payés en 2013 (20 % en 2000)[1]. Enfin, il y a aux États-Unis 13 jours fériés dans l'année qui ne sont pas tous payés[2].

Cette importance accordée au travail a deux causes. Premièrement, pour des raisons symboliques : le travail est un pilier du mythe du « rêve américain » qui apparaît dès la conquête du Nouveau Monde et existe encore aujourd'hui. Dès le 17e siècle, le « travail d'une vie » permet au colon de défricher le lopin de terre qui lui est attribué, de manière égale à tout autre colon, afin de nourrir durablement sa famille et d'assurer sa descendance[3]. Plus tard, selon le président Abraham Lincoln, ce travail permet de devenir propriétaire et de vivre à son tour de l'exploitation de la force de travail d'autrui[4]. De ce fait, encore au début du 20e siècle, la pauvreté est considérée comme un « mal moral »[5] individuel, car la société américaine, en offrant la liberté à chacun de s'enrichir par le travail, la rend de fait structurellement impossible. Il existe encore aujourd'hui une « très forte culture du travail qui prévaut aux États-Unis et l'obligation civique qui est faite à chacun des citoyens de subvenir à ses propres besoins. Le travail est le fondement de la liberté de l'individu. »[6]. Deuxièmement, les travailleurs passent beaucoup de temps au travail du fait de l'organisation matérielle de la société : la structure du travail est très peu en faveur des travailleurs[7], et le rapport de force entre travail et capital est largement favorable au capital, fruit notamment d'une longue histoire d'antisyndicalisme[8].

---

[1] « *Workers in private industry received an average of 8 paid holidays in 2017* » U.S. Bureau of labor statistics, 2018.

[2] « *Employee benefits survey : holiday profiles* » U.S. Bureau of labor statistics, 2018.

[3] C. Maumi, *Usonia, ou, Le mythe de la ville-nature américaine*, *op. cit.*, p. 41.

[4] « Celui qui commence pauvre dans la course qu'est la vie, ce qui est le cas de la plupart des gens, sait que dans une société libre il peut améliorer sa condition. [...] Je veux que tous les hommes aient une chance – et je pense qu'un Noir y a droit – de pouvoir espérer être travailleur salarié cette année et la prochaine, ensuite travailler à son propre compte et, enfin embaucher d'autres hommes pour qu'ils travaillent pour lui. Voilà le vrai système. » Discours d'Abraham Lincoln à New Haven, 6 mars 1860, cité par O. Frayssé, « La « grande récession américaine » de 2007, les retraites et le « rêve américain » », art cit, p. 9.

[5] Robert Castel, « La "guerre à la pauvreté" aux Etats-Unis », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1978, no 19, p. 49.

[6] F. Lesemann et J. Beausoleil, « Les emplois «post-carrière» aux États-Unis », art cit, p. 17.

[7] Nicolas Duvoux, « L'institutionnalisation de la précarité sur le marché du travail en France et aux Etats-Unis » dans Serge Paugam (ed.), *L'intégration inégale: force, fragilité et rupture des liens sociaux*, 1re édition., Paris, Presses universitaires de France, 2014, p. 288.

[8] Rick Fantasia, « Dictature sur le prolétariat: Stratégies de répression et travail aux Etats-Unis », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2001, vol. 138, no 3, p. 3-18 ; Marianne Debouzy, « Les travailleurs des services et l'avenir du mouvement syndical aux États-Unis », *Revue Française d Etudes Américaines*, 2007, vol. 111, no 1, p. 130-142 ; Donna Kesselman, « « Travail et salariat aux États-Unis : Quels droits, quelles perspectives ? » », *Revue Française d Etudes Américaines*, 2007, vol. 111, no 1, p. 15-18 ; Nelson Lichtenstein, « Wal-Mart, John Tate et le combat pour une Amérique sans syndicats », *Politique américaine*, 2012, vol. 20, no 2, p. 15-46 ; Jean-Christian Vinel, « Introduction. Les conservateurs et le travail aux États-Unis : combats, idées, pratiques », *Politique américaine*, 2012, vol. 20, no 2, p. 5. : « Les syndicats représentaient 23% de la main d'œuvre en 1980, mais seulement 13,5% en 2000, dont une grande partie dans le secteur public. Quant aux grèves, leur nombre

Les Américains travaillent donc beaucoup et longtemps, parce qu'ils y sont incités à la fois pour des raisons idéologiques et des raisons matérielles. Pourtant, en écoutant les réfractaires, il est frappant de voir comment l'activité à laquelle ils ont consacré leur temps durant plus de trente années peut être balayée d'un revers de la main. Bien que j'ai régulièrement amené la question du travail lors des entretiens, les réfractaires ont montré une étonnante difficulté à en parler, non pas comme s'il s'agissait d'un traumatisme qu'il serait difficile d'évoquer, mais plutôt comme d'un objet sans substance qui ne laisse pas de prises pour se raconter et qui ne permet pas d'en dire grand-chose. Gary a vendu de la peinture toute sa vie sans qu'il n'apparaisse durant l'entretien un quelconque intérêt pour la peinture, ni comme objet technique ni comme pratique. Son travail semble n'avoir été composé que de patrons crétins (« *jerks* »). Jim, un ingénieur à la retraite habitant le quartier du karaoké, lâcha un soupir pour tout commentaire sur sa vie de travailleur. John, ancien ouvrier dans l'industrie métallurgique puis transporteur routier, n'eut qu'une seule considération sur sa vie passée au travail : « *I started when I was 8 and when I turned 63, I said: 'piss on it!'* »[1]. Trishia, habitante du *Magic Circle*, le camp de nudistes de La Posa South, avait un « *corporate suit and heels job* »[2] comme n'importe quel autre. Hart, quant à lui, m'a longuement raconté l'anecdote de son premier recrutement dans une entreprise, recrutement rendu possible par un malentendu cocasse, mais rien n'a été dit ensuite sur ce travail. De même pour David, qui m'a raconté avoir été amené aux portes de *General Motors* par son père, et qui n'a ensuite plus rien dit sur ce qu'il s'est passé une fois dans l'entreprise. Joe a contrôlé la qualité du lait reçu dans sa coopérative toute sa vie, sans que cela semble avoir une quelconque signification pour lui aujourd'hui. Son vrai travail, celui qui a compté parce qu'il a permis d'arrêter de travailler bien avant l'âge de la retraite, a été le temps passé à rénover des maisons. Melody est la seule a avoir longuement évoqué le développement et la gestion de son réseau de streaming, activité qu'elle a elle-même créée et qui l'a passionnée, mais elle n'eut aucun mot pour les autres emplois qu'elle a bien dû avoir avant de lancer ce réseau de streaming alors qu'elle avait la cinquantaine.

Les réfractaires se sont montrés bien plus disposés à parler de ce qu'ils réalisent actuellement comme travail dans le désert de La Posa. Gary m'a parlé avec précision des

annuel continue de baisser, mais en tenir le compte devient difficile. Depuis 1982, en effet, le BLS [*Bureau of Labor Statistics*] ne s'intéresse plus aux conflits impliquant moins de 1000 salariés, manipulation symbolique des statistiques qui renforce la thèse de l'émergence d'une société postindustrielle : on ne dénombre que 40 conflits en 1988, et seulement 5 en 2009. »

[1] « J'ai commencé quand j'avais 8 ans, et quand j'ai eu 63 ans, j'ai dit : « j'en ai plus rien à foutre ! ». »

[2] « Un boulot de bureau en tailleur et talons. »

couteaux qu'il fabrique à partir de pierres trouvées dans le désert, sur son établi installé devant son camping-car ; Jim comme Joe ont longuement évoqué la recherche d'or et de tout ce que cette activité implique dans leurs vies ; Suzee m'a expliqué comment elle fabrique des poupées en laine, en me montrant comment piquer la laine pour lui donner une forme ; et John a tenu à réagencer avec moi le parcours de son golf, et c'est donc en jouant au golf qu'il m'a parlé de cette pratique, de sa vie, et de l'espace qu'il habite.



Photographie 28. *Gary à son atelier, devant son camping-car, fabriquant des manches de couteaux à partir de pierres trouvées dans le désert. Février 2018.*

On pourrait contester en disant qu'il s'agit d'activités que les enquêtés ne considèrent pas comme un travail, mais plutôt comme un loisir. Cependant, tailler des couteaux, chercher de l'or, piquer de la laine ou aménager un terrain de golf sont des activités que l'on peut considérer comme du travail. Et elles le sont d'autant plus qu'il s'agit parfois d'activités rémunératrices, même si les enquêtés disent ne pas avoir ces pratiques spécifiquement pour l'argent qu'elles peuvent leur apporter.



Photographie 29. *Jody dans sa tente-atelier. Bien qu'il s'agisse d'un travail rémunéré et chronophage, l'intérêt qu'elle porte à cette pratique se traduit par sa manière de toujours proposer de fabriquer des pièces pour des amis (ici un bandana pour moi), et de prendre un plaisir non dissimulé à commenter son activité au moment où elle la pratique. Février 2018.*

Pour conclure ce point, si les enquêtés n'ont pas tant parlé substantiellement du travail de leurs vies passées durant les entretiens, ils ont surtout critiqué le temps passé au travail, et le peu de place que celui-ci laissait aux loisirs ou à la vie de famille. Nous avons vu précédemment comment Hart se montre critique vis-à-vis du rythme de la semaine, durant laquelle le travail ne laisse véritablement qu'une petite journée de repos pour partir faire du camping ou pêcher. Mark et Sheila insistent lourdement sur la pénibilité de leur travail en raison de la place qu'il occupait dans leurs vies, quatorze heures par jour, sept jours sur sept, enfermés dans l'atelier de leur maison. Dave, un habitant de tente du *B-10 campground*, un camping de la ville de Quartzsite, qui a par le passé habité dans le désert de La Posa, attribue l'échec de son mariage au temps pris par son travail de serveur et manager de bar : « *It's hard to maintain a marriage sometimes when you're in the restaurant business because you're working so many long hours and stuff… yeah, so we got a divorce.* »[1]. Sandy, enfin, a fui le foyer à 16 ans, s'est mariée à 19 ans, est tombée enceinte à 20 ans, et a divorcé dans la foulée. Elle dû donc travailler toute sa

[1] « C'est dur de faire marcher un mariage des fois quand tu travailles dans la restauration parce que tu travailles tellement d'heures et tout... Ouais, donc on a divorcé. »

vie à plusieurs emplois dans les casinos de Las Vegas pour subvenir aux besoins de ses deux filles qu'elle élevait toute seule, et ce n'est que lorsqu'elle a mis un terme à sa carrière qu'elle a pu se permettre de faire des études, comme elle l'avait toujours voulu. Qu'il s'agisse du caractère totalisant, interminable ou répétitif du travail, tous ont critiqué le temps accordé à celui-ci. Barb', habitante du désert de La Posa, ancienne professeure d'espagnol dans une mission jésuite par laquelle elle était employée, oppose sa nouvelle vie d'habitante mobile, dans laquelle est prend le temps de rencontrer des personnes et de s'adonner pleinement à des activités, à son ancienne vie qu'elle dédiait entièrement au travail : « *It was more of a vocation than a job really. I feel like I was involved in that life for 24/7, you know! So coming here… I'm feeling really free and a whole lot more relaxed…!* »[2] ; c'est aussi ce que résume Carol, ancienne gérante d'un magasin, dès la première minute de l'entretien : « *I couldn't enjoy full-time work for the rest of my life. 'Oh I can't do the nine-to-five forever', you know, with two weeks off.* »[3] ; ou, enfin, Tommy, ancien réparateur de vélos : « *Every day… the same desk! The same view! Doing the same thing!* »[4].

Nous allons maintenant voir ce qui amène les réfractaires à décider de quitter cette vie dédiée au travail qui semblait pourtant, à les écouter, devoir continuer pour toujours.

2. LES RAISONS ET LES MOYENS DE METTRE FIN AUX CARRIERES

L'arrêt de la carrière trouve différentes origines selon les histoires des réfractaires : l'émancipation des enfants et la transformation du foyer, la maladie et les accidents, ou simplement la possibilité financière de s'extraire du travail, sans que ces trois raisons soient nécessairement distinctes. Il aurait été plus compliqué de diviser cette sous-section et de présenter successivement les raisons de l'arrêt de la carrière puis les moyens d'y arriver, car ces deux éléments sont bien souvent intriqués. C'est ce que nous allons voir maintenant.

a. La transformation du foyer

Élever des enfants est déterminant dans le choix des espaces de vie, et dans le fait d'avoir à travailler pour héberger sa famille. Habiter en ville pour que les enfants aient accès à tout ce

[2] « C'était plus une vocation qu'un boulot, vraiment. J'ai l'impression que j'étais impliquée 24/7 dans cette vie, tu vois! Donc venir ici... Je me sens vraiment libre et beaucoup plus relaxée...! »

[3] « Je ne pouvais pas prendre du plaisir en travaillant à temps complet pour le reste de ma vie. 'Ho je ne peux pas continuer au *nine-to-five* pour toujours', tu vois, avec deux semaines de vacances. »

[4] « Tous les jours… le même bureau ! La même vue ! A faire la même chose ! »

dont ils ont besoin pour grandir implique un niveau de vie élevé… et donc de travailler davantage, comme l'explique Hart. Celui-ci s'est notamment plaint, durant l'entretien, du coût élevé des loyers et des assurances, même pour une petite maison. En effet, il faut travailler pour pouvoir payer une maison d'une taille suffisante pour y élever ses enfants. C'est aussi ce que dit Mark : « *We had a nice house because we worked seven days a week.* »[5]. Et cette grande maison leur a permis d'accueillir leur fille et ses enfants sur de longues durées, seul moyen de les voir dans une vie prise par un travail sept jours sur sept. Mais dès lors que les enfants quittent le foyer, c'est à la fois le rapport au travail et le rapport à l'habitat qui sont remis en question.

Pour une partie des enquêtés, la « migration d'émancipation »[6] des enfants a été déterminante dans leur relation au travail. En effet, comme le souligne Hart, qui travaille comme ouvrier le jour et agent de nettoyage au bureau du Sheriff de son *county* le soir : « *you do that for your kids* »[7]. C'est pour pouvoir payer un week-end à 1200 $ à Disneyland à ses enfants qu'il passe sa vie à travailler. Mais dès lors que les enfants partent du foyer, s'émancipent et fondent leur propre famille, cette obligation ne subsiste pas, et Hart souligne bien que la possibilité de prendre sa retraite le plus tôt possible est offerte par le fait de n'avoir plus personne à sa charge. Dès son divorce, après le départ des enfants, Carol ne conçoit pas de continuer à dédier sa vie au travail « *9-to-5* » et cherche donc tout de suite à transformer son mode de vie au profit de la mobilité. Le vide laissé par la perte de la vie familiale permet la prise de conscience critique sur ce qu'est le travail : une fois qu'ils ne travaillent plus pour leurs enfants, une fois que le travail n'existe plus dialectiquement avec la famille, mais qu'il n'existe que pour lui-même, il perd son sens. Le cas d'Allison, qui découvre le travail salarié après son divorce avec son mari, conséquence du départ des enfants du foyer, l'illustre particulièrement bien. Elle qui n'a personne à charge préférerait vivre dans un tipi plutôt que de devoir travailler. Mark et Sheila vivent eux aussi très mal le départ définitif de leur fille, car ils se retrouvent seuls dans leur maison isolée à passer leur temps à travailler. « *[Our daughter] had to go to a big city to get a job, decent paying job, so she left. And so… we're sitting in this little town, all by ourselves, you know. We've been there for 25 years, we don't know anybody… because we worked all the time.* »[8] Mais dans le cas de ce couple, le seul départ des enfants et petits enfants,

[5] « On avait une belle maison parce qu'on travaillait sept jours par semaine. »

[6] Laurence Thomsin, « Les mobilités de la retraite » dans Monique Legrand (ed.), *La retraite : une révolution silencieuse*, Toulouse, ERES, 2001, p. 224.

[7] « Tu fais ça pour tes enfants. »

[8] « [Notre fille] a dû aller dans une grande ville pour trouver un boulot, un boulot qui paye correctement, alors elle est partie. Et donc... on est là dans cette petite ville, livrés à nous-mêmes, tu vois. On a vécu là pendant 25 ans, on ne connaît personne... parce qu'on travaillait tout le temps. »

aussi mal vécu soit-il, ne suffit pas à prendre la décision d'arrêter le travail. C'est la maladie qui intervient deux ans après le départ de leur fille qui les amène finalement à se décider…

b. Les maladies et accidents

Mark et Sheila continuent de dédier leur temps au travail après le départ de leur fille, et il faut que Mark subisse une attaque cardiaque pour décider, au lendemain de ses soixante ans, de ne plus jamais travailler et d'imposer à Sheila d'arrêter leur activité. Carry, quant à elle, est contrainte d'arrêter de travailler en raison d'un accident qui lui provoque de graves problèmes de dos. Alors qu'elle a 59 ans et qu'elle est déjà divorcée de son mari avec qui elle habitait dans une luxueuse maison à San Francisco, cette ancienne cheffe d'entreprise subit de plein fouet la crise de 2007 qui a raison de la société qu'elle dirige, et dont la faillite s'élève à plus d'un million de dollars. Elle est contrainte de vendre une maison et une yourte qu'elle possède à Hawaï pour éponger les dettes de sa société (« *Something I thought would be improving my retirement… instead tanked it.* »[9]). Au même moment, elle s'abîme le dos, au point, dit-elle durant l'entretien, qu'il lui arrive de s'évanouir en se levant à cause de la douleur (« *I literally passed out getting out of bed.* »[10]). Même si c'est sur son lieu de travail qu'elle se blesse, elle n'a le droit à aucune « *worker compensation* », une pension d'invalidité faisant suite à un accident du travail, car elle est dirigeante de sa société. Il lui est dès lors impossible de continuer à travailler, et elle doit se contenter d'un maigre revenu en attendant ses 66 ans : « *The only number I knew I was gonna have until I was 66, and at the time I was 59, was 944$ a month. So I tried to create a lifestyle I could more or less live on 944$ a month. And… I was not used to live on 944$ a month!* »[11]. Si elle touche maintenant une pension de retraite confortable de trois mille dollars, elle subit encore les remboursements d'emprunts consécutifs à son train de vie antérieur. Barb', de son coté, est affaiblie par des pneumonies à répétition provoquées par les hivers très rudes de son Wisconsin natal que ses poumons fragiles ne supportent pas. Très déprimée du fait d'être en permanence malade la moitié de l'année, et elle décide, après la pneumonie de trop, de s'acheter un vieux camping-car pour pouvoir suivre le soleil en fonction des saisons, et donc de quitter son travail. Le sable de désert d'Arizona reste toujours moins agressif envers ses poumons fragiles que le froid du Wisconsin. Dave a lui aussi de graves

[9] « Quelque chose que j'imaginais améliorer ma retraite… à la place ça l'a plombée. »

[10] « Je me suis littéralement évanouie en me levant du lit »

[11] « Le seul chiffre que je connaissais c'était que je devais attendre jusque mes 66 ans, j'en avais 59 ans à ce moment-là, avec 944$ par mois. Alors j'ai essayé de créer un mode de vie qui me permette de plus ou moins vivre avec 944$ par mois. Et… je n'étais pas habituée à vivre avec 944$ par mois ! »

problèmes de poumons au point de devoir arrêter de travailler de manière temporaire en 2008, alors qu'il a 57 ans. Une fois soigné, il lui est impossible de retrouver son ancien travail de manager de bar, ni même de serveur. Dans la région de Seattle où il habite, personne dans la restauration ne veut recruter un homme qui a près de la soixantaine, d'autant plus, selon lui, après les dégâts causés par la crise de 2007-2008. Il est donc contraint de prendre sa retraite dès que possible, à 62 ans, pour une pension de 850 $ par mois, après avoir habité chez ses parents mourants pour occuper d'eux. Il dit qu'il pourrait aujourd'hui de nouveau trouver du travail s'il en cherchait, mais il s'estime trop fainéant pour ça : « *I probably should have got a job because there's lots of jobs in the seaside during this tourist season, you know. So… but now I don't think I want to work anymore, I enjoy idling now.* »[12].

Si la maladie impose l'arrêt du travail en provoquant de faibles pensions de retraites, dans d'autres cas, la maladie est justement ce qui permet d'arrêter le travail, notamment grâce aux pensions d'invalidité distribuées par l'État. C'est le cas de Donnie, qui a pu quitter son travail à la *Carpenter Union* et s'occuper de sa mère malade, grâce à la pension d'invalidité qui lui est versée à la suite de ses problèmes de cœur et de l'installation d'un *pacemaker*. Quant à Suzee, ce sont ses relations dans le milieu de l'assistance sociale qui lui permettent de monter un dossier de demande de pension de handicap, qui une fois obtenue lui permet de transformer son mode de vie en achetant une voiture et en construisant son *vardo*. Tommy, enfin, m'a avoué en entretien avoir certes des problèmes de dos, mais que ceux-ci ne l'auraient jamais empêché de continuer à travailler comme chauffeur routier. À 55 ans, il demande une pension de handicap, qui s'élève à 1300 $ par mois, et lui permet dès lors de ne plus jamais travailler.

> « **Tommy** – *I'm not that disabled, I could probably work if I really had to, but, you know, I never did like work. So I was lucky I got my disability, you know, in spite of not really being in terrible terrible shape.* »[13]

[12] « J'aurais probablement dû me trouver un boulot parce qu'il y a plein de boulot sur la côte pendant la saison touristique, tu vois. Donc… mais maintenant je ne pense plus vouloir bosser, j'aime paresser maintenant. »

[13] « **Tommy** – Je ne suis pas si handicapé que ça, je pourrais probablement travailler si je devais vraiment, mais, tu vois, je n'ai jamais aimé travailler. Donc j'ai eu de la chance d'avoir ma pension d'invalidité, tu vois, bien que je ne sois pas dans un état horrible horrible. »



Photographie 30. *Tommy suivant tant bien que mal Donnie et Carol lors d'un cours de danse dans le camp de Donnie. Décembre 2017.*

Ainsi, douze des réfractaires de l'échantillon, soit 40 %, ont arrêté le travail pour des raisons de santé[14], raisons qui pour certains, comme Mark et Sheila, Carry ou encore Dave, ont été mêlées à d'autres paramètres.

c. S'en sortir avec assez d'argent

D'autres réfractaires ont eu, plus simplement, suffisamment d'argent à un moment de leur vie pour pouvoir se permettre de quitter le travail, tout en conservant leur maison dans leur État d'origine. Ils se divisent en trois ensembles : ceux qui sont partis à la retraite avec une retraite qui s'est montrée suffisante s'ils changeaient d'habitat, ceux qui ont fini leur carrière très (voire extrêmement) riches, et enfin ceux qui ont beaucoup travaillé dans le but conscient de quitter le travail plus jeune.

Le premier ensemble correspond à des personnes pour qui le montant de la pension de retraite se montre suffisant s'ils transforment leur mode de vie. Jim et Pat' partent à 63 ans avec la seule pension de retraite de Jim, et ils gardent leur maison dans leur Maryland natal qu'ils laissent à leur fille, et qu'ils continuent d'habiter l'été. Gary et sa femme Claudia ont prévu de

[14] Onze ont véritablement eu des problèmes de santé, Sheila a dû suivre Mark.

partir vivre sur la route dès qu'ils le peuvaient, et ont quitté leurs emplois dès leurs 62 ans. Cependant, comme le souligne Gary en entretien, concernant l'argent : « *We thought we were ready, but we were not!* »[15]. Leur camping-car est très grand et se montre plus consommateur d'essence et plus cher à l'entretien que ce qu'ils avaient prévu. Après la mort de sa femme, Gary s'est trouvé confronté à de véritables problèmes d'argent.

Le deuxième ensemble se compose des réfractaires riches, voire très riches. C'est notamment le cas de Dean, ancien professeur de sport et coach à l'Université d'Illinois.



Photographie 31. *Dean au volant de son grand ATV quatre places, acheté spécialement pour pouvoir embarquer des amis avec lui. Il est ici avec Suzee, à l'arrière, qui ne possède pas son propre ATV et Renée, la fille de cette dernière, en visite. Février 2018.*

Il a beaucoup travaillé (12 h par jour, 6 jours par semaine, « *all my life* »[16]) et a placé consciencieusement une partie de ses revenus dans des fonds de pension et des investissements boursiers : « *Working for yourself, for money, is not good enough. You got to get money working for you.* »[17]. La rentabilité de ses placements lui permet de gagner suffisamment d'argent pour cesser de travailler dès ses 58 ans : « *I used to like to work and as you grow older, you begin to*

[15] « On pensait être prêts, mais on ne l'était pas ! »

[16] « Toute ma vie. »

[17] « Travailler pour toi, pour l'argent, n'est pas suffisant. Tu dois faire en sorte que l'argent travaille pour toi. »

realize life is short. »[18]. Il en va de même pour Harvey, qui a su placer de l'argent dans des fonds de pension qui lui offrent aujourd'hui 3500 $ de retraite par mois. Ancien travailleur de la *Carpenter Union*, il a eu la possibilité de quitter le travail avec une pension de retraite complète à 62 ans (le départ avec pension à taux partiel commence à 55 ans pour les travailleurs de l'*Union*, soit sept ans plus tôt qu'avec le régime général de retraite). Il touche donc, en sus, 1800 $ de retraite de l'*Union*, ce qui lui permet de vivre plus que confortablement. Lindsey a fait fortune dans les télécoms, une industrie qui se développe à une vitesse exponentielle dans les années 1970 et 1980. Il dit avoir été au bon endroit au bon moment, toujours un peu par hasard. Sa carrière s'est terminée à 45 ans, riche de la vente de deux entreprises qu'il a participé à fonder, une dans la téléphonie satellite, l'autre dans la fibre optique.



Photographie 32. *Lindsey (à gauche) chantant au karaoké avec Donnie. Lindsey, aux vêtements toujours impeccables et au vocabulaire raffiné, dénote avec la grande majorité des habitants du désert. Photo d'Allison. Février 2018.*

[18] « J'aimais bien travailler, mais quand tu vieillis, tu réalises que la vie est courte. »



Photographie 33. *Harvey touche une pension de retraite plus que confortable et, tout comme Dean, il n'hésite pas à donner de l'argent à ses amis du désert lorsqu'ils en ont besoin. Il en sera largement question au chapitre 4 avec l'ethnocomptabilité de son voisin David. Décembre 2016.*

Le troisième ensemble concerne les réfractaires qui ont sciemment mis les bouchées doubles durant leur carrière pour se permettre d'arrêter de travailler le plus tôt possible. Joe quitte la *Teamsters Union* dès 53 ans avec une retraite à taux partiel, comme cette *union* le permet, mais c'est le travail de rénovation de maisons, fait le soir et le week-end avec sa femme Donna, qui lui permet de devenir rentier à la fin de sa vie. Sandy est croupière dans les casinos de Las Vegas, en plus d'autres emplois à temps partiel ou à temps plein qu'elle occupe toute sa vie (« *I worked one and a half to two and a half job my whole life, until I retire…* »[19]). En plus de son salaire, elle touche une quantité considérable d'argent liquide qui circule dans les salles de jeu, et peut se permettre d'arrêter de travailler dès ses 54 ans et d'attendre confortablement sa pension de retraite à taux plein à 66 ans, qui s'élève à 1200 $ par mois. Pendant ce temps, elle en profite pour aller à l'université pour la première fois de sa vie pour étudier les beaux arts. Qu'elle vive dans une tente délabrée alors qu'elle possède beaucoup d'argent surprend jusque chez ses amis du désert, comme Harvey qui m'en fit part en entretien : « *Now why is Sandy over there, she's the one I haven't figured out yet! She's dying with the cigarettes and everything else, you see how small she is, she's racing, yeah, she's dying, and she chose… She don't have to be here, she's got money, she's got family, but she'd rather be here, so why…* »[20] Pour elle, tout ceci relève d'un choix : « *I should have been a pioneer woman and traveled across country in a covered wagon, I would have loved it.* »[21].

[19] « J'ai travaillé d'un et demi à deux emplois toute ma vie, jusqu'à ce que je prenne ma retraite. »

[20] « Maintenant pourquoi Sandy est ici, c'est la seule pour laquelle je n'ai pas encore compris ! Elle est en train de mourir avec la cigarette et tout le reste, tu vois comment elle est petite, elle fonce, ouais, elle est en train de mourir, et elle a choisi… Elle n'est pas obligée d'être ici, elle a de l'argent, elle a une famille, mais elle préfère être ici, alors pourquoi… »

[21] « J'aurais dû être une pionnière qui voyageait à travers le pays dans un chariot bâché, j'aurais adoré ça. »



Photographie 34. *Sandy, répétant sans cesse avec fierté : « It's a choice! ». Décembre 2016.*

Cette section a mis en évidence les raisons à l'arrêt de la carrière chez les réfractaires et les moyens qui l'ont permis. Nous avons vu que la raison peut parfois être le moyen, comme par exemple dans le cas des personnes malades, qui sont contraintes d'arrêter et peuvent dans le même temps se le permettre grâce aux pensions d'invilidités distribuées par l'Etat. Même s'il existe beaucoup de similitudes parmis les histoires des réfractaires, la variété de profils reste importante. Nous allons donc voir maintenant comment toutes ces personnes qui ont arrêté le travail, chacune à leur manière, ont toutes mis en lien l'arrêt de la carrière et le départ de la sédentarité.

3. Quels liens entre quitter le travail et quitter la sedentarite ?

a. Une critique de la spatialité du vieillissement

Si le choix quitter la sédentarité peut relever d'un calcul économique pour ceux qui n'ont pas des revenus confortables, il peut aussi être une réaction à ce que la société attend d'eux en tant que personne vieillissante : rester dans la boucle de la consommation en s'installant dans une *senior community* ou une maison de retraite. Il faut distinguer les réfractaires aisés qui ne souhaitent pas accéder aux produits de consommation qu'on leur propose, et les plus pauvres

d'entre eux qui ne veulent plus continuer à travailler pour s'endetter et consommer. Dans les deux cas, les réfractaires critiquent à leur manière le fait de rester des consommateurs, alors qu'ils vieillissent.

Tout d'abord, les réfractaires les plus aisés. Après la perte de son entreprise et son accident qui lui a causé de graves problèmes de dos, Carry a vécu dans une maison installée dans une *senior community*.

> « **Carry** – *I couldn't stand the rules. I don't do very well with rules, and there were a lot of them. Like my 30-year-old son couldn't stay there if I wasn't there even if I was on my way to get there, because he wasn't 55… And a management who… (silence) I just couldn't function with it!* »[22]

Les *senior communities* prennent la forme de lotissements réalisés d'un seul tenant et administrés par un seul promoteur immobilier, sans être nécessairement des *gated communities* orientées vers la protection des habitants contre un extérieur réputé dangereux. Il s'agit aujourd'hui principalement de morceaux de ville qui sélectionnent *a priori* les habitants en fonction de critères sociaux. Les *homeowner associations* règlent la nature des rapports sociaux au sein du quartier à travers les CCRs (pour « *Covenants, conditions and restrictions* »), un ensemble de règles allant de l'obligation de tondre la pelouse à une fréquence précise, à l'interdiction d'accès aux personnes en dessous d'un certain âge[23]. La *homeowner association* dépasse le simple syndic de copropriété, car elle remplit des fonctions qui sont habituellement attribuées aux collectivités territoriales : gestion des luminaires ou des déchets, police privée, écoles ou encore lieux de culte… Ces enclaves résidentielles peuvent proposer des centres communautaires ou des centres de santés exclusivement réservés aux habitants de ladite communauté, financés par un impôt local spécifique, prélevé par la *homeowner association*. Si les premières communautés comme Young Town et Sun City étaient essentiellement des « *age segregated communities* », les *seniors communities* plus récentes sont généralement thématiques, elles portent le nom de « *lifestyle communities* »[24], et proposent des modes de vie

[22] « **Carry** – Je ne supportais pas les règles. Je ne me fais pas très bien aux règles, et il y en avait beaucoup. Comme mon fils de 30 ans qui ne pouvait pas rester là-bas si je n'y étais pas, même si j'étais sur le chemin pour revenir, parce qu'il n'avait pas 55 ans… Et un management qui… (silence) Je ne pouvais tout simplement pas m'y faire ! »

[23] D. Simpson, *Young-old*, *op. cit.*, p. 239.

[24] E. Blakely & M. Snyder distinguent trois types de communautés fermées : les « *security zone communities* » qui sont des communautés fermées au profit d'une protection physique, les « *lifestyle communities* » telles que les communautés proposant un mode de vie clef en main aux personnes âgées et les « *prestige communities* » où la richesse est l'exclusif critère de sélection des habitants. E.J. Blakely et M.G. Snyder, *Fortress America*, *op. cit.*

réunis autour de thématiques spécifiques, comme, par exemple, le golf[25]. Concernant Carry, même si elle a conscience que, étant donné son statut social, la *senior community* est la forme urbaine qui lui est destinée, comme le lui rappellent ses filles, elle n'a pas supporté de vivre dans un milieu soumis à autant de règles.

> « **Carry** – *My daughters probably would have liked me to have lived in a little apartment. […] I think they would have been happier if I, like, rented an apartment… sat and watch housing garden TV. But I didn't want it… that wasn't me !* »[26]

Lindsey a lui aussi fait l'expérience d'une *retirement community*, et il n'a pas supporté le nivellement social imposé par les règles d'admission à la *community*[27], qui sert pourtant d'argument de vente[28] dans les publicités visant de riches retraités comme lui. .

> « **Lindsey** – *Last year I went to Florida. There's an enormous retirement community there called 'The Villages', biggest retirement community in the world, and I had a good time… but… it was exactly the opposite of this! Everybody was wealthy and snobbish and egotistical and pushy and rude and no one ever said: 'Let's go do this!', you know.* »[29]

Lindsey a pensé à d'autres options, avant de découvrir Quartzsite : il disait en entretien avoir les moyens de vivre dans une maison de retraite de luxe, dans sa Caroline du Nord natale, pour 9000 $ par mois. Mais pourquoi s'enfermer dans une maison de retraite à 71 ans ? « *If I went in there, I would walk down the hall to breakfast, I would walk down the hall to lunch, I'd walk*

[25] Anne-Lise Boyer, « Le golf est-il une activité essentielle ? Dilemme arizonien en temps de pandémie », *COVIDAM _ La COVID dans les Amériques*, 2020, p. 6 ; D. Simpson, *Young-old*, *op. cit.*, p. 228 ; Renaud Le Goix, « Les "communautés fermées" dans les villes des Etats-Unis », *L'Espace géographique*, 2001, vol. 2001/1, n° 30, p. 83.

[26] « **Carry** – Mes filles auraient probablement aimé m'avoir dans quelque chose comme un petit appartement. […] Je pense qu'elles auraient été plus heureuses si j'avais, comme, loué un appartement… à rester assis et regarder des émissions de jardinage à la télévision. Mais je ne voulais pas de ça… ce n'était pas moi ! »

[27] « *The exclusivity of Sun City environments means […] that they "are defined as much by the absent image – old poor folks in deteriorating neighborhoods in cold, gray northern cities and towns – as by the image presented : handsome, healthy, comfortably middle-class 'seniors', busily filling sun-filld days". In other words, the retirement Sunbelt is a spatial and cultural expression of accumulated social inequalities embedded in the life courses and biographies of aging individiuals.* » S. Katz et K.E. McHugh, « Age, Meaning and Place : cultural narratives and retirement communities », art cit, p. 275.

[28] K.E. Mchugh, « Three faces of ageism », art cit.

[29] « **Lindsey** – L'année dernière je suis allé en Floride. Il y a une énorme *retirement community* là-bas qui s'appelle "*The Villages*", la plus grande retirement community du monde, et j'y ai passé du bon temps... mais... c'était exactement l'opposé de ça! Tout le monde était nanti et snob et égoïste et exigeant et malpoli et personne n'a jamais dit : "Allons faire ça!", tu vois. »

down the hall to play cards, I'd go to the swimming pool for a rub for old people… »[30] Et cela dans quel but, se demandait-il : « *Wait for the undertaker to come by* »[31] ?

Le critique de ce à quoi la société les encourage à aspirer (maison de retraite de luxe, *senior communities*), traduit une critique de la spatialité du vieillissement. Le but de celle-ci est d'empêcher les personnes âgées de devenir « passives », afin de les conserver dans le cercle de la consommation[32] : le vieillissement, présenté comme une maladie, trouve son remède dans l'activité (« *busy ethic* »[33]) qui maintient le corps et l'esprit indéfiniement intacts[34]. En effet, les publicités et les communications destinées aux potentiels clients de ces espaces urbains franchisés mettent généralement largement l'accent sur une « *active retirement* »[35] orientée avant tout vers les loisirs et les plaisirs (« *leisure* »). Cette « retraite active » met en avant une vieillesse hors du temps, éternellement jeune, pleine d'énergie, émancipée de la famille, sans maladie… et qui reste partie prenante de l'économie *via* la consommation, bénéfique à la « *retirement industry* » qui produit ces espaces urbains[36]. Ainsi, à des espaces sont associés une certaine représentation de la vieillesse[37] : en plus de s'incarner dans des représentations sociales, la vieillesse se localise dans la ville[38], et fuir cette représentation passe aussi par fuir ces espaces.

Concernant les réfractaires moins riches, ils sont eux aussi critiques de ce que représente une maison de retraite, même s'ils n'ont de toute manière pas les moyens de se les payer, comme le dit Dave : « *I just didn't feel like I'd be comfortable or happy sitting around in a retirement home, which I probably couldn't afford anyway!* »[39]. Qu'il s'agisse de Donnie (« *We're damn*

[30] « Si j'allais là-bas, je descendrais dans le hall pour le petit-déjeuner, je descendrais dans le hall pour le déjeuner, je descendrais dans le hall pour jouer aux cartes, j'irais à la piscine pour recevoir un massage pour vieux… »

[31] « A attendre que le croque-mort se montre. »

[32] K.E. Mchugh, « Three faces of ageism », art cit, p. 176.

[33] *Ibid.*

[34] K.E. McHugh, « The "ageless self"? », art cit, p. 105.

[35] Face à la prolifération de clubs et le nombre d'activités proposées dans la *retirement community* « The Villages » en Floride, D. Simpson va jusqu'à parler de « *hyperactive adult (leisure) lifestyle* ». D. Simpson, *Young-old*, *op. cit.*, p. 202.

[36] K.E. Mchugh, « Three faces of ageism », art cit.

[37] K.E. McHugh, « The "ageless self"? », art cit, p. 104.

[38] « Aging is not only embodied; it is also emplaced in time and space. » Glenda Laws, « Embodiment and Emplacement: Identities, Representation and Landscape in Sun City Retirement Communities », *The International Journal of Aging and Human Development*, juin 1995, vol. 40, nº 4, p. 253.

[39] « Je ne pensais pas que j'aurais été à l'aise ou heureux à rester assis dans une maison de retraite, ce que je ne pourrais probablement pas me payer de toute manière ! »

lucky we found this lifestyle, we'd be miserable in a city. »[40]), de Jody (« *In a house… it's just so expensive, you know. You have the mortgage, work a job to pay for everything…* »[41]) ou de Hart (« *House payment was 1200$ a month, and that was just a little house […] so it's kind a nickel and dime game.* »[42]), ces réfractaires ont bien en tête que la place que leur promet la société est payante. En effet, vouloir ne serait-ce que se maintenir dans l'espace est payant, et la fuite de la sédentarité permet d'éviter cette contrainte. Nous avons vu que pour Hart comme pour Mark et Sheila, le camping-car est la solution économique qui leur permet de cesser de travailler. Pour Melody, qui ne se résout pas à reprendre un travail « *9-to-5* » après avoir perdu son studio de production et son appartement, le camping-car est la solution économique qui lui permet de quitter Los Angeles. Lorsque sa mère meurt, Donnie doit se contenter d'une toute petite retraite qui ne lui permet pas de vivre convenablement en ville.

En effet, il est important pour les réfractaires qui partent pour des raisons économiques de se détacher économiquement de l'espace, c'est pourquoi la question de l'endettement est revenue à plusieurs reprises dans les entretiens. Le refus de s'endetter ne tient pas seulement à la faiblesse des revenus d'une part importante de réfractaires, mais surtout à leur capacité à « subordonner toute possibilité de choix » en « jetant un pont » entre le présent et le futur[43]. Pour qui quitter l'espace se fait en même temps que quitter le travail, rester endetté représente un risque de devoir retourner au travail et de se retrouver à nouveau piégé dans un espace. Plusieurs fois lors de l'entretien, Mark et Sheila ont insisté sur l'importance de pouvoir être véritablement libres vis-à-vis de toutes dettes et engagements financiers : « *We wanted to retire debt-free.* »[44].

> « **Sheila** – *Other than paying our life insurance, medical insurance, and vehicle insurance, we're debt-free. We couldn't do it any other way.* »[45]

[40] « On est sacrément chanceux d'avoir trouvé ce mode de vie, on serait misérables en ville. »

[41] « Dans une maison… c'est juste tellement cher, tu sais. Tu as un prêt, tu travailles pour tout payer… »

[42] « Le loyer de la maison était de 1200 $ par mois, et c'était juste une petite maison […] donc c'est un peu au centime près. »

[43] « La dette n'est pas seulement un dispositif économique, elle est aussi une technique sécuritaire de gouvernement visant à réduire l'incertitude des comportements des gouvernés. En dressant les gouvernés à « promettre » (à honorer leur dette), le capitalisme « dispose à l'avance de l'avenir » puisque les obligations de la dette permettent de prévoir, de calculer, de mesurer, d'établir des équivalences entre les comportements actuels et les comportements à venir. » M. Lazzarato, *La fabrique de l'homme endetté: essai sur la condition néolibérale*, Paris, Amsterdam, 2011, p. 39.

[44] « On voulait partir sans aucune dette. »

[45] « **Sally** – Au-delà du paiement de notre assurance vie, de l'assurance médicale, et de l'assurance des véhicules, on est libre de dettes. Ou aurait pas pu faire ça autrement. »

À l'image d'Allison ou de Sally, Barb' a elle aussi posé comme condition de se dégager de toute dette pour pouvoir entamer ce mode de vie.

> « **Barb'** – *I came on the road I paid all my bills first. So I came out here free… no debt, no stress! Everything I have is right here. I don't have a home anymore anywhere, you know… a building anywhere that is mine. I had to leave all that behind in order to really embrace this lifestyle.* »[1]

C'est pour cette raison qu'il est très important pour les réfractaires de ne pas s'endetter pour l'achat de leur camping-car : il faut que celui-ci soit à eux, coûte que coûte. Leur habitat ne doit pas être saisissable. Seuls les réfractaires les plus riches peuvent se permettre de garder une maison, comme Dean, qui le fait par confort même s'il exprime en entretien ne plus y avoir aucun attachement. Pour les moins riches, garder une maison est tout sauf un confort : c'est une fixation négative dans un espace qu'ils ont cherché à fuir.

Les réfractaires expriment donc tous une critique vis-à-vis de l'espace comme bien de consommation : les plus riches ne veulent pas avoir à payer pour un espace de vie où on leur imposerait un emploi du temps ou une manière de vivre, et les plus pauvres ne veulent plus avoir à travailler *ad vitam* pour pouvoir se maintenir dans leur habitat. Nous verrons au chapitre suivant que les réfractaires rejettent cet imaginaire de vieillards consommateurs ou travailleurs que la société leur propose en s'appropriant un autre imaginaire tout à fait américain, celui de la liberté et du contact avec la nature. Mais avant d'étudier ceci, nous allons voir maintenant que les réfractaires ont des dispositions favorables au départ sur la route.

b. Une socialisation à la mobilité

Les trois quarts des réfractaires présentent des signes de socialisation à la mobilité qui les disposent à envisager favorablement l'idée de vivre en habitat mobile.

Premièrement, les enquêtés sont très majoritairement des personnes qui ont été amenées à se déplacer au cours de leur vie. Alors que la très grande majorité des déménagements se font, aux États-Unis, au sein du même *county* ou du même État (72 % des déménagements de personnes de moins de 55 ans concernent des déplacements de moins de 80 kilomètres[2], et

[1] « **Barb'** – Je me suis lancée sur la route et j'ai d'abord payé toutes mes factures. Donc je suis venue ici libre… pas de dettes, pas de stress ! Tout ce que je possède est juste là. Je n'ai plus de maison nulle part dorénavant, tu sais… un bâtiment quelque part qui est à moi. Je me devais de laisser tout ça derrière moi pour vraiment embrasser ce mode de vie. »

[2] « *American Housing Survey. 2015, National, Housing Migration, All Occupied Units, by Age of Householder* », U.S. Census Bureau, 2015.

82 % des déménagements se font dans l'État[1]), les réfractaires ont au cours de leur vie majoritairement changé d'État, souvent à plusieurs reprises. Ces déménagements ont lieu lors d'étapes importantes de leurs vies : Allison quitte Philadelphie au profit du Maine en quittant sa famille, Donnie se fait renvoyer de sa famille en Utah pour être incarcéré en Californie, Jody comme Donna changent d'État à l'occasion d'un nouveau mariage, David quitte Cleveland au profit du Texas pour changer de métier et de mode de vie… Les grandes étapes de vie des réfractaires s'accompagnent souvent d'une migration de longue distance.

Deuxièmement, les réfractaires ont déjà été majoritairement socialisés à l'habiter en camping-car. Sept d'entre eux (23 %) ont rencontré la pratique du camping dès leur enfance. Certains comme Dean ont grandi à la campagne et ont fait très tôt l'expérience du camping (« *I grew up in country. I used to tent all the time, riding horses with my brothers.* »[2]), d'autres comme Trisha, Hart ou Sandy disent avoir commencé le tourisme en camping dès leur jeunesse et continué toute leur vie. Quant à Carry, elle est régulièrement partie en vacances en camping-car dès son plus jeune âge dans des petites caravanes construites par son père. Aujourd'hui, elle vit dans son camping-car qui a été aménagé par son père avant qu'il ne meure et le lui lègue.



Photographie 35. *Carry me présentant sa salle de bain extensible réalisée par son père. Janvier 2018.*

[1] Riordan Frost, *Are Americans Stuck in Place? Declining Residential Mobility in the US (Research Paper)*, Joint Center for Housing Studies, Harvard University., Cambridge, MA, 2020.

[2] « J'ai grandi à la campagne. J'avais l'habitude de camper tout le temps, de faire du cheval avec mes frères. »

Seize réfractaires (53 %) ont une socialisation secondaire au camping-car *via* leurs familles ou des amis. Donnie, Sheila, Sally et Patty ont tous des membres de leurs familles qui les invitent directement à copier leur mode de vie en s'achetant un camping-car. Nous avons vu pour Sally que celle-ci découvre l'herbe (qui lui permettra de sortir de son addiction aux opiacés) concomitamment à la vie en camping-car grâce à sa cousine. Les parents de Sheila et Patty ont eux-mêmes été *snowbirds*. D'autres sont encouragés par des amis à abandonner la sédentarité. Suzee reçoit dans le jardin de sa maison de nombreux amis itinérants qui restent parfois installés pour tout l'été, et cela lui donne l'idée de vivre dans une voiture pour rejoindre le soleil du Sud lorsqu'elle qu'elle perd sa maison. Concernant Barb', c'est Carry, qu'elle rencontre sur internet *via* la question du travail saisonnier, qui l'encourage à s'acheter un camping-car et à la rejoindre La Posa. Enfin, sept réfractaires (23 %) n'ont laissé apparaître aucun signe de socialisation antérieure à l'habitat mobile durant l'entretien, et ont dit découvrir totalement ce mode de vie lors de l'évasion.

Le départ sur la route est donc issu de la rencontre entre une lassitude vis-à-vis du temps passé au travail, un évènement biographique qui les amène à quitter ce dernier, un rejet de la spatialité du vieillissement – que ce soit pour des raisons de goût ou pour des raisons économiques – et, pour la majorité des cas, une socialisation à la mobilité qui dispose à adhérer à la vie non-sédentaire. Il reste cependant à voir comment le passage à la vie mobile reconfigure leur rapport au travail, qu'ils cherchent à quitter.

4. QUITTER LE TRAVAIL OU QUITTER LE « *9-TO-5* » ?

Les dispositions légales étatsuniennes incitent les personnes âgées à rester au travail ou à y retourner au-delà de leurs 66 ans, âge légal de départ à la retraite pour cette génération. En effet, après une prise de conscience de la part de l'État fédéral concernant une discrimination au travail liée à l'âge (et donc une entrave à la liberté de travailler et de s'enrichir), une série de lois dans les années 1960 (« *Age discrimination in Employment Act* »[1]) et 1970 (« *Age discrimination act* »[2]) interdit à un employeur de refuser de recruter une personne âgée ou de la changer de position dans l'entreprise en raison de son âge. De plus, la loi « *Senior Citizens Freedom to Work Act* » de 2000 autorise les travailleurs à cumuler leurs salaires et le taux plein

[1] Howard C. Eglit, « L'age dans le monde du travail aux Etats-Unis », *Retraite et société*, 2007, vol. 2, n° 51, p. 43-75.

[2] T. Ghilarducci, « Les politiques de retraite et du travail aux États-Unis », art cit, p. 47.

de la pension de retraite publique, revenant ainsi sur la loi « *Social Security Act* » de 1935 qui interdisait ce cumul[1]. De ce fait, ce qui est communément appelé « âge de départ à la retraite » se réduit finalement à un âge auquel on peut prétendre toucher une retraite à « taux plein » sans que cela affecte, sur le plan légal, la possibilité de travailler[2]. Ainsi, malgré une baisse constante du taux d'emploi des 65 ans et plus de la fin de la Seconde Guerre mondiale jusqu'au milieu des années 1980, où il concerne 15 % des hommes et 7 % des femmes, la courbe s'inverse au début des années 1990 pour voir en 2010 plus de 20 % des hommes et près de 15 % des femmes travailler au-delà de 65 ans[3].

Ce phénomène est dû certes à l'incitation légale à retourner au travail, mais aussi à la faiblesse des pensions de retraite aux États-Unis. Celles-ci deviennent de moins en moins stables depuis une quarantaine d'années, du fait du recul des régimes à « prestation définie » (historiquement, les pensions de sécurités sociales établies par l'État depuis 1935[4]) au profit de régimes à « cotisation définie » : si le travailleur sait ce qu'il cotise, le montant de la pension peut fluctuer en fonction de l'activité des marchés financiers.

> « En matière de retraites, ces régimes [à cotisations définies] participent d'un transfert explicite de risques financiers des employeurs vers les salariés. La transformation des régimes complémentaires se fait donc dans le sens d'une réduction globale de la sécurité économique offerte aux travailleurs américains, qui sont de plus en plus vulnérables face aux aléas des marchés financiers »[5].

En plus de représenter des risques de pertes pour les travailleurs, ces plans d'épargnes ne sont généralement pas assez alimentés par les travailleurs pour leur assurer une retraite suffisante à sa clôture[6]. Et pour les plus pauvres qui ont accès à des retraites complémentaires dépendantes des cours boursiers, le risque est plus grand que pour les plus riches, car ces derniers ont des sources de revenus plus diversifiées. Enfin, les plans à « cotisation définie » incitent les

[1] C. Pihet, *Vieillir aux Etats-Unis*, *op. cit.*, p. 95.

[2] Debbie Laliberte Rudman, « Shaping the active, autonomous and responsible modern retiree: an analysis of discursive technologies and their links with neo-liberal political rationality », *Ageing and Society*, mars 2006, vol. 26, nº 2, p. 182.

[3] *Bureau of Labor Statistics, Current population survey,* 2011. Dépassant même les projections qui prévoyaient 14.8% pour tous sexes confondus en 2010. C. Pihet, *Vieillir aux Etats-Unis*, *op. cit.*, p. 96.

[4] Vincent Touzé, « Le financement des retraites aux États-Unis: Impact de la crise et tendances de long terme », *Revue de l'OFCE*, 2011, vol. 118, nº 3, p. 67.

[5] D. Béland, « Vieillissement, discours politique et réforme des retraites aux États-Unis », art cit, p. 31.

[6] T. Ghilarducci, « The end of retirement », art cit, p. 8-9.

employés à repousser l'âge de départ à la retraite, contrairement aux plans publics qui assurent une retraite pleine à un âge fixe[1].

Dans ce contexte, étant donnée la situation financière difficile de beaucoup d'entre eux, il est courant de voir des réfractaires retourner au travail après quelques années passées sur la route sans travailler[2]. Pour Gary, le décès de sa femme a grandement fragilisé ses finances : « *I'm making 900$ less than I was when my wife was alive, so it's taking some adjustment, I'm spending more than I'm making, I gotta get that fixed.* »[3]. Mais les ajustements de son mode de vie n'ont pas suffi, et il a du se résigner à trouver un emploi de *campground host*. Mark et Sheila ont eux aussi du retourner au travail en tant que *campground hosts* après deux années sur la route. Officiellement, Mark ne peut pas travailler du fait de ses problèmes de cœur, et seule Sheila apparaît sur le contrat de travail. Mais Mark l'aide au travail administratif. Leur grand *fifth-wheel* de quarante pieds de long leur coûte très cher en essence et en entretien, et Mark et Sheila préfèrent retourner au travail plutôt que de réduire la taille de leur habitat. Pour ces réfractaires pauvres, l'habitat mobile et les offres d'emplois qui y sont associées permettent de trouver des moyens de ne jamais payer le sol, en profitant des installations mises à disposition par les employeurs, comme les parcs nationaux. Cette aussi pour cette raison que Donnie et Patty ont recommencé à travailler après deux ans de retraite sur la route : « *We need a free parking place for this. And that's another thing the camp hosting does: it gives us some place to park this rig. We can't afford these trailer parks and stuff.* »[4] Ils sont 13 réfractaires (43 %) à continuer à travailler après avoir quitté la sédentarité. Si certains échappent au travail en s'évadant, comme Hart ou Melody, d'autres n'y échappent que sous sa forme « *9-to-5* » et sont contraints de continuer à travailler de manière plus ou moins régulière.

Il faut souligner qu'historiquement, le camping-car doit d'abord son expansion et sa démocratisation à la question du travail, et non à la question des loisirs[5]. Reconnu comme un

[1] T. Ghilarducci, « Les politiques de retraite et du travail aux États-Unis », art cit, p. 59.

[2] « Il apparaît en résumé que le retour au travail après une prise de retraite est en grande partie corrélé, pour les précaires, à de faibles revenus, une protection de santé faible ou inexistante, une pension d'entreprise faible ou inexistante. Fondamentalement, les précaires travaillent pour assurer leur survie et subvenir à leurs besoins de base. » F. Lesemann et J. Beausoleil, « Les emplois «post-carrière» aux États-Unis », art cit, p. 27.

[3] « Je gagne 900$ de moins que lorsque ma femme était vivante, alors ça nécessite quelques ajustements, je dépense plus que ce que je gagne, il faut que je règle ça. »

[4] « Il nous faut un parking gratuit pour ça. Et c'est autre chose qu'offre le *camp hosting* : ça nous donne un endroit où garer notre camping-car. On ne peut pas se payer ces *trailer parks* et tout. »

[5] John B. Jackson, *A la découverte du paysage vernaculaire*, Arles (Bouches-du-Rhône); Rennes (Ille-et-Vilaine), Actes Sud, 2003, p. 198.

habitat régulier dès 1935[1], l'habitat mobile (sous la forme de « *trailer* » ou de « *mobile home* ») se popularise grâce aux commandes publiques de l'État durant la première moitié de la Seconde Guerre mondiale, destinées aux travailleurs de l'industrie militaire[2]. La demande soudaine en main d'œuvre des chantiers militaires a provoqué de grands mouvements de population à travers le pays. Cette solution de logement temporaire s'est pérennisée, et aujourd'hui 6,4 % des habitations aux États-Unis, soit 8,6 millions d'unités, sont des *mobile homes* ou des camping-cars[3].

Comme le souligne A. Le Marchand, le fait de vivre dans un habitat mobile ne met pas « hors jeu » ses occupants[4], qui peuvent profiter de niches d'emplois qui leur sont spécifiquement destinées. En étant disponible pour travailler aux quatre coins du pays et en se déplaçant de manière autonome avec son habitat, cette force de travail est captée par des employeurs privés et par l'État pour répondre à des demandes temporaires. Jessica Bruder a montré qu'Amazon recrute spécifiquement des personnes âgées mobiles pour le *Camperforce Program*, car l'entreprise a besoin de faire fonctionner ses entrepôts logistiques de manière saisonnière[5]. Mais aucun des réfractaires de l'échantillon ne travaille pour cet employeur qui n'a pas une très bonne réputation, en raison de la difficulté du travail, et qui ne s'accorde pas avec l'envie de contact avec la nature que les réfractaires peuvent mettre en avant.

> « **Patty** – *[Amazon] pay good wages, but I worked so many years as a customer service, I don't want to do that anymore. I would rather be outside, you know, be able to go outside and stuff like that… You can't do that with Amazon.* »[6]

Les parcs naturels, quelle que soit leur forme (*National Park, National Forest, County Park, State Park, State Beach…*), recrutent des habitants de camping-cars en tant que « *campground hosts* », un travail qui consiste à recevoir les touristes et entretenir les campings des parcs durant les mois d'été. Ceci permet de faire l'économie de la construction et de l'entretien d'habitat en dur pour les travailleurs temporaires, qui se partagent généralement un contrat de travail pour deux, comme c'est le cas pour Donnie et Patty ou Mark et Sheila.

---

[1] J.F. Hart, M.J. Rhodes et J. Morgan, *The unknown world of the mobile home*, *op. cit.*, p. 10.

[2] A.D. Wallis, *Wheel estate*, *op. cit.*, p. 88-95 ; A. Le Marchand, *Enclaves nomades*, *op. cit.*, p. 133-134.

[3] U.S. Census Bureau, 2015.

[4] A. Le Marchand, *Enclaves nomades*, *op. cit.*, p. 7.

[5] J. Bruder, *Nomadland*, *op. cit.*, p. 95-114 ; A. Le Marchand, *Enclaves nomades*, *op. cit.*, p. 108.

[6] « **Patty** – Amazon paye bien, mais j'ai travaillé tellement d'années dans le service aux clients, je ne veux plus faire ça. Je préfère être dehors, tu vois, pouvoir aller dehors et des choses comme ça… Tu peux pas faire ça avec Amazon. »



Figure 2. *Brochure collectée au RV Show de Quartzsite, en janvier 2016. AL & L, un exploitant de campings dans les parcs nationaux, paye au salaire horaire minimum en vigueur dans l'État. Selon les enquêtés, les petits contrats de travail de 32h/semaine sont largement sous-estimés : ils effectuent généralement un travail à deux, bien au-delà de 32h/semaine chacun.*

Le *camp hosting* est populaire auprès des réfractaires pour au moins deux raisons. Premièrement, le calendrier s'agence bien avec la période d'occupation du désert de La Posa. De très nombreux enquêtés ont une distinction nette dans leur agenda de l'année : l'emploi dans les parcs nationaux cours de mai à août, ce qui permet de vivre à La Posa de septembre à avril. Deuxièmement, les parcs nationaux offrent un cadre de vie dans des paysages naturels qui tranchent avec les grandes villes que les réfractaires ont fuies, comme le dit Sally :

> « **Sally** – *I think it's really great. And I want to take advantage of being able to go to new places, and work… they pay my rent, they pay me by the hour. God I got a beautiful site, in a park! Meet new people. It's good. It can be hard work but it's good.* »[1]

Le *camp hosting* représente non seulement un moyen de recevoir de l'argent, mais pour ceux qui savaient qu'ils ne pourraient aucunement se passer de travailler, le *camp hosting* a été ce qui a permis de sauter le pas pour s'évader, comme c'est le cas pour Sally, alors prise par un sentiment d'enfermement après sa désintoxication à l'oxycodine et la mort de sa sœur. Pour Barb' qui subit des pneumonies à répétition, le *camp hosting* est ce qui lui permet de quitter son travail d'enseignante et les hivers difficiles du Wisconsin :

> « **Barb'** – *And then, just for fun, I applied to a job as camphost. I thought: 'I'll just move to a campground and I'll see if I can do it [live in an RV]'. And… I got accepted into the Georgia State Parks System, I had two weeks to pack up everything and get there to show up for my appointment. And… I did it! You know, I thought: 'If I don't do this now. If I don't take this chance, I'm always gonna wonder what if, what if I did that?' So, I just threw cushion to the wind, and I did it!* »[2]

Quartzsite permet aussi aux réfractaires de travailler. Lorsque Jody préfère, après sa toute première saison de *camp hosting*, suivre ses collègues à Quartzsite plutôt que de retrouver son mari à Las Vegas, c'est grâce à un emploi temporaire dans la bibliothèque municipale qu'elle peut se fixer à Quartzsite. Suzee fait du baby-sitting, et Carol réalise du travail manutentionnaire durant les grandes festivités de Quartzsite. Ceux qui s'engagent comme *campground hosts* volontaires auprès du BLM (pour gérer le paiement du *pass* ou pour nettoyer les toilettes) ont pour certains accès à l'électricité gratuitement, produite par les grands

[1] « **Sally** – Je trouve que c'est vraiment super. Et je veux profiter de pouvoir aller dans de nouveaux endroits, et travailler… ils payent mon loyer, ils me payent à l'heure. Dieu qu'est-ce que le site est beau, dans un parc ! Rencontrer de nouvelles personnes. C'est bien. Ça peut être un travail difficile des fois, mais c'est bien. »

[2] « **Barb'** – Et puis, juste pour rire, j'ai candidaté à un boulot d'hôte de camp. Je me suis dit : "Je vais juste aller m'installer dans un camp et voir si je peux le faire [vivre en camping-car]." Et… j'ai été acceptée par le Georgia State Parks System, j'ai eu deux semaines pour faire mes affaires et être prête à me présenter au rendez-vous. Et… Je l'ai fait ! Tu vois, je me suis dit : "Si je ne le fais pas maintenant, si je ne saisis pas cette chance, je ne vais jamais arrêter de me demander et si, et si je l'avais fait ?" Alors, je me suis juste laissée embarquer, et je l'ai fait ! »

panneaux solaires à l'entrée des zones de la LTVA. Ces habitants du désert de La Posa, perçus de manière générique comme des touristes par les habitants réguliers et sédentaires de la ville de Quartziste, sont aussi, à la fois, une force de travail qui permet de faire tourner l'économie de la ville pendant la période de festivités[3].

Pour conclure, si le passage à l'habitat mobile ne permet pas toujours de s'émanciper complètement du travail, il permet aux réfractaires de transformer leur rapport à celui-ci et d'avoir accès à des niches emplois temporaires auxquelles ils n'auraient pu accéder autrement, et ainsi de s'échapper du travail « *9-to-5* ».

[3] A. Le Marchand, *Enclaves nomades*, *op. cit.*, p. 131-132.

CONCLUSION DU CHAPITRE 1

Même s'ils peuvent avoir l'âge légal de la retraite lorsque je les rencontre à La Posa, les réfractaires ne sont pas à proprement parler des retraités mobiles ou des *snowbirds* tels que l'entend la littérature scientifique. Les réfractaires sont des personnes de toutes classes sociales qui ne veulent pas attendre d'avoir 66 ans, ni même souvent 62 ans, pour cesser de travailler[4]. Ils se voient vieillir et veulent profiter d'un temps libéré du travail, « *for the next ten years of my good last of the good life* »[5], comme le dit Allison. Certes, l'espérance de vie a augmenté ces dernières dizaines d'années[6], mais de quelle vie parle-t-on[7] ? Allison, qui a vécu dans l'opulence jusqu'à ses 56 ans, a statistiquement plus de chance de rester en bonne santé plusieurs années après ses 61 ans. Mais les travailleurs, ouvriers et employés, qui représentent la majorité des réfractaires, ne vivront peut-être pas en bonne santé aussi longtemps[8]. Et ceux-ci ne veulent pas continuer à travailler dans une société où allongement de l'espérance de vie rime avec carrière plus longue[9].

Les réfractaires quittent simultanément deux choses : le travail et l'espace de vie sédentaire. Ils quittent tout d'abord un travail « *9-to-5* » jugé chronophage. En plus de ne permettre que très rarement de s'enrichir, le travail n'a eu aucun intérêt substantiel à leurs yeux, comme on a pu le voir à travers la difficulté qu'ils ont eue à en parler durant les entretiens. L'arrêt du travail amène rapidement à reconsidérer le rapport à la sédentarité, car l'espace est payant, et qui refuse de continuer à travailler ne peut continuer à se payer l'espace. Les problèmes économiques s'imposent vite aux réfractaires peu fortunés, majoritaires dans l'échantillon, dès lors qu'ils décident d'arrêter de travailler, et la critique de la marchandisation de l'espace rejoint alors très rapidement la critique du temps passé au travail. Nous avons vu, enfin, qu'ils partagent des dispositions qui rendent imaginable et désirable la possibilité de quitter l'habitat sédentaire au profit d'un habitat mobile, jugé plus économique.

---

[4] C. Forget, « Les limites du concept de tourisme résidentiel », art cit, p. 6.

[5] « Pour les dix prochaines années de la bonne fin de ma bonne vie. »

[6] L'espérance de vie à la naissance est passée de 71,1 ans en 1971 à 78,8 ans en 2014. Depuis, l'espérance de vie est en diminution constante, atteignant 78,5 ans en 2018. « *World development indicators, life expectancy at birth (male and female), U.S.A., 1971-2018* », Banque Mondiale, 2021.

[7] Didier Fassin, *De l'inégalité des vies: Leçon inaugurale prononcée le jeudi 16 janvier 2020*, Paris, Collège de France, 2020.

[8] N.E. Adler et J.M. Ostrove, « Socioeconomic Status and Health », art cit ; M. Myck, M. Najsztub et M. Oczkowska, « La santé des personnes âgées selon le niveau socio-économique », art cit, p. 6.

[9] T. Ghilarducci, « Do Longer Lives Mean Just More Work? », art cit.

Pour conclure, il est nécessaire de revenir sur les statistiques officielles de l'emploi aux États-Unis. Nous avons vu dans la dernière section que de nombreux réfractaires sont contraints de retourner à un travail après avoir quitté leur carrière. Le chiffre de 56,9 ans évoqué en introduction du chapitre ne correspond pas à l'âge d'arrêt total de toute activité qui soit un travail, mais à l'âge moyen d'arrêt de la carrière parmi les réfractaires. Si l'on considère seulement les âges de fin de carrière des réfractaires (aire rouge foncé sur le graphique ci-dessous), ils se situent bien en dessous du taux d'emploi national dès 55 ans. Mais étant donné que le *Bureau of Labor Statistics* considère comme active toute personne qui travaille au moins une heure par semaine ou qui cherche activement un emploi[10], l'ajout du paramètre de retour à l'emploi dans les statistiques des réfractaires (aire orange) amène ceux-ci à bien plus s'approcher des statistiques nationales du taux de participation à l'emploi[11].

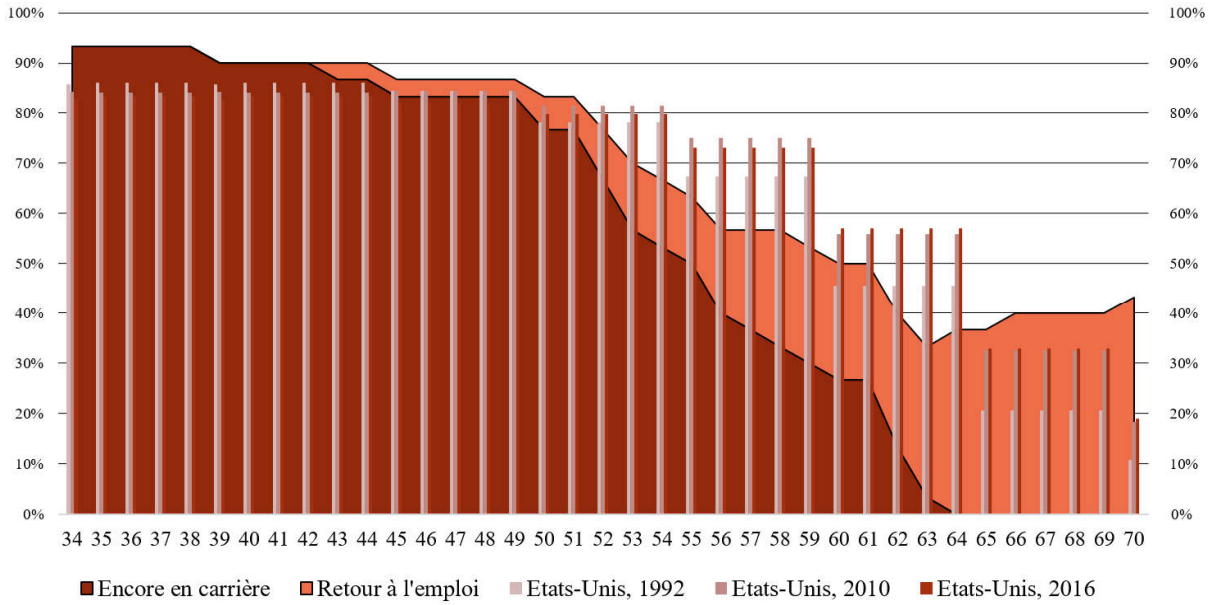


Figure 3. *Taux de réfractaires encore dans leur carrière et retournés à l'emploi (aires empilées) au regard du taux d'emploi en fonction de l'âge à l'échelle nationale (barres), en 1992 (plus vieille date de sortie du travail d'un enquêté), 2010 (date médiane) et 2016 (date la plus récente). Source : Bureau of Labor Statistics, « Civilian labor force participation rate, white only », 2021.*

Le fait que l'échantillon de réfractaires se confonde presque avec les statistiques nationales amène à se demander si le phénomène que nous étudions n'est pas d'une portée bien plus générale que notre échantillon. En effet, combien sont les réfractaires aux États-Unis ?

[10] Donna Kesselman, « Le modèle d'emploi étasunien en état de crise », *IdeAs*, 22 mai 2015, nº 5, p. 2.

[11] Aucun réfractaire ne travaille à temps plein, alors qu'il s'agit de 60% des travailleurs de 65 ans et plus à l'échelle nationale en 2016. Source : https://www.bls.gov/opub/ted/2008/aug/wk1/art03.htm (consulté le 05.08.21).

Combien sont ces personnes qui quittent le travail « *9-to-5* » durant leur cinquantaine et retournent dans des emplois temporaires ? Si leur situation échappe aux statistiques officielles en se fondant dans les moyennes nationales, les réfractaires du désert ont cependant la particularité d'avoir lié la fuite du travail à un départ sur la route, et ils deviennent physiquement observables dès lors qu'ils se regroupent dans le désert, sans quoi ils échapperaient aussi bien aux statistiques qu'à l'observation.

C'est la spécificité de ces réfractaires du désert que d'exister comme groupe social parce qu'ils s'approprient collectivement un espace : leur évasion resterait à l'état d'action si elle n'était pas suivie d'une appropriation collective qui la fait passer d'action isolée à pratique socialisée. C'est ce que nous allons étudier avec les deux prochains chapitres

CHAPITRE 2

« *THIS IS MY WINTER HOME NOW* » :

S'INSTALLER DANS LA BRÈCHE

Lundi 22 janvier 2018

Je me dirige à pieds vers chez Paul. Je veux voir comment ses travaux ont avancé et prendre de nouvelles photos de chez lui. J'aperçois sa tente, enfoncée dans un magnifique arbre *ironwood*, et je traverse un *wash* assez profond pour entrer dans son « domaine », comme il dit. J'ai un peu l'impression de faire effraction chez lui en passant par une entrée dérobée, mais son domaine est si grand que je n'ai jamais vraiment compris où se situe la véritable entrée, ni même s'il y en a une. Paul est en train de discuter avec Allison devant sa tente. Elle est passée elle aussi voir ce domaine dont on lui avait parlé, et elle s'apprête à partir. Après les avoir salués, je prends des photos d'eux alors qu'ils finissent leur conversation sans faire attention à l'appareil.

Dès qu'Allison part, je donne à Paul une photo de lui que j'ai prise l'année passée, lorsque nous avons fait son entretien. Il sourit en se voyant tirer sur une pipe à herbe : « *Ha ! That's a great picture!* »[12] Il sait pourquoi je suis là, et me propose tout de suite de faire le tour du propriétaire. Son domaine est un grand terrain délimité par deux *washes* et leurs ramifications qui s'étend sur une soixantaine de mètres de longueur et une trentaine de largeur. Tout le sol est terrassé et le niveau est parfaitement stabilisé. Il a renforcé le talus autour du *wash* qui passe près de sa tente et a disposé des petites pierres blanches en cercle autour de tous les buissons. À différents endroits aux limites de son domaine, il a installé de grosses pierres pour bloquer le passage d'ATVs qui avaient tendance à traverser chez lui. Un tel travail d'aménagement lui a pris trois hivers.

[12] « Ha ! C'est une super photo ! »



Photographie 36. *Le domaine de Paul, après trois hivers de travaux de terrassement et de décoration. Janvier 2018.*



Photographie 37. *Paul a terrassé son domaine pour pouvoir y jouer au golf. Janvier 2018.*

Un petit jardin d'agrément autour d'un buisson indique le « *9200 North La Posa* ». Il a souhaité faire le plus grand nombre possible avec les tuiles qu'il a trouvé au magasin, car il est installé, dit-il, dans la banlieue (« *suburb* ») de La Posa : « *Donnie is downtown North La*

> *Posa, and I'm at the 9200!* »[13]. Nous continuons le tour de son domaine, et Paul s'arrête devant chaque petit jardin d'agrément pour m'expliquer l'origine et la signification de son aménagement. Nous finissons la visite sous l'*ironwood* où, parmi les branchages les plus touffus, Paul a installé sa salle de bain : une bassine, une corde à linge et un miroir posé sur une grosse branche.
>
> Lorsque je repars, Paul m'accompagne vers la sortie de son domaine, la vraie, où il a installé quelques marches en parpaing à travers le *wash*. Il y a récemment installé un panneau indiquant « *Paul's* ». Après de tels travaux d'aménagement et de terrassement, il est sûr maintenant de revenir ici tous les ans : « *This is my winter home now*. »[14].

Les occupants du désert de La Posa sont considérés par l'État comme des touristes (« *visitors* ») qui vivent temporairement dans une réserve naturelle, et aucunement comme des habitants. Pourtant, le cas de Paul met en évidence que le désert est un espace que les réfractaires s'approprient matériellement comme symboliquement. Ce chapitre étudie le lien entre appropriation de l'espace et socialisation, et notamment la socialisation aux échanges de dons. Pour cela, nous allons nous intéresser à ce qui attire les réfractaires dans le désert de La Posa, comment ils y entrent, et comment ils s'y installent durablement, au regard du rôle des échanges de dons dans ce processus.

La première section étudie le désert de La Posa en relation avec la sociologie des réfractaires : quelles sont les caractéristiques particulières du désert, notamment sur le plan juridique et administratif, qui en font une brèche dans laquelle s'engouffrent les réfractaires ? Quelles sont les caractéristiques qui permettent à ceux-ci de s'approprier cet espace au-delà de ce que l'État prévoit ?

La deuxième section analyse la période de transition entre le premier départ sur la route et la première arrivée à La Posa. Tous les réfractaires disent avoir éprouvé du doute et de l'instabilité durant cette période, et nous verrons comment ce doute prépare à adhérer aux attentes collectives propres à cet espace, et notamment à recevoir le premier don, le *don initial* d'espace.

La troisième section montre comment les habitants du désert se socialisent à et par l'espace et comment l'appropriation collective du désert par les réfractaires est un vecteur de socialisation des nouveaux arrivants. Elle montre ensuite comment l'adhésion à un nouveau mode de vie dans un nouvel espace sert à nourrir la critique de l'ancien mode de vie.

---

[13] « Donnie est le centre-ville de La Posa, et moi je suis au 9200 ! »

[14] « C'est mon chez-moi d'hiver, maintenant. »

PREMIERE SECTION

LA BRECHE : LA « *LONG-TERM VISITOR AREA* » DE LA POSA

Deux questions vont nous permettre d'expliquer ce qui attire les réfractaires dans le désert de La Posa. La population du désert de La Posa gonfle de manière significative durant le mois de janvier, lors des grandes festivités de la ville de Quartzsite avec notamment le « *RV show* », salon dédié à la vie en camping-car, et le « *Pow-Wow* », marché aux pierres précieuses. On voit alors apparaître dans le désert des habitants de grands et beaux camping-cars, qui passent, mais ne restent pas. Ainsi, si Quartzsite est une destination connue des *snowbirds* et, de manière générale, des habitants de camping-cars, pourquoi le désert de La Posa n'est-il pas davantage peuplé durant tout l'hiver et pourquoi les réfractaires, eux, s'y fixent ? Quelles sont les caractéristiques du désert qui répondent aux attentes des réfractaires ? Pour répondre à ces questions, nous allons étudier d'abord la ville de Quartzsite, puis la LTVA de La Posa, afin de dégager ce qui fait du désert une brèche dans laquelle s'engouffrent les réfractaires.

1. L'IMPOPULARITE DE QUARTZSITE, « *JUST ANOTHER DESERT TOWN* »

Daniel, un habitant du désert[15] me dit que ses amis d'Illinois, l'État où il passe ses étés, n'accepteraient jamais de descendre en Arizona, cet État « *brown and dead* »[16] qui n'a rien d'attirant. « *It's brown but it's definitely not dead!* »[17], conteste-t-il, avant de lister tous les animaux du désert qu'il a eu l'occasion de croiser. En effet, l'État d'Arizona porte dans son nom sa condition de *terre aride*[18], perçu de l'extérieur comme un État de « *badlands* »[19], et la ville de Quartzsite est, dans l'imaginaire de ses habitants comme de ceux qui n'y sont que de passage quelques jours en janvier, une « *desert town* ». Cette appellation, péjorative, a deux origines.

---

[15] J'utilise le terme « le désert » dans le sens utilisé par les enquêtés. Celui-ci désigne la plupart du temps la LTVA de La Posa, c'est-à-dire l'espace désertique administré par le *Bureau of Land Management* où sont autorisés à vivre les habitants temporaires. Le terme désigne parfois le paysage du désert (les animaux, les cactus, ou encore les couchers de soleil qui lui sont spécifiques), et cela sera précisé lorsque ce sera le cas.

[16] « Marron et mort »

[17] « C'est marron, mais ce n'est certainement pas mort ! »

[18] De l'espagnol « *Arida Zona* ». J.C. Van Dyke, *Le désert*, *op. cit.*, p. 147.

[19] Terme américain sans traduction signifiant l'idée de terres infertiles. *Ibid.*, p. 181.

La première est historique. Quartzsite est une « *Gold Rush town* »[20] née du milieu du 19e siècle[21]. Dans les années 1860, deux à trois cents hommes auraient travaillé à la recherche d'or dans les montagnes de Plomosa, juste au nord de l'actuelle Quartzsite.

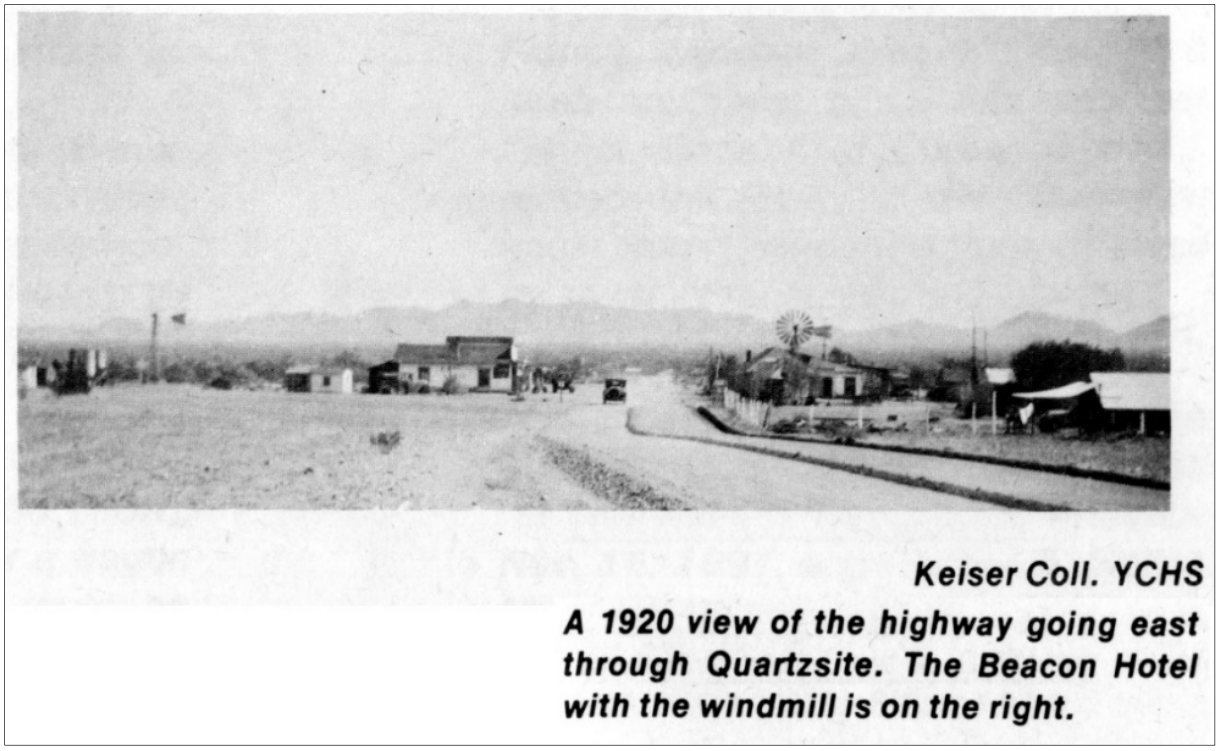


Figure 4. *Photographie de Quartzsite en 1920. « Vue de la route principale vers l'est à travers Quartzsite en 1920. Le "Beacon Hotel" avec le moulin à vent est sur la droite ».* [22]

Les rendements des gisements d'or sont vite amenés à décliner et la recherche d'or devient une activité mixte, à la fois lucrative et récréative, principalement pratiquée par des touristes. Un témoignage de 1937 fait déjà état de *snowbirds* passant leurs hivers à Quartzsite pour y chercher de l'or tout en profitant de la météo clémente[23]. Il existe encore aujourd'hui des clubs de chercheurs d'or en ville, et de nombreux enquêtés (Gary, Linda, Donna et Joe, Jim et Pat'…)

[20] Vardis Fisher et Opal Laurel Holmes, *Gold rushes and mining camps of the early American West*, Caldwell, Idaho, 1979, 466 p.

[21] Les sources historiques concernant Quartzsite et sa région proviennent avant tout de témoignages directs d'entrepreneurs et de chercheurs d'or. Fred S. Cook, *Historical Legends of the Lower Colorado*, The River Reporter., Parker, AZ, 1989, 70 p ; Rosalee Oldham Wheeler, *In the shadow of saguaros : a collection of historical stories from southwestern Arizona*, PVA Printings&Graphics., Clovis, CA, 2001, vol.2, 101 p ; Anthony Carnevale et Cee Carnevale, *Quartzsite Encyclopedia*, Snowbird Information Center., Quartzsite, AZ, 2002, 80 p ; Pauline Sandholdt, *Quartzsite Pioneer Bill Keiser's Lost Mines and Prospectors' Lore*, Yuma County Historical Society&Quartzsite Historical Society., Yuma & Quartzsite, AZ, 1978, 49 p ; Benita Jackson Brown, *Snowbird mating season*, Pioneer Printing., Cheyenne, WY, 1992, 200 p.

[22] P. Sandholdt, *Quartzsite Pioneer Bill Keiser's Lost Mines and Prospectors' Lore*, *op. cit.*, p. 49.

[23] R. Oldham Wheeler, *In the shadow of saguaros : a collection of historical stories from southwestern Arizona*, *op. cit.*, p. xi-xiii.

en sont des membres actifs. Il reste toujours des mines désaffectées dans le paysage de la plaine de La Posa que des habitants du désert aiment visiter, malgré l'interdiction d'en approcher, et Quartzsite continue d'être réputée pour ses foires aux pierres précieuses qu'elle héberge depuis le milieu du 20e siècle.



Photographie 38. *Une mine désaffectée aux abords de la ville, marque de l'ancienne condition de « Gold Rush town » de Quartzsite. À l'arrière-plan, les camping-cars installés dans le désert directement au sud de la ville (à gauche de la photo, hors champ). Janvier 2016.*

Cette histoire de « *Gold Rush town* » fait toujours partie de la représentation populaire de la ville, qui se conçoit elle-même comme une *desert town*, notamment à travers ses symboles, le dromadaire[24], le *roadrunner* et le cactus *saguaro*.

[24] La présence de dromadaires à Quartzsite s'explique par la création d'un *U.S. Camel Corps* au sein de l'Armée avant la guerre civile, au milieu du 19e siècle, et l'importation de cet animal depuis l'Arabie Saoudite par l'Armée, qui s'imaginait que le désert d'un continent en valait un autre. L'expérimentation a été abandonnée au bout d'une dizaine d'années et un fameux *camel driver*, Hi Jolly, a ensuite élu domicile à Quartzsite en amenant quelques bêtes avec lui. L'animal est resté le symbole de la ville.



Figure 5. *Les logos de la Police, de la Ville, et de l'anniversaire des 150 ans de la création de la localité, présentant tous le dromadaire et le saguaro.*

Je me suis entretenu avec des habitants temporaires du désert qui ne viennent que pour les festivités de la saison haute de Quartzsite et qui occupent le désert deux semaines par an. Pour eux, qui vivent le reste de l'année dans des *RV parks* de Californie ou de Floride, au sein d'espaces urbanisés, le désert est perçu uniquement comme une contrainte, et ils ne trouvent aucun intérêt à ce paysage sale et poussiéreux. Le statut de petite ville du désert issue du *Gold Rush* est précisément ce qui pose problème aux *snowbirds* qui ne souhaitent pas s'installer durablement à Quartzsite. Janice, *snowbird* d'origine québécoise, qui partage le reste de son temps entre les *RV parks* du Sud des États-Unis et sa maison à Calgary, au Canada, s'est plainte du manque d'équipements à Quartzsite.

> « **Janice** – C'est bien ici là, comme, on aime ça, mais j'sais pas… Moi j'pourrais pas passer l'hiver à Quartzsite. Attend t'es paumé là ! Et pour aller magasiner là, écoute, y'a même pas de magasins, même pas de maudit Walmart ! (rire) Nan t'sé comme, moi j'suis une fille de ville, puis j'aime ça les magasins, les p'tits cafés puis les affaires. Ici c'est comme… c'est pas beaucoup !
> **David** – Ben ouais ici c'est une petite ville…
> **Janice** – Ouais. C'est fun là pour le p'tit bout d'temps. Mais pas pour longtemps ! »

Quartzsite possède cette infrastructure d'accueil presque illimitée qu'est le désert, mais la ville elle-même n'a pas la capacité d'absorber la soudaine densité de touristes qui se présentent pour assister au *RV show*. Les *RV parks* sont bondés, les quelques restaurants en ville sont débordés et les stations-service sont dépassées. Comme l'indique Janice, au-delà du *RV show* et des marchés aux pierres précieuses, il n'y a presque aucun équipement pour divertir les touristes. De plus, le critère qui différencie selon elle un village et une vraie ville est la présence d'un Walmart. Au-delà de l'entretien avec Janice, l'absence de Walmart est souvent revenue dans les discours critiques de Quartzsite.



Photographie 39. *La Main Street de Quartzsite, l'une des deux artères principales de la ville. Il y a très peu de commerces dans ces rues qui sont généralement flanquées de RV parks. Janvier 2016.*

C'est aussi auprès des personnes qui vivent dans des espaces désertiques reculés que Quartzsite est impopulaire. J'ai pu rencontrer les habitants d'Imperial Dam, un espace isolé habité de *snowbirds* à une centaine de kilomètres au sud de La Posa. Ils se tiennent généralement loin de Quartzsite parce qu'il s'agit, selon eux, d'une ville qui aurait tous les défauts qu'ils trouvent à n'importe quelle ville : des clochards, des gens désagréables dans les files d'attente des magasins, des vols de génératrice, et le croisement de *Main street* et *Central street*, toujours bondé lors des festivités de janvier. C'est précisément pour fuir tous ces désagréments qu'ils habitent dans un désert à l'écart d'une ville. Selon eux, à quoi bon subir les aléas d'une ville si c'est pour, en plus, devoir faire une heure de route pour trouver un Walmart ? Autant vivre *vraiment* dans le désert, arguent-ils.

Les habitants mobiles ont donc de nombreuses raisons de ne pas aimer Quartzsite, que ce soit parce que ce n'est pas assez une ville ou, à l'inverse, pas assez un désert. Alors d'où provient la notoriété parmi les habitants de camping-cars d'une ville aussi impopulaire ? La particularité de Quartzsite est une pratique insolite qui n'existe dans aucune autre ville où se

rendent des *snowbirds*. Ceux-ci ont pris l'habitude, au moins dès les années 1950s[25], de s'installer dans le désert tout autour de la ville, sans que cela ne fasse l'objet d'aucune régulation ou réglementation. Dans les années 1980, la ville profite de cette popularité auprès des habitants de camping-car, en hébergeant le premier salon dédié à la vie en camping-car, le *RV show*. C'est donc à la fois la popularité de cet évènement et la tradition de s'installer dans le désert qui font la renommée de Quartzsite auprès de tous comme la « Mecque du camping-car » (« *The RV Mecca* »). Mais, comme le souligne Donna, s'il n'existait pas cette tradition d'occupation du désert, et les festivités du *RV show*, « *It would be just another desert town…* »[26]. Nous allons donc maintenant nous pencher sur ce qui rend possible cette occupation du désert.

2. Les LTVAs du BLM : espaces touristiques ou lieux de vie ?

a. Des espaces destinés aux personnes âgées mobiles

Le *Bureau of Land Management* (BLM) est une agence du ministère de l'Intérieur issue de la fusion en 1946 de deux agences historiques : le *General Land Office*, dont la création en 1812 a fait suite au début des importants mouvements de population vers l'Ouest et qui était alors responsable de la distribution des terres publiques[27], et le *Grazing Service*, créé en 1934, qui administrait le prêt de terres publiques pour le pâturage[28]. Le BLM doit donc ses origines à une très longue histoire de gestion, de répartition et de contrôle des terres publiques depuis la colonisation de l'Ouest. Ses activités relèvent principalement de la gestion des ressources minières jusqu'au début des années 1980s, et le BLM donne alors une place de plus en plus importante aux programmes d'utilisations dites « récréatives » de ses espaces[29]. Aujourd'hui, le BLM gère aussi tous les espaces détenus par l'État qui sont sans fonctions.

Plusieurs administrations fédérales et locales se partagent la gestion de la plaine de La Posa, où se trouve Quartzsite. Il y a tout autour de la ville une base militaire, une réserve indienne et une réserve naturelle, administrées respectivement par le *Department of Defense*

[25] Selon Barbara, une enquêtée de La Posa, qui venait en vacances avec ses parents à Quartzsite quand elle était jeune.

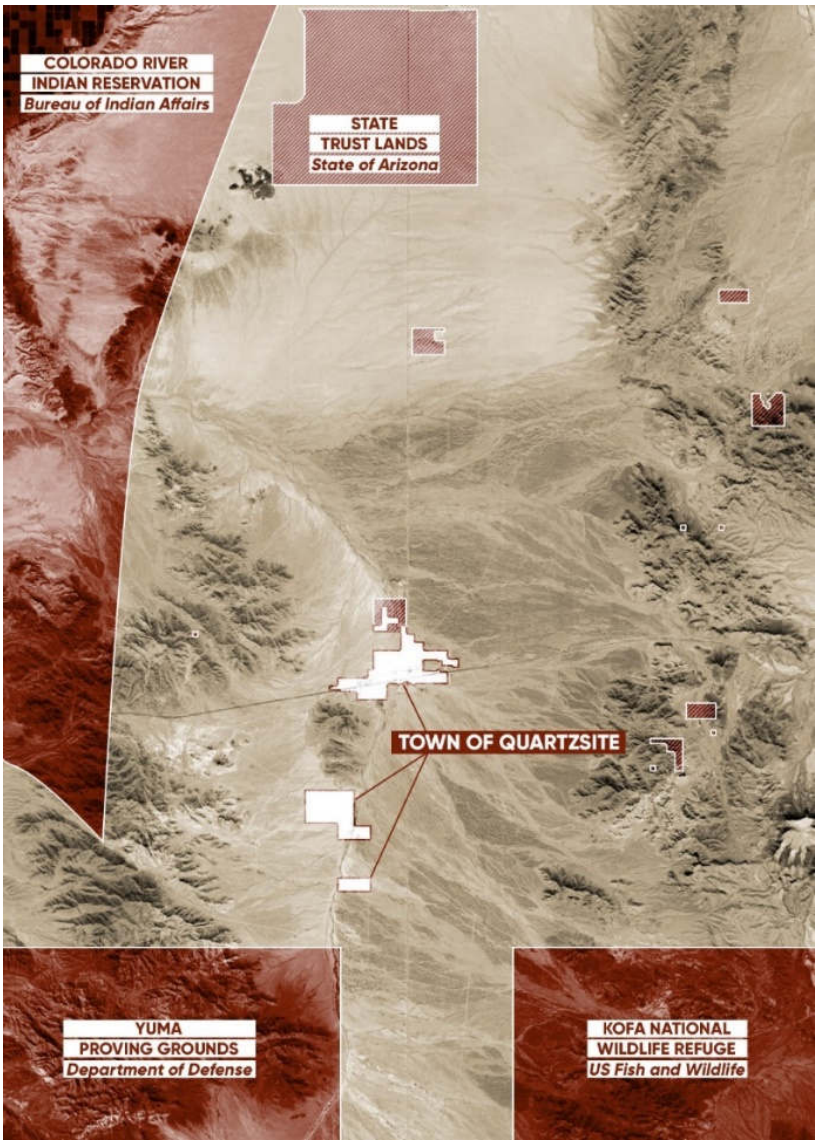
[26] « Ça serait un village de désert comme n'importe lequel. »

[27] John Muhn et Stuart R. Hanson, *Opportunity and challenge : the story of BLM*, US Department of Interior., Washington DC, 1988, p. 276.

[28] Bureau of Land Management, « Recreation 2000, a strategic plan », 1988, p. 16.

[29] J. Muhn et S.R. Hanson, *Opportunity and challenge : the story of BLM*, *op. cit.*, p. 253.

(ministère de la Défense), le *US Fish and Wildlife* (une agence du ministère de l'Intérieur) et le *Bureau of Indian Affairs* (lui aussi agence du ministère de l'Intérieur). Tous les autres espaces de la plaine sont gérés par la division locale de Yuma du *Bureau of Land Management*. L'administration et l'aménagement du désert ne reviennent donc pas à la municipalité de Quartzsite dont les limites géographiques du champ d'action sont très restreintes.



Carte 2. *Divisions administratives de la vallée de La Posa. Tout l'espace en jaune est administré par le Bureau of Land Management. Fond de carte : Google Earth.*

Face aux effets négatifs sur la faune et la flore de l'augmentation de l'occupation du désert par des camping-cars depuis les années 1960s[1], le BLM de Yuma décide en 1983 de

[1] « *Campers' vehicles impact the landscape by scaring fragile desert soils or pavements and damaging vegetation*. »
« Les véhicules des campeurs impactent l'environnement en abimant les sols fragiles du désert ou les routes, et endommagent la végétation. » Yuma Bureau of Land Management, *Yuma District resource management plan and*

rationaliser et délimiter l'occupation de l'espace aux abords de Quartzsite en créant la *Long-Term Visitors Area* (LTVA, « zone de visite de longue durée »)[1].



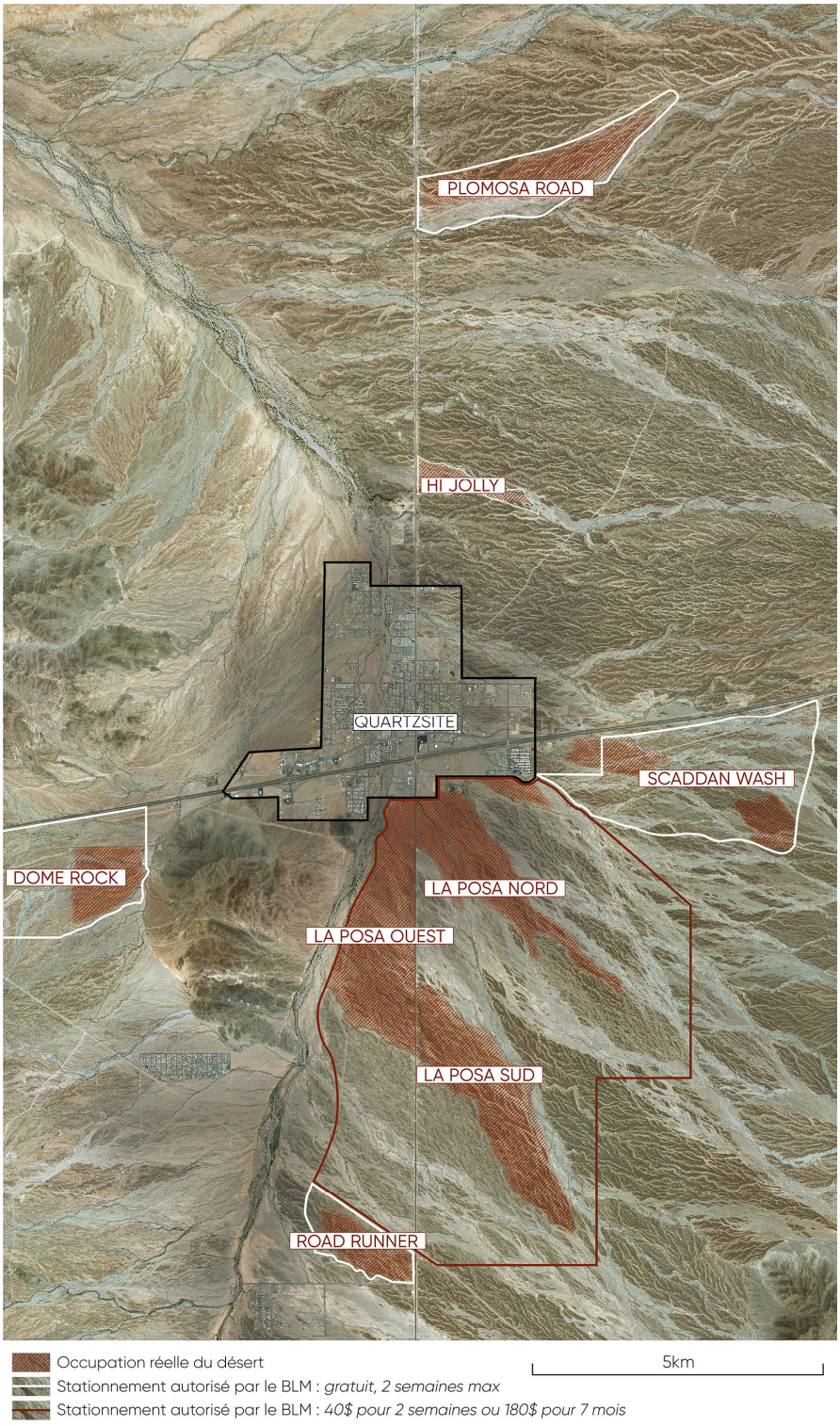
Figure 6. *Photographies de La Posa en 1974 et 1972, issues d'un PowerPoint de Bill Alexander, ranger en charge de la LTVA de La Posa, présenté en 2017 à la rencontre annuelle de la « Society of Outdoor recreation professionals ».*

Le BLM fait le choix d'établir une seule grande zone dans la plaine de La Posa, d'une surface de plus de 45 km^2, où il est possible de vivre sept mois par ans (encadrée en rouge sur la carte ci-après) afin de concentrer et contenir les dégâts sur l'environnement du désert[2].

environmental impact statement (draft), US Department of Interior, Bureau of Land Management, Yuma District., Yuma, Arizona, 1985, p. 83.

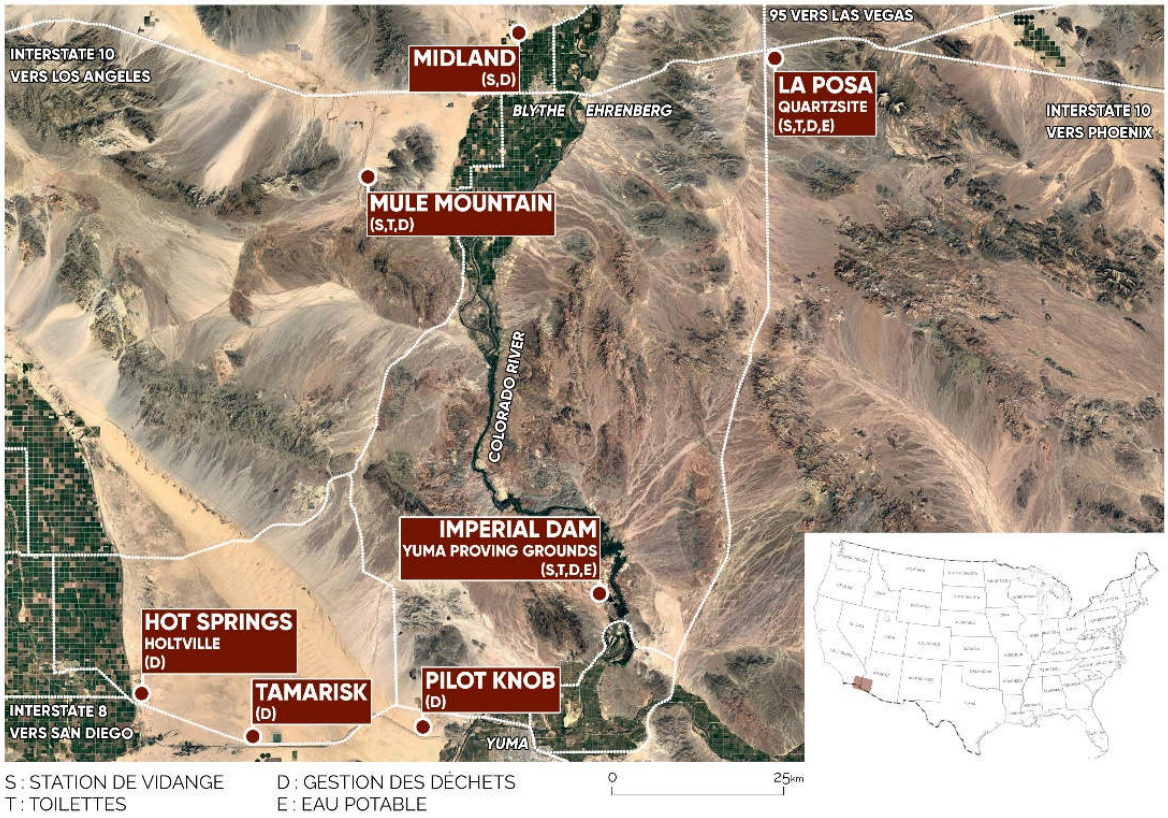
[1] « *Our Arizona and California offices joined forces to manage the burgeoning winter 'snowbird' use on the Public Lands. By requiring a permit to camp in 'Long-Term Visitor Area (LTVA)', the BLM allows long-term use in certain areas and protects fragile desert resources in other areas.* »
« Nos agences d'Arizona et de Californie ont joint leurs forces pour gérer l'occupation florissante des terres publiques par les 'snowbirds'. En demandant un permis pour camper dans les 'Long-Term Visitor Area (LTVA)', le BLM autorise l'occupation de longue durée dans certaines zones pour protéger les fragiles ressources du désert dans d'autres zones. » Bureau of Land Management, « Recreation 2000, a strategic plan», art cit, p. 27.

[2] « *Damage to cultural resources may occur as a result of concentrating long-term campers in the La Posa Plain LTVA. However, this damage would be offset by positive effects of eliminating this use elsewhere in the district.* »
« La concentration des campeurs de longue durée dans la LTVA de la plaine de La Posa pourrait endommager les ressources culturelles. Cependant, ces dégâts pourraient être compensés par des effets positifs dus à l'élimination de cette pratique ailleurs dans le district. » Yuma Bureau of Land Management, *Yuma District resource management plan and environmental impact statement (draft)*, *op. cit.*, p. 91.



Carte 3. *Espaces administrés par le Bureau of Land Management autour de Quartzsite. Les cinq zones où les habitants sont autorisés à rester pendant deux semaines ne font pas partie du programme des LTVAs. Il existe une quinzaine de ces «* developed campgrounds and picnic areas *» entre Quartzsite et Yuma, parmi les dizaines d'autres qui existent en Arizona (et en Californie). Généralement, ces zones sont installées là où des touristes peuvent venir profiter d'une particularité du paysage : rivières, montagnes, dunes… Une telle densité de ces zones autour de Quartzsite s'explique par la nécessité d'aspirer la population de retraités mobiles qui viennent à Quartzsite uniquement pour la période touristique, et notamment les 10 jours les plus denses lors de l'ouverture du* RV Show. *Fond de carte : Bing maps.*

Le BLM crée en même temps une deuxième LTVA, appelée « Imperial Dam », à une centaine de kilomètres au sud. Cette LTVA se distingue en premier lieu de celle de La Posa par sa situation géographique : elle est isolée dans le désert, installée au bord d'un réservoir derrière une base militaire, et à l'écart de toute ville. Le BLM crée par la suite plusieurs autres LTVAs dans la région, qui offrent un niveau de service bien moindre que celles de La Posa et d'Imperial Dam.



Carte 4. *Les Long-Term Visitor Areas du Bureau of Land Management. Fond de carte : Google Earth.*



Photographie 40. *La LTVA d'Imperial Dam, au bord du Senator Wash Reservoir. Cette LTVA est isolée dans le désert, derrière une base militaire fermée au public. Février 2018.*



Photographie 41. *La LTVA de Pilot Knob, installée entre une autoroute et la frontière mexicaine, ne propose comme service que la collecte des déchets. Ses habitants dépendent de la ville de Yuma, située à 15 kilomètres à l'est, pour l'approvisionnement en eau et la gestion des eaux usées. Cette zone est surtout un point d'étape pour les habitants mobiles qui franchissent la frontière mexicaine, ou qui souhaitent simplement passer une journée à Los Algodones, ville frontalière mexicaine qui s'est développée avec le tourisme médical. Décembre 2018.*

La protection de l'environnement n'est pas le seul argument en faveur de la création des LTVAs. Au même titre que pour tous les autres aménagements à destination des touristes *snowbirds* âgés dans les États du Sud, le BLM met en avant l'intérêt économique que représente cette population migrante, pour le BLM lui-même, mais aussi pour les localités qui reçoivent ces *snowbirds*.

> « *The two long-term visitor areas in Yuma District receive an average daily use of about 3,800 persons for approximately six months of the year. Using an average daily expenditure of $10 per person, winter visitors who stay in these long-term visitor areas contribute approximately $6.8 million per year to the local Yuma, Blythe, Ehrenberg and Quartzsite economies.* »[1]

Le BLM justifie la création d'une zone manifestement surdimensionnée, car il prévoit une explosion du nombre de personnes âgées pouvant se permettre de partir en vacances, notamment en direction du Sud-Ouest, qui seraient susceptibles de profiter des terres publiques.

> « *The majority of these older Americans will have more discretionary time for recreation and high per capita pensions or retirement income that will allow them to travel more extensively. And the trend is for retirement age people to move to the South or West.* »[2]

Malgré une augmentation du prix de résidence avec le temps (passant de 25 $ en 1983 à 180 $ en 2007), c'est le loyer extrêmement modique qui attire en premier lieu les réfractaires. Il s'agit, selon les mots de plusieurs enquêtés, du « loyer le moins cher d'Amérique ». En effet, il est de manière générale nécessaire de se garer dans un espace qui est soit le sien[3], soit payé. Et aucun *RV park* ne propose un loyer qui s'approche de 180 $ pour sept mois. Le programme des LTVAs est exceptionnel à un autre titre : celui-ci permet de séjourner sept mois à un endroit, là où il n'est possible de séjourner que deux semaines maximum dans tous les autres espaces touristiques du BLM (mais aussi des parcs nationaux, quelle que soit leur administration de tutelle).

---

[1] « Les deux zones de visite de longue durée dans le district de Yuma ont une occupation quotidienne d'environ 3800 personnes pendant approximativement six mois dans l'année. En dépensant en moyenne 10 $ par personne, les visiteurs hivernaux qui restent dans les zones de visite de longue durée contribuent approximativement à hauteur de 6,8 millions de dollars par ans aux économies locales de Yuma, Blythe, Ehrenberg et Quartzsite. » *Ibid.*, p. 77.

[2] « La majorité de ces Américains âgés auront plus de temps disponible pour les loisirs et un plus haut niveau de pension ou de revenu qui leur permettront de voyager davantage. Et la tendance pour les personnes en âge d'être à la retraite est d'aller dans le Sud et l'Ouest. » Bureau of Land Management, « Recreation 2000, a strategic plan», art cit, p. 23.

[3] Contrairement à la France, la législation permet de vivre dans un camping-car sur son propre terrain. Béatrice Mésini, « Quelle reconnaissance de l'habitat léger, mobile et éphémère ? », *Techniques & Culture*, 2011, n° 1, p. 148-165.

Même si le BLM garde un contrôle sur l'espace et empêche la cabanisation et une installation pérenne des habitats mobiles[4] en autorisant l'installation uniquement sept mois par an, c'est tout de même un véritable espace de vie qui est mis à disposition à très peu de frais pour plus de la moitié de l'année. Cela pose donc la question du statut des occupants des LTVAs.

b. L'ambiguïté du statut des LTVAs et de ses habitants

Étant donné le statut de « visiteurs » de la population hivernale de La Posa, le BLM veille à ce que celle-ci reste improductive et qu'il n'existe pas de relations commerciales dans cet espace « touristique », où il est interdit de travailler et de faire travailler[5]. Les soirées de karaoké organisées chaque jeudi soir par Donnie et Patty dans leur camp sont un cas qui va nous permettre de comprendre cette tension concernant l'improductivité de la LTVA de La Posa.

Un rituel aussi important que le karaoké, brassant trente à cinquante personnes tous les jeudis soir, a attiré l'attention du BLM de Yuma, malgré les efforts de Donnie pour rester sous les radars en refusant toute publicité pour ses soirées, et le fait qu'aucune transaction marchande n'y ait lieu. Après six saisons d'existence, le *ranger* responsable de la LTVA de La Posa, Bill Alexander, sollicite directement Donnie pour qu'il écrive une lettre au BLM de Yuma afin de demander formellement une autorisation de continuer son karaoké, car sa direction commence à se poser des questions sur sa légalité. Donnie écrit une lettre en octobre 2018, à laquelle il reçoit une réponse deux mois plus tard.

---

[4] Arnaud Le Marchand, « L'habitat « non-ordinaire » et la ville post-fordiste », *Multitudes*, 2009, vol. 37-38, nº 2, p. 229-236 ; Samuel Deprez et Philippe Vidal, « Sociétés à distance et mise à distance de la société : le statut de la technique dans l'habitat non ordinaire » dans *Habitats non ordinaires et espaces-temps de la mobilité*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2014, p. 91-114.

[5] « *24. Vending Permits. You must have a vending permit to carry on any commercial activity.* » « 24. Permis de vente. Vous devez avoir un permis de vente pour avoir une quelconque activité commerciale. » Source : « *BLM LTVA Supplementary rules* ». Les permis ne sont délivrés qu'à une compagnie privée pour le ramassage des ordures et aux compagnies de réparation des camping-cars qui sont autorisées à entrer dans la LTVA dans le cadre de leurs activités. Aucune personne individuelle ne peut obtenir un permis pour une quelconque activité commerciale. Voir les règles des *Long-Term Visitor Areas* en annexe 2.1.

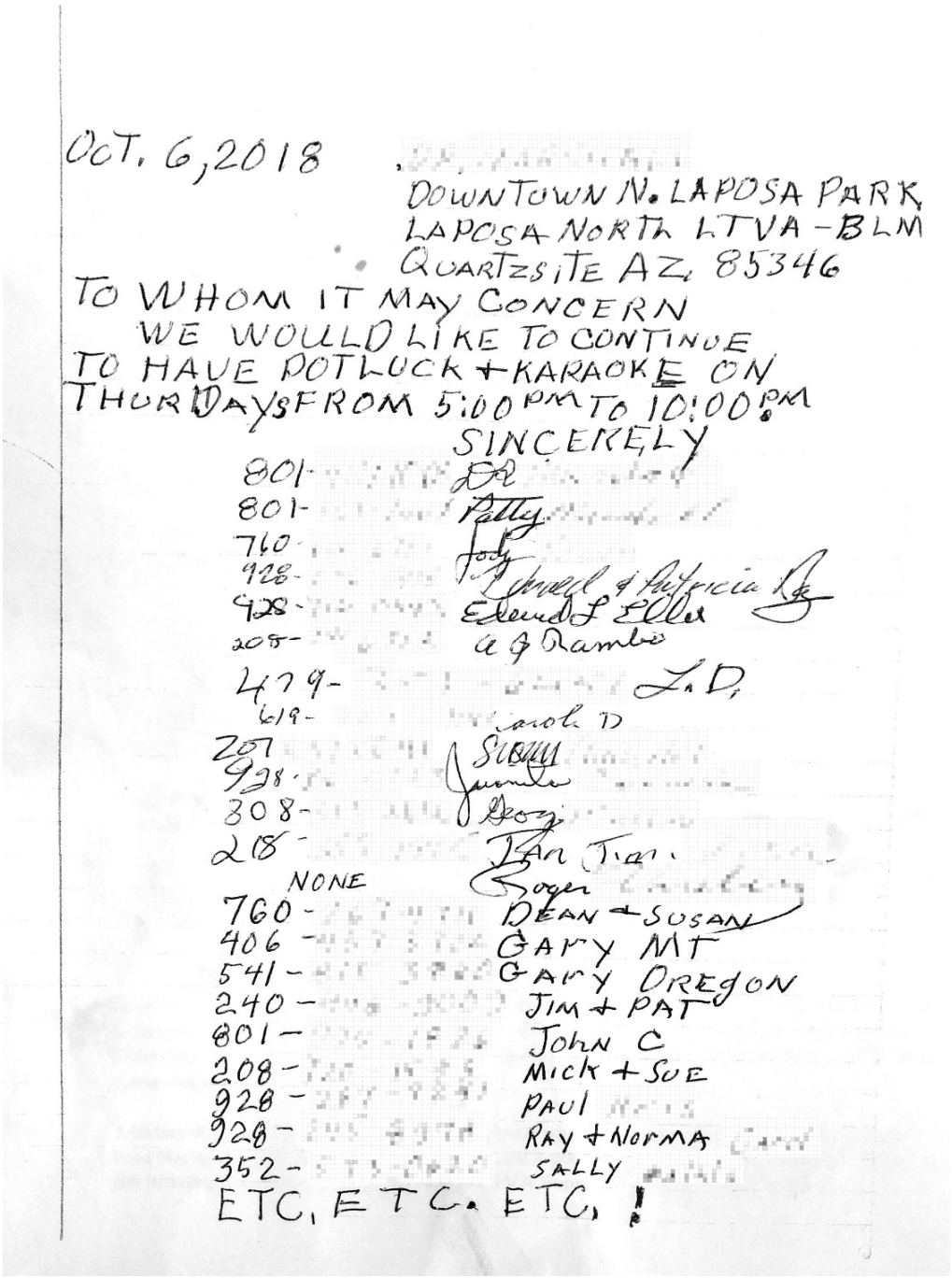
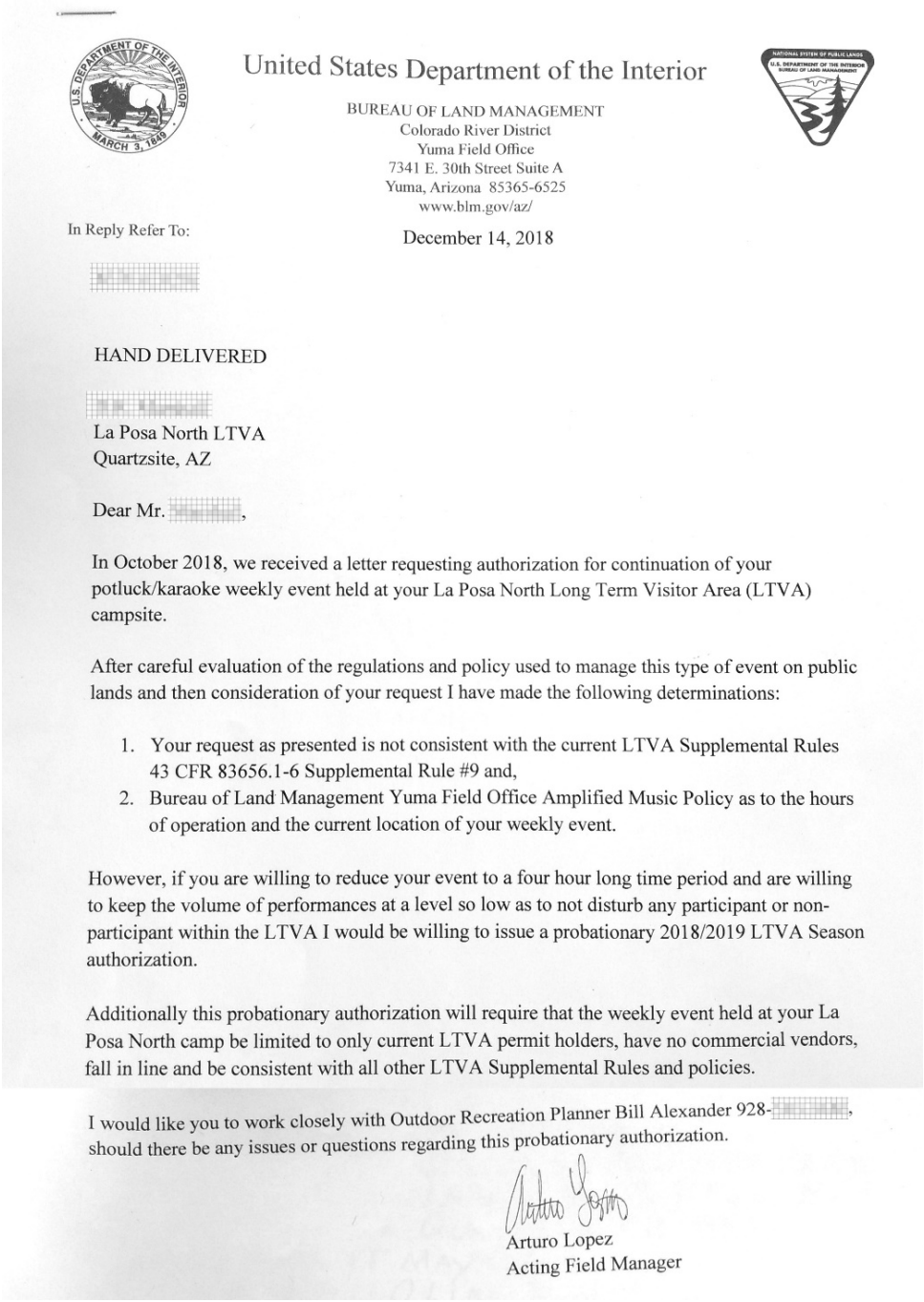


Figure 7. *La lettre de Donnie envoyée au Bureau of Land Management de Yuma en octobre 2018 : « A qui de droit. Nous aimerions continuer à faire des soirées Potluck+Karaoké le jeudi de 17 h à 22 h. Cordialement. »*



United States Department of the Interior

BUREAU OF LAND MANAGEMENT
Colorado River District
Yuma Field Office
7341 E. 30th Street Suite A
Yuma, Arizona 85365-6525
www.blm.gov/az/

In Reply Refer To:

December 14, 2018

HAND DELIVERED

La Posa North LTVA
Quartzsite, AZ

Dear Mr. [redacted],

In October 2018, we received a letter requesting authorization for continuation of your potluck/karaoke weekly event held at your La Posa North Long Term Visitor Area (LTVA) campsite.

After careful evaluation of the regulations and policy used to manage this type of event on public lands and then consideration of your request I have made the following determinations:

1. Your request as presented is not consistent with the current LTVA Supplemental Rules 43 CFR 83656.1-6 Supplemental Rule #9 and,
2. Bureau of Land Management Yuma Field Office Amplified Music Policy as to the hours of operation and the current location of your weekly event.

However, if you are willing to reduce your event to a four hour long time period and are willing to keep the volume of performances at a level so low as to not disturb any participant or non-participant within the LTVA I would be willing to issue a probationary 2018/2019 LTVA Season authorization.

Additionally this probationary authorization will require that the weekly event held at your La Posa North camp be limited to only current LTVA permit holders, have no commercial vendors, fall in line and be consistent with all other LTVA Supplemental Rules and policies.

I would like you to work closely with Outdoor Recreation Planner Bill Alexander 928-[redacted], should there be any issues or questions regarding this probationary authorization.

Arturo Lopez
Acting Field Manager

Figure 8. *La réponse du BLM de Yuma à la lettre de Donnie, demandant à celui-ci de limiter ses soirées de karaoké quatre heures maximum en veillant à ne pas jouer de la musique trop fort.*

Bien que le BLM exprime son accord pour laisser Donnie rompre manifestement des règles inscrites dans le règlement des LTVAs[1], il faut plutôt voir là une mise en garde implicite :

[1] « *9. Noise. Do not operate audio devices or motorized equipment, including generators, in a manner that makes unreasonable noise as determined by the authorized BLM officer.* ***Outdoor amplified music is allowed only within La Posa and Imperial Dam LTVAs in locations designated by BLM****, and when approved in advance by an authorized BLM officer.* » Cette règle se traduit dans les LTVA par la présence de kiosques (à La Posa South et à Imperial Dam) où il est autorisé de jouer de la musique amplifiée. Ce sont les seuls espaces qui sont véritablement « désignés » par le BLM. Donnie a bien connaissance de cette restriction : il m'a un jour indiqué que puisqu'on

puisqu'il enfreint déjà les règles, il est en suspens permanent, et le BLM lui donne une autorisation temporaire pour la saison 2018/2019, qui sera donc à renouveler la saison suivante. Ce permis est non seulement soumis à la condition du maintien des bons comportements de voisinage, mais aussi à l'interdiction de recevoir des vendeurs commerciaux ou des personnes extérieures à la LTVA qui n'ont pas payé le permis de 180 $. Le fait de limiter l'accès aux personnes qui ont le permis est une mesure administrative, et non de droit, puisque rien dans les règles n'empêche Donnie de recevoir des gens de l'extérieur : le permis ne sert qu'à l'installation d'une habitation, quelle que soit sa forme, dans laquelle passer la nuit, et la LTVA est un espace ouvert à tout instant. Cette décision met en évidence l'embarras du BLM quant à la porosité de cet espace vis-à-vis de la ville de Quartzsite. Pour le BLM, la LTVA doit rester un espace de « *recreation* » dans laquelle habitent des « *visitors* », dont la présence est bénéfique pour l'économie locale, et ces visiteurs ne peuvent donc avoir ni activité commerciale, ni activité qui pourrait porter préjudice aux activités commerciales qui ont lieu dans la ville de Quartzsite.

Cet échange entre le BLM de Yuma et Donnie fait suite à une pression exercée par la tutelle du BLM, le ministère de l'Intérieur, qui a commencé par un audit concernant le programme des LTVAs en 2015[1]. En remarquant la faiblesse du loyer pratiqué par le BLM de Yuma[2], l'audit souligne que cette situation favorise une concurrence commerciale déloyale de la LTVA vis-à-vis de la ville de Quartzsite et de ses commerces, et demande donc au BLM de Yuma de reconsidérer sa politique de prix. Méconnaissant les particularités de la population habitant la LTVA, l'inspecteur met en garde le BLM de Yuma et lui recommande de s'ajuster au « prix de marché » en se rapprochant des prix pratiqués par les *RV parks* privés de la ville de Quartzsite.

> « *We found that both LTVAs could recover significantly more revenue if their fees were based on the fees from nearby comparable private-sector operators. Based on comparable rates we identified at similar operations nearby, the LTVAs could generate an additional $1 million or more in annual fee revenue. One of these comparable sites, the B10 RV Park & Campground in Quartzsite, charges $175 per month for camping, which would equal $1,225 for the 7-month season. Although the*

ne pouvait jouer de la musique que dans des espaces « désignés » pour cela, il l'a signalé lui-même en installant un panneau « *Karaoke on Thursday nights* » à l'entrée de son camp, faisant de celui-ci un espace « désigné ».

[1] The Office of Inspector General of the U.S. Department of Interior, *Review of Bureau of Land Management's recreation fee program*, Washington DC, U.S. Department of the Interior, 2015.

[2] *Ibid.*, p. 11. Ces tarifs ne permettent pas de financer intégralement le fonctionnement des LTVAs : en 2015, les 391 400 $ de revenus de loyer ne couvraient que les deux tiers des dépenses propres à ces LTVAs, estimées à 592 127 $ Source : présentation du ranger responsable de la LTVA de La Posa Bill Alexander à la « 2017 National Outdoor Recreation Conference » organisée par la Society of Outdoor Recreation Professionals.

> *B10 Campground is in a more desirable location than La Posa, the campground itself is less desirable than BLM's LTVAs due to its limited size. The difference between the B10 Campground's fees and BLM's indicates that BLM's fees are significantly below market value.* »[1]

Les pratiques de l'agence de Yuma du BLM semblent être une zone d'ombre pour le gouvernement fédéral qui tient à rappeler dans l'audit que le BLM n'est pas un promoteur public et n'a pas pour mission de mettre à disposition des citoyens des espaces où vivre pour des prix en dessous du « marché », avant de mettre en garde et de recommander :

> « *BLM's primary responsibility is not to provide sites for people to live for 7 months of the year at below market value, but to operate safe, fairly priced campgrounds that all visitors can enjoy.* »
> « *Periodically analyze LTVA fees to ensure that BLM continues to collect them at market-value rates.* »[2]

Malgré les formules diplomatiques, la réponse apportée par le BLM de Yuma rejette les recommandations de sa tutelle :

> « *The BLM generally agrees with the findings and concurs with the recommendations to ensure that recreation fees are set at fair market value, where appropriate. The BLM also notes that in certain circumstances, the bureau may have compelling reasons to not charge fees, including to encourage visitor use and to preserve maximum access to the public. The benefits of fees identified in the report must be considered along with the BLM's goals for public access and visitor use.* »[3]

Le BLM assume sa démarche et justifie le fait de ne pas avoir à faire payer davantage : s'il ne s'aligne pas sur les prix du marché, c'est bien parce qu'il ne fait pas partie de ce marché. Il considère les habitants hivernaux comme des « touristes », alors que le ministère de l'Intérieur

[1] « Nous pensons que les deux LTVAs pourraient générer beaucoup plus de revenus si les tarifs étaient alignés sur les tarifs des opérateurs privés alentours. Basées sur des tarifs comparables que nous avons identifiés chez un opérateur similaire proche, les LTVA pourraient générer un supplément d'un million de dollars ou plus en redevance annuelle. Un de ces sites comparables, le B10 RV Park & Campground de Quartzsite, facture 175 $ par mois pour le camping, ce qui équivaudrait à 1225 $ pour la saison de 7 mois. Bien que le B10-Campground est à une localisation plus désirable que La Posa, le camping lui-même est moins désirable que la LTVA du BLM en raison de sa taille limitée. La différence entre les tarifs du B10-Campground et ceux du BLM indiquent que les tarifs du BLM sont significativement en dessous des prix du marché. » *Ibid.*, p. 12.

[2] « La mission première du BLM n'est pas de fournir un lieu au public pour vivre 7 mois de l'année en dessous des prix de marché, mais d'exploiter des terrains de camping sûr, raisonnablement facturé dont tous les visiteurs pourront profiter. » « Analyser régulièrement les tarifs des LTVA pour garantir que le BLM pratique des tarifs aux prix du marché. » *Ibid.*

[3] « Le BLM approuve globalement les conclusions et est d'accord avec les recommandations qui demandent à ce que les tarifs soient équitables vis-à-vis des prix de marché, où cela serait approprié. Le BLM note aussi que dans certaines circonstances, l'agence peut avoir des raisons convaincantes de ne pas faire payer de droits, ce notamment pour encourager la fréquentation du public et pour préserver un accès maximum au public. Les bénéfices issus des droits identifiés dans le rapport doivent être considérés en même temps que l'objectif du BLM qui est l'accès public et l'utilisation par les visiteurs. » *Ibid.*, p. 15.

a bien l'impression qu'il s'agit là d'habitants réguliers. Le BLM de Yuma a pourtant une connaissance pleine et entière de l'occupation de la LTVA par des personnes qui n'ont rien de touristes, notamment à travers la personne du *ranger* – premier responsable du fonctionnement de la LTVA – qui visite la LTVA toutes les semaines. Le *ranger* sait que les habitants hivernaux qui restent sept mois par an occupent systématiquement le même emplacement, et les preuves matérielles directement observables de leur installation pérenne ne manquent pas : aménagements de jardins qui perdurent d'une année sur l'autre, constructions de structures légères, cimetière des animaux… Le BLM de Yuma sait que parmi les « touristes » qui occupent cet espace l'hiver, beaucoup resteraient toute l'année s'ils en avaient la possibilité.

Hart, enrôlé volontaire comme *camp host* de la LTVA par le BLM de Yuma, m'a fait part de ses suppositions après son observation du fonctionnement de l'institution : le BLM serait une coquille vide qui ne travaillerait qu'au maintien de sa propre existence. Si le BLM de Yuma se montre si protecteur vis-à-vis de la LTVA en refusant d'augmenter les prix, ce serait parce qu'il craint la disparition de celle-ci, et donc une réduction de son activité et, à terme, de son budget et de son personnel.

Il est possible d'imaginer que le BLM de Yuma puisse tenir ce rapport de force avec sa tutelle fédérale avant tout parce que la pression foncière à Quartzsite est nulle. En effet, la population est relativement stable depuis au moins dix ans[1], et de très nombreux espaces en ville sont en friche ou à vendre. L'ancien maire de la ville s'est plaint, lorsque nous avons fait un entretien en janvier 2016, de sa difficulté à attirer de l'industrie et de la logistique afin de créer des emplois à Quartzsite. En effet, la ville ne fait pas l'objet de spéculation foncière et la valeur du foncier n'y augmente pas. La LTVA de La Posa, dont les limites administratives jouxtent directement l'espace urbanisé de Quartzsite, n'est donc pas sous pression. Contrairement à la ville de Parker, à une cinquantaine de kilomètres au Nord, qui a attiré un Walmart en devenant le chef-lieu du comté en 1983, ou encore Lake Havasu City, encore un peu plus au nord, qui a fondé sa notoriété de station balnéaire pour *snowbirds* à partir de l'importation d'un vieux pont de pierre londonien par un riche entrepreneur[2], l'espace du désert de La Posa n'entre dans aucune logique de compétition à l'attraction de capitaux qui serviraient

[1] La population est passée de 3677 résidents en 2010 à 3763 en 2019, soit une augmentation de 2,3%. Dans la même période, les États-Unis, l'État d'Arizona et le comté de La Paz ont vu leur population augmenter de respectivement 6,3%, 13,9% et 3%. Source : *U.S. Census* 2010-2019.

[2] Sheryle Drew et Chuck Lamb, « Lake Havasu, home of the London Bridge » dans *Historical Legends of the Lower Colorado*, Parker, Az, River Reporter Magazine, 1989, vol.1, p. 56-58.

son développement[1]. Le fait que ce loyer soit si bas et qu'il soit réservé à une population considérée comme « touriste » fait que l'espace du désert est maintenu comme n'ayant aucune valeur marchande, contrairement à n'importe quel projet immobilier urbain (ou espace vacant qui pourrait le recevoir) destiné à loger des retraités *snowbirds*. Il s'agit là de la particularité de La Posa vis-à-vis de la spatialité du vieillissement : en raison de leur statut de « touristes », les habitants de La Posa ne participent pas eux-mêmes à la logique de la rente et de l'accumulation qui guide la production de l'espace urbain, et l'espace du désert ne sert à aucune forme d'accumulation qui constitue la logique de la circulation capitaliste. De plus, le désert de La Posa est un espace habité qui oppose une concurrence déloyale aux autres espaces précisément parce qu'il n'entre pas dans le jeu de la concurrence, et c'est justement ce qui embarrasse le ministère de l'Intérieur. Sa politique de prix, dont les pertes qu'elle engendre sont absorbées par l'État, provoque selon le ministère de l'Intérieur une concurrence déloyale aux *RV parks* en ville, et au « marché » de l'habitat pour retraités *snowbirds*. En souhaitant imposer au BLM de s'aligner sur les « prix du marché », le ministère de l'Intérieur ne semble pas voir – ou ignore délibérément – que les habitants mobiles viennent spécifiquement dans le désert de La Posa pour le prix du loyer extrêmement bas.

Pour conclure, la LTVA de La Posa est un espace qui s'adresse particulièrement à des personnes âgées qui vivent en camping-car, sans pour autant être un espace payant comme peuvent l'être les *RV parks* urbains. Nous comprenons donc que le désert de La Posa ne représente pas tant, sur le plan urbain, un espace où s'agglutinent des habitants temporaires tout autour de la ville de Quartzsite. Il s'agit plutôt de la ville elle-même qui se dilate et se contracte au fur et à mesure des saisons, et les réfractaires profitent de la brèche produite par cet espace urbain singulier pour se l'approprier comme un espace d'habitation.

[1] David Harvey, *Géographie de la domination*, Paris, Éditions Amsterdam, 2018, 143 p.

DEUXIEME SECTION

DE L'EVASION AU DON D'ESPACE

« *I wasn't sure of my own self, or of my own fitting*. »[1], me dit Sally, lors de l'entretien, alors qu'elle évoque sa première saison à La Posa. « *I was married for eighteen years. I hadn't had a job in eighteen years when I come on the road. Everything was like… brand-new! I tossed my whole life!* »[2]. Je peine à me représenter une Sally en proie aux doutes. C'est la deuxième saison que je l'observe à La Posa, et je passe depuis quelques semaines une très grande partie de mon temps avec un petit groupe d'habitants du désert dont elle fait partie. Sally me semble être un personnage important parmi les habitants de cette partie du désert, et qui y a toute sa place. Elle est d'ailleurs l'un des deux bras droits de Donnie lors des soirées de karaoké : elle passe toujours en deuxième dans le tour des chants, après lui ; elle s'élance seule sur la piste de danse avant d'être rejointe par d'autres personnes ; elle aide les chanteurs en difficulté, même sur des chansons qu'elle ne connaît pas, ou elle se joint aux chanteurs pour les chœurs, et elle n'a pas peur de chanter seule *a capella* une chanson qu'elle a écrite ; et lorsque Donnie doit s'affairer à un imprévu qui l'empêche de gérer la musique, c'est généralement elle qui prend le relais. Même lorsqu'elle n'est pas debout aux yeux du public, on entend régulièrement son rire très fort prendre le dessus sur le chanteur.

Sally, comme tous les autres réfractaires de La Posa partis sur la route, a subi ce que P. Berger et T. Luckmann nomment une « alternation »[3]. Il s'agit du passage entre deux cadres de socialisation extrêmement différents – voire antagonistes – qui implique une nouvelle socialisation secondaire[4] qui est « subjectivement appréhendée comme totale »[5]. Ce travail de resocialisation[6] est d'une importance telle que la nouvelle socialisation supplante l'attachement au milieu de socialisation précédent de manière irréversible[7].

---

[1] « Je n'étais pas sûre de moi-même, ou d'être à ma place. »

[2] « J'étais mariée pendant dix-huit ans. J'ai pas eu de boulot pendant dix-huit ans au moment où je me lance sur la route. Tout était… tout nouveau. J'ai jeté toute ma vie ! »

[3] Peter Ludwig Berger et Thomas Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin, 2014, p. 250.

[4] Muriel Darmon, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2010 ; Bernard Lahire, *Dans les plis singuliers du social : individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte, 2019, 176 p.

[5] P. L. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, p. 249.

[6] Bernard Lahire, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Paris, Pluriel, 2011, 270 p.

[7] C. Bidart, « Crises, décisions et temporalités », art cit, p. 50.

Cette section étudie la « phase de noviciat » de l'alternation[1], c'est-à-dire toute la séquence qui va de la préparation au premier départ sur la route jusqu'à la première rencontre avec les habitants du désert de La Posa. Ce processus se divise en trois grandes étapes.

La socialisation anticipatrice[2] – ou présocialisation – est la première étape du désengagement des normes du cadre socialisateur, au profit du futur milieu de socialisation qui n'a pas été encore rencontré. En se renseignant sur la vie en habitat mobile sur internet, à travers des ouvrages ou encore par des rencontres ponctuelles avec des habitants mobiles, les réfractaires se présocialisent en recevant les normes de vie sociale de ce groupe qu'ils cherchent à rejoindre. C'est une période de mise en tension de deux milieux sociaux distincts : jusqu'alors, le milieu social dans lequel évoluait le réfractaire était à la fois *groupe d'appartenance*, qui offrait le cadre de vie, et *groupe de référence*, qui offrait le cadre normatif de la vie sociale[3], et le groupe social auquel le réfractaire se présocialise devient le nouveau groupe de référence sans être encore véritablement un groupe d'appartenance.

La deuxième étape est celle du flottement, durant laquelle les enquêtés ont quitté leur ancien milieu de vie sans avoir encore rejoint La Posa. C'est une période d'instabilité très chargée émotionnellement durant laquelle un grand nombre d'enquêtés ont rapporté avoir été pris de doutes, du fait de ne plus être ancré nulle part et de ne plus avoir la stabilité de l'habitat sédentaire. Cette période est plus ou moins longue : certains enquêtés décident directement de rejoindre La Posa et s'y rendent en quelques jours, alors que d'autres, plus incertains, peuvent passer plusieurs semaines ou plusieurs mois sur la route et dans des *RV parks* avant de rejoindre La Posa.

L'arrivée à La Posa est la dernière étape de la phase de noviciat. Tous les enquêtés racontent avoir reçu un don ou une aide relative à l'espace et l'habitat en arrivant dans le désert. La phase précédente, la phase de flottement, les dispose à adhérer à la logique de la circulation des dons : pour ces personnes qui sont parties de chez elles et qui ensuite n'ont plus été nulle part pendant quelques jours ou quelques mois de flottement, recevoir un don d'espace met fin à cette période d'angoisse et de doutes. J'appelle ce premier don d'espace, qui enclenche la socialisation dans le désert, le *don initial*. C'est le premier don fait à un nouvel arrivant dans le désert, qui lui impose d'entrer dans le cercle de la circulation des dons, du fait de son instabilité lorsqu'il arrive pour la première fois dans le désert. Ce premier don enclenche à la fois la

[1] P.L. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, p. 252.

[2] Robert Merton, *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Armand Colin, 2001, p. 223.

[3] *Ibid.*, p. 192-232 Chap. 7 : Contributions à la théorie du groupe de référence.

« confirmation de la réalité »[1] (l'habitant de camping-car novice est invité à rester parmi le groupe des habitants de camping-cars auquel il s'identifie) et présente l'adhésion à l'attente collective – la logique des échanges de dons – comme étant ce qu'il y a à faire.

1. PREMIERE ETAPE : LA SOCIALISATION ANTICIPATRICE

Le travail de socialisation anticipatrice démarre généralement par les questions techniques : comment vit-on en habitat mobile ? Comment se fournit-on en électricité ? Comment gère-t-on les besoins en eau ? Bref, comment est-ce possible, matériellement, de vivre dans un camping-car ou dans sa voiture ? Nous avons vu au premier chapitre que Mark, par exemple, passe beaucoup de temps sur internet avant de se décider à acheter un camping-car :

> « **Mark –** *I couldn't figure out well, you know, if you're sent out in the desert, how do you get water and how do you dump your RV and all this and that, but I started getting it on the internet.* »[2].

C'est à travers l'offre pléthorique d'ouvrages et de vidéos sur internet que les enquêtés se familiarisent aux questions techniques de la vie mobile. Quel type d'habitat mobile choisir en fonction de ses besoins[3], comment rester autonome lorsque l'on s'installe dans un milieu isolé (« *boondock* »)[4], comment gérer sa consommation d'électricité avec des panneaux solaires[5], comment attacher et détacher facilement sa caravane à une voiture[6], comment recevoir son

[1] P. L. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, p. 241.

[2] « **Mark** – Je n'arrivais pas vraiment à me faire une idée, tu vois, si t'es envoyé dans le désert, comment est ce que tu récupères de l'eau, et comment tu vides ton camping-car et tout ça, mais j'ai commencé à le comprendre sur internet. »

[3] « *What Type of RV? Class A, B or C? Towable Trailer, Pop-up or 5th Wheel? The 12 RVs of Technomadia!*" sur Technomadia : https://youtu.be/D9VYbSE35v4 (page visitée le 19.01.21). **Tous les liens YouTube peuvent être trouvés en QR-codes à l'annexe 2.2.**

[4] « *Boondocking in a 5th Wheel* » sur Cheap RV Living : https://youtu.be/m2yYBVajVrQ (page visitée le 19.01.21).

« *RV Boondocking Basics – Finding Spots, Conserving Water, Solar & Electricity* » sur Technomadia : https://youtu.be/pDTEC2ktcHA (page visitée le 19.01.21).

[5] « *RV Solar Simplified! Simple RV Solar Setup.* » sur All About RV's : https://youtu.be/KCQ0R85vKoM (page visitée le 19.01.21).

[6] Kim Baker et Sunny Baker, *The RVer's bible: everything you need to know about choosing, using, and enjoying your RV*, New York, NY, Fireside, 1997, p. 177-188.

courrier sur la route[1], ou encore comment transformer l'intérieur d'un camping-car ou d'un van pour gagner en confort et en efficacité[2]…

La chaîne YouTube la plus populaire parmi les enquêtés est « CheapRVliving », tenue par Bob Wells, un homme qui habite un van depuis plus d'une dizaine d'années[3]. Cette chaîne s'adresse avant tout à une population pauvre ou précaire qui souhaite s'affranchir des contraintes de la vie sédentaire. Les vidéos vont d'explications matérielles à la présentation d'habitats de personnes qui vivent sur la route, en passant par des considérations philosophiques sur le « nomadisme ».



Figure 9. *Capture d'écran de la vidéo d'accueil de la chaîne YouTube « Cheap RV Living » (533 000 abonnés en août 2021). https://youtu.be/yJLowydxGmQ (page visitée le 09.08.21).* La vidéo d'introduction, qui se lance automatiquement dès que l'on rejoint la page YouTube, s'ouvre sur ce discours :
« *Hi folks! My name is Bob Wells and I own this channel, this YouTube channel, and I own CheapRVliving.com. I've been living in a van, or a car of some kind, a pick up, for the last fourteen years and I love it. It's made me so happy and free.* ***I'm free and I have this peace of mind in heart*** *that I never imagined was possible. And I know a lot of you aren't happy with your lives.* ***You're living in a rat race, you go to a nine-to-five job, you're a wage slave, you're making somebody else rich and you're barely surviving. And the monotony in the drudgery of doing that for another twenty, thirty, forty more years you've got to do this.*** *And you've just thought it is unbearable, and I understand that. So in these videos, I'm going to show you how. We're going to give you specific steps and, and how-to's. And hows-and-whys to do this. And we'll show you how to embrace a life of minimalism and how that will make you happier,*

[1] Kay Peterson, *Home is where you park it*, Revised Edition., Livingston, TX, Rovers Publications, 1999, p. 173.

[2] « *RV Kitchen Organization (MAKE IT ALL FIT) Full Time RV* » sur You, Me & the RV : https://youtu.be/FeCG8h2KpwI (page visitée le 19.01.21).

[3] Réfractaire, lui aussi, partit sur la route après le suicide de son fils. Chloé Zhao, Nomadland (adaptation cinématographique de *Nomadland : Surviving in America in the Twenty-First Century*, de Jessica Bruder), Searchlight Pictures, 2020.

> *simplicity and* ***follow your dreams of adventure, and travel, and seeing things, and living in nature.*** *Wouldn't you like to be out here and see and live like this? I love my life. You can have it too. So let's take a look at this next video and see what we can learn today to help you make that become a reality in your life.* »[1] La vidéo se termine sur des plans du van de Bob Wells roulant sur des pistes en terre, sur une reprise de *Chariots of Fire* de Vangelis.

Bob Wells présente la fuite de l'espace comme une solution permettant de fuir le travail et la monotonie de la vie quotidienne, et les termes qu'il utilise font largement écho à ce que les enquêtés évoquent en entretien concernant le travail et le coût de la vie sédentaire : travailler « *9-to-5* », être tenu par un salaire (« *wage slave* »), ne jamais réussir à en voir le bout (« *doing that for another forty more years* »), le tout dans des conditions de vie difficiles (« *barely surviving* »)… La métaphore de l'emprisonnement se retrouve dans bien d'autres publications que les vidéos de Bob Wells :

> « *When the alarm clock rang on Mondays at our house, it was a signal to begin again the well-established ritual of another week of work at our same jobs in the same town where we worked last week and where we would work next week. Like many people– like you, perhaps–we were imprisoned by a white picket fence we had erected ourselves.* »[2]

> « *Even if just for the weekend, the need to 'get back to nature' drives us all. Exploration characterizes our heritage. Freedom and Independence are central tenets of our culture. And fantasies of escape beckon us when we are stuck in rush hour or working overtime in the gray cubicles of Fortune 500 towers.* »[3]

[1] « Salut tout le monde! Je m'appelle Bob Wells et je suis le propriétaire de cette chaîne, cette chaîne YouTube, et je suis le propriétaire de CheapRVliving.com. Je vis dans un van, ou une voiture particulière, un pick-up, depuis quatorze ans et j'aime ça. Ça m'a rendu heureux et libre. **Je suis libre et j'ai cette tranquillité d'esprit dans mon coeur**, que je n'avais jamais imaginé possible. Et je sais que beaucoup d'entre vous ne sont pas heureux dans leurs vies. **Vous vivez un stress quotidien, vous avez un boulot "9-to-5", vous êtes esclaves de votre salaire, vous rendez quelqu'un d'autre riche et vous arrivez à peine à survivre. Et la monotonie de cette corvée pour faire ça pendant encore les vingt, trente, quarante années que vous devrez faire ça.** Et vous vous êtes dit que c'est juste insupportable, et je le comprends. Donc dans ces vidéos, je vais vous montrer comment. On va vous présenter les étapes particulières et, et comment le faire. Les pourquoi du comment. Et on va vous montrer comment adopter un mode de vie minimaliste et comment est-ce que ça va vous rendre plus heureux, simplicité et **suivre vos rêves d'aventure, et de voyage, et de voir des choses, de vivre dans la nature.** Tu ne voudrais pas être là et voir et vivre comme ça? J'aime ma vie. Tu peux l'avoir aussi. Allons donc jeter un oeil à la vidéo suivante et voir comment on peut apprendre aujourd'hui à t'aider et faire en sorte que cela devienne une réalité dans ta vie. »

[2] « Quand le réveil sonnait le lundi dans notre maison, c'était le signal de la reprise d'un rituel bien établi d'encore une semaine de travail à notre même boulot dans la même ville où on avait travaillé la semaine précédente et où on travaillera encore la semaine suivante. Comme beaucoup de personnes – comme toi, peut-être – on était emprisonnés dans une petite clôture faite de piquets blancs qu'on avait construits nous-mêmes. » K. Peterson, *Home is where you park it*, *op. cit.*, p. 9.

[3] « Même si c'est seulement pour le week-end, le besoin de "retourner à la nature" nous guide tous. Notre héritage est caractérisé par l'exploration. La liberté et l'indépendance sont des principes centraux de notre culture. Et le rêve d'évasion nous appelle quand on est bloqué dans les embouteillages ou qu'on fait des heures sup' dans des cabines grises des tours des *Fortune 500*. » K. Baker et S. Baker, *The RVer's bible*, *op. cit.*, p. 3.

En somme, les futurs habitants mobiles cherchent à quitter leur mode de vie sédentaire, pour cela ils se renseignent sur des considérations techniques, telles que « comment vider le réservoir d'un camping-car ? », et ils reçoivent finalement des discours qui correspondent à ce qu'ils ressentent et attendent. Ces discours sur la philosophie du mode de vie mobile emboîtent le pas aux questionnements techniques que se posent les enquêtés, et c'est alors tout un éventail de nouvelles normes, relatives au contact avec la nature et l'exploration du *wilderness*[1], qui se présentent aux futurs habitants mobiles : en vivant dans un habitat mobile, on se détache du travail quotidien régulier, et plutôt que de subir des bouchons tous les matins, on peut travailler depuis son camping-car au bord d'un lac ; si la consommation d'eau, d'électricité ou même de marchandise est réduite, ce n'est pas seulement pour des considérations techniques, mais aussi parce qu'il est présenté comme malsain ou superflu de trop consommer ; sortir du rythme routinier de la vie quotidienne, c'est avant tout se donner la possibilité d'être surpris et de rencontrer des personnes qu'on n'aurait sinon jamais rencontrées ; quitter l'étouffement de la ville, c'est découvrir de nouveaux paysages magnifiques qu'on ne trouve pas en restant enfermé dans une routine urbaine… Ces discours valorisent et mettent en avant le mode de vie minimaliste, car c'est celui-ci qui a permis à tous de s'extirper d'une vie quotidienne prise dans le filet du travail et de la consommation.

Ceci se retrouve dans les discours lors des entretiens. Lorsque Mark et Sheila rencontrent pour la première fois des habitants permanents de camping-car, ils réalisent que vendre leur maison et se séparer de tous leurs biens est une manière de remettre en question le mode de vie dans lequel ils se sentent enfermés, et cette séparation avec les possessions matérielles sera un processus exaltant. Il en va de même pour Donna et Joe, qui ne supportent pas de vivre dans un appartement de métropole après avoir vécu tant de temps dans de grands espaces, et la volonté de rejoindre les grands espaces naturels précipite l'achat du camping-car. Qu'il s'agisse de Melody ou de Jody, le départ en camping-car correspond à une fuite des grands espaces urbains (respectivement Los Angeles et Las Vegas) et la recherche d'une vie plus proche de la nature. Et, bien entendu, pour tous, le refus systématique de continuer à travailler

[1] L'absence de Noirs à La Posa est restée mystérieuse et aucun élément de l'enquête n'a permis de l'expliquer, d'autant plus que les habitants du désert eux-mêmes étaient surpris de se rendre compte qu'ils n'étaient qu'entre blancs lorsque je leur le faisais remarquer. S'il est bien évidemment possible d'imaginer que les personnes non blanches soient elles aussi concernées par des questions relatives à l'arrêt du travail aux États-Unis, le passage à l'habitat mobile ne concerne peut-être que les Blancs pour des raisons culturelles, issues de l'organisation de la société américaine : l'histoire du rapport à la nature aux États-Unis est une histoire blanche. Les Noirs amenés d'Afrique n'ont pas participé à cette histoire de la constitution du paysage, tout autant que les Espagnols puis Mexicains, repoussés des régions du Sud-Ouest, ou les Indiens, largement exterminés sur une période assez longue. La mythologie du rapport au *wilderness* de l'ouest du pays concerne donc avant tout des Blancs.

pour consommer et s'endetter. Les ouvrages et les communications sur internet destinées aux futurs habitants de camping-car présentent le mode de vie mobile comme étant issu d'une philosophie unique qui répond à des questionnements et des objectifs partagés par tous. C'est donc autant l'apprentissage des normes que l'identification à un groupe prétendument unique qui est ici en jeu : les futurs habitants mobiles s'apprêtent à devenir *ces personnes* qu'ils identifient et qu'ils comprennent être un groupe relativement homogène, du fait de ce qu'ils voient sur internet, lisent dans les livres ou encore des quelques rencontres avec des habitants mobiles qu'ils ont l'occasion de faire avant de sauter le pas, comme par exemple Mark et Sheila qui ont suivi des cours de « *RVing* », Donnie ou Sally qui ont des membres de leur famille qui sont déjà habitants mobiles, ou enfin Hart qui a souhaité rejoindre Bob Wells[1].

À cette communauté est associée un lieu, Quartzsite, qui revient régulièrement dans les communications. Cette ville est réputée pour être le lieu de rassemblement des habitants mobiles, et pour qui souhaite rejoindre cette communauté d'habitants, il paraît nécessaire de se rendre dans cet espace où se retrouvent ses semblables. Cette notoriété de Quartzsite existe bien au-delà des communications sur internet et, à écouter les enquêtés, il semblerait que « tout le monde » connaisse cette ville. C'est ce que dit Sandy, qui a découvert Quartzsite, car « *everybody was talking about it!* »[2], ou Tommy : « *That's what everybody says, when you say 'Quartzsite' to them: 'Ho! I've been there!' you know… everybody that has a RV has been to Quartzsite, and probably multiple times!* »[3]. Il y a donc déjà dans l'esprit des réfractaires, lorsqu'ils partent pour la première fois sur la route, l'identification d'un espace qui est associé au mode de vie, à la philosophie et au groupe social qu'ils cherchent à rejoindre.

2. DEUXIEME ETAPE : LE FLOTTEMENT

Malgré le travail de présocialisation et d'adhésion aux nouvelles normes de vie, le groupe identifié comme « habitants de camping-car » n'est pour autant pas encore un groupe d'appartenance au moment où les réfractaires se lancent pour la première fois sur la route. Embarras, gène, doute, pleurs, peur, inquiétude… entre le départ sur la route et l'arrivée dans le désert de La Posa, les enquêtés traversent tous un moment d'incertitude plus ou moins long. Concernant le processus d'alternation, le rejet de l'ancien groupe et l'absence de contact avec

[1] Voir les portraits en première section du premier chapitre.

[2] « Tout le monde en parlait ! »

[3] « C'est ce que tout le monde dit, quand tu leur dis « Quartzsite » : « Ho j'y ai été ! », tu vois… tout le monde qui a un camping-car a été à Quartzsite, et probablement plusieurs fois ! »

le nouveau groupe fait de cet entre-deux un moment où plus rien ne va de soi, car il n'y a plus aucun cadre socialisateur un tant soit peu stabilisé qui permet cet aller de soi. L'instabilité joue non seulement sur le plan matériel, mais aussi sur le plan relationnel : les enquêtés n'ont pas encore reconnu d'*autrui significatifs*[1] du groupe identifié comme « habitants de camping-car » qui vont permettre l'identification et l'accueil dans le nouveau groupe d'appartenance et de référence.

Pendant cette période de doute, les enquêtés subissent une inhibition – ou une mise en attente[2] – des compétences relatives à l'habitat[3] qu'ils ont incorporé durant toute leur vie, parce qu'ils changent radicalement d'environnement et de mode de vie. Contrairement à une maison qui à la possibilité d'être autonome vis-à-vis de son environnement en transformant celui-ci[4], le camping-car est toujours contraint de composer avec son environnement et ne propose pas, intrinsèquement, de stabilité : qu'il soit dans le désert ou en forêt, l'habitat mobile doit s'adapter et adapter l'aménagement de son environnement en fonction de la nature de celui-ci. Pour cette raison, l'habitat devient alors un objet qu'ils subissent, et tout est sujet à anxiété. Pour Donna et Joe, le premier souhait après être partis sur la route en direction de l'Arizona est de rejoindre un lieu qu'ils connaissent : la petite ville de Wickenburg, en Arizona, cette « *cowboy town* » où quelques années auparavant Joe avait juré passer sa retraite. Malheureusement, tous les *RV parks* affichent complet et Donna et Joe se retrouvent sur la route, à bord de leur grand camping-car dont ils ne savent quoi faire…

> *«* **Joe** – *It was our first time out. So we were really nervous. 'Where are we gonna park this ?!' Big block! And, so we went about 27 miles north of the town of Congress. 'Cause we heard there was a place we could stay out there. We just needed a place so we just could park and go scout.*
> **Donna** – *We were new so we were afraid to park off the side of the road, you know, we were like 'oh my god somebody's gonna get us, the boogeyman! You know!'*
> **Joe –** *It was very… so anyway, the place we found down there, we pulled in and the*

[1] « […] les autrui significatifs occupent une place centrale dans l'économie de la maintenance de la réalité. Ils sont particulièrement importants dans la confirmation continue de cet élément crucial de la réalité que nous appelons l'identité. Pour maintenir le sentiment d'être en fait ce qu'il pense être, l'individu exige non seulement la confirmation implicite de cette identité que même les contacts passagers de la vie quotidienne entretiendront, mais aussi la confirmation explicite et émotionnellement chargée que les autrui significatifs lui fournissent. » P. L. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, p. 241.

[2] B. Lahire, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, *op. cit.*, p. 101-102.

[3] C'est-à-dire « l'aptitude de l'individu à la fois à énoncer verbalement l'espace, à le représenter graphiquement, à y exercer des actions, bref à le produire. […] [La compétence] est un outil conceptuel qui permet lui aussi d'effectuer le va-et-vient entre le social et le spatial, puisque l'habitant puis les fondements de sa compétence dans les schémas culturels à sa disposition. » Marion Segaud, *Anthropologie de l'espace: habiter, fonder, distribuer, transformer*, 2e éd., Paris, Armand Colin, 2010, p. 74.

[4] Reyner Banham, « A Home Is Not A House », *Art in America*, 1965, vol. 2, p. 70-79.

> *guy from the RV park said 'no I'm full. Just park in my driveway, you're fine!' Well… we were too nervous to do that, and I told the gentleman: 'I can't do that', you know, we were just too new, you know. And he says: 'There's a park down the road and it's the only RV club we support, the Escapee's RV club', and we pulled in that club. We didn't know nothing about'em, and we told'em where we were at, what we were doing, they said: 'you guys need a couple of hugs'. So… they gave us a hug, we joined the club, which [the price] is so reasonable, and they gave us a place to park that night, and we stayed there for a few weeks, travel back and forth to Wickenburg. We still couldn't find a place in there, and we felt it was time to leave and we came to Quartzsite.* »[1]

Paradoxalement peut-être, la première urgence pour ces personnes parties vivre sur la route semble être de trouver un endroit où poser les valises, car elles subissent cet habitat mobile dont elles sont totalement dépendantes. Mais, d'après le refus de Joe de se garer dans le jardin d'un inconnu, s'installer ne peut se faire partout, il faut que le lieu et les conditions proposent une certaine stabilité, matérielle comme morale, afin d'apprivoiser la mobilité imposée par ce nouvel habitat. Il en va de même pour Melody qui, dans un discours d'un seul tenant lors de l'entretien, parle de sa séparation avec sa fille, de la technique nouvelle nécessaire à la maîtrise de cette machine inquiétante qu'est le camping-car et de l'incapacité à s'approprier un espace, mais aussi de tout un nouveau mode de vie.

> « **Melody** – *There's people like me, who made a choice, of going full time. From a city. It was scary. […] I was crying… I was crying 'cause I knew I was gonna miss [my daughter], 'cause her and I were very close. And I was crying because I was terrified… terrified of living in my RV. Terrified that I couldn't do it. […] I knew I wouldn't see her for a while, and it broke my heart, and I didn't think I could do it! […] [Then] I even went up to Lake Isabelle [Colorado] and drove through mountains, with roads like, you know, curves and curves and people coming… you know, people getting closer, I mean, it was… it was terrifying! And I got it to make it to Isabelle and I was up there without seeing anybody, for like a month and a half, just a dog and I. And it was, it was amazing. I even was faced with… […] I saw a*

[1] « **Joe** – C'était notre première fois dehors. Alors on était vraiment nerveux. « Où est-ce qu'on va garer ce truc ?! » Gros blocage ! Et donc on est allé à peu près à 27 miles au nord à la ville de Congress. Parc'qu'on avait entendu qu'il y avait un endroit où on pourrait rester là-bas. On avait juste besoin d'un endroit où se poser avant d'explorer les environs.
Donna – On était nouveaux donc on avait peur de se garer sur le bord de la route, tu vois, on se disait : « Oh mon Dieu quelqu'un va venir pour nous, le croque-mort ! » Tu vois !
Joe – C'était vraiment… Mais peu importe, le lieu qu'on a trouvé là-bas, on s'est garé et le gars du RV park nous a dit : « Non on est complets. Garez-vous juste dans mon allée, ça ira ! » Bien… on était trop nerveux pour faire ça, et j'ai dit à ce monsieur : « Je ne peux pas faire ça », tu vois, on était juste trop nouveaux, tu vois. Et il a dit : « Il y a un park plus bas sur la route et c'est le seul RV club qu'on recommande, le Escapee's RV club », et on s'est installés dans ce club. On ne savait rien d'eux, et on leur a dit où on en était, ce qu'on faisait, et ils ont dit : « Les gars vous avez besoin d'un *hug* » Donc… ils nous ont fait un *hug*, on a rejoint le club, dont [le prix] est très raisonnable, et ils nous ont donné une place où dormir ce soir-là, et on est resté quelques semaines, à faire le trajet aller-retour jusqu'à Wickenburg. On ne pouvait toujours pas trouver une place là-bas, donc on a pensé qu'il était temps de partir et on est venus à Quartzsite. »

> *spider that was like this. And I looked, and the thing had a face like… it was staring at me, didn't even move! I said 'motherfucker'! I went to take the spider spray. I sprayed it and it didn't move, it was still alive. Still looking at me! So I took the walking stick. I've beat it and killed it! Then after I killed it I felt really bad. This was his home, it was not mine. I'm the intruder. And I felt really bad, really bad. I took a photograph of it and people said, one girl says: 'I wish I was there I would have just captured it and let it free.' And I was like… I felt so bad. This is, you know, we come into snakes and scorpions and spiders place. This is their home. We're the invaders.* »[1]

S'ils peuvent offrir une stabilité matérielle à cet habitat inquiétant, les *RV parks* ne proposent cependant pas la stabilité sociale qui est recherchée par les réfractaires qui se jettent pour la première fois sur la route, notamment du fait de la distance sociale avec les habitants des *RV parks*, comme le relate Allison.

> « **Allison –** *I wouldn't live in a trailer park, I don't see, you know… You get your little chair out and you're staring up somebody else's chair right there and it's not… what do I have in common with anyone, you know?* »[2]

Les habitants de *RV parks* ne correspondent pas nécessairement au groupe d'habitants de camping-cars identifiés à travers la littérature et internet auquel les réfractaires souhaitent s'identifier, car ils ne sont pas nécessairement passés par le même processus de rejet de normes sociales (les *RV parks* sont en effet très loin, par exemple, du contact avec la nature vanté par Bob Wells sur sa chaîne YouTube). Il ne s'agit pas forcément de réfractaires, mais de *snowbirds* qui profitent, en camping-car, de la douceur de l'hiver dans les États du Sud[3]. Ceux-ci ne

---

[1] « **Melody –** Il y a les gens comme moi, qui ont fait un choix, celui de partir à temps plein sur la route. Depuis une ville. C'était effrayant. […] Je pleurais… Je pleurais parc'que je savais que [ma fille] allait me manquer, parc'qu'elle et moi étions très proches. Et je pleurais parce que j'étais terrifiée… terrifiée à l'idée de vivre dans mon camping-car. Terrifiée de ne pas réussir à le faire. […] Je savais que je ne la verrais pas pour un moment, et ça m'a brisé le cœur, et je pensais que je n'y arriverais pas. […] [Puis] je suis même allée au Lac Isabelle [Colorado] et j'ai conduits à travers les montagnes, avec des routes comme, tu vois, des virages et des virages et des gens qui viennent… tu vois, des gens qui roulent proche, je veux dire, c'était… c'était terrifiant ! Et j'ai réussi à me rendre à Isabelle et j'étais là haut sans voir personne, pendant quelque chose comme un mois et demi, juste un chien et moi. Et c'était, c'était extraordinaire. J'ai même fait face à… […] J'ai vu une araignée qui était grande comme ça. Et je l'ai regardée, et le truc avec une tête comme… elle me regardait, sans même bouger ! J'ai dit : « fils de pute » ! Je suis allée chercher le spray contre les araignées. Je l'ai aspergée et elle a pas bougé, elle était toujours vivante. Toujours à me regarder ! Alors j'ai pris le bâton de marche. Je l'ai frappée et je l'ai tuée ! Et après l'avoir tuée, je me suis sentie vraiment mal. C'était sa maison, ce n'était pas la mienne. Je suis l'intruse. Et je me suis sentie vraiment mal, vraiment mal. J'ai pris une photo et les gens ont dit, cette fille a dit : « J'aurais aimé être là je l'aurais juste capturée puis libérée. » Et j'étais… Je me suis sentie très mal. C'est, tu vois, on vient chez les serpents, les scorpions, les araignées. C'est leur habitat. Nous sommes les intrus. »

[2] « **Allison –** Je ne voudrais pas vivre dans un *trailer park*, je ne vois pas, tu vois… Tu sors ta petite chaise et tu regardes la chaise de quelqu'un d'autre juste en face et c'est pas… qu'est ce que je peux avoir en commun avec ces gens, tu vois ? »

[3] Robert C. Mings, Kevin E. McHugh, "Wintering in the American Sunbelt: linking place and behaviour ", *Journal of Tourism Studies*, 1995, vol. 6, n° 2, p. 56.

recherchent pas nécessairement non plus une vie plus simple matériellement, comme l'exprime Hart.

> « **Hart** – *I never do [RV parks], I don't want to pay thirty-forty dollars a night for a RV park, naah. […] I made it as simple as I can make it, I don't have a lot of needs.* »[1]

Les *RV parks* peuvent prendre la forme de « villes miniatures »[2] qui reproduisent ce qui a été fui par les réfractaires, c'est pourquoi la critique de l'entassement des habitats (et de leurs habitants) se retrouve souvent dans les discours des réfractaires, tel que Gary ou Mark et Sheila :

> « **Gary** – *[In the desert] you have a little space between you and… in the [RV] parks, you're right next door and I have a feeling that people in town, we're on each other a little bit, living so close together, for six months, you know.* »[3].

> « **Mark et Sheila** – *It was too crowded! Sitting side-by-side… we didn't like it.* »[4]

Souhaitant échapper à l'enfermement spatial dans leur lieu de vie d'origine, sans pour autant s'enfermer à nouveau dans un *RV park*, les réfractaires peinent à trouver un ancrage spatial. Ils sont émotionnellement en demande de stabilité et d'identification, et c'est ce qu'ils viendront trouver dans le désert de La Posa.

3. TROISIEME ETAPE : LE DON INITIAL, UN DON D'ESPACE

En se présentant à La Posa, les primoarrivants reçoivent un don d'espace alors même qu'ils traversent une période de forte instabilité émotionnelle, ce qui représentera un grand facteur de stabilisation après la prériode de doute. Voici ce qu'en dit Joe :

> « **Joe** – *We pulled up there. And there was a good 30–40 feet*[5] *between me and the guy ahead of me. He came out, and he said: 'What in the hell are you doing ?!'And… I was just… like: 'okay, what am I doing wrong?' you know… I said, 'I don't know, I'll move! I just thought I could park anywhere!' And he started to laugh and said,*

[1] « **Hart –** Je ne vais jamais dans les *RV parks*, je ne veux pas payer trente-quarante dollars la nuit dans un *RV park*, naan. […] Je vis de la manière la plus simple possible, je n'ai pas beaucoup de besoins. »

[2] C. Forget, *Vivre sur la route*, *op. cit.*, p. 116 ; C. Forget, « Les limites du concept de tourisme résidentiel », art cit, p. 9-10.

[3] « **Gary –** [Dans le désert] tu as un peu d'espace entre toi et… dans les *[RV] parks*, tu es juste à côté et j'ai l'impression que les gens en ville, on un peu les uns sur les autres, à vivre si près les uns des autres, pour si mois, tu vois. »

[4] « **Mark et Sheila** – C'était trop bondé ! Assis côte-à-côte-à-côte… on a pas aimé… »

[5] 10-12 mètres.

> *'You're darn*[1] *right you can! I'll be happy to have you next to me!' And we were friends until the day he died.* »[2]

De nombreuses années plus tard, à la toute fin 2016, c'est au tour de Mark et Sheila de s'installer pour la première fois à La Posa, après avoir quitté leur maison à Paris, Tennessee et avoir brièvement essayé les *RV parks* de Floride.

> « **Mark** – *We had so much trouble 'cause we didn't know anything on the RV. And… We were running out of water in the tank, so we went to South La Posa to water in, and we had water running everywhere at the bottom of the RV. I was really embarrassed because I though water here was like gold! And this holds 174 gallons of water. I pulled over, we went out, further out, thinking nobody would see it, and it could hide until it drains out. We had like seven people who stopped and asked if we needed help. We got that fixed, and then we pulled over. We had met Jim at the water [station]… And he said we should go to North La Posa because it's not so crowded. And we went to park in the wrong place from what he told us, and we went next to Donnie. So Donnie was the second person we met. […] And we couldn't get the camper out of the truck. 'Cause everything was dead. The battery was dead, generator won't start. Nothing would work! And so Jim goes… and it was raining.*
> **Sheila –** *Jim had left us his card.*
> **Mark –** *Yeah. So we called Jim and said: 'We're in trouble we can't even get this thing off the truck!' So he comes with some kind of booster that would get the generator started. And everything started charging up, we got able to get the RV off the truck. […] We didn't know anything. We just kind of jumped into it…* »[3]

Mark et Sheila se sentent honteux de perdre l'eau de leur camping-car, qu'ils s'imaginent être considérée comme de l'or, et fautifs de ne pas suivre des normes qu'ils sont les seuls à avoir

---

[1] « *Darn* » est une altération américaine de « *Damn* ».

[2] « **Joe –** On s'est installés là-bas. Et il y avait bien 30-40 pieds entre moi et le gars devant moi. Il est sorti et il a dit : "Bordel qu'est ce que tu fous ?!" Et… j'étais juste… "Ok, qu'est ce que je fais de mal ?" Tu vois… J'ai dit : "Je ne sais pas, je bouge ! Je pensais juste pouvoir me garer n'importe où !" Et il a commencé à rire et il m'a dit : "T'as sacrément raison, bien sûr que tu peux ! Je serai ravi de t'avoir à côté de moi !" Et on est restés amis jusqu'au jour où il est mort. »

[3] « **Mark** – On a eu tellement de problèmes parce qu'on ne connaissait rien sur le camping-car. Et… On commençait à manquer d'eau dans le réservoir, alors on est allés à La Posa sud pour remplir l'eau, et on avait de l'eau qui coulait de partout sous le camping-car. J'étais très embarrassé parce que je pensais qu'ici l'eau était de l'or ! Et ce réservoir contient 660 litres. Je me suis garé, on est sortis, plus loin, pensant que personne ne le verrait, et que personne ne remarquerait jusqu'à ce que ça sèche. Il y a eu comme sept personnes qui se sont arrêtées et qui nous ont demandé si on avait besoin d'aide. […] On l'a fait réparer, et on est repartis. On avait rencontré Jim à la station… Et il nous avait dit qu'on devrait aller à La Posa Nord parce que c'est moins bondé. Et on est allés se garer à la mauvaise place par rapport à ce qu'il nous avait indiqué, et on s'est installé à côté de Donnie. Donc Donnie fut la deuxième personne qu'on rencontra. […] Et on arrivait pas à détacher la caravane de la voiture. Parc'que tout était mort. La batterie était morte, le générateur ne voulait pas s'allumer. Rien ne marchait ! Et donc Jim… et il pleuvait.
Sheila – Jim nous avait laissé sa carte de visite.
Mark – Ouais. Alors on a appelé Jim et on a dit : "On est dans la mouise on arrive même pas à détacher la caravane !" Donc il est venu avec une sorte de survolteur qui a fait redémarrer le générateur. Et tout à commencé à se charger, on a pu détacher la caravane de la voiture. […] On ne savait rien. On s'est comme juste jetés dedans… »

projeté sur ce groupe, du fait d'un certain décalage des attentes provoqué par la présocialisation. Il y a un écart entre ce à quoi ils s'attendent et ce qui est effectivement attendu par le groupe qu'ils rejoignent, écart qui ne peut être résolu qu'avec la confrontation avec le nouveau groupe d'appartenance et la rencontre des *autrui significatifs* qui se feront les passeurs des normes de ce milieu social. À rebours de leurs attentes, les premières interactions qu'ont Mark et Sheila sont des interactions d'aide et des invitations à rester. Ils sont accueillis par Jim et Pat' qui ont été accueillis auparavant par Donna et Joe, « *newbies* »[1] eux aussi affaiblis par le doute en leur temps, qui sont à leur tour devenus des *autrui significatifs* amenant « la confirmation explicite et émotionnellement chargée »[2] de l'identité encore instable des nouveaux arrivants.

> « **Joe** – *We were here before any of those people out there. […]*
> **Donna** – *We showed Gary and Claudia, his wife, all the places around here.*
> **Joe** – *As long as these people don't know how to RV! You know, when Tom and Rita came in, they didn't know how to RV. Dan and Lisa… about a whole number of people, they pull in and… they were just like us! We recognized what us were. When we first started, we had that… we did not know what to do next. And, so… we would help them get batteries, put on solar panels, this is the kind of generator you want. This is the kind of battery charger… […] Sounds like we did something special, but we didn't! We were helped that way by [around] ten couples. They knew we were new. Newbies out there… each one of them, in their own way, showed us something and like a big sponge… It took us four or five years, but now, we're giving the information out!*
> **Donna** – *What you learn you pass on.* »[3]

L'espace est le support à l'invitation à une relation d'entraide qui donne envie aux nouveaux de rester. En effet, du point de vue de Gary aussi, cette première aide relative à l'habitat engage une coopération qui continuera ensuite.

> « **Gary** – *It rained and rained and they had, somebody said they had two tornadoes out here in the valley… So we came out to talk to the people at the kiosk and they said: 'park next to them, they would help you', you know, and they did, and that's*

[1] Le terme « *newbie* » désigne un novice, soit de manière affective soit de manière condescendante, selon les circonstances.

[2] P.L. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, p. 241.

[3] « **Joe** – On était là avait n'importe lequel de ces habitants-là. […]
Donna – On a montré à Gary et Claudia, sa femme, tout ce qu'il y a à voir ici.
Joe – Et autant que ces personnes ne savaient pas vivre en camping-car ! Tu sais, quand Tom et Rita sont arrivés, ils ne savaient pas vivre en camping-car. Dan et Lisa… Un grand nombre de personnes, ils arrivent et… ils étaient juste comme nous ! On a reconnu en eux ce qu'on était. Quand on a commencé, on avait ce… on ne savait pas ce qu'on devait faire. Et, donc… on les a aidés à se procurer des batteries, installer les panneaux solaires, c'est ce genre de générateur dont tu as besoin. C'est ce type de chargeur de batterie… […] On dirait qu'on a fait quelque chose de spécial, mais non ! On a été aidés comme ça par [une] dizaine de couples. […] Ils savaient qu'on était nouveaux. Des novices ici… Chacun d'entre eux, à leurs manières, nous on montré quelque chose et comme une grosse éponge… Ça nous a pris quatre ou cinq ans, mais maintenant, c'est nous qui transmettons les informations !
Donna – Tu transmets ce que tu as appris. »

> *where I met Joe and Donna for the first time, and got to be really good friends with them. […] After you meet people, you start helping each other out and it's just more… I don't know, I feel secure, yeah. […] You do kind of settle into a routine too, yeah. But I've, you know, I've helped people down there. There was one guy down there, came in and put our solar system in, you know, for us here. And so you trade off, everybody trades off, everybody has different abilities. I'm into the rocks, so everybody finds a rock and they bring it to me…* »[1]

L'aide à l'installation ne se fait pas seulement entre des inconnus qui se rencontrent pour la première fois. Lorsque Sally arrive à La Posa, à l'invitation de Donnie et Patty qu'elle a rencontrés quelques semaines plus tôt à Crawley Lake, en Californie, ceux-ci lui proposent non seulement de s'installer près d'eux, mais prennent en charge ses problèmes et la soutiennent.

> « **Sally** – *I was in there [Crowley Lake] by myself with no one even knowing but Donnie and Patty and, you know, and then we came down here to Quartzsite. […] So I followed them down here to Quartzsite. When I first got here, it was the awfullest day I've had since I've been on the road. Donnie and Patty, of course, parked over here. And Patty and I were looking over this way to where I can park. Should I bring my big motorhome over this way and it sank down in the sand. Oh, yeah. It was a big big mess! I couldn't get it out. I ended up calling a tow truck to get my motorhome out of the sand. And it gets my motorhome out of the sand and then, I get it started and go just a few feet. Then it makes this awful noise and now it won't move anymore. So my first two weeks… and I was just like, oh, yeah, I was in tears. I was crying just out eyeballs and it was terrible, you know! Not knowing what the hell I was gonna do. But Donnie and Patty helped me. I didn't even have to ask him but offered to, you know, like take care of it put it on their credit card and I could pay him back, you know, to get it repaired. Really huge gift, you know. […] $3,500. Yeah. Yeah big big mistake. Yeah, so Donnie and Patty and I've been good friends, they've been like family to me since I've been on the road, you know, they look out for me and take care of me.* »[2]

---

[1] « **Gary –** Il pleuvait et il pleuvait, et il y avait, quelqu'un a dit qu'il y avait deux tornades dans la vallée… Alors on est allé parler aux gens de la guérite et ils ont dit : « garez vous à côté d'eux, ils vous aideront », tu vois, et ils l'ont fait, et c'est là que j'ai rencontré Joe et Donna pour la première fois, et on est devenus de très bons amis. […] Après que tu rencontres les gens, tu commences à t'entraider et c'est juste plus… Je sais pas, je me sens en sécurité, ouais. […] Tu rentres dans une routine, d'une certaine manière, ouais. Mais j'ai, tu vois, j'ai aidé des gens ici. Il y avait un gars là-bas, il est venu et nous a installé des panneaux solaires, tu vois, pour nous ici. Et donc tu échanges, tout le monde échange, tout le monde a des compétences différentes. J'suis dans les pierres, donc tout le monde trouve des pierres et me les amène… »

[2] « **Sally –** J'étais là bas [à Crowley Lake] seule et ne connaissant personne si ce n'est Donnie et Patty et, tu vois, et ensuite on est descendus ici à Quartziste. […] Donc je les ai suivis ici à Quartzsite. Quand je suis arrivé ici la première fois, c'était le pire des jours que j'ai vécu depuis que je vis sur la route. Bien sûr Donnie et Patty se sont garés là. Et Patty et moi on regardait vers là-bas où est ce que je pouvais me garer. Il a suffi que j'amène mon gros camping-car par là et il a coulé dans le sable. Ho ouais. C'était un gros bordel ! Je ne pouvais plus le faire sortir! J'ai fini par appeler une dépanneuse pour sortir mon camping-car du sable. Et il sort mon camping-car du sable et ensuite, je le démarre et je fais quelques mètres avec. Et il fait ce bruit atroce et il ne veut plus bouger. Donc mes deux premières semaines… et j'étais juste, oh, ouais, j'étais en larmes. Je pleurais à chaudes larmes et c'était terrible, tu vois ! J'avais aucune idée de ce que j'allais faire. Mais Donnie et Patty m'ont aidé. Je n'ai même pas eu à le lui demander pour qu'il m'offre, tu vois, de le prendre en charge sur leur carte de crédit et que je pourrais

… et Donnie, de son point de vue d'habitant du désert confirmé, de trouver le même plaisir à l'entraide.

> « **Donnie** – *Two years ago, [Sally] got stuck out here. […] Cost her thirty-three hundred dollars to get it fixed. And she was crying and so we lent her the money, and I'm happy to say when we got here, when she got here this year, she paid us off interest and all, yes. All.* »[1]

Ce don initial d'espace est absolument déterminant du point de vue des primoarrivants, car il répond précisément à ce qui a fait qu'ils se sont retrouvés sur la route à bord d'un habitat mobile : ils ont quitté un espace qu'ils ne pouvaient plus se payer, et pour la première fois de leur vie, *on leur donne un espace*. Après avoir payé la somme dérisoire de 180 $ pour sept mois, ils se retrouvent dans un espace où on les invite à rester, à choisir un emplacement, à s'installer : on dit « bienvenue » à des personnes qui se sentaient jusque là agressées par l'espace, et ce « bienvenue » enclenche la socialisation sur deux fronts. Premièrement, ce don initial initie la socialisation *à et par l'espace*, que nous allons étudier dans la section suivante. Deuxièmement, le fait que cette toute première interaction soit un don enclenche l'adhésion au mode d'échanges économique prééminent dans le désert. L'assistance offerte aux nouveaux engage avec eux le rapport d'obligation inhérent aux échanges de dons dans un milieu où il est attendu collectivement de faire des dons. Cet aspect de la vie sociale de La Posa fera l'objet du chapitre suivant.

Pour les primoarrivants qui étaient jusque là isolés et qui vivaient l'espace comme une contrainte, c'est une main tendue qu'ils trouvent en arrivant à La Posa, et qu'ils sont disposés à saisir du fait de la période de doute et d'angoisse de l'alternation. Il faut souligner l'absence apparente de rite d'institution destiné à autoriser l'installation dans le désert de La Posa. Il n'y a pas, de prime abord, de systèmes collectifs (organisés consciemment ou non) d'ouverture et de fermeture de l'espace envers des personnes selon des caractéristiques prérequises[2] (comme des capitaux culturels ou économiques, ou une cooptation). Il faut souligner cette absence d'exigence vis-à-vis des nouveaux tant l'inverse est courant dans des milieux qui se veulent à la marge des normes sociales générales. Les *hobos* étudiés par D. Harper imposent aux

---

le rembourser plus tard, tu vois, pour le faire réparer. Un énorme cadeau, tu vois. […] 3500$. Ouais. Ouais grosse erreur. Ouais, donc Donnie et Patty et moi nous sommes de bons amis, ils sont comme de la famille pour moi depuis que je vis sur la route, tu vois, ils font attention et prennent soin de moi. »

[1] « **Donnie** – Il y a deux ans [Sally] est resté bloquée là-bas. […] Ça lui a coûté trois mille trois cents dollars de le réparer. Et elle pleurait et donc on lui a prêté l'argent, et je suis content de pouvoir dire que quand on est arrivés, quand elle arrivée cette année, elle nous a remboursé tout, et et les intérêts et tout ça, oui. Tout. »

[2] Pierre Bourdieu, « Effet de lieu » dans *La misère du monde*, Éditions du Seuil., Paris, 1993, p. 166-167.

nouveaux l'apprentissage très rapide d'un code de conduite, souvent à leurs dépens, afin de survivre au sein de ce milieu[1] ; les apprentis boxeurs étudiés par L. Wacquant doivent adopter un certain code de conduite qui se pose radicalement en contre de la violence de la rue[2] ; les musiciens de jazz étudié par H. Becker doivent absolument présenter un capital culturel de pratique d'un instrument pour être reconnus comme un musicien et non comme un mauvais « cave »[3]… La différence entre tous ces exemples et les habitants du désert de La Posa semble résider dans le fait que ces derniers ne se reconnaissent pas collectivement comme un groupe en opposition à une norme générale : pour rappel, tous les discours critiques vis-à-vis de la vie passée sont restés presque invisibles à l'ethnographie, et ils ne sont tous apparus qu'en entretien, atomisés, bien que systématiques.

Cette aide offerte par les anciens aux novices a donc deux statuts. Premièrement, il s'agit simplement de l'expression de ce qu'il y a à faire, ce qui va de soi dans cet espace : les anciens ont le souvenir d'avoir été aidés alors qu'ils étaient « *newbies* », et ils vivent depuis dans un milieu social qui valorise l'aide et l'assistance. C'est par exemple ce qu'évoque Melody.

> « **Melody** – *Yeah, and I've seen some people that are, you know, the newbies that are coming. […] Because I've been in their shoes recently. I know how it feels. There was a woman last night, she just started in October. And she was, you know, a little bit of terrified, you know. And it was really funny, I say: 'can I give you a hug?' […] 'I'll give you a healing hug'. She gave me more of healing hug than I gave her. It's pretty remarkable. Great energy, you know…* »[4]

Deuxièmement, cette invitation à s'installer a le statut de rite d'institution. Les habitants du désert supposent ce que vient de vivre un primoarrivant, car ils l'ont eux-mêmes vécu, et cette étape de flottement vaut pour rite d'initiation qui « consacre la différence »[5] entre un « eux » et, nous allons le voir tout de suite avec la section suivante, un « nous ». Ces « *newbies* » ont fait l'effort de partir de chez eux, ils ont connu le doute sur la route, et ont choisi de venir jusqu'ici.

---

[1] D. Harper, *Les vagabonds du nord-ouest américain*, *op. cit.*, p. 33.

[2] Loïc J. D. Wacquant, « Corps et âme : Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1989, vol. 80, n° 1, p. 47. Même si, dans les faits, le ring ne suffit pas nécessairement à écarter les apprentis boxeurs de la violence de la rue. Mitchell Duneier, « Garder sa tete sur le ring ? », *Revue Francaise de sociologie*, 2006, vol. 47, n° 1, p. 17.

[3] Howard S. Becker, *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, Paris, Éditions Métailié, 2013, p. 109, 113.

[4] « **Melody** – Ouais, et j'ai vu des personnes qui, tu vois, les novices qui arrivent. […] Parce qu'ai été comme eux récemment. Je sais ce que ça fait. Il y avait une femme hier soir, elle a juste commencé en octobre. Et elle était, tu vois, un petit peu terrifiée, tu vois. Et c'était vraiment amusant, je lui ai dit : "Je peux te faire un *hug* ?" […] "Je vais te faire un *healing hug*". Elle m'a plus fait à moi un *healing hug* que je lui ai fait. C'est assez remarquable. Bonne énergie, tu vois… »

[5] Pierre Bourdieu, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1982, vol. 43, n° 1, p. 58.

L'aide, le « bienvenue » ou le *hug* adressé à un nouvel arrivant qui se présente angoissé dans le désert confirme la transition et « signifie son identité »[1] nouvellement acquise.

La phase de noviciat de l'alternation s'achève donc lorsqu'est rencontré l'espace social du désert, « structure de plausibilité »[2] qui rend possible le début effectif de la socialisation. Même si il reste beaucoup de choses à apprendre et que leur socialisation ne fait que commencer, les primoarrivants sont reconnus comme faisant partie du groupe qu'ils cherchaient jusqu'alors à rejoindre, et ce moralement comme spatialement.

[1] *Ibid.*, p. 60.

[2] P.L. Berger et T. Luckmann, *La construction sociale de la réalité*, *op. cit.*, p. 252.

TROISIEME SECTION

LE ROLE DE L'ESPACE DANS L'APPRENTISSAGE DU NOUVEAU MODE DE VIE

Le don initial, don d'espace, enclenche l'apprentissage des normes de la vie collective dans et par l'espace. « *You gotta throw a lot of your learning out the door*. »[1], dit Joe, car il faut en effet faire place à de nouveaux savoirs pratiques en s'installant dans un nouvel espace social. Ce ne sont pas seulement des compétences relatives à l'habitat qui sont (re) travaillées, mais bien tous les aspects de la socialisation : pratiques, goûts, langage, représentation de soi… « La socialisation ne se limite pas à un apprentissage des pratiques spatiales, elle transmet – et même elle inscrit dans le corps, elle incorpore, dirait Bourdieu – un cadre de représentation et de perception de l'espace. »[2] Il existe un lien serré entre espace et socialisation, car les agents incorporent des manières de se représenter l'espace[3] en toute situation, et il s'agit de voir comment les nouveaux arrivants à La Posa se socialisent *à* et *par* l'espace[4]. En effet, les primoarrivants découvrent un espace qu'ils ne connaissent pas, et dont ils doivent faire l'expérience, apprendre à reconnaître ses formes et ce qui le structure, et ce avec les schèmes de perception de leur habitus qui n'est pas nécessairement ajusté à ce nouveau contexte (socialisation *à* l'espace). Ils doivent aussi apprendre les codes sociaux et les pratiques des habitants qui ont cours dans le désert et qui constituent à proprement parler l'espace[5] (socialisation *par* l'espace).

Si l'appropriation de l'espace à l'échelle individuelle est issue, nous allons le voir, d'une grande part de reproduction des normes sociales qui ont cours dans le désert, cette appropriation se fait aussi en réaction aux espaces que les réfractaires ont connus auparavant dans leurs vies. La section étudie cette dualité reproduction-réaction : comment la socialisation à l'espace est-elle aussi une socialisation aux normes et attentes collectives qui ont cours dans cet espace, et

[1] « Tu dois jeter par la fenêtre un bon nombre de choses que tu as apprises. »

[2] Alain Bourdin, « Préface » dans *Sociologie de l'espace*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 2015, p. IX.

[3] Muriel Darmon, *La socialisation*, 3e éd., Paris, Armand Colin, 2016, p. 32.

[4] Joanie Cayouette-Remblière, Gaspard Lion et Clément Rivière, « Socialisations par l'espace, socialisations à l'espace. Les dimensions spatiales de la (trans)formation des individus », *Sociétés contemporaines*, 2019, vol. 115, no 3, p. 5-31.

[5] M. Löw, *Sociologie de l'espace*, *op. cit.*, p. 132, 178.

comment cette socialisation amène-t-elle à une adhésion aux normes et au mode de vie qui répondent à un rejet des normes de l'ancien groupe d'appartenance ? Quelle hybridation entre nouvelles incorporations dans le nouvel espace et tout le bagage de l'habitus issu de la vie sédentaire ? Comment la socialisation à une nouvelle vie quotidienne transforme-t-elle le rapport aux espaces, et notamment à l'ancien espace de vie ?

Premièrement, nous allons voir que l'espace joue un rôle déterminant dans le processus d'attachement et de détachement des individus à des groupes sociaux. L'espace social de La Posa génère ses propres pratiques, qui sont à la fois un support de socialisation des primoarrivants et un outil de maintien de la cohésion du groupe.

Deuxièmement, l'obligation de partir du désert chaque printemps pour revenir à l'automne, fait que la morphologie sociale du groupe se transforme en fonction des saisons[1] : lorsque les réfractaires sont réunis, la vie sociale est intense et collective alors que l'été, au contraire, le groupe s'atomise et les réfractaires se répartissent sur tout le territoire étatsunien. On pourrait imaginer de prime abord que ces habitants mobiles qui sont partagés entre au moins deux espaces durant le cours de l'année seraient ce qu'on appelle des multirésidents, des personnes socialisées à différents espaces[2] qui mobilisent des savoirs pratiques spécifiques à chaque espace[3]. Cependant, la socialisation au désert accompagne une alimentation circulaire de la critique entre les deux lieux de vie : le rejet du groupe de l'été amène à trouver légitimes les normes instituées par le groupe de l'hiver, et cette légitimité nouvellement trouvée permet de justifier rétroactivement le rejet du premier groupe d'appartenance.

1. La socialisation a et par l'espace

a. Production et reproduction de l'espace domestique

Au même titre que lors de la première étape de l'alternation, lorsque les futurs habitants de camping-cars se renseignent sur le mode de vie mobile sur internet, c'est un élément technique qui semble être le premier vecteur du processus de socialisation *in situ* : les panneaux solaires. Ceux-ci font l'objet d'un savoir précis qui circule parmi les habitants : type et taille de batterie, nombre de panneaux en fonction de l'utilisation, temps de recharge… L'électricité et

[1] M. Mauss, « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimo », art cit.

[2] Mathis Stock, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques. », *Espacestemps.net*, 2004 ; Mathis Stock, Patrick Rérat et Jean Ruegg, *La multirésidentialité en questions*, Éditions Alphil / Presses Universitaires Suisses., Neuchâtel, 2020 ; Kevin E. McHugh et Robert C. Mings, « The circle of migration: Attachment to place in aging », *Annals of the Association of American Geographers*, 1996, vol. 86, nº 3, p. 530-550.

[3] B. Lahire, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, *op. cit.*

les panneaux solaires sont un sujet de discussion très courant, et c'est donc l'une des premières connaissances qui est partagée avec les nouveaux arrivants. Cette transmission d'un savoir concernant les panneaux solaires met fin à la phase de « noviciat » de l'alternation, car le sujet est discuté de vive voix avec un habitant de camping-car confirmé. L'électricité est un vrai enjeu technique, mais aussi une porte d'entrée à la socialisation qui permet aux primoarrivants de confirmer leur identité d'habitant de camping-car : il s'agit de la première chose qui engage la prise en main de ce nouvel habitat mobile. « *What you learn, you pass on*. »[1], dit Donna en entretien : les anciens « *newbies* » ont été aidés et ils aident ensuite à leur tour les « *newbies* ».

Tous les apprentissages socialisateurs ne sont pas pour autant complètement nouveaux. Concernant certaines thématiques, les réfractaires importent des savoir-faire pratiques, incorporés durant toute leur vie[2], qui peuvent être hybridés au contact du nouveau cadre d'action du désert. En effet, si les expériences accumulées durant la vie sédentaire forment des dispositions, constituantes d'un habitus, on peut imaginer que celles-ci restent structurantes des pratiques domestiques des agents lorsqu'ils sont amenés à vivre en habitat mobile dans le désert[3]. Il est donc possible que l'aménagement de l'habitat dans le désert fasse l'objet d'*analogies pratiques*, à savoir la transposition de « schémas d'expériences passées incorporées »[4] de l'ancienne vie sédentaire au nouveau contexte du désert. Pour observer ceci, intéressons-nous à l'aménagement de l'espace domestique, et notamment aux abords du chez-soi[5], particulièrement importants dans l'appropriation de cet habitat puisque ses occupants, passent une grande partie de leur temps devant chez eux. Commençons par la disposition dans l'espace et l'orientation des habitats.

Les réfractaires ont fui les *RV parks* bondés de Floride pour la question de l'organisation de l'espace, au-delà de la contrainte du prix. Tous vantent la très faible densité du désert, en opposition aux *RV parks* qui cherchent à entasser le plus d'habitats possible au détriment de la qualité de vie[6]. Il est intéressant d'observer comment des *snowbirds* qui ont l'habitude de

[1] « Ce que tu apprends, tu le transmets. »

[2] Amélie Beaumont, « Une topogenèse des dispositions: La socialisation par l'espace de travail des employés d'un hôtel de luxe », *Sociétés contemporaines*, 2019, vol. 115, nº 3, p. 33-63.

[3] « Si l'habitat contribue à faire l'habitus, l'habitus contribue aussi à faire l'habitat, à travers les usages sociaux, plus ou moins adéquats, qu'il incline à en faire. » P. Bourdieu, « Effet de lieu », art cit, p. 166 ; Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot, *Voyage en grande bourgeoisie : journal d'enquête*, Paris, PUF, 2016, p. 12.

[4] B. Lahire, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, *op. cit.*, p. 117.

[5] C. Moley, *Les abords du chez-soi: en quête d'espaces intermédiaires*, Paris, Editions de la Villette, 2006, 255 p.

[6] Comme le rappelle, par exemple, Jim : « *We just like it out here. We're from the country and this seems like country, you know. We're not inside a [RV] park where you can almost touch the other rig, you know!* » « C'est

fréquenter des *RV parks* d'espaces urbains toute l'année et qui ne viennent dans le désert que pour les festivités de la haute saison de Quartzsite aménagent leur espace. Le « *Alfa Roadrunners* » est un groupe d'habitants de camping-cars de la marque *Alfa* qui se regroupent une fois par an dans un espace relativement isolé du désert de La Posa, près des *toilets n° 3*. Ils se retrouvent là par commodité, car ce grand groupe d'une quarantaine de camping-cars ne pourrait trouver de la place en *RV park* à cette saison, et les 40 $ du *BLM pass* de deux semaines est toujours moins cher que les tarifs pratiqués en ville pendant cette période. Les Alfas reproduisent dans le désert les formes de l'organisation de l'espace qu'ils connaissent et qu'ils pratiquent tout le reste de l'année lorsqu'ils ne sont pas à La Posa, à savoir celles du *RV park*. En effet, les pratiques réalisées et instituées collectivement dans les *RV parks* amènent l'organisation des camping-cars en rang comme *allant de soi*, c'est-à-dire qu'en l'absence de consignes spécifiant que les camping-cars doivent être disposés autrement, les *Alfas* reproduisent ce qu'ils connaissent et savent faire. Les logiques marchandes de la production de l'espace, qui se manifestent par une forte rationalisation de l'espace dans les *RV parks*, s'incorporent chez les habitants qui reproduisent l'espace à leur tour, par analogie pratique.



Photographie 42. *Les camping-cars garés en bataille durant le rassemblement des « Alfas Roadrunners » : les formes d'un* RV park *dans le désert de La Posa. Janvier 2018.*

juste qu'on aime ici. On vient de la campagne et ça ressemble à la campagne, tu vois. On est pas dans un [*RV*] *park* où tu peux presque toucher l'autre camping-car, tu vois ! »

Lorsque je me présente à l'homme qui, sur la photographie ci-dessus, est en train de nettoyer sa voiture à la main, il se plaint spontanément : « *I wash it twice a day and it's always dusty!* »[1]. Lui qui exprime une aversion pour le désert et qui n'y reste que quelques jours par an pour la nécessité du rassemblement des Alfas, uniquement avec des personnes qui elles aussi ne vivent le désert que comme une contrainte, il va de soi de faire dans le désert ce qu'il a l'habitude de faire dans un *RV park* : laver sa voiture à la main devant chez soi reste une pratique de l'espace domestique.

Les Alfas se distinguent des réfractaires qui ont, eux, traversé un processus de rejet des formes spatiales des *RV parks*. Il faut un certain processus de détachement et la rencontre d'une nouvelle organisation sociale pour pouvoir produire un espace différencié, ce que ne font pas les Alfas qui ne se mêlent à aucun habitant du désert de longue durée durant leur réunion. Il faut en effet accepter d'entrer en contact avec ceux qui habitent déjà le désert pour que la socialisation s'opère[2]. Mais pour ceux qui acceptent de se confronter aux habitants déjà-là, il s'opère une hybridation des pratiques qui ont été incorporées durant leur vie sédentaire avec le nouveau contexte d'action, à savoir La Posa. On peut comprendre cette hybridation en observant l'orientation des camping-cars.

Le relevé précis par avion du positionnement des camping-cars dans la partie nord de La Posa a permis de détecter des logiques dans l'implantation des habitats qui s'avèrent difficilement objectivables depuis le sol[3]. Celui-ci révèle que, dans la partie nord de La Posa, plus d'un tiers des camping-cars s'orientent parallèlement aux *washes*. Cette installation provient d'une importation du modèle culturel[4] de l'habitat pavillonnaire de *suburb* : présenter une face vers la route et cacher une autre façade, installée contre la végétation du *wash*, instaure un « avant » et un « arrière » de l'habitat. Cette analogie pratique de la distribution de l'espace, selon les dualités montré/caché, public/privé ou encore propre/sale[5] se retrouve dans les mots utilisés par les enquêtés qui parlent de « *frontyard* » et de « *backyard* » pour désigner les espaces

[1] « Je la lave deux fois par jour et elle est toujours poussiéreuse ! »

[2] Lorsque je demande à Susan, une membre du groupe des Alfas, si elle rencontre et socialise avec d'autres personnes à Quartzsite, elle me donne une réponse éloquente : bien sûr ! elle s'arrête et discute toujours avec un habitant d'Alfa lorsqu'elle est en croise un.

[3] Voir les annexes 2.4 et 2.5. Le relevé a été réalisé depuis un avion biplace gracieusement piloté par l'ami d'un enquêté, puis dessiné à partir des plans du BLM, des photos satellites et des 350 photos prises depuis le ciel.

[4] Le modèle culturel renvoie aux pratiques d'aménagement de l'habitat qui dépassent la seule question de la fonctionnalité, telle que posée par le mouvement moderne en architecture. Nicole Haumont, « Habitat et modèles culturels », *Revue Française de Sociologie*, avril 1968, vol. 9, n° 2, p. 180-190.

[5] Philippe Panerai, Jean Castex et Jean-Charles Depaule, *Formes urbaines: de l'îlot à la barre*, Marseille, Éd. Parenthèses, 1997, p. 57-59, 103.

aux abords de leurs camping-cars. Dans la pratique, le « *frontyard* » est l'espace présenté au public où l'on reçoit, notamment autour du *firepit*, alors que le « *backyard* » est généralement un espace de « renvoi »[1], de l'utilitaire, du sale ou plus simplement du caché…

Malgré un contexte d'action différent, une partie des qualités de l'espace domestique sont transposées depuis ce qui a été connu dans l'habitat sédentaire. Une fois que l'angoisse vis-à-vis de l'habitat durant la période de noviciat de l'alternation est passée, le camping-car redevient un habitat comme un autre en de nombreux aspects : les poubelles doivent être sorties sans étaler de la saleté aux yeux de tous, l'accueil d'étrangers dans le domicile est marqué par des paliers…



Photographie 43. *Patty dans son « backyard », parmi les dessins en pierre et les remblais réalisés par Donnie. S'il a les apparences d'agrément, il s'agit surtout d'un espace auquel est associé un temps de travail solitaire dont Donnie profite tous les matins. Février 2018.*

[1] Nicole Haumont, *Les pavillonnaires : étude psychosociologique d'un mode d'habitat*, Paris; Montréal, L'Harmattan, 2005, p. 29.



Photographie 44. *L'après-midi, tous les habitants sont les bienvenus pour partager des temps collectifs dans le frontyard, que Donnie considère comme un espace « public ». Février 2018.*

Concernant les habitants de tente, on trouve le même positionnement le long des *washes* qui offrent à la fois intimité pour l'habitat et assurance de ne pas avoir les pieds dans l'eau dès qu'il pleut, les *washes* se chargeant de l'évacuation de l'eau. La distinction *backyard/frontyard* est cependant moins claire pour les habitants de tentes, car ils n'ont pas un habitat qui structure l'espace comme le fait le camping-car. Même s'ils distribuent des fonctions à l'espace, au propre ne correspond pas forcément le montré, et au sale le caché, par exemple. La tente, installée directement contre le *wash*, ne permet pas la différenciation des espaces et notamment l'établissement d'espaces de renvoi. Tout ce qui est habituellement caché est installé directement devant la tente, dans un espace unique moins différencié que ce que le camping-car permet de faire.

version limitée
protection du droit à l'image
version complète disponible sur place à la BU de l'université de Nanterre

Photographie 45. *Gypsy et Sandy devant chez cette dernière. Sandy installe ses affaires directement devant la tente, dont l'entrée se fait contre le wash, et non pas sur la façade opposée au wash, comme c'est habituellement le cas pour les camping-cars. Décembre 2016.*



Photographie 46. *Le petit wash derrière la tente de David lui sert de toilettes. Mais, lorsque le désert est très occupé, durant la période des festivités de Quartzsite, il lui est difficile d'uriner tranquillement sans qu'une voiture passe derrière. La tranquillité offerte à l'habitat est donc fonction de la taille et de la densité du wash. Janvier 2018.*

Les aménagements de l'espace autour de l'habitat symbolisent aussi une hybridation entre le souci de marquer l'espace de l'habitat, et notamment le *frontyard*, et le contexte d'action qui suggère des manières spécifiques de le faire. Petits murs de soutènement, ornementation du sol autour des buissons ou encore jardins d'agrément… tous les enquêtés travaillent beaucoup à l'appropriation de l'espace aux abords de l'habitat, à travers notamment le travail d'agencement de pierres, qu'ils nomment « *rockworks* ». Nous allons voir à travers le cas de Gary que ces travaux forment une pratique collective de marquage de l'espace[1].

Gary s'est absenté de La Posa durant l'hiver 2016-2017 en raison de la maladie, puis de la mort, de sa femme Claudia. Lorsqu'il revient pour une nouvelle saison à l'emplacement qu'il a occupé de nombreux hivers avec sa femme en octobre 2017, il découvre que celui-ci a été balayé par un torrent (« *washed out* ») qui s'est formé là.

> « **Gary** – *We had a really nice garden with all the trees, we had lines of rocks and petrified wood, and we had yard art, we had a spider out there and I had a buffalo skull made out of white rock.* »[2]

Ne souhaitant pas vraiment s'installer là où il était venu de nombreuses fois avec sa femme maintenant décédée, il en profite pour trouver un nouvel emplacement, ou, comme disent les habitants du désert, un nouveau buisson[3]. Il s'installe à l'emplacement de Bummer, un vieil habitant du désert très discret, après qu'on lui ait indiqué qu'il ne devait *a priori* pas revenir cette année.

> « **Gary –** *First night I was here [in October 2017], I was over at Donnie et Patty's and we had a few beers, and I stayed right behind Roxane and Tony. And they said: 'take this spot', 'cause Bummer wasn't coming back. Bummer had called them and said they weren't coming back, so I took his spot. […] And anyway Bummer came back, but he was okay with it…* »[4]

La nouvelle installation de Gary incite Bummer à changer d'emplacement. Il s'installe à quelques dizaines de mètres de Gary, et emporte avec lui ses *rockworks* qu'il reproduit à son nouvel emplacement.

---

[1] Fabrice Ripoll, « Réflexion sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace » dans *Mots, traces et marques: dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, France, L'Harmattan, 2006, p. 15-37.

[2] « **Gary** – On avait un jardin vraiment beau avec tous les arbres, on avait des lignes de pierres et du bois pétrifié, on avait des sculptures de jardin, on avait une araignée là-bas et j'avais un crâne de buffle fait en pierres blanches. »

[3] C'est en effet le buisson qui porte la marque de la propriété d'un espace : chaque buisson est celui d'untel ou d'untel. Chaque année, on revient à « son buisson ».

[4] « **Gary** – La première soirée quand je suis arrivé [en octobre 2017], j'étais chez Donnie et Patty et on buvait quelques bières, et j'étais garé juste derrière Roxane et Tony. Et ils m'ont dit : « prends cet emplacement », parc'que Bummer ne reviendrait pas. Bummer les avait appelés et leur avait dit qu'il ne reviendrait pas, alors j'ai pris son emplacement. […] Et bref, Bummer est revenu, mais il était ok avec ça... »

> « **Gary** – *[Bummer]'s moved his rocks and everything over there, and I think they're happier over there than they were here, so I will probably start doing some rock work, you know, make a garden out back. Seems to be what everybody does! (laughter) And it's fun, you know.* »[5]

C'est effectivement « ce que tout le monde fait ». Les *rockworks* peuvent être de prime abord compris comme le marqueur de l'occupation d'un emplacement par un habitant qui y revient tous les hivers[6], une manière de réserver sa place vis-à-vis de qui pourrait venir là. Mais une protection de l'emplacement est relativement peu nécessaire à La Posa, car les souvenirs individuels des habitants s'appuient les uns sur les autres[7] pour former un cadastre virtuel dans la mémoire collective du groupe[8]. La connaissance collective de la distribution de l'espace (que l'on sache que ce buisson est celui d'untel, sans que celui-ci soit présent[9]) permet la régulation de la distribution des emplacements, sans nécessairement passer par des marquages ou des titres : la régulation sociale par un cadastre virtuel suffit. De ce point de vue, les *rockworks* sont donc moins des entreprises individuelles de marquage de propriété qu'une empreinte que l'espace du désert reçoit du groupe tout entier[10], et l'espace renvoie à son tour cette pratique aux nouveaux. Les *rockworks*, en étant partout dans le désert, s'offrent à l'œil du primoarrivant comme *ce qui se fait ici* (ils sont une appropriation collective de l'espace[11]), que ce dernier pourra être amené à reproduire : la pratique collective fait la norme et la forme qu'elle prend dans l'espace sert à la transmission de cette norme.

À mon arrivée à La Posa en décembre 2018, pour mon quatrième voyage, alors que Gary occupe pour une deuxième année son nouvel emplacement, je découvre un *backyard* métamorphosé. Gary a travaillé sur cet emplacement qu'il considère maintenant durablement comme *chez lui*.

---

[5] « **Gary** – [Bummer] a bougé toutes ses pierres et tout là-bas, et je crois qu'ils sont plus contents là-bas qu'ils ne l'étaient ici, alors je vais probablement commencer à faire du "rock work", tu vois, me faire un jardin derrière. Apparemment c'est ce que tout le monde fait! (rire) Et c'est marrant, tu vois. »

[6] C. Forget, *Le full-time RVing*, *op. cit.*, p. 380-382.

[7] Maurice Halbwachs, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 94-95.

[8] *Ibid.*, p. 193-236 ; Sylvie Mazzella, « La ville-mémoire: Quelques usages de La Mémoire collective de Maurice Halbwachs », *Enquête*, 1 novembre 1996, nº 4, p. 5.

[9] Commentant le rôle de la mémoire dans la constitution de l'espace selon Maurice Halbwachs, Martina Löw prend l'exemple de l'utilisation d'une place de parking : « Si l'on gare sa voiture chaque jour au même endroit devant sa maison, ce qui naît ainsi, c'est un lieu pour « ma voiture ». Même si la voiture n'y est pas garée, tous les habitants du quartier savent qu'ils ne doivent pas s'y garer eux-mêmes. » M. Löw, *Sociologie de l'espace*, *op. cit.*, p. 197.

[10] M. Halbwachs, *La mémoire collective*, *op. cit.*, p. 196.

[11] Fabrice Ripoll et Vincent Veschambre, « L'appropriation de l'espace: une problématique centrale pour la géographie sociale » dans *Penser et faire la géographie sociale, contributions à une épistémologie de la géographie sociale.*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 295-304.



Photographie 47. *Le « backyard » de Gary, une appropriation de l'espace aux abords de l'habitat typique de La Posa : nivellement, assemblages de pierres autour des plantes, lampes solaires de jardin... Décembre 2018.*

En me présentant son nouveau *backyard*, Gary me dit qu'il espère, après tout ce travail, que personne ne viendra prendre son nouvel emplacement. Bien entendu, il ne pense là à personne du groupe du karaoké ou du quartier, mais plutôt à un primoarrivant non averti des règles d'installation dans le désert, qui ne serait pas au courant de l'existence du cadastre virtuel qui n'existe que pour les habitants qui sont déjà là. « *Haaa the newbies… you gotta teach them!* »[12] conclut-il en riant.

b. La socialisation au désert

Le paysage du désert, compris comme une construction culturelle où se déploient des représentations et des pratiques qui lui sont propres[13], est lui aussi vecteur de socialisation. Les habitants du désert partagent des goûts pour des pratiques spécifiques à leur environnement, qui leur étaient pour la très grande majorité étrangères avant leur installation à La Posa.

[12] « Haa les novices… il faut tout leur apprendre ! » Le sens de l'expression est difficilement traduisible : Gary ne signifie pas seulement qu'il faille tout apprendre aux *newbies*, mais plutôt qu'il faille les *faire entrer dans le moule*.

[13] R. Banham, *Scenes in America deserta*, *op. cit.*, p. 204-206.

Tout d'abord, les pierres précieuses. Une seule enquêtée, Melody, m'a affirmé avoir une passion pour les pierres précieuses – en dehors de l'or[14] – avant de venir à Quartzsite, et pourtant, tous les enquêtés semblent s'intéresser aux pierres dans le désert de La Posa.



Photographie 48. *La recherche de pierres sur une colline regorgeant de petites pierres de cuivre aux formes cubiques, lors d'une balade en ATV. Février 2018.*

Les exemples issus de l'ethnographie où les enquêtés parlent de pierres précieuses qu'ils ont trouvées et dont ils font collection sont légion. Gary les travaille pour en faire des manches de couteaux, sur son petit établi installé devant son camping-car. Après chaque *ATV ride*, Donnie revient de l'expédition avec une bassine pleine de pierres pour les aménagements de son jardin auxquels il consacre un temps conséquent. Pour Sally, c'est une occupation qu'elle associe avec le fait de fumer… ce qu'elle fait donc tout le temps.

[14] Donna et Joe sont eux aussi venus à Quartzsite pour l'or, mais la recherche de ce métal précieux fait l'objet d'une pratique spécifique différente que celle concernant les pierres précieuses.



Photographie 49. *Gary et Sally cherchant des pierres, une pratique très courante parmi les habitants du désert. Décembre 2017.*

Les enquêtés s'adonnent aussi à la recherche d'or. C'est une activité qu'ils pratiquent exclusivement dans le désert de La Posa, qui a elle aussi un effet de socialisation des nouveaux, comme l'évoquent Jim et Pat' : « *We got into a friend we met, in that trailer, the first time, we become very close with them, and they were into the Metal Detecting Club, so we got into that.* »[15] C'est en rencontrant Donna et Joe, installés dans le désert depuis un certain temps avant leur arrivée, que Jim et Pat' rejoignent le *Metal Detecting Club*, club successivement géré par des enquêtés.

Une dernière activité permet la socialisation conjointe au désert et au groupe, les balades en ATV. Pour Mark et Sheila, la découverte des balades en ATV a été déterminante dans leur attachement à La Posa.

> « **Mark** – *Well, the first time… we met Bob at a [Donnie et Patty's] karaoke […] A really nice fella…. We met him at a karaoke and we were all looking at his buggy and he said: 'Ho I'll take you for a ride some time!' and I thought: 'Ho yeah everybody says that…' The next morning he shows up at ten o'clock in the morning,*

[15] « On a un ami qu'on a rencontré, dans ce camping-car, la première fois, on est devenus très proches d'eux, et ils faisaient partie du *Metal Detecting Club*, alors on s'y est mis. »

> *he says: 'Be ready in about an hour, we're going!' (laughter) I said: 'Ho great great great!' I was really excited. We went off to Drippin' Spring. Then we get out, he sits in the passenger seat and he said: 'It's your turn.' So he let me drive it back! And he taught me how to drive it, you know, don't go on hills sideways, you know, make sure you go straight up and do all this… […] He just would bring [the ATV] back and tell: 'You kids have fun!' and he leaves it out here for two or three days. We were just going everywhere.*
> **Sheila –** *So, Mark fell in love with it last year, and we saved all year so we could buy one when we came back.* »[16]

Le paysage du désert sert toujours de motif à un trajet de balade : une mine, une crête au point de vue spectaculaire, des empreintes dans une roche… Ces expéditions en ATV permettent d'apprendre à aimer le désert, un paysage difficile qui ne se dévoile qu'en s'y perdant pendant plusieurs heures, en apprenant à reconnaître les espèces de cactus ou d'oiseaux, et en y découvrant ses histoires mythiques transmises entre habitants. Les *ATV rides* représentent un apprentissage de la vie du désert et constitue un des médias centraux de l'appropriation du paysage… et de la vie sociale.

[16] « **Mark** – Ben, la première fois… on a rencontré Bob à un karaoké [de Donnie et Patty] [...] Un chouette type… On l'a rencontré à une soirée karaoké et on était tous là à regarder son buggy et il a dit : "Je t'emmènerai en balade un de ces quatre !" et j'ai pensé : "Ouais ouais tout le monde dit ça…" Le lendemain matin, il se pointe à dix heures du matin et il me dit : "Soit prêt dans une heure à peu près, on y va !" (rire) J'ai dit : "Ha super super super !" J'étais vraiment impatient. On a été à Drippin Spring. Puis il est sorti du buggy, il s'est assis sur le siège passager et il m'a dit : "C'est ton tour". Il m'a laissé conduire le chemin du retour ! Il m'a appris comment conduire le buggy, tu vois, ne pas aller de travers sur une pente, tu vois, bien monter toujours tout droit… [...] Il est revenu avec le buggy et il nous a dit : "Amusez-vous bien !", et il nous a laissé le buggy pour deux ou trois jours. On est allé partout.
Sheila – Mark en est tombé amoureux l'année dernière, et on a économisé toute l'année pour pouvoir s'en acheter un quand on reviendrait. »



Photographie 50. *Les « ATV rides » sont l'occasion de longues balades (de cinq à huit heures) pouvant réunir jusqu'à une quinzaine de véhicules. Décembre 2017.*



Photographie 51. *Les balades sont régulièrement ponctuées d'étapes plus ou moins longues durant lesquelles tout le monde discute. Il s'agit d'un cadre socialisateur important pour l'ensemble des membres du groupe. Janvier 2018.*



Photographie 52. *Au point d'intérêt d'une des balades en ATV : une empreinte aurait été laissée par un homme dans une roche. C'est Gary, montrant ici l'empreinte à Sally, Joe et Donna, qui connaît les histoires du désert qu'il transmet aux autres participants à la balade. Janvier 2018.*

Pour conclure, en étant encouragés à adhérer à des pratiques qui sont propres au désert, les nouveaux arrivants y prennent goût parce qu'ils prennent goût, de la même manière, à la vie sociale du désert. Cela explique que la recherche de pierres précieuses ou la recherche d'or, par exemple, soit une pratique aussi généralisée parmi les habitants du désert, alors que personne n'était prédisposé à adhérer à cette pratique, et que personne n'a rejoint Quartzsite pour cette raison, à l'exception de Melody et Joe.



Photographie 53. *La recherche d'or, une activité physique, bruyante, fastidieuse, qu'on n'attribuerait pas, a priori, à des personnes de soixante-dix ans…*



Photographie 54.*… qui tire son vrai intérêt dans le fait de passer du temps avec des amis. Décembre 2018.*

c. La socialisation aux pratiques culturelles

S'ensuivent d'autres pratiques qui sont moins directement liées au paysage, tel que le golf ou le karaoké, mais que les enquêtés pratiquent pourtant exclusivement dans le désert. Si elles ne trouvent pas leur origine dans ce paysage, c'est tout de même grâce à celui-ci et à la configuration de l'espace de La Posa que ces activités peuvent être mises en place.

Chaque mardi midi, John met ses clubs de golf à disposition de la vingtaine d'habitués qui se rejoignent pour faire le parcours. John a découvert le *river golf* parmi un club de vétérans de la guerre du Vietnam, les vétérans du *Camp Eagle*, une base américaine située au Sud Vietnam. Ses camarades pratiquaient le *river golf* lorsqu'ils se réunissaient, et John a importé cette pratique dans les *washes* du désert de La Posa. Il dit aimer proposer cette activité à ses voisins et amis, car il considère que celle-ci est à la portée de tout le monde. Il dit pratiquer le golf exclusivement à La Posa. Lorsque je lui demande s'il n'est pas un golfeur « professionnel », il me répond : « *Oh Hell no! I don't go out on the golf course to play!* »[17]



Photographie 55. *Au golf de John. Le river golf fait l'économie de l'installation de trous en remplaçant ceux-ci par des bouteilles de métal remplies de petit gravier. C'est au son de l'impact entre la balle et la bouteille que l'on reconnaît la réussite du coup. Décembre 2018.*

Il en va de même pour le karaoké – que je n'évoque que rapidement pour l'instant puisqu'il sera l'objet du troisième chapitre – qui est pratiqué exclusivement dans le désert.

[17] « Ho certainement pas ! Je ne vais pas au terrain de golf pour jouer ! »

Donnie et Patty n'organisent pas de soirées dans les parcs où ils travaillent, par manque de temps du fait du travail, mais aussi par distinction entre deux espaces sociaux.

> « **Patty** – *Most of the time in the campgrounds, it's just people that come for the weekend, or overnight.*
> **Donnie** – *And they don't talk to us because they're partying! They got to hurry up, they gotta go back to the city! (laughter)*
> **Patty** – *They gotta go back to work! (laughter)* »[18]

Nombreux sont ceux qui n'acceptent de chanter qu'au karaoké de Donnie et Patty. Par exemple, Jim refuse de chanter dans un karaoké en ville, prétextant que ceux-ci n'auraient « probablement pas » ses chansons[19] (sans en être certain, donc), et Allison ne se rend tout simplement jamais dans des karaokés sur la côte Est. Cela avant tout parce que cette réunion du jeudi soir autour du karaoké vaut pour autre chose que la pratique du karaoké elle-même : se rassembler entre personnes qui s'apprécient sincèrement, et non entre étrangers.

> « **Allison –** *I enjoy [Donnie et Patty's karaoke] a lot because you know everybody, and also I like the way everybody encourages everybody, I mean for the likes people like Paul and, you know, that can't, you know, they're… It's wonderful. Or Patty, you know, when she sings John Lennon and it's, it's, wonderful, and everybody's just so nice, it's, it's a great little… you know, people are lucky to have this thing.* »[20]

> « **Melody –** *I get a big kick out of the karaoke because people are just having a good time, you know, they're not worried about how they look, they're not worried about how to… that they're impressing people. They sing from their heart, and that's what's wonderful about it.* »[21]

Enfin, la vie sociale est ponctuée par les réunions autour du feu de camp, pratique propre au désert qui est rendue possible à la fois par l'espace et le temps de la vie quotidienne. Le

---

[18] « **Patty** – La plupart du temps dans les camps, c'est juste des gens qui viennent pour le week-end ou pour une nuit.
Donnie – Et ils ne nous parlent pas parce qu'ils font la fête ! Ils doivent se dépêcher, il faut qu'ils retournent en ville ! (rire)
Patty – Ils doivent retournent travailler ! (rire) »

[19] « *If you go to the karaoke back there* [*in the Maryland*] *it's probably in a bar somewhere and they probably don't have country music... the songs that I sing!* » « Si tu vas dans un karaoké là-bas [dans le Maryland], c'est probablement dans un bar quelque part et ils n'ont probablement pas de la *country music*… les chansons que je chante! » Il n'a pas été capable d'expliciter pourquoi il refusait de chanter à Silly Al's.

[20] « **Allison** – J'aime beaucoup [le karaoké de Donnie et Patty] parce que tu connais tout le monde, et aussi j'aime la manière dont tout le monde s'encourage, je veux dire pour les personnes comme Paul qui, tu vois, ne savent pas, tu vois, ils sont... C'est merveilleux. Ou Patty, tu vois, quand elle chante John Lennon et c'est, c'est merveilleux, et tout le monde est si gentil, c'est, c'est un super petit... tu vois, les gens sont chanceux d'avoir ça. »

[21] « **Melody** – Je m'éclate au karaoké parce que les gens sont juste là pour passer un bon moment, ils ne se soucient pas de ce à quoi ils ressemblent, ils ne se soucient pas de... d'impressionner les gens. Ils chantent de tout leur coeur, et c'est ce qui est merveilleux. »

firepit est toujours associé à l'habitat de quelqu'un, qui reçoit donc devant chez lui. Qu'il s'agisse de réunions prévues ou impromptues, tout ce qui est nécessaire pour la soirée est collectivisé, même si la réunion a lieu chez une personne spécifique. Alcool, bois, nourriture, herbe et tabac circulent en dons. Je ne fais pour l'instant qu'évoquer cette institution de la vie collective, car nous prendrons la mesure de l'importance de ces moments, des transferts de biens qui y ont lieu et de la part de l'alcool dans ces transferts avec la deuxième partie de la thèse.



Photographie 56. *Une journée entière passée autour du feu chez Sandy, qui n'a pourtant commencé qu'en petit-déjeuner avec Gypsy et moi. Au fur et à mesure de la matinée, tous les amis et voisins se sont présentés au point qu'il y a toujours eu quelqu'un autour de ce feu tout au long de la journée. La photo est prise au moment où Suzee arrive au volant de sa voiture, qu'on voit à gauche de la photo. Décembre 2016.*

Pour conclure, nous ne sommes pas ici dans le cas de ce que M. Stock appelle « l'adéquation géographique », c'est-à-dire le choix d'un lieu de vie comme le résultat d'une « recherche d'*adéquation* entre les pratiques et la qualité des lieux »[22], car le goût pour les pratiques se développe au contact de l'espace social de La Posa. De plus, une pratique a tendance à se renforcer en engageant les nouveaux à y adhérer : le fait que le karaoké, le golf,

[22] Mathis Stock, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, 2006, p. 10.

ou la recherche de pierres précieuses ou d'or soient des pratiques déjà disponibles[23] et que les nouveaux y adhèrent parce qu'ils adhèrent en même temps au groupe social qu'ils souhaitaient rejoindre en partant sur la route, tend à produire un renforcement circulaire de la pratique.

> « Les renforcements incessants que la disposition cultivée peut trouver dans tout ce que l'on appelle "l'atmosphère culturelle", c'est-à-dire dans les incitations exercées par un groupe de pairs que la résidence contribue à définir »[24].

En écoutant John parler du golf ou Melody et Jim parler du karaoké, on comprend que les pratiques associées au désert se placent en opposition à l'ancien milieu de socialisation et, même, de manière générale, à tout milieu extérieur au désert. Il y a en effet une relation entre l'installation et l'adhésion aux pratiques du nouveau groupe de référence du désert et un rejet des valeurs et normes de l'ancien groupe de référence. Les réfractaires, en se réunissant dans le désert, redéfinissent collectivement ce qui est considéré comme désirable.

> « Ce que permet la socialisation des membres d'une société […], c'est de former en eux le désir de certaines choses et la valeur de certains biens moraux, culturels ou matériels. Cette formation de la désirabilité collective pour des "choses de valeur" est une manière de faire intérioriser aux individus la séparation entre ce qui est principal et ce qui est secondaire, entre le central et l'accessoire, entre le signifiant et l'insignifiant, entre le remarquable ou l'exceptionnel et l'ordinaire, entre le légitime et l'illégitime, c'est-à-dire entre le sacré et le profane. »[25]

Nous allons maintenant voir, avec la sous-section suivante, qu'il s'installe une véritable opposition entre un « ici » et un « là-bas », et que la socialisation au nouveau groupe d'appartenance a tendance à supplanter l'ancienne du fait de la dissension entre les systèmes de « désirabilité collective » portés par les deux groupes, celui du désert et celui de l'ancien milieu de socialisation.

---

[23] Fabrice Ripoll, « Quelle dimension spatiale des structures sociales chez Bourdieu? Localisations résidentielles et jeux d'échelles dans La Distinction » dans Philippe Coulangeon et Julien Duval (eds.), *Trente ans après La distinction de Pierre Bourdieu*, Paris, Éditions la Découverte, 2013, p. 368-369.

[24] Pierre Bourdieu, *La distinction: critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit, 1979, p. 27. Cité par F. Ripoll, « Quelle dimension spatiale des structures sociales chez Bourdieu? Localisations résidentielles et jeux d'échelles dans La Distinction », art cit, p. 368-369.

[25] Bernard Lahire, *Ceci n'est pas qu'un tableau: essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte Éditions, 2015, p. 104.

2. « *HERE* » VS « *THERE* » : S'ATTACHER A LA POSA, SE DETACHER DES AUTRES ESPACES DE VIE

a. Les vies des réfractaires l'été

Rares sont les réfractaires qui parlent positivement de leurs mois d'été passés dans un ou plusieurs autres lieux de vie, entre le 15 avril et le 15 septembre, période durant laquelle le BLM interdit d'occuper le désert de La Posa[26]. Les plus aisés ont généralement gardé une maison en dur dans laquelle ils vivent, sans y trouver toujours un véritable plaisir. Dean, riche habitant d'un camping-car, a été incapable d'expliquer, durant l'entretien, pourquoi il garde sa maison dans le Michigan (« *I don't know why I still have this house* »[27]). Jim et Pat' passent l'été dans le Maryland, où ils garent leur camping-car dans le jardin de leur grande maison. Leur fille occupe la maison avec ses enfants, car cette mère célibataire n'aurait jamais pu se payer une maison dans cette grande banlieue de Washington DC. Si leur fille n'avait pas eu besoin d'y vivre, « *the house would've been long gone!* »[28]. Non seulement Jim et Pat' n'y trouvent aucun autre intérêt que de voir leur fille et leurs petits enfants dans cet espace (à ma question « *What's your social life there?* », ils répondent en cœur « *Zero!* »[29]), mais Jim commence à trouver l'entretien de la maison pénible : il passe ses étés à faire des travaux dans la maison, mais il s'estime maintenant trop vieux pour cela… sans pouvoir pour autant s'empêcher d'entretenir son bien.

De leur côté, les réfractaires moins fortunés qui sont contraints de travailler l'été font l'expérience difficile de la dissociation de leur vie en deux espaces-temps : à la période de loisirs, de plaisir et de vie commune avec les amis de l'hiver à La Posa s'oppose un moment difficile de travail et de solitude. Gary a pu profiter de nombreuses années du jardin d'une connaissance dans le Montana qui acceptait qu'il y passe quelques mois par ans en échange de la coupe de bois pour l'hiver. Il admet que, l'air de rien, couper vingt à quarante cordes de bois[30] en une saison, trois à quatre jours par semaine, représente bien un loyer qu'il paye par son travail. Après la mort de sa femme, Gary voit ses finances fondre en un hiver et décide de devenir *campground host*, et il passe dorénavant ses étés dans les parcs nationaux. Pour Sally, c'est toute une division de sa manière d'être qui a lieu selon qu'elle soit à La Posa ou qu'elle

[26] Il est officiellement possible de résider jusqu'à deux semaines par mois dans le désert de La Posa, mais le BLM décourage de rester l'été en raison des températures qui atteignent régulièrement 45°C.

[27] « Je ne sais pas pourquoi j'ai encore cette maison. »

[28] « La maison aurait disparu depuis longtemps ! »

[29] « – A quoi ressemble votre vie sociale là-bas ? – Zéro ! »

[30] Une corde de bois correspond à environ 3,5 mètres cubes de rondins de bois empilés.

travaille dans un parc naturel. À chaque espace correspondent un mode de vie et une manière d'être qui se complètent.

> « **Sally** – *It kinda creates the balance in my year, you know. I go there, I can work and get clean, stay clean! (laugh) Lose weight, you know, being like I'm accomplishing something, and come back here and just blow it all off partying! (laugh)*
> **Froggy** – *It's like you have two different lives?*
> **Sally** – *Exactly. I have two very different lives… When you see me at work, I'm at work! With the uniform. I am, I mean, I'm alone. So I definitely keep my distance. I maintain my position as the authority person in the area. Yeah. So I don't drink. I do smoke pot all the time, but that's normal for me.* »[31]

Mark et Sheila passent leur premier été sur la route, notamment pour aller voir leur fils en Alaska[32], mais les 1600 $ d'essence ont raison de leurs ambitions pour les étés suivants. Lors de leur troisième été en camping-car, ils se résignent à retourner au travail malgré les économies rendues possibles par ce mode de vie, en attendant que Sheila touche sa pension de retraite, qui n'arrivera pas avant trois années. Mark appréhende ce retour au travail en raison de sa condition physique.

Restent ceux qui ont des conditions matérielles d'existence plus difficiles encore et pour qui la vie est compliquée toute l'année. David vit dans une tente à La Posa, et ce relativement confortablement grâce à la grande quantité de dons qu'il reçoit chaque jour de la part de ses amis[33]. L'été, lorsqu'il n'a plus ce réseau d'entraide, il se déplace en vélo et dépend des aides des structures d'assistance (généralement des associations caritatives chrétiennes), et passe ses nuits au bord de routes ou de rivières, va de parc naturel en parc naturel, où le camping est parfois gratuit pour quelques jours. Même s'il profite de ce temps pour voir des espaces qui lui plaisent (notamment au Texas), il considère comme dangereux de rouler toute la journée en vélo sur des routes fréquentées par des voitures et des camions, et il est fatigué de dormir par terre. Il attend impatiemment de toucher sa retraite pour pouvoir se payer un mobil-home à Quartzsite et y faire tourner la climatisation l'été. Quant à Suzee, elle se déplace en voiture sur la côte ouest l'été, et retrouve notamment des amis de la *Hippie Mafia* avec qui elle entretient

[31] « **Sally** – ça crée un peu un équilibre dans l'année, tu vois. Je vais là-bas, je peux travailler pour être clean, pour rester clean! (rire) Je perds du poids, tu vois, un peu comme si j'accomplis quelque chose, et je reviens ici et fous tout en l'air en faisant la fête! (rire)
David – C'est comme si tu avais deux vies?
Sally – Exactement. J'ai deux vies très différentes... Quand tu me vois au travail, je suis au travail! Avec l'uniforme. Je suis, je veux dire, je suis seule. Donc je garde carrément mes distances. J'entretiens mon statut de personne d'autorité dans la zone. Ouais. Donc je bois pas. Je fume tout le temps, mais c'est normal pour moi. »

[32] Ce qui représente près de dix mille kilomètres aller-retour.

[33] Cette question sera traitée lors du chapitre 4, chapitre d'ethnocomptabilité avec David.

des liens à La Posa l'hiver. Si elle aime pouvoir continuer à vivre en communauté, elle trouve la vie en extérieur de plus en plus difficile. Plus son âge avance, plus elle passe de temps chez sa fille dans l'Etat de Washington : « *I'm slowing down healthwise*. »[34], m'a-t-elle dit fin 2020.

Les réfractaires se montrent donc dans l'ensemble très réservés concernant leur vie d'été, lorsqu'ils ne sont pas à La Posa.

b. L'opposition entre La Posa et les autres espaces de vie

Durant les entretiens, les réfractaires ont systématiquement mis en opposition leurs vies sociales du désert et de leur autre espace de vie (« *desert* » contre « *cities* »). Ils se montrent très critiques de ceux qui sont restés « là-bas » (« *there* »), anciens amis avec qui les contacts restent difficiles, du fait de l'installation d'une distance émotionnelle avec ceux qui ont refusé de sauter le pas, comme eux, en se lançant sur la route, et qui ne connaissent pas (ou parfois refusent de connaître) la vie du désert.

> « **Joe** – *You have a lot of friends in your home and stuff but they're not the same as your Quartzsite friends. They never will replace them, so we have probably two to three hundred friends here, and you go home and you have sixteen friends.*
> **Donna** – *And they don't understand what we're doing, 'cause they won't, they won't get out of their rut. They want to stay there. One guy says: 'I love winter, I'd never go down there.' I'm going: 'you love shoveling all winter long, freezing your butt off?' No!*
> **Joe** – *Being stuck inside the house for six weeks, you love that? I don't!*
> **Donna** – *They can't relate to what we're doing at all […] they just can't get out of that stuck groove they're in! You can't tell me that you just love the snow at this age when you can't go outside. […] they just sit in the house in the wintertime.* »[35]

Ils opposent systématiquement deux spatialités auxquelles correspondent deux modalités de vie collective.

> « **Melody** – *Quartzsite has a lot to offer, it has… amazing land, beautiful sunsets, beautiful sunrises, magnificent stars, beautiful weather, but I think what the most amazing thing about Quartzsite, it's the people that you meet. It's the kindness, the compassion, the generosity. And a lot of the people here are on fixed incomes, you*

[34] « Je ralenti au niveau santé. »

[35] « **Joe** – Tu as beaucoup d'amis à la maison et tout, mais ne sont pas comme tes amis de Quartzsite. Ils ne les remplaceront jamais, donc on a peut-être deux ou trois cents amis ici, et tu vas à la maison et tu as seize amis.
Donna –Et ils ne comprennent pas ce qu'on fait, parc'qu'ils ne, ils ne veulent pas sortir de leur routine. Ils veulent rester là-bas. Un gars dit : "J'adore l'hiver, je ne descendrais jamais là-bas." Je lui réponds : "Tu adores déneiger tout l'hiver, à te geler le cul?" Non!
Joe – Rester bloqué à l'intérieur de la maison pendant six semaines, tu adores ça? Pas moi!
Donna –Ils ne peuvent pas du tout comprendre ce qu'on fait […] ils ne peuvent juste pas sortir de ce rythme dans lequel ils sont bloqués! Tu peux juste pas me dire que tu aimes la neige à cet âge quand tu peux pas sortir. […] Ils restent juste assis dans la maison durant tout l'hiver. »

> *know, they don't have a lot of money. Especially the ones like, you know, like my, my type of vehicle, you know, we're not the big ones, where they just come for a week or two weeks, and split their slides out and stay in their RV and watch TV. You know, we're the ones that get out, you know, ride our bikes, get to know the people… go to karaoke, go to drumming, go to Silly Al's, you know. […] The people in Los Angeles are concerned about… being skinny. Having a lot of money, their appearance, 'keeping up with the Joneses"*[36]*… In fact, not keeping up with the Joneses, it's going past the Joneses…* »[37]

Les personnes qui continuent d'avoir le mode de vie importé de « la ville » dans « le désert » (comme passer ses soirées enfermé dans son grand camping-car à regarder la télévision), font l'objet de critiques sévères de la part des réfractaires : pourquoi s'enfermer dans son camping-car, alors qu'il est si simple de sortir et d'avoir une vie sociale dense ? Cette densité des rapports sociaux que les réfractaires exaltent s'explique, de leur point de vue, par la sincérité qui existe parmi les habitants du désert, et cette sincérité est ce qui les fait revenir chaque hiver. S'ils sont venus la première fois pour le loyer de 180 $ ou pour le soleil, ils disent revenir pour les amis qu'ils se sont faits. Cela semble être spécifique au désert, puisque dans aucun des entretiens les réfractaires n'ont évoqué de regrets ou d'avoir été retenus par des amis dans l'ancien espace de vie qu'ils ont quitté. Leur vie sociale semblait être occupée essentiellement par la famille et les relations de travail, et l'amitié n'était apparemment jamais quelque chose qui les retenait dans un espace.

> « **Sally** – *Great friends. Oh my gosh. I have the best friends I've ever had in my life. And I know what makes me come back. Oh gosh, when I'm away I look forward to getting back to see, you know, and just spending time with them and just, yeah, doing what you see do. We do party and play together and just yeah, enjoy one another's company.* »[38]

---

[36] « *Keeping up with the Joneses* », littéralement « Faire aussi bien que les Durand », signifie vouloir posséder plus, ou au moins autant, que ses voisins ou amis dans la crainte d'être dévalorisé socialement.

[37] « **Melody** – Quartzsite a beaucoup à offrir, elle a… des terres extraordinaires, de magnifiques couchers de soleil, de magnifiques levers de soleil, de superbes étoiles, un magnifique climat, mais je pense que le truc le plus extraordinaire à propos de Quartzsite, c'est les gens que tu rencontres. C'est la gentillesse, la compassion, la générosité. Et beaucoup de gens ici vivent avec des revenus limités, tu vois, ils n'ont pas beaucoup d'argent. Particulièrement ceux, tu vois, avec mon, mon type de véhicule, tu vois, nous ne sommes pas les gros, qui ne viennent que pour une semaine ou deux, qui ouvrent leurs slides-out et restent dans leur camping-car à regarder la télé. Tu vois, on est ceux qui sortent, tu vois, qui se déplacent en vélo, qui vont rencontrer les gens… qui vont au karaoké, qui font de la musique, qui vont à Silly Al's, tu vois. […] Les gens à Los Angeles se soucient… d'être maigres. D'avoir beaucoup d'argent, de leur apparence, de faire aussi bien que les Durand, en fait non, de faire encore mieux que les Durand… »

[38] « **Sally** – De super amis. Ho mon Dieu. J'ai les meilleurs amis que j'ai jamais eu de ma vie. Et je sais qu'est-ce qui me fait revenir. Ho mon Dieu, quand je ne suis pas là j'ai hâte de revenir pour voir, tu vois, et juste passer du temps avec eux et juste, ouais, faire ce que tu vois qu'on fait. On fait la fête et on s'amuse ensemble et juste ouais, profiter d'être ensemble. »

Tous les réfractaires mettent cette sincérité des rapports sociaux sur le compte d'un brassage social qu'ils ne trouvent ou n'ont jamais trouvé ailleurs. Nous avons vu précédemment que même si les enquêtés se situent globalement dans les franges défavorisées de l'espace social et les différences d'origines sociales peuvent être importantes. Pourtant, les réfractaires ne semblent pas être particulièrement sensibles aux marqueurs d'habitus (habits, niveau de langage, manière de parler, manière de se représenter en public…) dans leurs sélections d'affinités, alors même que des différences pouvaient m'apparaître flagrante, en tant qu'ethnographe. En effet, j'ai par exemple assisté au moment où Mark a appris que Melody a vécu à Beverly Hills, une riche ville de l'agglomération de Los Angeles[39]. Les apparences des deux tranchaient radicalement : lui avait généralement des habits sales du désert, parlait de sa vie passée difficile avec un fort accent du Sud, alors qu'elle portait toujours de longues robes noires impeccables et parlait posément de sa vie passée à Beverly Hills, où elle a dû changer sa fille de lycée privé. Mark a été stupéfait d'apprendre, après deux saisons en sa compagnie, de telles choses concernant Melody, cette amie du désert avec qui il chantait régulièrement au karaoké. Contrairement à Mark, d'autres réfractaires identifient bien des différences d'origines sociales, comme Hart, et attribuent à La Posa le pouvoir de mélanger des habitants très différents.

> « **Hart** – *We're all on the same level, there's no pretense… those people know I live in a cargo trailer, I'm not hiding nothing. They live in a fifth wheel. Granted they may own a house somewhere, but still, for the wintertime they come down here to save money and live in their trailer. So we're kind of all on the same level, in a way, which is nice. So that's a good thing.* »[40]

Joe explique ce brassage par le fait que, contrairement à la ville, La Posa est un lieu où tout le monde vient pour la même chose, et où le choix d'habitation serait moins le fait de déterminations sociales extérieures à la volonté des individus. Il suppose que c'est une concordance des centres d'intérêt qui réunit les habitants du désert.

> « **Joe** – *Well, the bottom line on that, we've, we discovered it I think a long time ago, just like people in houses where they're living in every city: your neighbor doesn't do the same thing you do. They're all, everybody's here [in the city] for a different reason. Out there in the desert, everybody is out there for exactly the same reason.*

[39] Le revenu médian s'élève à environ 106 000$ à Bervely Hills, contre 80 000$ en Californie et 66 000$ aux États-Unis en 2019. Source : US Census Bureau, 2019 American Community Survey.

[40] « **Hart –** On est tous au même niveau, il n'y a pas de faux-semblants... Ces gens savent que je vis dans une remorque, je n'ai rien à cache. Ils vivent dans un camping-car. Admettons qu'ils pourraient avoir une maison quelque part, mais tout de même, durant l'hiver ils descendent ici pour économiser de l'argent et vivre dans leur camping-car. Donc on est un peu tous au même niveau, d'une certaine manière, ce qui est bien. Donc c'est une bonne chose. »

> *They're out there to live in the warm climate, relaxing life, no stress […]. But everybody is doing the same thing so if I go and talk to you even though I don't know you, you're gonna do the same thing so we're so much further ahead than my neighbor next door or that guy next door. They are here for a totally different reason and that's why, you know, that's why you're so far ahead when you walk into somebody you don't even know: they're doing the same thing.* »[1]



Photographie 57. *Dennis (au centre), un riche habitant de La Posa, faisant une présentation de ses drones, dans le camp de Donnie et Patty. Jody regarde ce qui est filmé par le drone piloté par Mark. C'est un exemple de moment où des personnes très riches peuvent faire la présentation de leur richesse (ici à travers des drones extrêmement coûteux), sans que personne ne le relève. Février 2018.*

Cette rencontre des centres d'intérêt dépasserait donc, selon lui, d'autres marqueurs sociaux, et notamment la classe sociale. Il est pourtant généralement démontré que des origines sociales différentes auraient tendance à se fuir[2]. Mais, à ce propos, Lindsey, le très riche entrepreneur

[1] « **Joe –** Bien, tout ça pour dire que, on, on l'a découvert il y a un certain temps, je pense, comme les gens dans des maisons qui vivent dans n'importe quelle ville : ton voisin ne fait pas la même chose que toi. Ils sont tous, tout le monde est là [en ville] pour une raison différente. Là-bas dans le désert, tout le monde est là-bas pour exactement la même raison. Ils sont là-bas pour vivre dans un climat chaud, une vie relaxante, pas de stress […]. Mais tout le monde fait la même chose donc si je sors et je vais te parler, même si je ne te connais pas, tu feras la même chose que moi et on a bien plus en commun qu'avec mon voisin à côté ou ce gars à côté. Ils sont là pour des raisons totalement différentes et c'est pourquoi tu vois, c'est pourquoi tu as tellement plus en commun avec quelqu'un que tu rencontres comme ça et que tu ne connais même pas : ils font la même chose. »

[2] « On est ainsi conduit à mettre en doute la croyance que le rapprochement spatial d'agents très éloignés dans l'espace social peut, par soi, avoir un effet de rapprochement social : en fait, rien n'est plus intolérable que la

des télécoms, s'est plaint de n'avoir trouvé que des gens désagréables dans une riche *senior community* de Floride, *The Villages*, qui se veut être un espace du vieillissement homogène qui regroupe les individus par classe sociale et par centres d'intérêt[1]. Pour lui, cette homogénéisation sociale est une limite à la production de rapports sociaux sincères et intenses, contrairement à ce que vantent les promoteurs immobiliers de ces espaces.

On sait que la ville américaine n'est généralement pas un lieu propice à la rencontre de classes sociales éloignées[2], et les réfractaires reconnaissent justement en La Posa un lieu agréable parce qu'il rend possible cette rencontre[3]. Je fais tout d'abord l'hypothèse que cette cohabitation de classes sociales éloignées provient d'un refus du faux-semblant, notamment évoqué par Melody, relatif à un certain dépouillement des conditions de vie matérielles du fait de vivre dans un habitat mobile, a été intégré par tous les réfractaires depuis leur présocialisation à la vie mobile, en même temps que le rejet de la consommation, des apparats, ou de l'exhibition ostentatoire de possessions.

> « **Melody** – *People in cities are too busy, they're too busy paying bills, they're too busy in… in buying things, and having the material things. Material things don't matter here. […] You have your different classes here too, of people. You have people that are in a million or a half a million expensive RVs… Who'd ever leave their RVs. Who never socialize with anybody else. […] And then you have older people that are in their 80s, you know. […] And they become, they seem to become alive, out here. Because the city will, you know… the city will kill you. It really will. I think it kills your expression, it kills your freedom.* »[4]

---

proximité physique (vécue comme promiscuité) de gens socialement éloignés. » P. Bourdieu, « Effet de lieu », art cit, p. 166.

[1] « *As a result of the spatial concentration of such a homogeneous demographic group, The Villages can be understood as a simulation of a larger city, directed to the elderly. While the demographic segment consisting of « middle-class » retirees between 55 and 75 years of age constitutes the vast majority of the population, in a conventional mixed urban setting that demographic segment would constitute only between 5 and 10 percent of the total population.* » « En tant que résultante d'un concentration d'un groupe démographique homogène à ce point, The Villages peut être comprise comme un simulation d'une plus grande ville, dirigée vers les veillards. Alors que le segment de la population de retraités de "classe moyenne" âgés de 55 à 75 ans constitue la vaste majorité de la population, dans le cadre d'un espace urbain ayant une mixité courante, ce segment de population ne représenterait qu'entre 5 et 10% de la population totale. » D. Simpson, *Young-old*, *op. cit.*, p. 196.

[2] Renaud Le Goix, « Les "communautés fermées" dans les villes des États-Unis », *L'Espace géographique*, 2001, vol. 2001/1, nº 30, p. 81-93 ; Julie-Anne Boudreau, Sophie Didier et Claire Hancock, « Homogénéisation résidentielle et indépendance politique : de la sécession urbaine et autres incorporations à Los Angeles », *Espace géographique*, 2004, vol. 33, nº 2, p. 131 ; Loïc Wacquant, *Parias urbains: ghetto, banlieues, État*, Paris, La Découverte, 2007.

[3] Même si les réfractaires ne reconnaissent ou ne désignent pas nécessairement la catégorie de « classe sociale », ils constatent une différence d'origines dans un sens plus large.

[4] « **Melody –** Les gens dans les villes sont trop occupés, ils sont trop occupés à payer des factures, ils sont trop occupés à... à acheter des trucs, et à posséder les trucs matériels. Les choses matérielles ne comptent pas ici. […]

De plus, l'alternation, et notamment sa phase de « noviciat », avec le premier déplacement d'un espace à un autre, représente une resocialisation si importante que celle-ci tend à neutraliser les différences sociales. Pour les habitants du désert, peu importe d'où vient un nouveau qui se présente à eux, car celui-ci est le bienvenu en tant que personne qui a accepté ou choisi de vivre dans le désert. En effet, le groupe se représente une identité collective qui est territoriale : toute personne qui ne présente pas d'autres caractéristiques identitaires ostentatoires[1] que de vivre dans un habitat mobile est la bienvenue. Cela se retrouve dans ce que dit Melody à propos du désert, qui lui permet d'oublier le passé et le futur.

> « **Melody** – *I think that Quartzsite, it's a place where people can be themselves. They don't have to have any pretense. And I find that Quartzsite gives me the ability to leave my past, gives me the ability not to worry about my future, and it keeps me present in the moment. And I think that when you're present in the moment that you get to see things that you would miss ordinarily. The kindness blows me away. We don't have that in Los Angeles. Only our, your circle of friends. And… and… a lot of them are not really true, you know, they, they like you because of what you can do for them. And here it's not. Here everyone's taken at face value.* »[2]

Pour conclure ce point, la critique de l'autre espace de vie s'accompagne amène nécessairement celle du mode de vie de l'été, auquel les réfractaires se conforment bon gré mal gré, comme le dit Donna : « *There? We're home buddies. We stay home*. »[3]. Et c'est aussi le vieillissement des corps accéléré par l'inactivité – imposée par les modalités de la vie sociale « *there* » – qu'ils critiquent :

> « **Joe** – *You got a blanket over you, sitting on the couch watching TV, oh yeah! And you're getting fatter, your belly's getting bigger! That, that is because, there's just less activeness, it's tough to be active when it's cold and you're in your sixties and seventies and that's just human nature, you know, you slow up, you stay indoors.*

Tu as différentes classes ici aussi, de gens. Tu as les gens qui sont dans des camping-cars qui valent un million ou un demi-million... Qui ne quittent jamais leur camping-car. Qui ne socialisent jamais avec personne. […] Et ensuite sur as les personnes plus vieilles, qui sont dans la quatre-vingtaine, tu vois. […] Et ils deviennent, ils ont l'air de revivre, ici. Parce que la ville te, tu vois... la ville te tueras. Elle le fera. Je pense qu'elle tue ton expression, elle tue ta liberté. »

[1] L'organisation de l'espace sur des critères identitaires, à l'échelle de différents quartiers de La Posa, existe bien et sera abordée au chapitre suivant.

[2] « **Melody –** Je pense que Quartzsite, c'est un endroit où les gens peuvent être eux-mêmes. Ils n'ont pas à avoir se cacher derrière des faux-semblants. Et je trouve que Quartzsite me donne la possibilité de laisse mon passé derrière moi, me donne la possibilité de ne pas me soucier de mon futur, et ça me maintient dans le moment présent. Et je pense que quand tu es dans le moment présent tu peux voir des choses à côté desquelles tu passerais normalement. La gentillesse m'impressionne. On a pas ça à Los Angeles. Que nos, ton cercle d'amis. Et... et... un bon nombre d'entre eux sont un peu faux, tu sais, ils, ils t'aiment pour ce que tu peux faire pour eux. Et ici ce n'est pas le cas. Ici tout le monde est considéré pour ce qu'il est. »

[3] « Là-bas ? On est casaniers. On reste à la maison. »

> *Here ninety-five-year-old people still ride bicycles, down this very road right here. And they're the winners, not the ones that… sit.* »[1]

Des enquêtés plus âgés, comme Dean, 82 ans en 2018, redoutent aussi le fait de rester l'hiver dans un espace qui peut être dangereux pour les plus vieux d'entre eux.

> « **Dean** – *I lost a couple of friends that stayed in the snow… […] I lost two friends that slipped on the ice, went to the hospital and never got home, you know, so I'm out here and I can get in, and out, and sit here…* »[2]

c. La place des enfants dans la distinction des espaces de vie

Si les réfractaires se désocialisent tous de leurs anciens espaces de vie et perdent au fur et à mesure du temps la qualité de leurs amitiés, les relations qu'ils entretiennent avec leurs enfants sont quant à elles plus variées.

Il y a tout d'abord quelques enquêtés qui profitent de la mobilité pour passer du temps avec leurs enfants et leurs petits-enfants durant les mois d'été, comme Linda par exemple, qui a une vie radicalement découpée entre les amis « *here* » et les petits-enfants « *there* » : « *I get the best of both worlds.* »[3] Cette mobilité peut servir pour voir de manière plus ponctuelle ses enfants, comme John qui gare son camping-car chez un fils en Utah pour quelques semaines chaque été : « *I don't want to impose on him there so I… I get to see the [grand] kids and everything and that's great.* »[4]

L'approbation qu'ont les enfants du mode de vie de leurs parents varie aussi grandement d'un cas à l'autre. Mark et Sheila sont très critiqués par leur fille qui considère tout simplement avoir été abandonnée : « *She feels like we've left her! [laugh] We've abandoned her, it's what she said. Even though she's married and has three kids now!* »[5]. Concernant Melody, quitter Los Angeles signifiait vivre à nouveau une séparation avec sa fille. Pour cette dernière, voir sa

---

[1] « **Joe** – Tu as une couverture sur toi, assis dans le canapé à regarder la télé, ha ouais! Et tu grossis, ton bide devient de plus en plus gros! Ça, ça, c'est parce qu'ils ont moins d'activité, c'est difficile d'être actif quand il fait froid et que tu es dans tes soixante ou soixante-dix ans, c'est juste la nature humaine, tu vois, tu ralentis, tu restes à l'intérieur. Ici des gens de 95 ans font toujours du vélo, juste là sur cette route. Et ce sont eux les gagnants, pas ceux qui... restent assis. »

[2] « **Dean –** J'ai perdu quelques amis qui sont restés dans la neige… […] J'ai perdu deux amis qui ont glissé sur la glace, qui se sont retrouvés à l'hôpital et ne sont jamais rentrés à la maison, tu vois, donc je suis ici et je peux rentrer, sortir, et m'asseoir ici… »

[3] « Je profite du meilleur des deux mondes. »

[4] « Je ne veux pas m'imposer à lui alors je... j'ai l'occasion de voir les [petits–]enfants et tout et c'est super. »

[5] « Elle trouve qu'on l'a quittée. (rire) On l'a abandonnée, c'est ce qu'elle a dit. Même si elle est mariée et qu'elle a trois enfants maintenant ! »

mère troquer les beaux quartiers de Los Angeles pour un vieux camping-car abîmé n'était pas supportable. L'absence de soutien moral au moment du départ a rendu la phase d'instabilité émotionnelle d'autant plus importante pour Melody, et il a fallu que sa fille accepte de venir à La Posa pour voir la richesse de la vie sociale de sa mère pour qu'elle accepte sa nouvelle situation.

D'autres enfants sont bien conscients des conditions matérielles d'existence de leurs parents qui vivent dans le désert dans une caravane ou une cabane, et trouvent salutaire cette solution qui leur permet de ne pas rester isolés et de vivre relativement correctement malgré d'importants problèmes financiers. J'ai rencontré Beverly, l'une des filles d'Allison qui est venue la voir pour Noël, qui s'est montrée très enthousiaste : « *Look at them! They seem to enjoy so much this way of life!* »[1] Il en va de même pour Renée, fille de Suzee, que j'ai rencontrée lorsqu'elle est venue de l'Etat de Washington pour l'anniversaire de sa mère, et a dormi une semaine dans la chambre d'amis de la cabane de Suzee. Elle trouve aussi cette situation salutaire, ou tout du moins un moindre mal. Mais, comme évoqué précédemment, la maison de sa fille dans l'Etat de Washington est un lieu où Suzee passe de plus en plus de temps l'été au fur et à mesure qu'elle vieillit.

D'autres, enfin, subissent pleinement la désapprobation de leurs enfants qui ne comprennent peut-être pas le caractère nécessaire de cette vie dans le désert. Jody, qui a essayé de s'échapper du travail en quittant son métier (en même temps que Las Vegas et son mari), et qui a découvert La Posa *via* ses collègues *campground hosts* de son premier été passé dans un parc naturel, est malgré elle liée à Quartzsite par le travail. Elle fait partie des parents dont les enfants désapprouvent largement le mode de vie : « *My son won't come out because he thinks I'm crazy to be out there.* »[2].

[1] « Regarde-les ! Ils ont l'air de tellement aimer ce mode de vie ! »

[2] « Mon fils ne veut pas venir ici, car il pense que je suis folle de vivre là dehors. »

CONCLUSION DU CHAPITRE 2

Nous avons vu dans ce chapitre que La Posa attire les réfractaires pour son loyer modique, loyer rendu possible par une ambiguïté juridico-administrative. Cette ambiguïté fait l'objet de conflit entre le BLM de Yuma et sa tutelle, le ministère de l'Intérieur, car elle maintient La Posa comme un espace en dehors du marché alors qu'il est habité. C'est notamment ce que cherchent les réfractaires lorsqu'ils partent pour la première fois sur la route : un espace gratuit, ou presque, où pouvoir vivre sans se ruiner, et donc sans dédier sa vie au travail « *9-to-5* ». En libérant (au moins partiellement) les réfractaires du travail grâce à son loyer modique, cet espace permet tout d'abord une reconquête du temps : la vie quotidienne n'est plus rythmée par le travail, isolée dans un espace angoissant, mais par des interactions sociales et de nombreuses activités de loisirs, à savoir des activités improductives. Nous avons vu ensuite que du fait du sentiment d'instabilité provoqué par la découverte de l'habitat mobile, les primoarrivants sont disposés à recevoir favorablement le don initial, don relatif à l'habitat ou à l'espace, qui engage le processus de socialisation. Ce don initial n'est donc que la première étape de l'apprentissage d'un nouveau mode de vie qui passe par une socialisation *à* et *par* l'espace, socialisation qui vient provoquer un rejet de l'ancien espace de vie, qui peut avoir été abandonné ou toujours être fréquenté durant l'été.

De ce fait, les réfractaires apportent leur propre réponse aux seules alternatives portées par la société : rester actifs ou se désengager[1] ? Les réfractaires quittent les espaces marchandisés, ils refusent les *RV parks*, les *retirement communities* et autres espaces ségrégés, et ils refusent d'adhérer à l'image du « *successful aging* » qui est associé à ces espaces. Pourtant, le capitalisme néolibéral veille à ce que les individus vieillissants restent bien des consommateurs et ne deviennent pas des « assistés »[2]. Puisque les retraités, en théorie, ne vendent plus leur force de travail, il faut qu'ils forment une classe particulière de consommateurs[3], qui continue de participer à la circulation du capital.

> « *As neoliberal antiwelfarist agendas attempt to restructure dependency through the uncritical promotion of positive activity, they also problematize older bodies and lives as dependency prone and 'at risk.' It is not only the medical and cultural images*

[1] R.J. Havighurst, « Successful Aging », art cit, p. 8 ; V. Caradec, « L'expérience sociale du vieillissement », art cit.

[2] S. Katz, « Activity, Aging, and the Management of Everyday Life », art cit, p. 147.

[3] « *'Third age' as a new class of consumers in advanced capitalism* » K.E. Mchugh, « Three faces of ageism », art cit, p. 178.

> *of an active old age that have become predominant, but also the ways in which all dependent nonlaboring populations – unemployed, disabled, and retired – have become targets of state policies to 'empower' and 'activate' them.* »[1]

La promotion du « *successful aging* » par l'agenda néolibéral[2] laisse sciemment de côté la représentation d'un « *unsuccessful aging* »[3] : faire de l'individu vieillissant un consommateur est une attaque contre l'individu dans l'ensemble de ses aspects, c'est-à-dire son corps, sa représentation de lui même… en plus de son espace et de son temps.

> « *Perhaps, in a related way, we are witnessing today a new mandate to encourage people to be 'retirement ready' and 'retirement fit' by allying their active subjective efforts at maintaining autonomy and health with the wider political assault on the risks of dependency.* »[4]

Cette représentation des individus vieillissants s'accompagne d'une certaine forme de spatialité qui prend aujourd'hui la forme de la *retirement community*, fermée physiquement ou non. En achetant une maison dans *The Villages* en Floride ou dans tout autre *age segregated community*, c'est donc avant tout un mode de vie qu'achète un individu vieillissant.

> « *According to advertisements for The Villages, rather than purchasing a 'house', prospective residents buy into a 'lifestyle', what could more accurately be described as a 'lifestyle product'. This lifestyle product – promoted to a larger extent than the actual houses in the advertising material – offers the prospective buyer the possibility of practically unlimited leisure settings and activities, referred to generally within the United States as an* active adult lifestyle. »[5]

---

[1] « Alors que l'agenda néolibéral anti-État providence tente de restructurer la dépendance à travers la promotion, dépourvue d'esprit critique, de l'activité positive, ils problématisent aussi les corps vieillissants et les vies comme sujets à la dépendance et "au risque". Ce n'est pas seulement les représentations culturelles et médicales d'un vieillissement actif qui est devenu prédominant, mais aussi la manière dont toutes les populations dépendantes sans travail - chômeurs, handicapés, et retraités - sont devenues des cibles de politiques publiques destinées à les "autonomiser" et les "activer". » S. Katz, « Activity, Aging, and the Management of Everyday Life », art cit, p. 147.

[2] Stephen Katz, « Growing older without aging? Positive aging, anti-ageism and anti-aging », *Generations*, 2001, vol. 4, nº 25, p. 27-32 ; D. Laliberte Rudman, « Shaping the active, autonomous and responsible modern retiree », art cit, p. 185.

[3] K.E. Mchugh, « Three faces of ageism », art cit, p. 170.

[4] « Peut-être que, d'une manière qui est liée, nous sommes aujourd'hui témoins d'un nouveau mandat destiné à encourager les personnes à être "prêtes pour la retraite" et "compatible pour la retraite" en alliant leurs efforts subjectifs à maintenir leur autonomie et leur santé avec une attaque politique plus large contre le risque de dépendance. » S. Katz, « Activity, Aging, and the Management of Everyday Life », art cit, p. 148.

[5] « Selon les publicités pour "The Villages", plutôt que d'acheter une "maison", les futurs résidents achètent un "mode de vie", qui pourrait être désigné plus précisément comme un "mode de vie marchandise". Ce mode de vie marchandise – qui s'étend au-delà des maisons en question dans les publicités – offre à l'acheteur potentiel la possibilité d'une vie aux loisirs pratiquement illimités, généralement désigné dans les États-Unis comme un mode de vie adulte actif. » D. Simpson, *Young-old*, *op. cit.*, p. 199.

Les habitants des *retirement communities* achètent un mode de vie orienté vers les loisirs, dans une société où la vieillesse est représentée comme un espace et un temps de loisirs, une échappée (« *escapism* »[1]) émancipée non seulement des enfants[2], mais aussi de toutes responsabilités vis-à-vis de la société. « *Apotheosis of the busy ethic* »[3], l'individu vieillissant sera consommateur ou ne sera pas[4].

> « *These lifestyle products support certain practices of urban and social* escapism, *inasmuch as the realization of these urban formats – which has been based on the freedom from the responsibilities of the other phases of life – has translated in many cases to the abandonment of the responsibilities toward the rest of society as a whole.* »[5]

Ces espaces d'habitat-loisir sont donc tout autant rejetés que les espaces soumis à la difficile vie quotidienne orientée par le travail que les réfractaires ont fuis, puisque leur production est régie par la logique marchande. Les espaces urbains destinés aux retraités se divisent, et les territoires se font compétition pour attirer des consommateurs permanents[6].

La LTVA de La Posa, du fait de ses caractéristiques très particulières (par son contexte d'existence autant que par ses habitants) est un espace de critique de la spatialité du vieillissement en milieu capitaliste, où à cette représentation de la vieillesse consommatrice sont associés des espaces géographiquement et historiquement particuliers[7]. La production de l'espace à La Posa est une critique de la ville néolibérale qui ne voit l'individu vieillissant que comme un consommateur : il devra dépenser de l'argent pour habiter dans cette ville s'il en a, ou il devra continuer à travailler et s'endetter s'il n'est pas assez riche. Les réfractaires, en partant et en arrêtant de travailler, tentent de s'échapper de cette représentation de personnes vieillissantes qui restent consommatrice grâce au travail.

Cependant, ce qui est produit à La Posa n'est peut-être pas complètement délié du message porté par le néolibéralisme : les enquêtés, au même titre que les publicités pour les

---

[1] *Ibid.*, p. 550.

[2] S. Katz, « Activity, Aging, and the Management of Everyday Life », art cit, p. 146 ; K.E. Mchugh, « Three faces of ageism », art cit, p. 176-177.

[3] K.E. Mchugh, « Three faces of ageism », art cit, p. 176.

[4] « *Utopia in advanced capitalism is more likely to be conceived as ' lifestyle shopping' than in terms of social justice, equality and community.* » *Ibid.*, p. 172.

[5] « Ces modes de vie marchandises sont le support à une certaine fuite urbaine et sociale, étant donné que la réalisation de ces formes urbaines – qui ont été basées sur la libération de la responsabilité des autres périodes de la vie – s'est traduit de bien des manières en un abandon des responsabilités vis-à-vis du reste de la société dans son ensemble. » D. Simpson, *Young-old*, *op. cit.*, p. 550.

[6] C. Pihet, « Le développement d'une territorialisation produite par l'âge », art cit.

[7] K.E. McHugh, « The "ageless self"? », art cit.

senior communities, critiquent les personnes qui restent assises dans leur fauteuil devant la télévision, qui ne sont pas « actifs » et n'ont pas une vie orientée vers les loisirs. Ce qui distingue les réfractaires tient avant tout dans le fait d'échapper à la consommation de l'espace comme une marchandise, au moins sept mois par an. Et cela est très important du point de vue de l'appropriation collective de l'espace : dans ce cadre certes limité, les habitants du désert de La Posa ont certainement des possibilités d'organisation collective de l'espace plus grande que seuls assis dans leurs canapés devant la télévision, ou dans une *senior community* administrée par un promoteur privé. C'est ce que nous allons voir maintenant avec l'étude conjointe des rapports sociaux réglés par les échanges de dons et de la régulation de l'espace, à travers une institution de la vie collective de la partie du désert de La Posa que j'ai ethnographiée : le karaoké de Donnie et Patty.

CHAPITRE 3

« *THIS IS WHAT WE DO HERE* » :

LES FONCTIONS SPATIALES DU DON

Jeudi 29 décembre 2016

« *Welcome to Downtown North La Posa Park!* »[1] annonce Donnie au micro. C'est ainsi qu'il appelle son camp, où a lieu le karaoké tous les jeudis soirs, qui réunit tous les habitants alentour, et parfois même des habitants de Quartzsite. Même si d'autres personnes peuvent organiser de grands rassemblements rituels, comme Suzee avec *ses drums circles*, Donnie est le seul à donner un caractère « public », comme il le dit, à son camp.

Il est 17 h et depuis une demi-heure des convives rejoignent la soirée au fur et à mesure. Gypsy, qui est ivre depuis plusieurs heures déjà, est seul sur la piste de danse. Tout le monde le regarde amusé, et ce Gypsy est bien pratique pour se divertir au début de la soirée et se mettre dans l'ambiance. À chaque fin de chanson, il revient s'installer à côté de moi, s'allume une cigarette, qu'il jette aussitôt qu'il entend la nouvelle chanson. « *Ho ! I love this song!* »[2], lâche-t-il à chaque fois, avant de se lancer de nouveau sur la piste.

Donnie appelle tous les convives à se diriger vers le buffet. Tout le monde se lève pour faire la queue et se servir, avant de retourner à sa place pour manger avec l'assiette sur les genoux. Pendant ce temps, Donnie annonce le programme de la semaine : vendredi, golf chez Richard, à une centaine de mètres de l'autre côté de la piste ; dimanche, *drum circle* chez Suzee, loin dans le désert au niveau des toilettes n° 3 ; lundi, balade en ATV menée par John et lui-même, rendez-vous à 10 h devant le camp ; mardi midi, golf chez John, en face ; mardi après-midi, cours de danse ici, dispensé par Oregon Gary : « *Come to the dance practice so you'll look good on the dancefloor!* »[3] ; et pour finir, jeudi matin, « *Bible Study, on the other side of the wash* »[4], annonce-t-il, non sans provoquer stupeur et rire de l'assistance, qui ne sait pas bien s'il s'agit d'une plaisanterie de la part de Donnie : les religieux de l'autre côté du *wash* ne sont pas tout à fait des amis, et il est étonnant de voir Donnie faire la promotion de

[1] « Bienvenue dans le parc du centre-ville de La Posa ! »

[2] « Ho ! J'adore cette chanson ! »

[3] « Venez au cours de danse, comme ça vous brillerez sur la piste ! »

[4] « Étude de la Bible, de l'autre côté du wash. »

leur rassemblement. Donnie conclut en invitant les personnes à mettre de l'argent dans le pot à don qui sert pour le propane des faux *firepits* et l'essence de la génératrice : « *You can spend fifty or a hundred dollars for a night at Silly Al's, or get the same here for the price you want!* »[5].

Les chansons de *western country* continuent de défiler. Oregon Gary met du sable sur la piste de danse avec une salière, et embarque quelques personnes pour une *line dance*. Edwin est le premier à interpréter une chanson de *blues*. Gypsy réussit à embarquer Sandy sur le *dancefloor* après avoir insisté plusieurs fois, mais celle-ci ne tient que cinq minutes avant de se voir être raccompagnée par Gypsy à son fauteuil, où elle reprend difficilement son souffle à l'aide de sa bouteille d'oxygène.

Donnie, qui semble fier de me voir prendre sans cesse des photos, vient vers moi : « *You didn't expect that, right?* »[6] Pas vraiment. Je suis impressionné de voir ce que ces personnes ont été capables de créer, un karaoké sous les étoiles, entre les montagnes, dans le désert. « *This is what we do here, in Downtown North La Posa Park!* »[7]

Le karaoké de Donnie et Patty est le siège de la vie collective dans cette partie du désert en raison de sa capacité à réunir tous les membres du groupe. Ce sont des fêtes durant lesquelles le groupe se conçoit et se perçoit comme groupe, « elles ne sont pas seulement collectives en ce sens qu'une pluralité d'individus assemblés y participent ; mais elles sont la chose du groupe et c'est le groupe qu'elles expriment »[8], au point que le camp de karaoké devienne le marqueur identitaire du quartier (« *neighborhood* »). Ce rituel se présente comme une cérémonie entièrement réglée par les échanges de dons, et c'est pourquoi ce chapitre commence par l'analyse des dons[9]. Il ne s'agit pas pour l'instant de les étudier comme un système de circulation de biens et de services – ce que nous ferons dans la deuxième partie de la thèse –,

[5] « Vous pouvez dépenser cinquante ou cent dollars dans une soirée chez Silly Al's alors qu'ici vous pouvez avoir la même chose pour le prix que vous voulez ! »

[6] « Tu ne t'attendais pas à ça, n'est-ce pas ? »

[7] « Voilà ce qu'on fait ici, dans le parc du centre-ville de La Posa. »

[8] M. Mauss, « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimo », art cit, p. 445.

[9] Étant donnée la ressemblance avec les *potlatchs* étudiés par M. Mauss dans l'Essai sur le don, je me dois de préciser que je ne considère pas le karaoké comme un « phénomène social total », concept de M. Mauss resté populaire grâce à la volonté de l'auteur de l'Essai sur le don de les généraliser à d'autres évènements rituels. Le karaoké rassemble effectivement tout le groupe et, nous allons le voir, il continue à avoir des effets déterminant au-delà du jeudi soir, mais il paraît aventureux de le considérer comme « total » si on s'en tient à la définition donnée par M. Mauss : « Les faits sociaux totaux "assemblent tous les hommes d'une société et même les choses de la société à tous points de vue et pour toujours. ». Marcel Mauss, « Fragment d'un plan de sociologie générale descriptive », *Annales sociologiques. Série A. Sociologie générale*, 1934, vol. 1, p. 1-55. ; Thierry Wendling, « Us et abus de la notion de fait social total : turbulences critiques », *Revue du MAUSS*, 2010, vol. 36, n° 2, p. 92-93.

mais comme un « système d'attente »[10] dessiné par des représentations collectives[11]. Nous allons donc étudier comment circulent les dons, et selon quelles règles, et nous verrons comment le rituel du karaoké est un lieu de production et de diffusion des normes pour le groupe tout entier. Ceci nous permettra ensuite de comprendre le rôle de ce rituel au-delà du camp de Donnie et Patty et au-delà des seules soirées du jeudi, notamment concernant la reproduction et la régulation de l'espace.

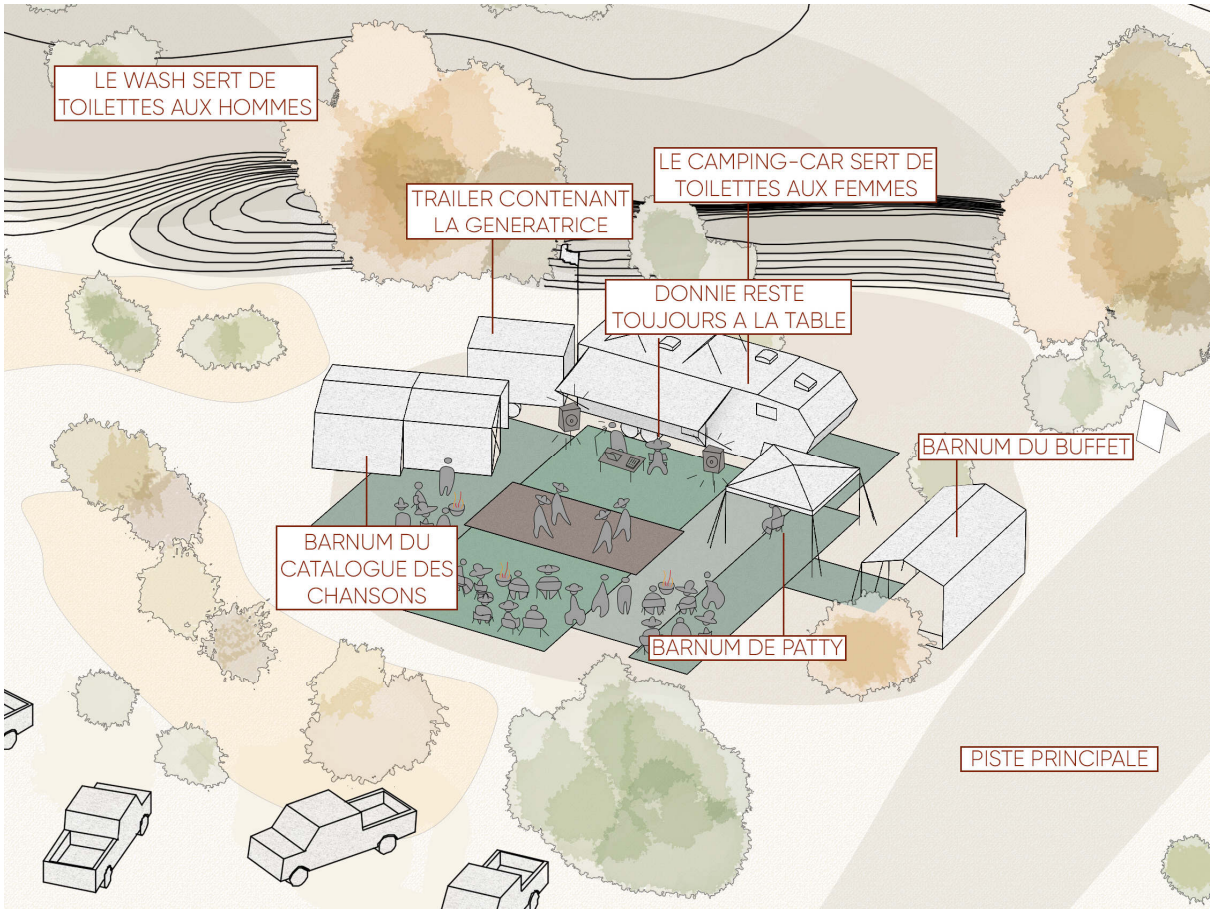


Figure 10. *L'organisation spatiale du karaoké de Donnie et Patty.*

[10] M. Mauss, « Débat sur les fonctions sociales de la monnaie », art cit, p. 117 ; P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 111.

[11] « De tous les phénomènes moraux, les phénomènes économiques sont ceux qui demeurent le plus engagés dans la matière; on les range habituellement dans les phénomènes matériels, à côté des techniques; mais ce ne sont pas des phénomènes seulement matériels, ce sont des représentations collectives qui dictent l'attitude des membres d'une société vis-à-vis de la matière ». Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, 2002, 264 p.

PREMIERE SECTION

LA STRUCTURE DE L'ECHANGE DE DONS

Cette section étudie particulièrement le rituel du karaoké du jeudi soir, dans le camp de Donnie et Patty, qui réunit chaque soir entre trente et cinquante personnes[12].

L'observation des prestations qui ont lieu lors des soirées (nourriture, chant, danse…) va nous permettre de comprendre que derrière leurs apparences d'actes individuels, il s'agit de pratiques collectives qui existent au sein d'une structure de l'échange. Nous verrons que cette structure de l'échange est une *économie morale*[13], c'est-à-dire qu'il s'agit d'une économie qui promeut la morale de ses logiques d'échange en même temps que s'exécutent les échanges. Ainsi, nous comprendrons que les échanges de dons forment une institution, c'est-à-dire « toutes les croyances et tous les modes de conduite »[14] qui sont diffusées chaque jeudi soir lors des soirées de karaoké. Le karaoké est donc un haut lieu de production, de transmission et de diffusion des normes parmi des personnes qui s'échangent des biens d'une manière particulière, et les croyances et les modèles de conduite qui se présentent aux personnes qui assistent aux soirées s'imposent à eux[15].

Cette étude du fonctionnement du karaoké nous permettra ensuite de comprendre le rôle des soirées au-delà des murs du camp de Donnie et Patty et au-delà du jeudi soir.

1. LE CADRE COLLECTIF DES ACTIVITES DU KARAOKE

a. La nourriture

Le premier élément qui séquence la soirée est le repas. Celui-ci, appelé « *potluck* »[16], est constitué d'un buffet de plats préparés par les participants. Ceux qui n'ont pas la possibilité de

[12] J'ai assisté au total à onze soirées de karaoké.

[13] E. P. Thompson, « The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteen Century », *Past & Present*, 1971, n° 50, p. 76-136 ; Didier Fassin, « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2009, vol. 64, n° 6, p. 1237-1266 ; Didier Fassin et Jean-Sébastien Eideliman (eds.), *Économies morales contemporaines*, Paris, Découverte, 2012, 405 p.

[14] É. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, *op. cit.*, p. 91-92.

[15] Marcel Mauss, « Sociologie » dans *Oeuvres III : cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 1994, p. 150.

[16] De « *pot* » pour « casserole » et « *luck* » pour « chance ». L'origine de ce terme provient d'une pratique qui consiste à mettre en commun, lors d'une soirée, tout ce que chacun a trouvé dans le fond de sa casserole. Aujourd'hui, le terme désigne plus simplement une soirée ou un repas où tout le monde amène de la nourriture. La ressemblance avec le terme Chinook « potlatch » est fortuite.

cuisiner peuvent acheter des plats préparés en ville, et il s'agit dans ce cas généralement de desserts. C'est Donnie, depuis sa place assise auprès du chanteur, qui demande au micro à ceux qui ont préparé quelque chose de l'installer dans la tonnelle dédiée au buffet, toujours aux alentours de 17 h, soit une heure après le début de la soirée. Un quart d'heure plus tard, c'est lui qui annonce l'ouverture du buffet et s'y dirigent alors les convives.

Jeudi 29 décembre 2016

> Vers 17 h 30, alors que tout le monde semble être là (je compte vingt-deux personnes) et que beaucoup de nourriture a été déposée dans la tonnelle du buffet, Donnie appelle à manger. Tout le monde se rue sur le buffet. C'est un festin, et c'est extrêmement bon : gratin dauphinois, *chili con carne*, poulet frit, salade, brownie (incroyable brownie !), pâte d'amande, dattes et autres tartes. [...] Oregon Gary a amené un cubi de rosé et me propose de me servir. Je suis assez suspicieux sur la chose, mais je ne veux pas boire les bières de Gypsy, même s'il m'en propose sans cesse, car j'ai déjà assez reçu de lui. Et Oregon Gary appuie largement sur le fait qu'en tant que Français, je me dois de boire du vin (son vin) ! Accepter, c'est ne pas le froisser, finalement… Tout le monde mange avec l'assiette sur les genoux, dans son fauteuil de camping. Les chanteurs continuent de défiler. Seul Edwin passe son tour pour pouvoir finir son plat.



Photographie 58. *La file d'attente devant le buffet ne s'organise selon aucun protocole : se lève qui le souhaite au rythme où il le souhaite, et il reste systématiquement de la nourriture en surplus. Janvier 2018.*

Le buffet semble être un bien commun à tous. Il n'existe aucun protocole dans la distribution de la nourriture en fonction de qui l'a préparée. Cette étape de la soirée donne seulement lieu systématiquement à pléthore de compliments à l'égard des cuisiniers, et il s'agit là du seul privilège qui est fait à ceux qui ont préparé la nourriture. Il n'y a en effet aucune obligation pour personne d'amener de la nourriture, il ne semble y avoir aucune forme de régulation ou de contrôle des nécessités, et il n'est demandé à personne d'amener de la nourriture et, pourtant, jamais la nourriture ne manque. Avant mon premier karaoké, Paul m'a indiqué que je pourrai me permettre de venir les mains vides, et que je n'aurai alors qu'à mettre quelques dollars dans le pot de donation. Cependant, Donnie et Patty ne préparent pas eux-mêmes de la nourriture pour le karaoké et ils ne se servent en tous cas aucunement de l'argent dans le pot de donations pour la nourriture. Celui-ci sert en premier lieu à payer le propane des faux *firepits* et l'essence de la génératrice pour les enceintes. Pour qui vient les mains vides, donner de l'argent dans le pot à dons vaut donc pour autre chose que le remboursement de la nourriture. Le tout consisterait à participer d'une manière ou d'une autre.

b. Le chant

Le chant est réglé par ce qui est appelé la « *rotation* ». Les chanteurs passent toujours dans le même ordre d'une liste établie au fur et à mesure de la soirée en fonction du moment où les participants décident de chanter leur première chanson. Donnie ouvre donc toujours une nouvelle séquence de chant, et suivent toutes les personnes dans l'ordre de leur intégration à la *rotation*.

Les chanteurs ont l'obligation de continuer à chanter et ils ne sont généralement autorisés à quitter la *rotation* que lorsqu'ils quittent la soirée.

Jeudi 1er février 2018

> C'est au tour de Suzee de chanter, et je sais qu'elle va chanter *Got My Mojo Working* de Muddy Waters. J'ai chanté pour la toute première fois au karaoké il y a quelques semaines, en rejoignant Suzee sur cette chanson que j'aime beaucoup. Tout le monde fut stupéfait de me voir rejoindre Suzee derrière le micro, car j'ai refusé à plusieurs reprises de chanter auparavant. Je chante cette chanson avec Suzee toutes les semaines depuis, et même d'autres chansons, seul, maintenant. Effet de l'ensorcellement du terrain, probablement. J'entends Suzee glisser à Donnie, puisqu'elle a le micro aux lèvres, qu'elle ne sait pas si je suis disponible pour chanter. Donnie se jette sur son micro : *« Dawvie ! Come on here! Suzee needs your help!* »[17]

[17] « Dawvie ! Viens par ici ! Suzee a besoin de ton aide ! »

Allez. Puisqu'elles sont toujours accrochées à mon col, j'enfile mes lunettes de soleil. Effet garanti. Tout le monde apprécie de me voir faire le guignol et me dandiner avec les lunettes. Après notre prestation, Tommy enchaîne sur un *Light My Fire* qui fait son effet.

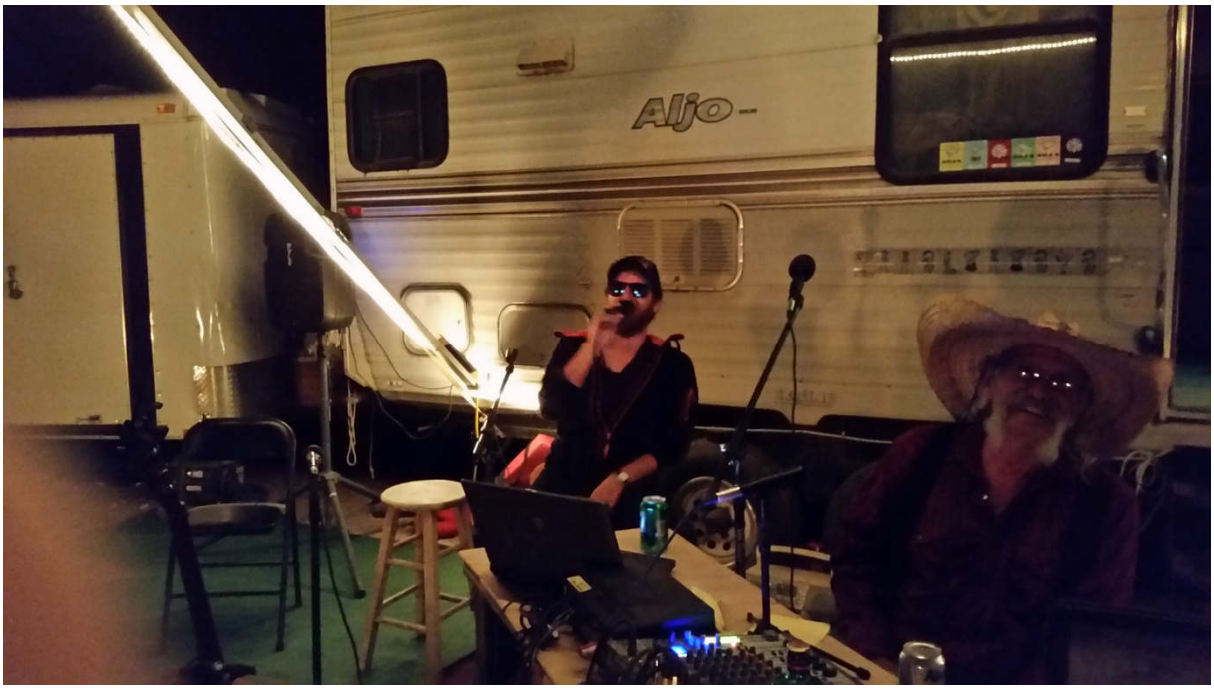


Photographie 59. Come on Tommy light my fire. *Une chanson des Doors, rare exception à la western country qui domine largement le répertoire des chanteurs du karaoké, est généralement l'occasion d'une invasion du dancefloor pour des danses libres. Février 2018.*

[...] Je suis de nouveau appelé pour chanter. J'interprète pour la troisième semaine d'affilée *Baby Please Don't Go* de Muddy Waters, et cette fois je sens que je l'ai. Donnie me complimente même alors que je chante : « *Yeah! You got it!* »[18] Une dizaine de femmes dansent et trois me prennent en photo. Ces lunettes font de l'effet ! Chanter au karaoké est une étape importante de mon intégration dans le groupe, et je vois bien que Donnie cesse de me considérer comme un étranger depuis que je tiens le micro tous les jeudis soirs[19]. C'est une intégration dans mon terrain, mais aussi, dans l'autre sens, une incorporation de mon terrain : j'ai appris quelque chose et j'ai appris à faire quelque chose. Encore un an auparavant, lors de mon dernier voyage, j'avais à peine réussi à bafouiller quelques mots dans le micro lorsqu'il avait fallu me présenter à tout le monde.

[18] « Ouais ! Tu le tiens ! »

[19] Florence Bouillon, « Pourquoi accepte-t-on d'être enquêté? Le contre-don, au coeur de la relation ethnographique. » dans Florence Bouillon, Marion Fresia et Virginie Tallio (eds.), *Terrains sensibles: expériences actuelles de l'anthropologie*, Paris, Centre d'études africaines, EHESS, 2006, p. 75-95.



Photographie 60. *Donnie, heureux de voir un Français chanter à son karaoké ? Photo de Linda. Février 2018.*

> [...] Comme, à la fin de la soirée, il ne reste plus grand monde dans la *rotation* et que je passe mon temps à me marrer avec Allison, mon tour revient vite. Lorsque Donnie appelle mon nom, je le remercie, mais je ne chanterai pas d'autre chanson. Il se penche alors sur son micro et me dit d'un ton ferme : « *Dawvie, you're next. Go into the tent and pick a song!* »[20] J'écoute rapidement *Boom Boom* de John Lee Hooker sur mon téléphone. Allez. Je vais dans la tente pour trouver le numéro dans le catalogue des chansons.
>
> J'interprète donc tant bien que mal *Boom Boom*, et je me décale à un moment. Donnie me le fait remarquer. « *I know! What happened ?! Help me on that!* »[21] Il chante la suite de la chanson avec moi, et on se marre tous les deux à naviguer à vue.

Dès lors qu'un chanteur s'engage dans la rotation, Donnie veille à ce que celui-ci continue de chanter, à moins qu'il ne quitte la soirée. Le statut particulier du chanteur lui donne aussi un privilège : une bouteille de *Jägermeister*[22] est toujours posée devant Donnie, sur la table où il y a l'ordinateur et la table de mixage. Cet alcool est payé par le pot à donations, mais est réservé uniquement aux chanteurs, officiellement seulement s'ils ont un chat dans la gorge… une invitation à peine déguisée à venir chanter.

[20] « Dawie, tu es le suivant. Va dans la tente et choisis une chanson. »

[21] « Je sais ! Qu'est-ce qui s'est passé ?! Aide-moi ! »

[22] Un alcool de plantes titrant 35°.



Photographie 61. *Gypsy attendant que Donnie finisse une annonce concernant le* Jägermeister *entre deux chansons. Janvier 2017.*

Les prestations des chanteurs sont toujours copieusement applaudies et commentées par l'auditoire, et ce même si les commentaires peu élogieux peuvent être nombreux au moment même de la prestation du chanteur. Par exemple, Paul chante chaque semaine au karaoké malgré son incapacité à faire varier sa voix ne serait-ce que d'un demi-ton, et ses prestations ne laissent jamais le public sans faire de commentaires : « *– Ho I don't know this song! – Hell yeah you know it! It's just it's Paul singing!* »[23] Paul est connu pour son incapacité à chanter, mais sa volonté de chanter à chacun des karaokés est largement appréciée par l'ensemble du groupe. Chaque infime amélioration des prestations de Paul donne lieu à un éloge collectif nourri au moment des applaudissements. Mais c'est avant tout le fait de faire une prestation qui est reconnu publiquement par l'auditoire, au même titre que cet auditoire apprécie sa propre bienveillance envers les prestations de Paul. En effet, l'important semble être, avant tout, l'investissement de chacun dans ce qui fait la soirée, car l'investissement collectif est une condition de la réalisation d'une telle soirée, et cela a pu s'observer à un moment de rupture, à

[23] « - Ho je ne connais pas cette chanson ! – Mais si, nom de Dieu ! C'est juste que c'est Paul qui chante ! » Lors du karaoké du 21 décembre 2017.

une soirée où peu de personnes s'étaient investies dans le chant en acceptant d'entrer dans la *rotation*.

Jeudi 11 janvier 2018

> Sally ne s'est pas installée à droite du *dancefloor*, comme elle le fait d'habitude, mais à gauche, seule. Je la rejoins alors qu'elle est partie fumer une cigarette à l'écart de la soirée. « *– Sorry I'm not smoking a joint! – So what are you hiding from?* » Elle a l'air d'être de très mauvaise humeur. « *I'm not here to entertain these people. Come on, we're only five in the rotation. What does it cost to stand up and sing? Take a lil bit of risk, come on!* »[24]. Je lui propose de dire ça au micro, la prochaine fois qu'elle chantera. […]
>
> Lorsque Sally annonce au micro que personne ne s'investit (sur le ton de l'invitation plutôt que du reproche), elle réussit à embarquer quatre ou cinq personnes dans la *rotation*.

A ce moment là, la faiblesse de l'engagement dans l'activité collective change la perception que Sally pense que les gens ont de son action individuelle, lorsqu'elle chante. Elle entre dans une relation à sens unique où elle divertit un public, qu'elle met d'ailleurs fortement à distance en les dénommant exceptionnellement comme « *these people* », alors qu'il s'agit pour une majorité d'entre eux des amis qu'elle fréquente activement. Un désengagement collectif vis-à-vis du chant introduit des catégories dans la population de la soirée : des spectateurs et des acteurs. De plus, lorsque Sally parle de « *risk* », il semble plutôt falloir comprendre « engagement » puisque même si une personne peut voir un certain risque dans le fait de se lever pour aller chanter devant tout le monde, l'organisation du karaoké fait que le chanteur n'a que de la reconnaissance collective à gagner.

c. La danse

Au karaoké de Donnie et Patty, la danse est une activité collective, dont on peut distinguer trois types : l'*electric slide*, la danse libre, et le *slow*.

L'*electric slide* (ou *line dance*) est une danse de *madison*, une des danses apparentées à la culture de la *western country music*, genre musical qui représente presque l'intégralité du répertoire des prestations entendues au karaoké (figurent quelques exceptions comme *The Doors*, *The Animals*, ou *Muddy Waters*). Cette danse se pratique en groupe. Systématiquement, j'ai observé le déroulement d'une *electric slide* à l'échelle d'une chanson. L'ensemble des

[24] « – Désolée je ne suis pas en train de fumer un joint ! – Alors de quoi te caches-tu ? » « Je ne suis pas là pour divertir ces gens. Allez, on est que cinq dans la rotation. Qu'est ce que ça coûte de se lever et de chanter ? Allez, il faut prendre un peu de risques ! »

danseurs (à quatre, six ou huit) réalisent exactement les mêmes pas de danse, de manière réglée et figée. Le principe de cette danse est simple : à un pas à gauche suivent deux pas à droite, à un pas en avant suivent deux pas en arrière, puis un balancement en avant, puis en arrière, pour enfin tourner à quatre-vingt-dix degrés sur la gauche et reprendre la même séquence, et ainsi de suite. Au fur et à mesure de la danse, et à partir du moment où tout le monde est bien en rythme, en fait au moment où les danseurs dansent comme un seul, se produisent des interprétations individuelles de la danse en réalisant, de manière de plus en plus développée et riche au fur et à mesure de la musique, des improvisations et des variations autour des pas de danse. Systématiquement, la danse initialement réglée au millimètre finit dans un ensemble de variations individuelles des pas issues des transformations que chacun y a appliqué, toujours en rythme.

La danse libre est réalisée toujours collectivement, principalement lors des prestations ne concernant pas de la *western country*. A l'exception de Gypsy, ivre dès l'ouverture du karaoké, je n'ai jamais observé une personne danser seule sur le *dancefloor* : à chaque fois qu'une personne se lance sur la piste, si d'aventure elle s'y lance seule, elle est suivie d'une ou plusieurs personnes.

Les *slows* sont pratiqués par les couples et il suffit généralement qu'un couple se lance sur la piste pour que plusieurs autres les rejoignent. Les couples dansent toujours en couple, sauf dans le cas où le mari d'un des couples est en train de chanter, et j'ai alors observé à plusieurs reprises Donnie inviter la femme du couple à danser.

La danse est cependant presque exclusivement une affaire de femmes. Rares sont les hommes qui dansent seuls parmi les femmes. Les seules occasions où l'on peut voir une part significative d'hommes sur la piste de danse sont lors des danses de *slow* qui se font en couples. Le fait qu'une femme danse ou non n'est pas affecté par le fait d'être chanteuse ou non. Idem concernant le statut matrimonial : dansent indifféremment des femmes en couple et des femmes célibataires lors des danses hors *slows*. Aussi, les prestations de chant sont également réparties entre hommes et femmes, et la présence de femmes sur le *dancefloor* reste indépendante du sexe de la personne en train de chanter.



Photographie 62. *En train de danser l'« electric slide ». De gauche à droite : Carol (célibataire non-chanteuse), Sheila (mariée non-chanteuse), Susan (mariée chanteuse), Roxane (mariée non-chanteuse) et Melody (célibataire chanteuse). Un seul homme en train de danser : moi-même, sur la piste au titre d'ethnographe, puisque danser fait partie du travail de compréhension des pratiques des enquêtés. Photo d'Allison. Janvier 2018.*

d. Concernant les convives qui ne participent pas aux trois activités principales

Si la très grande majorité des personnes qui assistent aux soirées de karaoké chez Donnie et Patty participent d'une manière ou d'une autre à au moins une des trois activités (chant, danse ou préparation de nourriture), il existe tout de même des contre-exemples qui permettent d'expliciter les règles.

David s'était fait renvoyer d'une soirée de karaoké juste avant que je ne le rencontre, lors de mon deuxième voyage de terrain. Jusqu'à mon quatrième voyage, deux ans plus tard, David, fier, refusera toujours de remettre les pieds dans une soirée de Donnie malgré mon insistance pour qu'il m'y suive. Lors de la soirée du litige, David prononça le « *F-word* » à tue-tête, malgré les requêtes de Donnie pour qu'il arrête. Cela ne fut, selon David, qu'un prétexte sur lequel Donnie aurait sauté pour le renvoyer.

> « **David** – *Everybody was saying 'fuck fuck fuck' at this moment, that was a joke! And I'm the only one who've been kicked out! Even Gypsy was here!*

Froggy – *And?*
David – *And ?! And 'fuck' is pretty much the only word he knows!* »[25]

Il est possible de formuler une hypothèse quant à cette éviction : si David et Gypsy n'ont pas été traités de la même manière pour la même faute, c'est probablement parce que Gypsy participait activement aux soirées, en dansant et en chantant, contrairement à David, qui ne participait à aucune des trois activités.

D'autres personnes ne prennent aucunement part aux trois activités sans que cela ne pose de problème : John et Gary. Rarement, Gary danse le slow à la demande de Linda, mais il n'amène aucune nourriture et ne chante jamais. Cependant, s'ils ne font rien *pour* le karaoké, ils ne font pas pour autant rien *au* karaoké. Chaque jeudi soir est pour eux l'occasion de préparer la balade en ATV du lundi suivant. Ils choisissent le trajet, évaluent le nombre de participants, arrangent les transferts de places à bord des véhicules pour que toutes les personnes qui en expriment l'envie puissent venir, et ils font tous les deux la balade le lendemain, le vendredi matin, afin de s'assurer du trajet et d'anticiper ses difficultés.



Photographie 63. *Lors de toutes les balades en ATV, John, Donnie et Gary ouvrent la route, organisent les étapes et dirigent le groupe. Février 2018.*

[25] « **David** – Tout le monde était en train de dire « *fuck fuck fuck* » à ce moment-là, c'était une blague ! Je suis le seul à m'être fait virer ! Même Gypsy était là !
Froggy – Et ?
David – Et ?! Et « *fuck* » est à peu près le seul mot qu'il connaît ! »
Le 27 décembre 2017.

Les personnes très âgées ou en mauvaise santé, enfin, peuvent ne pas prendre part aux activités tout en étant présentes. C'est le cas de Wes' et Tony, dont les femmes respectives, Ella et Roxane, sont, elles, très actives (Ella chante et prépare la nourriture, Roxane danse et prépare la nourriture). Il est collectivement entendu que le groupe n'a aucune attente vis-à-vis des personnes en mauvaise santé.

e. Le cannabis

Toutes les drogues ne sont pas autorisées dans l'enceinte du karaoké. La consommation d'alcool ne pose pas de problème, mais il en va tout autrement pour le cannabis[26] : de très nombreux participants fument et il y circule gratuitement une grande quantité d'herbe alors qu'il n'est pas toléré de fumer dans l'enceinte du camp.

Jeudi 21 décembre 2017

> Je vais vers mon camping-car pour récupérer ma lampe frontale, et Gary me suit. Il m'embarque ensuite dans son ATV, direction chez lui, pour aller chercher un pétard et du Coca-Cola pour couper le bourbon. Nous faisons trente secondes d'ATV pour arriver devant son camping-car. « *Welcome to my humble home. Sorry, I haven't done my dishes yet.* »[27]. C'est un joli *fifth-wheel* qui paraît assez récent. Le salon fait un peu appartement de célibataire : il n'y a pas grand-chose pour meubler, si ce n'est une petite télévision accrochée au mur et une étagère à côté de la porte d'entrée où sont amassées clefs et blocs-notes. L'espace fait un peu vide, le plus marquant étant l'absence d'une table, que l'on trouve d'habitude même dans des petits camping-cars. J'apprendrai plus tard que cet espace sert à stocker l'*ATV* lorsqu'il se déplace. Entre temps, ce salon n'a pas l'air de beaucoup servir. Gary ouvre un placard et en sort un grand bocal rempli de joints déjà roulés. « *This is what everybody gave me since I'm here*. »[28].
>
> Nous repartons à bord de son *ATV* pour faire une trentaine de mètres et nous rendre chez Sally qui nous y attend pour fumer le pétard. Lorsque nous arrivons, la porte du *trailer* s'ouvre. Sally est au téléphone. Elle nous tend un pétard et referme la porte sans même nous regarder. Gary et moi nous installons donc devant chez elle, dans son jardin. L'aménagement est beau : il y a une table et des chaises installées sur un grand tapis carré, l'arbre est décoré de lumières de Noël. Des lumières de jardin plantées au sol amènent jusque chez Donnie et Patty : Sally me dira que ça l'aide à se repérer lorsqu'elle rentre ivre du karaoké.

[26] La consommation de cannabis est autorisée à des fins médicales en Arizona, mais interdite à l'usage récréatif. https://www.azleg.gov/ars/13/03405.htm. Consulté le 23.03.21.

[27] « Bienvenue dans mon humble demeure. Désolé, je n'ai pas encore fait ma vaisselle. »

[28] « C'est ce que tout le monde m'a donné depuis que je suis arrivé. »

Il est courant d'aller fumer chez les uns et les autres, comme chez Gary, chez Sally ou encore chez Jody, qui vivent directement aux abords du karaoké. Lorsque le partage d'un joint ne se fait pas chez quelqu'un (à l'intérieur de l'habitat ou dans son *frontyard*), ce sont dans les espaces limitrophes que l'on fume, et principalement dans l'un des deux espaces qui servent habituellement de parking aux *ATVs* et aux voitures.

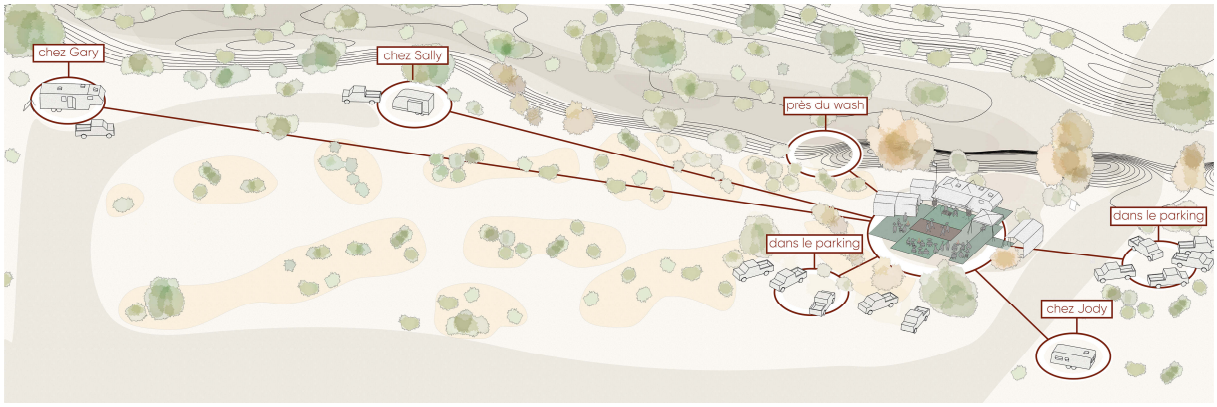


Figure 11. *Extensions de l'espace de la fête pour les fumeurs de cannabis.*

Fumer n'est pas une activité individuelle qui se fait dans un coin en cachette, mais bien une activité collective, connue de tous, qui est renvoyée dans des espaces qui gravitent autour de la soirée.

Jeudi 28 décembre 2017

> Puisqu'Archie, un ami de Suzee, m'en a donné la veille et que je ne compte pas les manger seul, je demande à Gary si je peux mettre des « *special brownies* » au buffet. Il me suggère de demander à Donnie d'abord, mais je n'ai pas forcément envie de m'y risquer. Sally m'arrête : « *Don't do that*. »[29] Donnie et Patty ne veulent pas voir de la drogue exposée sur leur buffet. Sally ajoute : « *But if you have special brownies you don't want, why don't you come to my house? You have friends here you know! Just knock on my door! Haha !* »[30] [...]
>
> Je pars au parking, juste devant le camp, pour me trouver un buisson. Il doit bien y avoir huit personnes ici et là en train de fumer. Un vrai parking de discothèque !

Jeudi 11 janvier 2018

> J'entends Allison demander discrètement à Sally si elle souhaite fumer (un joint). Mais cette dernière ne comprend pas ce qu'elle dit tant Allison parle bas, et elle la fait répéter deux fois. Puisque c'est Donnie qui établit ce genre de règles et comme je suis surpris de voir Allison si précautionneuse, je décide de m'offrir sur un plateau une situation à observer, car l'occasion

[29] « Ne fais pas ça. »

[30] « Mais si tu as des brownies spéciaux dont tu ne veux pas, pourquoi tu ne viens pas chez moi ? Tu as des amis ici tu sais ! Tape juste à ma porte ! Haha ! »

> est trop belle. J'ouvre mes mains autour de ma bouche et crie en direction de Sally : « *She's asking you if you want to smoke pot or not!* »[31] Allison et Sally font une tête mi-apeurée, mi-stupéfaite, et disent une dizaine de fois : « *Don't do that!* »[32] La gêne ne semble pas du tout être dirigée vers Donnie, mais plutôt vers le reste de l'assistance, et particulièrement les personnes qu'on ne connaît pas bien, personnes que Sally regarde avec inquiétude.

Jeudi 25 janvier 2018

> Après le karaoké, une fois les enceintes rangées dans le *garage-trailer*, Donnie, Allison, Gary et moi restons trois quarts d'heure autour du feu. Lorsque nous nous installons ensemble autour d'un *firepit*, Gary demande à Donnie si on peut allumer un pétard, considérant qu'il n'y a plus personne. Ça ne pose pas de problème à Donnie, ça le dérange seulement lorsqu'il y a du monde. Il ne veut pas que son karaoké ait la réputation de lieu de débauche.

La réglementation de la consommation de cannabis provient, selon Donnie, d'un souci de représentation. Mais, considérant ce qui a été vu précédemment de la relation entre Donnie et le BLM[33], il ne s'agit pas du tout d'une question morale. Puisque tout problème vis-à-vis du BLM ne pourrait provenir que d'une délation, Donnie pourrait avoir un problème avec le BLM si quelqu'un pouvait apporter la preuve qu'on fume de l'herbe au karaoké. Donnie se fait donc le relais du BLM pour conserver son karaoké, et reste attentif à la consommation de drogue lorsque l'on n'est pas en petit comité. Fumer du cannabis n'est pas une déviance[34], mais une pratique régulée.

f. Le positionnement

Chacun est tenu de venir avec son siège, même s'il y a dans le camp de Donnie et Patty quelques sièges supplémentaires pour qui en manquerait. Venir avec son siège à une soirée est de toute façon une pratique tellement courante en tout lieu qu'il est globalement attendu que les gens viennent avec leur siège. Un évènement relatif au positionnement en dit long sur le caractère collectif des activités de ce rassemblement.

Lors du troisième voyage de terrain, j'observe au fur et à mesure des soirées un resserrement des regroupements de personnes autour des *firepits*, jusqu'à former de véritables cercles autour de ceux-ci, amenant de nombreux participants à tourner le dos à la piste de danse

[31] « Elle te demande si tu veux fumer de l'herbe ou non ! »

[32] « Ne fais pas ça ! »

[33] Voir supra chapitre 2, section 1.

[34] H.S. Becker, *Outsiders*, *op. cit.*

et au chanteur. Cette formation de cercles autour des *firepits* était rendue impossible l'année précédente, car ceux-ci étaient beaucoup plus proches du *dancefloor*, obligeant les participants à s'installer en demi-cercles au bord de ce dernier. Mais par raison de sécurité, Donnie a souhaité espacer les *firepits* des danseurs.



Photographie 64. *Les participants se disposent en grands cercles autour des* firepits. *Beaucoup de monde passe ainsi la soirée dos à la piste de danse (à droite sur la photo). Janvier 2018.*

Cette fermeture de l'espace en cercles se produit en même temps qu'une période de dépression collective au moment des karaokés : tout le monde s'accorde pour dire que ceux-ci sont moins vifs, que les personnes sont moins investies, sans que quiconque ne soit jamais expressément nommé. Je le suggère à Mark et Sheila, lors de l'entretien, qui reconnaissent eux aussi ce problème, dont ils sont acteurs bien malgré eux :

> « **Sheila** – *I will not sit with my back to the dancefloor anymore. I'm not sitting in that circle. I want to face the karaoke. […] We just had this conversation with Sally: we're not gonna sit in those circles, away from the dancefloor like that, because I like to watch the people that are singing.* »[35]

[35] « **Sheila** – Je ne m'assiérai plus dos au dancefloor dorénavant. Je ne m'assiérai pas dans ce cercle. Je veux être face au karaoké. […] On vient juste d'avoir cette conversation avec Sally : on ne s'assiéra pas dans ces cercles, loin du dancefloor comme ça, parce qu'on aime regarder les personnes qui chantent. »



Photographie 65. *Sheila (et d'autres) dos au dancefloor et aux chanteurs. Janvier 2018.*

J'en discute avec Allison dans la foulée de mon entretien avec Mark et Sheila, qui en a, elle, déjà parlé avec Donnie, et l'affaire se révèle en fait être publique. Tout le monde s'accorde à désigner cette formation en cercle autour des *firepits* comme responsable de la baisse de qualité de l'ambiance générale durant le karaoké. Dès le jeudi suivant ces quelques discussions, il est possible d'en observer les effets…

Jeudi 25 janvier 2018

J'arrive au karaoké à 17 h 10. Il doit déjà y avoir une dizaine de personnes. Donnie m'accueille en m'indiquant comment m'installer : personne dos au *dancefloor* cette fois-ci, que des demi-cercles autour des *firepits* ! Il continue à faire ce travail de prévention auprès de tous les nouveaux arrivants, en prenant la peine et le temps de les accueillir. Il demande même aux personnes de se lever et déplace leur chaise s'il n'est pas satisfait de leur position. Le problème avec la formation des cercles est enfin assumé publiquement, et tout le monde

accepte cette gestion du problème par Donnie. [...] Il profite du micro entre deux chansons pour inviter les gens à bien se répartir autour des *firepits*.



Photographie 66. *Donnie s'occupe activement de positionner les convives. Janvier 2018.*

L'ambiance est très différente, dès le début, ce soir. La rupture des cercles semble produire des effets. En plus, il y a quelques nouvelles personnes, venues d'ailleurs, de la ville, ou des personnes qui reviennent pour la première fois depuis longtemps. La fille de Jim et Pat' est aussi là pour le week-end. Seuls manquent Mark et Sheila, puisque Mark a une pneumonie et que Sheila ne semble pas sortir sans son mari. Tout le monde paraît être plus attentif au karaoké lui-même, et très tôt des gens ont dansé. Pour ma part, peut-être à la deuxième chanson de Sally, je danse l'*electric slide* avec Susan, à son invitation. Une deuxième fois, une heure plus tard, de nombreuses personnes nous rejoignent, dont Allison qui a du mal à suivre le rythme et se trompe tout le temps. Celle-là ne passe que rarement par le *dancefloor*, trop occupée à butiner ici et là.

L'ambiance de la fête est incroyable. Les nouveaux chantent très bien. Brenda et Don' mettent le feu avec leur guitare et tambourin, un homme joue des musiques en solo avec son harmonica, et il y a presque toujours quelqu'un sur le dancefloor. Je compte quarante personnes au plus haut de la soirée.



Photographie 67. *Au karaoké suivant le travail de rupture des cercles autour des firepits : tous les regards sont tournés vers le dancefloor et le chanteur. Février 2018.*

Pour conclure ce point, il faut noter que Patty, la femme de Donnie, s'implique dans le karaoké d'une manière tout à fait particulière. Elle reste systématiquement assise sous un barnum attenant au *fifth-wheel*, sur son propre siège. Il n'y a qu'un seul siège à côté d'elle, et viennent s'asseoir avec elle, à tour de rôle, plusieurs femmes habituées du karaoké : Sheila, Allison, Jody… Je la vois chanter seulement deux fois, avec son mari, une chanson de John Lennon. Ceci ne répond pas seulement au statut d'hôte de Patty : elle se déplace rarement, et avec un déambulateur. Depuis sa dernière crise cardiaque, elle fait beaucoup plus l'économie de la parole qu'avant, selon les dires de Jody, et elle privilégie ainsi des interactions interpersonnelles directes plutôt que de se mélanger à la foule, chose qu'elle semble pouvoir se permettre en tant qu'hôte, mais qui lui serait aussi permise au titre de personne âgée.

Personne n'est formellement tenu d'y participer, pourtant tout le monde participe à au moins une des trois activités principales du karaoké de Donnie et Patty (nourriture, chant, danse). Le placement des chaises autour du *dancefloor* relève aussi d'une certaine obligation, puisque celui-ci doit répondre d'une interaction avec le chant, le fait de s'asseoir n'est autorisé ni comme passif (regarder ailleurs que vers le *dancefloor*) ni comme une activité qui ne relève pas de l'ensemble du groupe (se détourner des chanteurs). Le collectif semble rejeter la

formation manifeste de sous-groupes au sein du karaoké qui pourraient vivre durablement leur soirée de manière autonome tout en étant présent et se détourner de l'activité collective. Il est « autorisé » de s'échapper de la soirée ici et là pour aller fumer de l'herbe, puisqu'il est collectivement admis que la consommation d'herbe fait partie de la soirée, même s'il est recommandé de cacher la drogue pour des raisons réglementaires.

g. Contrechamp : Silly Al's, un karaoké en ville

Observons les mêmes personnes dans un karaoké régulier, en ville, à Quartzsite, afin de dégager les spécificités de l'organisation du karaoké de La Posa. La pizzeria « *Silly Al's* » est très réputée parmi les enquêtés pour ses concerts et ses karaokés. J'y passe de nombreuses soirées dans le cadre de l'ethnographie durant lesquelles je peux observer des variations dans les comportements des enquêtés en matière de coopération et d'échanges. À une occasion, je m'y rend explicitement pour une soirée de karaoké, avec Suzee, sa fille Renée – qui est là en visite depuis l'Oregon – et quelques amis.

5 Février 2018

> Je rejoins Suzee et sa fille Renée à Silly Al's, la fameuse pizzeria en ville. Comme toujours, Suzee est accrochée à son téléphone portable et il est difficile de discuter avec elle. Chaque photo qu'elle prend se retrouve instantanément postée sur Facebook avec un commentaire. Elle a invité quelques amis : il y a sa fille bien sûr, mais aussi Nancy, Kay et Jim, Chelsea, et Jersey. [...]
>
> Parlons maintenant un peu de la coopération dans ce karaoké, en comparaison avec le karaoké de Donnie et Patty. Être entre étrangers en ville semble être différent qu'être entre étrangers à La Posa. Ici, les tables sont totalement étanches : chaque couple et chaque famille reste bien à sa table sans se mélanger. À La Posa, puisqu'on se regroupe aussi par *firepits*, il y a plus de possibilités de se mélanger. Le rapport à la nourriture est différent là aussi : une serveuse sert les gens à leurs tables. À La Posa, on va se servir en même temps et on mange tous en même temps, c'est un temps particulier et collectif de la soirée. Alors bien sûr, cela provoque des interactions et des mélanges.
>
> La coopération à ce karaoké n'est pas la même aussi parce que l'argent est impliqué. À Silly Al's, l'amusement est monnayé. On vient ici avec de l'argent qu'on transforme en divertissement, comme n'importe où ailleurs. À La Posa, ce divertissement est payé, si l'on peut dire, par les plats préparés pour le *potluck* et les dons dans le pot à donations. On ne vient donc pas au karaoké de La Posa pour consommer un produit de divertissement. Le fait de chanter et de danser est une activité collective, alors qu'à Silly Al's, ce sont des plaisirs individuels. Prenons les applaudissements des chanteurs, par exemple. À Silly Al's, on applaudit plus fort quelqu'un qui impressionne, qui chante vraiment bien. Chez Donnie, et le

cas de Paul est caractéristique, les applaudissements peuvent être des encouragements, et ceux-ci ne correspondent pas systématiquement à la qualité de la prestation du chanteur. Ils le peuvent, mais peuvent aussi correspondre à autre chose, comme l'effort donné par le chanteur. Systématiquement, les fois où Paul arrive à chanter un tout petit peu mieux sont récompensées par un tonnerre d'applaudissement et de commentaires d'encouragements lorsqu'il revient dans le public. À Silly Al's, entre étrangers, les applaudissements ne peuvent être qu'une rétribution pour la qualité de la prestation (qui est, de manière indirecte, payée avec de l'argent).



Photographie 68. *Suzee chantant seule au milieu du dancefloor de Silly Al's, devant un parterre de badauds plus ou moins concernés par la prestation. Hors champ, à gauche, de nombreuses autres personnes installées à des tables et au bar. À table, Chelsea et Renée, la fille de Suzee. Au premier plan, une pizza à l'échelle de la grandeur de l'Amérique. Février 2018.*

À Silly Al's, les gens ne dansent pas lorsque quelqu'un chante. Le chanteur se tient presque toujours debout, seul, au milieu de la piste. Une fois seulement, un homme a chanté accoudé au bar. Une seule fois, lorsque Suzee a chanté à une heure avancée de la soirée, les couples ont dansé, et elle l'a d'ailleurs fait remarquer au micro : « *Ha ! Finally! People dancing ! Come on!* »[36]. Les gens dansent plutôt lorsque le DJ passe deux ou trois musiques entre deux *rotations* : là, tout le monde se rue sur le dancefloor. Au karaoké de La Posa, quelqu'un qui souhaite danser doit forcément le faire sur une chanson interprétée par quelqu'un, puisque c'est la seule manière dont est diffusée la musique. Donnie a par ailleurs fait deux fois cette plaisanterie, au moment du repas : « *Now that everybody is eating, I'm*

[36] « Ha ! Enfin ! Les gens dansent ! Allez ! »

> *gonna play the radio… No, I'm kidding! I'm gonna sing!* »[37] Là où à La Posa Donnie s'occupe de la technique tout en faisant les annonces, en chantant, et en dansant toute la soirée, il faut se contenter d'un DJ qui pousse les disques à Silly Al's. D'ailleurs, le pauvre s'ennuie ferme derrière les platines, avec les yeux toujours rivés sur son téléphone.

2. LA FICTION SINCERE DE L'ECHANGE

a. Le karaoké, médiateur des dons

Il y a dans l'organisation des soirées de karaoké de Donnie et Patty une tension entre le caractère individuel et volontaire du fait de donner, et le fait que tout le monde donne. Non pas que tout le monde doive donner, de manière formelle et explicite, mais plutôt que tout est implicitement fait de sorte que tout le monde donne. L'ethnographie nous permet de comprendre l'existence d'une obligation sociale de donner, qui s'inscrit dans une « structure de l'échange » [38] des prestations lors des soirées. « Échange » dont on peut questionner le nom du point de vue des enquêtés : il n'y a selon eux que des dons unilatéraux[39]. Le don rendu, qui semble être une réponse à l'obligation sociale de donner, ne s'intègre subjectivement dans aucune logique d'échange. P. Bourdieu comprend, de manière générale, la possibilité du décalage entre la réalité subjective du don (vécu comme indépendant, volontaire et unilatéral) et sa réalité objective (comme quelque chose amenant toujours un rendu) par le temps qui sépare systématiquement un donné d'un rendu :

> « L'intervalle qui permet de vivre l'échange objectif comme une série discontinue d'actes libres et généreux est ce qui rend viable et psychologiquement vivable l'échange de dons en facilitant et en favorisant le mensonge à soi-même, condition de coexistence de la connaissance et de la méconnaissance de la logique de l'échange. »[40]

Dans notre cas, plus que simplement le temps, la discontinuité entre le don et le don rendu (l'absence de *je chante donc je suis nourri* ou de *je danse parce qu'on chante*…) et l'absence subjective d'échanges est avant tout établie par la médiation de l'institution du karaoké : chacun

---

[37] « Maintenant que tout le monde est en train de manger, je vais passer la radio… Nan je plaisante ! Je vais chanter ! »

[38] « L'« Essai sur le don » pose comme thèse fondamentale qu'il n'y a pas de don sans contre-don et que l'objet propre, l'objet construit, l'objet véritable de l'analyse anthropologique du don n'est pas l'acte de don comme acte généreux, sans retour, mais la structure de l'échange. » P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 25.

[39] « L'analyste peut bien considérer qu'il ne s'agit là de rien d'autre que d'une transaction différée, dette ou crédit : l'interprétation sera vigoureusement combattue par les indigènes pour qui il s'agit là d'une erreur, voire d'une faute de goût, d'une impolitesse [...] ». F. Weber, « Présentation à l'Essai sur le don », art cit, p. 23-24.

[40] Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Points, 2015, p. 277.

donne à un collectif qui médiatise l'échange dans une séquence de temps à l'échelle de la soirée. C'est parce que les enquêtés sont au karaoké, dans un cadre institué collectivement que, paradoxalement, les dons sont vécus comme émancipés de toute obligation. Ils ne perçoivent pas la continuité des dons (comme échanges) malgré le fait qu'ils soient tous là en même temps, car c'est cette institution qui cadre le temps de l'intervalle et les différences qu'il peut y avoir entre les dons. Les dons rendus sont ainsi faits dons, amenant, subjectivement, des séquences désorganisées de « *don/don/don* »[1]. Du point de vue subjectif, chacun donne et personne ne rend (puisqu'il ne peut rien y avoir à *rendre*). « Tout se passe comme si les deux agents s'accordaient pour se payer de la fausse monnaie de la vérité sociale de l'échange de dons et pour refuser de savoir la vérité objective. »[2] Vérité objective qui est un échange réglé de prestations. Ceci se comprend d'autant mieux au moment où la vérité du rapport social jaillit : chanter ne se fait pas gratuitement. Ceci se voit avec le fait que Sally ne puisse être la seule à chanter, et où l'absence de réciprocité dans l'engagement envers le karaoké pose problème. Alors que le groupe a justement institué cette équivalence d'engagement – tout le monde est tenu de s'engager d'une manière ou d'une autre – Sally ne peut tolérer d'être la seule à donner. Ce qui importe est l'engagement de tous, et c'est en ça que réside la réalisation d'un *rendu*, dilué dans un *donner* généralisé qui ne projette subjectivement aucune attente. L'institution du karaoké produit « la méconnaissance institutionnellement organisée et garantie, qui est au principe de l'échange de dons »[3] : il s'agit d'une « fiction sincère d'un échange désintéressé »[4], fiction sincère au même titre que des pleurs dans des cérémonies funéraires[5] ou que des actes magiques[6]. L'institution du karaoké est ainsi, pour reprendre un vocabulaire comptable, la garante du bon retour sur investissement. Personne n'est tenu de donner, personne ne dira qu'il s'y sent obligé, personne ne tiendra les comptes, pourtant tout le monde donne,

[1] P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 45.

[2] *Ibid.*, p. 47.

[3] P. Bourdieu, *Le sens pratique*, *op. cit.*, p. 191.

[4] *Ibid.*

[5] « Taplin nous dit qu'il y avait une « quantité conventionnelle de pleurs et cris », chez les Narrinyerri. Remarquons que cette conventionalité et cette régularité n'excluent nullement la sincérité. Pas plus que dans nos propres usages funéraires. Tout ceci est à la fois social, obligatoire, et cependant violent et naturel ; recherche et expression de la douleur vont ensemble. » « Ces cris, ce sont comme des phrases et des mots. Il faut dire, mais s'il faut les dire c'est parce que tout le groupe les comprend. On fait donc plus que de manifester ses sentiments, on les manifeste aux autres, puisqu'il faut les leur manifester. On se les manifeste à soi en les exprimant aux autres et pour le compte des autres. C'est essentiellement une symbolique. » M. Mauss, « L'expression obligatoire des sentiments », art cit, p. 6, 8.

[6] M. Mauss et H. Hubert, « Esquisse d'une théorie générale de la magie », art cit.

reçoit et rend, dans une « réciprocité généralisée »[1] garantie par l'organisation de la soirée de karaoké, qui renvoie toute contre-prestation à l'état implicite[2].

b. La seule chose à faire

Revenons un instant en arrière. Nous avons vu au chapitre 1 que les réfractaires ont rejeté et rejettent la rationalité économique dominante : ils sont prêts à vivre de moins si cela leur permet de ne plus travailler, et ils ne courent pas après un bonheur matériel qu'ils pourraient trouver dans l'acquisition de marchandises grâce au travail. Nous avons aussi compris au chapitre 2 que les habitants de La Posa ne sélectionnent pas leurs relations selon des critères d'origines sociales. Ils se côtoient des personnes très pauvres et des personnes qui vivent plus que confortablement[3], mais, comme nous l'avons vu, les réfractaires ne sélectionnent pas leurs affinités en fonction de ces critères.

Nous avons vu qu'avec les transformations importantes apportées par l'alternation et la nouvelle socialisation dans le désert, notamment avec son point de départ, le don initial d'espace, et avec l'arrivée dans un espace social où le don a déjà cours, la logique des échanges de dons (et la mise de côté du calcul intéressé ou de l'argent) devient *la seule chose à faire* pour les réfractaires.

> « Pour qui est doté des dispositions ajustées à la logique de l'économie des biens symboliques, la conduite généreuse n'est pas le produit d'un choix de la liberté et de la vertu, d'une décision libre accomplie au terme d'une délibération faisant place à la possibilité d'agir autrement : elle se présente comme "la seule chose à faire" »[4].

> « […] une économie des biens symboliques fondée sur le refoulement collectif de l'intérêt, et, plus largement, de la vérité de la production et de la circulation, [tend] à produire des *habitus* "désintéressés", des *habitus* anti-économiques, disposés à refouler les intérêts, au sens étroit du terme (c'est-à-dire la poursuite des profits économiques) ».[5]

Si les règles du monde social sont celles du don, il est collectivement attendu que les agents se plient à cette règle, et il y a tout un ensemble de comportements qui sont attendus et d'autres qui ne le sont pas. Cette attente collective n'est pas simplement une addition d'attentes

[1] M. Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance*, *op. cit.*, p. 147.

[2] *Ibid.*

[3] Voir supra chapitre 1, section 2.

[4] P. Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, *op. cit.*, p. 280.

[5] Pierre Bourdieu, *Raisons pratiques: sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 2014, p. 162.

individuelles qui peuvent être consensuelles, il s'agit du résultat du processus de socialisation qui amène à une croyance partagée « en la prévisibilité des actions et de leur sens »[1].

> « [Elles] supposent un consensus sur le sens du monde lui-même fondé sur la participation aux mêmes catégories de construction de la vision du monde qui fondent ce qui est perçu et non perçu »[2].

Cette attente collective est l'expression de la *conscience collective*, c'est-à-dire un ensemble de croyances partagées qui reproduit un « système d'attentes partagées »[3] par tous les membres du groupe.

> « L'ensemble des croyances et des sentiments communs à la moyenne des membres d'une même société forme un système déterminé qui a sa vie propre ; on peut l'appeler la *conscience collective* ou *commune*. Sans doute, elle n'a pas pour substrat un organe unique, elle est, par définition, diffuse dans toute l'étendue de la société ; mais elle n'en a pas moins des caractères spécifiques qui en font une réalité distincte. En effet, elle est indépendante des conditions particulières où les individus se trouvent placés ; ils passent, et elle reste. »[4]

La conscience collective devient une « matrice générative »[5] des actions individuelles, du fait des attentes qu'elle transmet. Et ces attentes sont transmises non pas par les mots ou les idées, mais par la pratique du don[6] : c'est par l'accueil des nouveaux avec le don initial d'espace, ou par le partage dans le rituel du karaoké, en somme par des pratiques, que les habitants adhèrent et participent à leur tour à cette conscience collective.

De ce fait, le groupe social ainsi constitué n'apprécie pas ceux qui ne prennent pas part à la chose collective. Lors de l'enquête, il a été courant d'entendre des commentaires négatifs à la fois vis-à-vis des personnes qui ne sortent pas de chez elles – à savoir les personnes qui habitent manifestement là, car il y a un habitat et des mouvements de voitures, mais dont on ne sait rien, car elles ne se montrent jamais à la communauté –, et vis-à-vis des personnes dont on connaît bien l'existence, mais qui refusent de se présenter au karaoké sans raison jugée valable par le groupe, comme l'âge ou le handicap.

---

[1] P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 111.

[2] *Ibid.*

[3] *Ibid.*, p. 110.

[4] Émile Durkheim, *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, 2013, p. 46.

[5] P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 102.

[6] Philippe Chanial, « La Theory of Justice d'Émile Durkheim selon Anne Rawls. Sur quelques bonnes raisons ne pas désespérer de la sociologie », *Revue du MAUSS*, 2020, n°56, nº 2, p. 269 ; François Gauthier et Frédéric Vandenberghe, « Marcel Mauss : Division concrète de la sociologie (1927) », *Revue du MAUSS*, 2020, vol. 56, nº 2, p. 143.

c. « Play together »

Cette conscience collective publicisée notamment par les structures de l'échange au karaoké correspond à une présence saillante de ce que D. Graeber propose d'appeler le « *communisme fondamental* »[1]. Utiliser le terme « communisme » peut être contestable, et David Graeber indique qu'il aurait pu « choisir un terme plus neutre, comme « solidarité », « entraide » ou « convivialité ». Il assume cependant ce choix pour se « débarrasser une fois pour toutes de cette idée vieillotte selon laquelle le "communisme" serait essentiellement une affaire de propriété »[2]. Il justifie l'utilisation de ce terme afin d'étendre la formule « de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins » à l'ensemble des échanges dans la vie quotidienne[3]. Il désigne donc par cette formule un principe immanent de la vie quotidienne, où la plupart des échanges économiques entre personnes non ennemies se font dans le cadre de la coopération. Il existe une très grande variété de situations où « faire les comptes est considéré choquant d'un point de vue moral, ou au moins étrange et déplacé »[4], et où « l'idée même de compter paraîtrait blessante, ou extravagante »[5]. Il paraît en effet inconcevable, puisque l'organisation collective n'en offre pas le cadre, qu'au cours de la soirée de karaoké, quelqu'un fasse les comptes, que de la nourriture soit partagée contre de l'argent, ou que de la monnaie transite autrement que par le pot à dons. Ce « communisme » est le fondement moral d'un cadre de l'échange qui est fait de telle sorte qu'au sein de celui-ci le calcul comptable ou l'intérêt disparaissent totalement de la question de ce qui est investi. « Il y a donc une perception socialement recommandée, qui est collectivement encouragée »[6], et qui est celle de l'échange de dons.

Ce communisme fondamental est donc la forme que prend le « *play together* » dont parle Sally, c'est-à-dire le plaisir d'être ensemble et de s'être trouvés après avoir tous fui la même chose.

---

[1] David Graeber, « Les fondements moraux des relations économiques. Une approche maussienne », *Revue du MAUSS*, 2010, vol. 36, nº 2, p. 54-55.

[2] *Ibid.*, p. 55.

[3] C'est aussi l'occasion pour ce « practice-oriented Marxist » de faire la promotion parmi ses pairs d'un terme qu'il aurait bien vu être remis, à sa manière, au goût du jour. Voir notamment David Graeber, *Fragments of an anarchist anthropology*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2004, p. 6.

[4] D. Graeber, « Les fondements moraux », art cit, p. 58. Il cite par exemple la coopération lors de la réparation d'une fuite d'eau : celui qui a la tête sous l'évier et tend la main en disant « passe moi la clef anglaise » s'attend généralement à la recevoir sans que personne n'exige de contrepartie. D. Graeber, *Dette*, *op. cit.*, p. 117.

[5] D. Graeber, *Dette*, *op. cit.*, p. 121.

[6] P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 70.

> « Donner et recevoir prend volontiers une forme clairement ludique, dans la continuité des vrais jeux, concours, défilés et représentations si caractéristiques des fêtes populaires. Comme au niveau de la société en général, on peut voir dans la convivialité partagée une sorte de base communiste sur laquelle s'édifie tout le reste. Il est utile en outre de souligner que le partage n'est pas seulement une question de morale : c'est aussi un plaisir. Les plaisirs solitaires existeront toujours, mais, pour la plupart des humains, les activités les plus plaisantes consistent presque invariablement à partager quelque chose – de la musique, un repas, de l'alcool, de la drogue, des ragots, du théâtre, un lit. A la racine même de ce que nous tenons pour agréable, il y a un certain communisme des sens. »[1]

> « Dans les morales anciennes les plus épicuriennes, c'est le bien et le plaisir qu'on recherche, et non pas la matérielle utilité. Il a fallu la victoire du rationalisme et du mercantilisme pour que soient mises en vigueur, et élevées à la hauteur de principes, les notions de profit et d'individu. »[2]

Il s'agit d'un milieu social où tous les membres du groupe s'entendent sur les attentes générales vis-à-vis de leurs pairs, à la fois concernant les fins (« *play together* ») et les moyens d'y arriver (un rituel de karaoké qui fonctionne au don).

> « Si le besoin est jugé assez important et le coût assez raisonnable, chacun suppose que, entre des gens qui ne se considèrent pas comme des ennemis, le principe "de chacun selon ses capacités, à chacun selon ses besoins" va jouer. »[3]

Le buffet du karaoké en est l'exemple le plus saillant : chacun apporte ce qu'il veut et, par un prodige social, tout le monde mange à sa faim.

Les échanges ne sont pas que le résultat du fondement moral qui lie le groupe : il s'agit d'une *économie morale*. Nous avons vu qu'il n'existe aucun outil, institution ou marché extérieur au rituel du karaoké qui en régule les échanges[4] : comme disait K. Polanyi à propos des économies précapitalistes, le « système économique est une simple fonction de l'organisation sociale »[5]. Seule la *conscience collective*, fondée sur un communisme fondamental règle les échanges de dons. Ce qui relève de « l'économie » est encastré dans

[1] D. Graeber, *Dette*, *op. cit.*, p. 121.

[2] M. Mauss, « Essai sur le don », art cit, p. 271.

[3] D. Graeber, *Dette*, *op. cit.*, p. 119.

[4] Nous verrons avec la deuxième partie de cette thèse qu'il y a bien des éléments absolument déterminants qui permettent le bon fonctionnement du karaoké, comme par exemple le travail des femmes dans la ville de Quartzsite, mais ceux-ci ne sont aucunement des institutions régulatrices des échanges qui ont lieu dans le désert.

[5] Karl Polanyi, *La grande transformation: aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 2017, p. 79.

l'activité sociale[1]. Cet encastrement est la première des conditions d'une économie morale, telle que théorisée par D. Fassin à la suite d'E. Thompson.

> « L'économie morale correspond à un système d'échanges de biens et de prestations. Elle caractérise les sociétés d'avant le marché, qu'il s'agisse de sociétés traditionnelles lointaines qu'étudient les ethnologues ou anciennes que décrivent les historiens. […] Au fond, on pourrait dire que la "grande transformation", c'est le passage de l'économie morale à l'économie politique ou, plus précisément, d'une économie profondément inscrite dans l'activité sociale (*embedded*) à une économie autonomisée à travers le marché (*disembedded*). »[2]

Ce type d'échanges économiques n'est cependant pas seulement un « régime d'échange »[3] à opposer au capitalisme et à son « marché ». L'économie morale est aussi « un système de normes et d'obligations »[4] et, plus précisément, une manière particulière de faire circuler ce système de normes. En effet, le rituel du karaoké est le haut-lieu de « la production, la répartition, la circulation et l'utilisation des sentiments moraux, des émotions et des valeurs, des normes et des obligations dans l'espace social »[5] : en même temps qu'il s'échange des dons, il s'échange le fondement moral à la base de ces dons. C'est un régime d'échanges qui fait la promotion de la morale au fondement de sa pratique en même temps qu'il se pratique et, ainsi, en s'échangeant, les dons font la promotion d'une norme de l'être ensemble particulière : le communisme fondamental permettant le « *play together* ».

Nous allons voir maintenant que l'importance de ce karaoké est telle que ses effets dépassent largement le seul cadre du jeudi soir et des limites du camp de Donnie et Patty. En effet, ce camp a un rôle déterminant sur la production et la régulation de l'espace à l'échelle non seulement du quartier dit « du karaoké », mais aussi à l'échelle de tout le désert de La Posa du fait de la différenciation avec d'autres quartiers.

---

[1] « Le modèle du marché, comme il est apparenté avec un mobile particulier qui lui est propre – celui du paiement en nature ou du troc –, est capable de créer une institution spécifique, à savoir, le marché. C'est, en fin de compte, la raison pour laquelle la maîtrise du système économique par le marché a des effets irrésistibles sur l'organisation tout entière de la société : elle signifie tout bonnement que la société est gérée en tant qu'auxiliaire du marché. Au lieu que l'économie soit encastrée dans les relations sociales, ce sont les relations sociales qui sont encastrées dans le système économique. » *Ibid.*, p. 88.

[2] D. Fassin, « Les économies morales revisitées », art cit, p. 1243.

[3] M. Mauss, « Essai sur le don », art cit, p. 148.

[4] D. Fassin, « Les économies morales revisitées », art cit, p. 1243.

[5] *Ibid.*, p. 1257.

DEUXIEME SECTION

PRODUCTION ET REGULATION DE L'ESPACE A LA POSA

« *We're the popular people here, everybody waves at us!* »[1] me dit fièrement Donnie lors de l'entretien, alors qu'il salue quelqu'un qui passe. « *That's why we're right on the corner here, and I never get tired of waving!* »[2]. Donnie prend un plaisir sincère à organiser les soirées de karaoké, et il semble fier et heureux d'être celui qui permet à tous les habitants de cette partie du désert de se réunir une fois par semaine. Mais il organise aussi sciemment le karaoké pour se rendre populaire auprès des habitants du désert qui l'entourent et, ainsi, se protéger du BLM. Pour rappel, le BLM n'a que très peu de volontaires qui sont sur place dans la LTVA, et les problèmes sont généralement traités sur la base de dénonciations par courriers écrits au BLM de Yuma. Pour Donnie, qui dit n'avoir nulle part ailleurs où aller l'hiver, un problème avec le BLM (qui pourrait conduire à une éviction) est sa seule et unique crainte, et il assume clairement que la popularité que lui octroie le karaoké est le meilleur rempart à de tels problèmes : « *If you put in some writing on me, you're gonna be mighty unpopular!* »[3].

C'est en premier lieu pour sa position particulière dans la circulation des dons, en tant qu'hôte du plus important rituel du groupe, que Donnie obtient une place privilégiée au sein de ce dernier. Il est celui qui donne le plus, ou en tous cas de manière plus spectaculaire, puisqu'il procure le cadre rituel dans lequel les choses se donnent. Il obtient ainsi une position de chef particulière, à savoir un chef-sans-pouvoir[4], position que l'on retrouve dans beaucoup d'organisations où la domination ne s'exerce pas au travers de structures institutionnalisées, et notamment dans ce que l'anthropologie désigne généralement comme des « économies de dons ».

> « [Le don] est générateur de relations durables dans des sociétés dans lesquelles les structures de domination telles que nous les connaissons – c'est à dire les structures objectives de domination par le marché, par le travail, celles qui permettent à l'autorité du patron de s'exercer sur des salariés ou à l'autorité du professeur de s'exercer sur l'assistant – sont absentes. Les seules relations durables [de

[1] « On est populaires ici, tout le monde nous salue ! »

[2] « C'est pour ça qu'on est juste ici à l'angle, et je ne me fatigue jamais de faire coucou. »

[3] « Si tu me dénonces par écrit, tu seras sacrément impopulaire ! »

[4] Marshall Sahlins, « Poor Man, Rich Man, Big-man, Chief : Political Types in Melanesia and Polynesia », *Comparative Studies in Society and History*, 1963, vol. 5, n° 3, p. 285-303 ; Pierre Clastres, « Préface » dans *Age de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 1976, p. 12-30.

> domination] qui peuvent s'instaurer sont du type de celles qui s'instaurent à travers le don. »[1]

Il est tacitement reconnu comme un chef par l'ensemble du groupe, non pas parce qu'il possède, mais parce qu'il donne, et c'est tant qu'il continue de donner qu'il peut garder les privilèges de sa position.

> « L'obligation de générosité contient en elle, on le voit bien, un principe égalitariste qui place en position d'égalité les partenaires échangistes : la société "offre" le prestige, le chef l'acquiert en échange des biens. Pas de reconnaissance de prestige sans fourniture de biens. Mais ce serait méconnaître la vraie nature de l'obligation de générosité que d'y voir seulement un contrat garantissant l'égalité des parties en cause. Se dissimule, sous cette apparence, la profonde inégalité de la société et du chef en ce que son obligation de générosité est, en fait, un devoir, c'est-à-dire une dette. »[2]

Le prestige reconnu au chef est un juste retour de l'investissement de ce dernier dans le bon maintien de la chose collective – et par la même occasion, de sa position – à travers le karaoké[3]. Voilà, dans une certaine mesure, le contrat social du groupe qui tient sur cette forme d'échange permanent entre Donnie et les autres membres[4] : il donne le cadre pour donner, et on lui reconnaît une place particulière. Cette place n'est pas celle d'un décideur, mais, nous allons le voir, d'une personne qui va pouvoir entreprendre des actions qui concernent le groupe dès lors qu'elles sont collectivement attendues.

Premièrement, nous allons étudier les effets du karaoké sur l'espace au-delà du jeudi soir et au-delà de ses murs, car le cas de ce rituel et de la personne de Donnie rendent particulièrement visibles les logiques de production et de régulation de l'espace dans cette partie de La Posa. Nous verrons comment l'appropriation et le marquage de l'espace par Donnie participent à la production d'une identité collective de groupe spatialisée, et comment les personnes de l'hors-groupe conçoivent eux aussi cet espace comme le « quartier du karaoké ».

Nous nous pencherons dans un deuxième temps sur l'étude d'un cas extrême, celui de Gypsy, qui refuse de se soumettre aux normes véhiculées par les échanges de dons, et qui rompt

---

[1] P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 106.

[2] P. Clastres, « Préface à Age de pierre », art cit, p. 25.

[3] « En échange de sa générosité, qu'obtient le big-man ? Non pas la réalisation de son désir de pouvoir, mais la fragile satisfaction de son point d'honneur, non pas la capacité de commander, mais l'innocente jouissance d'une gloire qu'il s'épuise à entretenir. Il travaille, au sens propre, pour la gloire : la société la lui concède volontiers, occupée qu'elle est à savourer les fruits du labeur de son chef. » *Ibid.*, p. 23.

[4] « Le don est la manière primitive de procurer cette paix qui dans la société civile est assurée par l'État. Alors que dans la conception traditionnelle, le contrat est une forme d'échange politique, Mauss voit l'échange comme une forme de contrat politique. » M. Sahlins, *Age de pierre, âge d'abondance*, *op. cit.*, p. 221.

les attentes en volant à ses amis. Nous verrons comment une personne qui ne se plie pas aux normes est évincée de La Posa, et comment le groupe se sert de la position de Donnie pour faire cela. Ce cas nous permettra de comprendre comment l'ordre social institué parmi les réfractaires régule l'espace.

1. L'INSTITUTION DU GROUPE DANS ET PAR L'ESPACE

a. L'appropriation de l'espace par Donnie au nom du groupe

De ses propres mots, Donnie reconnaît produire un certain effet sur l'organisation de l'espace de cette partie du désert tout simplement en invitant des personnes extérieures à La Posa à le rejoindre : « *I bring everyone over to me* »[1]. Il fait ici référence à plusieurs personnes en particulier. À Sally, d'abord, dont nous avons vu précédemment quelle importance Donnie et Patty ont eue dans son installation à La Posa[2]. Ensuite à John, qui est installé juste en face du camp de Donnie et Patty. Ils se sont rencontrés dans un *campground* en Utah et c'est à l'invitation de Donnie que John a rejoint La Posa et qu'il s'est installé près de leur camp.

> « **John** – *I've talked to Donnie a couple times, he has been coming here for a couple years before that, and… When he told me it cost $180 to stay here, for seven months… hey! (laughter) That's better than a house payment or a rent, so… away I went!* »[3]

Donnie sélectionne son entourage en invitant des personnes extérieures à La Posa à le rejoindre et à s'installer à côté de lui, participant physiquement comme socialement à la création d'un groupe autour de lui. Plus largement, certaines personnes présentent Donnie comme le premier interlocuteur ayant contribué à leur ancrage à La Posa, comme Tommy.

> « **Tommy** – *So I came to Quartzsite and… I pulled into town at about 5 o'clock. […] So I pulled in over by the senior center and went to sleep. […] But then the next day I drove by Donnie's, I met Donnie the next day. […] The second day I was in Quartzsite, yeah, within 24 hours, really…! And, you know, the rest is history. Somebody gave me a ride around, showed me all the stuff… […] Donnie, you know, he wants everybody to camp next to him.* »[4]

---

[1] « J'amène tout le monde près de moi. »

[2] Voir supra chapitre 2, section 2.

[3] « **John** – J'avais parlé avec Donnie quelques fois, il venait là depuis quelques années avant ça, et… Quand il m'a dit que ça coûtait 180$ pour être ici, pour sept mois… hey ! (rire) C'est mieux que de rembourser un prêt ou de payer un loyer, alors… je suis parti ! »

[4] « **Tommy** – Alors je suis arrivé à Quartzsite et… je suis arrivé en ville aux alentours de cinq heures. […] Donc je me suis garé vers le senior center et je suis allé dormir. […] Mais le jour suivant je suis allé jusque chez Donnie, j'ai rencontré Donnie le jour suivant. […] Le deuxième jour où j'étais à Quartzsite, ouais, en 24 heures,

Dans certains cas, ce n'est pas tant la personne de Donnie qui a eu un effet significatif sur le choix de l'installation, mais le karaoké lui-même, comme concernant Melody qui a choisi La Posa Nord, car elle avait entendu dire qu'on y tenait des karaokés, ou Mark et Sheila, ou encore Allison, qui se sont intégrés socialement avant tout à travers le karaoké.

Il est aussi possible d'observer le pouvoir gravitationnel du camp de Donnie lors des déplacements d'une année sur l'autre. Ces changements d'emplacement sont si rares que le caractère déterminant du karaoké dans deux déplacements, concernant Sally et Gary, vient témoigner de son importance dans l'organisation de l'espace.

Sally n'en a pas fini des déboires après son arrivée à La Posa. En 2017, une grande inondation nécessite des travaux de la part du BLM, et lorsqu'elle revient à l'automne, elle trouve un talus à l'emplacement qu'elle a occupé jusque là, juste à côté du *wash*. Sally n'a guère beaucoup de choix quant à sa nouvelle installation si elle souhaite rester au contact du camp de Donnie et Patty. Les deux espaces au nord de la route étant pris, elle doit s'installer juste au sud du camp de karaoké. Concernant Gary, il souhaite changer d'emplacement lorsqu'il revient pour la première fois à l'automne 2017 sans sa femme qui est décédée durant l'hiver précédent. Impossible pour lui de retourner à l'emplacement qu'il a occupé si longtemps avec sa femme, et qui a de toute manière été abîmé par la même pluie qui a eu raison de l'emplacement de Sally.

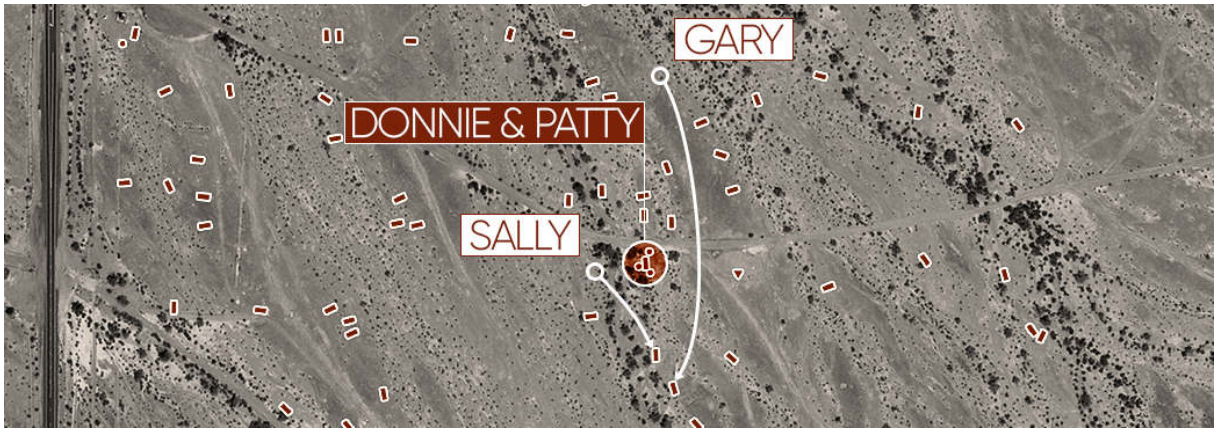


Figure 12. *Les déplacements de Sally (après une inondation du wash et les travaux du BLM qui ont détruit son site) et Gary (après la mort de sa femme Claudia et l'inondation de son site entraînant la destruction de son* backyard*). Carte selon le relevé par avion de janvier 2018. Source du fond de carte : Bing maps, 2018.*

vraiment… ! Et tu sais, le reste fait partie de l'histoire. Quelqu'un m'a fait faire un tour, m'a tout montré… […] Donnie, tu sais, il veut que tout le monde campe à côté de lui. »

Dans les deux cas, Sally comme Gary se sont déplacés autour du karaoké. Donnie et Patty influent sur le choix de positionnement, activement en les invitant à s'installer près de leur camp, mais aussi passivement du fait du camp de karaoké et des jeudis soirs.

Cet effort pour se faire centre du groupe ne s'applique qu'à l'entourage assez direct de Donnie. Il ne cherche pas à acquérir de la popularité au-delà des habitants de La Posa.

Vendredi 19 janvier 2018

> Comme nous discutons de l'explosion de la fréquentation de Quartzsite cette semaine, je demande à Donnie comment il s'explique que la population de La Posa North double soudainement sans qu'il n'y ait plus de monde à son karaoké. Est-ce parce que les gens ne sont pas au courant de son existence ou parce qu'ils ne veulent pas venir ? « *I don't want them to come! The audience is big enough like that. I don't want to have everybody coming to the karaoke, I don't advertise the karaoke.* »[1] Pour autant, me précise-t-il, deux chanteurs du Beer Belly's, un bar en ville, sont venus la veille. Des apparitions comme ça de temps en temps, ça lui va. Mais pas plus.

Il plane toujours sur Donnie et son karaoké la méfiance du BLM qui ne souhaite pas qu'il monétise ses prestations, mais ce souci de ne s'adresser qu'à ses compagnons relève plutôt du fait que c'est auprès d'eux que Donnie cherche à avoir une quelconque importance.

Donnie s'est aussi approprié une localisation centrale, même si cet espace n'est pas nécessairement représenté comme tel dans l'esprit des enquêtés. Il a affirmé en entretien s'être installé la première fois au lieu qu'il occupe chaque année un peu par hasard, par commodité, car son grand camping-car pouvait entrer dans cet espace, et il n'avait pas souhaité aller plus loin, car la route en goudron se transforme là en piste en terre. Pour autant, cette localisation est centrale, car elle est située à l'entrée de l'espace approprié par le groupe du karaoké : une fois passé le premier *wash*, c'est le camp de karaoké que le visiteur croise en premier. Les *washes* servent en effet à l'établissement de frontières qui permettent aux enquêtés de catégoriser l'espace, entre différentes parties du désert qu'ils peuvent parfois nommer quartiers (« *neighborhood* »). Le karaoké se situe donc à l'entrée de son quartier.

Donnie et Patty sont aussi installés à côté des poubelles. Ce qui peut paraître un désagrément est en fait un avantage pour deux raisons. Premièrement, tout le monde passe presque quotidiennement aux poubelles, et donc devant son camp, produisant autant de contacts inopinés avec lui qui est toujours aux aguets des mouvements de voisinage. Deuxièmement,

[1] « Je ne veux pas qu'ils viennent ! Le public est assez grand comme ça. Je ne veux pas que tout le monde vienne au karaoké, je ne fais pas de publicité au karaoké. »

c'est un grand espace dégagé, initialement au profit des camions-poubelles qui passent deux fois par semaine, où l'on se retrouve pour les *ATV rides* par exemple, puisque c'est un lieu qui peut recevoir une quinzaine de véhicules. De manière générale, tous les rendez-vous en groupe sont donnés devant chez Donnie, si ce n'est directement chez Donnie.



Photographie 69. *L'espace libre devant chez Donnie sert toujours de point de rendez-vous, notamment pour les départs d'ATV rides, pouvant réunir plus d'une dizaine de véhicules. Janvier 2018.*

Les soirées de karaoké elles-mêmes ne semblent pas suffire à Donnie pour faire reconnaître la centralité du camp de karaoké dans la vie sociale du groupe : il tente « de marquer l'espace en parlant »[1]. En plus d'annoncer tous les jeudis soirs, au micro, « *Welcome to the Downtown North La Posa Park!* », le nom de son camp est très visiblement affiché sur sa tonnelle contre la route comme sur les pierres de son « *backyard* », pierres qui, contrairement à la tonnelle, restent même lorsque Donnie n'est pas là, durant les mois d'été. La manière dont Donnie se présente aux nouveaux venus est d'ailleurs sans équivoque : « *I am Donnie Marshall, and I am pleased to meet you. Welcome to the Downtown North La Posa Park* »[2].

[1] F. Ripoll, « Réflexion sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace », art cit, p. 21.

[2] « Je suis Donnie Marshall, et je suis ravi de vous rencontrer. Bienvenue au parc du centre-ville de La Posa Nord. »



Photographie 70. *Le camp de Donnie et Patty, avec le nom du camp affiché sur la tonnelle qui donne sur la route : « WELCOME TO DOWNTOWN NORTH LA POSA PARK ». Décembre 2016.*

En appelant son camp le « *Downtown North La Posa Park* » et en le marquant comme une centralité, Donnie tente de naturaliser cet espace comme un espace public : tout le monde est libre de venir chez lui, dans son *frontyard*, pour y faire ce qu'il souhaite. Il existe beaucoup de moments, ritualisés comme impromptus, qui rythment la vie du camp de Donnie et Patty en dehors des jeudis soirs. Mais ceci n'est pas qu'une affaire de marquage symbolique, c'est aussi son aspect matériel qui rend ceci possible. Ce camp est l'un des rares qui permettent matériellement la réunion de plus de cinq personnes dans un espace protégé du sable et de la poussière grâce à la très grande surface recouverte de moquette et de linoléum[1]. Que ce soit pour une démonstration de drones ou une session de musique, il est évident pour le groupe que c'est chez Donnie et Patty qu'il faut se retrouver.

[1] Il faut souligner à quel point le sable est présenté comme le pire problème de nombreux habitants du désert.



Photographie 71. *Un « music jam » comme il y en a régulièrement chez Donnie et Patty. Notons que la présence des deux hôtes n'est pas toujours nécessaire, et j'ai pu observer des occupations du frontyard de Donnie et Patty alors que ceux-ci vaquaient à d'autres occupations. Décembre 2018.*

J'ai pu observer à plusieurs reprises l'ambiguïté du caractère public de cet espace, et notamment concernant les chiens. Non seulement Donnie n'autorise pas les chiens à assister à la soirée du karaoké (la justification étant qu'ils pourraient s'attaquer au buffet), ce que tout le monde semble accepter, mais il ne les accepte que selon certaines situations et certaines personnes : je l'ai par exemple vu jeter des cordes à Tommy lors d'un cours de danse organisé dans son camp pour qu'il attache ses chiens. Cependant, ces règles floues semblent avoir une efficacité relative, puisque j'ai pu observer de nombreuses fois les chiens de Tommy aller librement dans le camp de Donnie, parmi les humains, notamment durant les cours de danse (ou comme lors du « *music jam* » sur la photo ci-dessus). Cette possibilité que s'octroie Donnie d'établir ses propres règles pose en tout cas la question du caractère public d'un tel espace.

C'est une ambiguïté du statut de l'appropriation de l'espace par Donnie : le fait-il en son nom ou au nom du groupe ? Il s'approprie et marque l'espace en son nom propre, car c'est son camp, mais il le fait aussi au nom du groupe, et il tente de faire reconnaître tacitement la centralité de son camp au groupe par l'usage du nom.

Ce caractère public du camp de Donnie dépasse son camp lui-même, puisqu'il marque l'entrée du quartier avec le panneau « *SPEED LIMIT : NO DUST* » qui reprend la typologie

d'un panneau routier. Il étend ainsi son domaine d'action, le domaine de son camp, à la route qui est véritablement à caractère public puisque tout le monde y passe. Il se fait autorité au nom du groupe entier, brouillant ce qui est de lui et ce qui est de tout le monde, ce qui le concerne lui et ce qui concerne tout le monde.



Photographie 72. *Le panneau réalisé par Donnie à l'attention de tous les automobilistes s'engageant dans le quartier : « Vitesse limite : pas de poussière ». Décembre 2016.*

b. « Faire village » à La Posa

J'ai observé d'autres camps – le *Magic Circle*, le *Bible Study Camp* et la *Hippie Mafia* – à titre comparatif de mon principal foyer d'observation, le quartier du karaoké[1]. Il est possible de comprendre que les habitants de La Posa « font village »[2] selon des critères et des pratiques

[1] J'ai assisté au repas de Noël et à une matinée de « potluck » du Bible Study Camp, et j'y ai fait un entretien avec Janelle et Cathy. Je n'ai observé la Hippie Mafia qu'à travers les interactions de Suzee avec ce groupe, notamment durant les *drum circles* (voir chapitre 5). J'ai observé un troisième camp extérieur au quartier du karaoké, un camp de nudistes installé à La Posa Sud, nommé la « *Nudist Colony* » ou le « *Magic Circle* » selon le point de vue. J'ai assisté à deux soirées, passé beaucoup de temps avec Kay et Jim, un couple d'amis de Suzee, ainsi que Trisha et Bruce, avec qui j'ai fait un entretien.

[2] G. Pruvost, « Faire village autrement », art cit.

culturelles[3], et l'espace de La Posa s'organise en fonction de camps polarisateurs qui matérialisent l'appropriation de l'espace par des populations différenciées[4]. Il s'organise autour de ces identités revendiquées, différents groupes de personnes, aux contours spatiaux plus ou moins arrêtés : cela peut être très localisé pour le *Bible Study Camp* ou le *Magic Circle*, comme beaucoup plus tentaculaire pour le karaoké. Tous ces groupes sociaux différenciés dans l'espace du désert ne sont pas en lutte. Ils vivent en coprésence pacifique qui relève soit de l'indifférence (entre les membres du karaoké et de la *Hippie Mafia* par exemple), soit de l'entente bien comprise qu'il n'est dans l'intérêt de personne qu'un camp provoque une intervention du BLM (entre les membres du karaoké et du *Bible Study*).

De l'autre côté du *wash* contre lequel est installé le camp de Donnie et Patty, des habitants s'identifient comme groupe pour leur appartenance à un rituel associé à un camp, le *Bible Study Camp* de Janelle, une veuve originaire de Pennsylvanie. Le camp propose des séances d'étude du Nouveau Testament une fois par semaine, le jeudi matin, ainsi que des cérémonies lors des fêtes chrétiennes, et notamment à Noël qui a lieu à un moment de forte fréquentation de La Posa. Tous les habitants dans un certain rayon de ce camp revendiquent une appartenance au quartier du Bible Study. L'entretien avec Janelle m'a permis d'apprendre qu'elle a essayé une première fois de monter sa tonnelle à La Posa Nord, mais des voisins ont refusé de voir s'installer des religieux près d'eux et ont fait pression sur Janelle pour qu'elle ne reste pas. Elle s'est alors fait recommander par une amie pour devenir *campground host* auprès du BLM. Malgré les quelques réticences du *ranger*, mormon, qui ne voyait pas d'un très bon œil des protestants faire ouvertement la promotion de leur religion, celui-ci a fini par accepter. Janelle a donc installé sa tonnelle à l'entrée même de la LTVA, qu'elle réinstalle chaque hiver depuis 2010.

[3] C. Forget, « « Floribec » », art cit ; Diana Burgos-Vigna et Cynthia Ghorra-Gobin, « Villes et culture dans les Amériques : Les villes entre « capitalisme » culturel et pratiques culturelles habitantes », *IdeAs*, 1 mars 2021, nº 17.

[4] « Les identités collectives se projettent, se matérialisent, se construisent et se reproduisent dans la dimension spatiale, à travers les différents marqueurs d'une appropriation de l'espace ». Vincent Veschambre, « Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion », *Eso n°21*, 2004, p. 2.

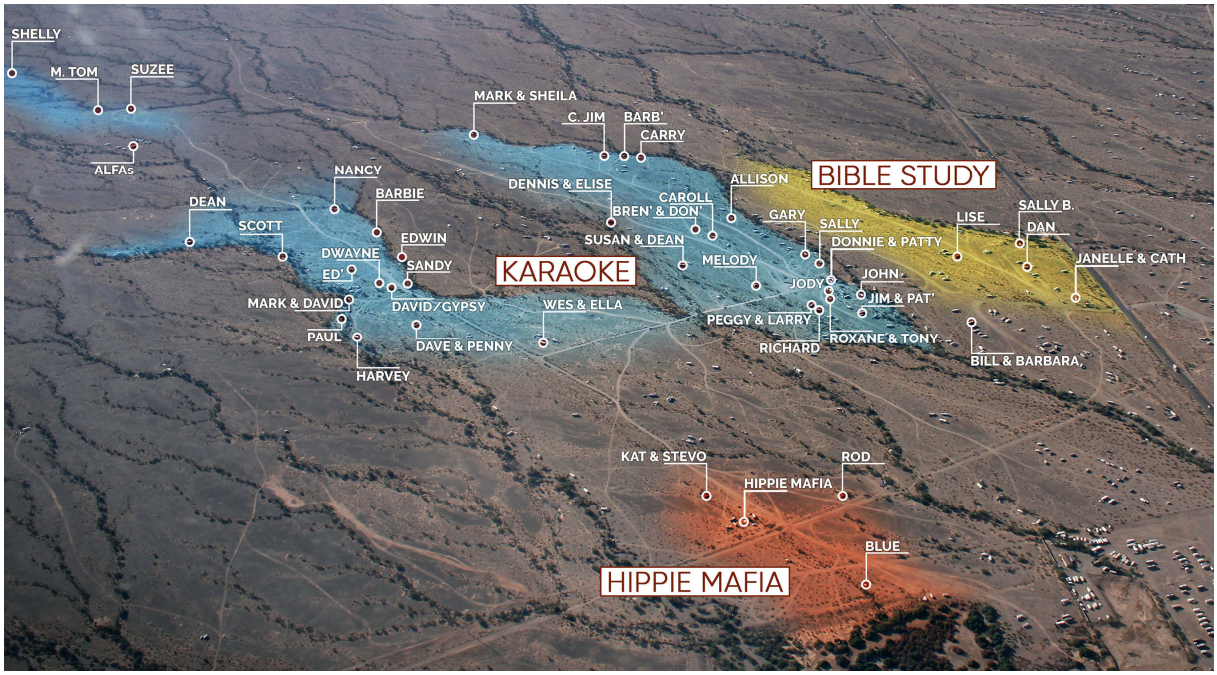


Figure 13. *Aires d'influence du karaoké de Donnie et Patty, du Bible Study Camp de Janelle et de la Hippie Mafia. Avec les noms des principaux enquêtés de La Posa Nord. Le Magic Circle se trouve à La Posa Sud.*

Donnie déteste tellement les personnes religieuses, et *a fortiori* les membres du *Bible Study Camp* (il les qualifie de « *fanatics* »), que c'est en réaction à eux qu'il a choisi de faire son karaoké le jeudi.

> « **Froggy** – *And why the karaoke on Thursday, by the way?*
> **Donnie** – *I thought the Bible's tent was on Tuesday, so I didn't want to be the same, so I made ours on Thursday, come to find out the Bible tent is on Thursday morning!* »[5]

Reste que Donnie a conscience et profite du fait que si le BLM laisse sa propre *camp host* monter sa tonnelle de Bible Study, il lui sera difficile d'exiger l'arrêt du karaoké d'une quelconque manière.

> « **Donnie** – *That's another thing that they let us do. They have let the Bible studies and stuff do their thing here, okay. So we can do our thing here because they let them do their thing here.* »[6]

D'un côté et de l'autre du *wash*, les espaces marqués matériellement par les deux camps sont associés à une population « au point de devenir l'un de ses attributs, c'est-à-dire de participer à

[5] « **Froggy** – Et pourquoi les karaokés le jeudi, au fait ?
Donnie – Je pensais que la tente de la Bible avait lieu le mardi, donc je ne voulais pas que ça soit le même jour, donc je l'ai fait le jeudi, pour finalement découvrir que la tente de la Bible est le jeudi matin ! »

[6] « **Donnie –** C'est une autre chose qu'ils nous laissent faire. Ils ont laissé les études de la Bible et tout faire leurs affaire ici, ok. Donc nous on peut faire nos affaires ici parce qu'ils les laissent faire ici. »

définir son identité sociale »[7]. Aucun transfert n'est imaginable entre les membres des deux groupes, car même si chacun des deux côtés désigne les autres comme « *these people on the other side of the wash* »[8], ils sont jugés comme s'adonnant aux drogues et à la débauche pour les uns, ou comme prosélytes pour les autres. Donnie peut résumer ceci par : « *They stay away from us, they don't come here, they don't drink*. »[9]. L'intolérance de Donnie est aussi évoquée de l'autre côté du *wash* : celui-ci aurait coupé la musique et retiré le micro à une personne ayant entamé un chant chrétien lors de l'un de ses karaokés.

Il y a à La Posa Nord un troisième groupe réuni autour d'un camp, composé essentiellement de *school buses* bariolés : la « *Hippie Mafia* ». Il s'agit d'un rassemblement de travailleurs mobiles, beaucoup plus jeunes que les réfractaires, qui font les travaux manutentionnaires nécessaires aux festivités de la ville et passent donc plusieurs mois dans le désert. Là encore, les limites sociales et spatiales sont relativement étanches. Suzee, qui fait partie du groupe du karaoké tout en connaissant aussi beaucoup de « hippies », a le statut de passeuse qui essaye parfois de mélanger les groupes, notamment durant ses fêtes de *drum circles* du dimanche. Mais, dans la pratique, même lorsque des membres des deux groupes sont réunis au même endroit, la répartition des personnes est très nette : « *Shit ! I've never seen so many hippies since I left San Francisco! If I knew I would have brought my tie-dye shirt!* »[10] m'a dit Don, un habitant du quartier du karaoké, lorsqu'il arriva un jour chez Suzee pour un *drum circle*[11]. Il finira par partir au bout d'une heure pour continuer la soirée avec Mark et Sheila, eux aussi mal à l'aise.

Les adhésions aux différents espaces sont le résultat des dispositions individuelles des habitants comme nous l'avons démontré précédemment. Par exemple, lorsque Mark et Sheila arrivent la première fois à La Posa à bord de leur camping-car endommagé, plusieurs personnes du *Magic Circle* leur proposent de l'aide et de les rejoindre dans le camp de nudistes. « *No no no no no!* », répondent Mark et Sheila. *A contrario*, Trisha et Bruce, deux nudistes du *Magic Circle* qui vivent à bord d'un petit *camper*, ont spécifiquement rejoint ce camp après avoir cherché un espace naturel où pouvoir vivre nu en Arizona. Ceci est le résultat de la limite du travail de

[7] F. Ripoll et V. Veschambre, « L'appropriation de l'espace », art cit, p. 8.

[8] « Ces gens de l'autre côté du wash. »

[9] « Ils ne s'approchent pas de nous, ils ne viennent pas ici, ils ne boivent pas. »

[10] « Merde ! J'ai jamais vu autant de hippies depuis que j'ai quitté San Francisco ! Si j'avais su je serais venu avec mon t-shirt en tie-dye ! »

[11] Il sera de nouveau question de ce difficile mélange des membres de groupes différents au chapitre 5.

resocialisation lors de l'alternation : les nouveaux habitants du désert arrivent avec leurs patrimoines individuels de dispositions[12], et les habitus ne cessent pas d'être sélectifs.

Il faut souligner qu'il s'agit de dispositions selon des critères culturels relativement indépendants de la classe sociale[13], et qu'il ne se reconduit pas à La Posa les rapports de classes qui auraient pu se matérialiser dans les autres espaces habités par les réfractaires[14]. Nous le verrons amplement au chapitre suivant en étudiant la relation entre David, habitant de tente, et Harvey, riche habitant de *fifth-wheel*, que des personnes issues de classes sociales très éloignées se fréquentent dans le désert. Il faut souligner une fois de plus que le désert, en tant qu'espace habité, ne s'exprime pas comme valeur d'échange : la valeur ne s'incarne ni dans l'espace dans sa relation aux autres espaces, ni dans ses relations internes, puisqu'aucun habitant du désert ne met à profit (économiquement) l'espace du désert. Une distribution selon les classes sociales existe cependant en raison des règles du BLM. Comme il est interdit de séjourner à plus de 150 mètres des toilettes lorsqu'on habite en tente, les espaces autour des toilettes regroupent les populations les plus pauvres de La Posa, et d'autant plus autour des *toilets n° 1* qui, étant installées au plus proche de la ville, permettent aux habitants non motorisés de se rendre rapidement à Quartzsite sans avoir à marcher plusieurs kilomètres dans le désert.

L'espace du désert est donc avant tout différencié par la pratique de l'habiter (pratiques, nous avons vu, sélectionnées par les habitants par l'intermédiaire de leurs dispositions culturelles), et donc par des marquages de l'espace, plutôt que par la propriété de l'espace.

2. La regulation de l'espace : etude d'un cas de deviance

Revenons au groupe du karaoké afin d'étudier l'éviction d'une personne déviante, Gypsy, qui rompt les attentes collectives par son habitude d'infliger des larcins à ses voisins et amis. Comment la déviance et la rupture des attentes collectives amènent-elles à une

[12] B. Lahire, *Dans les plis singuliers du social*, *op. cit.*, p. 135.

[13] On pourrait bien entendu trouver des différences de répartition des pratiques sociales en fonction des classes sociales (telle classe aurait dans ses rangs plus de nudistes, ou moins de religieux…), mais ce sont tout de même des critères et pratiques culturelles qui traversent toutes les classes sociales (ce qui ne serait probablement pas le cas pour, par exemple, la chasse à courre).

[14] Cette reconduction a pu être observée parmi les touristes français « hivernant » au Maroc, où les rapports de classe correspondent aux différentes formes d'habitats, entre les camping-cars habités (réellement ou supposément) par des classes populaires, et les maisons en dur, véritables résidences secondaires, habitées par les classes plus aisées. Brenda Le Bigot, *Penser les rapports aux lieux dans les mobilités privilégiées : Étude croisée des backpackers en Thaïlande et des hivernants au Maroc*,Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, 2017, p. 476.

« excommunication »[15] ? Comment s'exerce-t-elle, et avec quelle force ? Ce cas donne à voir le mode de régulation de l'espace, cette fois-ci dans son versant négatif, c'est-à-dire concernant le rejet et l'éviction. Nous avons vu depuis le chapitre 2 que l'organisation sociale des réfractaires de La Posa est constituée d'*états de fait*, à savoir des « produits sédimentés de l'histoire, qui structurent l'action présente »[16], le principal étant, nous l'avons compris, l'attente collective concernant les échanges de dons. Nous avons étudié comment les nouveaux arrivants sont socialisés à cette attente collective. Ceci produit un allant de soi qui, même s'il n'est pas questionné ni formulé par les réfractaires, recèle d'une division entre ce qui a de la valeur et ce qui n'en a pas, entre ce qui est collectivement souhaitable et ce qui est collectivement dénigré. Nous allons voir que le groupe passe par une figure autoritaire sans autorité, un chef-sans-pouvoir, Donnie, pour réguler un cas de déviance. En effet, fort de son travail de légitimation de sa position et de l'appropriation de l'espace au nom du groupe, c'est de lui que le groupe attend collectivement qu'il prenne la responsabilité des décisions qui concernent le collectif.

Il est impossible de restituer ici ne serait-ce qu'une minute de la vie de Gypsy avant ma rencontre avec lui. Il a refusé de faire un entretien avec moi, mais cela aurait de toute manière probablement été vain puisqu'il a l'habitude de raconter des histoires incohérentes de son passé en y prenant un plaisir non dissimulé. Il dit avoir 63 ans en 2016, aurait exercé divers métiers durant sa vie, dont notamment moniteur de plongée, et aurait à un moment de sa vie vécu à Bordeaux. J'en aurai plus appris sur cette Marie-Claire avec qui il aurait vécu que sur les tenants et les aboutissants de sa présence en France. Gypsy porte une attention appuyée à la gent féminine, au point qu'il appelle n'importe quelle femme avec qui il discute un instant « *my new girlfriend* »[17] (ce fut le cas de trois femmes – Michelle, Carol puis Barbie – en trois semaines).

[15] « L'excommunication est donc une sanction terrible qui advient à ceux qui manifestent par leurs actes qu'ils déçoivent si fondamentalement les attentes communes, qu'ils ont des modes de pensée autres, qu'ils sont dans un autre monde. » P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 111.

[16] B. Lahire, *Ceci n'est pas qu'un tableau*, *op. cit.*, p. 63.

[17] « Ma nouvelle petite copine. »

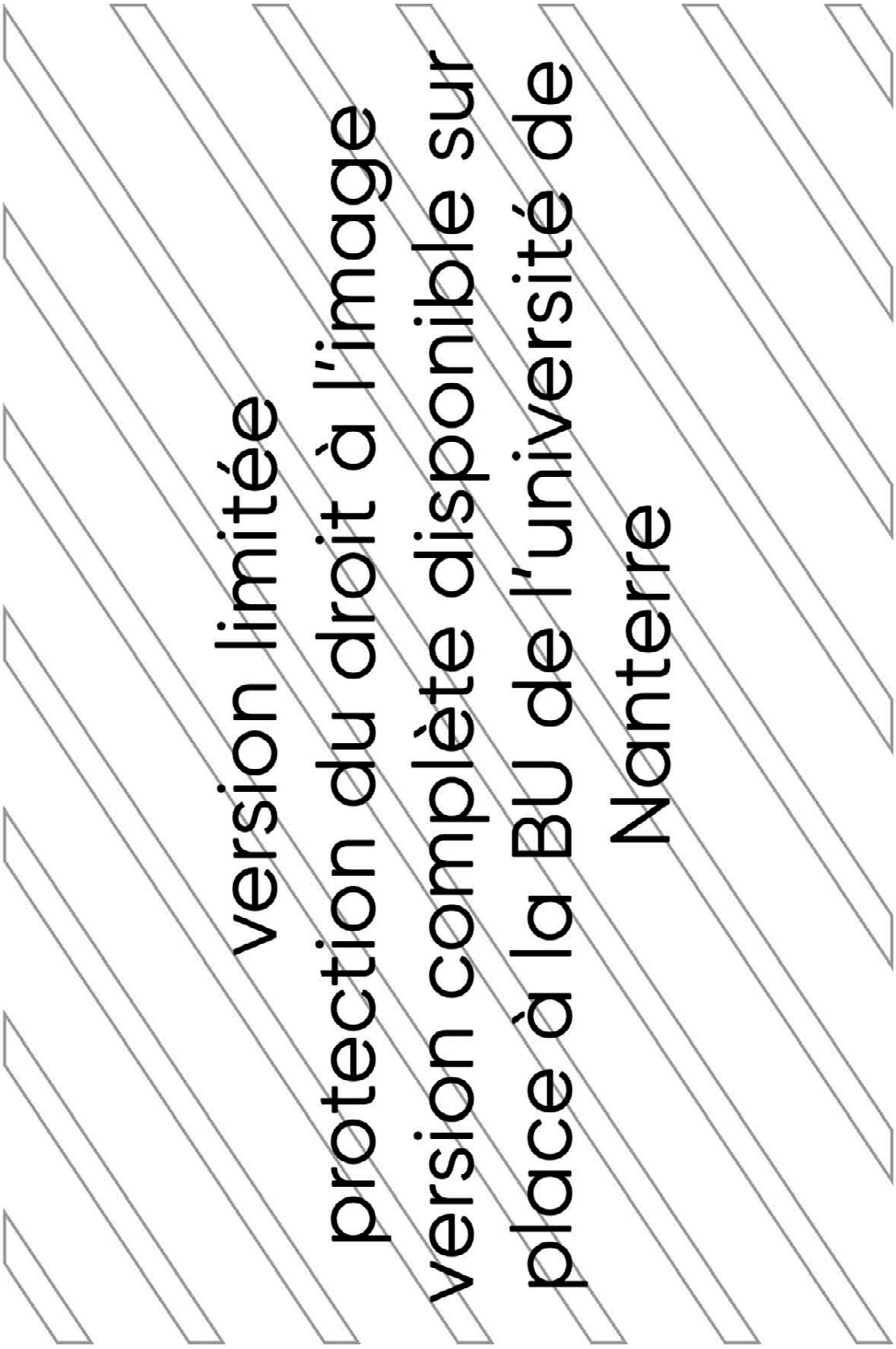


Photographie 73. *Carol et Gypsy au karaoké. Cette «* new girlfriend *» de Gypsy, après avoir dansé une dizaine de minutes avec lui, disparaîtra de la soirée avec un autre homme, probablement peu concernée par le fait d'avoir été identifiée comme «* girlfriend *» par Gypsy. Janvier 2017.*

Gypsy est une personnalité très active du karaoké, ce qui lui confère une grande popularité. Cependant, il a tendance à coûter une certaine somme quotidienne à son entourage, et notamment à Suzee[18], puisqu'il se montre prompt à boire tout ce qui est liquide sans toujours demander l'autorisation, disparaissant même parfois avec la bouteille collective, ce que lui seul a l'habitude de faire.

Les larcins concernent souvent l'alcool, mais aussi parfois des médicaments ou même des billets directement subtilisés dans les portefeuilles, comme ont pu en faire l'expérience David, Suzee ou encore Sandy. En volant régulièrement ses amis, Gypsy rompt radicalement avec les attentes collectives : alors que la mise en circulation de dons est une valeur collectivement respectée par les réfractaires, le vol est moralement réprimé, non pas parce qu'il s'attaque à la propriété privée, mais parce qu'il met en circulation de la mauvaise manière des choses destinées à être mises en circulation.

[18] Voir l'épisode de la bouteille d'Amaretto en introduction générale.



Photographie 74. *Gypsy, vodka à la main à 10 heures du matin, lors d'un petit-déjeuner chez sa voisine Sandy, au lendemain d'une soirée déjà très chargée en alcool. Décembre 2016.*

On peut considérer la déviance comme un écart au général, comme le propose E. Durkheim[19], et c'est ici le cas : Gypsy est le seul à manifestement voler. Mais la proposition de H. Becker de considérer la déviance comme relationnelle et processuelle paraît plus adéquate,

[19] É. Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, *op. cit.*, p. 166.

car celle-ci, dans le cas de Gypsy, évolue. Lors de mon deuxième voyage de terrain, Gypsy était dans le cas de ce que H. Becker désigne comme « secrètement déviant »[20], à savoir dans le cas d'une transgression de normes non perçue comme déviante. Ses larcins lui étaient pardonnés du fait de ce qui était considéré comme une maladie individuelle, à savoir une addiction à l'alcool et aux jeux : il faisait la démonstration ostentatoire de son état alcoolique tous les jeudis soir lors du karaoké, contrairement à tout autre alcoolique de l'assistance qui ne se montrait pas manifestement ivre à la foule. Sandy, bien consciente qu'il lui arrivait de se servir discrètement dans son portefeuille pour s'acheter de l'alcool, parlait de lui comme « *a poor thing* » (« pauvre de lui »), et Suzee exprimait, même fâchée, plus du désarroi que de la rancœur à son égard : pourquoi se donner la peine de voler alors que tout se donne ?



Photographie 75. *Tout le monde apprécie que Gypsy occupe la piste de danse dès 16 h, même si cela est le fruit d'une ébriété manifeste. Décembre 2016.*

Entre en scène Jody[21], meilleure amie de Patty, la femme de Donnie. Lors de mon deuxième voyage de terrain, Gypsy et Jody n'ont rien en commun et ne sont pas à proprement parler des personnes proches. Pourtant, ils entament une relation sentimentale et, arrivé le printemps et l'obligation de quitter La Posa, Jody et Gypsy partent ensemble à bord du camping-

[20] H.S. Becker, *Outsiders*, *op. cit.*, p. 43.

[21] Voir son portrait en chapitre 1, section 1.

car de Jody. Ils passent l'été ensemble, mais, à l'hiver suivant, lorsque j'arrive à Quartzsite pour la troisième fois, on m'indique que Gypsy a été « renvoyé » de La Posa par Donnie en personne pour avoir volé à Jody. Sandy m'affirme qu'il est dorénavant « *persona non grata* » à La Posa pour avoir volé plusieurs personnes, dont elle-même (ce qu'elle a pourtant jusqu'alors toujours toléré). Quant à Suzee, si ce n'est pas la première fois qu'elle entend le nom de Gypsy être associé à une histoire de vol, elle souligne le caractère outrancier du dernier larcin parce qu'il s'est cette fois-ci attaqué à Jody : « *Gypsy messed with the wrong person! He stole from Jody, a very good friend of Donnie. And if you mess with Donnie's friend, don't expect to come back here! You don't mess with Donnie's friends!* »[22]. Si le larcin est secrètement déviant tant qu'il concerne des personnes individuelles, amies de Gypsy, il devient « pleinement déviant »[23] dès lors que Donnie, chef ayant un statut particulier vis-à-vis du groupe, réprimande Gypsy. À écouter Sandy et Suzee, le dévoilement de cette déviance rend, par le même coup, l'éviction de la personne déviante normale et attendue, ce qui fait que personne ne se sera mis en travers du chemin de Donnie et tout le monde aura laissé partir Gypsy qu'on pouvait pourtant appeler « *poor thing* » jusque-là.

S'il n'a pas été possible de connaître la version de Gypsy concernant cet évènement, Donnie m'a donné la sienne, et Jody m'a raconté l'histoire en exactement les mêmes termes, si ce n'est augmentés d'une contradiction assumée entre la peine et son attachement pour Gypsy.

Vendredi 19 janvier 2018

> Puisque Donnie et moi sommes seuls dans son *backyard*, j'en profite pour lui demander ce qu'il s'est passé avec Gypsy. Sa première réponse est une réaction épidermique : « *He's a drunk, and a gambler!* »[24]. Pour l'instant, il ne m'apprend rien : « *Well, I knew that…* »[25]. Il me raconte ensuite toute l'histoire. Durant l'été, Jody et Gypsy ont été renvoyés d'un premier emploi, car ce dernier buvait en permanence et se présentait ivre au travail. Puis d'un deuxième. Puis, alors qu'ils étaient employés dans un magasin, Jody lui a donné un billet de cent dollars de la caisse pour qu'il le coupe auprès du commerce attenant. Mais Gypsy a bu et joué le billet, et a donc volé cent dollars sur le compte de Jody. Il a été renvoyé, et elle peu de temps après. À la suite de cet évènement, Gypsy a disparu pour plusieurs semaines, puis est ensuite réapparu à Quartzsite, alors que Jody était installée à La Posa. Lorsqu'il a voulu voir Jody, celle-ci était avec Donnie et Patty dans un restaurant de Quartzsite. Donnie a interdit

[22] « Gypsy s'est attaqué à la mauvaise personne! Il a volé à Jody, une très bonne amie de Donnie. Et si tu t'attaques aux amis de Donnie, ne t'attends pas à revenir ici! Tu ne t'attaques pas aux amis de Donnie! »

[23] H.S. Becker, *Outsiders*, *op. cit.*, p. 43.

[24] « C'est un ivrogne, et un accro aux jeux ! »

[25] « Ben, ça je le savais… »

> à Gypsy de s'approcher à nouveau de Jody et lui aurait dit : « *You get out of here now. You don't stay around this table* »[26], et Gypsy serait parti du restaurant sans insister. « *And so he left Quartzsite…?* »[27], demandé-je à Donnie. « *Yes, he went back to Florida.* »[28]. Je suis amusé de voir que Donnie ne relève pas le vrai sens de ma question : *Gypsy a disparu de Quartzsite parce que tu lui as dit de ne plus s'approcher de Jody ?*

Ainsi, lorsque Donnie s'adresse à Gypsy, il s'adresse en tant qu'ami de Jody à celui qui la maltraite. Rien ne contraint Gypsy à obéir à Donnie, mais celui-ci dispose d'un prestige tel – prestige rendu à Donnie par le groupe pour avoir donné chaque jeudi depuis plusieurs années les soirées de karaoké – que lorsque Gypsy reçoit l'ordre de ne pas rester près de Jody, il entend recevoir l'interdiction de rester à La Posa, interdiction à laquelle il se soumet.

Dans l'espace social des réfractaires de La Posa où les échanges – rapports de domination compris – ne sont pas médiatisés par des mécanismes institutionnalisés et médiatisés[29], tout se joue autour d'une certaine « reconnaissance tacite »[30] du prestige d'une personne dominante qui n'est garantie que par les attentes collectives[31]. C'est donc à travers ces attentes collectives, et sans titre de propriété, sans cadastre et sans force physique, que se régule l'espace des réfractaires de La Posa vis-à-vis des personnes déviantes.

[26] « Tu pars d'ici maintenant. Tu ne restes pas autour de cette table. »

[27] « Et donc il est parti de Quartzsite ? »

[28] « Oui, il est retourné en Floride. »

[29] P. Bourdieu, *Le sens pratique*, *op. cit.*, p. 229.

[30] B. Lahire, *Ceci n'est pas qu'un tableau*, *op. cit.*, p. 85.

[31] P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 107.

CONCLUSION DU CHAPITRE 3

Ce chapitre a étudié le rôle de la structure de l'échange dans l'appropriation, la production et la régulation de l'espace par les réfractaires.

Nous avons vu que, lors des soirées de karaoké, les participants ne se donnent pas individuellement, mais donnent collectivement au rituel qui sert de médiateur aux dons. Il s'agit donc d'échanges qui ont lieu dans le cadre d'une structure collective non perçue par les réfractaires. Nous avons vu ensuite que ces échanges de dons répondent d'une structure sociale plus large, qui se base sur un principe de communisme fondamental répondant à la volonté de « *play together* » : le désert est un espace de vie orientée vers les loisirs, contre les rapports marchands. Les réfractaires produisent un espace où la disposition à calculer n'est pas reconnue par des structures sociales[32], où sont accueillis des gens qui sont disposés à ne plus calculer. Pour ceux pour qui l'argent est un problème, le désert est un espace sans ce problème.

Nous avons vu ensuite quelle est la relation dialectique entre spatial et social : l'organisation sociale produit un espace qui lui est propre, d'une manière qui lui est propre, et l'espace devient à son tour un outil d'identification du groupe. L'espace est donc bien plus qu'une ressource pour la mise en place de la vie sociale, à savoir une rencontre adéquate entre les dispositions des réfractaires et les structures géographiques et juridiques du contexte, l'espace est un outil de régulation du groupe. Les échanges de dons, en se posant comme normes des rapports sociaux, participent à la régulation de l'espace en entrainant le rejet des déviants.

[32] *Ibid.*, p. 91.

CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE

Cette partie a mis en évidence le rôle de l'espace dans la matérialisation d'une critique des rapports marchands, à savoir le déploiement dans l'espace et par l'espace d'une structure de l'échange par les dons.

Le premier chapitre a montré que le départ de la vie sédentaire trouve son origine dans une critique du travail, et particulièrement du temps passé au travail, qui émerge après des bifurcations biographiques : départ des enfants du foyer, accident ou maladie, ou plus simplement la possibilité d'un départ anticipé à la retraite. Qu'il s'agisse de rejeter les *senior communities* ou les maisons de retraite concernant les réfractaires les plus riches, ou qu'il s'agisse d'être dans l'impossibilité de se maintenir dans l'espace pour les plus pauvres, les réfractaires portent une critique transclasse de la spatialité du vieillissement, et produisent ainsi dans le désert de La Posa un espace transclasse. Même s'ils sont issus de classes sociales différentes, ils partagent certaines dispositions qui font que l'habitat mobile s'est présenté comme une solution désirable aux problèmes d'argent soulevés par le maintien dans l'espace.

Nous avons vu dans le deuxième chapitre que les réfractaires s'approprient une brèche, le désert de La Posa, espace unique en son genre qui échappe aux logiques marchandes et qui doit son existence à une ambivalence juridico-administrative. Ainsi, en plus de servir d'appui, l'espace sert à la socialisation des nouveaux arrivants, notamment via le don initial d'espace, et l'acte critique du départ sur la route, acte individuel, devient par la suite une pratique en se ritualisant, en s'institutionnalisant, et en se spatialisant, lorsque les réfractaires partagent leurs vies quotidiennes à La Posa. L'appropriation de l'espace du désert l'hiver alimente à son tour la critique des espaces de l'été ou des anciens espaces qui ont été fuis.

Le troisième chapitre a étudié le rôle des échanges de dons dans l'appropriation et la régulation de l'espace du désert. Nous avons vu que les dons répondent d'une structure collective de « communisme fondamental » qui rejette les logiques économiques du calcul et des échanges marchands. Nous avons vu que, en même temps qu'ils s'échangent, les dons véhiculent des normes, amenant le groupe à se réguler vis-à-vis de ce qui est considéré comme

déviant. En effet, plus que de simplement s'appuyer sur l'espace pour exister, les échanges de dons régulent l'espace et assurent sa reproduction par un système d'ouverture et de fermeture aux autres habitus.



Photographie 76. *Mark, Sheila, Jim, Pat', Gary, Linda (cachée) et Sally, autour du feu à la fin d'une soirée de karaoké. Le bonheur du « play together », d'être ensemble autour du feu sous les étoiles… et le lien sous-jacent qui rend cette situation possible, la fuite d'une vie largement dédiée à un travail pour lequel ils n'ont pas trouvé de sens. Décembre 2018.*

Les réfractaires produisent donc collectivement un espace radicalement critique de ce qu'ils ont connu et fui, sans pour autant viser sciemment à produire une alternative politique localisée : il ne s'agit aucunement d'un équivalent américain d'une « Zone A Défendre », où tous les actes seraient politisés[33], où le simple fait de rejoindre l'espace est un acte à visée politique consciente. En effet, la production de l'espace à La Posa n'est pas le fruit d'un projet collectif, et il ne s'agit pas d'une critique en acte, dans le sens de critique par les actes politisés[34]. Aucun réfractaire n'est parti dans le but de rejoindre un espace où ne s'échangent que des dons.

[33] Geneviève Pruvost, « Chantiers participatifs, autogérés, collectifs : la politisation du moindre geste », *Sociologie du Travail*, 2015, vol. 57, nº 1, p. 81-103 ; Margot Verdier, *La perspective de l'autonomie: la critique radicale de la représentation et la formation du commun dans l'expérience de l'occupation de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes*, Thèse de doctorat, Université Paris Nanterre, Nanterre, 2018, p. 66.

[34] Geneviève Pruvost, « Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (2013-2014) », *Politix*, 2017, nº 117, p. 35-62.

En effet, les réfractaires n'entretiennent pas un rapport *théorique* à leur critique, mais un rapport *pratique*, de l'ordre de *la logique de la pratique*, c'est-à-dire un « rapport non théorique, partiel, un peu terre-à-terre, au monde social, qui est celui de l'expérience ordinaire »[35]. Ces critiques auraient pu demeurer au stade pré-pratique, au stade d'acte, si elles étaient restées des réactions individuelles, mais la rencontre et la spatialisation de ces réactions ont fait passer celles-ci au stade de *critique pratique*. C'est une critique (une pratique) qui ignore « les principes qui la commandent et les possibilités qu'elle enferme et qu'elle ne peut découvrir qu'en les agissant. »[36]. Cela peut paraître bien modeste de la part des réfractaires de simplement prétendre à « *play together* », sans prendre la mesure de la radicalité de l'alternative critique qu'ils produisent. Mais après avoir fui une vie dédiée à un travail dans lequel ils n'ont pas toujours trouvé de sens, rencontrer des gens avec qui échanger sans compter est finalement tout ce qu'ils recherchaient, avant même de savoir que cela était possible quelque part.

Cependant, même s'ils fabriquent une critique pratique des rapports marchands, le caractère hégémonique du capitalisme impose aux réfractaires de composer avec l'économie marchande, et de mettre quotidiennement en relation les deux espaces économiques du désert et de la ville, au risque de reproduire des formes de dominations liées au travail et à l'argent. C'est ce que nous allons étudier avec la deuxième partie.

[35] Pierre Bourdieu, *Choses dites*, Paris, Editions de Minuit, 1987, p. 31. cité dans B. Lahire, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, *op. cit.*, p. 247-248.

[36] P. Bourdieu, *Le sens pratique*, *op. cit.*, p. 154.

Partie II. L'appui des échanges de dons sur l'économie marchande : étude de l'articulation entre désert et ville dans les pratiques quotidiennes

Version de diffusion. Version complète disponible à la BU de Nanterre.

INTRODUCTION DE LA SECONDE PARTIE

« *NO, I DON'T COUNT!* »

Lundi 26 décembre 2016

Suzee et moi sommes installés à une table dans le fond de Silly Al's, ce restaurant en ville qui est réputé pour ses pizzas et ses soirées karaoké. C'est la première fois que je me rends dans ce restaurant, à l'invitation de Suzee, que je connais depuis quelques jours. Alors que nous faisions son entretien chez elle, Gypsy, très ivre, nous a perturbés en décidant de contester tout ce qui était dit, qu'il y eut objet à contester ou non, et Suzee a décidé de fuir plutôt que de tenir tête.

Suzee me parle de sa vie de femme célibataire qui habite sur la route avec son chien, de ses étés de vadrouille en voiture sur la côte ouest, de ses hivers passés à La Posa, et de ses fêtes, les *drum circles*, qu'elle organise tous les dimanche chez elle dans le désert. Je m'intéresse particulièrement à sa place et son rôle dans les échanges de dons à La Posa, elle qui semble être en permanence en train de distribuer de la nourriture et de l'alcool à son entourage. Je lui rappelle cette scène, deux jours auparavant, lorsque Gypsy lui remboursa huit dollars après qu'elle rouspéta contre le fait que lui et David tentèrent de s'attaquer à sa bouteille d'Amaretto[37]. Suzee n'y a vu aucune forme de remboursement, et me contredit : « *He wanted me to go buy some liquor, I'm sure! But I wasn't gonna come back, and eight bucks doesn't really cover what I'd buy for liquor!* »[38] Elle continue en riant : « *Because those two drink a lot!* »[39] Je suppose que les quelques centaines de dollars dont Suzee dit manquer chaque mois[40] doivent plus ou moins correspondre à ce qu'elle dépense en alcool pour David et Gypsy. Je lui demande très directement : « *Do you count?* »[41]. Suzee est stupéfaite : « *Do I count?!* »[42]. Je précise : « *Yeah, what you spend for… for you, for other people, do you know…?* »[43] Elle

[37] Voir supra introduction générale.

[38] « Il voulait que je lui achète de la liqueur, c'est sûr ! Mais ça ne lui serait pas revenu, et huit dollars ne couvre pas vraiment ce que j'achèterais en alcool ! »

[39] « Parce que ces deux-là boivent beaucoup ! »

[40] Voir portrait de Suzee, chapitre 1, section 1.

[41] « Est-ce que tu comptes ? »

[42] « Est-ce que je compte ?! »

[43] « Ouais, ce que tu dépenses pour… pour toi, pour les autres, tu as une idée… ? »

> tranche en riant dans cette étrange question : « *No, I don't!* »[44]. Elle balaye d'un revers de main mes considérations comptables : « *You know, I don't like to cook just for myself, so I always cook for more than one person. I always have for more than one person, so I guess… You know, I like to entertain… I like having people over and, you know, and if you're hanging out with people that drink, there's gonna be booze, you know!* »[45].

Malgré le refus de Suzee de compter, les biens qui servent à « divertir les gens » ont un coût. Qu'il s'agisse de bouteille d'Amaretto ou de buffet de karaoké, les dons proviennent tous d'une ville, la très grande majorité du temps de Quartzsite, mais aussi de Blythe ou Parker, deux des villes les plus proches de Quartzsite. La dépendance des habitants du désert à la ville concernant les biens de consommation quotidienne est totale : on ne peut pas faire pousser des pommes de terre dans le désert pour en faire de la vodka, et acheter cette dernière en ville est la seule manière de s'en procurer. Ils ont des revenus *via* des pensions de retraite, un travail l'été, ou même un travail à Quartzsite, qui leur permettent de consommer des marchandises en ville, marchandises qui sont ensuite mises en circulation dans le désert en tant que dons.

Ainsi, si David peut dire vivre plus confortablement dans le désert qu'il ne le ferait en ville, et s'il peut très bien soutenir que, malgré l'indigence de son mode de vie[46], il ne manque de rien dans le désert, c'est, paradoxalement peut-être, grâce à la ville de Quartzsite. Quant à Suzee, on pourrait imaginer qu'elle profite d'une certaine stabilité financière du fait de sa pension de retraite de 1300 $ par mois (qui la place au-dessus du seuil de pauvreté[47]), pourtant, elle dit manquer de quelques centaines de dollars pour finir le mois.

Les dons, de prime abord forme d'échange autonome dans le désert, reposent sur un socle économique qui existe en ville : la production et la consommation de marchandises. Cette partie de la thèse étudie l'articulation entre les échanges de dons et la circulation de marchandises, entre le désert et la ville. Comment l'économie marchande, socle des échanges

---

[44] « Non je ne compte pas ! »

[45] « Tu sais, je n'aime pas cuisiner juste pour moi, alors je cuisine toujours pour plus d'une personne. J'ai toujours pour plus d'une personne, alors, j'imagine… Tu sais, j'aime bien divertir les gens… J'aime bien avoir des gens à la maison et, tu sais, et si tu traînes avec des gens qui boivent, il faut bien qu'il y ait de la tise, tu vois ! »

[46] Voir portrait de David, chapitre 1, section1.

[47] L'État fédéral définit le seuil de pauvreté d'une personne seule de moins de 65 ans à 13 064 $ par an, soit 1088 $ de revenus par mois en 2018. Source : US Census (https://www.census.gov/data/tables/time-series/demo/income-poverty/historical-poverty-thresholds.html). Le *Census Bureau* précise : « *Although the thresholds in some sense reflect a family's needs, they are intended for use as a statistical yardstick, not as a complete description of what people and families need to live.* » https://www.census.gov/topics/income-poverty/poverty/guidance/poverty-measures.html (visité le 01.04.21)

de dons, affecte-t-elle la structure de l'échange entre les réfractaires ? L'observation de la relation entre désert et ville nous permettra de comprendre que les réfractaires ont des positions différenciées dans la structure de l'échange de dons. En effet, tous n'ont pas la même fonction dans la mise en circulation des dons. Des *fournisseurs de monnaie* font entrer de l'argent sous forme de monnaie dans le désert[48], des *fournisseurs de biens* font directement entrer des marchandises qui sont mises en circulation comme dons, et enfin des *acquéreurs* profitent de cette mise en circulation de monnaie et de dons. Cela ne veut pas dire, premièrement, que les types sont exclusifs (nous verrons, par exemple, que Suzee est à la fois fournisseuse de biens et acquéreuse) et, deuxièmement, que les acquéreurs ne participent pas autrement à la circulation des dons (nous verrons que si David, acquéreur, reçoit beaucoup de dons matériels, il est disposé à rendre de nombreux services à ses voisins et amis).

POURQUOI ETUDIER DAVID ET SUZEE ENSEMBLE

David et Suzee habitent dans la partie nord de La Posa. Lui dans une tente, et elle dans une cabane et une petite roulotte dans laquelle elle dort, qu'elle appelle « *my vardo* ». Lorsque je les rencontre en décembre 2016, ils vivent côte à côte près des toilettes n° 1, tout au nord de La Posa, très proche de la ville. Ils se connaissent depuis qu'ils se sont rencontrés à *Isaiah Church*, en ville, quelques mois auparavant. Ils passent une grande partie de leur temps ensemble, même s'ils ne sont pas en couple ou impliqués d'une quelconque manière autre que l'amitié. Cependant, Suzee a bien indiqué en entretien son intérêt pour David : elle souhaiterait avoir un compagnon de route, principalement pour des raisons de sécurité et de débrouille, mais, quitte à voyager avec un homme, il faut que ça soit un homme avec qui elle peut coucher, ce que David refuse catégoriquement. Il m'a en effet indiqué en entretien avoir complètement abandonné les relations sentimentales et sexuelles avec les femmes, relations impliquant trop de problèmes, selon lui. Il s'agit d'un déséquilibre important dans la relation entre David et Suzee, et David se plaint que Suzee tente régulièrement des approches : « *Why can't she take 'no' for an answer?* »[49].

[48] Dans tout ce qui suit, le terme « monnaie » est utilisé pour désigner les pièces de monnaie et les billets de banque, à savoir une forme particulière que peut prendre l'argent. Le capital disponible sur le compte en banque de Suzee ou les *food stamps* de David sont désigné par le terme plus général « argent ».

[49] « Pourquoi n'est-elle pas capable de comprendre un "non" ? »



Photographie 77. *David et Suzee chez cette dernière, lorsque je les rencontre, un an avant l'ethnocomptabilité. Décembre 2016.*

Il est intéressant d'étudier David et Suzee ensemble du fait de leurs positions différenciées dans la structure de l'échange de dons. D'un côté, David, ne touche chaque mois que 194 $ d'aide de l'État sous la forme de *food stamps* (bons alimentaires), une carte bancaire lui permettant de s'acheter de la nourriture dans les magasins. D'un autre côté, Suzee touche 1300 $ de pension de retraite par mois et travaille, en sus, en tant que baby-sitter à Quartzsite. La matinée du 20 décembre 2017, juste avant le début du travail d'ethnocomptabilité, met particulièrement bien en évidence la coopération économique entre Suzee et David : chacun semble compter avec l'autre, même lorsqu'ils ne sont pas ensemble, et juger de son engagement, et de celui de l'autre, dans cette coopération économique.

Mercredi 20 décembre 2017

> 8 h 15. Je suis une fois de plus accueilli par un « Daaaaavid! » enjoué en arrivant chez Suzee. Elle m'invite avec un grand sourire à prendre le petit-déjeuner. Je m'installe avec quatre jeunes *tramps*, entre vingt en trente ans, qui sont agglutinés autour du tambour de machine à laver qui sert de foyer devant la cabane. Ils ont les mains très sales et les visages crasseux, ils sont habillés d'épais habits, salopette, chemise, chapeau et portent tous de grosses bottines. À voir les matelas installés en contrebas dans le jardin, près du grand *firepit*, ils ont passé la nuit

ici. Alors que Suzee prépare le *bacon & eggs* pour tout le monde dans sa cuisine, j'écoute les *tramps* parler de diverses choses. Pour moi qui suis plutôt lent au réveil, je suis surpris par leur énergie et leur humour de si bon matin. Un, particulièrement, dit tout ce qui lui passe par la tête sans nécessairement faire attention à une quelconque réaction de son auditoire. Lorsqu'un autre évoque la prison, le bavard lui emboîte le pas en racontant tout de suite l'une de ses expériences : il avait dû se raser ses *dreads* en arrivant en prison, car on lui avait dit que les noirs n'aimaient pas de voir des blancs avec des *dreads*. Il enrage d'avoir perdu ses *dreads*, surtout qu'il est chauve maintenant. Un autre *tramp* raconte une scène où, en prison, alors qu'il jouait aux cartes avec d'autres prisonniers, il se rendit compte soudainement qu'il n'y avait que des noirs à sa table. Réalisant ceci, il leva les yeux et regarda tout autour de lui pour constater qu'il n'y avait que des noirs dans la pièce et, en fait, dans la prison. J'écoute silencieusement les histoires des *tramps* en buvant mon café jusqu'à ce que Suzee revienne avec le petit-déjeuner. Ils ont l'air affamés et frigorifiés, et ils la remercient dix fois de les accueillir aussi gentiment, et ils la remercient encore de les avoir hébergés pour la nuit. Puisque Suzee a l'air occupée et ne s'installe pas avec nous, je décide de partir rapidement après avoir fini mon assiette. Elle me dit alors qu'elle a besoin de quelqu'un pour aller à Blythe, à une trentaine de kilomètres à l'ouest, juste après la frontière californienne. Elle ne pourra pas faire les courses pour sa fête de vendredi à cause du baby-sitting qui lui prend tout son temps. J'accepte de le faire, car j'y vois une requête directe à peine masquée. « *Great! Go pick-up David, he'll pay with his food stamps card. He'll know where to go in Blythe.* »[50]. Le plan était donc prêt.

9 h 15. David est installé devant sa tente, toujours dans la même position : le fauteuil parallèle à l'entrée de la tente, lui légèrement de biais pour pouvoir poser le bras gauche sur le dossier en tissus qui se plie sous son poids. Il est en train de regarder la météo sur son téléphone lorsque j'arrive. Les prochains jours s'annoncent venteux. Le vent, c'est le pire ! selon lui, en raison du sable qui envahit la tente et son matelas posé à même le sol. Suzee lui a déjà écrit un texto pour annoncer mon arrivée, et il me demande de lui laisser une heure pour se préparer à la sortie. J'en profite pour faire des courses en ville.

10 h 30. Je retourne chercher David qui embarque dans mon camping-car. Même s'il n'a pas bu, il a l'air mal en point. Ses mains tremblent et sa diction n'est pas claire, comme lorsqu'il est ivre. Mais je sais pourtant, en l'ayant à côté de moi, qu'il n'a pas encore bu : d'habitude, il sent très fort l'alcool dès qu'il boit une première bière.

Nous quittons Quartzsite par l'autoroute qui file vers Los Angeles et nous nous engageons dans les *Plomosa Mountain*, la petite chaîne de montagnes qui sépare la vallée de La Posa, où se trouve Quartzsite, de la vallée du Colorado. David me dit qu'il n'a que cinquante dollars à dépenser sur sa *food stamps card*. Je suis surpris, je pensais que nous allions faire de très grosses courses qui justifieraient la nécessité d'aller à Blythe. Cela représente plus

[50] « Super ! Va chercher David, il payera avec ses *food stamps*. Il saura où aller à Blythe. »

ou moins 70 km aller-retour, et ce n'est donc pas rien, financièrement, de traîner un camping-car jusque là-bas. Mais je me rendrai compte, plus tard, que Suzee ne compte pas l'essence. David ne comprend pas bien non plus pourquoi nous allons là-bas. « *The lamb is the only thing we might not be able to find in Quartzsite… Well… I don't know…* »[51]. Je me demande pourquoi David paye ces courses avec ses *food stamps*. Suzee lui donne du tabac, de l'alcool, et il dépense ses *food stamps* pour ses soirées en retour ? J'entame le sujet avec lui, qui en profite pour donner son avis sur les finances de Suzee : elle dépense son argent n'importe comment, elle achète des choses trop cher et donne tout, tout le temps, et à tout le monde ! Pour voir sa réaction, j'évoque le petit-déjeuner pour cinq invités ce matin. « *Here! My food stamps paid for that!* »[52] Voilà qui me questionne : quelle est la place des *food stamps* dans la relation entre Suzee et David ? Un simple échange de bons procédés entre un homme qui n'a que faire de *food stamps* qui ne peuvent pas lui permettre d'acheter de l'alcool, et une femme qui est prête à échanger ces *food stamps* contre de l'alcool ? Il faudra tirer tout ça au clair. En attendant, David a beau râler contre Suzee et la dépense de ses *food stamps*, il accepte tout de même d'être à bord de mon camping-car en direction de Blythe.

Nous arrivons au supermarché qui est bien plus grand que tout ce qu'on peut trouver à Quartzsite. Dans le magasin, David se déplace lentement, affalé sur le chariot qu'il pousse mollement. Il passe son temps à commenter les prix : « *We're way beyond my reality!* »[53]. Des Oreos, de la pâte à tarte, quatre aubergines, du beurre, de la crème chantilly, un kilo et trois cents grammes de viande (pas de l'agneau…), vingt tortillas, du fromage, du chocolat pâtissier : 45 $.

Nous passons le trajet du retour dans le silence. David est d'une humeur massacrante, et je ne me sens pas dans le besoin de faire la conversation avec lui. Je profite habituellement des moments en voiture avec mes enquêtés pour les faire parler dans l'intimité du trajet, mais j'ai une relation privilégiée avec David qui ne m'oblige pas à forcer la confidence.

12 h 40. J'arrive chez Suzee après avoir laissé David chez lui. Personne. Alors que je dépose les courses sur la grande table qui sert aux buffets, dans son salon, la porte de son vardo s'ouvre avec fracas. Suzee me remercie de l'avoir réveillée, car elle est déjà en retard pour son rendez-vous pour le baby-sitting.

S'il s'agit d'étudier comment les réfractaires s'appuient sur la consommation de marchandise dans leur vie quotidienne, nous apercevons déjà les tensions que provoquent les mélanges de logiques économiques propres aux différents espaces. Ces tensions semblent être particulièrement bien mises en évidence par la coopération entre David et Suzee. La différence de leurs niveaux de vie, la différence des discours qu'ils tiennent sur les relations d'entraide

[51] « L'agneau est peut-être la seule chose qu'on ne pourrait pas trouver à Quartzsite… Enfin… Je sais pas… »

[52] « Voilà ! Mes bons alimentaires ont payé pour ça ! »

[53] « On est bien au-delà de ma réalité ! »

(lui dit recevoir beaucoup, elle dit donner beaucoup), et la différence de leur rythme de vie (lui passe beaucoup de temps chez lui sans avoir d'activité particulière, elle travaille et passe beaucoup de temps dans sa voiture à faire des courses à droite et à gauche) les amènent à tenir chacun un rôle particulier dans leur coopération. Au-delà de la seule question des revenus, la présence de l'argent et du travail (du fait de l'économie marchande de la ville) reproduit des rapports de genre qui jouent sur leurs positions respectives dans cette coopération.

Il est maintenant nécessaire de prolonger le programme de M. Mauss en se penchant sur l'étude de *l'origine matérielle des dons*. En effet, rien n'est dit sur ce sujet et sur l'origine des richesses qui sont exposées et détruites lors des grands rituels de *potlatch* et *kula* : d'où viennent ces dons, qui les fabrique, comment sont-ils amenés, où vont-ils ensuite[54] ? L'*Essai sur le don* de M. Mauss et sa lecture par P. Bourdieu ne permettent pas de dépasser l'étude des échanges symboliques et les effets de prestige, c'est-à-dire les relations propres à l'espace social de La Posa, dans cet espace et pour cet espace, et ne donnent pas d'outils théoriques pour penser l'infrastructure économique des rituels où s'échangent des dons. Pour étudier cette mise en relation de différents espaces économiques, il faut demander directement l'avis des intéressés. Non pas avec un « *do you count?* » qui ferme l'objet à étudier en le délimitant trop dans la rationalité économique (tout en provoquant l'incompréhension des enquêtés), mais en écoutant ce qu'ils disent eux-mêmes, lorsqu'ils se demandent à voix haute comment ils vont payer un don : quels sont les arbitrages qu'ils font, selon quels référentiels d'évaluation, et comment comptent-ils ce qui compte pour eux ?

UNE ETHNOGRAPHIE DE L'EVALUATION

La méthode d'ethnocomptabilité, présentée pour la première fois dans l'ouvrage d'Alain Cottereau et Mokhtar Mohatar Marzok, *Une Famille Andalouse*[55], publié en 2012, permet de

[54] Alors même qu'il annonce dans le programme de l'étude des phénomènes sociaux « totaux », dans l'introduction de son essai, vouloir s'intéresser aux aspects économiques de ces phénomènes qui « supposent des formes particulières de la production et de la consommation », il semble se corriger juste après en précisant « ou plutôt de la prestation et de la distribution. ». Il ne sera plus question de production ensuite. M. Mauss, « Essai sur le don », art cit, p. 147. Les sources de M. Mauss, et notamment les travaux de Bronislaw Malinowski sur les Trobriandais, recellent pourtant de descriptions abondantes des implications de la production matérielle des biens échangés (fabrication, organisation en manufactures, situations de monopole, transport et logistique…), avec une dimension spatiale très importante. Bronislaw Malinowski, *Argonauts of the Western Pacific: an account of native enterprise and adventure in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea*, London, Routledge, 2005, p. 66, 76-77, 287-290, 390, 396.

[55] Alain Cottereau et Mokhtar Mohatar Marzok, *Une famille andalouse : ethnocomptabilité d'une économie invisible*, Saint-Denis, Éditions Bouchène, 2012, 354 p.

répondre à ces questions. Cette méthode d'enquête ethnographique se revendique des travaux de l'ingénieur Frédéric Le Play, qui a procédé de manière inédite à de nombreux relevés de comptabilités de personnes pauvres durant le 19e siècle[56], mais aussi des travaux de comptabilité de Maurice Halbwachs[57]. Il s'agit donc d'une méthode qui se positionne contre l'économie classique, qui ne laisse aux individus que la possibilité d'effectuer des choix économiques rationnels qui visent à la maximisation des profits.

C'est une méthode qui propose de faire la comptabilité quotidienne de ce qui est produit et consommé, de comprendre *comment les gens comptent au jour le jour*, et de rendre compte de « ce qui compte dans la vie, vu depuis l'intérieur d'un groupe et de ses proches, individuellement et en commun »[58], en s'approchant « au plus près de l'expérience pratique de ce qui fait sens dans l'économie »[59] pour les enquêtés. Il s'agit donc d'une *comptabilité contextuelle*[60] qui cherche à « mettre en évidence des calculs économiques ordinaires souvent absents des livres de compte »[61], en tenant compte des circulations des biens comme des significations de ces circulations[62]. Cette méthode permet de faire tomber la cloison du monétaire et du purement comptable, et autorise à étudier de front des choses qui ont de la valeur marchande et des choses qui n'en ont pas, sans préjuger des classifications qui sont faites par les enquêtés eux-mêmes, et sans préjuger des transformations des arbitrages que font les enquêtés en fonction des lieux où ils se trouvent, ville ou désert.

> « Étudier le budget de manière ethnocomptable consiste à prendre en compte la dimension non-monétaire, mais aussi à ne pas considérer le ménage comme un consommateur passif. Il doit plutôt être conçu comme une "entité productive autonome" qui gère ses ressources, ses goûts, ses priorités, son temps, etc. Autrement dit, on ne peut pas se contenter d'étudier ce qui est d'ordinaire appelé la

[56] S. Baciocchi et A. Cottereau, « Observer l'inobservable dans un budget de famille ouvrière. L'expérimentation de Frédéric Le Play auprès de Francisca à Vienne (Autriche), mai-juin 1853. », art cit.

[57] Anne Lhuissier, « Des dépenses alimentaires aux niveaux de vie : la contribution de Maurice Halbwachs à la statistique des consommations », *L'Année sociologique*, 2017, vol. 67, nº 1, p. 47.

[58] A. Cottereau et M. M. Marzok, *Une famille andalouse*, *op. cit.*, p. 7.

[59] Geneviève Pruvost, « Une famille andalouse (Recension) », *Sociologie*, 2013, nº 2, p. 10.

[60] Alain Cottereau, « Contextualiser dans un monde auto-interprétant. "Quel prix pour la garde d'un bébé ?" : un exemple d'anthropologie de l'évaluation ou "ethnocomptabilité" » dans Florent Brayard et Centre de recherches historiques (Paris) (eds.), *Des contextes en histoire actes du Forum du CRH, 2011*, Paris, Centre de recherches historiques (unité EHESS/CNRS), 2013, p. 124.

[61] Odile Macchi, « « Compter comme les gens comptent ». La vie de calcul des ouvrières de la bonneterie auboise pendant les Trente Glorieuses ", *Les Études Sociales*, 2019, n ° 169, nº 1, p. 46.

[62] « L'intérêt pour les raisonnements indigènes est l'une des principales caractéristiques de la méthode ethnographique : pour bien décrire ce que font les personnes observées, il faut restituer les significations qu'elles accordent à ce qu'elles font. » Florence Weber, « Le calcul économique ordinaire » dans *Traité de sociologie économique*, 2. ed., Paris, PUF, 2013, p. 407.

> "consommation", il faut aussi s'intéresser aux ressources – cette appellation ayant l'avantage d'ouvrir l'analyse à des apports non-monétaires, par rapport à la notion de revenus qui elle sous-entend une dimension strictement monétaire. »[63]

Concrètement, cette méthode d'ethnocomptabilité implique trois choses. Premièrement, une forme d'ethnographie particulière. J'ai passé dix jours exclusivement avec David et Suzee, lors de mon troisième voyage de terrain, pour la séquence d'ethnocomptabilité. Il s'agit d'une manière de faire l'ethnographie tout à fait renversée comparativement à celle qui nous a servi pour la première partie de la thèse : au lieu de s'installer sur un fauteuil à un karaoké et y observer ce qu'il s'y passe, comme la consommation du buffet par exemple, il s'agit de suivre des personnes, des biens, des choix, de l'argent et du temps au jour le jour qui amènent à la réalisation du buffet du karaoké. J'ai donc passé l'intégralité de mon temps, quotidiennement, avec David et Suzee, afin de « comprendre de l'intérieur les logiques de leurs activités »[64], qui ne sont pas accessibles lorsqu'observées dans le seul cadre d'un rituel collectif.

Deuxièmement, la restitution de cette ethnographie, qui donne une forme particulière à cette partie, puisqu'elle est organisée autour du journal de terrain d'ethnocomptabilité. Là aussi, cette partie effectue le travail inverse de la partie précédente : il ne s'agit pas de restituer des résultats *a posteriori*, mais bien de développer la réflexion dans le cours de l'action, seul moyen de restituer les évaluations des enquêtés au jour le jour.

> « Il s'agit d'exposer la découverte progressive du monde social (des enquêtés), en échappant à la tentation téléologique de donner *a posteriori* les réponses aux questions que se posaient sur le moment les enquêteurs. La description au jour le jour ne joue pas le jeu rétrospectif de résolution des énigmes. Ce principe d'exposition est également appliqué à la description des cours d'action observés. Le journal d'enquête, dans sa rédaction, restitue au jour le jour l'incertitude, les tâtonnements [...] »[65]

Cette partie s'attache à restituer le cours de l'action tel qu'il est vécu par David et Suzee, avec leurs questionnements, leurs arbitrages et leurs choix au jour le jour. C'est une forme d'enquête qui se fait *avec* les enquêtés, sortant des limites traditionnelles de l'observation participante : l'enquêteur participe à l'action, mais les enquêtés participent aussi à la restitution et l'enregistrement de l'enquête. Je prends donc dans le cours de l'action des notes sur mon dictaphone, isolé ou dans leur dos, mais je prends aussi en note sur le dictaphone les comptes

[63] Pierre Blavier, « Tenir son budget en temps de crise. Enquête auprès d'un couple espagnol après la récession de 2008 ", *Les Études Sociales*, 2019, n ° 169, nº 1, p. 79.

[64] S. Baciocchi et A. Cottereau, « Observer l'inobservable dans un budget de famille ouvrière. L'expérimentation de Frédéric Le Play auprès de Francisca à Vienne (Autriche), mai-juin 1853. », art cit, p. 372.

[65] G. Pruvost, « Une Famille Andalouse (recension) », art cit, p. 4.

faits avec eux, ou je leur demande leur avis sur un élément précis en tendant le micro à leur bouche. C'est pourquoi cette restitution en journal est aussi l'occasion d'une restitution des questionnements (et des réponses) de l'ethnographe dans le cours de l'action.

Troisièmement, la restitution des comptes. L'ethnocomptabilité est un exercice de comptabilité, et il faut restituer pour le lecteur la comptabilité utile à la compréhension des arbitrages des enquêtés. Cette question de l'utilisation des chiffres comptables s'est posée de manière particulièrement saillante lors de l'inventaire des possessions de David. Comment rendre compte, en volume, de ce que David possède, de manière intelligible pour le lecteur ? Il a fallu pour cela passer par la froide comptabilité mesurée en dollars. Mais il s'agit de *faire avec les chiffres contre les chiffres*, en utilisant des outils de rationalisation qui sont saisissable par tout le monde pour dépasser le seul aspect comptable de l'activité économique.

Cette partie s'organise en deux chapitres : le premier est consacré à David et le deuxième à Suzee. Même si leurs deux vies sont fortement imbriquées, il est préférable de restituer la période des dix jours d'ethnocomptabilité séparément pour chacun d'eux, et ce pour deux raisons. Premièrement, les résultats sont très différents concernant la problématique générale de la thèse du fait de leurs positions différenciées dans leur coopération économique. Leurs caractéristiques amènent à poser des questions qui leur sont spécifiques et ils sont donc à présenter, comprendre et analyser séparément. Deuxièmement, assembler dans le même récit tout ce qui se passe pour eux deux reviendrait à aplatir le temps vécu par l'un et l'autre au profit d'un temps universel, c'est-à-dire au profit du temps de l'ethnographe qui suit un temps d'action unique de deux personnes qui interagissent. Toujours dans la démarche de compréhension de ce qui compte pour les enquêtés, séparer les deux récits permet de restituer le plus fidèlement possible les points de vue respectifs de David et de Suzee. Le lecteur découvrira donc la même dizaine de jours – du 29 décembre 2017 au 8 janvier 2018 – deux fois, d'abord du point de vue de David, et ensuite du point de vue de Suzee.

CHAPITRE 4

RECEVOIR DES DONS DANS LE DESERT POUR POUVOIR CONTINUER A PROFITER DE LA VILLE : ETHNOCOMPTABILITE AVEC DAVID

Vendredi 29 décembre 2017

David et moi sommes installés devant sa tente, sur des chaises de camping, à l'ombre de trois grands arbres.



Photographie 78. *David passe le plus clair de son temps chez lui assis sur sa chaise. Décembre 2017.*

Il me parle de son arrivée à Quartzsite en septembre dernier. Lui et Suzee avaient prévu de se retrouver pour l'ouverture de la LTVA de La Posa, le 15 septembre. Sa chance à l'auto-stop l'a amené à Quartzsite, depuis l'Oregon, deux semaines en avance. À son arrivée, la LTVA de

> La Posa n'était pas encore ouverte et, du fait de la surveillance des *rangers*, il lui était impossible de camper à une distance raisonnable de la ville sans se faire repérer. Il a donc vécu deux semaines caché dans un *wash* derrière la mairie, durant lesquelles il devait faire en permanence attention à la police. Sa seule ressource fut, pendant cette période, *Isaiah Church*, une structure d'accueil de jour catholique qui sert un repas par soir aux nécessiteux. David n'aime pas vivre dans ces conditions pendant des périodes de temps trop longues et, si vivre dans un *wash* ne lui est pas étranger lorsqu'il vagabonde l'été, il s'efforce de toujours rester à l'écart des villes. Deux semaines passées en plein cœur de Quartzsite furent donc quelque chose d'assez exceptionnel. Il préfère largement vivre dans le désert où, dit-il, il a plus de moyens pour se débrouiller : « *I would die in a city. I would be like any other homeless.* »[66].

Cette idée d'être un clochard « pas comme les autres », régulièrement répétée par David, est très importante, car elle traduit, de manière générale, la relation entre le sans-abrisme et la ville aux États-Unis, et de manière plus spécifique, le rapport particulier qu'entretien David aux espaces qu'il fréquente.

En effet, l'histoire du sans-abrisme aux États-Unis est intimement liée aux espaces urbains. Durant la première moitié du vingtième siècle, le sans-abrisme concerne principalement des hommes blancs seuls[67], travailleurs itinérants nommés « *hoboes* »[68] ou « *tramps* »[69], auxquels est associé un espace urbain particulier, la « *skid row* »[70]. Il s'agit de rues ou de quartiers qui regroupent agences de travail temporaire, asiles de nuit, hôtels meublés de mauvaise qualité ou hôtels de passe[71] et où vit toute la population des sans-abri, travailleurs itinérants et sous-prolétaires. La relative autonomie de ces espaces urbains fait qu'ils sont perçus comme des ghettos habités de désaffiliés sociaux[72]. À partir de la fin des années 1950,

---

[66] « Je mourrais en ville. Je serais un clochard comme les autres. »

[67] La complète exclusivité de blancs parmi les habitants des *skid rows* est cependant discutée. Todd DePastino, *Citizen hobo: how a century of homelessness shaped America*, Chicago, University of Chicago Press, 2003, p. 231.

[68] D. Harper, *Les vagabonds du nord-ouest américain*, *op. cit.* ; Nels Anderson, Olivier Schwartz et François de Singly, *Le Hobo: sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2011.

[69] Don Mitchell, « Homelessness, American Style », *Urban Geography*, octobre 2011, vol. 32, nº 7, p. 936.

[70] « *The term comes from "skid road," a road along which logs were skidded, probably in Seattle, Washington, where cheap rooms were available to lumberjacks in the early twentieth century* » David Levinson (ed.), *Encyclopedia of homelessness*, Thousand Oaks, Calif, Sage Publications, 2004, p. 7.

[71] « *Entire districts of single-room occupancy hotels (SROs), flophouses, municipal lodging houses, labor agencies, cheap bars and cafes, missions, whorehouses, and other businesses and services geared toward poor and migratory workers.* » D. Mitchell, « Homelessness, American Style », art cit, p. 937. Peter Henry Rossi, *Down and out in America: the origins of homelessness*, Chicago; London, The university of Chicago press, 1991, p. 20-21.

[72] T. DePastino, *Citizen hobo*, *op. cit.*, p. 230. « *[Skid row sociologists and social service professionals] characterized skid row as a world apart, an isolated enclave of damaged white men who had failed to take up their proper roles as family breadwinners. [...] The skid row resident, argued [sociologists] Bahr and Caplow, was 'a man out of control' and 'ultimately beyond the reach of organized society.'* » *Ibid.*, p. 231.

les *skids rows*, « cibles parfaites » de la spéculation foncière[73], font l'objet de politiques de rénovations urbaines qui visent à requalifier ces quartiers et à en remplacer la population. De ce fait, à partir des années 1970, les anciens « *hoboes* » deviennent des « *homeless* », ils font dorénavant la manche sur les trottoirs des grandes villes et ne sont plus rassemblés dans les seules *skid rows*[74] : les anciens *hoboes* deviennent des clochards bien visibles aux yeux de tous les habitants[75].

Que signifie le fait que David se désigne comme un clochard « pas comme les autres », parce qu'il vit en dehors de la ville ? Selon lui, vivre à la rue relèverait d'une question de *survie*, et beaucoup de travaux scientifiques contemporains abordent effectivement la question du sans-abrisme sous l'angle de la *survie*[76]. Certains auteurs parlent de « carrières de survie » pour caractériser les successions d'entrée et de sortie de rue[77], plutôt que de « carrières de rue » ou de « carrières du mal-logement », imposant alors l'hypothèse que rue rime nécessairement avec mort – ou tout du moins avec *non-vie* –, sans que ne soit jamais véritablement défini ce qui différencie la *vie* de la *survie*, au-delà de l'accélération du vieillissement des corps à l'échelle de plusieurs dizaines d'années[78]. Mais si l'on définit la survie sur le plan de la pratique et non sur le plan de la biologie, comme « l'obligation de dépendre de l'économie marchande lorsque l'on n'en a pas les moyens »[79], on peut alors se demander, concernant David, comment la

---

[73] T. DePastino, *Citizen hobo*, *op. cit.*, p. 233 ; P.H. Rossi, *Down and out in America*, *op. cit.*, p. 33.

[74] « *The homeless of the post-1975 period are much more likely to sleep in public shelters or in abandoned buildings, parks, or alleyways. The destruction of the skid row lodging houses, along with a more general decline in affordable housing for the poor in the 1970s, forced many low income persons into the emergency shelters that cities and private charities hurriedly set up at the end of the decade. Although difficult to imagine, the financial resources of the new homeless were even more limited than those of many skid-row residents. [...] Perhaps a third of the new homeless found it necessary to beg for food or other necessities. Panhandling, which during the 1950s and '60s was largely limited to skid row and nearby neighborhoods, again became commonplace in center city areas in the 1980s.* » Kenneth L. Kusmer, *Down & out, on the road: the homeless in American history*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2002, p. 239-240.

[75] Martha Burt, « Quinze années de politique américaine, de recherche et de mobilisation en faveur des sans-domicile », *Sociétés contemporaines*, 1998, vol. 30, n° 1, p. 15-34.

[76] Cécile Brousse, Jean-Marie Firdion et Maryse Marpsat, *Les sans-domicile*, Paris, La Découverte, 2008, chap. 4: Les conditions de la survie et l'organisation de la vie quotidienne ; Maryse Marpsat, « Écrire la rue : de la survie physique à la résistance au stigmate. Une analyse textuelle et thématique du journal d'Albert Vanderburg, sans domicile et auteur de blog », *Sociologie*, 2010, vol. 10, n° 1, p. 95-120 ; Djemila Zeneidi-Henry, *Les SDF et la ville: géographie du savoir-survivre*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2002, 288 p ; Pascale Pichon, « Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire », *Communications*, 2002, vol. 73, p. 12 ; K.L. Kusmer, *Down & out, on the road*, *op. cit.*, p. 239.

[77] Pascale Pichon, « Survivre la nuit et le jour. La préservation de soi face au circuit d'assistance », *Politix*, 1996, vol. 9, n° 34, p. 164-179 ; Thibaut Besozzi, « Quand « l'avenir est derrière soi » : routinisation et formes d'adaptation de sans-abri vieillissants: », *Retraite et société*, 23 avril 2021, vol. 85, n° 3, p. 83-105.

[78] T. Besozzi, « Quand « l'avenir est derrière soi » », art cit, p. 85.

[79] Fanny Hugues, 5e rencontres des Alternatives urbaines, Vitry, 9 octobre 2020.

circulation des dons dans le désert et la mise en coopération des différentes logiques économiques du désert de La Posa et de la ville de Quartzsite lui permettent de tempérer la nécessité de l'argent et la dépendance aux marchandises, et donc de résister à la pauvreté et de *vivre*.

En effet, selon lui, vivre dans le désert lui permet d'éviter les contraintes de la vie urbaine : il n'a pas besoin de faire la manche, il ne dépend pas exclusivement des services sociaux et caritatifs, il n'a pas à subir la police, il n'a pas à dépendre du marché de la pauvreté (prêteurs sur gages, logeurs…) et, enfin, il possède un véritable chez-soi où il ne craint pas de se faire voler ses affaires. Mais il serait trop réducteur de penser que le désert lui permet simplement d'esquiver les désagréments de la ville. Nous allons voir dans ce chapitre comment David s'appuie sur différents espaces économiques pour vivre relativement confortablement au regard de l'indigence de son mode de vie. Pour cela, nous allons voir d'une part comment habiter à La Posa augmente son niveau de vie et son bien-être matériel comme moral, quel confort lui apporte la circulation des dons dans le désert et comment ce confort lui permet de se soucier de diverses choses, d'évaluer, d'arbitrer, bref de faire des choix, sans jamais être dans l'inquiétude permanente de la *survie*, comme le serait un clochard de centre urbain. D'autre part, ce chapitre étudie comment la circulation des dons lui permet de continuer à accéder quotidiennement à des espaces qui lui seraient normalement refusés du fait de sa condition de clochard, ou comment habiter dans le désert lui permet, paradoxalement peut-être, de continuer à profiter de ce que la ville de Quartzsite a à offrir, sans être obligé d'y vivre et de subir tous les aléas inhérents à la vie en ville d'un clochard « comme les autres ». L'enjeu n'est pas seulement de montrer que son mode de vie est viable, mais « de comprendre ce qui le rend viable »[80] : au-delà de la seule mesure de son confort matériel, il s'agit donc de comprendre comment David met en coopération deux espaces économiques dans sa vie quotidienne.

[80] Geneviève Pruvost, « Ceci n'est pas une vie-mode d'emploi. De l'ethnocomptabilité en monde paysan », *Monde Commun : des anthropologues dans la cité*, 2021, nº 6, p. 161.

Encadré 1. *L'entourage de David, au-delà de Suzee.*

Ses amis absents lors de l'ethnocomptabilité.

Sandy, 67 ans. David et Sandy se connaissent depuis l'hiver précédent. Elle est partie une dizaine de jours avant le début de l'ethnocomptabilité pour rejoindre sa sœur malade à Los Angeles. Elle prévoit de revenir à La Posa et a donc chargé David de garder ses affaires et de surveiller régulièrement son courrier à la Poste de Quartzsite. David a des sentiments partagés vis-à-vis de cette femme qui, nous allons le voir, a tendance selon lui à produire beaucoup de drame (« *drama* »).

Gypsy, 62 ans. Il est absent de La Posa après avoir été renvoyé par Donnie quelques semaines auparavant. David regrette amèrement qu'il en soit ainsi, car il passait beaucoup de temps avec Gypsy, qui est un véritable ami.

Mikael, la trentaine. C'est un jeune homme que David a rencontré deux ans auparavant lors d'un voyage en vélo, l'été. Il vit de petits boulots ici et là et passe régulièrement à Quartzsite l'hiver. Il prévoit de revenir à La Posa en mars. David l'apprécie sincèrement.

Ses amis présents lors de l'ethnocomptabilité.

Kat et Stevo, dans la vingtaine. C'est un couple de jeunes travailleurs itinérants, originaires du nord-ouest du pays. David les a rencontrés l'hiver précédent, alors qu'ils étaient voisins. Kat et Stevo vivent dans un vieux camion Volkswagen et sont cuisiniers dans des restaurants en ville. Ce sont les rares personnes que David désigne directement comme ses amis (« *friends* »).

Ses voisins et autres connaissances.

Tommy (ou *Laughin' Tom*), 65 ans. Tommy vit dans un *RV park* en ville, mais passe toutes ses journées à La Posa. David ne l'apprécie pas particulièrement et ne le fréquente pas beaucoup, mais il s'accommode de sa présence lorsqu'il est là.

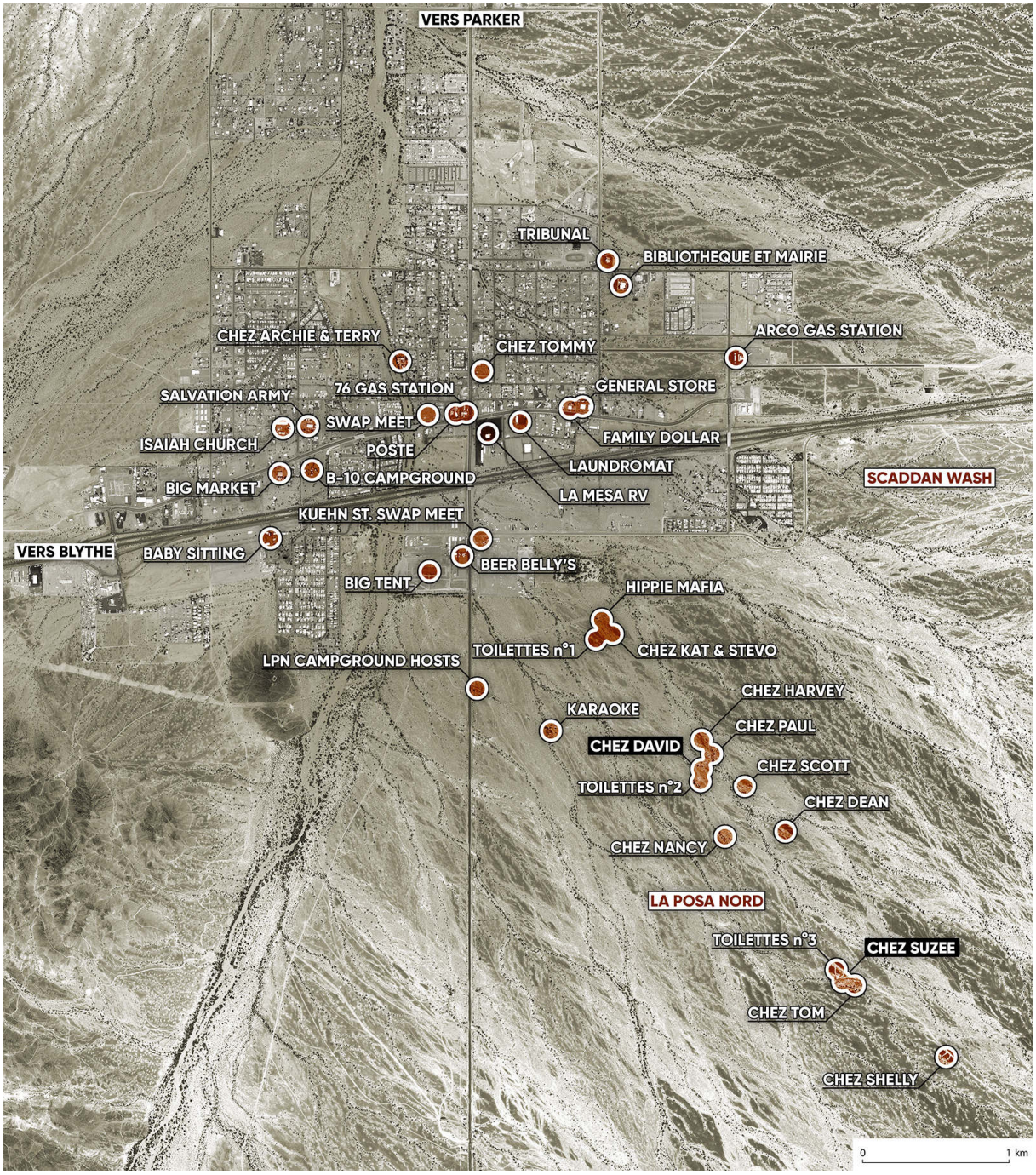
Harvey, 71 ans. C'est un voisin de David qu'il a rencontré l'hiver précédent. Il est relativement riche puisqu'il touche 5300$ de retraite (1800$ de l'*Union* et 3500$ de retraite complémentaire), et il possède deux camping-cars à La Posa, en plus de sa maison dans l'Etat de Washington. Harvey est un personnage très important parmi les relations de David, car il lui fournit régulièrement de l'argent. Même s'ils paraissent de prime abord être assez proches, David ne le considère certainement pas comme un ami, car il exècre son comportement avec les femmes. En effet, quelques semaines avant l'ethnocomptabilité, Harvey a envoyé Lisa, son amie, à l'hôpital de Parker après lui avoir cassé un pied. Seules deux personnes ont été impliquées dans cette histoire : Sandy, qui a recueilli Lisa quelques soirs dans son camping-car et qui a interdit à Harvey de s'approcher de chez elle, et Tommy, qui a accompagné Lisa à l'hôpital. Au début de l'ethnocomptabilité, Harvey fréquente une autre femme, Shelly, très récemment quittée par son mari et laissée seule dans son camping-car isolé loin dans le désert, sans véhicule, qu'Harvey a accueillie chez lui.

Tom (ou *Stupid Tom*, *Montana Tom*), dans la soixantaine. C'est un voisin de Suzee que David déteste. Bien qu'il ne se cache pas d'être désagréable avec lui, Tom s'entête à passer du temps avec lui, jusqu'à se présenter chez lui pour passer la soirée.

Nancy, 71 ans et Dean, 81 ans. C'est un couple d'amis de Suzee que David apprécie sans y être particulièrement attaché. Juste avant l'ethnocomptabilité, David a effectué des travaux sur la voiture de Nancy qui ont été payés par Dean.

Paul, 72 ans. Il habite une tente dans un grand domaine qu'il a aménagé près de chez David. Tous deux « *biker tramps* », David et Paul s'apprécient même s'ils ne se fréquentent pas beaucoup, avant tout du fait du caractère très discret de Paul.

Scott, 66 ans. C'est un ancien riche photographe qui vient du Michigan. Il se désigne comme « *biker tramp* » et passe beaucoup de temps à Isaiah Church. Il habite derrière un *wash* juste à côté de chez David. Il a avec lui le genre de relations de voisinage qu'il apprécie : respectueuse et relativement distante.



Carte 5. *Lieux évoqués pendant l'ethnocomptabilité de David. Fonds de carte : Bing Maps, 2018.*

JEUDI 28 DECEMBRE 2017

LA VEILLE DE L'ETHNOCOMPTABILITE

« Food Bank! »

David vit dans une tente qui lui a été léguée par Sandy. Lorsque j'arrive à La Posa cette année quelques jours auparavant, le 17 décembre, David a planté sa tente à *Scaddan Wash*, une partie du désert à l'est de la ville où l'on ne peut résider que quatorze jours consécutifs. Il dit avoir fui le « *drama* » provoqué par Sandy autour de l'agression de Lisa par Harvey, dans un premier temps, et de sa sœur malade, dans un deuxième temps. Sandy part pour la Californie quelques jours après mon arrivée, et elle propose à David de revenir à La Posa Nord pour garder sa place et ses affaires le temps de son absence, ce que David accepte, sachant très bien que Sandy ne reviendrait pas cette saison.



Photographie 79. *Le camp de Sandy juste avant le départ de celle-ci, à peu près dans l'état dans lequel David l'a récupéré. Seule la grille qui sert d'enclos pour les chiens, à gauche, a été retirée. Au centre de la photo, au fond, le camping-car de Harvey. Décembre 2017.*

Les premiers jours de son installation, David jette de nombreuses affaires appartenant à Sandy, mais garde beaucoup de nourriture en conserve qu'elle a laissée dans la tente. Il reste en

contact avec elle en l'ayant régulièrement au téléphone, mais ses longs messages sur son répondeur le fatiguent et il fait régulièrement des remarques aigres à son sujet.

Ce jeudi 28 décembre, je me rends rapidement chez David pour lui proposer l'exercice d'ethnocomptabilité.

> 16 h 15. Je passe voir David avant le karaoké pour lui parler de l'ethnocomptabilité. Il semble comprendre tout de suite quels sont les tenants et les aboutissants d'un tel exercice, et il comprend aussi que cela implique de passer tout notre temps ensemble pour quelques jours. Il s'en réjouit. Je suis un copain et il peine à concevoir comment cela pourrait être problématique que je passe tout mon temps avec lui.
>
> Il commence de lui-même l'exercice en me parlant de petites bouteilles de propane posées à même le sol, face à lui. Nancy, une amie de Suzee qu'il connaît bien, lui a donné ces bouteilles pour avoir réparé quelque chose sur sa voiture. Quelqu'un d'autre lui a donné du café, alors il pourra se faire du café lorsqu'il aura récupéré sa cafetière auprès d'Harvey.
>
> Il me parle ensuite de son vélo qu'il a eu par Tommy[81], qui l'avait eu lui-même par Paul. Paul a vendu ce vélo à Tommy après en avoir trouvé un meilleur, mais finalement Tommy ne s'en est jamais servi et le vélo prenait la poussière dans un garage. Alors autant que David le récupère. Puis de cette tente qu'il a eue par Sandy. « *There's a story behind everything.* »[82], conclut-il.
>
> Il me rappelle que tout ce qu'il possède maintenant est le résultat de deux ans d'accumulation, depuis qu'il s'est fait voler son vélo dans une petite ville de Californie. Il avait tout perdu, si ce n'est son portefeuille qui était dans sa poche. C'était la dernière fois qu'il a dû mendier, chose qu'il dit ne faire absolument jamais.
>
> Lorsqu'il prend une bouteille d'eau vitaminée, il dit, juste avant de boire : « *Food bank!* » J'ai raté son passage à la *Food bank* ce matin, à laquelle il ne va qu'une fois par mois. Suzee lui a apporté un petit-déjeuner puis l'a emmené à la *Food bank* en voiture. David lui a laissé tous les légumes frais (que je retrouverai dans la moussaka préparée par Suzee pour le karaoké de ce soir). Selon lui, Suzee le nourrit beaucoup en ce moment, car elle se sent un peu coupable depuis ces quarante-cinq dollars dépensés sur ses *food stamps* à Blythe pour une moussaka[83]. Et, selon lui, elle a bien raison de se sentir coupable : « *I didn't eat for forty bucks of moussaka!* »[84].

[81] Ne pas confondre Tommy, que David et moi appelons aussi *Laughin' Tom* pour son rire caractéristique, personne qui a déjà été évoquée au chapitre 1, et Tom, le voisin de Suzee, appelé aussi *Stupid Tom* ou *Montana Tom*, selon l'humeur.

[82] « Tout a une histoire. »

[83] Voir supra introduction de la seconde partie.

[84] « Je n'ai pas mangé pour quarante dollars de moussaka ! »

David a un peu d'argent en poche. Trente dollars d'avance par Dean, l'ami de Nancy, pour les réparations sur la voiture de celle-ci. Et cinq dollars pour avoir remplacé l'ampoule d'un phare de la voiture d'Harvey. Il y a deux mois, David a remplacé une pièce compliquée sur la voiture d'Harvey. Cela lui a pris quarante minutes. Avant même de me dire combien Harvey l'a payé, il me dit qu'il a cherché sur Google combien demanderaient des garagistes pour de telles réparations : entre 350 et 450 $. Un prix fou, selon lui. Harvey l'a payé 100 $, et il considère que c'est déjà très bien payé pour ces quarante minutes passées sur la voiture. C'est avec des petites réparations sur les voitures qu'il arrive à avoir de l'argent de temps en temps.

Il m'indique cependant que nous devrions commencer l'ethnocomptabilité plutôt samedi, car demain sera un jour bien occupé : « *Since I have money, I gotta spend it!* »[85]. Il doit faire une lessive, acheter du tabac et régler d'autres choses. Tant mieux, commençons demain alors ! Mais il insiste : demain ne sera pas un jour « normal ». Il précise qu'il devra passer du temps à la bibliothèque pour valider ses *food stamps* sur internet, comme tous les six mois. Il pourrait attendre quelques jours pour le faire, puisqu'il a de la nourriture en stock, mais il préfère régler rapidement ce genre de choses. Je comprends qu'il soit curieux pour un clochard des États-Unis de voir l'université française payer pour que je le suive à la bibliothèque alors qu'il règle des affaires administratives, mais je lui rappelle que je suis là pour comprendre ce qui constitue la vie quotidienne dans le désert (« *everyday life in the desert* »).

[85] « Puisque j'ai de l'argent, il faut que je le dépense ! »

VENDREDI 29 DÉCEMBRE 2017

« *TODAY IS A GOOD DAY BECAUSE I HAVE MONEY TO SPEND!* »

Un café avec Suzee : « And today in David's life… »

7 h. Je me fais réveiller par la voix de David. Mon camping-car est garé à côté de sa tente et les murs sont épais comme du papier à cigarette. Je me lève et attaque le journal de terrain, comme tous les matins.

7 h 30. David sort de sa tente.

8 h 30. Je sors de mon camping-car alors que Suzee gare sa voiture près de la tente de David. Elle sort avec une cafetière pleine à la main. Alors que David lui roule une cigarette, elle demande si quelqu'un (comprendre, moi ?) peut aller chercher un enfant de deux ans en ville pour l'amener au camp de la *Hippie Mafia*. Je lui explique que je ne veux pas embarquer un bébé dans mon camping-car pour des raisons évidentes, ce qu'elle comprend. Elle pense ensuite à d'autres personnes à qui demander : Harvey, Nancy… mais elle reçoit finalement un texto de son employeuse qui lui dit qu'elle n'a pas besoin d'elle aujourd'hui pour le baby-sitting. Elle peut donc s'occuper elle-même de cet autre bébé, mais ce n'est pas franchement une bonne nouvelle parce qu'elle ne verra pas tout de suite les 75 $ que son employeuse lui doit.



Photographie 80. *Suzee passe chez David pour un premier café matinal. Décembre 2017.*

Lorsque je le prends en photo en train de se servir du café, David pousse un petit soupir et lâche, moqueur : « *And today in David's life… David pouring coffee!* »[86]

David m'a déjà fait par le passé des remarques vis-à-vis des photos. Pour lui qui se demande ce que je pourrais bien tirer d'une journée passée à le suivre, ces remarques révèlent peut-être une certaine aigreur vis-à-vis de sa vie : si se servir du café est tout ce qu'un chercheur français trouve digne de documenter, c'est bien que son existence est nulle et insignifiante.

Alors que Suzee se plonge dans son téléphone, David pense à voix haute à ce qu'il pourrait acheter pour dépenser les trente-cinq dollars. Il fait les comptes dans sa tête, car il doit bien veiller à tout dépenser aujourd'hui, sinon il achètera de l'alcool avec tout ce qui lui restera : « *One laundry, it's two beers!* »[87].

Suzee, qui regarde David se servir une deuxième fois du café, lui indique que s'il voulait tant de café, il aurait pu s'en faire lui-même, maintenant qu'il a du café et du gaz. Mais David n'a pas de cafetière, ce qui surprend Suzee. Il en avait bien récupéré une de Sandy, mais il l'a donnée à Harvey.

Elle lui demande de faire la vidange de sa voiture. Pas de problème pour David, mais il n'a pas d'huile : un Tom (probablement *Laughin'* Tom) l'a embarquée. Suzee soupire et s'exclame : « *Really ?!* »[88] Elle pousse un petit grognement caractéristique des moments où elle est exaspérée. « – *What? It's a yard sale here !* lui rétorque David en désignant tout le bazar qui traîne sur une bâche posée par terre à côté de sa tente. *You said you didn't need it! – I didn't need it, at this moment, it didn't mean I wouldn't use it!* »[89] Elle doit donc maintenant récupérer l'huile auprès de *Laughin'* Tom, qu'elle n'apprécie pas vraiment et qu'elle tente habituellement d'éviter.

Avant de se mettre en mouvement pour partir en ville, Suzee demande à David de lui rouler une troisième cigarette. Elle ne fume habituellement jamais de cigarettes roulées, mais elle n'a plus de cigarettes et doit aller à Parker pour acheter une cartouche dans la réserve indienne, moins chère qu'à Quartzsite.

9 h 25. David enfourche son vélo pour aller à la *Salvation Army* (l'Armée du Salut). Je dois le retrouver là-bas. Puisqu'il s'agit aussi de mesurer le temps et d'établir les agendas de ses journées, je ne souhaite pas le transporter partout en ville à bord de mon camping-car.

Je reste avec Suzee le temps qu'elle finisse sa cigarette. Elle n'ira pas à Parker aujourd'hui, et elle travaillera finalement au baby-sitting de 17 h à 19 h. Elle me propose de nous retrouver à ce moment-là pour un *firepit*.

---

[86] « Et aujourd'hui dans la vie de David… David qui se sert du café ! »

[87] « Une lessive, c'est deux bières ! »

[88] « Vraiment ?! »

[89] « – Quoi ? C'est un vide-grenier ici ! Tu m'as dit que n'en avais pas besoin ! – J'en avais pas besoin dans l'instant, je n'ai pas dit que je ne m'en servirais pas ! »

L'expédition quotidienne en ville : « Since I got money, I gotta spend it! »

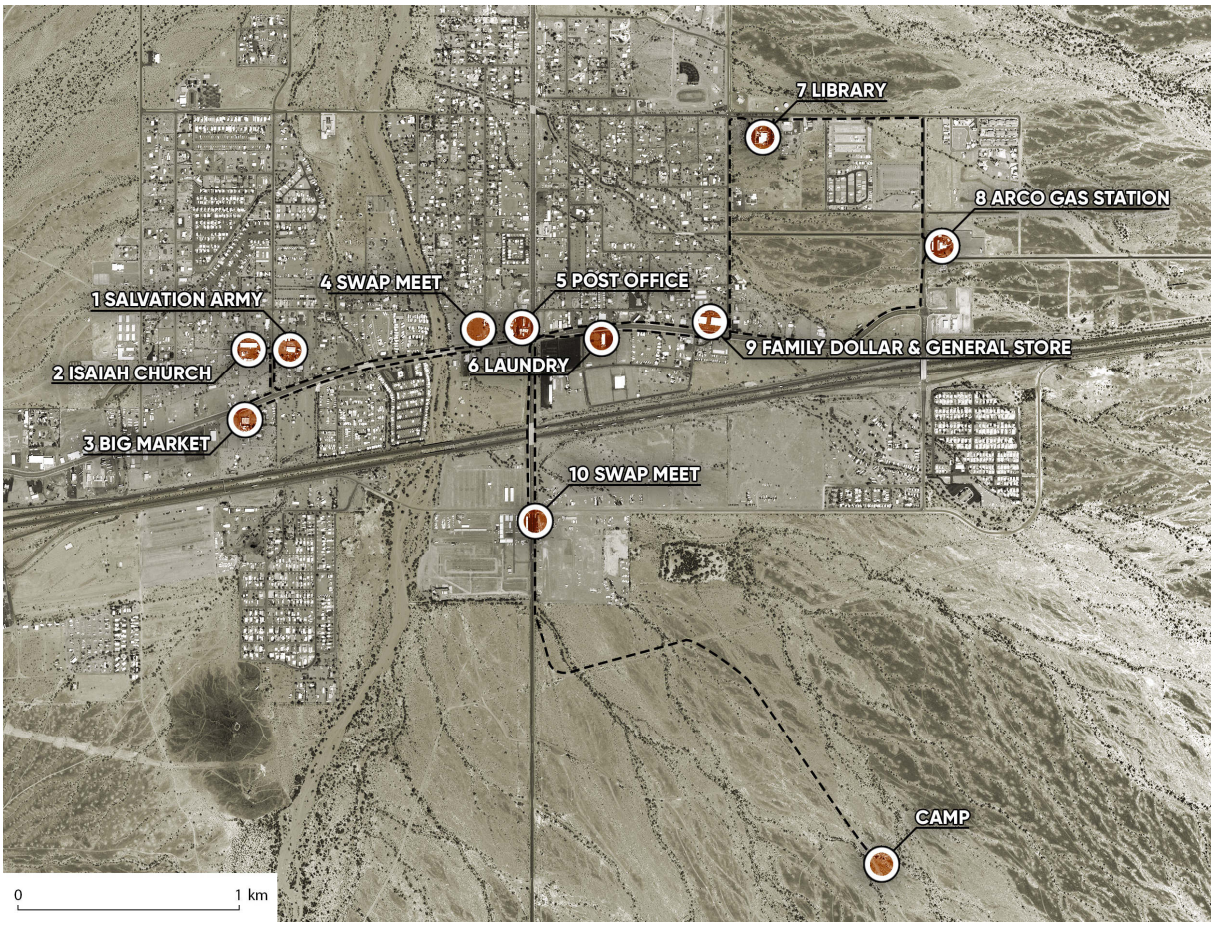


Figure 14. *Le trajet de David le 29 décembre.*

9 h 55. Je ne retrouve pas David sur le parking de la *Salvation Army*. Je l'attends quelques minutes avant de le voir sortir de la boutique. Il a bien vu mon camping-car arriver lorsque je me suis garé, mais il ne m'a pas attendu pour entrer. Je rouspète : « *I'm here to stalk you! If you want to help me, you shouldn't do things like that.* »[90] Il tourne les talons en lâchant un : « *Alright…* »[91] et se dirige vers *Isaiah Church*, de l'autre côté de la rue. Comme il a maintenant du propane, il souhaiterait y trouver une poêle. Cela l'aiderait à cuisiner, mais pas à dépenser son argent, puisqu'il ne la payerait probablement pas à Isaiah.

Nous sommes accueillis par un homme que David semble bien connaître. Mike est l'un des bénévoles qui font tourner ce grand lieu d'accueil des plus démunis. Une maison (deux mobil-homes assemblés) est installée au centre du très grand terrain. Sur le côté nord, un grand bâtiment en tôle contient l'Église à proprement parler, auquel est accolé un grand préau qui sert pour les repas du soir. En face, côté sud, une autre structure légère et ouverte contient un garage où des hommes remettent en état de vieilles voitures, ainsi qu'un lieu de

[90] « Je suis ici pour te pister ! Si tu veux m'aider, tu ne devrais pas faire des choses comme ça ! »

[91] « D'accord… »

convivialité pour les personnes qui souhaitent simplement passer du temps ici, où sont disposés des canapés, des coussins, des étagères avec des livres et une petite télévision. Sur le côté ouest de la parcelle, deux petits bâtiments en parpaing (des toilettes et des douches, interdites aux couples) et un plus grand bâtiment qui sert de recyclerie où les gens peuvent récupérer des vêtements. Lorsque David explique les raisons de ma présence à Quartzsite à Mike, ce dernier m'invite à revenir à partir de 17 h : il fait chaque soir cent couverts pour les plus pauvres et démunis qui se présentent à l'église, et je pourrais y rencontrer plein d'enquêtés potentiels. David lui explique que nous sommes ici pour trouver une poêle. Mike part en chercher une dans un débarras, mais revient bredouille quelques minutes plus tard. Il nous propose d'attendre une autre personne qui doit revenir dans une trentaine de minutes, mais David préfère partir : il pourra en emprunter une à Suzee, et il reviendra de toute façon bien assez vite à Isaiah.

10 h 5. Départ pour le magasin de l'autre côté de *Main Street*, le *Big Market*, pour acheter un gros paquet de tabac à pipe (moins cher que le tabac à rouler ou que les cigarettes) et deux paquets de feuilles. 11,80 $. Ce paquet de tabac durera précisément trois semaines. À ma surprise, le tabac ne semble pas être une énorme part du budget.

10 h 10. Départ pour le « *Hi Ali* » *swap meet* de *Main Street*. Il s'agit de la principale brocante dans le centre de Quartzsite, installée aux abords du croisement de *Main Street* et *Central Boulevard*. « *I may be able to find something there… Since I got money, I gotta spend it!* »[92].

10 h 20. David trouve une extension de poignée de vélo au premier stand du *swap meet* qu'il regarde. Il cherche pendant longtemps la deuxième parmi tout le bazar qui est installé en vrac sur les tables, mais il ne la trouve pas. Il est très déçu, deux belles extensions comme ça, pour seulement 2 $, ça aurait été parfait !

[92] « Je vais peut-être pouvoir trouver quelque chose là-bas… Puisque j'ai de la monnaie, il faut que je la dépense ! »



Photographie 81. *David, déçu de ne pas trouver la deuxième poignée de vélo. Décembre 2017.*

Nous continuons notre quête dans la brocante. Il regarde les prix de marmites en fonte à un stand d'ustensiles de cuisine, et pense à Suzee : 35 $, 58 $... « *I love her but… Well…! That's crazy!* »[1], dit-il en riant. Il regarde aussi les poêles en fonte, pour lui. Mais il n'en voudrait pas une en fonte, finalement : le temps que la poêle soit chaude, il n'aurait plus de propane ! Même s'il disait tout à l'heure que trouver une poêle à Isaiah ne lui permettrait malheureusement pas de dépenser son argent et dans le même mouvement d'éviter l'alcool, il considère maintenant qu'il ne devrait pas dépenser de l'argent dans une poêle parce que quelqu'un finira bien par lui en donner une.

Alors que nous marchons parmi les stands, il jase sur les personnes qui achètent des pneus ou des chambres à air en magasin, alors qu'ils n'auraient qu'à venir ici. Nous passons devant un stand de *cactus skeletons* : « *I'd rather go in the desert and pick one myself than spend a dime on that!* »[2] Il y va sans arrêt de son petit commentaire. Alors que je regarde un petit chameau en pierre, vendu 5 $, il me glisse : « *Ha ! Fifty cents in Mexico!* »[3]

David reste circonspect sur ce que je peux avoir à trouver en suivant un bonhomme comme lui : « *Aren't you bored yet?* »[4] me demande-t-il avec un sourire en coin. Je me

[1] « Je l'aime, mais… bon… ! C'est fou ! »

[2] « Je préférerais aller dans le désert moi-même pour m'en trouver un plutôt que dépenser un centime là dedans ! »

[3] « Ha ! Cinquante centimes au Mexique ! »

[4] « Tu ne t'ennuies pas encore ? »

contente de rire, je sais qu'il n'attend pas nécessairement de réponse de ma part. Et il enchaîne de lui-même : « *Today is a good day because I have money to spend!* »[1]



Photographie 82. *David cherche désespérément un moyen de dépenser son argent contre quelque chose d'utile. Décembre 2017.*

10 h 50. Nous profitons d'être à côté du bureau de Poste pour aller vérifier le courrier de Sandy. Celle-ci est partie en Californie pour s'occuper de sa sœur malade et c'est à David qu'elle a demandé de vérifier son courrier. Tous les habitants de Quartzsite, qu'ils vivent dans le désert ou dans la ville, reçoivent leur courrier aux boîtes postales, car il n'y a pas de facteurs ici. La raison officielle est la chaleur de l'été. La Poste consiste donc en un petit guichet dans la partie gauche du bâtiment, et un grand couloir comprenant des centaines de petites boîtes aux lettres dans sa partie droite. Pas de courrier pour Sandy, ce qui rassure David. Pas de nouvelle, bonne nouvelle : tout ce qu'elle pourrait recevoir comme courrier, ce sont des rappels d'impayés de frais d'hôpitaux.

11 h 5. Avant d'aller à la laverie, David fume une cigarette à l'ombre de mon camping-car. Il me dit que lorsqu'il aura de l'argent (c'est-à-dire, lorsqu'il touchera une pension de retraite dans deux ans), il s'installera dans un *RV park* en ville. Ce n'est pas cher de vivre ici à l'année parce qu'il fait 120 °F (49 °C) l'été. Mais pour ça, il faut des revenus pour payer la climatisation… Il prévoit d'occuper ses journées à réparer des vélos qu'il aura récupérés. À la fois par plaisir, et à la fois pour les vendre. Il est déçu de ne pas avoir pu dépenser son argent. Et ces poignées de vélo à 2 $, il aurait bien aimé les avoir. Départ pour la laverie.

[1] « Aujourd'hui est une belle journée parce que j'ai de l'argent à dépenser ! »

Il y a à la laverie, la « *Main Street Laundromat* », tous les habitants temporaires de Quartzsite qui n'ont pas de machine à laver. C'est l'un des lieux polarisateurs de Quartzsite où l'on croise toujours quelqu'un qu'on connaît. C'est un grand bâtiment en longueur qui est découpé en trois parties : les douches (8 $ pour vingt minutes), l'espace de buanderie avec une cinquantaine de machines, et un restaurant (burger à 8 $ hors taxes, ce qui n'est pas très cher pour un restaurant en ville).

Après avoir déposé son linge dans une machine, David m'invite à m'asseoir avec lui à l'extérieur du bâtiment, sur deux chaises en plastique qui traînent là. Il me dit qu'il ne dépenserait jamais huit dollars dans une douche. Et qu'est ce qu'il ferait de ces huit dollars plutôt ? Une lessive ! Et acheter un gallon d'eau pour se laver lui-même. Il y a deux mois, il a lavé son sac de couchage dans l'une des grosses machines à laver. Ça lui a coûté 5,5 $, ce qu'il considère comme beaucoup.

Il me parle ensuite de Quartzsite et de ce qu'il en pense. Beaucoup de commerces ferment, Quartzsite est beaucoup moins dynamique qu'il y a dix ans. Il ne comprend pas qu'il n'y ait pas de vétérinaires ici, avec toute cette population de chiens ! Il me dit que lorsque l'État a fait le comté de La Paz il y a une trentaine d'années, il avait hésité entre Quartzsite et Parker pour le chef-lieu. C'est finalement Parker qui a eu le titre, et le Walmart avec…

12 h 30. Il écrit à Suzee pour avoir de ses nouvelles et pour savoir si elle travaillera aujourd'hui ou non. Elle le rappelle et ils s'indiquent juste où ils sont et ce qu'ils font. On apprend simplement que Suzee est en train d'acheter du fromage.

12 h 55. Arrivée à la bibliothèque. Celle-ci est une partie d'un grand bâtiment qui comprend aussi la mairie. Le grand hall fait office de salle de conseil. De nombreux sièges pliants sont installés face à un très grand bureau où s'installent les membres du conseil municipal. Deux grands drapeaux servent comme unique décoration, un drapeau des États-Unis, bien entendu, et un drapeau blanc avec l'emblème de la ville de Quartzsite. À gauche, la porte pour les toilettes. À droite, l'entrée de la bibliothèque et le guichet d'accueil de la mairie. David part dans la bibliothèque pour trouver un ordinateur en libre service. Pour ma part, je m'installe dans une petite salle commune de la bibliothèque où viennent les personnes qui ont leur propre ordinateur. Je viens souvent dans cette bibliothèque pour sauvegarder mon travail sur internet. J'y retrouve aujourd'hui les têtes habituelles : de nombreux habitants temporaires, mais aussi probablement permanents, n'ont pas accès à internet et viennent en profiter à la bibliothèque. C'est le Wifi qui fait de la bibliothèque un lieu central où l'on croise toujours quelqu'un qu'on connaît. Et ça ne manque pas : je croise Marc, un enquêté très investi dans mon travail, qui m'a beaucoup aidé lors de mon terrain précédent. Il me parle du rassemblement où nous devons nous rendre ensemble dans quelques semaines (le RTR, le rassemblement du fameux Bob Wells qui attire tant de monde[1]). Je croise aussi Archie, un ami de Suzee, avec qui nous parlons de Slab City. Il se rend très souvent à Slab City, c'est aussi

[1] Voir *supra* chapitre 2, section 2.

un habitué du Burning Man. Je lui demande s'il n'était pas à cette soirée Burning Man à Slab City, deux ans auparavant, où j'avais bien failli y rester. Mais non, il m'indique qu'il n'a pas pu être à Slab City à cette époque[1].

14 h 20. Je retrouve David énervé. Ce qu'il pensait pouvoir faire sur internet a en fait nécessité un coup de fil infructueux : « *Fucking bureaucracy!* »[2] Il revient ensuite sur ce jugement après avoir décoléré un peu : puisqu'on lui donne près de 1200 $, c'est peut-être normal qu'il galère un petit peu au téléphone. Il essaye ensuite de télécharger un audiobook sur son téléphone, mais il n'y a plus assez de place. Sa patience épuisée par les appels pour les *food stamps*, il préfère abandonner. Après être allé aux toilettes, il me dit partir pour la station essence Arco pour acheter une bière. C'est là que sa bière (forte) favorite, la *Steel Reserve*, est vendue le moins cher.

14 h 35. Je retrouve David à Arco. Il doit ensuite passer au *Family Dollar* pour acheter de la margarine à 1 $. S'il n'a que ça à y faire, alors je le retrouverai à son camp.

Retour dans le désert : « Today was a good day! »

15 h 15. David arrive à son camp. Il est suant, mais a un grand sourire : il a trouvé des poignées de vélo ! En revenant du magasin, il est passé devant un petit *swap meet* au croisement de la *95* et de *Khuen Street*. Il a vu un brocanteur qui avait quelques vélos en contrebas de la rue. Il lui a demandé s'il avait des poignées. Oui. Qu'il les montre ! Pour combien ? 3 $. Vendues ! Il me raconte l'histoire avec beaucoup d'entrain. Selon lui, ces poignées sont parfaites, et même encore mieux que celles de la première brocante de ce matin, qui étaient en fait trop courtes. Dans mes souvenirs, la poignée de ce matin n'était pas plus courte… mais il en est en tous cas content. Je retrouve là le côté utilitariste, comme il se désigne lui-même, de David : il est ravi d'avoir pu se procurer quelque chose qui va vraiment lui servir.

Il s'ouvre une première bière lorsque nous commençons à faire les comptes de la journée. Il n'y avait pas de margarine *Family Dollar* alors il est allé au *General Store* juste à côté. « *There's eight dollars something left in my wallet*. »[3], conclut David. Les comptes sont donc bons.

Paul, un habitué du karaoké que je connais bien et qui habite à côté de chez David[4], apparaît pour m'offrir un collier avec une queue de serpent à sonnette, que lui et Donnie ont tué il y a quelques jours. Comme à son habitude, il disparaît aussitôt.

---

[1] Lors de mon premier voyage de terrain exploratoire, lors du master 2, j'ai suivi un enquêté jusque Slab City, ce grand squat libertarien réputé parmi les *snowbirds*. Une entrevue avec des chiens et un ravin lors d'une nuit sans lune mit prématurément fin à ce voyage.

[2] « Putain de bureaucratie ! »

[3] « Il me reste huit dollars et quelques dans mon portefeuille. »

[4] Voir *supra* introduction du chapitre 2.

15 h 50. Suzee arrive. Elle a récupéré 80 $ de son employeuse, plutôt que les 75 $ prévus. Mais elle doit en fait payer les adolescentes à qui elle sous-traite le baby-sitting, à hauteur de trente ou trente-cinq dollars. Ce n'est donc pas 80 $ pour elle. Je me rends compte en l'écoutant que je ne tiendrai jamais l'ethnocomptabilité de front avec les deux. Tant pis, je dédierai mes journées à l'un ou l'autre, plutôt que d'essayer de faire l'équilibriste. Je ne pourrai pas faire plus qu'une simple comptabilité si je ne passe pas mes journées avec Suzee.

Elle donne sans mot dire une boîte de *chili con carne* à David. Après vérification le lendemain, il s'agira de son unique repas de la journée. Suzee s'allume une (vraie) cigarette : Harvey lui a donné un paquet ce matin, juste après que je suis parti. Pourquoi ça ? « *Just after you guys left, Harvey pulled in and he gave me a pack of cigarettes. 'Cause yesterday I said I'm giving my tobacco away to Shelly and I'm running out of cigarettes.* »[1]

15 h 55. Nancy gare sa voiture devant la tente de David. Elle donne une cartouche de cigarettes à Suzee et repart presque aussitôt, sous les moqueries de David concernant son style vestimentaire… soigné ! Suzee part elle aussi dans la foulée.

David me conte une histoire qu'il lui est arrivé sur la route. Alors qu'il roulait en vélo le long d'une *interstate*, il a trouvé un téléphone par terre. Il a appelé le dernier numéro de la liste d'appels et a retrouvé le type au bled suivant. Pour le remercier, il lui a donné 50 $, ce que David a accepté. Morale de l'histoire : David n'a pas été obligé de rendre le téléphone, et il l'a fait sans aucun espoir de rétribution. Quant à l'étourdi, il n'a pas été non plus obligé de lui donner de l'argent, et pourtant…

17 h. David parle de préparer à manger pour la première fois de la journée. En regardant ses nouvelles poignées de vélo posées par terre devant lui, il dit : « *It was a good day*. »[2]. Nous continuons à discuter, notamment des villes que nous avons visitées aux États-Unis. Il n'aime pas du tout les grandes villes et peine à chaque fois à dire quelque chose de positif sur une ville qu'il a visitée.

17 h 30. C'est la fin de la journée d'observation pour moi. Il me reste énormément de travail sur le journal et j'ai le vertige en y pensant. David insiste pour que je reste, mais je sais que le journal sera infernal. Je le salue et m'installe dans mon camping-car, à quelques mètres de sa tente. Je m'assieds à mon bureau, devant la fenêtre qui donne sur la tente de David. Je travaille jusqu'à 21 h 30. Durant tout ce temps, David ne bouge pas de sa tente, et je l'entends parler tout seul en buvant ses bières, et va se coucher à 21 h.

[1] « Juste après que vous soyez partis, Harvey s'est pointé et m'a donné un paquet de cigarettes. Parc'qu'hier j'ai dit que je donne sans compter du tabac à Shelly et que je n'ai plus de cigarettes. »

[2] « C'était une bonne journée. »

Comptes des échanges

11,80 $	Tabac (Big Market)	3 semaines de durée de vie.
4,50 $	Laverie	
3,00 $	Poignées de vélo (Flea Market)	L'acquisition qui fera une « belle journée ».
6,30 $	2 bières « Steel Reserve » 1,24L à 8,1 ° (Arco Gas Station)	Lorsque nous faisons le point, David dit avoir dépensé 5,70 $, car les bières sont à 2,85 $ (« *I spent $5.80… No, $5.70, they're 2.85 a piece* »). Le prix à 2,85 $ par bière n'est pas une déduction du total, mais l'inverse : il déduit le total du prix affiché d'une bière, c'est-à-dire le prix hors taxes. Il est très courant que les États-uniens fassent l'impasse sur les taxes.
1,30 $	Margarine (General Store)	
26,90 $	**Total**	
Don de Suzee	Conserve de *Chili con carne*	Son unique repas de la journée.
Don de Suzee	Café	
Don à Suzee	3 cigarettes roulées	

Sur la difficulté de se séparer de sa monnaie et sur la dépendance à l'économie marchande

Une première image de la ville se dessine concernant David. Une grande partie des lieux sont visités ce jour du fait qu'il a exceptionnellement de la monnaie[1]. La ville serait donc un lieu de consommation, un lieu où il est possible d'échanger la monnaie acquise dans le désert contre des marchandises, que ce soit des choses utiles pour son vélo ou de l'alcool. Cependant, la monnaie est pour David une source de très grande tension. Il ne veut en manquer (« *I don't like to be broke* »[2]). Pourtant, étant donné son alcoolisme prononcé, David considère nécessaire de dépenser en urgence toute la monnaie qu'il possède, car il sait qu'il boira tout ce qu'il ne dépensera pas : il a ce jour déboursé 6,3 $ pour deux bières fortes qu'il boira le soir même, seul. Cette menace de l'alcool plane sur toute sa virée en ville, et elle se fait la plus pressante lorsqu'il est au *swap meet*, lieu qui peut potentiellement lui permettre de se séparer de son argent. Mais il a pourtant une très grande difficulté à dépenser cette monnaie, pour cinq raisons.

Premièrement, il ne se nourrit que très peu et achète rarement de la nourriture pour lui, comme il l'évoque à la fin de la journée, alors que nous faisons les comptes :

[1] 7 lieux sur 10 : *Salvation Army, Big Market, Hi Ali Swap Meet, Laundry, Arco Gas Station, Family Dollar & General Store, Khuen Street Swap Meet.*

[2] « Je n'aime pas être fauché. »

> « **David** – *I've a really hard time spending money on food. 'Cause I spent the time with the bureaucracy! [laughter] So I don't have to spend real money! I mean… 1200 dollars, I get 194 dollars a month… food stamps.*
> **Froggy**[1] – *194 dollars?*
> **David** – *And… I usually have… that's more than enough for me.*
> **Froggy** – *Really?*
> **David** – *Yeah… I don't spend that much money on food for me… People feed me half the time. I'll go down there and eat sometimes and…*
> **Froggy** – *Isaiah Church, you mean?*
> **David** – *Yeah. I'll go down there and eat a few times a week. Sometimes, I don't know… sometimes I don't. Suzee feeds me a lot. That's why I don't have any problem, you know… That's why I don't go… buying food and all.* »[2]

Il considère soit que Suzee sera là pour le nourrir – sans avoir nécessairement à le lui demander : se présenter chez elle peut suffire – soit qu'il peut aller à *Isaiah Church* qui sert un repas gratuit tous les soirs. La nourriture n'est jamais une source d'inquiétude lorsqu'il vit à La Posa, et ce n'est donc pas pour cela qu'il dépensera de l'argent. De plus, il a récupéré une trentaine de boîtes de conserve de nourriture par Sandy.

Deuxièmement, il n'achète rien pour autrui. Il a bien pensé à regarder une marmite pour Suzee, mais elle était hors de prix. De toute manière, les seules dépenses qu'il envisage réellement pour Suzee sont en *food stamps* et non en monnaie.

Troisièmement, il a beaucoup de difficulté à acheter quelque chose pour lui-même, car il ne souhaite dépenser de la monnaie que de manière utile. Il est très pointilleux sur ce qu'il accepte d'acheter, et le travail d'inventaire, fait le jour suivant, montre qu'il n'achète que des choses qu'il gardera et qui viennent avec lui sur le vélo[3]. Même concernant son vélo, David peut chercher longtemps quelque chose avant de se décider à acheter le meilleur de ce qu'il peut s'offrir.

---

[1] Pour rappel, dans le but de me différencier de David, j'utilise mon pseudonyme donné par les enquêtés dans tous les verbatim et tableaux.

[2] « **David** – J'ai vraiment de la difficulté à dépenser ma monnaie pour de la nourriture. Parc'que je perds tout mon temps avec la bureaucratie ! (rire) Alors j'ai pas à dépenser d'argent ! Je veux dire… 1200 $, je touche 194 $ par mois de… bons alimentaires.
Froggy – 194 $?
David – Et… J'ai, d'habitude… c'est plus que suffisant pour moi.
Froggy – Vraiment ?
David – Ouais… Je ne dépense pas tant que ça en nourriture pour moi… Les gens me nourrissent la moitié du temps. J'vais là-bas et je mange des fois, et…
Froggy – A Isaiah Church, tu veux dire ?
David – Ouais. J'vais là-bas pour manger quelques fois par semaine. Des fois, je sais pas… des fois, je n'y vais pas de la semaine. Suzee me nourrit beaucoup. C'est pour ça que j'ai aucun problème, tu vois… C'est pour ça que... je n'achète pas de la nourriture et tout. »

[3] Voir *infra* « L'inventaire des possessions de David au 30 décembre 2017 ».

> « *When I replace something, I try to buy the best thing that I can afford! Believe me, you're not gonna find any of those stuff I might buy at Walmart! I don't… I try to stay away from Chinese stuff that you know will gonna fail sooner way… I like stuff… I don't mind spending the money, if I got 50 bucks and I need something that I can buy like, for 20 dollars or I could buy it for 50 dollars, I'd rather spend the 50 dollars… so it will not be broke again [...] And so far that… that philosophy has worked out for me : if you buy good stuff it won't fail you whenever you need it.* »[1]

Quatrièmement, même s'il dit qu'il doit trouver un moyen de le dépenser, David ne souhaite pas à proprement parler dépenser son argent. Dépenser cet argent est une obligation vis-à-vis de l'alcool plus qu'un véritable souhait. Les extensions de poignées illustrent bien cette contradiction. Le fait que les poignées coûtent si peu est un argument pour s'y intéresser, alors qu'il n'a pourtant pas d'économies à faire, puisque toute sa monnaie *doit* disparaître.

Cinquièmement, il ne souhaite pas dépenser sa monnaie pour quelque chose qu'il pourrait trouver dans le désert, en l'occurence, à peu près tout objet qui ne concernerait pas son vélo. En effet, l'importance des dons dans les *paysages de possibilités*[2] des échanges économiques de David vient radicalement déplacer sa comptabilité en dehors du marché traditionnel : il évaluer presque toujours ce qu'il dépense au regard de la possibilité du gratuit. Mais, « gratuit » seulement dans le vocabulaire de l'échange marchand. En effet, la mise en équivalence universelle par l'argent, qui fait d'une lessive deux bières, est perturbée par le désert de La Posa où les échanges de biens ne se mesurent pas en argent. Ainsi, les dons du désert sont toujours gagnants puisque lorsque David est dans la brocante et qu'il utilise les termes de la pensée marchande, les dons, qui sont pensés comme référence d'évaluation, sont toujours « gratuits ». Cette référence d'évaluation « gratuite » permet à David d'avoir une *ligne de conduite* qui prend de biais l'économie marchande régulière de la ville de Quartzsite.

> « Des lignes de conduite s'orientent par rapport à ces paysages [de possibilités]. Elles sont familiarisées avec les lieux et moments de confrontation des pouvoirs d'achat, des pouvoirs de vente, des systèmes d'échanges non monétaires, des domaines de disponibilité et de gratuité. Ce qu'on appelle abstraitement "le marché" devient concrètement des marchés, des concentrations d'occasions de rencontres pour transactions, n'occupant elles-mêmes qu'une partie des paysages, localisées parmi des possibilités plus larges d'interaction. Le secteur dit économique n'est plus cloisonné selon sa définition courante, l'univers des actions ne sépare pas

[1] « Quand je remplace quelque chose, j'essaie d'acheter le meilleur truc que je puisse me payer ! Crois-moi, tu ne pourras pas trouver l'un de ses trucs à Walmart ! Je ne… J'essaie de ne pas m'approcher des trucs chinois dont tu sais qu'ils vont péter rapidement… J'aime les trucs… Ça ne me dérange pas de dépenser de l'argent, si j'ai 50 dollars et si je dois m'acheter un truc que je peux avoir pour 20 $ ou bien que je pourrais acheter pour 50 $, je préférerais dépenser 50 $... Comme ça, ça ne cassera pas à nouveau. […] Et jusque là cette… cette philosophie a bien marché pour moi : si tu t'achètes de bons trucs ils ne te lâcheront pas au moment où tu en auras besoin. »

[2] A. Cottereau et M. M. Marzok, *Une famille andalouse*, *op. cit.*, p. 11.

> nécessairement l'économie, la politique, la morale, la religion et les domaines de sociabilité. » [1]

Ainsi, la certitude de recevoir un don d'autrui rend de fait impossible l'achat d'un objet courant comme une poêle. Combien serait-il prêt à dépenser en ville pour une poêle ? Zéro dollar, car il en aurait une gratuite dans le désert. Cependant, concernant un objet spécialisé comme des poignées de vélo, la possibilité des dons du désert de La Posa n'entre pas en compte, car David ne pense à personne qui pourrait lui en fournir. C'est pour cette raison que les poignées de vélo sont une bonne occasion de dépenser cet argent dont il doit se débarrasser, elles sont une potentielle dépense *utile*, et représentent pendant de longues minutes, à la brocante, un important enjeu (et, à terme, l'enjeu principal de la journée).

Le désert de La Posa est donc pour David un moyen de s'extraire des nécessités matérielles impliquées par la consommation par l'argent, et de compter autrement ce dont il a besoin. Des pans entiers de ce qu'il acquière (principalement les biens matériels non consommables) n'entrent pas dans la logique marchande, ou alors celle-ci est tempérée par les différents *paysages de possibilités*. Ceci l'amène à avoir un rapport adouci à l'économie marchande, puisqu'il n'est pas dans l'absolue nécessité d'en dépendre.

[1] *Ibid.*

SAMEDI 30 DÉCEMBRE 2017

« *THE GLOVES DEFINITELY GO ON THE BIKE!* »

La matinée chez David : « Here… money coming in! »

8 h 45. David montre un premier signe de vie. Je sors le rejoindre. Il s'est réveillé il y a longtemps déjà, mais le matin, il préfère rester dans son lit à écouter des livres au chaud. Il prépare le café sur sa petite gazinière posée à même le sol. Il a déjà écrit un texto à Suzee parce qu'il a besoin d'elle pour acheter de l'eau. Il ne lui reste plus qu'un gallon et il compte se servir d'au moins la moitié pour réparer une chambre à air crevée.

Plutôt que d'acheter des gallons[1], les habitants du désert remplissent généralement leurs gallons vides à des bornes installées devant les magasins en ville. Le gallon d'eau est ainsi à 0,25 $ au lieu de 1 $. Cela donne généralement lieu à des expéditions pour remplir plusieurs gallons par personne, et ce n'est pas quelque chose que David fait à vélo. Il a donc besoin de Suzee pour se déplacer avec tous ses gallons.

9 h. Harvey se présente chez David. Pour avoir fait son entretien chez lui l'année dernière, je sais qu'il peut voir le camp de David depuis la petite fenêtre qui est contre le fauteuil sur lequel il est toujours installé. Il devait probablement attendre qu'il y ait du mouvement pour venir, parce qu'il a quelque chose à demander à David. La connexion d'un phare arrière de son *fifth-wheel* ne fonctionne pas, apparemment du fait de la batterie de sa voiture, et il ne veut pas aller voir un garagiste pour ça : « *I don't want to pay someone in town. I'm a cheap fucker.* »[2] C'est donc une mission pour David. « *Here… money coming in!* »[3] me glisse-t-il. Sans avoir entendu la remarque de David, Harvey me lance, sourire en coin : « *That must be part of your gift economy, right?* »[4], sans que je sache s'il parle du service que va lui rendre David ou de la monnaie qu'il s'apprête à lui donner.

---

[1] Le terme « gallon » désigne à la fois le contenant et le contenu, soit un bidon d'un peu moins de 3,8 litres d'eau.

[2] « Je ne veux pas payer quelqu'un en ville. Je suis un radin. »

[3] « Et voilà… de l'argent qui rentre ! »

[4] « Ça fait probablement partie de ton économie de dons, n'est-ce pas ? » Harvey fait référence à un article en anglais que j'ai publié entre mon deuxième et mon troisième terrain et que j'ai largement diffusé auprès de mes enquêtés. Cet article n'a, par ailleurs, produit que deux types de commentaires de la part des concernés : tous étaient contents ou honorés de voir un témoignage de leur vie quotidienne publié dans leur langue, mais chacun a contesté le pseudonyme que je lui ai attribué. David Frati, « Snowbirds' Gift Economy in the Arizona Desert », *Metropolitics*, 2017.



Photographie 83. *Harvey dans son fifth-wheel. Janvier 2017.*



Photographie 84. *Le contraste entre les habits de David et Harvey est flagrant. Ce dernier a plus d'argent et cela se voit. Décembre 2017.*

Harvey est aussi venu avec un petit sachet en plastique pour récupérer des raisins secs que David a obtenu à la *Food bank* et dont il n'aura pas usage. Une fois Harvey parti, je demande à David s'il lui a parlé d'argent pour cette réparation de phare. Non. Généralement, les gens le payent plus que ce qu'il considère lui-même comme étant le prix juste, alors il ne parle jamais de prix…

9 h 20. David reçoit un texto de Suzee : « *Do you want black bean soup?* »[1]. Il ne comprend pas bien ce que signifie la requête, mais conclut qu'il s'agit d'une invitation pour le petit-déjeuner, chez elle. Il répond : « *We'll bring the ham, what do you think?* »[2].

9 h 30. Suzee arrive au volant de sa voiture. Elle donne deux boîtes de conserve de *black bean soup* à David. Elle prend à peine le temps de se poser avec nous, car elle doit aller en ville pour remplir des gallons, les ramener, et retourner ensuite en ville pour le baby-sitting à 10 h 30. David lui demande de remplir deux gallons d'eau pour lui.

9 h 50. David entame les travaux sur son vélo. En installant sa chaise devant son vélo, il me dit : « *Well… I got eight bucks. I gotta think about how I could spend these eight bucks otherwise I'm gonna buy beers.* »[3].



Photographie 85. *David s'empresse d'installer ses nouvelles extensions de poignées. Décembre 2017.*

[1] « Tu veux une soupe de haricots noirs ? »

[2] « On ramène le jambon, qu'est ce que tu en penses ? »

[3] « J'ai huit dollars. Je dois réfléchir à comment dépenser ces huit dollars sinon je vais m'acheter de la bière. »

> Il aimerait acheter de la *data* pour son téléphone afin de ne pas dépendre totalement du Wifi de la bibliothèque municipale, mais il doit au minimum acheter 1 Go pour 11 $, et il trouve ça un peu cher. Il a fini son crédit hier en écoutant un match, et il a d'ailleurs raté les cinq dernières minutes faute de crédit. Il aurait pu aller chez Harvey regarder le match, mais ça voulait dire passer du temps avec Harvey. Et ? « *And… well… He's not my favorite guy around.* »[4].

David, qui se dit chrétien, juge d'un œil très sévère les mœurs d'Harvey concernant les femmes. Malgré leur apparente proximité et la gentillesse d'Harvey à l'égard de David, ce dernier fait régulièrement des commentaires dans le dos d'Harvey concernant son rapport à la gent féminine. David méprise le fait qu'Harvey fréquente une nouvelle femme quelques jours seulement après avoir cassé le pied de Lisa.

> 10 h 10. Suzee passe en coup de vent pour déposer l'eau à David. Elle s'apprête à travailler douze heures (de 10 h 30 à 22 h 30). De manière générale, je ne veux pas interférer avec les actions de David et Suzee. Je n'ai donc pas demandé à Suzee de me prendre un gallon d'eau même si j'en ai besoin. Comme David a prévu de vider sa tente pour tout nettoyer, je décide d'aller en ville pour acheter de l'eau. Seulement voilà, David me tend un billet de 5 $ et me demande de lui prendre une bière au passage. Tant pis, j'interférerai : après tout, même si je suis ethnographe, je fais partie de son entourage le plus proche. Il m'indique précisément quelle bière acheter : la *Steel Reserve*, une bière à 8,1 ° dans une grande bouteille en plastique à 2,85 $+tx à la station Arco. On peut trouver cette bière ailleurs en ville, mais elle est généralement vendue pour 3,25 $+tx.

Le travail d'inventaire avec David

> 10 h 40. De retour chez David. Je lui indique que j'ai trouvé sa bière au bon prix au *Roadrunner market*, ce qui le surprend. Il a eu le temps de vider toute sa tente et d'installer toutes ses affaires sur une grande bâche dépliée par terre.
>
> Nous discutons assis devant sa tente. Il évoque Sandy qui, avant de partir en Californie il y a quelques jours, a été voir le *ranger* du BLM pour lui demander si David pouvait rester vivre sous son *pass* même si elle partait. Bien entendu, ça n'a pas plu au *ranger* qui considérait déjà faire des largesses en autorisant Sandy à « héberger » David lorsqu'elle est là. Alors, absente… c'est non. David considère que si Sandy n'avait pas fait tout ce foin (« *drama* ») auprès du *ranger*, il aurait pu passer entre les mailles. Sandy, qui s'est sentie un peu fautive, a donc payé la moitié du *pass* de David. Il a pu payer l'autre moitié grâce à une amie du Texas (une autre Susan) qui lui a avancé de l'argent. Il la remboursera quand il ira là-bas l'été prochain, et il n'a pas de souci à se faire à ce sujet d'ici là.

[4] « C'est pas le gars que je préfère ici. »

Il évoque ses conditions de vie lorsqu'il est arrivé à Quartzsite en septembre. Il en avait assez de ne pas avoir de confort : « *I needed a chair, a stove… and a tent to put my things in it.* »[5]. Une chaise et des plaques, voilà ce qui fait maison. Sandy l'a aidé financièrement à se procurer toutes ces choses dont il avait besoin. Ce qu'il lui manque vraiment maintenant, c'est un tapis ou un carré de moquette devant sa tente pour éviter de constamment ramener de la poussière à l'intérieur. À force d'être sur sa chaise devant sa tente, la terre est devenue du sable fin, ce qui n'arrange rien. Sa tente est pleine de sable et c'est pour cela qu'il souhaite la nettoyer aujourd'hui.

Nous parlons ensuite de Flagstaff, en Arizona, où il ne veut plus aller en raison des Indiens qui, paraît-il, sont toujours trop bourrés. Ils n'ont pas le droit de boire dans leur réserve alors ils viennent à Flagstaff pour picoler, mais ils ne tiendraient pas bien l'alcool. Il me parle ensuite de son rapport à l'alcool. Quand il est sur la route, il ne touche pas à une goutte d'alcool. Par nécessité de survie, avant tout.

> « *When I go on a ride I don't drink alcohol. Not at all! When I'm sitting here doing nothing, oh yeah I drink like a fish! Yes! You might not be getting the great… when I'm riding, I never drink because you have to have your wits about you… you have to have all your senses because when you're riding, you gotta know when somebody's getting ready to pass you… you can hear you know… your reflexes have to be good, you know. When I'm on a trip I don't drink at all. Not at all. When it comes time to leave here, I'll stop.* »[6]

Il ne se met à boire que lorsqu'il se pose quelque part, c'est-à-dire soit quand qu'il est installé quelque part depuis environ deux semaines, soit quand il sait qu'il va y rester longtemps, comme c'est le cas avec Quartzsite par exemple. D'ailleurs, la première chose qu'il a faite lorsqu'il est arrivé en septembre cette année, c'est de s'acheter une bière.

11 h. Nous profitons d'avoir tous ses biens posés devant sa tente, bien rangés sur une bâche, pour faire ensemble l'inventaire de tout ce qu'il possède[7].

13 h. Je vais tout de suite coucher sur le papier toutes les notes prises durant l'inventaire, assis à la table de mon camping-car, à côté de la fenêtre donnant directement sur le camp de David. Je repasse quelques fois lui demander des précisions ou des corrections, alors qu'il range ses affaires et sa tente en buvant une bière.

14 h 30. Après avoir fait l'inventaire pendant deux heures et après avoir tout de suite tout mis sur papier, et puisque David ne fait rien d'autre à faire que de ranger sa tente et que Suzee travaille, je pars en quête d'un entretien auprès d'autres enquêtés, Gary ou Mark et Sheila. Lorsque je me mets en route, David me demande de lui ramener une bière, la première

[5] « J'avais besoin d'une chaise, de plaques de cuisson… et d'une tente pour mettre mes affaires dedans. »

[6] « Quand je pars en voyage sur le vélo, je ne bois pas d'alcool. Pas une goutte ! Quand je suis assis ici à ne rien faire, ha ça oui je bois comme un trou ! Ouais ! Tu ne vas peut-être pas voir le plus… Quand je suis en vélo, je ne bois jamais parce que tu dois avoir tout ton esprit… tu dois avoir tous tes sens quand tu fais du vélo, tu dois sentir comme quelqu'un s'apprête à te doubler… Tu peux entendre, tu sais… tes réflexes doivent être bons, tu sais. Quand je voyage, je ne bois pas du tout. Pas du tout. Quand je m'approche du départ, j'arrête. »

[7] Voir *infra* « L'inventaire des possessions de David au 30 décembre 2017 ».

étant maintenant presque vide. Mais je ne vais pas en ville. Ha, il ira lui-même alors. Je lui rappelle de bien noter tout ce qu'il dépense.

Je rencontre bien Gary près de chez lui, alors qu'il jette ses poubelles, mais il a d'autres projets pour moi : nous allons rejoindre Sally et Allison au *Beer Belly's*, un bar temporaire qui n'existe que le temps de la saison, à Tyson Wells, le quartier où a lieu le grand évènement du *RV show* et des marchés aux pierres précieuses. Pendant que je suis avec Gary et les autres au *Beer Belly's*, David fait un tour en ville pour s'acheter une bière. Il part à 15 h et revient à 16 h. Il rencontre trois personnes sur son chemin : un certain Ray au *Campground hosts office* d'où il a récupéré une paire de sandales neuves, un ami au *Roadrunner Market* où il se rend pour acheter une bière (il va là plutôt qu'à Arco, car je lui ai dit que ses bières à 8 ° y sont vendues 2,85 $+tx), et Tommy qui est chez Donnie. Cette excursion lui prend un quart d'heure de vélo pour aller jusqu'au *Roadrunner Market*, un quart d'heure pour revenir, et il passe en tout trente minutes à papoter avec ces trois personnes. Il mange une conserve de *black beans* que Suzee lui a donnée, car il n'a pas envie de cuisiner.

Fin de l'alcool, fin de journée

21 h 20. Je passe devant chez David. Suzee est installée sur une chaise près de la tente, et David est couché à plat ventre, sur les coudes, la tête dépassant de la tente. Suzee a fini le travail à 21 h au lieu de 22 h 30 et est passée voir David sur le chemin du retour. Quant à lui, il est particulièrement attaqué par les deux bières fortes et sa diction n'est pas très claire… Nous ne restons que cinq minutes, puis je suis Suzee jusque chez elle.

Comptes des échanges

3,15 $	Bière	Qu'il est allé chercher lui-même (Roadrunner).
3,15 $	Bière	Que je suis allé chercher.
6,30 $	Total	
Don de Suzee	2 conserves de haricots	Pas de raisons évoquées.
Don de Suzee	2 gallons d'eau	Suzee a fait le déplacement qu'il aurait fait sinon, elle a donc payé.
Don de Suzee	Café et cafetière	Suzee a payé 4 $ le café.
Don de Tom	Une bière	Tom, le voisin de Suzee, passait par là et lui a donnée.
Don de Ray	Une paire de sandales	Des gens l'ont laissé au BLM office.
Don à Froggy	Téléphone portable	Il ne s'en sert plus, poids inutile sur le vélo.
Don à Harvey	Raisins	Ne sait pas quoi faire de tant de raisins.

L'INVENTAIRE DES POSSESSIONS DE DAVID AU 30 DECEMBRE 2017

L'exercice d'inventaire permet de dépasser la seule observation de la vie quotidienne qui, aussi proche de David soit-elle, ne peut sortir du cadre temporel de l'ethnographie. En étudiant la capitalisation des biens[8], l'inventaire permet d'étudier les échanges sur le temps long, en révélant les histoires des acquisitions des biens. Ce changement de méthode est donc avant tout un changement d'échelle temporelle.

L'inventaire s'articule autour de quatre questions qui vont nous permettre de comprendre quelle est la place des dons et de La Posa dans sa vie, et comment les échanges de dons à La Posa lui permettent de considérer qu'il vit mieux dans le désert qu'il ne vivrait en ville, où il serait un « clochard comme les autres ».

- **Quelle est la part des dons dans ses différents moyens d'acquérir des biens ?**

Nous avons vu jusque-là quelle est l'importance des échanges symboliques parmi les habitants du désert, et il s'agit maintenant d'objectiver matériellement l'importance des dons dans les circulations des biens à La Posa à travers le cas de David.

- **Quelles sont les origines directes des biens qu'il possède ?**

Cette question va nous permettre d'établir une carte des espaces géographiques et sociaux que David fréquente et de voir comment il s'y procure des biens.

- **Quelle est la part de La Posa dans ce qu'il reçoit en dons ?**

Cette question rassemble les deux premières questions en se concentrant uniquement sur les dons. Il s'agit d'objectiver l'importance du désert de La Posa dans la circulation des dons, et de comprendre comment le fait d'habiter à La Posa lui permet de vivre mieux qu'en ville, comme il le dit lui-même.

- **Quelle est la part des biens voyageant avec lui sur le vélo ?**

La question de savoir si telle ou telle chose viendra sur son vélo ou non est la question la plus importante dans son rapport aux objets qu'il accumule le temps d'une saison. Le fait de passer la moitié de l'année en vélo l'oblige à constamment penser à ce qu'il peut se permettre d'accumuler ou non, et cela participe de sa difficulté à dépenser son argent pour des biens matériels qui ne seraient pas assez utiles ou trop encombrants pour venir sur le vélo.

[8] Le terme « capitaliser » signifie ici tout objet qui est embarqué sur le vélo et conservé d'une saison à l'autre. Il exclut les biens qui sont conservés à La Posa, mais abandonnés le jour du départ.

Le jour de l'inventaire, David déplore avoir trop d'objets qui ne lui servent pas (il a notamment dit à Suzee la veille : « *it's a yard sale here!* »), et c'est pourquoi il se montre prompt à donner des objets à ses amis et voisins (une bouteille d'huile de vidange à Tommy, une cafetière à Harvey…). « *If you don't use it in a week or two, you don't really need it.* »[9], m'a-t-il dit en entretien. L'instabilité provoquée par l'obligation de partir en mars est donc aussi l'un des moteurs de la circulation des biens dans le désert, concernant David tout du moins. En obligeant les habitants à partir, le BLM contraint aussi les habitants les plus précaires qui n'ont pas de véhicule ou de garage en ville à ne pas accumuler de biens, chose à laquelle il faut penser toute la saison[10]. Le tableau d'inventaire a été divisé selon les deux grandes catégories à travers lesquelles David classe ses possessions : ce qui vient sur le vélo et qu'il considère comme absolument essentiel (« *the bare minimum* ») et ce qui ne vient pas sur le vélo, qui est subdivisé entre ce qu'il fait garder et ce qu'il abandonne. Au-delà de ce classement, les biens sont présentés dans l'ordre où nous les avons traités pendant le travail d'inventaire.



Photographie 86. *À peu près l'essentiel des possessions de David tient dans cette photo. Il a tout sorti et installé sur une bâche pour pouvoir laver sa tente (on le devine sur la photo en train de passer le balai à l'intérieur de sa tente). Le moment pour faire l'inventaire de ses possessions est donc idéal. Décembre 2017.*

[9] « Si tu ne l'utilises pas durant une ou deux semaines, c'est que tu n'en as pas vraiment besoin. »

[10] J'ai souvent observé les enquêtés les plus précaires refuser des propositions de dons du fait de cette mobilité imposée. Ce fut le cas par exemple de Dave, un habitant de tente, qui refusa ma proposition de lui donner une grande caisse dont je ne me servais pas : accepter cette caisse, c'était accepter d'accumuler des objets et de les stocker, ce qu'il fallait absolument éviter. Ce fut le cas de Suzee aussi, qui refusa que Tommy lui donne une caisse de livres, qu'elle aurait pu garder dans sa cabane, mais qui n'aurait pas pu passer la saison faute de stockage, bref, des bouquins qui, selon elle, « auraient fini au feu » et qu'elle ne pouvait donc accepter.

L'INVENTAIRE

Deux rappels concernant ce qui est présenté dans l'inventaire. Premièrement, lorsque Sandy a récupéré David à Quartzsite en septembre et l'a amené dans le désert avec elle, sous son *BLM Pass*, elle lui a en outre donné cent dollars pour qu'il puisse s'installer un peu durablement. Deuxièmement, David s'est fait voler son vélo deux étés auparavant alors qu'il était en Californie Cela a été un moment très dur pour lui, moralement comme matériellement, et David en parle encore avec difficulté lors de l'ethnocomptabilité. Toutes ses possessions au 30 décembre 2017 correspondent donc à une accumulation d'environ deux ans et demi d'alternance entre Quartzsite l'hiver et la route l'été.

BIENS POSSEDES PAR DAVID, AVEC SES COMMENTAIRES			
CE QUI VIENT AVEC LUI SUR LE VELO			
BIEN	ORIGINE DU BIEN	COMMENTAIRE DE DAVID	PRIX PAYE
Tapis de sol	Tommy a un petit garage à Quartzsite avec plein d'objets entreposés dont il a décidé de se débarrasser, il lui a donné le tapis de sol parce que David n'en avait pas. « F. - *Why did he give you… ?* D. - *Because I said I didn't have one.* »[1] David a perdu son précédent tapis de sol l'été passé lorsque Suzee est partie avec pour aller voir l'éclipse d'Oregon mais est revenue sans.	« F. - *And what have you been sleeping on [before you got it] ?* D. - *On the ground.* F. - *Oh.* D. - *Well, when it's warm… the ground don't bother me. But whenever it gets cold, the ground gets cold and sucks the heat outta ya', no matter what sleeping bag you got.* »[2] Va sur le vélo car il est très léger.	Don
Tente neuve	Achetée avec les 100 $ de Sandy en septembre.	N'est pas encore tout à fait sûr de ce qu'il va en faire après cet hiver.	40 $
Tondeuse à barbe et cheveux	Donnée par feu Pastor Mike, qui gérait Isaiah Church, il y a deux ans. Alors que David travaillait à retaper une Ford de 1948 (rémunéré), quelqu'un est venu pour donner plein d'objets à l'Église. David a choisi ça, avec	Il se rase toujours la tête l'été, et il n'aime pas avoir trop de barbe.	Don

[1] « F. – Pourquoi il t'a donné… ?
D. – Parce que je lui ai dit que je n'en avais pas. »

[2] « F. – Et sur quoi tu dormais [avant de l'avoir] ?
D. – À même le sol.
F. – Ho.
D. – Ben, quand il fait chaud… le sol ne me dérange pas. Mais dès qu'il fait froid, le sol se refroidit et te tire toute ta chaleur, peu importe le sac de couchage dans lequel tu dors. »

	l'accord de Pastor Mike : « *He was a pretty cool guy.* »[1].		
Outils	En a trouvés sur le bord de la route, ou on lui a donnés. Estimés pour moitié donnés, moitié trouvés.	À propos du « *Gorilla tape* » (scotch chaterton) : « *It's indispensable, you gotta have it !* »[2]	Don ou trouvé
Sac de couchage	Jomzy (son premier ami de Quartzsite, rencontré à Isaiah en 2001) lui a donné il y a deux ans, après s'être fait voler son vélo. Il était presque neuf.		Don
Batterie portable USB	Un *biker tramp* de Quartzsite lui a donné (un certain Tom) : il s'en est acheté une plus grosse pour sa tablette et a donné celle-ci à David.	« *A damn handy thing to have! It will probably charge my phone three of four times!* »[3]	Don
Écouteurs Skullcandy	Trouvé par terre dans la rue à Olympia, WA.	« *Best earbuds I've ever had ! Man, you go and buy'em at Walmart, you'know, earbuds at Walmart, they last, what, like a month ? And one side quits working. But I had these things for six months. And I fall asleep, they're all tangled over… they're good !* »[4]	Trouvé
Chapeau	Trouvé dans la rue à Flagstaff, Az.		Trouvé
Lampe frontale	L'a trouvée dans le désert à Scaddan Wash.	« *That's an expensive light ! It clips on your hat.* »[5]	Trouvé
Portefeuille	« *I don't know where the hell I got that. That's the oldest thing I own… From Texas, probably.* »[6]	« *How I've managed not to lose that, I do not know! It's because a long time ago I lost my wallet, and it was a real son of a bitch trying to get a new ID [identity card], because you gotta have ID to get mail… and you gotta be able to get mail to get your birth certificate and… it was a real bitch. That's when I was more or less homeless… until somebody helped me out and gave me a place to get*	?

[1] « C'était un gars vraiment sympa. »

[2] « C'est indispensable, tu dois en avoir ! »

[3] « Un truc sacrément utile ! Ça peut probablement charger mon téléphone trois ou quatre fois.

[4] « Les meilleurs écouteurs que j'ai jamais eus! Mec, tu vas en acheter à Walmart, tu vois, les écouteurs à Walmart, ils tiennent quoi, quelque chose comme un mois? Et y'a un côté qui arrête de fonctionner. Mais j'ai ceux-là depuis six mois. Et je m'endors avec, ils sont tout emmêlés... ils sont bons ! »

[5] « C'est une lumière qui vaut cher ! Elle se clipse sur ton chapeau. »

[6] « Je n'ai pas la moindre idée d'où j'ai eu ça. C'est le plus vieux truc que je possède… Du Texas, probablement. »

		my mail at. Took roughly a year to get it back. »[1]	
Chargeur de téléphone (extra)	Sandy.	Il aime bien ce chargeur, car le câble et la prise sont détachables. Il n'a donc pas besoin d'avoir nécessairement une prise électrique pour le brancher, et le câble sert donc à charger avec la batterie portable ou le panneau solaire.	Don
Tasse 76 Cup	Gobelet acheté 4 $+tx à la station-service de *Central x Main*, à Quartzsite.	Avec le gobelet, le café est à 0,83 $ au lieu de 1,59 $. À date, il dit avoir bu une vingtaine de cafés. Ce sont 11 $ d'économies. Il ne veut pas aller au McDo, où les cafés sont à seulement 1$, car c'est bien trop loin de chez lui pour y aller en vélo. D'autant plus que le McDo est excentré et que la station-service est à un point central où il peut passer pour d'autres raisons.	4-11 = -7 $
Gants chauds	« Quelqu'un » les lui a donnés.	« *The gloves definitely go on the bike!* »[2] LL Beans, c'est de la marque ! Ils doivent coûter 40 $ dans le commerce.	Don
Couteau suisse-fourchette	Donné par un ami tombé malade qui a dû retourner définitivement dans son habitat d'été. Flagstaff, AZ.	Coûte 5 $ à Walmart.	Don
Couteau	Acheté deux ans auparavant.		5 $
Téléphone portable	Acheté avec les 100 $ de Sandy en septembre.		20 $
Le vélo Bridgestone MB-5	Paul l'a donné à Tommy il y a deux ans. Tommy l'a prêté à quelqu'un la saison dernière qui le lui a rendu. Mais finalement le vélo était reparti pour traîner dans son garage, alors il l'a donné à David.	C'est un vélo excellent selon David : il est vieux de 25 ans et à l'époque il devait coûter 500 $. Aujourd'hui, David affirme qu'il coûterait 1500 $. Il ne manque que de nouveaux pneus et un rack à gourde, ce qu'il devrait trouver avant son départ au printemps. « *That was top-of-the-line stuff then and it ain't got any better ! Trust me, if you rode a bike, you*	Don

[1] « Comment je me suis débrouillé pour ne pas perdre ça, je ne sais pas! C'est parce qu'il y a longtemps, j'ai perdu mon portefeuille, et ça a été une putain de peignée de récupérer une nouvelle carte d'identité, parce que tu dois avoir une carte d'identité pour recevoir du courrier, et tu dois pouvoir recevoir du courrier pour avoir ton certificat de naissance et... c'était une peignée. C'était quand j'étais à peu près SDF... jusqu'à ce que quelqu'un m'aide et me donne un endroit où recevoir le courrier. Ça m'a pris à peu près un an pour la récupérer. »

[2] « Les gants viennent assurément sur le vélo ! »

		could tell the differences instantanately. »[1]	
Vélo : porte-bagage avant	Le vélo est venu avec une selle large (ce qu'il n'aime pas) et une deuxième selle. Il a échangé la selle large contre le porte-bagages. « *I traded it to a jerk I don't like to deal with.* »[2] Le gars a fait une affaire, mais un porte-bagage avant était plus important qu'une selle dont il ne se servirait pas.		Don (troc)
Vélo : porte-bagage arrière	Acheté dans une brocante.	« *I got it for ten bucks, and I don't recall exactly how I had the ten dollars, probably for doing some freakin' things…* »[3]	10 $
Vélo : freins	Il a dû changer les accroches à freins sur le cadre pour pouvoir mettre les *portes-bagages*. Gypsy les a trouvés et les lui a donnés.		Don
Vélo : extensions de poignées	Achetées la veille au *Khuen Street Swap Meet* de Quartzsite.	L'acquisition qui a fait de la veille une belle journée.	3 $
Vélo : antivol à code	Acheté à Flagstaff il y a deux ans.	Un antivol à code. Il préfère ça aux antivols à clefs, qu'il peut perdre facilement.	20 $
Vélo : sacs gris pour vélo	*Thrift store* ou *Good Will* à Flagstaff. Il n'y en avait qu'un seul, pour 2,99 $. Tant pis, il l'a pris quand même. Le lendemain il y avait l'autre pour le même prix.	Indispensable pour transporter ses habits. Seraient probablement à 80 $ dans le commerce. « *Those are handy !* »[4]	6 $
Vélo : sac LL Bean pour vélo	0,50 $ dans un thrift store à Flagstaff, AZ.	Indispensable. Probablement 30-40 $ dans le commerce.	0,5 $
Vélo : sacs rouges pour vélo	2$ au *Salvation Army* de Quartzsite au début de la saison.	« *They're crappy, that's why I don't use'em, they're gonna end up deteriorating very fast. So I'm saving those for when I'm ready to go.* »[5] Finalement, il les aura toujours l'année suivante, après une saison sur la route, et quand je le lui ferai	2 $

[1] « C'était le top du haut de gamme à l'époque et ils n'ont pas fait mieux depuis ! Crois-moi, si tu étais cycliste, tu pourrais ressentir la différence instantanément. »

[2] « Je l'ai échangé à un crétin avec qui j'aime pas avoir affaire. »

[3] « Je l'ai eu pour dix dollars, et je ne me souviens pas exactement comment j'avais eu les dix dollars, probablement en faisant une connerie... »

[4] « Ceux-là sont pratiques ! »

[5] « Ils sont pourris, c'est pour ça que je ne les utilise pas, ils vont finir par s'abîmer très vite. Alors je les garde pour quand je serais prêt à partir. »

		remarquer, il me fera lui aussi part de sa surprise.	
Vélo : antivol U	*Garage sale* à Quartzsite, « *not too long ago* »[1].	Il ne voulait pas dépenser 5 $ là-dedans, mais il les avait à ce moment-là, et il avait toujours besoin d'un antivol : « *It's a lock, you can't have too many !* ».[2]	5 $
Vélo : lumière vélo	*Swap Meet* de Quartzsite.		$1
CE QU'IL FAIT GARDER PENDANT L'ETE			
Chaise de camping jaune	Achetée avec les 100 $ de Sandy en septembre. (Cette chaise de camping se cassera avant que je ne reparte à Paris).	Souhaite la laisser à Suzee dans son vardo qu'elle reste chez ses amis Joannie et Ken en ville durant l'été.	15 $
Petit barbecue	Donné par Jody et Gypsy au début de la saison.	Souhaite la laisser à Suzee dans son vardo.	Don
CE QU'IL ABANDONNE OU REND			
Habits	En récupère un peu partout. Isaiah, une église à Olympia, Flagstaff… « *There's a place up in Olympia that on Thursday nights, they just give away stuff. It's a church, and they bring a bunch of trucks in this parking lot in Olympia, they got… all kind stuff. Clothing, sometime they give away propane bottles, tarps, tents, sleeping bags...* »[3]	Les habits sont faciles à trouver : « *clothes are easy to come by, if you're not picky* »[4]. Il ne garde que le minimum (estimé pour 30 $ d'habits conservés). « *Clothing weight a lot, it takes a lot of space…* »[5]	Don
Panneau solaire portable	Prêté par Mikael (un ami absent à ce moment de l'ethnocomptabilité, que j'ai rencontré l'année passée).	Le rendra à Mikael. Mais aurait vraiment aimé le garder : « *That solar panel is pretty good. I wish it was mine.* »[6] Finalement, il l'aura toujours l'année suivante.	Prêt
Matelas	Jody le lui a donné il y a 3 semaines mais il ne s'en sert pas, il dort sur son tapis de sol.		Don
Bâche	Venue avec la tente que Sandy lui a laissée.		Don
Une tente	Donnée par une femme qui campait juste à côté de lui à La Posa.	Il ne l'a pas montée, la garde au cas où quelqu'un en voudrait une.	Don

[1] « Il n'y a pas trop longtemps. »

[2] « C'est un antivol, tu ne peux pas en avoir trop ! »

[3] « Il y a un endroit à Olympia où le jeudi soir, ils donnent des trucs. C'est une église, et ils amènent quelques camions dans un parking à Olympia, ils ont... toutes sortes de choses. Des habits, parfois ils donnent des bombonnes de gaz, des bâches, des tentes, des sacs de couchage... »

[4] « Les habits sont faciles à trouver, si t'es pas trop difficile. »

[5] « Les habits pèsent lourd, ça prend de la place… »

[6] « Ce panneau solaire est vraiment pas mal. J'aimerais bien qu'il soit à moi. »

Chaise de camping bleue	Elle appartient à Mikael.	« *Mikael's gonna get it, if it's not broken, when he comes back in March.* »[1]	Prêt
2 couvertures	Isaiah Church.		Don
Plaques de cuisson	Ce sont les plaques de voyage de Suzee.	Les rendra à Suzee.	Prêt
Paire de sandales	Données par Ray rencontré à la cabine des campground hosts de La Posa.		Don
	Total du coût réel des biens hors consommables : Les plus grosses dépenses (tente, chaise, téléphone, soit 75 $) ont été réalisées grâce à un don de Sandy de 100 $. Total du coût réel des biens avec don de Sandy et hors consommables :		45,9 $ 120,9 $
	BIENS CONSOMMABLES		
2 bouteilles de propane	Nancy les lui a données lorsqu'elle a vu qu'il avait des plaques mais pas de gaz.	Les finira avant de partir de La Posa : la quantité de gaz suffira pour un mois, ou peut-être un peu plus : « *It will last a lil'bit If I'm not crazy and do stupid things… just heatin' stuff up, makin' coffee*. »[2]	Don
Nourriture en boîte de conserve	Tout son fond est venu de Sandy qui l'a laissé ou de Suzee qui lui en donne de temps en temps. Une trentaine de conserves.		Don
Tabac	Un sac neuf acheté la veille en ville.	3 semaines de durée de vie, donc consommation estimée à 60 centimes par jour. Reste 11,2$ sur les 11,8$ d'origine ce jour.	11,2 $
2 gallons d'eau	Soit près de 8 litres. Achetés en ville par Suzee.		Don
Margarine	Achetée au *General Store*.		1,3 $
Bière	Achetée par moi, avec sa monnaie, au *Roadrunner*.	Sa bière favorite, la *Steel Reserve*.	3,2 $
500g de raisins secs	Récupéré à la Food Bank, qui donne un carton de nourriture par mois dont le contenu est un peu aléatoire.	Ne sait pas ce qu'il peut faire de tant de raisins secs.	Don

[1] « Michael la récupérera, si elle est pas cassée, quand il reviendra en mars. »

[2] « Ça tiendra un p'tit peu si je ne fais pas le fou ou des trucs stupides... juste chauffer des trucs, faire du café. »

MONNAIE			
5$	Reste de la monnaie donnée par Harvey et Dean.		
BIENS IMMATERIELS			
Permis du BLM	180 $. Payé à moitié par Sandy. Le reste a été emprunté à son amie du Texas.	À renouveler tous les hivers.	Don + Crédit de 90 $
	Le permis du BLM représente la plus grosse dépense de David. Il s'agit de 180 $ pour la saison, mais Sandy a payé la moitié, soit 90 $. Comme David l'a payé le 24 décembre et qu'il compte partir de La Posa le 15 mars, cela représente moins de 3 mois, et correspond donc à un loyer de 30 $ par mois (là où cela représenterait 26 $ par mois pour sept mois en dépense complète ou 13 $ par mois avec la moitié payée par Sandy). Même avec la participation de Sandy, cela représente une grosse dépense si l'on considère que David a payé 53 $ pour l'ensemble de ses biens non consommables et 11 $ de tabac.		

Il reste une dernière question importante à traiter avant d'entrer dans le vif de l'analyse de l'inventaire : comment compter ? Suite à ce relevé, on peut compter ce qu'il possède substantiellement, sans aucune forme de mise en comparaison : parmi les 48 biens matériels que David possède[1], 27 lui ont été donnés, 13 achetés, 4 trouvés, 3 prêtés, et un dont il a oublié l'origine. Soit.

Mais si cet inventaire a pour but de rendre compte de lieux de ressources matérielles qui ont des logiques d'acquisition très différentes, alors comment comparer ce qui a coûté de l'argent et ce qui ne coûte pas directement de l'argent, ce qui a été obtenu par l'achat et ce qui l'a été par le don ? Comment mettre en équivalence ces choses acquises ? Comment rendre compte de l'importance, en volume, de ce qu'il possède selon ces différentes catégories de donné, acheté, trouvé et prêté ? Le seul outil d'abstraction qui permette de mettre en équivalence des choses qui n'ont rien à voir dans le but de rendre compte du rapport quantitatif de ce que David possède est l'argent. Il est l'outil de mise en équivalence universelle, intelligible pour tout le monde. Nous allons donc réassigner une mesure des biens en argent, quand bien même ils n'en ont pas ou plus aux yeux de David. C'est un point de tension inhérent à l'ethnocomptabilité : en essayant de compter autrement, l'ethnocomptable doit bien rendre compte d'une manière intelligible ce qu'il compte. Il s'agit de faire *contre* les chiffres (officiels) *avec* les chiffres (vécus) en utilisant ce qu'ils ont de commun : la mesure de la valeur d'échange, en dollars.

J'ai donc retrouvé les prix de tous les objets acquis par David dans la grande chaîne de distribution Walmart. En effet, cette enseigne est le premier distributeur mondial et ses

[1] En comptant les habits ainsi que les outils chacun pour deux objets en raison de leurs origines multiples.

magasins, très bien répartis sur le territoire des États-Unis, permettent de tout trouver : nourriture, meubles, vêtements, articles de sport, électroménager... bref, tout ce que la sphère marchande a à proposer pour la consommation quotidienne. J'ai pu constater à de très nombreuses reprises dans des contextes différents que Walmart est une référence pour les enquêtés : si quelque chose ne peut être trouvé dans un magasin à Quartzsite, il pourra l'être au Walmart de Parker, à une heure de route au nord de Quartzsite. Idem pour les prix : si quelque chose coûte cher dans un magasin à Quartzsite, les enquêtés font la comparaison avec ce qu'il est possible de trouver à Walmart, et à quel prix, et la question de l'intérêt ou non d'aller jusque Parker pour y trouver le Walmart se pose alors. Comme Walmart est l'enseigne de référence d'acquisition de marchandises pour les enquêtés, son catalogue est la référence idéale des prix de tout ce qu'ils possèdent ou pourraient posséder. Et, en effet, je n'ai eu aucune difficulté à retrouver tous les objets de l'inventaire à Walmart, ou du moins des équivalents très précis.

Il n'est bien entendu pas toujours possible de comparer précisément chaque objet (à savoir la bonne marque et le bon modèle) avec les objets de l'inventaire. Aussi, ses possessions sont comparées avec le prix d'objets neufs, et cette comparaison suppose donc que tous ses biens seraient neufs au moment où il les reçoit.

Nous désignerons la valeur d'échange relevée à Walmart en décembre 2017 comme « coût Walmart », noté « coût WM », en comparaison avec le « coût réel », ce qui correspond à ce que David a directement sorti de sa poche pour acquérir un bien.

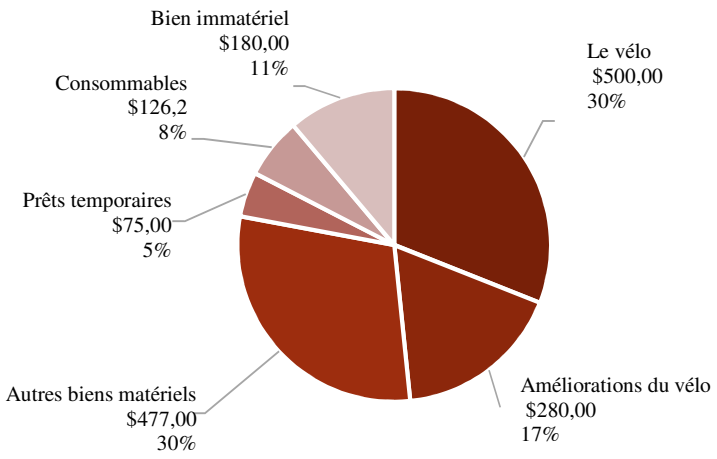
Les erreurs que peut induire cette méthode sont à nuancer puisqu'il s'agit ici de rendre compte du rapport quantitatif de la valeur d'échange des objets relatifs à l'ensemble des possessions de David : ce n'est pas le fait que ce soit *tant* qui est intéressant pour répondre à nos quatre questions, mais *tant par rapport à l'ensemble de ses possessions*. D'autant plus que cette comparaison avec la valeur d'échange n'est qu'un seul des deux moyens d'objectiver l'importance des transferts économiques dans la vie de David (*la valeur*), un autre sera de voir comment David s'attache à des objets et à des lieux, notamment en voyant ce qui vient sur son vélo ou non (*l'évaluation*).

Les biens de David, ramenés à leur coût WM, se répartissent donc comme suit[1].

[1] Voir le relevé détaillé selon les classifications utiles à l'étude des quatre questions de l'inventaire en annexe 4.1.

POSSESSIONS SELON LE TYPE DE BIEN		
Le vélo	500 $	30,2%
Améliorations du vélo	280 $	16,9%
Autres biens matériels	489 $	29,6%
Prêts temporaires	75 $	4,5%
Consommables	126,2 $	7,6%
Bien immatériel (*BLM pass*)	180 $	10,9%
TOTAL	1650,2 $	100%

PART DES POSSESSIONS SELON LE TYPE DE BIEN



Deux précisions, enfin, concernant cette comptabilité. Premièrement, le vélo est estimé à 500 $. C'est l'estimation qu'en fait David, et il est difficile de se baser sur ce que dépenserait David pour un vélo puisque la réponse est : rien. Il a bien indiqué que 500 $ est ce que vaut ce vélo selon lui, même s'il pense qu'un vendeur en boutique devrait le vendre 1500 $, chiffre qu'il évalue par rapport à ce que les gens (« *people* ») seraient prêts à payer pour un tel vélo. Ce Bridgestone MB-6 est le seul objet, un peu particulier, qui sort du catalogue de Walmart (même s'il est possible de trouver des vélos à 500 $ comme 1500 $ à Walmart), mais dont l'argus se situe entre 450 $ et 550 $ en novembre 2020. Deuxièmement, je ne compte pas ce qui a été acheté avec les 75 $ de Sandy comme des dépenses, mais comme un don puisque Sandy lui a donné de l'argent pour qu'il s'achète de quoi pouvoir s'installer dans son camp, afin qu'il ait une relative autonomie vis-à-vis d'elle. Elle aurait pu tout autant lui donner une tente si elle en avait eu une. J'évacue les 25 $ restants : « *I probably bought tobacco with the rest of it… or beer.* »[1].

[1] « J'ai probablement acheté du tabac avec ce qu'il restait… ou de la bière. »

MODE D'ACQUISITION

Étudions tout d'abord les différents moyens par lesquels David obtient des biens pour en dégager la part de dons.

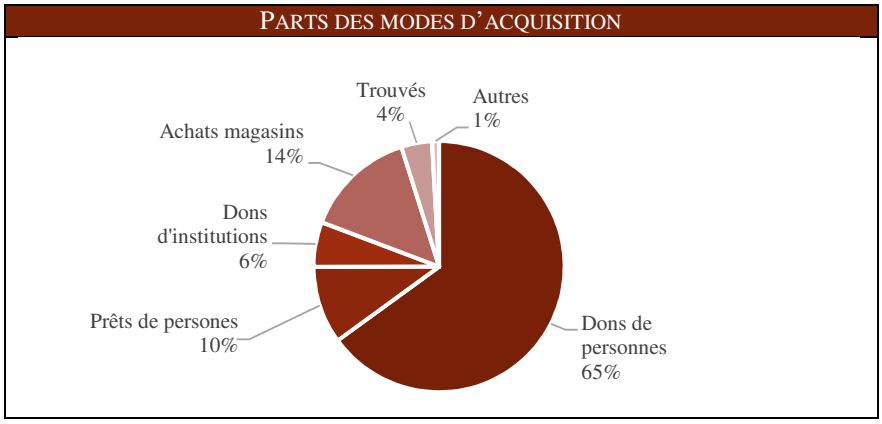
Répartition des modes d'acquisition

David aurait payé un total de 1650,2 $ en n'allant qu'à Walmart (soit 1470,2 $ à Walmart et 180 $ pour le *BLM pass*), mais il n'a en fait dépensé que 61,6 $[1], soit 3,7 % de ce qu'il aurait dû payer si tout avait été acquis dans la sphère marchande.

RECAPITULATIF DES MODES D'ACQUISITION[2]

	COUT REEL	COUT WM	PART DE L'ENSEMBLE DU COUT WM
Dons de personnes	0 $	1072,5 $	65 %
Prêts de personnes	0 $	165 $	10 %
Dons d'institutions[3]	0 $	95 $	6 %
Achats magasins	61,6 $	237,7 $	14 %
Trouvés	0 $	65 $	4 %
Autres	0 $	15 $	1 %
TOTAL	61,6 $	1650,2 $	100 %

PARTS DES MODES D'ACQUISITION



[1] 128,5$ de non consommables et 11$ de tabac auxquels on retire les 75$ parmi les 100$ offerts par Sandy.

[2] Voir le tableau complet en annexe 4.2.

[3] Les « dons » d'institutions ne sont pas à entendre de la même manière que les « dons » de personnes. Il ne s'agit pas de dons engageant des rapports interindividuels et collectifs tels qu'étudiés dans cette thèse. Ils sont davantage à comprendre comme des biens reçus d'institutions sans échange de monnaie.

Les dons de personnes s'élèvent à 1072,5 $ et les prêts à 165 $. Ensemble, ils représentent 75 % du coût WM des biens possédés.

Il possède aussi pour 315 $ (19 % du total) de biens provenant du marché de l'occasion, de la récupération et de l'assistance aux nécessiteux[1], qu'il a payé au total 52,5 $. Il réalise une économie de 262,5 $ par rapport à un hypothétique passage à Walmart, ne payant que 17 % du coût WM.

Il possède pour 65 $ de biens trouvés (4 % du total). Pourtant, à écouter David, la part de ce qu'il trouve sur la route semble être beaucoup plus déterminante que ce que ces chiffres laissent entendre : « *Finding shit is the big thing! You gotta be aware.* »[2], me disait-il en entretien. Cette contradiction vient du fait que tout ce qu'il trouve, il le trouve lorsqu'il se déplace en vélo. Cette période de déplacement n'est pas une période de capitalisation, car il est au guidon d'un vélo chargé au gramme près. Le décalage avec ce qu'en dit David provient peut-être du fait qu'il trouve des objets qui lui sont très utiles (les écouteurs, les outils), et ce sans prendre plus de peine que de se baisser pour les ramasser.

Les biens acquis avec de la monnaie

David a payé 61,6 $ pour acquérir 237,7 $ (en coût WM) de biens. C'est-à-dire que seulement 14% de l'ensemble de ses biens (en coût WM) sont acquis grâce à de la monnaie.

Ses dépenses se répartissent comme suit :

TYPES DE BIENS ACHETES				
	COUT REEL	% DU COUT REEL TOTAL	COUT WM	% DU COUT WM TOTAL
Consommables	15,7 $	22%	15,7 $	7%
Autres biens matériels*	9 $	12%	7 $	3%
Améliorations vélo	47,5 $	66%	215 $	90%
TOTAL	72,2 $	100 %	237,7 $	100 %

** Le coût de la Tasse 76 Cup est ici positif car je laisse de côté les économies qu'elle a permi de faire sur le café : il s'agit ici de relever les billets de banque que David a posé sur le comptoir pour acquérir un objet. Les 68,2-6,6=61,6$ du tableau précédent (qui compte l'achat de la tasse moins les économies) deviennent donc 68,2+4=72,2$ (en comptant le prix de la tasse sans les économies).*

Même si ce tableau fait état de l'importance des améliorations du vélo pour David (90 % du coût WM dépensé en monnaie), cela ne doit pas faire croire qu'il n'achète que des choses pour son vélo. Il achète aussi beaucoup d'alcool, mais il boit ce consommable, alors qu'il capitalise les améliorations de son vélo. Si l'on se penche sur ses dépenses réelles, l'argent

[1] *Isaiah Church, Salvation Army, swap meets, yard sale, Food Bank.*

[2] « Le vrai enjeu, c'est de trouver des trucs ! Il faut être attentif. »

réservé aux consommables monte à 22 % et les améliorations du vélo tombent à 66 %. David dépense beaucoup en alcool : en deux jours d'ethnocomptabilité, il a dépensé 12,6 $ en bière sur un total de 33,3 $, soit 38 % des dépenses.

Les consommables sont les seuls biens qu'il paye au prix fort et sur lesquels il ne fait aucune économie. Il y a bien des vendeurs de boîtes de conserve périmées dans le quartier temporaire de Tyson Wells où de nombreux habitants du désert se fournissent, mais David ne s'y rend pas, car il s'achète très peu de nourriture, et il n'en achète qu'avec ses *food stamps*, donc dans de vrais magasins. Tout ce qu'il a acheté comme nourriture en deux jours d'ethnocomptabilité est périssable (de la margarine), ce qui n'est pas vendu dans les magasins temporaires de Tyson Wells. Restent donc les drogues (café, tabac et alcool), et l'état du marché des drogues légales dans la ville de Quartzsite ne lui permet pas de faire des économies sur ses addictions.

Enfin, ce qu'il a acquis contre de la monnaie provient de magasins, de brocantes ou d'autres institutions. Rien n'a été acheté auprès d'individus. Ceux-ci lui donnent[1] ou lui prêtent[2]. Ceci corrobore les observations, puisque je n'ai jamais de toute l'enquête vu des habitants de La Posa vendre quelque chose à David ou inversement. L'étude de l'inventaire permet de faire l'hypothèse que l'achat et la vente entre David et les habitants du désert est quelque chose qui n'arrive jamais.

Un cas particulier : les food stamps

Un autre bien dont la qualité de don pourrait être discutée n'apparaît pas ici : les *food stamps*. Rendre compte de la place des *food stamps* comme biens est compliqué pour deux raisons.

Premièrement, l'obtention de ces *food stamps* est conditionnée à un appel téléphonique tous les six mois. Même si David touche 194 $ par mois de *food stamps*, l'obtention de ceux-ci se fait en réalité tous les six mois par promesse de don de l'État. Il faudrait donc compter cette possession par tranches d'environ 1200 $, puisqu'ils lui ont été promis et sont dus par l'État.

Deuxièmement, le contrôle de l'État en fait une possession au conditionnel. Non seulement l'État contrôle la situation de David au moment de l'appel téléphonique pour décider

[1] A La Posa : Tommy, Sandy, Gypsy, Jody, Nancy et une voisine. A Isaiah Church : Jomzy, *Biker Tramp* Tom. Pastor Mike est compté comme représentant de l'insitution d'Isaiah Church, et son don de tondeuse à barbe est donc un don d'institution.

[2] A La Posa : Michaelet Suzee.

si oui ou non il va continuer à toucher ces *food stamps*[1], mais il contrôle aussi la manière dont David va s'en servir puisqu'il est impossible d'acheter des drogues légales (tabac, alcool, médicaments…) et de la nourriture préparée. Exit donc tous les restaurants et *fast-foods* : David n'est autorisé à payer que de la nourriture froide (sans avoir le droit d'acheter de la glace pour la conserver ou du propane pour la cuisiner).

Malgré ce que David en dit, les *food stamps* représenteraient donc une part importante de son capital. Cela étant dit, David ne possède plus de *food stamps* au moment de l'inventaire.

Conclusion concernant les moyens d'acquisition

Nous voyons que :

- David possède pour 1650,2 $ de biens en coût WM, dont trois quart proviennent de dons et prêts de personnes. Cela représente un capital conséquent pour un individu qui se désigne comme « clochard » (« *bum* »).
- Il attribue une grande part de ses finances à des améliorations de son vélo, qui représente à lui seul près de la moitié de ce qu'il possède en coût WM. Si la vie dans le désert semble offrir une certaine quiétude vis-à-vis des nécessités matérielles, la période d'été durant laquelle il chevauche son vélo est plus incertaine et représente, tel que David en parle, un voyage, si ce n'est une aventure (« *big journey* »), pour laquelle il se doit d'être prêt. Le vélo est aussi un objet d'affection et une pratique à laquelle il est sentimentalement attaché.

Alors même que cet inventaire ne tient pas compte des biens de consommation quotidienne qu'il reçoit d'autres personnes, et notamment de Suzee, David reçoit manifestement une grande part de biens en dons.

Lorsque je présente ces résultats à David l'hiver suivant l'ethnocomptabilité, il se contente d'un simple commentaire : « *Sixteen hundred dollars? Hm… that's what I would've said…* »[2] Il a aussi parfaitement conscience de l'importance des dons dans ce qu'il possède et ce résultat n'a pas constitué une surprise. En effet, les enquêtés n'attendent pas l'ethnographe pour compter, et encore moins pour évaluer.[3]

---

[1] Voir *infra*, journal de terrain du mardi 2 janvier 2018.

[2] « Mille six cents dollars ? Hm… c'est ce que j'aurais dit. »

[3] « La première strate sur laquelle s'appuient les chercheurs est l'aptitude des enquêtés à compter ce qu'ils font. L'ouvrage [Une Famille Andalouse] rappelle que les sciences sociales interprètent un monde déjà interprété par des acteurs autoréflexifs. » G. Pruvost, « Une Famille Andalouse (recension) », art cit, p. 2.

ORIGINE GEOGRAPHIQUE

La question de l'origine géographique va nous permettre de comprendre davantage comment David met à profit différents espaces dans sa capitalisation de biens.

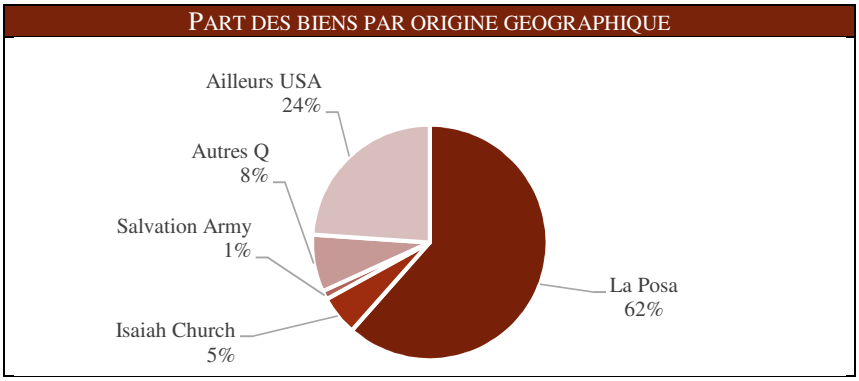
Part de La Posa parmi les origines géographiques

Considérons l'origine directe des biens. « Directe » puisque, nous l'avons vu, les biens peuvent beaucoup circuler avant d'arriver jusqu'à David. L'origine géographique du bien est ici considérée selon la personne qui lui a donné le bien, et ce choix de l'origine géographique se fait en considérant le milieu de socialisation et non le lieu où se passe l'échange. Par exemple, l'origine directe du vélo donné par Tommy est La Posa. Même si Tommy habite dans un *RV park* de la ville, il passe tout son temps à La Posa, et fait partie du groupe de socialisation de La Posa.

ORIGINE GEOGRAPHIQUE DES BIENS (SIMPLIFIE)[1]

	COUT REEL	COUT WM	% COUT WM
La Posa	0 $	1015,5 $	62 %
Ville de Quartzsite	30,1 $	239,7 $	15 %
- Isaiah Church	0 $	90 $	5 %
- Salvation Army	2 $	20 $	1 %
- Autres Q	28,1 $	129,7 $	8 %
Ailleurs USA	31,5 $	395 $	24 %
TOTAL	61,6	1650,2	100%

PART DES BIENS PAR ORIGINE GEOGRAPHIQUE



La Posa représente près de deux tiers des biens acquis en coût WM. À l'opposé, la ville de Quartzsite, malgré les nombreux lieux fréquentés par David, représente seulement 15 % de sa capitalisation de biens.

Cela signifie tout d'abord que La Posa permet de prendre de biais le problème de l'acquisition des biens par l'argent (pour rappel, David a acquis seulement 14 % de ce qu'il

[1] Voir le relevé complet de l'origine géographique des biens en annexe 4.3.

possède contre de la monnaie) en évaluant ce qui vaut la peine d'être acheté en ville ou non, car La Posa lui fournit ce qu'il n'a pas besoin de se payer. Mais cela signifie aussi que La Posa lui permet de capitaliser tout court. Si David n'avait pas à disposition son tissu social de La Posa, il aurait peut-être de la peine à capitaliser quoi que ce soit : s'il avait eu à acheter un vélo par exemple, toute la monnaie nécessaire pour améliorer son vélo n'aurait pas été disponible.

Suzee est quasi inexistante dans le relevé de ce qu'il possède, car elle n'intervient que dans les consommables avec notamment la coopération autour de ses *food stamps* (ce qui lui procure principalement alcool, tabac et nourriture) et très rarement concernant des biens capitalisables. Il en sera encore largement question au chapitre suivant.

Il faut ajouter à cela que toute la monnaie que David récupère provient de La Posa. Cela est vrai pour la séquence d'ethnocomptabilité, mais c'est vrai aussi pour toute l'ethnographie auprès de David : je ne l'ai jamais vu recevoir de la monnaie d'une quelconque manière dans la ville de Quartzsite.

Part du don selon l'origine géographique

Nous avons vu que David possède pour 1072,5 $ de dons et 165 $ de prêts provenant de personnes individuelles. Considérons maintenant aussi les dons d'institutions.

PART DES PRETS DE PERSONNES ET DES DONS DE PERSONNES ET D'INSTITUTIONS			
	DONS ET PRETS	TOTAL	PART DE DON
La Posa	1015,5 $	1015,5 $	100 %
Isaiah Church	90 $	90 $	100 %
Salvation Army	0 $	20 $	0 %
Autres Q	45 $	129,7 $	35 %
Ailleurs USA	182 $	395 $	46 %
TOTAL	1332,5 $	1650,2 $	81 %

L'intégralité des biens que reçoit David à La Posa et *Isaiah Church* est faite de dons. *Isaiah Church* et la *Food Bank* sont les seuls lieux dans la ville de Quartzsite où il se procure des biens sans jamais dépenser d'argent.

Concernant l'été, lorsqu'il est ailleurs aux USA, il faut compter parmi les 182 $ de possessions issues de dons les 90 $ du pass du BLM avancés par son amie texane (il s'agit certes d'un don qu'il a reçu l'hiver, lorsque Sandy est partie, mais il l'a reçu d'une relation sociale qu'il entretient l'été). Sans cela, seulement 92 $ de ses possessions ont pour origine un don dans les espaces fréquentés l'été, soit 23 % seulement (tableau ci-dessous). La différence

entre la proportion de ce qu'il reçoit en don lorsqu'il est à La Posa l'hiver et ailleurs aux USA l'été est, dans tous les cas, très importante, comme le résume le tableau suivant.

PART DES DONS REÇUS SELON LA SAISON						
	DONS D'INDIVIDUS	DONS D'INSTITUTIONS	TOTAL DES POSSESSIONS	PART DONS D'INDIVIDUS	PART DONS D'INSTITUTIONS	PART DE TOUS LES DONS
L'hiver (Q/LP)	1085,5 $	65 $	1255,2 $	86,5 %	5, 2%	**92 %**
L'été (ailleurs USA) Sans l'avance du *BLM pass* par son amie Texane	62 $	30 $	395 $	15,7 %	7,6 %	**23 %**
L'été (ailleurs USA) Avec l'avance du *BLM pass*	152 $	30 $	395 $	38,5 %	7,6 %	**46 %**

Il faut souligner que 92 % de ce que David capitalise lorsqu'il vit à La Posa provient de dons.

L'acquisition de biens ailleurs aux USA l'été

L'inventaire nous renseigne aussi sur ses agissements lorsqu'il n'est pas à La Posa et qu'il vadrouille sur son vélo durant les mois d'été.

COMPARAISON DES TYPES D'ACQUISITION SELON L'ORIGINE GEOGRAPHIQUE				
	AILLEURS USA*	A LA POSA	A QUARTZSITE	PART DANS L'ENSEMBLE DES POSSESSIONS
Don et prêt	30 %	100 %	56 %	81 %
Trouvé	19 %	0 %	3 %	4 %
Achat	46 %	0 %	41%	14 %
Inconnu	5 %	0 %	0 %	1 %

** Sans compter le prêt de 90 $ de son amie texane pour le BLM pass.*

Les objets trouvés représentent 27 % des biens acquis lorsqu'il est ailleurs aux USA, alors qu'ils ne représentent que 4 % dans l'ensemble de ses possessions. David trouve plus de choses par hasard en se déplaçant sur de grandes distances qu'en restant à La Posa, et ses nombreuses histoires d'objets trouvés « au bord de la route » en témoignent.

Il y a une surreprésentation des biens achetés lorsqu'il est ailleurs aux États-Unis. David boit beaucoup moins d'alcool lorsqu'il vit sur la route et il a peut-être davantage de part d'argent disponible à consacrer à des biens non consommables dans l'ensemble de son budget. D'autant que ce pour quoi il dépense son argent ne varie pas : lorsqu'il est ailleurs aux États-Unis, il y a parmi les biens qu'il capitalise presque uniquement des améliorations pour son vélo (un antivol et deux paires de sacs, sinon un couteau).

Conclusion concernant l'origine des biens

Nous comprenons que :

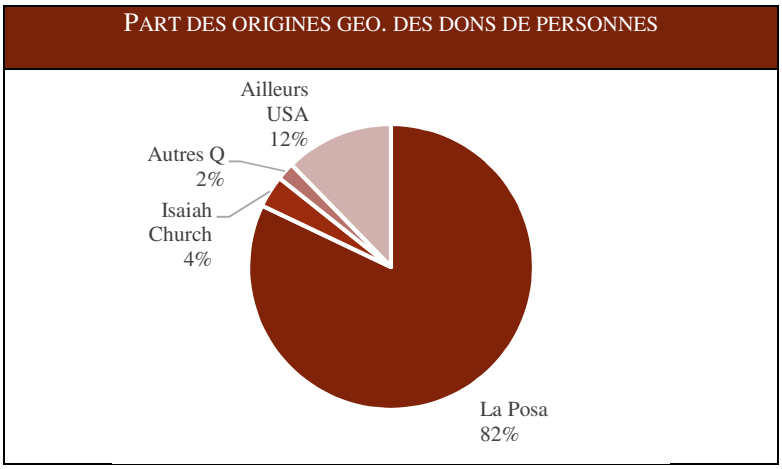
- La Posa représente près de deux tiers des biens acquis en coût WM.
- La part du don est très variable selon les espaces d'origine des biens : il reçoit proportionnellement beaucoup plus de dons lorsqu'il est à La Posa que lorsqu'il est ailleurs aux États-Unis.
- Il dépense proportionnellement plus d'argent pour des biens à capitaliser lorsqu'il est sur la route.

La dépendance de David vis-à-vis de La Posa pour capitaliser de biens matériels est manifeste. Même si son temps est réparti de manière équivalente entre six mois à La Posa et six mois ailleurs, 85 % de ce qu'il capitalise provient de La Posa (69 %) et de Quartzsite (16 %).

PART DE LA POSA DANS LES DONS REÇUS

Concentrons-nous maintenant uniquement sur les dons afin de mettre en évidence l'importance de La Posa dans les dons reçus.

ORIGINES GEOGRAPHIQUES DES BIENS REÇUS PAR DONS DE PERSONNES	COUT WM	PART DANS L'ENSEMBLE DES DONS
La Posa	1015,5 $	82 %
Isaiah Church*	45 $	3,6 %
Autres Q	25 $	2 %
Ailleurs USA	152 $	12,3 %
TOTAL	1237,5 $	100,0%



*Cette ligne fait référence aux personnes qui donnent des biens à David à Isaiah Church, comme les *biker tramps*, et non à l'institution elle-même.

La Posa est le lieu où David passe le plus de temps[1], où il a la vie sociale la plus riche, et duquel il tient 82 % de ses dons.

Avant de rencontrer Suzee et de passer le plus clair de son temps à La Posa, David passait beaucoup plus de temps à *Isaiah Church*, et il a su garder au fil des années ses contacts avec les autres *biker tramps* – qui représentent une part importante de la population venant à *Isaiah Church* – et même à produire de nouvelles relations. Nous verrons par la suite que cette diaspora de *biker tramps* reste une ressource sociale importante.

La quantité de dons qu'il reçoit d'espaces ailleurs aux États-Unis est faible, mais n'est cependant pas nulle. David peut être amené à rencontrer des personnes lorsqu'il est en voyage, notamment dans les institutions d'assistances aux pauvres qu'il fréquente souvent afin de recevoir des repas ou des biens gratuits. Il y tisse des relations de faible intensité et de faible durée qui peuvent tout de même être des ressources.

PART DES BIENS EMBARQUES SUR LE VELO

Il reste enfin à se pencher sur les séparations de ses biens selon ce qui vient avec lui sur le vélo pour l'été et ce dont il se sépare, afin de saisir l'importance des échanges de dons en ce qu'ils fournissent des choses qui lui sont nécessaires et qu'il capitalise. En effet, embarquer un objet ou non sur le vélo est le premier critère de classification de ce que David possède, et il précise même cette évaluation selon le rapport entre valeur d'usage et encombrement de l'objet. Il est donc possible d'objectiver l'attachement des biens acquis selon qu'ils viennent sur le vélo ou non[2].

Pour cela, laissons de côté trois types de bien :

- Le seul bien immatériel de David : le *BLM Pass* à 180 $, autorisant de séjourner dans le désert pour la saison. Sont donc retirés 90 $ d'ailleurs aux USA (participation de l'amie texane) et 90 $ de La Posa, (participation de Sandy).
- Les consommables, soit 101 $. Il semble vain de faire des estimations sur le nombre de conserves qu'il aura encore en mars pour savoir s'il faut les compter comme « abandonnées » ou « embarquées sur le vélo ». Une chose est sûre

[1] Même si David ne passe que six mois à La Posa, du 15 septembre au 15 mars, il fréquente divers lieux l'été, du fait de sa mobilité, et ne reste jamais six mois dans un seul lieu du 15 mars au 15 septembre.

[2] Voir le relevé selon la capitalisation en annexe 4.4.

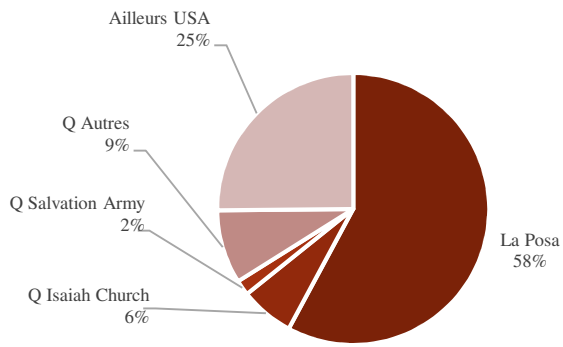
néanmoins, les réserves de tabac et les bouteilles de propanes arriveront à terme avant son départ en mars.

- Le portefeuille, qui ne le quitte jamais, au point que ce soit le seul objet qui ait survécu à son vol de vélo deux ans auparavant.

Capitalisation selon l'origine géographique

La Posa est l'origine géographique la plus importante des biens capitalisés, représentant à elle seule 57,8 % de ce qu'il conserve.

ORIGINE GEOGRAPHIQUE DES BIENS CAPITALISES

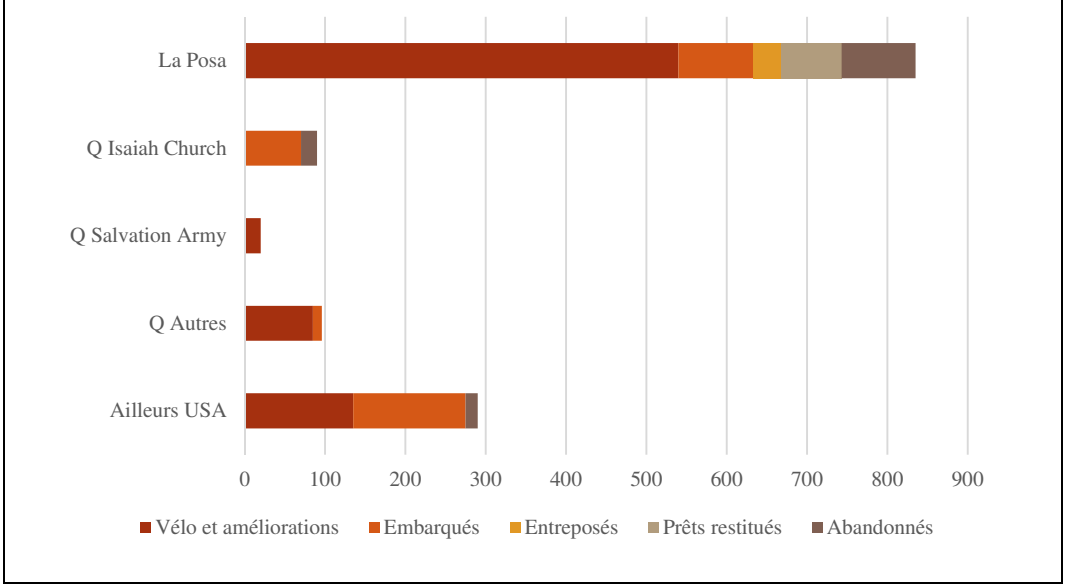


David capitalise aussi beaucoup des biens provenant d'ailleurs que Quartzsite et La Posa. Ce qui vient d'ailleurs aux USA est effectivement nécessaire : embarqué sur le vélo une fois, au moment même où il vit sur son vélo, le bien est passé au premier filtre de la nécessité, et le passera donc probablement une autre fois, après avoir été conservé tout un hiver à Quartzsite.

Le tableau ci-dessous précise ce qui est conservé ou abandonné en fonction de l'origine géographique.

CAPITALISATION SELON L'ORIGINE GEOGRAPHIQUE			
	LE VELO + BIENS EMBARQUES	TOTAL DES POSSESSIONS	PART DE BIENS EMBARQUES
La Posa	633 $	835 $	75,8 %
- Sans compter le vélo et ses améliorations	93 $	295 $	31,5 %
Isaiah Church Quartzsite	70 $	90 $	77,8 %
Salvation Army Quartzsite	20 $	20 $	100 %
Autres Quartzsite (brocantes et magasins)	96 $	96 $	100 %
Ailleurs aux USA	275 $	290 $	94,8 %
Total	1094 $	1331 $	82,2 %
- Total sans vélo	314 $	551 $	57,0 %

DETAILS DE LA CAPITALISATION SELON L'ORIGINE GEOGRAPHIQUE



Le vélo représente à lui seul 65 % de ce qui provient de La Posa en coût WM. Si on l'exclut du calcul, la part totale de ce qui est capitalisé, quelle que soit l'origine géographique, chute de 82,2 % à 57 %, principalement du fait de La Posa dont il ne conserve plus que 31,5 % des biens. Cela ne veut pas dire que David accumule sans compter ce qu'il reçoit de La Posa. Il se montre toujours très réservé sur le fait de recevoir des choses qui ne lui seraient pas utiles, et il déplore parfois entreposer trop de choses dans son camp. Cependant, les biens qu'il accumule pour finalement les abandonner sont relatifs à la vie sédentaire : parmi ce qu'il rend ou abandonne, il y a notamment une chaise de camping, des plaques de cuisson, un matelas et une tente. Ce sont autant de choses propres à l'installation sédentaire qui ne peuvent pas être embarquées sur le vélo. On peut ajouter à cela qu'au moment de l'inventaire, ce que David dit

manquer en premier lieu est un tapis à installer devant sa tente… un bien d'installation sédentaire qui ne viendrait certainement pas sur le vélo.

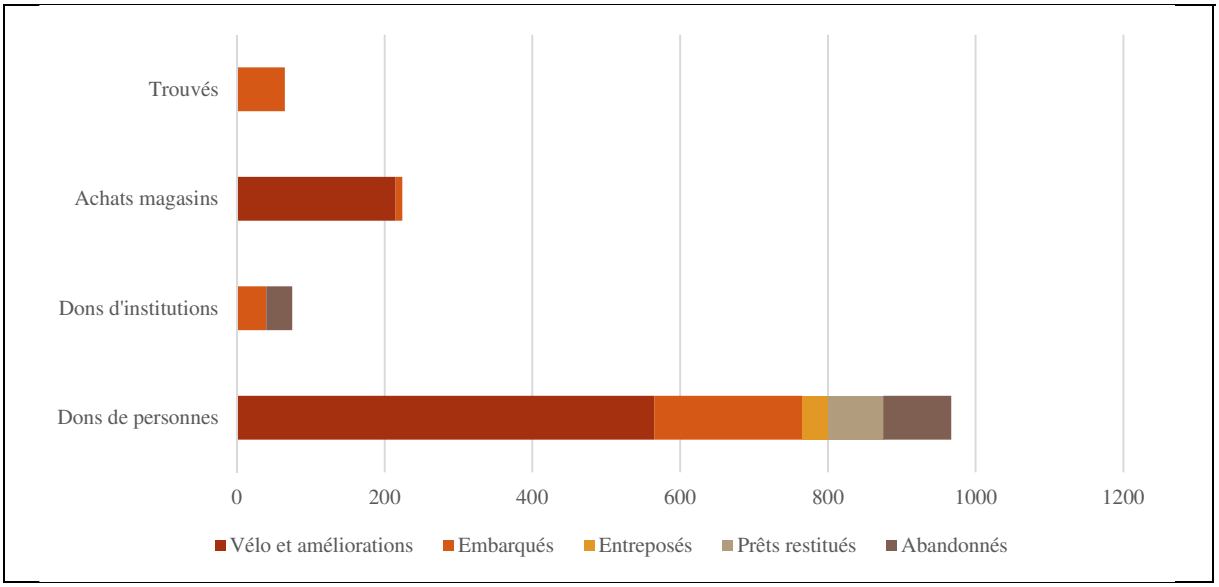
Tout ce qui est acheté dans des brocantes et magasins à Quartzsite est embarqué sur le vélo. Les poignées de vélo acquises dans une brocante la veille de l'ethnocomptabilité sont un bon exemple de l'attachement de David à dépenser son argent pour des biens utiles.

Concernant ce qui est laissé parmi les biens qui proviennent d'*Isaiah Church*, il s'agit des couvertures fournies aux nécessiteux pour l'hiver. Au-delà de cet élément, tout ce qui est acquis dans la ville de Quartzsite est conservé.

Capitalisation selon le mode d'acquisition

Regardons maintenant la répartition de ce que David capitalise selon le mode d'acquisition.

CAPITALISATION SELON LE MODE D'ACQUISITION					
	LE VELO ET SES AMELIORATIONS	EMBARQUES	ENTREPOSES	PRETS RESTITUES	ABANDONNES
Dons et prêts de personnes	565 $	200 $	35 $	75 $	92 $
Dons d'institutions	-	40 $	-	-	35 $
Achats magasins	215 $	9 $	-	-	-
Trouvés	-	65 $	-	-	-



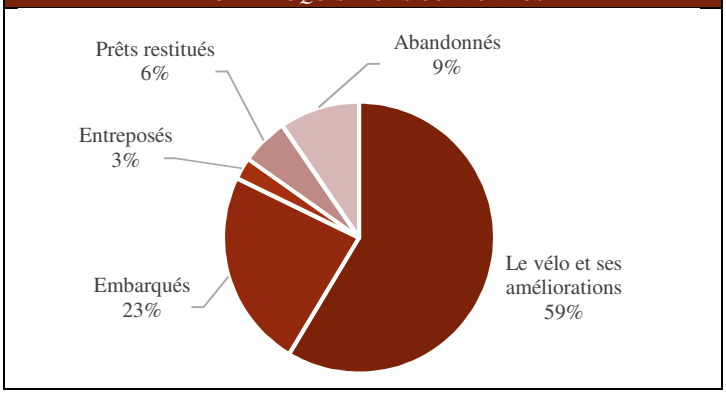
Tout ce qui a été trouvé vient avec lui sur le vélo, car il dit ne prendre et garder que ce qu'il trouve utile. Tout ce qui a été acheté reste avec lui : en dehors des consommables, David n'achète que des choses qu'il considère comme utiles et qu'il souhaite garder. Les dons d'institutions abandonnés sont des couvertures et des vêtements, dont David n'a pas besoin l'été

sur la route, mais qui sont bien nécessaires l'hiver. Enfin, David abandonne le plus de bien parmi ceux qu'il reçoit comme dons de personnes, car il s'agit globalement des biens relatifs au confort de la vie sédentaire (tente, chaises…).

Conclusion concernant la capitalisation

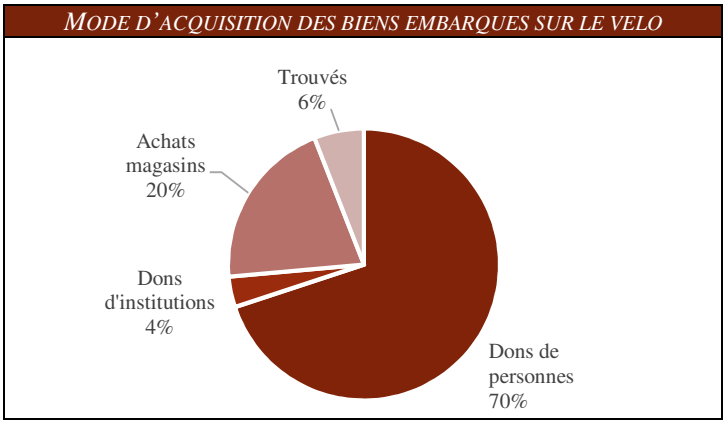
Dans l'ensemble, il est à noter la faible part d'abandon sur l'ensemble des biens (9 % du coût WM total).

PART DE LA CAPITALISATION, TOUS TYPES ET LIEUX D'ACQUISITIONS CONFONDUS



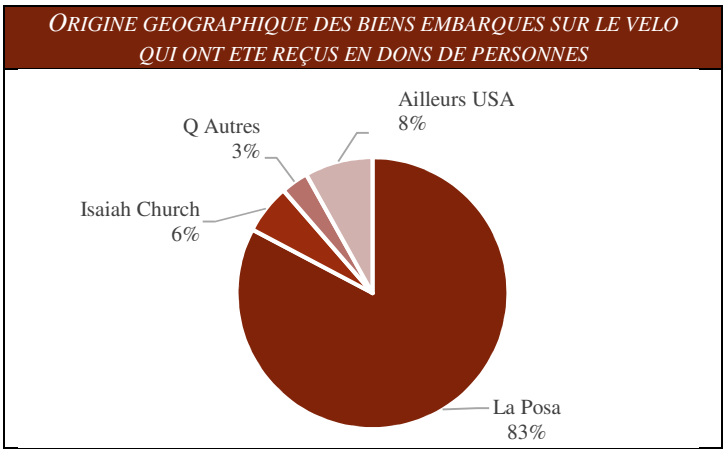
Parmi ce qui est embarqué sur le vélo et qui est donc indispensable aux yeux de David (« *bare minimum* »), les dons de personnes prennent une place prépondérante (70 %)…

MODE D'ACQUISITION DES BIENS EMBARQUES SUR LE VELO



… ce qui se retrouve sur la place majoritaire de La Posa dans la part des dons qui sont embarqués sur le vélo.

ORIGINE GEOGRAPHIQUE DES BIENS EMBARQUES SUR LE VELO QUI ONT ETE REÇUS EN DONS DE PERSONNES



CONCLUSIONS CONCERNANT L'INVENTAIRE

Reprenons les quatre questions posées au début de l'inventaire.

Quelle est la part des dons dans ses différents moyens d'acquérir des biens ? David possède pour trois quarts de biens reçus en dons et prêts d'individus.

Quelles sont les origines directes des biens qu'il possède ? Le désert est manifestement essentiel au confort matériel de David : La Posa compte pour deux tiers des biens acquis, tous en dons. Il reçoit beaucoup plus de dons l'hiver lorsqu'il est à La Posa, que l'été lorsqu'il est sur la route.

Quelle est la part de La Posa dans ce qu'il reçoit en dons ? Il tire la grande majorité de ce qu'il reçoit en dons à La Posa (82 %). Il a peu de relations d'entraide soutenues en dehors de La Posa.

Quelle est la part des biens voyageant avec lui sur le vélo ? David abandonne peu de biens, car il est très précautionneux concernant ce qu'il accepte de garder dans son camp. La Posa est le plus gros fournisseur de ce qu'il considère comme le strict nécessaire : les dons de La Posa représentent 58 % de tout ce qui voyage avec lui sur le vélo, vélo compris.

Pour conclure, David trouve à La Posa une aide essentielle à son confort matériel, qu'il ne trouve pas ailleurs et même, selon ses dires, qu'il ne trouverait pas ailleurs. Sur les aspects purement matériels que cet inventaire vient de traiter, les dons qui circulent à La Posa font effectivement de David un clochard pas comme les autres : sa vie sociale du désert augmente directement son confort matériel et lui permet aussi de de tempérer sa dépendance à la consommation en ville. Il acquiert à La Posa ce qu'il a de plus important : de quoi habiter l'hiver et de quoi voyager l'été.

DIMANCHE 31 DÉCEMBRE 2017

« *DO YOU WANT TO COME BY? I'M HAVING COFFEE WITH FROGGY* »

David a dépensé 33,2 des 35 dollars qu'il avait ces deux derniers jours et n'a donc presque plus de monnaie avec lui.

La bouteille de Suzee

7 h 30. Comme chaque jour que Dieu fait, David se réveille avec la gueule de bois. Il a bu deux bières fortes la veille, en ayant mangé seulement une boîte de conserve de *black beans*. Mais il a l'habitude de cette sensation qui ne l'empêche pas d'être fonctionnel, si ce n'est qu'il est un peu lent le matin. Il reste une heure dans son sac de couchage à attendre que la température augmente. Il écoute un livre audio pour faire passer le temps.

8 h 30. Il sort de sa tente pour se faire un café et se rouler une première cigarette.

9 h 30. Alors qu'il finit de préparer son vélo pour son expédition quotidienne, il écrit un texto à Suzee pour lui demander si elle a une poêle à lui prêter. Suzee lui répond : « *Yes I have one. Do you want to come by? I'm having coffee with Froggy.* »[3]

9 h 40. Il arrive tout transpirant chez Suzee. Il se jette dans une chaise de camping en pestant contre la mauvaise qualité de la piste. Suzee lui tend un café auquel elle ajoute un peu d'Amaretto, et en fait de même pour sa tasse. Elle lui amène aussi une vieille poêle en fonte.

Tom, le voisin de Suzee, nous rejoint.

David et Tom commencent directement à parler de sport, et alors qu'il est à peine dix heures du matin, David demande s'il est possible de se servir un peu dans la bouteille de vodka qui est posée à l'entrée de la cabane. Suzee jette un regard à la bouteille, à moitié pleine, et accepte, en demandant à ce qu'ils veillent à ce qu'elle ne soit pas terminée. David et Tom sont installés sur les fauteuils à l'entrée de la cabane, pendant que Suzee prépare le petit-déjeuner pour tout le monde à l'intérieur. La vodka est un peu dure pour Tom qui passe dans la cabane pour demander à Suzee s'il peut ajouter du jus de mangue dans son verre. Après un petit grognement, elle accepte sans lever les yeux de ses plaques.

Une heure durant, les deux hommes s'écharpent en prêtant rarement attention à ce qui les entoure. David se contente de contredire Tom juste pour l'énerver, en m'adressant de temps à autre des regards satisfaits. Tom, qui n'aime pas être contredit, mord à l'hameçon et répond sérieusement aux provocations de David.

[3] « Oui j'en ai une. Tu veux venir ? Je prends le café avec Froggy. »



Photographie 87. *Tom vient du Montana et vit dans sa voiture break. Il ne paye pas le permis de 180 $ pour vivre sept mois dans le désert, mais le permis à 40 $ pour deux semaines. Voilà deux fois qu'il renouvelle son permis, car il veut se garder le choix de pouvoir partir ou rester selon son humeur. On peut en tous cas comprendre qu'il a plus d'argent que David, et peut-être même plus que Suzee, même s'il vit dans sa voiture. Ni David (qui l'appelle « Stupid Tom ») ni Suzee n'ont de la sympathie pour lui, mais Suzee le tolère dans son espace, ce à quoi David doit bien s'accommoder lorsqu'il est chez elle. Décembre 2017.*

11 h 15. Un homme arrive au volant de son van et se gare près de chez Suzee. Un quarantenaire qui porte des cheveux longs sous un bonnet, dans un ensemble en jean. Personne ne le connaît. Suzee croit le reconnaître, mais ne se souvient plus de son nom. Lui et Tom s'échangent de longs monologues durant la demi-heure où il reste installé avec nous autour du *firepit*, ce qui laisse un peu de répit à David.

12 h 15. Alors que je prends une note sur mon dictaphone devant David, il me regarde, lève son verre et dit : « *Five o'clock somewhere!* »[4] Je regarde ma montre : « *Yeah, but it's noon here.* »[5].

12 h 45. David se ressert un verre dans la bouteille de vodka de Suzee.

13 h 5. Le temps défile sans que je sache vraiment quoi noter. Le voisin Tom est d'une arrogance insupportable. Je sens qu'il commence à taper sur le système de David, et même de Suzee, d'habitude moins anguleuse, qui le réprimande pour avoir détraqué le feu de camp. Tom a une histoire à raconter sur tout. Dès que quelqu'un dit quelque chose, il entame systématiquement, en guise de réaction, le récit d'une histoire qu'il a vécue, en gueulant pour

[4] « Il est 17h quelque part ! »

[5] « Ouais, mais il est midi ici… »

prendre la parole au-dessus de tout le monde, sans même prendre la peine de lever les yeux pour vérifier si quelqu'un l'écoute ou même le regarde. Il se lance spontanément dans son histoire et ne lève les yeux que lors de la chute de son histoire, généralement avec un sourire satisfait. Mais souvent, personne n'est là pour l'écouter.

Alors que Tom remarque que la fin de la bouteille de vodka de Suzee approche, il propose spontanément d'aller en acheter une nouvelle en ville. Suzee en profite pour lui demander d'acheter une bouteille de rhum qu'elle souhaite offrir à Kat et Stevo, deux jeunes travailleurs itinérants, amis de Suzee et de David, qui vivent à La Posa à bord de leur vieux combi Volkswagen, ainsi qu'une bouteille de vodka pour elle-même.

David et moi profitons de son absence pour pester contre le voisin, qui nous paraît aussi orgueilleux qu'arrogant, mais Suzee tempère notre aversion : « *Well… He's generous.* »[6]

13 h 15. Arrivée de Nancy. C'est une amie de Suzee qui habite dans le désert, un peu plus au nord, dans un petit *trailer*, à mi-chemin entre chez Suzee et chez David. Elle partage sa vie avec Dean, un homme beaucoup plus vieux, même s'ils n'habitent pas ensemble. C'est ce Dean qui a donné trente dollars à David pour avoir fait des réparations sur la voiture de Nancy. Elle s'installe à côté de Suzee et discute avec elle. David et moi, qui n'en pouvons déjà plus des histoires de Tom sur son Montana natal, projetons de voler la plaque d'immatriculation (du Montana) de la voiture de Tom. Après l'avoir ramené à Paris, je pourrais prendre une photo de cette plaque au pied de la Tour Eiffel.

Lorsque Nancy fait remarquer que la météo la rend « *sleepy* »[7] (c'est vrai que cet épais écran blanc au-dessus des yeux me fait bailler aussi), David répond : « *Do you know what makes me sleepy? A fourteen-hour night.* »[8] Il se plaint que ces nuits d'hiver soient si longues, ce qui l'oblige à trouver comment tuer le temps dans son sac de couchage, dans le froid. Nancy repart rapidement ensuite.

Alors que Cisco fait tranquillement ses besoins, Suzee braque les projecteurs sur lui : regardez ce chien bien dressé qui fait ses besoins en dehors du jardin, c'est-à-dire au-delà des délimitations de pierres. Suzee est fière de lui. David se contente d'un ricanement comme réponse : il déteste ce chien hargneux qu'il appelle « *the piranha dog* »[9], pour son penchant à mordre sauvagement sans crier gare.

[6] « Ben… il est généreux… »

[7] « Fatiguée »

[8] « Tu sais ce qui me fatigue ? Une nuit de quatorze heures. »

[9] « Le chien-piranha »



Photographie 88. *Cisco, que Suzee aime tant et que David déteste tant. Il faut reconnaître que son habitude de mordre ne le rend pas particulièrement sympathique. Décembre 2017.*

La bouteille de Tom

13 h 35. Retour de Tom avec une bouteille de vodka fraîchement acquise.

14 h 30. Alors que les deux hommes continuent de s'écharper, Suzee et moi partons déposer la bouteille en cadeau à Kat et Stevo.

Pendant une heure et demie, David et Tom continuent de s'attaquer sur n'importe quel sujet qui puisse alimenter les moqueries de David à l'égard de Tom. Dès que ce dernier parle de son Montana natal, qu'il semble tant aimer, David s'amuse à remettre systématiquement tout en question, pour le simple plaisir de faire monter la tension. Pendant ce temps, les verres défilent, les dictions deviennent moins claires, les décibels augmentent.

Lorsque Suzee et moi revenons à 16 h et que je reprends place autour du feu de camp, David me glisse qu'il me fera payer de l'avoir laissé seul aussi longtemps avec cet abruti (« *jerk* »).



Photographie 89. *Tom et David. Ce dernier se fait prendre à son propre jeu et finit lui aussi par s'énerver. Décembre 2017.*

Suzee va directement chercher un *Trivial Poursuit* dans sa cabane afin de sortir les deux hommes de leur dynamique. Mais à peine le jeu sorti, ils se hurlent de nouveau dessus autour des questions. Tom semble ravi de trouver un nouveau terrain de bataille avec le *Trivial Poursuit*, mais David semble être épuisé par Tom et ne plus s'amuser du tout à le rendre fou.

Un peu las de ce spectacle dont je ne pense rien pouvoir retenir pour mon travail, je passe du temps avec un ami au téléphone, 31 décembre oblige.

La bouteille de Suzee, à nouveau

À 17 h 30, Suzee sonne la fin des hostilités, car elle et moi devons aller chez Jim et Kay, deux amis à elle qui vivent à plusieurs kilomètres au Sud, dans le camp de nudistes, pour y passer le réveillon. David charge péniblement son vélo à l'arrière de la voiture de Suzee et s'installe à l'avant en hurlant sur Cisco qui voit d'un mauvais œil se faire prendre sa place. Je suis la voiture de Suzee à bord de mon camping-car, qui s'arrête devant le camp de David. Au début, j'assiste à la scène de loin, au volant de mon camping-car, mais je finis par sortir et m'approcher. Suzee est assise sur le siège conducteur, porte ouverte, écrivant un texto. David est debout, immobile, face à la voiture de Suzee, une bouteille de vodka presque vide à ses pieds. Il s'agit de la bouteille que Tom et lui ont entamée le matin, que Suzee avait demandé

de ne pas finir. Suzee lève les yeux de son téléphone et demande à David : « *Are you OK?* »[10] David tente de faire un pas et s'effondre sur lui-même. « *Hoho I guess he's not OK! Well… »*[11], dit Suzee en ricanant, avant de se replonger dans son texto. Je me dirige vers David. Il n'a plus son regard enjoué de tout à l'heure, alors qu'il montait dans la voiture. Il a maintenant le regard un peu perdu et surtout profondément triste. Je lui demande : « *Do you want a chair?* » Il me répond, l'air perdu : « *A chair ? What? No? Do you want a chair? »*[12] Suzee et moi abandonnons là David et la bouteille.

Je trouve dans un premier temps le détachement et l'abandon de Suzee très violent pour David. Mais Suzee sait très bien que David s'en sortira, il s'est simplement effondré à quelques mètres de sa tente, il se relèvera bien d'ici dix minutes pour aller se coucher, ou alors il s'endormira là et finira bien par retrouver le chemin de son sac de couchage. Après tout, c'est tous les soirs que David s'endort ivre, et Suzee se dit sûrement qu'il s'en est toujours sorti. Finalement, la violence que je ressens à la vue de cette scène tient peut-être de sa banalité.

Suzee et moi nous rendons au camp de nudistes, le *Magic Circle*, pour la soirée du réveillon. Je rencontre et discute longuement avec Dean, l'ami de Nancy, qui me parle notamment des trente dollars qu'il a donnés à David pour la réparation de la voiture de Nancy trois jours auparavant. Lui qui a énormément d'argent semble très fier d'avoir aidé David, et confiant sur le fait que David en fera un usage « intelligent ».

Comptes des échanges

0,00 $	*Aucune dépense en monnaie*	
	Aucun don vers autrui	
Don de Suzee	Petit-déjeuner	
Don de Suzee	Café avec Amaretto	Un petit peu pour aromatiser le café.
Don de Suzee	Deux verres de vodka	Grands verres estimés à 15 cl.
Don de Suzee	Fond de bouteille de vodka	Pas bu immédiatement.
Prêt de Suzee	Poêle en fonte	A la demande de David (en fonte, finalement).
Don de Tom	Café	
Don de Tom	Une demi-bouteille de Smirnoff	David et Tom ont bu une bouteille (75 cl) de vodka à deux en une journée.

[10] « Est-ce que ça va ? »

[11] « Hoho, j'imagine que ça va pas si bien ! Ben… »

[12] « – Tu veux une chaise ? – Une chaise ? Quoi ? Non ? Tu veux une chaise ? »

LUNDI 1ER JANVIER 2018

LA TETE DES LENDEMAINS DE VODKA

Je me réveille le matin chez Kay et Jim, à La Posa South, et je passe l'essentiel de la journée avec Suzee.

Une journée à ne rien faire

Après s'être réveillé, David reste longtemps dans son sac de couchage avant de se lever. Lorsqu'il se lève enfin, il se fait un café comme tous les matins, mais il reste assis sur sa chaise, et ne prévoit pas cette fois de faire son tour en ville.

11 h 50. Je m'arrête devant chez David. Il est assis sur sa chaise de camping, devant sa tente, toujours dans la même position. Il a sa tête des lendemains de vodka. Pour en avoir déjà parlé avec lui, je sais qu'il ne supporte pas la vodka, et qu'il se sent très mal, et honteux, le lendemain. Il dit ne pas avoir ce problème avec la bière qu'il supporte bien, à même quantité d'alcool, mais celle-ci est tout de même plus rare dans son quotidien parce que plus chère. Je lui propose de jeter un œil à mon camping-car qui a un problème de batterie. Il se lève difficilement et marche lentement jusqu'à mon camping-car garé non loin de sa tente. Après inspection, il voit très bien ce qui ne va pas, mais il n'a pas les outils et il ne peut donc rien faire pour moi.

12 h 25. Je repars avec Suzee.

14 h 35. Suzee me dépose chez David où est garé mon camping-car. Il n'a pas bougé d'un poil. Comme il me dit qu'il n'a rien fait de sa journée, je retourne chez Suzee. Alors que je pars, il me dit : « *Pace yourself… restrain yourself a lil bit from work.* »[13].

« That was my last three dollars… »

Dans l'après-midi, David reçoit un message de Suzee qui lui propose de passer à nouveau la soirée chez elle. Après quelques échanges, ils conviennent que Suzee passera le chercher pour qu'ils aillent ensemble acheter des bières en ville. Cela tombe bien, car il n'a pas envie de faire du vélo. Autant il aurait pu aller en ville et revenir, mais ajouter à cela le trajet jusqu'à chez Suzee, au fond du désert, cela aurait fait trop.

16 h 40. Suzee arrive chez David pour le prendre. Ils ne se rendent pas à Arco où les bières favorites de David sont vendues peu cher, mais dans un autre magasin pour acheter des bières moins fortes (des *Natural Ice* à 5,9 °), car Suzee souhaite pouvoir offrir ces bières à d'autres personnes en plus de David. Il me dira ensuite : « *It was nine… ten bucks roughly. I had three bucks, that was my last three dollars, and I gave it to her… We were gonna get an*

[13] « Ménage-toi… Ralenti un peu sur le travail. »

> *eighteen pack but, we had to go with nickels and dimes and pennies but we didn't have enough for an eighteen pack so we just had to get a twelve pack.* »[14]

Même si le prix au volume est le même (2,3 $/L pour la *Steel Reserve* et 2,32 $/L pour la *Natural Ice* en pack de douze), David préfère acheter de la *Steel Reserve* qui contient plus d'alcool pour le même prix. De plus, la *Natural Ice* force à dépenser son argent en achetant de grandes quantités (douze bières correspondent à plus de quatre litres), alors que David préfère dépenser ce qu'il a au fur et à mesure de ce qu'il boit. Le seul intérêt à dépenser plus pour la *Natural Ice* serait de faire baisser le prix au litre, mais seul le pack de dix-huit bières permet cela.

De son point de vue, David a *donné* trois dollars à Suzee, car c'est elle qui a décidé de la forme de la dépense. Si cela n'avait tenu qu'à lui, il aurait acheté de la *Steel Reserve* comme d'habitude, et ses trois dollars auraient d'ailleurs été presque suffisants pour une bouteille, et donc pour une soirée. Seulement, c'est Suzee qui a décidé du magasin et de la bière à acheter, et a fait participer David à l'achat de ce pack de bière dans lequel il pourra se servir ce soir, mais qui ne lui est pas exclusivement destiné. David a donc, de son point de vue, donné ses trois derniers dollars à Suzee (« *that was my last three dollars, and I gave it to her.* »*).*

> Ils reviennent chez Suzee à 17 h 30. Même si j'ai passé l'essentiel de la journée avec Suzee ou à travailler mon journal de terrain, David me rassure : « *You didn't miss anything today. I didn't do anything at all.* »[15]
>
> Je profite d'être seul pour une fois avec mes deux amis pour sortir une bouteille de Champagne que j'ai apportée de France. Je sers trois verres dans de grands gobelets en plastique qui font la bouteille. David le trouve trop sec et il boira des bières avant de finir son verre.
>
> Tom apparaît en disant avoir vu la lumière d'un feu de camp, et sa présence installe une ambiance pesante. Être confronté deux soirs d'affilée à Tom semble être trop pour David. Suzee fait un effort pour le supporter, mais elle se fait sans arrêt couper la parole par l'un des deux hommes. Elle finit par aller dans sa cuisine. Pendant qu'elle prépare longuement le repas, le même jeu s'installe à nouveau entre Tom et David. Le premier se complaît dans la narration d'histoires qui ne le concernent que lui, et le deuxième s'amuse à le contredire ou à mettre en doute la véracité de ce qu'il raconte.

[14] « C'était neuf… presque dix dollars. J'avais trois dollars, c'étaient mes trois derniers dollars et je les lui ai donnés… On voulait prendre un pack de dix-huit, on a fait les fonds de nos poches, mais on avait pas assez pour un pack de dix-huit alors on a pris un pack de douze. »

[15] « Tu n'as rien raté aujourd'hui, je n'ai rien fait du tout. »

19 h. Suzee sert le repas sans que les deux hommes bougent de leurs chaises. Nous discutons de choses et d'autres, mais l'ambiance est étrange en raison de la présence de Tom. Nous sommes aussi le lendemain d'un réveillon bien arrosé, et les trois ont l'air d'être fatigués.



Photographie 90. *Les trois sont un peu crevés. Tom est le seul à déclarer ne pas vouloir boire ce soir. Suzee boit sa vodka, David « sa » bière. Décembre 2017.*

Dès les assiettes finies, Suzee s'empresse de sortir le *Trivial Poursuit* pour occuper les deux hommes. Même si c'est précisément concernant le sport et l'automobile que David a un véritable savoir encyclopédique, il sait à peu près tout sur tous les sujets. Ce qui a tendance à énerver Tom... et amuser David.

Épuisé, je sonne ma propre dispersion à 20 h. Lorsque je les salue, Suzee annonce qu'on ira manger des pancakes gratuits le lendemain. Un concessionnaire de camping-cars en ville, *La Mesa RV*, est populaire chez les habitants du désert pour son service de pancakes gratuits. Suzee, qui a dépensé ses derniers billets aujourd'hui, n'aura peut-être pas de quoi nourrir le voisin Tom, moi-même, et David qui dormira chez elle ce soir. David proteste : il n'a pas envie d'aller aux « *free pancakes* »[16], et réserve sa décision au lendemain.

[16] C'est ainsi que tous les enquêtés nomment ce lieu : « *I don't want to go to the free pancakes* ».

Comptes des échanges

3,00 $	Bières	Participation de 3 $ sur 9,90 $.
3,00 $	**Total**	Reste 0 $.
	Aucun don à autrui	
Don de Suzee	4,6 $ en bières *Natural Ice*	Suzee a participé de 6,90 $ au pack de 12 bières, dont David a bu 8 bières et Suzee a gardé le reste pour plus tard. Ce sont donc 4,6 $ effectivement bus par David.
Don de Suzee	Dîner : Macaroni & cheese, accompagné de haricots verts et d'une saucisse	
Don de Froggy	Champagne	Un tiers de bouteille.

Le rôle de La Posa dans l'alcoolisme de David

Comment La Posa et la circulation de dons affectent l'alcoolisme de David ? Quel est le lien entre la consommation d'alcool acheté et celle d'alcool donné ?

David se considère comme alcoolique de manière intermittente. Il reste sobre durant toutes les périodes où il se déplace sur son vélo, mais lorsqu'il s'installe pour un temps relativement long quelque part, comme à La Posa l'hiver, il se met à boire jusqu'à plus soif (« *I drink like a fish* »). L'alcool n'est pas pour David une drogue mondaine, car il n'a besoin de personne pour boire. Il m'a bien dit, par exemple, le 30 décembre, que la première chose qu'il a faite en arrivant à Quartzsite cette année, dix jours avant tout le monde, fut de s'acheter une bière, non pas parce qu'il retrouvait des amis, mais parce qu'il savait qu'il ne remonterait pas sur son vélo. Cependant, les relations sociales peuvent être ce qui permet à David de boire lorsqu'il n'a plus d'argent ou pas de moyens de se procurer de l'alcool.

En effet, La Posa offre à David l'une des seules marchandises qu'il doit payer au prix fort en ville. Lorsqu'il ne peut pas s'en procurer faute d'argent, on peut la lui donner dans le désert. Ce confort de pouvoir se rendre chez Suzee et d'y trouver de l'alcool lui permet de ne pas avoir d'inquiétude à ce sujet. On ne peut juger négativement le fait que La Posa fournisse de l'alcool à un alcoolique, car du point de vue de David, c'est bien entendu bénéfique : il souhaite boire et fort heureusement pour lui le désert lui permet de boire. Le fait qu'il vienne chez Suzee le premier jour où il n'a plus un dollar sur lui, le 31 décembre, n'est peut-être pas un hasard, mais rien ne permet de déterminer s'il a accepté de venir en sachant qu'il ne pourrait trouver de l'alcool autrement. Peut-être venait-il juste pour récupérer une poêle en fonte dont il avait besoin pour cuisiner. Cependant, c'est l'alcool qui l'a fait rester chez Suzee. En effet,

David reste tant qu'on lui fournit de l'alcool, et lorsque Suzee sonne la fin de la récréation, elle est contrainte d'abandonner encore de l'alcool à David pour le faire partir, après une journée passée à boire. La relation entre Tom et David tient aussi sur ce contrat tacite : David accepte d'entrer dans le jeu de Tom tant que celui-ci lui donne de l'alcool, et, inversement, Tom sait que David restera tant qu'il fournira de la vodka qu'il ne souhaite pas boire seul. Que ce soit dans sa relation avec Suzee ou avec Tom, l'alcool devient, une fois que l'alcoolisation est lancée par le premier verre, la raison d'être ensemble.

David dit être mal au lendemain d'une soirée arrosée à la vodka, contrairement à la bière après laquelle il se sent bien et fonctionnel. Pendant l'ethnographie, en le voyant boire de grandes gorgées indépendamment du type d'alcool dans le verre, j'ai fait l'hypothèse qu'il boit tout simplement plus d'alcool et plus vite lorsqu'il boit de la vodka, et ça serait pour ça qu'il se sentirait plus mal le lendemain. Mais le relevé contredit cette hypothèse : David ingère de l'alcool relativement à la même fréquence, à savoir entre 2,7 et 3,5 unités d'alcool par heure, la journée alcoolisée essentiellement à la vodka du 31 décembre se situant à 2,8 UA/h[17].

Si David ingère davantage de molécules d'alcool, ce n'est pas du fait de la vodka ou de la bière, mais parce que Tom lui sert de la vodka sans s'arrêter. En effet, David boit ce qu'on lui tend. Lorsqu'il est tout seul, il va s'acheter ses deux bières fortes, car il sait que c'est ce dont il a besoin pour une soirée. Mais s'il est dépendant des autres, il va boire jusqu'à plus soif. Lorsque Tom lui tend de la vodka, il n'a pas cette possibilité de contrôle qu'il a sur lui-même, sobre, la journée : si le David sobre de l'après-midi, dans le magasin, estime que deux bières fortes suffiront, alors deux bières fortes devront suffire au David alcoolisé du soir. Le décalage temporel entre l'achat et la consommation permet cette régulation, ce qui n'est pas possible lorsque Tom part acheter de la vodka au milieu de la journée. Le fait, positif, que La Posa puisse lui fournir en don ce qu'il ne peut se payer au prix fort en ville est à relativiser puisqu'il ne consomme pas la même chose et pas de la même manière, et il boit donc beaucoup plus lorsque Tom lui fournit de la vodka et il se sent mal le lendemain.

On peut conclure de sa consommation d'alcool que premièrement, l'argent qu'il reçoit de diverses personnes lui permet la consommation minimale d'alcool dont il a besoin (entre une et deux *Steel Reserve* par jour), même si nous avons vu précédemment que David a des sentiments compliqués vis-à-vis de la dépense de monnaie en raison de son alcoolisme. Deuxièmement, la monnaie qu'il reçoit lui permet de participer financièrement à un don d'alcool qu'il reçoit de Suzee (même s'il a la perception de donner son argent à Suzee). Celle-

[17] Voir le détail de l'acool ingéré du 29 décembre au 1er janvier en annexe 4.5.

ci accepte de l'accompagner en ville acheter des bières, car elle pense qu'il a sa propre monnaie, et elle souhaite s'assurer de l'alcoolisation de David tout en protégeant son propre alcool. Lorsqu'elle se rend compte qu'il n'a que trois dollars sur lui, Suzee décide d'acheter, pour elle, des bières qu'elle donnera à qui elle souhaite, et en partie à David, et celui-ci est donc contraint de participer financièrement. C'est un cas manifeste de mise en coopération de deux formes d'économies par des personnes qui sont contraintes de composer, d'un côté, avec le peu de moyens qu'elles ont et, d'un autre côté, avec leur volonté d'assistance mutuelle, aussi pénible peut-elle être à cet instant (les deux ressortent insatisfaits de l'opération : Suzee a perdu de l'argent qu'elle n'avait pas prévu de dépenser, David n'a pas eu les bières qu'il voulait). Troisièmement, ses relations sociales peuvent aussi lui fournir de l'alcool s'il n'a plus d'argent, comme c'est le cas avec Tom. Ainsi, en lui procurant directement de l'alcool ou en lui fournissant de la monnaie qui permet l'achat de l'alcool, les dons à La Posa garantissent une opulence d'alcool que David est disposé à consommer.

MARDI 2 JANVIER 2018

« *AND THEN WE'LL DO SOME MORE NOTHING* »

Les « free pancakes »

Suzee a prévu d'amener tout le monde à *La Mesa RV*, un concessionnaire de camping-cars installé au croisement de *Main Street* et *Central Boulevard*. Au plus fort de la saison des festivités de Quartzsite, de décembre à février, le concessionnaire propose des petits-déjeuners gratuits pour attirer d'éventuels clients. Bien entendu, les habitants du désert viennent pour les fameux « *free pancakes* », et non pour acheter un camping-car, dont les prix oscillent entre 30 000 $ pour les petits *trailers* et 500 000 $ pour les grands *Class A*[18].

> 8 h 10. David a dormi dans la chambre d'amis, dans la cabane de Suzee, et voilà deux heures qu'il est réveillé quand je le retrouve. Il est d'humeur maussade et me répète qu'il ne souhaite pas aller aux *free pancakes*. Dans tous les cas, David doit embarquer dans la voiture de Suzee au moins pour retourner chez lui, ce qu'il fait vingt minutes plus tard. Tom suit avec sa voiture, et moi avec mon camping-car. Suzee fait un arrêt devant chez David pour qu'il débarque son sac de couchage, et il remonte finalement dans la voiture. Tom doit passer à un magasin avant de nous rejoindre au restaurant.
>
> 9 h. Je me gare à côté de la voiture de Suzee dans le grand parking de *La Mesa RV*, au milieu des camping-cars exposés pour la vente. Nous marchons le long de magnifiques *fifth-wheels* flambants neufs en direction d'une grande bâtisse qui abrite le restaurant du concessionnaire. Nous passons devant un groupe de vendeurs qui discutent entre eux sans faire attention à nous.
>
> Le service de pancakes (avec beurre et sirop d'érable, et jus de fruits à volonté) est gratuit, et nous devons simplement laisser notre *e-mail* à l'accueil pour recevoir un badge à notre nom. Nous avons tous les trois déjà notre badge et nous nous dirigeons directement vers le comptoir. Le restaurant se donne des allures de *saloon* : des chapeaux de cow-boy, des santiags et des cornes de buffles sont attachés aux poutres apparentes, à côté de gigantesques télévisions affichant des publicités pour camping-cars. La file d'attente longe un mur où sont accrochées des photos d'anciens employés. Je reconnais Suzee sur une photo de 2014, toute souriante, au milieu d'un groupe de personnes.
>
> David choisit une table située sous une lumière chauffante. Bien évidemment, un catalogue de camping-cars trône au milieu de la table. David et Suzee le saisissent et commencent à jouer au couple qui souhaite acheter un camping-car à plusieurs centaines de milliers de dollars. Ils s'appellent « chéri.e » (« *darling* ») et débattent de la taille et de la

[18] Pour rappel, les différents types d'habitats mobiles sont présentés en annexe 2.3.

couleur de tel ou tel camping-car. Ce petit jeu s'arrête avec l'arrivée de Tom qui entame, à peine assis, une histoire sur son Montana natal que personne n'écoute. David se contente de me regarder en levant les yeux au ciel. L'histoire de Tom est coupée par Suzee qui se plaint de la qualité des pancakes : jamais ici elle n'en a eu d'aussi ratés. Selon Tom et David, il n'y a pas là de quoi se plaindre, car ces pancakes sont gratuits. Mais cela n'a aucun rapport avec la gratuité, d'après Suzee. Ce n'est pas parce que c'est gratuit qu'elle devrait se contenter de quelque chose de mauvais qui, d'autant plus, a été bon par le passé, notamment à l'époque où elle faisait elle-même ces pancakes.

David fait rarement de commentaires concernant la nourriture. Il se contente généralement de ce qu'on lui tend. Il est très peu regardant sur ce qu'il mange et semble, de manière générale, ressentir très peu de plaisir vis-à-vis du repas. Pour lui qui mange très peu, la nourriture semble n'avoir d'autre fonction que celle de s'alimenter.

La visite des camping-cars

Après avoir fini le repas, Tom repart aussitôt à bord de sa voiture. David et Suzee, chauffés par leur petit jeu de rôle de couple au début du repas, évoquent l'idée d'aller visiter des camping-cars.



Photographie 91. *L'apparence de David et de Suzee tranche un petit peu avec les beaux camping-cars qu'on s'apprête à visiter. Janvier 2018.*

David nous emmène voir le plus beau des camping-cars *class A*, celui qui est garé à la limite de la parcelle du concessionnaire, à l'angle des deux rues les plus importantes de Quartzsite.

Au début de la visite, ils trouvent les camping-cars magnifiques et semblent assez impressionnés, mais ils finissent par se prendre à leur propre jeu, inspectant les défauts pour savoir si le camping-car vaut bien son prix. Ce camping-car est mieux pour le salon, disposé dans ce sens plutôt qu'un autre, cet autre camping-car est mieux pour la chambre qui a un dressing… mais plus les visites avancent et plus David se montre septique vis-à-vis de ce qu'il voit : la qualité de fabrication n'est pas bonne, les espaces ne sont pas toujours heureux (par exemple un canapé planté au milieu du salon, face à rien), et la vue des tableaux de bord ne l'engage pas davantage.

Nous perdons rapidement Suzee qui semble finalement porter moins d'intérêt à l'exercice que David. Je continue donc de le suivre dans ses visites. Il se montre de plus en plus taquin et exigeant. Lorsque ce qu'il croit être un placard se révèle être des toilettes, au beau milieu du camping-car (alors qu'il y a d'autres toilettes au fond du camping-car), il commente, amusé : « *Here, emergency toilets in case you can't make it to the ones in the back.* »[19] Avoir deux toilettes dans un camping-car destiné à un couple lui paraît délirant. Nous sommes aussi stupéfaits par la taille des télévisions. Il critique vertement ceux qui pourraient avoir besoin de si grandes télévisions, et en si grand nombre ! Certains camping-cars proposent deux télévisions dans le salon : une grande accrochée au mur opposé au canapé, une plus petite au-dessus de l'évier.

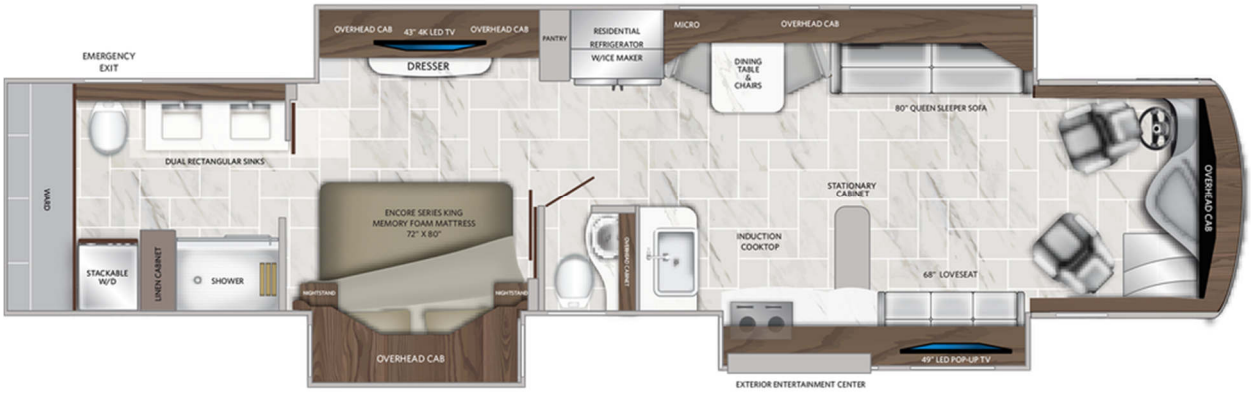


Figure 15. *Plan de l'« American Eagle » de la marque American Coach. Il s'agit du class A le plus cher que propose La Mesa RV, pour cinq cent mille dollars, installé à l'angle de la parcelle, à la vue de tout le monde. Une télévision 49 pouces dans le salon, 43 pouces dans la chambre, des toilettes au centre du camping-car, en plus de celles dans la salle de bain (à deux lavabos), le tout dans une construction légère de mauvaise facture qui laisse David dubitatif. Source : site web d'American Coach (www.americancoach.com), visité le 28.09.2020.*

Même s'il se montre moqueur envers les personnes qui pourraient avoir besoin de si grandes télévisions, sa préférence ira à un camping-car qui a une grande télévision. Avant tout

[19] « Ici, des toilettes d'urgence au cas où tu n'as pas le temps d'aller jusqu'à celles dans le fond. »

pour le canapé en L installé devant (et non de l'autre côté de l'espace du salon, comme on peut le voir par exemple sur le plan ci-dessus). « *I could watch some games…* »[20] Lui, le sport, il le suit à la radio, car ça consomme moins de *data* sur son téléphone que de le regarder en vidéo.

Il conclut la visite des camping-cars en disant que pour deux cent mille dollars, il préférerait plutôt s'acheter une vraie maison (un *mobil-home*). Il trouve que tous ces camping-cars sont de mauvaise qualité, on peut voir que la fabrication ne tiendrait pas deux ans. Deux semaines dans le désert ici à La Posa ?! Morts, les *class A* de luxe ! Selon lui, en deux mois, ces choses-là perdraient la moitié de leur valeur, et ne seraient donc pas un bon investissement.



Photographie 92. *Le camping-car qui aura la préférence de David, pour le canapé en L devant la télévision. Janvier 2018.*

10 h 10. Nous retrouvons Suzee pour partir de *La Mesa RV*. David me dit qu'ils repartent directement le désert : « *We'll go back to the desert, and then we'll do some more nothing.* »[21]. Quant à moi, je vais au garage m'occuper de la batterie de mon camping-car.

Exercice de bureaucratie téléphonique

12 h. Je reviens du garage avec un camping-car fonctionnel et me gare devant chez David qui dort dans sa tente. Je profite de ce moment pour me laver, laver mon camping-car et manger. J'ai quarante-huit heures de retard sur le journal, ce que je n'ai jamais atteint avant

[20] « Je pourrais regarder des matchs… »

[21] « On retourne dans le désert, et ensuite on fera encore du rien. »

l'ethnocomptabilité, et qui me paraît catastrophique. Cette épée au-dessus de moi m'empêche de penser et de travailler convenablement à l'observation. Paradoxe de l'ethnographie, qui consiste à enregistrer des observations, je me passerais bien de l'enregistrement, absolument chronophage et épuisant, qui empêche l'observation. Je décide donc, après m'être lavé, de dédier cet après-midi à la rédaction du journal, installé dans mon camping-car à côté de la tente de David.

13 h. Je me pose une quinzaine de minutes avec David qui s'est réveillé. Il me parle d'un homme qu'il a connu, au Texas, un handicapé qui touchait une pension d'invalidité de mille dollars, mais qui adorait faire la manche. Cet homme arrivait à gagner deux mille dollars par mois ! Lorsque sa fille l'a mis en maison de retraite hospitalisée, il est mort dans l'année. Il n'était apparemment pas fait pour ça. Sa fille a alors appelé David pour lui proposer de récupérer gratuitement sa caravane. Refus de David. Pourquoi ça ? Le gars était sale ! Et David ne veut pas d'un truc crade. Mais pour être poli avec la fille, il a prétexté qu'il n'avait pas de voiture.

Il fait ensuite le résumé des travaux qu'il a à faire sur différentes voitures : celle de Suzee, mais les poignées de porte coûteront extrêmement cher et Suzee ne les achètera probablement jamais ; celle de Harvey, c'est un travail plus simple que prévu et il sera payé ; celle de Nancy pour laquelle il a déjà été payé, et il doit se rendre avec elle à la *Library* pour commander une pièce sur internet avec sa carte de crédit à elle.

Il trouve un papier dans un petit sac qu'il fouille. C'est la liste, imprimée, de tous les lieux où trouver des aides et des choses gratuites à Flagstaff. Concernant Quartzsite, il considère qu'une telle liste pourrait tenir sur un *post-it* : « *Go to Isaiah Church !* »[22].

Il va devoir appeler les *food stamps* pour régler son renouvellement, et il se roule de nombreuses cigarettes en prévision de la longue attente. Il me répète que si cela lui permet de toucher environ 1200 $, il peut bien galérer une heure ou deux : « *Six hours spent on the phone and the internet, it's two hundred dollars an hour. That's worth it!* »[23].

14 h 20. Alors que je travaille sur mon journal de terrain, dans mon camping-car garé à côté du camp de David, je l'entends hurler depuis sa tente : « *Are you fucking kidding me ?!* »[24]

15 h 30. Je fais une pause dans mon travail de journal de terrain en allant voir David un quart d'heure. Il me propose de faire moi-même l'expérience de l'appel aux *food stamps*. Un répondeur lui demande tout un tas de numéros pour finalement lui raccrocher au nez à cause de la trop grande quantité d'appels en attente. Il se lance à nouveau sur la bureaucratie : si tout ça existe, ça doit être juste pour que les gens aient un travail. Car tout cela n'a aucun sens. Je lui parle de David Graeber. Ha ! S'il le rencontrait, ils seraient probablement amis ! Je lui partage mon avis sur la question : on imagine l'URSS comme les plus grandes heures du *paperwork* de l'histoire de l'humanité, mais en fait dans une économie capitaliste néolibérale,

[22] « Va a *Isaiah Church* ! »

[23] « Six heures passées au téléphone et sur internet, ça fait deux cents dollars par heure. Ça vaut le coup ! »

[24] « Tu te fous de ma gueule ?! »

il y a peut-être encore plus de *paperwork*. Il ne comprend pas comment cela fonctionne : si tout le monde est là juste pour remplir des papiers, il doit bien y avoir quelqu'un quelque part qui crée de la richesse ! Mais où est-il, se demande-t-il ?

Il embraye sur le communisme (une association avec l'URSS, peut-être ?). Il trouve l'idée séduisante, mais il considère qu'à partir d'une certaine taille, ça ne peut plus marcher. Cuba, ça a bien marché, un temps, car c'est une petite île. Mais l'URSS, ça n'a pas fonctionné parce que personne ne travaillait vraiment, ils avaient du pétrole, mais personne n'allait le chercher. Pour le taquiner, je lui rappelle que les Soviétiques sont allés dans l'espace avant les Américains. En guise de réponse, il répète quatre fois : « *That's true…* »[25]. Je lui demande ce qu'il met derrière le mot « *work* » (dans le sens de « fonctionner »), car dans le système capitaliste qui « fonctionne » à l'échelle mondiale, il y a tous les jours des gens qui meurent de maladie dont on connaît le remède, mais qu'ils ne peuvent se payer. Il me répond que le capitalisme fonctionne pour lui-même : aux États-Unis, quiconque travaille peut avoir accès aux richesses. Quand il était jeune, il travaillait et avait donc ses voitures (« *toys* »), sa maison… tout ça grâce au travail. Il pense que la vaste majorité des Américains sont propriétaires de leur maison et ont une voiture.

15 h 45. Suzee passe devant le camp de David sans s'arrêter pour autant.

16 h. Je retourne voir David, car je l'ai entendu téléphoner. De l'autre côté de la ligne, on lui a demandé s'il n'a bien toujours aucune ressource. C'est le cas. On lui a alors demandé d'où vient le téléphone avec lequel il appelle, et comment il a payé pour le forfait. David a dit que quelqu'un lui a donné un peu d'argent pour ça, même si c'est faux. On lui a demandé où il a passé ces trente derniers jours. Dans une tente ! Vous n'entendez pas le vent souffler ? Finalement, cet appel des *food stamps* lui a pris une heure de forfait et il n'en a plus. Il aura peut-être à demander de l'argent à Suzee, me dit-il.

Il enchaîne sur ce qu'il pense de la manière dont l'État dépense son argent. Tout l'argent qu'on met dans des voitures de flics, il ne comprend pas ! Et tout ça pour quoi ? Il a vu dans le journal que le commissariat de Quartzsite vient d'acquérir un nouveau SUV à cent quinze mille dollars, équipé d'une caméra qui relève automatiquement les plaques d'immatriculation. Ça le dépasse. Généralement, il refuse de penser à ces gaspillages, car chaque fois il en sort effaré.

Il me dit ensuite qu'il compte aller au Texas cet été, et qu'il espère bien trouver un travail. Je lui suggère de faire un boulot de *paperwork* ! Certes, son dos le lui permettrait, mais il n'y arriverait probablement pas, car il est trop lent sur un ordinateur. Il ne veut pas travailler pour quelqu'un à Quartzsite, il a déjà travaillé pour tout le monde ici et il n'y a que des emplois physiques qu'il ne peut pas faire à cause de son dos.

David compte se faire à manger ensuite. Mais d'abord, il doit faire sa vaisselle. Demain, il touchera ses *food stamps*, et il a l'habitude de s'acheter de la bonne nourriture la première semaine, car, généralement, à ce moment-là, cela fait longtemps qu'il n'a pas mangé quelque chose de correct. J'entends donc David parler positivement de nourriture pour la

[25] « C'est vrai… »

première fois. Il compte se faire un steak, mais c'est Suzee qui a son grill. Il signifie bien par ailleurs qu'il ne compte pas vraiment partager ce repas.

17 h 40. Après une dernière petite pause rédaction de journal avec David, je retourne à mon journal et laisse David pour de bon. « *That was a successful day. I got free pancakes and my food stamps!* »[26]. Finalement, les *free pancakes* ont été une bonne chose.

Il boit probablement la vodka que j'ai laissé filer dans la comptabilité à ce moment.

20 h 45. Fin de mon travail sur le journal de terrain. J'ai tout rattrapé depuis le début de la soirée du Nouvel An. Il aurait été plus stratégique de passer la journée avec Suzee pour l'ethnocomptabilité et faire le journal demain (puisqu'elle travaillera), mais je n'en peux plus d'empiler du retard et cela m'angoisse.

Comptes des échanges

0,00 $	*Free pancakes*	Action promotionnelle d'un vendeur de camping-cars : *La Mesa RV* attire des clients dans l'espoir de leur vendre des camping-cars. Ceci n'est pas un don, mais une transaction commerciale inaboutie.
0,00 $	**Total**	
	Aucun don à autrui	
Don de Suzee	Café	
Don de Suzee	Une cigarette	

L'évaluation de la peine

Les *food stamps* sont révélateurs de la manière dont David évalue le temps : « *Six hours spent on the phone and the internet, it's two hundred dollars an hour. That's worth it!* »[27]. Il peut paraître contradictoire qu'une personne qui attend ses 62 ans et sa pension de retraite évalue ainsi la rentabilité d'une activité en mettant en relation un temps et un gain d'argent. Pourtant David fait régulièrement cette évaluation du temps, et il a déjà évoqué quelques jours auparavant la rentabilité horaire des travaux sur la voiture d'Harvey. Ces travaux sont substantiellement intéressants puisqu'ils lui fournissent de la monnaie dont il a besoin, mais aussi relativement au temps passé. David évalue aussi le rendement financier de ces travaux au regard de ce que réclament les garagistes en ville : les prix pratiqués par les professionnels ne sont là encore pas seulement substantiellement scandaleux, mais ils le sont aussi relativement au temps passé pour la réparation.

[26] « C'est une journée réussie ! J'ai eu des pancakes gratuits et des *food stamps*. »

[27] « Six heures passées au téléphone et sur internet, ça fait deux cents dollars par heure. Ça vaut le coup ! »

Pour une personne engagée dans un travail salarié ou un travail simplement rémunéré à l'heure, le temps est en permanence mesuré à l'aune d'une valeur économique et la question de l'évaluation de la rentabilité peut aller de soi. Nous verrons que cela est le cas de Suzee, qui évalue différentes formes de travail (baby-sitting, assistance à des personnes âgées handicapées, confection de poupées…) en fonction de leur rentabilité horaire. Si Suzee passe du temps à faire quelque chose, c'est aussi du temps passé à ne pas faire autre chose, et notamment autre chose qui pourrait être plus rentable économiquement. Mais l'évaluation de la rentabilité horaire a une tout autre origine pour David. Comme, premièrement, une grande partie de ce qu'il possède lui vient sans avoir à le demander et qu'il obtient une assistance de ses amis et voisins du désert, et comme, deuxièmement, il n'a que du temps, du temps sans valeur d'échange, du temps non économique, alors la rentabilité d'un temps selon l'argent qu'il lui procure n'est pas mise en regard d'une autre activité rentable économiquement. Elle est mise en regard d'un autre temps qui n'a pas de valeur économique, le temps de l'activité à laquelle il aspire le plus : être assis devant sa tente à « ne rien faire » (« *doing nothing* »). C'est pourquoi se lever de sa chaise pour faire quelque chose, *ça lui coûte*, et il mesure si ça vaut ce *coût*. Un autre évènement ultérieur à l'ethnocomptabilité vient illustrer sa capacité spontanée à évaluer à quel prix il accepte de s'arracher à son fauteuil.

Vendredi 9 février 2018

> David parle de Tom, qu'il désigne cette fois comme *Stupid Tom*. Quelques heures auparavant, Tom lui a proposé de l'accompagner à Parker pour voir un spectacle de bateaux, en lui proposant immédiatement de le payer quarante dollars. Tom concevait le fait de l'accompagner comme un service rendu : il ne voulait absolument pas y aller seul pour des raisons que David ne s'explique pas, et Tom était prêt à payer quelqu'un pour ça. Mais David a refusé. « *I would have NEVER done that for forty dollars*. »[28], dit-il, ouvrant une brèche, sans s'en rendre compte, dans laquelle je m'engouffre aussitôt : « *Not for forty dollars… so… how much?* »[29]. Il prend la question au sérieux, et après discussion et évaluation au regard de différentes sommes, il s'arrête finalement sur le chiffre de deux cent cinquante dollars. Me concernant, je ne suis pas tout à fait certain d'accepter de me farcir Tom une journée pour deux mille dollars. D'autant plus que je n'en tirerais pas grand-chose pour mon ethnographie. Mais David me rétorque qu'il a bien moins d'argent que moi, et deux cent cinquante dollars suffiraient à lui faire subir Tom pendant une journée au lieu de rester assis sur son fauteuil.

[28] « Je n'aurais JAMAIS fait ça pour quarante dollars. »

[29] « Pas pour quarante dollars… alors… pour combien ? »

Il faut souligner que c'est bien le confort matériel que la vie sociale du désert lui procure qui lui permet d'avoir ce rapport au temps et d'avoir la possibilité du choix de s'engager ou non dans une activité rémunératrice. David se souvient avoir fait la manche dans les grandes villes. C'est une activité à temps plein dont la rentabilité permet à peine de se nourrir et boire de l'alcool, alors qu'à La Posa, il a la possibilité d'évaluer et d'arbitrer des choix vis-à-vis de son emploi du temps qui, idéalement, devrait être dédié à « *doing nothing* ».

MERCREDI 3 JANVIER 2018

« *FOOD STAMPS DAY* »

C'est une journée particulière pour David puisqu'il vient de toucher ses 194 $ de *food stamps*.

« I don't like to be broke »

9 h. Je prends le café avec David devant sa tente. Je lui dis que je commence à avoir l'*island fever*, à être bloqué dans ce désert. Lui, il appelle ça la *cabin fever*. Il me suggère divers endroits où passer quelques jours, mais il s'agit toujours de villes du désert : Bouse, Brenda, Ehrenberg…

9 h 45. Suzee passe très rapidement en voiture devant chez David. Elle travaille de 10 h à 22 h au baby-sitting.

Suzee repartie, je demande à David pourquoi il ne l'aide pas au baby-sitting, puisqu'elle cherche en permanence à le sous-traiter. « *No fucking way! Me and a kid? Ha ! No way! Change a diaper ?! Haha !* »[30].

En me servant du café, il pense à voix haute : « *I don't know why Suzee gave me this coffeepot. She must really love me.* »[31].

David prévoit d'aller en ville. Habituellement, il y va tous les jours. Ça lui permet justement de ne pas trop ressentir la *cabin fever*. Que compte-t-il y faire ? Diverses choses, aller à *Isaiah Church*, à la *Library*… « *Are you gonna stalk me today?* »[32] Oui ! De toute façon, je dois aller en ville aussi, à la *Library* pour internet et dans un magasin pour acheter du café. Là, ça l'intéresse : il me propose de payer mon café avec sa *food stamps card* et que je lui rembourse en monnaie. « *I don't have any money now and I don't like to be broke.* »[33]

Voilà qui pose question. Je lui ai bien signifié que je souhaite modifier le moins possible ses conditions de vie, mais après tout, je fais bien partie de son réseau de sociabilité. Avec Suzee, je suis probablement la personne avec qui il passe le plus de temps. Alors, pourquoi ne pas me permettre d'observer une transformation d'argent sous forme de *food stamps* en alcool, puisque c'est ce dont il s'agit… ?

[30] « C'est mort ! Moi et un enfant ? Ha ! C'est mort ! Changer une couche ? Haha ! »

[31] « Je ne sais pas pourquoi Suzee m'a donné cette cafetière. Elle doit beaucoup m'aimer. »

[32] « Tu vas me traquer aujourd'hui ? »

[33] « Je n'ai pas de monnaie là et je n'aime pas être fauché. »

Prévoit-il de faire un petit tour à la *food bank* ? Non, il n'y va qu'à la fin du mois, lorsqu'il n'a plus de *food stamps*. De toute manière, il ne peut recevoir un carton qu'une fois par mois. Une fois par semaine, il peut récupérer du pain et quelques légumes, mais ni l'un ni l'autre ne l'intéressent vraiment (et il ne pense apparemment pas à en récupérer pour Suzee).

L'évocation des *food stamps* l'amène à nouveau à me parler de la bureaucratie. Puis de politique en général. David se dit conservateur et libéral en même temps[34]. Je suis toujours surpris de voir David se définir comme un républicain chrétien du Texas. Qu'a-t-il de conservateur, alors ? Les conservateurs veulent moins d'État, et lui aussi aimerait bien que l'État soit moins sur son dos. Je lui demande frontalement : n'est-il pas bienheureux de trouver les 194 $ par mois que l'État lui donne ? Il me répond qu'il accepte d'être un peu hypocrite là-dessus. Ce qui le gonfle vraiment, c'est qu'on lui demande comment il a payé le téléphone avec lequel il appelle pour avoir ses *food stamps* ! Il poursuit en disant que les riches devraient partager la richesse et devrait servir le peuple (« *the people* ») et non le contrôler. Il est content d'avoir cette discussion avec moi, car il ne peut généralement pas l'avoir avec Suzee, qui coupe toujours court à toute conversation : Bernie ou rien ! Il ne devrait y avoir selon elle ni riches, ni pauvres, ni discussion à ce sujet ! Je suis amusé de passer pour le type ouvert sur cette question… la position d'ethnographe, probablement.

10 h 30. David se change et embarque sur son vélo ce dont il a besoin pour sa sortie : deux sacs vides, une pompe, des outils, son téléphone, ses lunettes : « *Forgetting the glasses is the worst!* »[35]. Pour charger son vélo, il l'appuie sur une chaise qui n'arrête pas de tomber. Suzee a sa bonne chaise qui tient bien son vélo, mais il lui a prêté, car elle reçoit du monde lors des *drum circles*, les fêtes qu'elle organise chez elle de manière hebdomadaire. Il trébuche sur une grosse pierre et peste contre toutes ces pierres qui servent à délimiter des cercles autour des buissons et des arbres. Ce cercle de pierres autour de l'arbre contre lequel il pose son vélo le gonfle particulièrement. Il ne lui prédit pas un grand avenir…

Il me donne deux gallons vides qu'il remplira à une borne devant le *Family Dollar*.

La petite expédition quotidienne en ville

10 h 40. Départ pour la ville. Ça y est, c'est la foire à Quartzsite. Trop de voitures aux feux, beaucoup de monde sur les trottoirs, des brocantes partout : les festivités démarrent pour de bon.

[34] Conservateur contre libéral correspond à la traditionnelle opposition entre Parti républicain et Parti Démocrate, même si le Parti républicain est extrêmement libéral sur les questions économiques. L'opposition conservateur/libéral est en fait opérante avant tout sur les questions de mœurs.

[35] « Le pire, c'est d'oublier les lunettes ! »



Photographie 93. *À la sortie de la LTVA de La Posa Nord pendant la saison haute de janvier à Quartzsite. Au fond, au centre de la photo, on aperçoit la faîte de la* Big Tent *du* RV show*, cœur des festivités. Janvier 2018.*

11 h 5. Nous arrivons à *Isaiah Church*. David fouille dans la salle des donations pour y trouver une poêle. Nous seulement il trouve une poêle, mais aussi une spatule et une cuillère, ce qui le ravit, car la cuillère de son couteau suisse est trop petite pour manger de la soupe. Deux jeunes *tramps* que j'ai rencontrés à un petit-déjeuner chez Suzee sont là aussi[36], et cherchent des habits.

Même si David est content d'avoir trouvé des choses, il est surtout venu ici pour se raser. La batterie de son rasoir électrique est complètement à plat et il a besoin d'une prise pour pouvoir s'en servir. Il n'a pas non plus de miroir chez lui, et il cherche d'ailleurs un petit miroir de poche solide pour ses voyages en vélo. Ici, à Isaiah, il n'y a que ce petit miroir complètement cassé.

[36] Voir supra introduction de la seconde partie.



Photographie 94. *David se rase devant l'entrée des douches qui sert de point d'eau. Plusieurs personnes défilent devant lui le temps qu'il se rase. Janvier 2018.*

11 h 30. David discute avec un *biker tramp* pendant cinq minutes puis avec un autre, Blue, que je connais de mon premier terrain, et que David connaît bien aussi.

11 h 35. Départ pour la *Library*. David ne passera pas par *Main Street*, mais par des petites rues parallèles, car il y a moins de risques de se faire renverser.

À la *Library*, David et moi passons du temps sur internet. Pour ma part, il s'agit surtout de recharger mon ordinateur et de tout sauvegarder sur internet. Comme d'habitude, il y a pas mal de personnes très grosses qui sentent très fort. Il y a encore cette famille de trois personnes, une mère et ses deux ados, qui sont énormes. Ils viennent avec une multiprise et ont tous leurs téléphones, ordinateur et tablette branchés. La mère regarde quelque chose sur l'ordinateur avec ses écouteurs, le fils a les yeux sur son téléphone et la fille les siens dans le vague.

12 h 50. David vient me chercher. Il a fini de télécharger les *audio books* qu'il voulait, assis sur un banc devant le bâtiment. « *You missed something!* »[37], me dit-il. Quelqu'un lui a donné un porte-bagages pour son vélo. Il est d'ailleurs mieux que celui qu'il possède puisqu'il a un rebord à l'arrière pour que sa cargaison ne tombe pas. Ce quelqu'un, c'est Scott, un habitant de La Posa que j'ai rencontré au tout début de ce voyage et avec qui j'ai fait un entretien. Il a tout simplement trouvé le porte-bagages par terre et l'a proposé à David. C'est son dernier jour ici : il repart demain pour Phoenix afin de poser son vélo, prendre un vol pour

[37] « Tu as raté quelque chose ! »

son Michigan natal, y passer deux mois, revenir à Phoenix et descendre en vélo au Texas. David et Scott échangent quelques mots et imaginent se recroiser au Texas dans quelques mois. Il me dit ensuite qu'il aurait préféré avoir ce porte-bagages avant d'en avoir acheté un pour dix dollars ! Mais bon, il pourra probablement l'échanger pour quelque chose d'utile…

13 h 10. David cherche du fromage, mais le *Family Dollar* n'en vend pas. Il m'emmène au *General Store*, à côté, pour en acheter, mais aussi pour acheter de la viande pour qu'on se fasse des burgers ce soir : « *Just you and me. No one else!* »[38]. C'est l'opulence lorsqu'il touche ses *food stamps* ! Il achète même une canette de Redbull à trois dollars. David paye tout ce que j'achète (lait, café, pâtes) avec sa carte. Je lui rends son argent ensuite : dix dollars seulement, car il me manque un dollar : « *Don't worry about it.* »[39] Lorsque nous passons en revue le contenu de son sac de courses devant le magasin, il ricane : « *You're gonna have to stalk somebody else, right?* »[40].

L'ethnographe que je suis est bien en train de changer ce qu'il observe. Mais je veux continuer à voir les stratégies de transformation de *food stamps* en alcool. S'il m'invite le soir, il doit bien s'attendre à ce que je fournisse l'alcool… ?

13 h 20. Il repart dans le désert. Moi, je ne suis pas certain de retourner à son camp, car je souhaite faire un entretien, et David est à peu près certain qu'il ne lui arrivera rien cet après-midi. Je retrouve Gary qui est d'accord pour faire un entretien tout de suite.

Retour chez David : « That was a good day »

16 h 55. Je retrouve David qui est en train de lire un livre assis devant sa tente. Il s'apprêtait justement à lancer les burgers. Il est fatigué et veut manger vite. Je lui propose de revenir avec une bière, ce qu'il accepte. Il en profite pour me signifier, fièrement, qu'il aurait pu s'acheter une bière, mais qu'il ne l'a pas fait ! Du coup, dit-il, ses courses ne lui ont rien coûté (« *cost nothing* ») puisque tout a été pris sur les *food stamps*. Je suis surpris : « *Wait, what? What do you mean by 'cost nothing'* ?! »[41] Il me répond: « *I did not do anything to have the food stamps. Well, I spent an hour on the phone, but food stamps is money I just… get. I don't work for that. So when it's on the food stamps card, it doesn't really cost me anything.* »[42] Mais cet argent est limité ? « *Yes, I try to spend it wisely, but… well.* »[43]. Faut-il comprendre

[38] « Juste toi et moi, personne d'autre ! »

[39] « Ne t'en fais pas. »

[40] « Il va falloir que tu suives quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ? » Il s'agit, encore une fois, une de ces remarques que David fait régulièrement concernant la prétendue insignifiance de sa vie.

[41] « Attends, quoi ? Qu'est ce que tu veux dire par 'rien coûté' ?! »

[42] « Je n'ai rien fait pour avoir les food stamps. Ben, j'ai passé une heure au téléphone, mais les food stamps c'est juste de l'argent que je... touche. Je ne travaille pas pour ça. Donc quand c'est sur le compte des food stamps ça ne me coûte pas vraiment quoi que ce soit. »

[43] « Oui, j'essaie de le dépenser judicieusement, mais… bon. »

qu'il ne considère pas les *food stamps* comme partie de ses finances… ? Il revient donc sur ses jugements très virulents vis-à-vis de l'État lorsqu'il a passé un après-midi au téléphone. Il me semble finalement que ce n'est pas le temps passé à essayer d'avoir ces *food stamps* qu'il relativise, mais bien l'utilité de ceux-ci.

Il me fait remarquer qu'il a enlevé toutes les pierres qui le dérangeaient. Comme il a bu sa canette de Redbull, il a dû trouver des occupations ! Il a même préparé le café pour le lendemain. Il me parle d'Harvey. Il considère que celui-ci lui trouve des choses à faire juste pour pouvoir lui donner de l'argent. La dernière fois, il a fait un quart de tour de tournevis sur sa voiture et Harvey lui a donné cinq dollars : « *Harvey paid me five bucks to do practically nothing*. »[44]. Je demande à David de bien me répéter : oui, il considère qu'Harvey cherche des prétextes pour lui donner de l'argent par du travail un tout petit peu fictif qu'il pourrait faire lui-même, ou faire faire par quelqu'un en ville.



Photographie 95. *« That was a good day. There's less drama these days… »*[45]*. Janvier 2018.*

Il trouve que ça a été une bonne journée. Depuis un certain temps, les choses se sont calmées ici. Moins de *drama*[46]. La seule chose qu'il trouve dommage, c'est d'avoir dû payer le *BLM sticker* à 180 $ à cause du raffut de Sandy...

[44] « Harvey m'a payé cinq dollars pour faire pratiquement rien. »

[45] « C'était une bonne journée. Il y a moins de drame ces jours-ci… »

[46] Il fait référence à la période qui a précédé mon arrivée à Quartzsite cet hiver : Harvey qui bat Lisa, Sandy qui s'en mêle pour finalement transférer le drame vers elle avec l'histoire de sa sœur morte, mais en fait pas morte, Suzee qui refuse de voir Sandy et s'exile au fond du désert, Gypsy qui est viré de La Posa par Donnie…

> Lorsque je lui dis que je ne peux pas vraiment cuisiner dans mon camping-car, il me fait remarquer que je ne dois pas avoir souvent besoin de le faire, puisque je me fais toujours inviter par ci et par là. Certes. Je pourrais même aller tous les soirs à *Isaiah,* lui dis-je. Il me rétorque que je mourrais vite de faim. Pourquoi ça, est-on peu servis à *Isaiah* ? Non, c'est plutôt que ce n'est pas toujours bon.

Je comprends cette remarque de David concernant le goût comme relative, avant tout, au fait d'avoir à quitter son fauteuil le soir pour rejoindre une tablée de cent convives. Lui qui aime la tranquillité et qui souhaite pouvoir choisir ses interactions sociales, est-ce que cela vaut bien la peine de quitter son siège et subir ces désagréments si la nourriture n'est pas assez bonne ?

> Nous jasons ensuite sur *Stupid* Tom, le voisin de Suzee. J'aime beaucoup passer du temps avec David. Je rigole avec un ami, même si nous sommes enfermés dans ce désert.
>
> 18 h 10. David sonne la dispersion, car il est fatigué. Il m'invite pour le café le lendemain, « *at the first lights… Wait… No. At the second lights.* »[47].

Finalement, le repas n'a pas vraiment servi à transformer la nourriture en alcool. Reste à voir ce qu'il adviendra des dix dollars transformés de ses *food stamps*.

> 22 h 40. J'entends Suzee, qui revient du baby-sitting, passer devant mon camping-car. Le son du moteur de sa Toyota est vraiment caractéristique.

[47] « Aux premières lueurs… Attends. Non. Aux secondes lueurs ! »

Comptes des échanges

1,75 $	Chips	Family Dollar ↓
2,25 $	8 petits pains à hamburger	La moitié étant prévue pour moi, pour le soir.
1,75 $	Vanille pour le café	
3,00 $	Redbull 12FLoz	
1,29 $	Margarine	General Store ↓
2,69 $	12 œufs	
5,99 $	Fromage	Une partie étant prévue pour moi, pour le soir.
5,83 $	Viande	Une partie étant prévue pour moi, pour le soir.
24,55 $	**Total**	Aucune taxe sur la nourriture. *Soit 12,6 % de ses food stamps, le double du forfait-jour de 6,36 $ (194/30,5).* Il lui reste 10 $ en monnaie.
Transfert de food stamps en monnaie réelle par mes achats : 11 $ de food stamps convertis en 10 $ de monnaie. État de la food stamps card après le premier jour : 194-24,55-11=158,45 $ avec 11 $ convertis en 10 $ en monnaie. 12,6 % (24,55 $) des fonds ont été réellement dépensés… Mais le ticket de caisse a indiqué 172,82 $ restants. Le montant restant du mois précédent a probablement été transféré, et se serait donc additionné aux 194 $. Lorsque nous avons fait les courses ensemble pour Suzee le 20 décembre, nous avions dépensé 45 $ sur les 50 $ que David avait annoncé avoir encore sur sa carte. En fait, il lui restait peut-être plutôt 60 $ avant les courses, et tout ce qu'il lui restait du mois précédent a été transféré.		
Don à Froggy	Dîner : deux burgers	En don uniquement : 5,83/2 +5,99/4 +2,25/4=5 $
Don de Froggy	Une Budweiser	Impulsé par le don du repas. Mais finalement, David n'avait pas vraiment envie de boire.
Don d'Isaiah Church	Poêle, spatule, cuillère	
Don de Scott	Porte-bagage	Trouvé par terre par Scott (croisé à la Library). L'ancien porte-bagages servira de monnaie d'échange pour autre chose.

Les food stamps

Les *food stamps* apportent un véritable confort à David même s'il ne se le formule pas vraiment ainsi, du fait de la relation compliquée qu'il entretient avec cette aide de l'État. Bien qu'il passe beaucoup de temps, dépense beaucoup d'énergie et d'argent dans le téléphone pour se procurer ces *food stamps*, il dit s'en servir très peu et avoir de la difficulté à les dépenser pour de la nourriture (« *I have a hard time spending money on food.* »).

Il semble que ce soit toute une sphère de ses finances qui n'existe pas pour lui : il considère qu'il ne fait rien pour avoir ces *food stamps* (relativisant, finalement, le temps passé au téléphone et disant : « *I don't work for that* ») et lorsqu'il les dépense, il considère que ça ne lui coûte rien (« *cost nothing* »). Ce ne sont pas les *food stamps* qui sortent de sa comptabilité, mais la nourriture. S'il peut s'acheter de quoi faire un burger le jour où il touche ses *foods*

stamps, tant mieux, s'il peut en offrir à son ethnographe attitré, c'est encore mieux, mais la nourriture n'est pas quelque chose qui compte pour lui, comme l'alcool ou son vélo par exemple, ce qui compte est le fait de se faire son propre repas.

Si David ne perçoit pas nécessairement que les *food stamps* lui sont bénéfiques, c'est parce qu'il ne considère que ce qu'ils permettent en premier lieu : acheter de la nourriture en magasin. Les 194 $ à dépenser en nourriture ne lui apportent pas tant de tranquillité pour leur première fonction (194 $ de nourriture) que pour ce qu'il peut en faire dans le désert de La Posa. En effet, il a la possibilité de convertir 194 $ de *food stamps* en beaucoup d'autres choses que 194 $ de nourriture payée au prix fort en ville, et c'est principalement en ça que les *food stamps* lui apportent de la tranquillité. David semble sous-estimer l'importance des *food stamps* dans sa relation économique avec Suzee. En effet, si elle n'apparaît presque pas dans son inventaire, elle lui fournit pour autant beaucoup de biens consommables[48], dont certains proviennent de ses *food stamps*. Même s'il profite de la transformation de nourriture que Suzee achète dans le magasin en un repas chaud dans son assiette, il ne tolère que moyennement l'ensemble de cette transaction, se permettant des critiques sur les finances de Suzee et sur le fait, notamment, qu'elle donnerait trop « aux autres ». Lorsque Suzee a préparé un petit-déjeuner pour plusieurs invités, David n'a pas manqué de commenter auprès de moi (et non auprès de Suzee) : « *My food stamps paid for that!* »[49]. Ce genre de commentaire peut paraître contradictoire avec le fait qu'il considère que ses dépenses, pour lui, en *food stamps*, ne lui « coûtent rien ». Mais ce ne sont pas les mêmes critères qui sont pris en considération selon que les *food stamps* sont pour lui ou pour quelqu'un d'autre parce que Suzee en a décidé ainsi. Pour rappel, le 1er janvier, David considère donner ses trois derniers dollars à Suzee pour le pack de bière parce que c'est Suzee qui décide de l'achat. Lorsqu'il n'a pas le choix sur les choses qu'il consomme, il considère tout simplement donner son argent, quand bien même il en profiterait ensuite, sous forme de bière ou de nourriture cuisinée. Pour David, *dépenser son argent* ne signifie pas seulement pouvoir consommer, c'est aussi pouvoir choisir quoi consommer. Sinon, il *considère donner son argent*.

Reste que, même s'il rouspète, son insertion dans l'économie particulière du désert de La Posa, et notamment sa relation avec Suzee, lui permet de ne pas dépenser le seul argent qu'il

[48] Nous l'avons vu, elle lui fournit presque quotidiennement des conserves qui constituent généralement son seul repas de la journée, et, bien entendu, de l'alcool.

[49] Voir l'extrait de journal de terrain du 20 décembre 2017 en première section.

a officiellement pour de la nourriture uniquement. David peut, sans même y penser, convertir un dollar de *food stamps* en un dollar parmi ces différentes formes :

- Il peut convertir 1 $ de *food stamps* en nourriture non préparée, c'est ce que l'État attend de la manière dont il dépense cet argent[50].
- Il peut convertir 1 $ de *food stamps* en nourriture préparée *via* Suzee. Avec 1 $ de *food stamps,* il paye ainsi 1 $ de nourriture transformée par le travail domestique de Suzee qui n'est pas payé et qui n'est de toute manière pas pensé comme travail.
- Il peut convertir 1 $ de *food stamps* en 1 $ de monnaie. Il a fait l'opération avec moi, lorsque nous sommes au magasin, car il n'aime pas être sans monnaie sur lui (« *I don't like to be broke.* »), mais il dit le faire aussi avec d'autres personnes de temps en temps, lorsqu'il n'a pas d'entrée de monnaie. C'est, une fois de plus, un luxe offert par La Posa. On sait par exemple que le *food stamp* est un marché parmi la population pauvre de Milwaukee[51], où le cours du *food stamps* est de 0,5, c'est-à-dire qu'un dollars de *food stamps* peut être échangé contre cinquante centimes de dollars en monnaie. L'économie particulière de La Posa permet premièrement à David de ne pas penser à « vendre » ses *food stamps* car il a généralement de la monnaie autrement et il n'est jamais dans une situation d'urgence absolue vis-à-vis de la monnaie, et deuxièmement d'échanger ses *food stamps* à leur valeur puisque personne à La Posa ne souhaite ou n'imagine faire de profit aux dépens de quelqu'un d'autre.

Plus qu'une dotation minimale de l'État pour qu'il se nourrisse, les *food stamps* lui apportent une véritable quiétude grâce à l'utilisation qu'il peut en faire à La Posa. C'est un confort qu'offre le désert de ne pas avoir à calculer de manière comptable des transactions qui pourraient lui être défavorables. Pas plus qu'il ne compte des transactions qui lui sont favorables, notamment concernant le travail domestique de Suzee, mais cela sera l'objet du chapitre suivant.

[50] Pour rappel, David ne peut dépenser ses *food stamps* qu'en nourriture dans les magasins, pas dans les restaurants.

[51] M. Desmond, *Evicted*, *op. cit.*, p. 26.

JEUDI 4 JANVIER 2018

« *SO, WHAT AM I DOING HERE IN PARKER ?* »

Deux villes seront évoquées durant cette journée. Premièrement, Blythe, petite ville située de l'autre côté de la frontière avec la Californie, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Quartzsite. Deuxièmement, Parker, chef-lieu du comté de La Paz, à plus d'une cinquantaine de kilomètres au Nord, qui a pour principal intérêt d'héberger un Walmart…

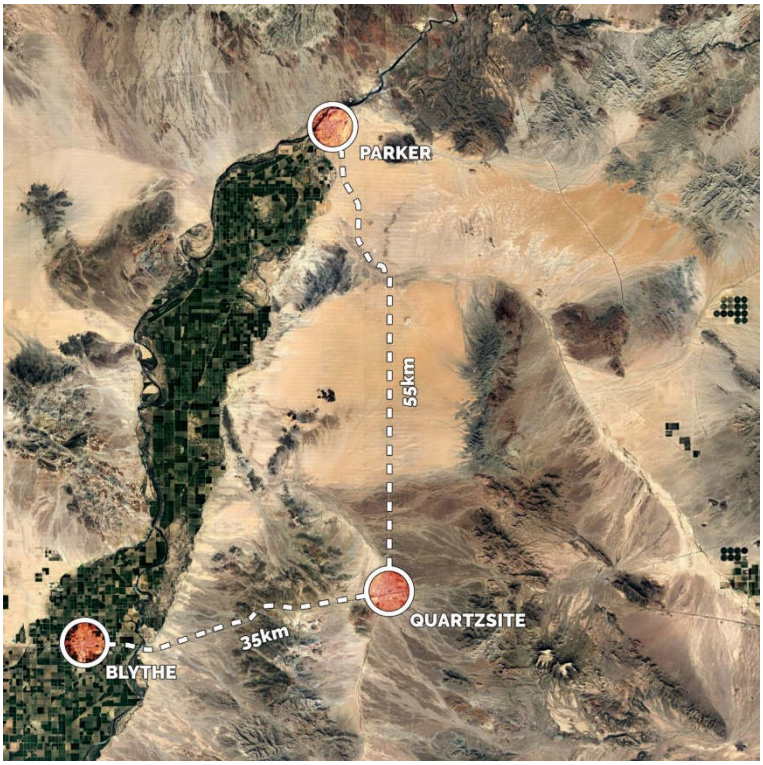


Figure 16. *Parker et Blythe sont les deux villes les plus proches de Quartzsite.*

Du travail matinal

9 h 30. Je me réveille un peu tard… Je saute de mon lit, car je vois par la fenêtre Harvey s'approcher de chez David. Le temps que je sorte, les deux sont déjà en train de bricoler sur la voiture d'Harvey. Je prends une photo d'eux avant même de leur dire bonjour. Réception froide. Surprise chez Harvey, lassitude chez David : « *You know, he's stalking me. So he documents everything…* »[52]

Lorsque je m'intéresse à ce qu'ils font, David me regarde, sourire en coin, d'un air : « regarde, je démonte un phare pour cinq dollars ». Cependant, l'opération s'avère être plus

[52] « Il me piste, tu sais. Alors il documente tout… »

compliquée que prévu. Il manque une pièce qu'Harvey n'a pas trouvée à Blythe. La seule autre piste est donc Parker, où un concessionnaire pourrait avoir la pièce.



Photographie 96. *David poussant un tournevis pour cinq dollars. Janvier 2018.*

10 h. Suzee arrive au volant de sa voiture avec sa bonne humeur matinale. Elle doit aller en ville pour s'occuper d'un vieil homme pour qui elle travaille de temps en temps. Ensuite, direction Parker pour faire des courses à Walmart, pour le karaoké de ce soir et le *drum circle* de dimanche. Elle en profitera aussi pour acheter des cigarettes à la réserve Indienne et, peut-être, faire un saut dans une friperie. Les deux hommes sautent sur l'occasion. David pourra accompagner Suzee à Parker et jeter un œil aux concessionnaires. Harvey lui donne vingt dollars pour la pièce, sans que ni l'un ni l'autre ne soient sûrs que cela soit suffisant.

Harvey repart chez lui, et David s'empresse une nouvelle fois de commenter sa vie : le matin même, Shelly était chez lui, il l'a vue partir avec lui à sept heures du matin. Il fait n'importe quoi avec les femmes, que des emmerdes, dit David.

10 h 20. Suzee part en disant qu'elle reviendra d'ici deux heures. Pour ma part, je reste chez David et j'en profite pour me préparer et laver mon camping-car.

David se plaint d'avoir à attendre Suzee. Si Harvey et Suzee n'étaient pas passés chez lui ce matin, et s'il n'avait pas à aller à Parker pour la pièce d'Harvey, il serait déjà sur son vélo, en ville, pour… pour rien, mais au moins pour faire un tour de vélo en ville !



Photographie 97. *David, fidèle au poste, prêt à partir. Il attache son vélo à l'arbre car il est arrivé quelques fois qu'aient lieu des vols de génératrices de grande envergure par, paraît-il, des personnes extérieures à la LTVA. David est tellement traumatisé par la dernière fois qu'il s'est fait voler son vélo, deux ans auparavant, qu'il préfère l'attacher, même s'il ne craint aucunement de se faire voler quoi que ce soit d'autre. Janvier 2018.*

11 h 30. Suzee repasse devant chez David en vitesse, car elle doit retourner chercher Cisco avant de partir. David soupire : il va encore devoir faire le trajet avec « *the piranha dog* », et peut-être encore se faire mordre. Mais il sait qu'Harvey va le payer pour ce travail, alors ça vaut bien la peine de le faire. Il en profitera pour acheter des fermetures éclair au Walmart, car celles de sa tente sont abîmées et ferment mal, et, s'il en trouve à bon prix, des sacs pour vélo.

Je suis pour ma part un peu gêné, car je vais devoir les suivre avec mon camping-car jusque Parker et revenir, ce qui va représenter une somme plus que conséquente en essence. David me propose plutôt de venir moi aussi dans la voiture, il s'installera à l'arrière. Mais il n'y a pas de sièges à l'arrière de la voiture de Suzee. Il s'en fiche, un coussin fera l'affaire : « *I can handle that. I can do it for you.* »[53].

La virée à Parker

11 h 40. Suzee revient avec Cisco. David et moi montons dans la voiture, mais, comme d'habitude, Cisco ne se laisse pas faire et m'empêche d'embarquer. Le fauteuil passager, c'est son fauteuil, et il ne supporte pas d'avoir à faire le trajet à l'arrière. David s'installe à l'arrière, à même le plancher de la voiture – puisque Suzee a retiré les deux sièges arrière pour pouvoir y dormir l'été – sous les grognements permanents de Cisco : « *You'd better behave yourself, this time, motherfucker*. »[54], lâche-t-il au chien.

Nous faisons un premier arrêt aux poubelles, devant chez Donnie. Suzee y récupère deux pneus abandonnés là. Avec un petit peu de travail, ça fera des sièges pour le *drum circle*. En attendant, ça fait un siège pour David.

Durant tout le trajet, David se fait balader à l'arrière de la voiture, bien qu'il demande plusieurs fois à Suzee d'avoir une conduite moins brusque. Mais Suzee ne fait pas trop attention à lui, et se contente de rappeler Cisco à l'ordre lorsqu'elle l'entend grogner un peu trop fort.

13 h 15. Nous arrivons à Parker. Cette ville ressemble en de nombreux points à Quartzsite, à quelques différences près. Il y a des chemins de fer ici, et de nombreuses épaves de train gisent ici et là dans la ville. Il n'y a pas de camping-cars installés dans le désert tout autour de la ville, et ça se ressent dans la fréquentation des rues. Parker paraît même être un peu plus isolée encore que Quartzsite, puisqu'il n'y a pas de grande autoroute qui la traverse. Reste que c'est elle qui est le chef-lieu du comté, et c'est là qu'est installé le fameux Walmart.

Suzee nous propose d'aller manger au restaurant. Elle a faim, et se rendre dans un Walmart le ventre vide, c'est l'assurance d'en sortir ruiné. David veut bien, mais il n'a pas de quoi se payer un restaurant. Suzee et moi nous accordons de partager la note.

[53] « Je peux le supporter. Je peux faire ça pour toi. »

[54] « T'as intérêt à te tenir correctement cette fois, fils de pute. »

Nous arrivons au restaurant chinois de Parker : on ne compte pas les chapeaux de cow-boys dans cette salle bondée. À table, David raconte longuement son rêve de la nuit : il était en Arizona, au volant d'un magnifique *motor-home* avec Suzee et il devait se rendre en Floride. Suzee s'obstinait à dire qu'il fallait prendre l'autoroute 80, mais David était sûr que celle-ci ne les emmènerait pas en Floride ! Tout ce qu'ils avaient, c'était une carte du Texas, qui n'indiquait pas d'autoroute 80. Ce que Suzee refusait d'entendre[55].

David cherche où sont les concessionnaires et garages sur le téléphone de Suzee. Mais il se rend compte qu'il n'y a pas de garage Jeep à Parker. Ni lui ni Harvey n'ont pensé à vérifier avant. « *So, what am I doing here in Parker?* »[56], demande David, pour qui se lever de son siège pour faire une heure de route assis sur le plancher d'une voiture dans un sens, puis dans l'autre, pour rien, est un tout petit peu vexant. Il évoque la possibilité d'aller à Safeway (supermarché qui se veut un peu plus haut de gamme que la moyenne), en face du Walmart, pour s'acheter du poulet frit.

Suzee et moi partageons la note. David suggère d'aller dans un restaurant qui sert des buffets à volonté la prochaine fois. Ça lui permettra de repartir avec quelques extra dans les poches.

13 h 55. Nous partons du restaurant, direction Walmart. David se trouve rapidement les bras ballants dans le magasin, après avoir compris qu'il ne trouverait même pas de fermetures éclair ici. Il se contente de déambuler, parfois en nous suivant Suzee et moi, parfois seul. Il fait des remarques en ricanant ici et là, notamment vis-à-vis d'une télévision de 75 pouces (près de deux mètres) à deux mille dollars. Nous voyons un tapis avec David, exactement ce qu'il souhaite avoir devant sa tente pour empêcher la poussière de voler. 13 $. Il met sa main devant le 1 : « *There, we could start thinking about it.* »[57].

15 h. Nous sortons du magasin. Suzee presse le pas sur le parking, car nous commençons à être en retard pour le karaoké. Une fois dans la voiture, David réclame de pouvoir aller au Safeway, juste cinq minutes, pour s'acheter du poulet. Suzee lui oppose un refus sec et catégorique. Il n'a de toute façon pas le choix puisque c'est elle qui a le volant dans les mains. Exaspéré, David lâche un soupir couvert par les grognements de Cisco.

---

[55] C'est au moment même de ce travail d'ethnocomptabilité que Bernard Lahire publie son essai sur l'interprétation sociologique des rêves. Ce n'est qu'au retour de ce terrain que je lirai cet ouvrage. Cette restitution du rêve de David ouvre quelques pistes de discussion que je n'ai malheureusement pas explorées avec lui. La visite des camping-cars le mardi 2 janvier est devenue, dans le rêve, un objet réalisé : à jouer au couple dans la réalité lorsqu'ils visitent les camping-cars, ils sont en couple avec Suzee dans le rêve et, bien sûr, Suzee n'écoute pas, elle qui « *can't take no for an answer* » lorsqu'il s'agit d'être en couple. Concernant la Floride, une seule piste : Gypsy, alors renvoyé de La Posa par Donnie, est retourné en Floride. David le dit souvent, il regrette que Gypsy ne soit plus là. David, qui prévoit de passer son été suivant au Texas et qui me parle de ses projets là-bas n'a, dans le rêve, qu'une carte du Texas. Quant à l'autoroute 80, elle relie San Francisco au New Jersey en passant par Cleveland, sa ville natale. Poser la question, chaque matin, « *what have you dreamt about?* » à ces enquêtés dont je sais tant aurait pu donner des pistes pour explorer ce qui les préoccupe, ce à quoi ils pensent sans y penser. Bernard Lahire, *L'interprétation sociologique des rêves*, Paris, La Découverte, 2018, 487 p.

[56] « Alors, qu'est ce que je fous là à Parker ? »

[57] « Là, on pourrait commencer à y penser. »

Suzee lâche à voix haute : « *Cigarettes !* » Ha, je me disais bien qu'on ne pouvait être venu jusque Parker juste pour un Walmart ! « *I have to buy cigarettes! That's why I came here and I almost forgot it!* »[58] Nous nous dirigeons vers une station essence de la réserve Indienne, où le tabac est vendu beaucoup moins cher qu'à Quartzsite.

Alors que Suzee est dans la station essence, David se plaint de son dos. C'est vrai qu'elle ne fait aucun effort : elle ne freine pas aux dos d'âne et aux nids de poules, elle roule vite et braque dans les virages.

Suzee revient de la station-service avec deux canettes de Redbull pour David. Il aurait préféré une bière plutôt que deux Redbull, mais il saura en faire bon usage, dit-il.

Une fois de retour à Quartzsite, nous nous arrêtons à la station-service de *Main x Central* pour que David achète des bières. Pendant ce temps, Suzee passe rapidement au *B-10 campground* déposer quelque chose à un ami. David s'achète deux bières fortes, les mêmes que d'habitude.

16 h 10. Nous déposons David chez lui, où est garé mon camping-car, mais je reste dans la voiture avec Suzee.

Une soirée de « drama »

Même si la journée a été ratée, David prévoit de profiter du temps restant pour boire tranquillement une de ses deux bières achetées à la station essence. Mais c'était sans compter sur l'arrivée de Montana Tom, vodka à la main. Sans lui demander son avis ni attendre d'invitation, Tom prend une chaise et s'installe devant David en lui racontant une histoire qui vient de lui arriver. Tom s'imagine peut-être qu'il tient à nouveau David en se présentant chez lui avec de la vodka, mais ce soir David ne dépend pas de lui, et il n'aura pas à subir ses histoires pour pouvoir boire : il a son propre alcool.

17 h 5. Suzee me dépose chez David pour que je récupère mon camping-car. Le pauvre David a envie de se tuer, et il ne se prive pas de me le dire devant Tom, qui ne relève pas. Tom m'accueille en m'appelant « *Monsieur Charles de Gaulle* »… Ça tombe bien que j'arrive, ajoute-t-il, car il a envie de me soumettre quelques critiques à propos de la France. Je fais alors quelque chose que je n'aurais fait qu'extrêmement rarement durant mon enquête, je lui réponds en Français : « T'es mignon mon p'tit pote, mais déjà la France, j'l'ai là, alors tes conneries… ». Je souhaite bon courage à David et je tourne les talons, direction mon camping-car, et le karaoké de Donnie et Patty.

David subit les histoires de Tom jusqu'à la nuit. À 20 h 30, une fois ses deux bouteilles de bière finies, il demande à Tom de partir, ce que ce dernier ne comprend pas. Même couché sur son matelas dans sa tente, Tom continue à lui parler. Puis, la tente fermée, Tom continue à lui parler cinq minutes avant de finalement disparaître. David me racontra cette scène avec consternation le lendemain.

[58] « Il faut que j'achète des cigarettes ! C'est pour ça qu'on est venus ici et j'ai failli les oublier ! »

Comptes des échanges

7,02 $	Deux bières fortes	Toujours les mêmes bières à 8 °, cette fois à 76 Market.
7,02 $	**Total**	

	Aucun don à autrui	
Don de Suzee	Deux canettes de Redbull	6 $
Don de Suzee	Moitié du restaurant chinois	6 $
Don de Froggy	Moitié du restaurant chinois	6 $

Le « drama »

Le terme « *drama* » signifie, pour David, toute perturbation produite par une personne qui viendrait chez lui, ne serait-ce que pour simplement discuter avec lui (et les prétendants sont nombreux : Harvey, Stupid Tom, Laughin' Tom, Nancy, ou encore d'autres voisins…). Toute personne qui viendrait lui parler en dehors de ses vrais amis (en somme, Suzee, Kat et Stevo et moi) est un *drama* en puissance. David ne se considère absolument pas comme une personne « sociable », comme il le disait en entretien un an avant l'ethnocomptabilité.

> « *I don't really like people coming to my fucking camp, out of a clear blue sky: 'hey buddy how you doing?!' Which happens and sometimes it works out but usually is: 'go away.' I mean, I don't know… [...] most of the time, I just sit there by my tent and read a book. I'm not the social butterfly that all these others… but that's just my way, it's not to mean I'm anti-social, it's just I'm not that… I guess I'm shy. I'm not gonna go and impose myself: "hey how are you doing?!", you know.* »[59]

Ainsi, le fait que Montana Tom se présente chez lui avec une bouteille d'alcool alors qu'il a prévu de passer la soirée seul est précisément ce qu'il appelle du « *drama* » : des interactions sociales non souhaitées et non planifiées qui s'imposent à lui. D'autant plus que Tom s'imagine peut-être tenir à nouveau David avec la vodka, mais en s'achetant des bières David a justement prévu de passer du temps seul et de ne dépendre de personne. Il n'a besoin ni de Tom ni de l'alcool de Tom, et il n'y a pour David aucune raison d'être ensemble.

Au fur et à mesure de mon troisième terrain, au-delà du temps d'ethnocomptabilité, il se plaindra de plus en plus de voir des personnes s'installer chez lui pour lui tailler le bout de

[59] « Je n'aime pas vraiment voir des gens venir dans mon putain de camp, qui arrivent de nulle part : "Hé mon pote comment ça va ?!" Ça arrive et des fois ça va, mais d'habitude c'est plutôt : "va-t'en !" Je veux dire, je sais pas… [...], la plupart du temps, je reste assis ici à côté de ma tente à lire un livre. Je ne suis pas la personne très sociable que sont tous les autres… mais c'est juste comme je suis, ce n'est pas pour dire que je suis antisocial, c'est juste que je ne suis pas… J'imagine que je suis timide. Je ne vais pas aller m'imposer : "Hé comment ça va ?!", tu vois. »

gras, ayant parfois à subir la présence de quatre ou cinq personnes à qui il n'a rien demandé. Lui et moi désignerons rapidement son camp comme le « *Black Hole* ». Il en viendra à devoir fuir son *black hole* et accepter de faire des choses, comme des courses avec Suzee, juste pour pouvoir partir de chez lui et, ainsi, éviter les autres.

Une journée ratée

Cette soirée passée à boire seul aurait dû être un moment de repos après une journée ratée durant laquelle il aurait mieux fait de rester assis devant sa tente. Faute d'avoir vérifié avant, il a été chercher à Parker un concessionnaire Jeep qui n'existe pas. Trouver la pièce est une condition pour la réparation de la voiture d'Harvey, et donc pour la rémunération. David ne se serait pas donné la peine d'aller à Parker si cela n'avait pas été pour la potentielle monnaie qu'Harvey pourrait lui donner. De plus, Suzee lui a refusé d'aller à Safeway. Lorsqu'il a de l'argent sur sa carte de *food stamps*, David apprécie de choisir ce qu'il va s'acheter comme nourriture plus que de s'acheter de la nourriture elle-même. Lui qui doit d'habitude se plier aux choix de Suzee (comme le midi avec le restaurant chinois), il peut s'en émanciper au début du mois. C'est cette liberté de choix que Suzee lui retire en lui refusant d'aller à Safeway. Il a tout de même mangé gratuitement au restaurant, mais il ne l'a pas relevé. À la fin du repas, se rendant compte qu'il n'y avait pas de concessionnaire Jeep à Parker, il a dit : « *What am I doing here?* » Il n'aurait jamais fait cet aller-retour pour un repas au restaurant chinois et, comme toujours avec David, il ne relève pas l'intérêt d'une consommation qui ne relève pas de sa décision, d'autant plus concernant de la nourriture. Une dernière chose aurait pu sauver l'expédition, les fermetures éclair pour réparer sa tente, mais elles n'étaient pas disponibles au Walmart comme il l'avait espéré.

Cette journée qui contraste avec le rythme de vie qu'il affectionne tant est selon lui un échec sur toute la longueur. Elle est aussi un échec aussi concernant l'alcool : il ne comptait boire qu'une bière et garder l'autre pour le lendemain, mais il a besoin de boire pour supporter Tom, alors les deux bouteilles y sont passées.

VENDREDI 5 JANVIER 2018

« *NO DRAMA* »

Je passe ma journée du 5 janvier avec Suzee, et je ne retrouve vraiment David que pour la soirée. Je reconstitue ici la journée de David selon ce que j'ai pu voir en passant chez lui avec Suzee et ce qu'il m'en dira le lendemain.

Une journée tranquille

Comme tous les matins, David se réveille avec les premiers rayons de soleil, mais le froid l'empêche de se sortir tout de suite de son sac de couchage. Sa gueule de bois ne l'incite pas non plus à bouger. Après deux heures passées à écouter un audiobook dans un mi-sommeil mi-éveil, il se lève enfin pour faire du café. Il se prépare tout doucement à son petit tour quotidien en ville. Il se demande ce qu'il va bien pouvoir y faire, au-delà du téléchargement d'un audiobook à la *Library*. Mais c'est de toute manière une raison suffisante pour enfourcher son vélo.

10 h. Il reçoit un message de Suzee qui lui demande s'il a des canettes de bière à lui donner pour qu'elle les ramène à la consigne, en Californie. Il récupère quelques bières qu'il a dans sa poubelle et par terre et les met dans un petit sac plastique.

10 h 20. Suzee et moi passons chez lui pour récupérer le sac. David reconnaît le bruit du moteur de la voiture de Suzee, très caractéristique, à des kilomètres et il est déjà en train de marcher en direction de la piste lorsque nous arrivons. En voyant le sac, Suzee lui dit : « *I could buy you a beer with that.* »[60].

Il se prépare ensuite à faire son petit tour en ville pour de bon. Il passe à la *Library* pour télécharger un audiobook, et il y croise Blue avec qui il discute quelques minutes. Il fait ensuite des courses de nourriture payées par ses *food stamps.* Il rentre chez lui sans alcool.

13 h 5. Suzee et moi nous arrêtons chez David alors qu'il est assis sur sa chaise. Suzee lui tend une boîte du *fast-food Jack In The Box* qui contient la fin de son burger : « *You don't want to give that to your dog?* »[61], lui demande David en ricanant. Suzee ne répond pas. Elle lui annonce qu'on reviendra chez lui manger des burgers ce soir. « *Bring the grill!* »[62] crie David, alors que Suzee et moi remontons dans la voiture. « *Ha! He gave me this grill and now he wants it back!* »[63] me commente-t-elle.

---

[60] « Je pourrais t'acheter une bière avec ça. »

[61] « Tu veux pas donner ça à ton chien ? »

[62] « Amène le grill ! »

[63] « Ha ! Il m'a donné ce gril et maintenant il veut le récupérer ! »

David passe l'après-midi à écouter un *audiobook*, assis sur sa chaise de camping.

15 h 55. Suzee et moi passons à nouveau devant chez David, direction la ville, cette fois. Suzee annonce à David que les plans pour la soirée ont changé : nous sommes invités chez Kat et Stevo pour une *firespinning night*. Mais ça, David le sait déjà puisque Stevo lui a directement écrit.

Est-ce que David a besoin de quelque chose, puisque nous passons en ville ? Il réclame un Coca-cola, dont il voit un carton dans la voiture. Suzee lui tend une canette et lui demande s'il a besoin de quelque chose d'autre en ville. Des canettes de *Dr Pepper*.

18 h. Nous passons devant chez David sans nous arrêter. Il doit regarder les *Dr Pepper* passer sous son nez.

« Fire spinning night » chez Kat et Stevo

18 h 10. Nous revoilà chez David pour le récupérer et l'emmener chez Kat et Stevo. Nous nous dirigeons vers chez eux, un peu plus au nord dans le désert, près des toilettes n° 1. Ils sont installés précisément à l'emplacement de Suzee de l'année passée, et la *Hippie Mafia* est installée là où vivait David, à environ deux cents mètres au nord.

18 h 15. Accueil chaleureux de Kat et Stevo. Ce sont de très bons amis de David et Suzee qui sont franchement sympathiques et accueillants avec nous. Ils ont préparé un *macaroni & cheese* délicieux. Les deux sont cuistos en ville : elle à *Times Tree*, lui à *Silly Al's*. Ils offrent un verre de vodka à David.

Leur camp est composé d'une grande tente qui leur sert de cuisine et de leur van dans lequel ils dorment. Leur gros chien reste toujours attaché à une très longue laisse, ce qui lui laisse la possibilité de bouger un peu, sans pour autant s'approcher du feu de camp autour duquel tout le monde est installé. Contrairement à beaucoup d'autres camps du désert, ils ne sont adossés à aucun *wash*, et leur espace n'a donc pas « d'arrière ».

Une fois le ventre plein, Stevo fait des bolas, comme prévu. Puis d'autres jeunes hippies du camp de la *Hippie Mafia*, juste à côté, nous rejoignent. Je me contente de papoter avec David. Le pauvre a eu envie de se tuer la veille avec Montana Tom. Nous faisons le point sur sa journée, qui n'a pas été aussi dense que la mienne avec Suzee ! « *I pretty much spent all day sitting on the chair, reading a book and smoking cigarettes. No drama.* »[1].

David dit qu'il trouve cette situation étrange : nous sommes chez Kat et Stevo, mais sur l'emplacement de chez Suzee l'année dernière où il avait passé six mois ! Le *firepit* lui-même n'a même pas bougé, c'est le même. « *This is the same space but the setup is different. Some things haven't changed: the [BLM] toilets are over there, the [Quartzsite] lights are still over there, but… the setup and the people are different. And now, there's hippies on my*

[1] « J'ai passé à peu près toute la journée assis sur ma chaise, à lire un livre et fumer des cigarettes. Pas de *drama*. » David n'est pas le seul à ne pas faire de différence entre écouter un *audiobook* et lire un livre, comme je l'ai constaté à plusieurs reprises durant l'ethnographie.

spot! »[1] Suzee demande à Kat et Stevo pourquoi ils ont choisi cet emplacement. Ils s'étaient placés un peu plus loin, plus proche de la ville, mais le *ranger* les a contrôlés et ils étaient installés 40 pieds trop loin des toilettes (la limite est de 500 pieds, soit environ 150 mètres). Quitte à bouger, puisqu'ils savaient à ce moment que Suzee s'était installée bien plus au sud dans le désert, ils ont choisi cet endroit, qui a un bel arbre et un *firepit* déjà prêt.



Photographie 98. Stevo firespinning. *Janvier 2018.*

Comme je suis trop fatigué pour observer quoi que ce soit (comme tous les vendredis, je souffre un peu du karaoké du jeudi soir…), que je ne m'amuse pas particulièrement et que j'ai du retard sur le journal, je retourne à mon camping-car. David me demande : « *–Who are you stalking tomorrow? Am I off the hook? –No! I'll stalk you. –Alright, see you for the coffee tomorrow.* »[2]. Je lui laisse deux bières en partant : j'ai dit à Suzee que je lui en donnerai, et c'est pour moi une manière de tenir les comptes des dons que je ne pourrai voir ; en lui donnant ces deux bières il a moins de chance d'aller attraper quelque chose chez quelqu'un d'autre. Je modifie, mais tant pis ! Je pars me garer devant chez David.

22 h 10. David et Suzee partent de chez Kat et Stevo. Les yeux de Suzee ne lui permettent pas de conduire dans la nuit noire, et elle est de toute manière trop ivre pour

[1] « C'est le même espace, mais la disposition est différente. Des choses n'ont pas changé : les toilettes [du BLM] sont là-bas, les lumières [de Quartzsite] sont toujours là-bas, mais… la disposition et les personnes sont différentes. Et maintenant, il y a des hippies sur mon emplacement ! »

[2] « – Qui est-ce que tu vas pister demain ? Est-ce que je suis libre ? – Non ! Je vais te pister toi ! – Ok, on se voit demain pour le café alors. »

conduire. C'est David qui prend le volant jusqu'à chez lui, et il la laisse ensuite finir seule le trajet jusque chez elle.

0 h. David hurle sur des voisins qui font trop de bruit : « *It's midnight! Go to bed motherfuckers!* »[1].

3 h. David se réveille et a très soif. Il n'a pas d'eau à portée de main. Tout ce qu'il a est un gallon posé à l'extérieur de la tente. Mais il lui reste l'une des bières que je lui ai données plus tôt, posée à côté de lui dans la tente. Il la boit cul sec et se rendort.

Comptes des échanges

8,00 $	Une conserve de viande, des saucisses, un gallon d'eau, des biscuits	Payé avec les *food stamps*.
8,00 $	**Total**	
	Aucun don à autrui	
Don de Suzee	La moitié de son burger	
Don de Suzee	Une canette de Coca-Cola	
Don de Kat et Stevo	Repas Mac' & Cheese	
Don de Froggy	2 Budweiser	
Don de Kat et Stevo	De la vodka	
Don de Suzee	3 bières (en partie vrai)	Les trois dernières bières du pack qu'ils avaient achetées ensemble (à hauteur de 3 $ pour David et 6,90 $ pour Suzee). David a donc intégralement bu ce pack de douze bières. Considérant qu'il avait bu huit bières la fois d'avant, on pouvait considérer qu'il avait déjà bu ce que Suzee avait payé et que ces trois bières lui revenaient (à 30 centimes près). Mais elles font tout de même toutes parties du don de Suzee puisque sans son financement, David n'en aurait acheté aucune et aurait dû se contenter d'une seule bière forte pour 3 $, qui aurait déjà été bue ce jour-là. Reste que David considère qu'il a donné 3 $ à Suzee pour qu'elle achète les bières qu'il boit ce soir, et c'est plutôt un don qu'a fait David à Suzee pour qu'elle achète ce qu'il va boire : il s'est aliéné la possibilité de choisir.

[1] « Il est minuit, allez au lit bande de connards ! »

SAMEDI 6 JANVIER 2018

« *PARADE DAY* »

Encore du travail matinal

7 h 25. J'entends des pas se rapprocher dans mon sommeil. David cogne contre ma porte : « *If you want to stalk me today, you're gonna have to get the fuck up!* »[1]. Le temps que je saute de mon lit et que j'ouvre ma porte, David a déjà tourné les talons et marche en direction de son camp, vers ma gauche. Ça pue l'herbe à plein nez ici. « *What the fuck is going on here ?!* »[2], dis-je à voix haute. Je regarde à ma droite : Paul est debout, juste devant ma porte, en train de tirer sur un pétard. Il me le tend. Non merci, j'ai fait ça à une époque, fumer au réveil, et je me rappelle très bien pourquoi je ne le fais plus. « *Me, I smoke all the time, so you know…* »[3], me répond-il.

David est d'humeur entreprenante ce matin et il a déjà préparé le petit-déjeuner : omelette à la saucisse et au fromage. Il a faim alors il aurait attaqué sans moi si je ne m'étais pas levé ! Il se prend la moitié de ce qu'il y a dans la poêle, je me contente d'un quart. Avant de partir sur son vélo, Paul me dit qu'aujourd'hui serait un bon jour pour aller aux marchés aux pierres en ville, car les brocanteurs et vendeurs de pierres précieuses étaient tous là à présent. David a quant à lui plein de choses à faire aujourd'hui. Il attend le retour d'Harvey pour finalement changer la pièce sur sa voiture. Ensuite, direction chez Kat et Stevo, car leur van a un problème. Il faut boucler tout ça avant 10 h, car à 11 h, il y a le défilé annuel à Quartzsite ! Il me dit que la seule chose qu'il a en abondance, c'est du temps. Il en a même trop, lui qui attend patiemment l'arrivée de sa retraite, mais des fois, comme ce matin, le temps se compresse et il a tout à faire en même temps. Il me dit tout de suite qu'il ne fera pas payer Kat et Stevo, car ce sont des amis. Harvey n'est pas un ami, même s'il n'a rien contre lui (dit-il à cet instant…). Et puis, Harvey a de l'argent. Il pourrait lui emprunter de l'argent en cas d'urgence, Harvey lui en prêterait probablement, mais il ne veut pas lui être redevable.

Je lui demande pourquoi Sandy a été voir le *ranger* pour demander s'il pouvait rester sous son *pass* à elle alors qu'elle s'absentait, alors qu'il y a manifestement plein de monde ici sans *pass*. C'était une idiotie selon lui : il n'aurait pas eu de problème si Sandy n'avait rien dit ! Mais elle a payé pour la moitié du sticker. Je lui demande s'il considère qu'elle lui a donné ou prêté cet argent. Il ne sait pas trop et ne s'en soucie pas vraiment. Même s'il regrette cette dépense énorme, il n'a pas l'air de s'en alarmer plus que ça. De toute façon, Sandy lui donne toujours de l'argent. Il l'imite alors avec une voix aiguë : « *"I give you money because you are*

[1] « Si tu veux me pister aujourd'hui il va falloir que tu te bouges le cul ! »

[2] « Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?! »

[3] « Ho tu sais, moi je fume tous les jours alors… »

my friend!" Come on! You don't need to pay me to be your friend! »[1]. Il stipule tout de même, comme conclusion, que si on lui donne de l'argent, il le prend, et particulièrement dans le cas de Sandy : « *If she gives me money, I'll take it. It's money she'd probably burn at the casino anyway. I can have a better use of that.* »[2]. Puisque c'est plus ou moins le thème de la conversation, il jase ensuite de nouveau sur Montana Tom qu'il trouve insupportable. Il me parle ensuite de cette histoire de dromadaires à Quartzsite que je connais déjà bien[3]. Il est très excité à l'idée de voir un vrai dromadaire à la parade de ce matin. Puis nous faisons le bilan de sa journée de la veille.

9 h. Harvey arrive pour la réparation de son phare, avec la pièce manquante, finalement trouvée à Quartzsite. L'affaire dure en tout et pour tout quinze minutes. Harvey lui donne ce qu'il a dans son portefeuille, mais je ne vois pas combien. Harvey s'installe ensuite dans une chaise de camping pour discuter. Ils évoquent tous les deux la jeune hippie Adele, de la *Hippie Mafia*, que David a vue la veille. Les deux ne la jetteraient pas de leur lit. Bon. Ils parlent ensuite des voisins qui ont fait du bruit la nuit passée. Comme à chaque fois que quelqu'un pose problème, ils évoquent le fait que ces personnes n'ont pas de *sticker*. Même s'ils ne dénoncent jamais, et même s'ils conspuent les *rangers* qui font des rondes pour vérifier les permis grâce aux petits *stickers* que les habitants doivent afficher sur leur véhicule ou leur tente, ils ne manquent pas de noter à chaque fois si quelqu'un de déplaisant n'a pas de permis. Cette remarque vaut aussi pour Suzee.

9 h 40. Harvey repart. Départ pour chez Kat et Stevo avec David, lui sur son vélo, moi au volant du camping-car.

Accueil chaleureux de Kat et Stevo, comme toujours. David regarde le moteur du vieux van (années 70 !) de Kat et Stevo. Il n'hésite pas à mettre les mains dans le moteur, il semble savoir ce qu'il fait !

Alors qu'il a la tête dans le moteur, il me dit, amusé : « *You haven't asked me how much Harvey gave me…* »[4]. Je lui réponds en riant : « *–Not yet! So… how much? – Seventeen bucks. – Is it good? – Well… You've seen what I did!* »[5] Rapporté au quart d'heure de travail, certes, c'est un rendement de 68 $/heure ! Mais c'est oublier l'aller-retour à Parker passé dans un coffre. Stevo, qui entend notre conversation, dit que David, ils le payent en bière ! « *Ho no ! You, you don't pay me, you're in the free zone!* »[6], répond David. Ils nous proposent de manger

[1] « « Je te donne de l'argent parce que tu es mon ami ! » Ha ça va ! T'es pas obligée de me donner de l'argent pour que je sois ton ami ! »

[2] « Si elle me donne de l'argent, je le prends. C'est de l'argent qu'elle aurait flambé au casino de toute manière. Je peux en faire quelque chose de mieux. »

[3] Voir supra chapitre 2, section 1.

[4] « Tu ne m'as pas demandé combien Harvey m'a donné… »

[5] « – Pas encore ! Alors, combien ? – Dix-sept balles. – C'est bien ? – Ben… tu as vu ce que j'ai fait ! »

[6] « Ho non vous vous ne me payez pas ! Vous êtes dans la zone gratuite ! »

quelque chose, puisque Stevo s'apprête à préparer le petit-déjeuner, mais David refuse, car nous avons déjà mangé. Et il y a le défilé, pas le temps de s'attabler !

Nous continuons de discuter un peu avec Kat et Stevo après que David en ait fini avec le van. Un *BLM Ranger* passe au volant d'un *ATV* pour vérifier si le couple a bien son *sticker*. Sans même prendre la peine de dire bonjour, le *ranger* demande à Stevo à quoi sert la grande tente, il veut savoir si quelqu'un dort dedans, auquel cas, il faut un *sticker* en plus de celui du van. « *It's just a living room.* »[1], lui répond, agacé, Stevo. C'est la cinquième fois en deux mois qu'ils sont contrôlés. La dernière fois, ils sont venus avec des *« drug dogs »*, me dit-il. Ces chasseurs de *stickers*, on ne les voit régulièrement que dans cette partie de La Posa, où est installée notamment la *Hippie Mafia*. Ironie, ces prétendus hippies que le BLM et beaucoup d'habitants de Quartzsite prennent pour des voleurs de poules sont, au même titre que Kat et Stevo, des travailleurs saisonniers itinérants, et s'ils se concentrent sur la partie nord de La Posa, c'est pour sa proximité avec la ville où beaucoup se rendent à pied. Selon Kat, il doit y avoir une cinquantaine d'habitants dans cette partie de La Posa. Rien que dans le camp de la *Hippie mafia* (sept bus !), il y a une quinzaine d'enfants et une quinzaine adultes. Avec le reste, on atteint très facilement cinquante, certes.

10 h 20. Départ de chez Kat et Stevo, direction le *défilé*, au niveau de la bibliothèque municipale.

Quartzsite's parade

10 h 45. Le défilé doit descendre la route depuis la caserne de pompier, tourner devant le tribunal pour arriver à un grand entrepôt non loin du parc, pour à peu près trois kilomètres de trajet. Le tout sous un soleil étouffant, sans une goutte d'ombre. David ne vient que pour le dromadaire, emblème de Quartzsite.

Je suis surpris par ce défilé que toute la ville semblait attendre avec beaucoup d'impatience. Le niveau d'amusement est proche de zéro ! Pas de musique. Pas de *speaker*. Rien. Un seul homme a joué de la trompette, à pied, tout le long du chemin. Le pauvre. Et puis, entre les voitures de police (trois voitures sur vingt dédiées à la police), les commerçants qui défilent simplement dans leur voiture avec un panneau de publicité dessus, et les bourgeois qui exhibent leur argent aux yeux du peuple au volant de voitures de luxe, il n'y a pas grand-chose de très amusant à se mettre sous la dent.

[1] « C'est juste une pièce de vie. »



Photographie 99. *Tout le monde s'est garé le long de la route. Beaucoup de spectateurs restent dans leur voiture pour regarder le défilé. Janvier 2018.*



Photographie 100. *L'ATV dromadaire d'Archie et Terry, deux amis de Suzee, seule vraie réussite du défilé, selon moi. Janvier 2018.*

Les seuls à s'être vraiment investis semblent être les mormons, avec leur chorale d'enfants tractée sur un *trailer*, et quelques groupes qui défilent à pied en tractant des charrues, déguisés dans des habits « d'antan ». Terry & Archie, deux amis de Suzee que je connais bien, paradent au volant de leur ATV transformé en dromadaire.

David suit le défilé avec consternation, assis sur son banc. Je retourne auprès de lui après mon petit safari photo, et j'en remets une couche sur ma stupéfaction face au nombre de policiers qui défilent. Réaction de David : « *Yeah… they usually come with troubles.* »[1].



Photographie 101. *Le dromadaire ! Le pauvre est nerveux et n'a pas l'air de franchement apprécier la balade. Janvier 2018.*

11 h 50. Fin du défilé. Tout le monde plie bagage en moins de deux. Cinq minutes après la fin, il n'y a plus personne ! En France, on aurait bien trouvé un cégétiste pour faire griller une merguez ou deux. Au-delà de ma surprise amusée, je ne sais pas trop quoi retenir de ce défilé… Même mon sujet d'étude n'y a finalement porté aucun autre intérêt que le dromadaire.

Nous nous installons devant la bibliothèque (fermée) pour capter internet. J'en profite pour recharger mon ordinateur sur des prises installées à l'extérieur du bâtiment. Je croise Canada Jim sur le parking. Avec mon camping-car de location, on ne peut pas me manquer.

12 h 10. David se met en route et me propose de me retrouver à son camp : il ira simplement acheter une bière sur le chemin. OK, je le rejoins ensuite.

[1] « Ouais… ils arrivent généralement en même temps que les problèmes. »

12 h 30. Je pars de la *Library* et vais manger au *Stagecoach Restaurant*, épuisé par le rythme de l'ethnocomptabilité.

« I don't care about giving you money, I care to sparkle your brain! »

13 h 40. Retour chez David. Je passe une demi-heure avec lui à parler de littérature fantastique que je n'ai pas lue : Jules Verne, Isaac Asimov, Stephen King… Il connaît beaucoup de bouquins, lui qui est toujours en train d'en écouter.

Malheureusement pour la qualité de la conversation, David a acheté une bouteille de vodka, et non des bières comme il m'avait annoncé. Il aurait pu acheter deux bières à 7 $, mais il a préféré acheter une bouteille de vodka à 8 $ et une *Powerade* à 3 $ pour mixer sa vodka. Il explique ce choix par le fait que deux bières seraient parties aujourd'hui, mais la bouteille de vodka, il en boira une moitié aujourd'hui et l'autre demain. Il se sent honteux, en échec, d'avoir acheté de la vodka plutôt que de la bière. « *When I was in the store, you were not here to save me*. »[2], me dit-il. Il m'avait pourtant dit avant de partir pour la ville, avec ses 17 $ en poche, qu'il comptait s'acheter du forfait de données pour son téléphone, ce qu'il n'a pas fait. Du coup, après une demi-heure à s'envoyer de la vodka, la discussion commence à devenir un peu plus compliquée. Il me dit qu'avec tout ce travail que je fais et tout ce temps que je passe avec lui, je dois faire partie des cinq personnes qui en savent le plus sur lui, qui le connaissent le mieux. C'est normal, dans l'instant présent, je suis son meilleur ami : « *You're my best friend now!* »[3] Et c'est vrai. Si l'ethnocomptabilité est possible, c'est avant tout parce que j'apprécie sa compagnie. Je lui réponds : « *You're my best friend in town*. »[4], ce qui le surprend. Il a l'air de toujours ne pas comprendre pourquoi un Parisien est revenu en se disant « je vais passer tout mon temps avec ce type ». Pourquoi lui ? Je lui rappelle que la toute première chose qu'il m'a dite était : « *Jetez la vache !* », une réplique dans Sacré Graal des Monthy Python.

14 h. Harvey nous rejoint et s'installe avec nous. Comme David a déjà un sérieux coup dans le nez et qu'il est dans une séquence de démonstration d'affection, il remercie Harvey de l'aider en trouvant des prétextes pour lui donner de l'argent. Selon David, ce qu'il a fait le matin même sur le phare de sa voiture, Harvey aurait pu le faire lui-même ! Réponse d'Harvey, tout de même un peu surpris par la remarque de David : « *Of course I could've done that myself! I don't care about giving you money, I care to sparkle your brain!* »[5]. Il a pourtant face à lui David qui s'est empressé de boire ce qu'il lui a donné en monnaie le matin même. Pour en avoir parlé avec lui l'année passée, je sais qu'Harvey est relativement tolérant vis-à-vis de la consommation d'alcool de David et d'autres personnes comme Gypsy ou Suzee. Il n'aime

[2] « Quand j'étais dans le magasin, tu n'étais pas là pour me sauver ». Mais il ne faut pas croire que j'aurais (ou que j'ai déjà, par le passé) fait une quelconque remarque sur ses choix de consommation. Je comprends plutôt qu'il se serait régulé du seul fait de ma présence.

[3] « Tu es mon meilleur ami maintenant ! »

[4] « Tu es mon meilleur ami dans le coin. »

[5] « Bien sûr que j'aurais pu faire ça moi-même ! Je m'en fous de te donner de l'argent, je me soucie de faire pétiller ton cerveau ! »

pas fréquenter des personnes alcoolisées, mais il ne prononce pas de jugement à leur égard pour autant[6].

Un voisin au chien très bruyant passe par chez David pour se rendre aux toilettes. Il se prend une soufflante par les deux : « *Your dog is a pain in the ass.* »[7] Le gars, un peu gêné, disparaît presque aussitôt.

Laughin' Tom (Tommy) nous rejoint au volant de sa petite voiture. Je suis surpris de le voir finalement apparaître, cet homme qui a tant aidé David et que je ne vois pourtant jamais fréquenter[8]. Tommy voit vite que David a déjà trop bu et s'affaire surtout à discuter avec Harvey.



Photographie 102. *David, qui a déjà un sérieux coup dans le nez, Harvey et Tommy. Janvier 2018.*

[6] « *I don't spend as much time with drunks at home [in Washington]. I don't like drunks. I like Guppy [surnom de Gypsy]. You understand he's an alcoholic, you understand that Dave [David] is an alcoholic. So when I've had enough of them, I just go home. That's not for me to say one way or the other, do what you want to do ! I just take them for who they are and go home. I like to listen to them, because David's a very smart man.* » « Je ne passe pas tant de temps que ça avec des ivrognes chez moi [dans l'Etat de Washington]. Je n'aime pas les ivrognes. J'aime bien Guppy [surnom de Gypsy]. Tu comprends que c'est un alcoolique, tu comprends que Dave [David] est un alcoolique. Donc quand j'en ai assez d'eux, je rentre juste chez moi. Ce n'est pas à moi de dire comment ils doivent faire, fais ce que tu veux ! Je les prends juste pour ce qu'ils sont, et je rentre chez moi. J'aime bien les écouter, parce que David est un homme très intelligent. »

[7] « Ton chien casse les couilles. »

[8] Pour rappel, c'est Tommy qui a donné son vélo à David.

Harvey lâche enfin le morceau à propos de Lisa, sa copine qu'il a battue. À l'écouter, il a dû se défendre : « *And what? What was I supposed to do? Let her beat me?* »[9]. Et il paraît très clair pour Tommy, qui a accompagné lui-même Lisa à l'hôpital de Parker le soir du drame, qu'elle ne s'est pas fait casser le pied par son mec, Harvey : « *She just fell from the trailer, right? Ha !* »[10]. David se contente de maugréer un « *Anyhow…* ».

Harvey repart à pied vers son camping-car. Il se fait aboyer dessus par le chien du voisin qui habite entre chez lui et chez David. « *Shut up, dog!* »[11]. Tommy tente de partir aussi à ce moment-là, mais comme David a l'air très déçu, Tommy reste encore une dizaine de minutes. Mais la conversation est difficile. Près des deux tiers de la bouteille de vodka sont déjà partis. À ce rythme, il ne lui en restera pas pour le lendemain. Tommy et David prennent rendez-vous pour lundi afin que ce dernier regarde les freins défaillants du *motor-home* de Tommy.

16 h. Je profite du départ de Tommy pour filer aussi. Ça me désole de voir David dans cet état, et partir est un bon moyen de faire en sorte qu'il ne boive plus… Puisque David est hors service et Suzee absente, je passe le reste de la journée sur ce journal de terrain qui m'épuise.

Comptes des échanges

11,00 $	Vodka et Powerade	*Arco Gas Station*
11.00 $	**Total**	
17,00 $	**Total des ressources**	Travaux sur la voiture d'Harvey
Don à Froggy	Petit-déjeuner : omelette saucisse-fromage. Café.	
	Aucun don reçu d'autrui	

Le travail de camouflage de la signification de la monnaie

Sans faire une démonstration ostentatoire de son argent, Harvey en possède bien plus que beaucoup d'autres habitants du désert, et notamment que David. Il a de l'argent et semble volontaire pour en donner[12]. Seulement, donner de la monnaie ne passe pas par le simple fait de tendre des billets verts.

[9] « Et qu'est ce que je devais faire ? La laisser me battre ? »

[10] « Elle est juste tombée du trailer ! Ha ! »

[11] « Ta gueule, le chien ! »

[12] J'aurais l'occasion de voir Harvey aider financièrement d'autres amis durant l'ethnographie, et notamment Suzee a qui il a acheté une génératrice dont il n'avait pas besoin. Suzee, elle, avait besoin de l'argent et peinait à trouver preneur.

La neutralisation de l'échange hiérarchique

Il est très clair pour David qu'Harvey trouve dans les travaux sur sa voiture des prétextes pour lui donner de l'argent, qu'il ne le paye pas pour des travaux effectués, mais lui fait faire des travaux pour pouvoir lui donner de l'argent. Du point de vue de David, il ne s'agit aucunement de services payés qui sont rendus entre voisins ou amis[13].

La réponse d'Harvey range la question matérielle (« *give you money* ») derrière des considérations morales (« *sparkle your brain* »)[14]. Ce glissement du matériel vers le moral permet d'éviter que les dons de monnaie prennent les allures de charité, et permet d'adoucir le fait que c'est la distance sociale qui sépare Harvey de David qui est l'origine de ces dons. Ce n'est pas seulement parce qu'il voit David vivre dans l'indigence qu'il souhaite lui donner de l'argent, mais aussi parce qu'il le considère comme un ami, et Harvey souhaite pouvoir donner de l'argent à son ami de manière à ce que ce don n'actualise non pas la hiérarchie[15] de leur relation (don sur le plan matériel), mais actualise leur amitié (don sur le plan moral). Comme leur amitié est asymétrique, travailler pour recevoir de la monnaie de la part d'Harvey va bien à David, car cela lui évite d'avoir à être redevable.

Pour neutraliser l'actualisation d'un rapport hiérarchique, Harvey neutralise la monnaie comme argent, par au moins deux moyens. Premier moyen de neutralisation : il renverse le rapport de *qui donne à qui*. Harvey se sert de la ville comme prétexte en précisant que les garagistes sont trop chers, et c'est donc David qui lui rend un service en permettant de payer moins cher les réparations sur sa voiture. La ville sert aussi de référence à David, qui trouve les prix pratiqués scandaleux et considère ce qu'il fait comme juste. Mais il y a en fait un décalage entre la nature de l'argument mobilisé par Harvey et ce qu'en pense David, car Harvey juge les garagistes sur des critères économiques (« c'est cher ») et David sur des critères moraux (« c'est du vol »). David trouve lui aussi que les garages en ville trop chers, et j'ai pu observer un cas l'année précédant l'ethnocomptabilité où David a été vexé de ne pas avoir eu la possibilité de regarder un problème sur la voiture de son ami Edwin avant que celui-ci ne l'envoie au garage pour 600 $. David avait jugé très sévèrement le choix d'Edwin qui avait préféré payer plutôt

[13] A. Cottereau et A. Cottereau, « Contextualiser dans un monde auto-interprétant. "Quel prix pour la garde d'un bébé?" : un exemple d'anthropologie de l'évaluation ou "ethnocomptabilité" », art cit, p. 128.

[14] « *Of course I could've done that myself ! I don't care about giving you money, I care to sparkle your brain!* » Qu'Harvey dise qu'il aurait pu faire les travaux tout seul est une sorte de double aveu : c'est, du point de vue d'Harvey, la preuve qu'il ne souhaite que *sparkle his brain*, mais c'est la preuve, du point de vue de David, qu'Harvey trouve des prétextes pour lui donner de l'argent.

[15] D. Graeber, « Les fondements moraux », art cit, p. 64-66.

que de demander conseil à son ami ancien mécano automobile, mais il n'aurait probablement pas formulé les mêmes jugements vis-à-vis d'Harvey qui a beaucoup d'argent. Pour David, tout cela ne relève pas de calculs économiques, mais de jugements moraux. Il considère tout simplement plus juste qu'Harvey s'adresse à lui plutôt qu'à des garagistes voleurs.

Deuxième moyen de neutralisation : ce n'est pas Harvey qui décide des dons, mais le sort. En effet, une fois qu'il a fait le choix assumé de ne jamais aller au garage en ville et de plutôt payer David, c'est la fréquence des pannes de sa voiture qui règle la fréquence des dons, et ce de manière indépendante de sa volonté. La temporalité des dons de monnaie qu'il fait à David est donc de cause extrasociale, puisque personne ne maitrise l'apparition d'une panne ou d'un problème sur la voiture. Cette question du travail sur une voiture rend naturelle, *in fine*, la nécessité de lui donner de l'argent. Ainsi, il n'y a pas d'attente entre les deux[16].

La neutralisation de la monnaie

Dans le désert, la monnaie n'est pas la mesure universelle des valeurs comme elle l'est dans l'économie régulière, puisqu'il n'y a pas dans le désert de biens et de services qui sont mis en circulation en tant que marchandises. Elle n'est pas non plus un objet de croyance qui permet d'exiger des prestations de ses contemporains[17], puisque dans notre cas Harvey renverse le lien de causalité entre travail et rémunération en faisant travailler David pour pouvoir lui donner de l'argent. Si cette monnaie ne concerne ni les biens échangés ni le rapport d'obligation qui existe entre les personnes qui s'échangent, de quoi cette monnaie qui transite entre Harvey et David est-elle le nom ?

Il s'agit d'un exemple de la pénétration de « l'économie de marché » dans l'« économie de dons », selon les catégories que ferait toute une tradition anthropologique. Il est tout à fait évident pour les habitants du désert que la monnaie en dollar permet d'acquérir des marchandises en ville, mais il n'est pas socialement accepté de se donner directement de la monnaie. On voit à quel point il est beaucoup plus simple de faire circuler des dons – acquis en ville comme marchandises – plutôt que de la monnaie qui permettrait d'acquérir ces marchandises. Cela montre que le rôle initial de la monnaie reste toujours perceptible depuis le désert : elle est perçue comme un objet qui actualise des rapports marchands et des rapports de

[16] La relation hiérarchique sans cesse renouvelée par un don charitable, à sens unique, aurait tendance à créer l'attente de nouveaux dons de la part d'Harvey : « De tels gestes unilatéraux de générosité sont traités comme des précédents en fonction desquels les dons futurs sont attendus. » *Ibid.*, p. 65.

[17] « L'essence de la foi en la valeur de l'or ne réside-t-elle pas dans la croyance que nous pourrons obtenir, grâce à lui, de nos contemporains les prestations – en nature ou en services – que l'état de marché nous permettra d'exiger ? » M. Mauss, « Les origines de la notion de monnaie », art cit, p. 112.

hiérarchie, alors que les dons actualisent des rapports personnels et affectifs. Alors pour pouvoir se donner de la monnaie dans le désert sans se vexer, il faut la neutraliser comme outil de mesure de la valeur, en la *marquant* (« *earmark* »)[18], comme dit V. Zelizer.

> « *While money does serve as a key rational tool of the modern economic market, it also exists outside the sphere of the market and is profoundly influenced by cultural and social structures. There is no single, uniform, generalized money, but multiple monies: people earmark different currencies for many or perhaps all types of social interactions, much as they create distinctive languages for different social contexts. And people will in fact respond with anger, shock, or ridicule to the 'misuse' of monies for the wrong circumstances or social relations, such as offering a thousand-dollar bill to pay for a newspaper or tipping a restaurant's owner. Money used for rational instrumental exchanges is not 'free' from social constraints but is another type of socially created currency, subject to particular networks of social relations and its own set of values and norms.* »[19]

L'espace social de La Posa produit *son propre spectre de signification des usages de la monnaie*[20] et marque celle-ci en lui donnant une place particulière dans les échanges interpersonnels. Harvey ne neutralise pour autant pas toute la signification de la monnaie (celle-ci sera toujours utile à David pour acheter des choses en ville, et c'est compris ainsi par les deux protagonistes), il la marque comme un don qui ne porte pas les marques de la marchandise. Pour cela, il fait tout un travail de *camouflage*[21] qui passe par trouver un travail à David afin de pouvoir lui « donner la pièce »[22]. Cet échange de bons procédés entre réparations de voiture et monnaie est certes une transaction monétaire, mais elle est non marchande, car elle intervient

---

[18] « *As Marcel Mauss observed in 1914, money is "essentially a social fact. " The earmarking of money is thus a social process: money is attached to a variety of social relations rather than to individuals.* » V. Zelizer, *The social meaning of money*, *op. cit.*, p. 25.

[19] « Alors que la monnaie sert d'outil rationnel central de l'économie de marché moderne, elle existe aussi à l'extérieur de la sphère du marché et est profondément influencée par les structures culturelles et sociales. Il n'y a pas une monnaie unique, uniforme et générale, mais de multiples monnaies : les gens marquent différentes monnaies pour beaucoup ou peut-être tous types d'interactions sociales, tout comme ils créent des langages distincts pour différents contextes sociaux. Et les gens réagiront effectivement avec colère, choc, ou dérision si la monnaie est "mal" utilisée selon les circonstances ou les relations sociales, comme donner un billet de mille dollars pour payer un journal ou pour un pourboire au restaurant. La monnaie utilisée pour les échanges rationnels instrumentaux n'est pas "libre" des contraintes sociales, mais est un autre type de devise créée socialement, sujette à un réseau particulier de relations et à son propre ensemble de valeur et de normes. » *Ibid.*, p. 18-19.

[20] « *But money-marking people go one better: they create their own spectra in place of those provided by governments and banks*. » *Ibid.*, p. 201.

[21] David Graeber, *Toward an anthropological theory of value: the false coin of our own dreams*, New York, Palgrave, 2001, p. 28.

[22] Florence Weber, « Transactions marchandes, échanges rituels, relations personnelles », *Genèses*, 2000, vol. 4, n° 41, p. 87.

dans un contexte de relations personnelles particulières[23] où la monnaie a une signification sociale particulière.

Les différents marquages de la monnaie

Lorsque je demande à David, un an après l'ethnocomptabilité, s'il a une idée de pourquoi Harvey lui fait faire de faux travaux sur sa voiture pour lui donner de l'argent (puisque David se le formule ainsi), il me répond : « *I don't know… maybe he thinks I got my pride* »[24]. Il ne considère pas qu'Harvey devrait passer par des stratégies de camouflage de ses dons de monnaie, car David s'applique comme règle que si Harvey lui propose de l'argent, il l'accepte, et dit qu'il en accepterait sans travail et sans réparations de voitures. Pour David, il ne s'agit aucunement de mériter cette monnaie ou de remplir un contrat pour la recevoir, et il dit être hermétique à ces considérations de hiérarchie vis-à-vis d'une personne qui possède de l'argent. La question relève uniquement de *qui* donne l'argent, et ses considérations sont morales. D'une personne manifestement pauvre ou en difficulté, comme Suzee, il refuserait de l'argent en monnaie (même s'il accepte tout le reste, sous forme de nourriture, d'alcool ou de service). D'amis, comme Kat et Stevo, qui travaillent beaucoup, David refuse aussi l'argent (« *You're in the free zone !* »). D'une personne qui vit confortablement, comme Harvey, aucun problème. Pour David, tous les dollars ne se valent pas, et la monnaie porte les marques de relations sociales particulières qu'il entretient avec chacun.

De ce fait, David accepte sans compter l'argent d'une personne qui n'a pas le comportement attendu vis-à-vis de sa gestion de l'argent. C'est le cas de Sandy, autre fournisseuse de monnaie de son entourage (absente au moment de l'ethnocomptabilité) qui gaspille (« *burn* ») sa pension de retraite au casino. David préfère avoir la monnaie de Sandy dans sa poche plutôt qu'elle ne parte dans une machine à sous. La relation avec Harvey se distingue de la relation de dons que David entretient avec Sandy envers laquelle il exprime régulièrement son mépris. Celle-ci lui donne de l'argent sans prendre la peine de faire un quelconque travail de camouflage. Pour David, il existe forcément une finalité à ces dons, car il ne lui semble pas concevable que Sandy puisse donner pour donner. Si Sandy donne sans que David accepte d'entrer dans un échange de dons, c'est bien que Sandy souhaiterait en tirer

[23] *Ibid.*, p. 88. Les hasards de l'étymologie nécessitent une précision : même si David s'empresse de boire cet argent dès l'après-midi, il ne s'agit pas d'un « pourboire », qui n'interviennent que dans des contextes de travail salarié. Et on a vu comment Harvey renverse le lien causal entre « travail » et « rémunération », qui exclut totalement la possibilité de compter cet argent comme pourboire. V.A.R. Zelizer, *The social meaning of money*, *op. cit.*, p. 91-97.

[24] « Je ne sais pas… peut-être qu'il pense que j'ai ma fierté. » Discussion le 23 décembre 2018.

quelque chose, à savoir acheter son amitié (« *"I give you money because you are my friend!" Come on! You don't need to pay me to be your friend!* »). J'ai vu à de nombreuses reprises Sandy se vanter de sa générosité envers les autres, parlant de cas précis où elle a aidé David, ou par exemple donné de l'argent à Adele, la jeune hippie. J'en ai fait moi-même l'expérience, un jour au restaurant, alors qu'il fallait payer la note. Impossible de partager la note alors même que je prétendais que l'université française payerait. Sandy ne m'a pas laissé la possibilité de payer, argumentant : « *We're a community here, we like to look after each other.* »[25]. Ce n'est pas, selon elle, parce qu'on habite à la marge (« *fringe* ») qu'on n'a pas les moyens d'inviter quelqu'un au restaurant, me rappelant sans cesse que ce mode de vie est un « choix ». La satisfaction personnelle de donner semble être le principal moteur du don chez Sandy, et David refuse de servir à cette satisfaction.

Concrètement, Sandy donne toujours une somme *pour* un achat, elle donne toujours de la monnaie en rapport avec la valeur marchande des biens à acquérir en ville. Elle donne par exemple à David cent dollars pour qu'il se procure une tente, une chaise et un matelas. Autre exemple, au tout début de mon troisième voyage de terrain, elle me donne précisément trois dollars pour que j'achète une bière – et une seule, prend-elle la peine de préciser – à David. Elle gouverne les dépenses et consommations de David, même si elle est flexible et elle laisse couler vingt-cinq des cent dollars, puisqu'elle ne contrôle pas *a posteriori* les dépenses de David. Concernant Harvey, les dons de monnaie relèvent de la vie quotidienne et présentent une absence totale de gouvernement ou de contrôle de la destination de la monnaie donnée. Ainsi, Sandy lui achète des choses en donnant de la monnaie comprise comme telle, Harvey donne une monnaie qui n'a aucune force de mesure de valeur dans le désert. L'importation de la considération économique du marché de la ville est directe (et détestable, pour David) chez Sandy, qui ne marque pas la monnaie, et elle est au contraire neutralisée (et supportable) chez Harvey, qui marque la monnaie par un travail de camouflage. Sandy rompt les attentes en payant des marchandises à David, Harvey actualise leur amitié en lui « donnant la pièce ».

Si des personnes plus ou moins aisées sont disposées à donner de l'argent à leurs amis moins fortunés dans le désert de La Posa, permettant à ces derniers d'augmenter leur niveau de vie, ces relations amicales dépendent tout de même du travail de camouflage de la signification initiale de la monnaie. Même si David prétend qu'il n'a aucun problème à accepter l'argent d'une personne aisée comme Harvey, sa relation amicale n'est pour autant pas perturbée par l'argent comme elle l'est avec Sandy, et il y est donc bien sensible.

[25] « On est une communauté ici, on aime s'occuper les uns des autres. »

DIMANCHE 7 ET LUNDI 8 JANVIER 2018

« *ALRIGHT, THAT'S ENOUGH !* »

FIN DE L'ETHNOCOMPTABILITE AVEC DAVID

David passe la journée du dimanche avec Harvey. Ils sortent faire une balade à l'une des nombreuses mines qui existent dans la plaine de La Posa. Lorsqu'ils se présentent à 16 h au *drum circle* de Suzee, David a déjà un coup dans le nez, bien que sa bouteille de vodka soit au niveau laissé la veille, à savoir un tiers plein.

Je décide à ce moment de cesser l'ethnocomptabilité avec David. Je reprends le cours normal de l'observation ethnographique. Montana Tom nous cherche des poux, et essaye, à nouveau de raconter des histoires à David, qui s'en moque. Il perd complètement patience avec cet homme qui ne sait pas prendre un non comme réponse et qui insiste pour nous parler. Il en vient à lui hurler dessus, au milieu de l'assistance : « *Don't say anything!* »[26]. Malgré Tom, je passe mon temps à rire avec David tout en gardant toujours un œil sur Suzee. Nous mangeons en profitant du concert de *drum* dirigé par Safety, un « hippie » de la Hippie Mafia. Lorsque David repart avec Harvey vers 18 h, il remercie Suzee : « *Thanks for feeding me.* »[27].

Je passe la journée du lendemain en *ATV ride* avec Suzee, et ne retrouve David (avec Suzee) que le soir à 21 h. Il a bien passé un peu de temps sur le *motor-home* de Tommy comme prévu. Il s'est blessé à la main et est revenu particulièrement agacé de sa journée avec Tommy. Nous discutons tous les trois, mais David est sévèrement attaqué par la vodka de Suzee, ce qui rend difficile la tenue d'une conversation cohérente avec lui. Suzee décide de partir lorsque David se ressert subrepticement de la vodka dans sa bouteille, alors qu'elle lui a demandé de ne plus y toucher : « *Alright, that's enough!* »[28] dit-elle, excédée, en se levant. Je file aussi. Voir David dans cet état m'attriste.

[26] « Ne dis rien ! »

[27] « Merci de m'avoir nourri. »

[28] « C'est bon, ça suffit ! »

LA MISE EN COOPERATION DES ECHANGES DE DONS ET DE L'ECONOMIE MARCHANDE

Aux deux espaces géographiques que David fréquente l'hiver, désert et ville, correspondent deux espaces sociaux. Premièrement, la diaspora des *biker tramps*, qu'il fréquentait beaucoup plus avant de rencontrer Suzee deux ans avant l'ethnocomptabilité. Les *biker tramps* dépendent des églises et des structures chrétiennes d'assistance aux pauvres, que ce soit à Quartzsite (avec *Isaiah Church*) ou ailleurs aux États-Unis lorsqu'ils voyagent en vélo. C'est un espace social relativement homogène où circule peu d'argent, car les *biker tramps* eux-mêmes en ont peu, et les structures d'assistances chrétiennes proposent essentiellement des biens et des services (vêtements, couvertures, repas…). S'il existe une solidarité au sein de ce groupe social, et si David a encore dans son inventaire quelques objets qui proviennent de ces relations (batterie USB, sac de couchage), ce n'est pas un espace social qui lui fournit de la monnaie. Deuxièmement, La Posa, qui est un espace beaucoup plus mixte socialement. Cette mixité permet une mise en circulation non seulement de biens, *via* les fournisseurs de biens comme Suzee, mais surtout de monnaie, *via* les fournisseurs de monnaie comme Harvey et Dean, qui vivent très confortablement de leurs retraites, ou encore Sandy, qui, si elle moins fortunée que les deux hommes, a tout de même de l'argent par sa pension de retraite et son mode de vie économe. C'est la mise en circulation conjointe de la monnaie et des biens qui permet à David de se dire qu'il vit bien plus confortablement que s'il était un clochard en ville, « *like any other homeless* ».

LA MISE EN COOPERATION DE LA VILLE ET DU DESERT DANS L'ACQUISITION DES BIENS

Les biens

Nous avons vu avec le travail d'inventaire que les trois quarts de ce que David possède (en coût WM) sont des dons et des prêts de personnes individuelles. La Posa compte pour deux tiers des biens qu'il possède, tous reçus en dons ou en prêts. La majorité des dons qu'il reçoit proviennent de La Posa, et même s'il peut recevoir quelques biens de la diaspora des *biker tramps* (comme Scott qui lui donne un porte-bagages), c'est peu relativement à ce qu'il reçoit de La Posa.

Nous avons vu, notamment lorsqu'il cherche à dépenser sa monnaie dans une brocante pour éviter de s'acheter de l'alcool le 29 décembre, que l'espace marchand de la ville entre en

confrontation avec le désert de La Posa, à travers lequel il évalue toujours la possibilité du gratuit. C'est un confort extrêmement important qui lui permet de tempérer sa dépendance à la consommation de marchandises et d'orienter ses maigres ressources. Cette possibilité permanente du gratuit lui permet d'évaluer très précisément la nécessité d'un achat : en plus du rapport qualité/prix et du rapport intérêt/encombrement (pour que l'objet en question puisse tenir sur le vélo) s'insère le paramètre de la rareté dans le désert en comparaison avec le prix. Deux dollars pour des poignées de vélo dans une brocante, c'est une bonne affaire non seulement parce que le prix est bas, mais aussi parce qu'il s'agit d'un objet extrêmement rare dans le désert qu'il ne s'imagine pas pouvoir obtenir en don.

La nourriture

Concernant la nourriture, David peut jouer sur ses deux espaces de socialisation, La Posa et *Isaiah Church*. Se nourrir ne fait jamais l'objet de préoccupations pour lui, car David possède un fond de boîtes de conserve laissées par Sandy, il mange très peu (un repas par jour lui suffit), et il sait qu'il peut soit se rendre à *Isaiah Church* pour le repas du soir, soit que Suzee le nourrira (« *Suzee feeds me a lot.* »). En effet, celle-ci l'a nourri ou a veillé à ce qu'il se nourrisse huit jours sur dix.

NOURRITURE FOURNIE PAR SUZEE	
Vendredi 29 décembre	Une boîte de conserve de *Chili con carne*
Samedi 30 décembre	Deux conserves de soupe de haricots
Dimanche 31 décembre	Petit-déjeuner cuisiné chez Suzee
Lundi 1er janvier	Dîner cuisiné chez Suzee
Mardi 2 janvier	Suzee l'emmène au *free pancakes* le matin
--- Mercredi 3 janvier	*--- Suzee travaille de 10h à 22h*
Jeudi 4 janvier	Restaurant chinois de Parker
Vendredi 5 janvier	Restes d'un burger *Jack in The Box*
--- Samedi 6 janvier	*--- Suzee est absente*
Dimanche 7 janvier	Buffet du *drum circle* de Suzee

De plus, David touche les 194 $ de *food stamps*. C'est pour ces raisons qu'il ne dépense jamais de monnaie pour de la nourriture. Le jour où il touche ses *food stamps* est l'occasion pour lui de se faire un vrai repas, puisqu'il affirme que, généralement, arrivé à cette date, cela fait longtemps qu'il n'a pas mangé quelque chose de correct. Pourtant Suzee le nourrit beaucoup, et notamment de plats cuisinés, et il reconnaît apprécier, finalement, aller aux *free pancakes* du concessionnaire de camping-cars le 2 janvier. Il semble en effet que les *food*

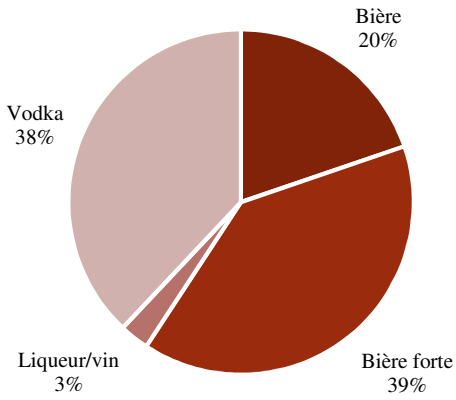
stamps lui donnent essentiellement la possibilité de *se préparer son propre repas*, dans les conditions qu'il définit lui-même et que *manger quelque chose de bon* signifie *choisir son repas dans les conditions qu'il choisit*.

L'alcool

L'importance pour David d'avoir le choix dans ses consommations nous amène à la question de l'alcool. De manière générale, David boit majoritairement de la bière forte et de la vodka[29].

TYPES D'ALCOOL CONSOMMES	UA	PART
Bière	24,16	20 %
Bière forte	48,24	39 %
Liqueur/vin	3,40	3 %
Vodka	46,40	38 %
Total	122,20	100 %

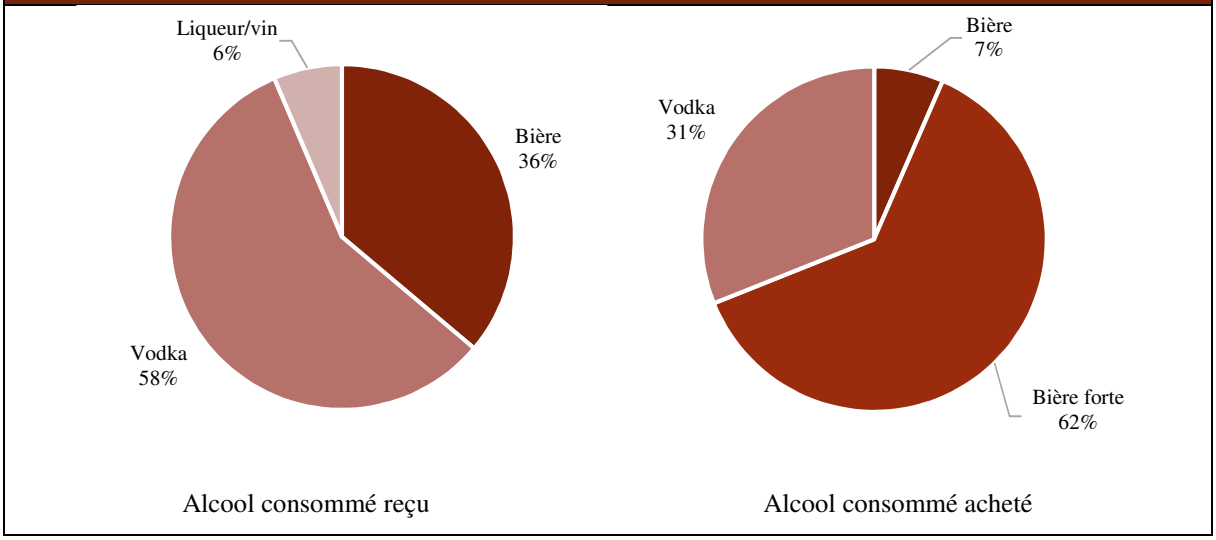
PARTS DES TYPES D'ALCOOL CONSOMMES



Grâce à la monnaie mise en circulation par les fournisseurs de La Posa, il s'achète généralement de la bière forte, la *Steel Reserve*, qu'il boit, dans le meilleur des cas selon lui, chez lui. Cependant, étant limité dans son accès à la monnaie, David boit, pour 43 % du volume d'alcool, des boissons qui lui ont été données. Le relevé indique un net décalage entre ce qu'il s'achète pour lui-même et ce qu'on lui donne.

[29] Voir le relevé de la consommation totale d'alcool en annexe 4.6.

COMPARAISON DES TYPES D'ALCOOLS CONSOMMES SELON QU'ILS SOIENT DONNES OU ACHETES (EN UNITE D'ALCOOL)*



* Ce graphique concerne ce qui est reçu ou acheté, et non ce qui est consommé. Le prix de la boisson Powerade est inclus et compté comme vodka car elle a servi à rendre consommable la vodka.

Lorsqu'il n'a rien à boire, et s'il a envie de boire, David peut simplement se rendre chez autrui, mais, dans ces cas-là, il ne choisit aucunement ce qu'il boit (le cas de l'achat du pack de bière de *Natural Ice* avec Suzee le 1er janvier est caractéristique de l'aliénation de ses choix par ses amis ou voisins du fait de son manque de monnaie).

Lorsqu'il est chez lui et qu'il choisit l'alcool qu'il consomme, David boit dans la grande majorité des cas de la bière forte. Il a bu chez lui la vodka que Suzee lui a abandonnée le soir du 31 décembre. Autrement, il a acheté une bouteille de vodka le 6 janvier en prévision de sa consommation pour le week-end, espérant boire une moitié de vodka un jour et garder l'autre moitié pour le jour suivant. Être sur le fil concernant la monnaie le contraint à anticiper ses besoins et faire ses choix pour ne pas avoir à dépendre d'autrui pour sa consommation. En somme, il est contraint de s'acheter de la vodka, plutôt la bière qu'il aime, pour éviter d'avoir à dépendre de la vodka d'autrui (de Suzee ou de son voisin Tom, notamment). Ainsi, lorsqu'il est chez autrui, il boit proportionnellement beaucoup plus de vodka, puisque c'est ce qu'on lui tend.

L'UTILISATION DE LA MONNAIE ET DES *FOOD STAMPS*

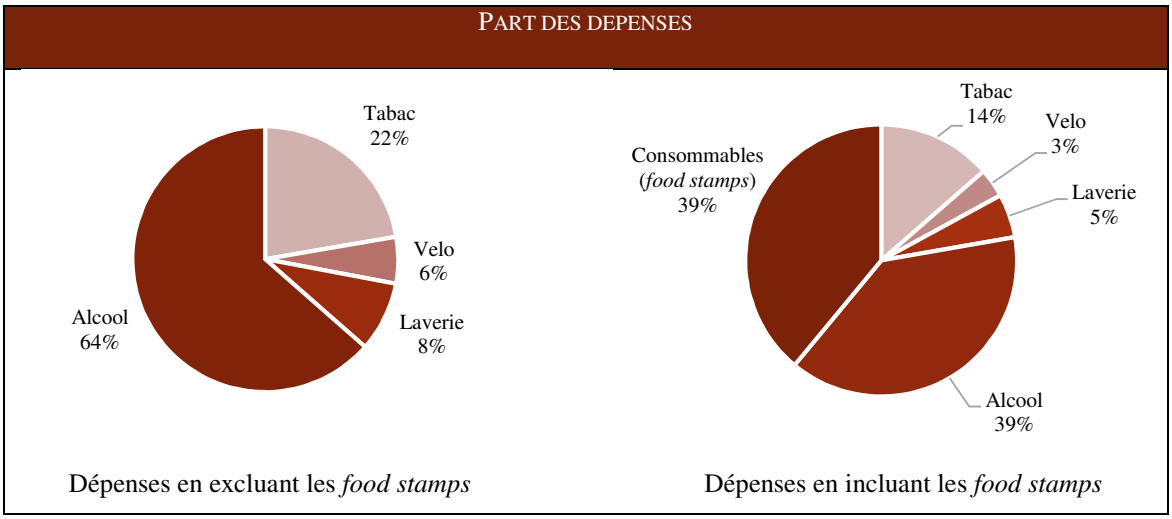
La circulation de la monnaie dans le désert de La Posa permet à David de continuer à profiter de ce que la ville a à offrir sans avoir à vendre sa force de travail (lui qui a décidé de ne plus travailler en raison de l'état de son dos) ou de faire la manche en ville (qu'il ne trouve pas rentable). Nous avons vu que dans le désert, la monnaie est socialement marquée et ne sert

ni à acheter quelque chose de quelqu'un, ni à faire les comptes ou régler les dettes, mais à *donner la possibilité* à quelqu'un de se procurer quelque chose en ville. Le marquage de la monnaie permet de masquer les rapports hiérarchiques de classes entre des personnes de rangs sociaux qui cohabitent dans le désert, tout en rendant possible la mise en circulation de la monnaie.

David obtient aussi de l'argent sous la forme de *food stamps*. Ceux-ci lui permettent certes de continuer à utiliser d'une manière (très contrainte) l'économie marchande de la ville, mais ils représentent aussi un avantage dans la manière de les utiliser *via* La Posa. La conversion libre d'un dollar de *food stamps* en un dollar de monnaie n'est pas nécessairement quelque chose qui peut se faire partout, et cet échange à la valeur est le résultat du refus des habitants du désert de faire du profit aux dépens des autres. Ces conversions de *food stamps* sont une autre manière d'avoir accès à des services payants de la ville comme la laverie ou l'achat de marchandises. Plus encore, l'utilisation commune de ses *food stamps* avec Suzee lui permet de ne pas être dans une relation d'assistance à sens unique avec elle : il considère être dans une relation de coopération, car Suzee se permet de lui commander des choses sur sa *food stamps card*[30]. Les *food stamps* et la nourriture qui lui est donnée laissent de la place à l'achat d'alcool.

Le relevé indique que la ville de Quartzsite sert presque exclusivement à échanger de la monnaie contre des drogues légales et des *food stamps* contre de la nourriture[31].

PART DES DEPENSES



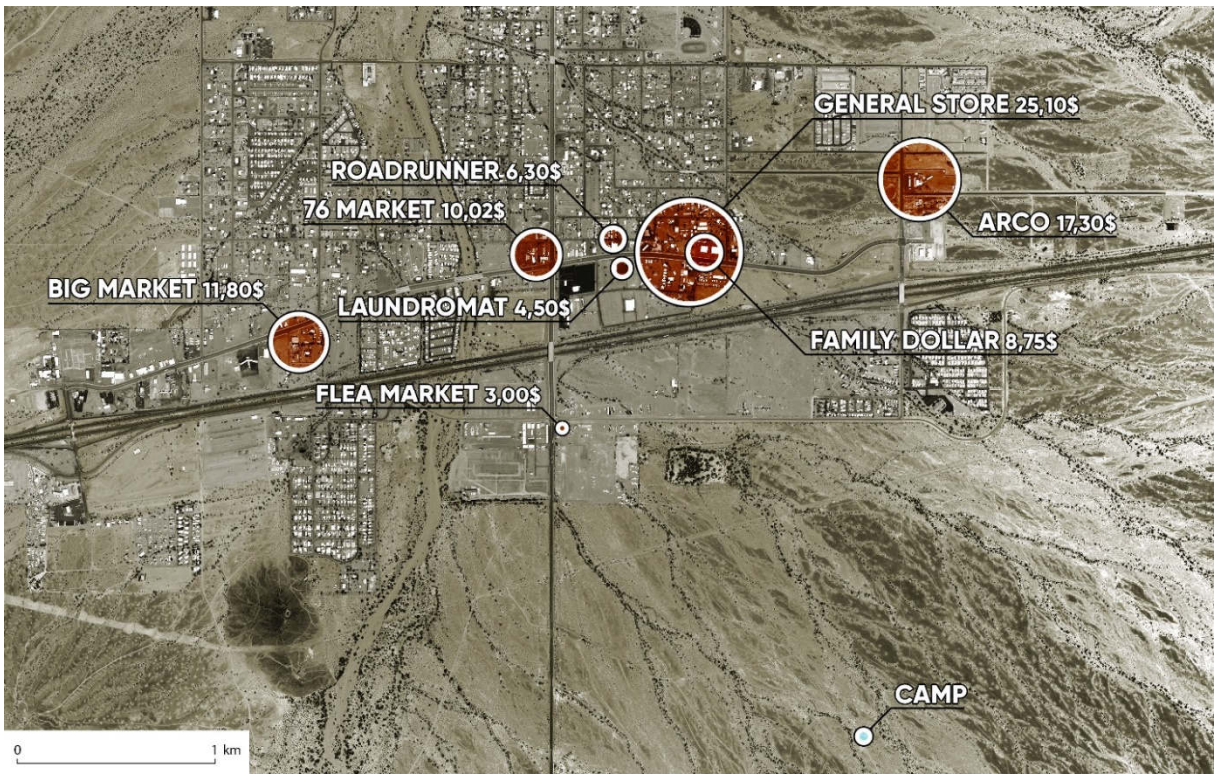
Dépenses en excluant les *food stamps* — Dépenses en incluant les *food stamps*

Si David joue sur la relation entre ville et désert, il n'a pas vraiment de stratégies d'économies concernant sa consommation en ville, au-delà de la station-service Arco qui lui

[30] Voir supra introduction de la seconde partie.

[31] Voir le relevé des dépenses en annexe 4.7.

fournit ses bières favorites pour le prix le moins cher (prix que j'ai finalement pu retrouver moi-même dans un autre magasin), et le Big Market pour le tabac.



Carte 6. *Lieux des dépenses en monnaie et en food stamps durant l'ethnocomptabilité. Fond de carte : Bing Maps, 2018.*

Il ne s'intéresse pas aux services proposés par la ville : pas de divertissements ni de restaurant (alors que beaucoup d'enquêtés, notamment Suzee, passent du temps au restaurant Silly Al's), ni de services spécialisés, et le seul service qu'il utilise beaucoup est le wifi gratuit de la bibliothèque municipale (qu'il n'utiliserait probablement pas autant si celui-ci était payant, nous le voyons avec la réticence qu'il a à acheter de la *data* pour son téléphone). Le temps passé sur internet à la bibliothèque représente 3 % de son temps total de la période d'ethnocomptabilité, et 20 % de son temps passé en ville. La ville de Quartzsite lui sert essentiellement, à part une connexion internet et un dromadaire le jour du défilé, à se procurer des marchandises. Reste *Isaiah Church* qui lui fournit des biens dont il a besoin et, par exemple, une prise électrique pour son rasoir.

CONCLUSION DU CHAPITRE 4

L'ethnocomptabilité réalisée avec David nous a permis de saisir ce qui serait resté invisible si je n'avais pas changé de méthode d'ethnographie durant cette dizaine de jours. Non seulement nous avons pu observer le déroulé d'actions de bout en bout (par exemple le travail sur une voiture d'Harvey et la consommation, en alcool, de la monnaie qu'il lui a donnée à cette occasion), mais nous avons aussi pu saisir le rythme de la vie quotidienne de David et faire émerger l'importance de la question du temps dans son mode de vie. En effet, l'exercice de l'inventaire a montré que du fait de la quantité de dons qu'il reçoit de La Posa, David n'a pas à travailler pour obtenir tout ce dont il a besoin, au point que son camp devienne un « *yard sale* ». De plus, nous avons pu voir en le suivant au jour le jour que le bénéfice produit par le fait de mettre en relation deux formes économiques – les dons et les marchandises – n'est possible que du fait de la question de l'espace : c'est parce qu'il vit dans le désert qu'il peut se permettre d'adoucir sa dépendance à l'économie marchande. Même s'il dépend toujours de l'économie marchande (pour manger, boire, s'abriter, se déplacer… en somme, pour vivre), nous pouvons dire qu'il a une dépendance *non urgente* aux marchandises, et c'est ce qui fait de lui un clochard « pas comme les autres », comme il le dit. En se dégageant d'une grande quantité d'achats qui seraient nécessaires (tente, vélo, nourriture…), il peut consacrer ses maigres ressources à l'achat de drogues légales. De manière plus générale, David est, comme tous les autres réfractaires, très critique du temps passé au travail (tel qu'il a pu le faire lorsqu'il était jeune), et pour lui qui ne veut plus travailler, le fait d'habiter dans le désert de La Posa lui permet de faire coopérer échanges de dons et économie marchande et, ainsi, d'adoucir sa dépendance à l'économie marchande.

En effet, la mise à profit des dons de biens et de monnaie qu'il reçoit dans le désert, et l'utilisation conjointe de cette monnaie et des *food stamps* amène David à préférer vivre tranquillement dans le désert que de faire la manche en ville. David a le luxe de mesurer la peine. Il a la possibilité d'estimer ce qu'il lui coûte de se lever de sa chaise, et il est en position de refuser quarante dollars pour une journée passée avec Tom, le voisin pénible de Suzee. Qu'il s'agisse de se nourrir, de s'habiller ou d'habiter, David n'est pris dans aucune considération de survie, et le cadre serein du désert (au-delà du *drama* provoqué par le voisinage et ses amis) ne l'amène à s'inquiéter d'aucun imprévu. Du point de vue de la question du temps, il vit en effet tranquillement : seulement 13 % de son temps est dédié à faire des courses, se déplacer ou travailler alors que, selon lui, faire la manche lui prendrait l'essentiel de son temps.

Il faudra revenir ultérieurement sur l'agenda précis de David, qui ne prendra sa pleine signification qu'avec la comparaison de l'agenda de Suzee. En effet, il ne pense jamais à l'origine des dons qu'il reçoit au jour le jour. S'il a besoin d'une poêle, il pourra probablement en trouver une auprès de Suzee. S'il a faim, il pourra probablement être nourri par Suzee. S'il ne veut pas faire un aller-retour à la ville en vélo, Suzee pourra l'y emmener. S'il a soif et est sans le sou, il pourra toujours trouver de la vodka ou de la bière chez Suzee… Il s'agit donc de voir maintenant de quoi est faite la vie de Suzee au jour le jour, afin de comprendre ce qu'il (en) coûte de faire un don.

CHAPITRE 5

CE QU'IL (EN) COUTE DE FAIRE UN DON : ETHNOCOMPTABILITE AVEC SUZEE

Mardi 19 décembre 2017

Suzee et moi revenons d'une soirée passée chez Kay et Jim, à La Posa South. Je conduis sa voiture dans la nuit du désert, car ses yeux défaillants ne lui permettent pas de voir dans la nuit. Que je conduise sa voiture n'a rien d'exceptionnel, c'est arrivé plusieurs fois durant ce terrain. Si je n'avais pas été là, elle aurait probablement passé la nuit dans une tente dans le camp de Kay et Jim.

À peine installés dans sa voiture, elle commence à me parler de ses problèmes d'argent. Sa voiture a crevé neuf fois cet été, et ça l'a mis dans le rouge. À chaque fois, c'est David, avec qui elle a passé l'été, qui a changé les pneus, et heureusement qu'il a été là. En parlant de dépenses, il faut vraiment qu'elle commence à se pencher sur ses dents, car ça ne va plus, mais elle doit d'abord s'occuper de ses lunettes qui ne sont plus à sa vue. Heureusement, me dit-elle, elle est toujours aidée par des amis. L'été passé, elle est tombée en panne au milieu de nulle part, un ami est venu et a payé pour les réparations. Un autre ami lui a donné deux cents dollars à un moment où elle en avait vraiment eu besoin. Elle se considère bénie (« *blessed* ») de connaître autant de gens bienveillants qui se soucient d'elle… tout en considérant normal d'avoir cette chance, elle qui donne sans compter : « *With everything I give to people, thank God it comes back when I need it!* »[32].

Pour combler les manques de sa pension de retraite de 1300 $ par mois, elle travaille six jours par semaine, de 10 h à 22 h. Mais elle n'en peut plus, et ne veut pas travailler plus de deux ou trois jours par semaine. Jusqu'à quand pense-t-elle faire ça ? Aucune idée, peut-être toute la saison ! Ce n'est pas juste ce « *Christmas month* » qui plombe ses finances, celles-ci semblent structurellement carencées.

Elle embraye sur une longue histoire d'un hippie à qui elle a rendu service, et avec qui ça ne s'est pas bien passé. Elle est allée le récupérer quelque part et l'a amené à Quartzsite. Ils ont monté tous les deux le camp de Suzee, à *La Posa North*, mais le hippie a été odieux et profiteur avec elle. La fois de trop où il l'a insultée, elle l'a viré et dit de ne plus jamais revenir

[32] « Avec tout ce que je donne aux gens, Dieu merci ça me revient quand j'en ai besoin ! »

à Quartzsite. « *I have so many friends here he couldn't come back. Everybody knows how he talked to me, and you don't talk to me like that!* »[1].

Je la raccompagne jusque chez elle avec un carton de nourriture que Kay lui a donné. En le posant sur la table, je me rends compte de la présence… de la table. Une très longue table, le long d'un côté de la tonnelle. Cette tonnelle, qui n'existait pas l'année passée, est un véritable espace de réception.

Elle me dit que je suis le bienvenu pour garer mon camping-car quand je veux autour de chez elle. Elle m'invite à prendre le café demain, vers 8 h 30. Elle ne sort pas avant de son vardo, même si elle est réveillée, car il fait trop froid le matin. « *Feel free to boil the water if I'm not up.* »[2].

Le cas de Suzee met en évidence de manière flagrante que les échanges de dons du désert reposent sur la consommation de marchandises : elle acquiert quotidiennement des marchandises qu'elle fait circuler comme dons dans le désert, quitte à ne pas pouvoir se payer des soins dentaires ou de nouvelles lunettes. En effet, comme elle le signifiait en entretien[3], ses 1300 $ de retraite ne lui suffisent pas à maintenir un tel niveau de vie, et dit avoir besoin de quelques centaines de dollars de plus par mois. Il est important de rappeler que la toute première fois que Suzee s'est dirigée vers le Sud-Ouest à bord de sa voiture, elle s'est d'abord rendue à Slab City, bidonville installé sur les ruines d'une base militaire dans le désert Californien. Elle n'y est cependant pas restée du fait de l'impossibilité d'y gagner de l'argent en vendant sa force de travail. Elle a finalement décidé de s'installer à La Posa, car Quartzsite lui offre la possibilité de travailler : vente de poupées de laine dans des brocantes, baby-sitting, aide à domicile de personnes âgées ou démentes, cuisinière dans un restaurant de pancakes ou encore vendeuse dans une animalerie.

Le « travail » ne se résume pas au seul travail salarié qu'elle effectue au noir en ville, elle fournit aussi un « travail domestique »[4] : elle transforme de la nourriture en plat, elle sert les autres – particulièrement les hommes – chez elle, elle rend service en transportant David qui n'a pas de voiture, elle fournit le gîte dans sa chambre d'amis pour ceux qui en ont besoin, bref, elle réalise le travail de *care*[5] qui est généralement assumé par les femmes.

---

[1] « J'ai tellement d'amis ici qu'il ne pouvait pas revenir. Tout le monde sait comment il m'a parlé, et tu ne me parles pas comme ça ! »

[2] « N'hésite pas à faire boullir l'eau si je ne suis pas levée. »

[3] Voir le portrait de Suzee en chapitre 1, section 1.

[4] Maud Simonet, *Travail gratuit: la nouvelle exploitation?*, Paris, Textuel, 2018, p. 17-48, Chapitre 1 : Au nom de l'amour, le travail domestique - ou comment toutes les questions ont déjà été posées par les féministes.

[5] « Pratique qui est à la fois une éthique (se soucier de / *caring about*) et une activité (prendre soin de / *caring for*). 'Se soucier de' mobilise aussi bien la pensée que le domaine des affects : cela implique de prêter attention

Deux courants de pensée féministes nous permettent d'aborder la question du travail chez Suzee. D'un côté, le *féminisme marxiste* représenté notamment par Silvia Federici[1] stipule qu'il existe, dans toute forme de travail productif en milieu capitaliste, un autre travail, invisible et généralement non comptabilisé, qui est un travail de reproduction. Ce travail de reproduction, réalisé par les femmes, est ce qui rend possible le travail de production en offrant au capital la force de travail qui lui est nécessaire. D'un autre côté, le *matérialisme radical* représenté notamment par Christine Delphy, qui affirme que le travail invisible des femmes ne bénéficie pas au capital, mais plus directement à la « classe des hommes »[2]. C. Delphy transpose la critique du capitalisme comme système d'extorsion du travail : si, « à la différence du capitalisme, il n'extorque pas du surtravail, mais du travail »[3], le patriarcat est l'exploitation des femmes par les hommes[4], par l'appropriation d'un travail non payé.

La proposition théorique de S. Federici nous est utile pour l'hypothèse qu'elle formule : il y a, à la base de tout travail de production et de tout échange économique, un prétravail – historiquement légué aux femmes – qui rend possible tout le reste. Cela semble être le cas concernant les échanges de dons dans le désert de La Posa : ceux-ci s'appuient sur un prétravail, réalisé ici par une femme, Suzee. Quant à la théorie de C. Delphy, étant donnée la situation particulière de notre cas d'étude, qui concerne de toute manière des échanges de dons *gratuits* (du point de vue de l'économie marchande), le travail nécessaire à la réalisation du don, quel qu'il soit, est nécessairement du travail gratuit, si tant est qu'il soit considéré comme travail. Il faut donc retenir notre attention sur le fait que le travail que fournit Suzee est certes gratuit, mais avant tout parce qu'il n'est pas compris comme travail : il est invisibilisé par ceux à qui il profite. Il s'agit donc de comprendre comment les échanges de dons s'appuient sur ce travail, et comment ce travail s'appuie sur des usages différenciés des espaces par Suzee.

---

aux besoins des autres ; d'y être sensible, de se sentir concerné.e par la nécessité d'y répondre et d'en prendre la responsabilité. 'Prendre soin de' se réfère aux diverses activités nécessaires pour assurer le bien-être d'une autre personne et prodiguer les soins dont elle à besoin. » Evelyn Nakano Glenn, « Pour une société du care », *Cahiers du genre*, traduit par Séverine Sofio, 2016, vol. 3, nº 4, p. 206-207.

[1] Silvia Federici, *Le capitalisme patriarcal*, Paris, La Fabrique, 2019, 190 p.

[2] Christine Delphy, « Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ? », *Nouvelles Questions Féministes*, 2003, vol. 22, nº 3, p. 52.

[3] Christine Delphy et Sylvie Duverger, « La condition de possibilité du don, c'est l'égalité », *Revue du MAUSS*, 2012, vol. 39, nº 1, p. 309.

[4] Christine Delphy, « Pour une théorie générale de l'exploitation : en finir avec la théorie de la plus-value », *Mouvements*, 2003, vol. 2, nº 26, p. 69-78.

Suzee pourrait peut-être vivre sur sa seule retraite, mais elle choisit délibérément de travailler pour pouvoir donner[1], et il s'agit maintenant d'évaluer ce que cela représente pour elle. Il paraît cependant difficile de dissocier ce qui relève du travail salarié et du travail domestique tant les deux convergent vers le même but[2] : elle travaille à donner. S'attacher à mesurer le travail domestique de Suzee[3] ne passe donc pas tant par la pratique (le temps effectif passé à l'activité) que par ce qu'elle donne au final. Le don est donc le point de départ de ce que nous considérons comme « travail » chez Suzee. Il s'agit de l'ensemble des pratiques reliées entre elles par la finalité de faire des dons, qui prennent des formes différentes en fonction des espaces : en ville, les activités (courses, travail salarié) réalisées dans le but de faire des dons, et dans le désert, toutes les activités de transformation des marchandises (cuisine, organisation…) qui rendent réellement consommables ces marchandises faites don. C'est à partir de ces considérations qu'on pourra se demander ce qu'il coûte de faire un don, monétairement, et ce qu'il en coûte de le faire en termes de temps et d'énergie.

Ce chapitre étudie comment Suzee s'appuie sur différents espaces qui ont leurs structures d'échange propres (don ou marchandise), et sur différentes formes d'économies imbriquées, au sein desquelles elle réalise différentes formes de travail (elle travaille à donner des dons, et le travail qu'elle fait prend des formes différentes en fonction des espaces). Cette question permettra de mettre en évidence la relation de dépendance des échanges de dons à l'économie marchande, et les reproductions de domination que cela implique.

[1] Suzee fait directement le lien entre ce qu'elle donne et ses difficultés financières : « *I can kind of get by, and when I get… but I can't really because I like to feed everyone and be the hostess with the mostess, plus I buy art supplies, tobacco and everything. I don't really make enough money to do it… I need an extra couple hundred dollars a month.* » « Je m'en sors à peu près, et quand j'ai… Mais je peux pas vraiment parce que j'aime bien nourrir tout le monde, être *la meilleure des hôtes* (expression intraduisible), et j'achète du matériel artistique, du tabac et tout ça. Je ne gagne pas vraiment assez d'argent pour le faire… J'ai besoin de deux cent balles de plus par mois à peu près. »

[2] Elsa Galerand et Danièle Kergoat, « Le potentiel subversif du rapport des femmes au travail », *Nouvelles Questions Féministes*, 2008, vol. 27, nº 2, p. 69.

[3] Ann Chadeau et Annie Fouquet, « Peut-on mesurer le travail domestique ? », *Economie et statistique*, 1981, vol. 136, nº 1, p. 29-42.

Encadré 2. *L'entourage de Suzee, au-delà de David.*

Ses amis absents lors de l'ethnocomptabilité.

Sandy, dite « le péage » (« *the toll* »), 67 ans. Suzee a choisi un emplacement très loin dans le désert, car elle en a eu marre, au même titre que David, du « *drama* » produit par Sandy. Plus encore, elle ne pouvait plus suivre financièrement Sandy qui lui demandait directement de l'argent ou de lui acheter des choses, d'autant plus que Sandy passait régulièrement des après-midi au casino de Parker, ce que Suzee jugeait d'un œil sévère.

Ses amis présents lors de l'ethnocomptabilité.

Kay et Jim, 55 et 70 ans. Suzee a rencontré Kay quelques années auparavant dans le *Magic Circle*, le grand camp de nudistes de La Posa South. Même si elles habitent maintenant à plusieurs kilomètres de distance, elles maintiennent des liens d'amitié très forts. Suzee se méfie de Jim, son mari jaloux et possessif… qui ne s'est pas privé de lui faire des avances.

Nancy et Dean, 71 et 81 ans. Suzee a rencontré Nancy au *Magic Circle*, et Nancy habite aujourd'hui non loin de chez Suzee à La Posa North. Elles ont une relation d'amitié sincère, et Suzee apprécie aussi Dean.

Kat et Stevo, dans la vingtaine. Suzee les a rencontrés en même temps que David, l'année précédente, alors qu'ils étaient voisins, près des toilettes n° 1. Suzee les considère comme des amis.

Joannie et Ken, 64 et 60 ans. Suzee les a rencontrés au *Magic Circle*. Ils n'habitent cependant plus dans le désert, mais en ville. Ils ont acheté un mobil-home et se sont rapidement désocialisés du désert et resocialisés en ville. Ce transfert a donné lieu à une reconsidération morale des relations entre les deux espaces : lors de l'entretien, ils ont vertement critiqué ces habitants du désert qui ne prennent pas part à la vie sociale de la ville, eux qui, depuis qu'ils ont déménagé, sont membres actifs, entre autres, du club de *black jack* de la ville… Je les ai vus de nombreuses fois lors de mes deuxième, troisième et quatrième terrains à des fêtes chez Suzee, mais ils ne sont toujours restés qu'une heure ou deux, à chaque fois à la plus grande déception de Suzee.

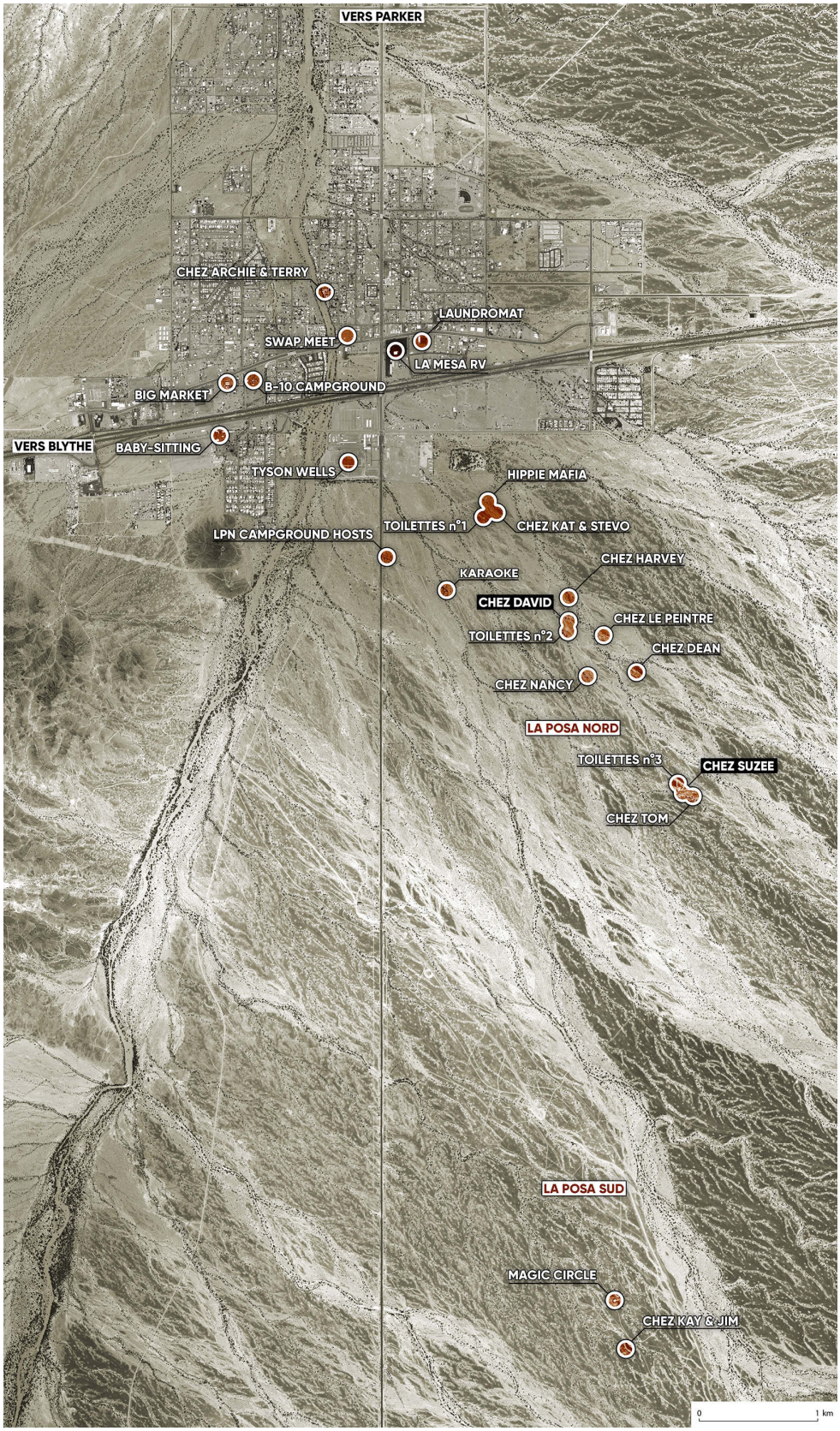
Archie et Terry, dans la soixantaine. Suzee les a rencontrés par Joannie et Ken. Ils vivent dans une grande propriété en ville, dans laquelle vivent de nombreuses autres personnes. Ils ont notamment une grande douche extérieure installée dans un jardin au milieu de la propriété. Si Suzee aime beaucoup Terry, elle a plus de difficultés avec son mari, Archie, qui se permet souvent des remarques maladroites, notamment concernant les choix de mode de vie de Suzee.

Safety, Stickman, Jersey, Adele, et la Hippie Mafia, de tout âge. Suzee rassemble beaucoup de personnes désignées comme « hippies » durant ses *drum circles*. Safety et Stickman jouent régulièrement au *drum circles* (Safety au didgeridoo et Stickman au *drum*), et Safety joue notamment un rôle central de chef d'orchestre durant les soirées. La Hippie Mafia dépasse le camp du désert de La Posa, installé près des toilettes n° 1, et de nombreux autres « membres », comme Jersey, habitent dans le *B-10 campground*, un *RV park & camping* dans Quartzsite.

Harvey, 71 ans. Suzee l'a rencontré l'année précédente, avec tout le groupe de Gypsy et Edwin. Elle l'aime bien et l'invite régulièrement chez elle à ses soirées. Ils se voient aussi l'été, car Harvey habite à côté de chez Renée, la fille de Suzee, dans la grande banlieue de Seattle.

Ses voisins et autres connaissances.

Tom (ou *Stupid Tom*, *Montana Tom*), dans la soixantaine. Il s'est installé à côté de chez elle quelques semaines avant le début de l'ethnocomptabilité. Il l'a aidée à aménager son grand *firepit*qui lui est indispensable pour les *drum circles*. Suzee a des sentiments très ambivalents vis-à-vis de cet homme qui vient régulièrement chez elle.



Carte 7. *Lieux évoqués pendant l'ethnocomptabilité de Suzee. Fond de carte : Bing Maps, 2018.*

DIMANCHE 31 DÉCEMBRE 2017

« *THE PRICE IS FINE ACTUALLY. I JUST DON'T HAVE EIGHTY BUCKS…* »

Suzee est engagée dans un emploi de baby-sitting, dans un *trailer park* en ville. La mère de la petite fille qu'elle garde est serveuse au Grubstake, un bar-restaurant en ville, et fait de très longues journées de travail, généralement de 10 h à 22 h. Suzee a notamment travaillé la veille de ce 31 décembre, de 10 h 30 à 21 h. La mère cherche constamment à faire quelques économies aux dépens de Suzee, ce qui induit chez cette dernière une certaine méfiance accompagnée d'une préoccupation permanente : elle n'est jamais certaine d'être payée pour ce qu'elle a travaillé. De plus, Suzee, épuisée par ce travail, commence à ce moment de l'enquête à sous-traiter le baby-sitting à des adolescentes de la *Hippie Mafia*, qu'elle doit donc elle-même rémunérer, devant parfois avancer l'argent aux adolescentes et courir après la mère pour se faire payer.

Coffee with Amaretto

Je me réveille avant l'aube et travaille sur mon journal de terrain.



Photographie 103. *Good morning Arizona. Décembre 2017.*

9 h 25. Suzee sort de son vardo. Je la rejoins aussitôt. Comme tous les matins, elle semble de bonne humeur et enthousiaste à l'idée de démarrer la journée qui se présente à elle. Elle m'invite à m'installer dans l'un des fauteuils de camping installé devant sa cabane, autour du tambour de machine à laver qui sert de *firepit*. Elle écrit à David pour qu'il nous rejoigne.

9 h 40. David arrive sur son vélo, tout transpirant. Il se jette dans un fauteuil de camping en pestant contre la mauvaise qualité de la piste. Suzee lui tend un café auquel elle ajoute un peu d'Amaretto, et en fait de même pour sa tasse.



Photographie 104. *Début de journée dans le camp de Suzee, avec David. A l'arrière plan de la photo à gauche, entre mon camping-car et la voiture de Suzee, Tom se prépare devant sa voiture. Décembre 2017.*

Le voisin Tom apparaît et s'installe sur l'un des fauteuils de camping. Il entame tout de suite une discussion avec David qui prend rapidement des allures de combat de coqs. David demande l'autorisation de se servir un peu dans la bouteille de vodka qui est posée à l'entrée de la cabane. Suzee jette un regard à la bouteille, à moitié pleine, et accepte, en demandant de veiller à ce qu'elle ne soit pas terminée.

Pendant que les deux hommes débattent de sports américains, assis devant la cabane, Suzee prépare le petit-déjeuner dans sa cuisine : bacon, œufs, fromage, oignons. Tom passe dans la cuisine pour demander à Suzee s'il peut se servir du jus de mangue afin de rendre sa vodka plus en accord avec l'heure qu'il est. Elle acquiesce sans lever les yeux de ses poêles. Comme toujours lorsqu'elle cuisine, Suzee semble perdue dans ses pensées. Je comprendrai bien assez vite qu'elle songe régulièrement dans ces moments à ce qu'elle aura à gérer après, toujours prise entre un *maintenant* absente et un *après* où il faudra être. Après avoir servi les

deux hommes qui restent assis sur leurs fauteuils, Suzee plie son linge, accroché à un fil tendu entre deux arbres et range sa cabane.



Photographie 105. *Lorsqu'elle cuisine, Suzee a toujours l'esprit occupé par ce qu'elle devra faire ensuite. Selon les fois, elle marmonne, elle parle toute seule à voix haute, ou alors elle me dit directement ce qu'elle doit penser à faire, espérant peut-être que je le lui rappelle plus tard. Décembre 2017.*



Photographie 106. *Suzee prépare à manger et sert les hommes installés devant sa cabane. Décembre 2017.*

Elle semble subir pendant une heure le spectacle que les deux hommes affichent devant chez elle. Tom s'écoute parler, David s'amuse à le contredire pour l'énerver, et elle pousse des soupirs de consternation ou lève les yeux au ciel chaque fois qu'elle est coupée ou qu'elle ne parvient pas à prendre la parole.

11 h 15. Un homme arrive au volant de son van et se gare devant chez Suzee. C'est un quarantenaire qui porte des cheveux longs sous un bonnet, dans un ensemble en jean, que personne ne connaît. Suzee croit le reconnaître, mais ne se souvient plus de son nom. Elle lui lance, en guise d'accueil : « *Sorry, you missed breakfast!* »[1]. L'homme reste une demi-heure à discuter avec Tom. Pendant ce temps, Suzee a son amie Nancy au téléphone, qui doit passer plus tard.

13 h 5. Le temps passe sans que je sache quoi noter. J'observe les verres de vodka défiler. Suzee et David subissent les monologues de Tom qui ne prend même pas la peine de vérifier si quelqu'un est disponible pour l'écouter lorsqu'il se lance dans une histoire, généralement quelque chose qui lui est arrivé dans son Montana natal. Dès que Tom entame une histoire, Suzee se plonge dans son téléphone portable, et ne relève le nez que lorsque David dit quelque chose.

Sans véritablement y faire attention, et peut-être pour se passer les nerfs, Tom joue avec le feu dans le tambour de machine à laver à l'aide d'un bâton. Suzee lui demande une première fois de ne pas toucher au feu : c'est le sien, on est chez elle, elle souhaite gérer le feu elle-même. Mais Tom ne prête pas attention aux remarques de Suzee, qui finit par lui gueuler dessus sèchement : « *I told you a thousand times: the fire is fine! Give me that stick!* »[2].

Plus tard, lorsque Tom remarque que la fin de la bouteille de vodka de Suzee approche, il propose spontanément d'aller en acheter une nouvelle en ville. Suzee en profite pour lui demander d'acheter une bonne bouteille de rhum qu'elle souhaite offrir à Kat et Stevo pour le réveillon, ainsi que de la vodka pour elle-même. Elle lui donne suffisamment de monnaie pour acheter les deux bouteilles. David et moi profitons de son absence pour pester contre le voisin, qui nous paraît aussi orgueilleux qu'arrogant, mais Suzee nous coupe : « *Well… He's generous.* »[3].

13 h 15. Nancy arrive à bord de sa voiture. Elle s'installe sur un fauteuil à côté de Suzee et, sans mot dire, cette dernière lui tend une cigarette. Elles discutent et évoquent toutes les deux Slab City, où elles devraient se rendre dans un futur plus ou moins proche. Elles y ont de nombreux amis et ont l'habitude d'y passer de temps en temps. Nancy se tourne vers moi et me demande si j'ai déjà été à Slab City. Ma réponse est claire : « *Spent twenty-four hours. Almost died. Came back.* » Pendant qu'elle écoute mon histoire avec effroi, elle reprend une cigarette dans le paquet de Suzee.

[1] « Désolée, tu as raté le petit-déjeuner ! »

[2] « Je t'ai dit mille fois : le feu est bien ! Donne-moi ce bâton ! »

[3] « Ben… il est généreux… »



Photographie 107. *Cisco, Suzee et Nancy, là où Suzee reçoit la très grande majorité du temps : autour du* firepit *juste devant sa cabane. Décembre 2017.*

J'apprendrai le lendemain ce qu'il en est de ces cigarettes. Suzee a donné 25 $ à Nancy pour qu'elle achète une cartouche de cigarettes. Nancy a ajouté à peu près 10 $. Ces cigarettes sont celles de Suzee, mais Nancy peut se servir dans le paquet autant qu'elle le souhaite, elle qui ne fume que lorsqu'elle est avec Suzee. Nancy repart rapidement ensuite.

13 h 35. Tom revient avec une nouvelle bouteille de vodka et les bouteilles pour Suzee.

La note est salée pour Suzee : 38 $. Elle commentera un peu plus tard dans la journée cette dépense :

« **Suzee** – *Thirty-eight dollars was crazy… Yesterday I went and spent twenty-five dollars on the kid because they never have any food in their house.*
Froggy – *So you had to buy food for the kid?*
Suzee – *Yeah.*
Froggy – *And the mother won't give you money back for that?*
Suzee – *Hum… She paid me ten dollars extra, and wanted the change, and I said: "Hey, you know what? I just spent twenty-five dollars on food and stuff for you guys, so, I think we're good!"* »[1]

[1] « **Suzee** – Trente-huit dollars c'était un peu fou… Hier j'ai dépensé vingt-cinq dollars pour le gamin parce qu'ils n'ont jamais rien à manger chez eux.
Froggy – Alors t'as dû acheter de la bouffe pour le gamin ?
Suzee – Ouais.
Froggy – Et la mère ne te rembourse pas pour ça ?

Si Suzee nourrit ses invités et les personnes qui s'invitent chez elle, elle doit aussi faire attention aux gosiers sur son lieu de travail.

14 h 30. Alors que les deux hommes continuent de s'écharper et que la vodka défile, Suzee et moi partons déposer la bouteille en cadeau à Kat et Stevo.

« I'm hungry but I don't want to cook right now »

Dans la voiture, elle m'explique que cette bouteille est un retour à une carte de vœux que le couple lui a adressé, mais c'est surtout pour elle la certitude qu'ils auront quelque chose de bon à boire ce soir-là, soir de réveillon (« *So I'm sure they have something for tonight.* »). Le couple est absent, probablement dans les cuisines du restaurant en ville qui les emploie, et je dépose la bouteille au pied de la tente qui leur sert de cuisine. Nous nous rendons ensuite à quelques centaines de mètres de là, au camp de la *Hippie Mafia*. Suzee doit voir une adolescente à qui elle sous-traite son travail de baby-sitting en ville. Pendant qu'elle est dans le camp, j'attends devant la voiture. Suzee ne m'a pas invité à la suivre et Cisco, hargneux comme à son habitude, me signifie mon interdiction de rester dans la voiture en grognant et m'aboyant dessus à travers la vitre.



Photographie 108. *L'abominable Cisco, «* the piranha dog *» comme l'appelle David, que Suzee aime tant. Décembre 2017.*

Suzee – Hum… Elle m'a payé dix dollars de plus, et elle voulait que je lui rende la monnaie, alors je lui ai dit : "Hé, tu sais quoi ? Je viens juste de dépenser vingt-cinq dollars en bouffe et autres pour vous les gars, alors, je pense qu'on est quittes" ! »

En remontant dans la voiture, Suzee a son regard qui indique qu'elle réfléchit à ce qu'elle va faire ensuite. « *I'm hungry but I don't want to cook right now… hm… Let's go to town.* »[1]. Suzee me propose d'aller au Subway, mais je reçois tièdement sa proposition : « *Well… If you want to.* »[2]. Elle réfléchit alors que nous roulons tout doucement dans le désert. « *Somebody told me about a Mexican restaurant in Tyson Wells. You can get a huge amount of food for seven bucks!* »[3].

15 h. Nous arrivons à Tyson Wells, le quartier temporaire de Quartzsite où à lieu le *RV Show*. Ici, tout est fait de tentes, de barnums et d'installations temporaires : le grand festival du *RV show* et les vendeurs itinérants agglutinés autour de la tente principale, mais aussi des magasins de bricolage, des bars, des restaurants, une coiffeuse-barbière qui a son salon à l'arrière de son camping-car… En mars, tout ce quartier se vide pour ne laisser qu'un espace inoccupé jusqu'à l'hiver suivant.



Photographie 109. *L'entrée de Tyson Wells, le quartier des festivités de Quartzsite. Décembre 2017.*

Le restaurant mexicain est constitué d'une tonnelle accolée à une vieille caravane qui abrite la cuisine. Il s'y mélange la chaleur écrasante du soleil qui s'abat sur la tonnelle en

[1] « J'ai faim, mais je n'ai pas envie de cuisiner là… hm… allons en ville. »

[2] « Ben… si c'est ce que tu veux. »

[3] « Quelqu'un m'a parlé d'un restaurant mexicain à Tyson Wells. Tu peux avoir une énorme quantité de bouffe pour sept balles ! »

plastique avec l'odeur de graillons qui s'échappe de la fenêtre de la caravane ouverte, à travers laquelle la serveuse prend les commandes. Nous mangeons à côté d'un couple de Noirs très avenants. J'ai eu l'espoir un instant qu'ils soient des habitants de camping-cars, puisque je chercher désespéremment des habitants de camping-cars noirs, mais ils viennent de Blythe pour la journée, pour le *RV Show*.

Suzee n'arrive pas à finir son gigantesque burrito. « *I could give the rests to David…* »[1], pense-t-elle à voix haute. Pour autant, elle continue à se débattre pendant quelques minutes, pour finalement me demander s'il ne vaut pas mieux donner les restes à son chien. Je ne sais pas vraiment quoi lui répondre, mais je constate en tout cas qu'elle organise beaucoup ses dépenses et ses choix en fonction de David. Elle finit par trancher : « *Naaah… It's too good for David.* »[2]. Elle finit la tortilla et donne toute la garniture restante à Cisco qui n'en fait qu'une bouchée. Voir une si petite créature avaler aussi rapidement autant de viande est surprenant. Contrairement à ceux des humains, les besoins de Cisco ne semblent pas être autant au centre de l'attention de Suzee. Je ne la vois jamais se préoccuper de la nourriture de son chien qui a l'air d'être une variable d'ajustement. Encore une chance qu'il ne soit pas alcoolique, celui-là.

15 h 30. Suzee m'emmène faire un tour parmi les vendeurs itinérants pour retrouver un stand d'instruments de musique. Une fois trouvé, elle essaye patiemment plusieurs petits tambours, les tapant et les caressant du doigt en les approchant de son oreille. Elle en trouve un qui lui plaît. Quatre-vingts dollars. Elle pousse un grognement. Elle joue encore un peu avec. Finalement, non. « *Why not?* »[3]. Elle pousse un soupir : « *Well… Eighty bucks!* »[4] Je comprends parfaitement sa réponse, mais je continue : « *– And how much would you have spent on this drum? – Well, the price is fine actually. I just don't have eighty bucks…* »[5].

Testostérone à domicile

16 h. Nous revenons chez Suzee. David et Tom sont toujours en train de s'abreuver d'injures, affalés dans leurs fauteuils. Ils ont l'air d'avoir franchi un nouveau cap en matière d'alcoolémie. Suzee se dirige directement dans sa cabane. « *I gotta find something to control all this testosterone…* »[6] me glisse-t-elle. Elle ressort avec un *Trivial Poursuit*. Les deux hommes sont ravis de trouver là un nouveau terrain d'affrontement. Tom, hargneux, se lève pour poser les questions. David, satisfait d'énerver l'autre, répond en criant.

[1] « Je pourrais donner les restes à David. »

[2] « Naaaan… C'est trop bon pour David. »

[3] « Pourquoi pas ? »

[4] « Ben… Quatre-vingts balles ! »

[5] « – Et combien t'aurais mis dans ce tambour ? – Ben, le prix est correct en fait. Je n'ai juste pas quatre-vingts dollars… »

[6] « Il faut que je trouve quelque chose pour contrôler toute cette testostérone. »



Photographie 110. *Tom lisant les questions de Trivial Poursuit debout. Suzee peine à se faire entendre parmi les hommes. Décembre 2017.*

Un peu las de ce spectacle dont je ne pense rien pouvoir retenir pour mon travail, je passe du temps avec un ami au téléphone, 31 décembre oblige.

À 17 h 30, Suzee sonne la fin des hostilités, car elle et moi devons aller chez Kay et Jim, deux amis à elle qui vivent dans la partie Sud de La Posa, au *Magic Circle* pour y passer le réveillon. Elle presse tout le monde, car elle doit passer en ville pour s'acheter du jus de fruits. David charge péniblement son vélo à l'arrière de la voiture de Suzee et s'installe à l'avant en hurlant sur Cisco qui voit d'un mauvais œil se faire prendre sa place. À bord de mon camping-car, je suis la voiture de Suzee, qui finit par s'arrêter devant le camp de David. Au début, j'assiste à la scène de loin, au volant de mon camping-car, mais je finis par sortir et m'approcher. Suzee est assise sur le siège conducteur, porte ouverte, écrivant un texto. David est debout, immobile, face à la voiture de Suzee, une bouteille de vodka presque vide à ses pieds. Il s'agit de la bouteille que Tom et lui ont entamée le matin, que Suzee avait demandé de ne pas finir. Suzee lève les yeux de son téléphone et demande à David : « *Are you OK?* »[1]. David tente de faire un pas et s'effondre sur lui-même. « *Hoho I guess he's not OK! Well… »*[2]*,* dit Suzee en ricanant, avant de se replonger dans son texto. Suzee et moi abandonnons là David et la bouteille.

[1] « Est-ce que ça va ? »

[2] « Hoho, j'imagine que ça va pas si bien ! Ben… »

Nous nous rendons au *Magic Circle* pour la soirée du réveillon. Je ne tiens plus la comptabilité à proprement parler des échanges de Suzee que j'arrête de coller aux basques. Je passe du temps à discuter avec Dean, mais ma soirée est largement parasitée par Nancy qui a en tête de coucher avec moi malgré mes refus, devenant de plus en plus oppressante au fur et à mesure de la soirée et des verres de tequila, jusqu'à devoir finalement être évacuée par son ami Dean, sous le regard embarrassé de Suzee. On retient de Nancy son très élégant : « *Please! Just one night, no ties! I have no diseases!* »[1].

Comptes des échanges

9,00 $	Mexicain	
3,00 $	Jus de fruits	Compté comme drogue puisque destinée à être mélangée avec la vodka.
22,00 $	Grande bouteille de Vodka	
(Pour don) 16,00 $	Rhum pour Kat et Stevo	Voir ci-dessous.
50,00 $	**Total**	
Don à Froggy, Tom, David	Petit-déjeuner : 8 tranches de bacon, 8 œufs, « *some cheese and a little bit of onion* ».	12 œufs 2,69 $ soit 8 œufs 1,79 $, 8 tranches de bacon 3.99 $, soit environ 6 $ si on ajoute fromage et oignon.
Don à David	Amaretto	Pour accompagner le café.
Don à Tom	Deux verres de jus de mangue	Pour diluer la vodka.
Don à Froggy	Crackers	
Don à Froggy, David	Café	
Don à Tom, David	Deux verres de vodka chacun	Estimés à 15cl chacun.
Don à David	Fond de la bouteille de vodka	David voulait continuer à boire alors que Suzee et moi partions à la soirée de réveillon. Bouteille que Suzee avait demandé à ce qu'elle ne soit pas finie le matin.
Don à Kat et Stevo	Une bouteille de rhum	16 $. Cadeau pour le Nouvel An, en réponse à une carte de vœux qu'ils lui ont adressée. « *That was crazy!* »
Prêt à David	Poêle en fonte	À la demande de David.
	Aucun don reçu	

[1] « S'il te plait ! Juste un soir, pas d'attaches ! Je n'ai pas de maladies ! »

L'alcool, mesure du temps passé ensemble

Après avoir déposé la bouteille chez Kat et Stevo, j'entends pour la première fois Suzee dire qu'elle n'a pas envie de cuisiner. Mais ne pas cuisiner *pour qui* ? C'est peut-être pour tout le monde qu'elle n'a pas envie de cuisiner, elle qui ne conçoit pas de cuisiner juste pour elle-même lorsqu'elle a des invités chez elle. Le choix de manger en ville avec moi semble s'être fait pour éviter de nourrir les deux hommes (trois, avec moi). Le choix de payer (en ville) se présente alors comme une porte de sortie pour ne pas avoir à donner (dans le désert), puisqu'elle ne conçoit pas de se faire à manger pour elle seule lorsqu'elle a des convives chez elle. Mais rien ne dit que Suzee ne voulait pas, avant tout, souffler un peu vis-à-vis du spectacle offert par les deux hommes installés chez elle.

En effet, une chose me paraît certaine, avec l'expérience de ce terrain. Maintenant que Tom et David ont *leur* bouteille de vodka, ils ne dévisseront de leurs fauteuils, fussent-ils chez Suzee, qu'à l'une de ces trois conditions : la fin de la bouteille, la fin de la journée ou le décès de l'un des deux. Et Suzee devra bon gré mal gré composer avec cette présence chez elle puisque ce n'est plus elle qui fournit l'alcool. Lorsqu'elle demande à ce que la première bouteille de vodka ne soit pas finie, c'est probablement pour des considérations économiques, mais c'est peut-être aussi pour avoir l'assurance de garder le contrôle sur l'agenda de la journée. Dans cette configuration, l'alcool est une mesure du temps : maîtriser l'alcool, c'est maîtriser le temps. Quand Suzee fournit de l'alcool, elle fournit du temps, et quand c'est Tom qui fournit l'alcool, Suzee ne maîtrise plus ce temps. Que Tom revienne avec une bouteille signifie la perte du contrôle sur le cours de cette journée, rendant Tom et David autonomes, et c'est pour Tom, l'assurance que David restera se battre avec lui.

Concernant la bouteille offerte à Kat et Stevo, en retour d'une carte de vœux pour la nouvelle année, Suzee considère finalement qu'il s'agit d'une dépense folle (« *That was crazy!* »). Elle a reçu de l'argent la veille pour sa journée de baby-sitting, certes, mais il faut en déduire certaines choses : elle a dû payer 25 $ de sa poche pour l'enfant qu'elle garde, car il n'y a jamais rien dans le frigo de son employeuse. Celle-ci n'a finalement remboursé que 10 $ sur ces 25 $. Ainsi, onze heures de travail à 5 $ de l'heure, moins 25 $, plus 10 $, font en fin de compte 40 $ (3,6 $/heure). Avec les 41 $ des seules dépenses en alcool (et en jus de fruits destiné à rendre l'alcool consommable) de ce jour, c'est toute une journée de travail qui est passée dans ce foyer de dépense.

Même si Suzee ne semble pas directement tenir compte des questions comptables, en cédant à un « coup de folie »[1] qui l'amène à dépenser plus d'une journée de salaire, cela ne veut pas dire que les questions comptables n'influent pas sur ses choix et son rapport à autrui. Lorsque je me permets un commentaire désagréable à l'égard du voisin Tom, elle le défend en disant qu'il est généreux. C'est pour cela qu'elle l'accepte chez lui, et elle me redira plus tard que lui, « au moins », il paye ce qu'il boit lorsqu'il est chez elle. Il est vrai que, ce même jour du 31 décembre, Tom est parti en ville pour acheter une bouteille de vodka dont il donnera la moitié à David, évitant ainsi à Suzee des dépenses d'alcool pour autrui (même si, finalement, elle abandonnera la fin de sa bouteille de vodka largement entamée à David). Ces considérations comptables l'amènent à tolérer Tom dans son espace, même si c'est un homme plein de testostérone, selon ses mots, qui lui coupe sans arrêt la parole.

[1] F. Weber, « Le calcul économique ordinaire », art cit, p. 410.

LUNDI 1ER JANVIER 2018

« – WAS IT GOOD? – THE BURRITOS WERE THAT BIG! »

Kay et Jim se sont rencontrés il y a quatre ans, alors qu'ils vivaient chacun dans leur camping-car. Elle vivait dans un vieux *motor-home* des années 1980, lui dans un grand *trailer* qui avait dû être beau à une époque. Ils ont finalement emménagé ensemble et transformé leurs habitats. Le *motor-home* de Kay sert de studio dans lequel elle fabrique des robes et des sculptures qu'elle vend dans les foires de Quartzsite. Elle ne peut officiellement plus travailler et est à la retraite anticipée (elle touche une pension de handicap qui se transformera en pension de retraite à ses 62 ans) depuis que son ancien compagnon a essayé de la tuer en l'empoisonnant au monoxyde de carbone, mais la réalisation de robes est bien un travail rémunérateur. Le *trailer* de Jim leur sert d'habitation à proprement parler. Leur camp est aussi composé d'une grande tente servant de chambre d'amis (où Suzee a dormi cette nuit) ainsi que d'une grande remorque qui sert de garage.



Photographie 111. *Jim et Suzee dans le camp de Kay et Jim, au sein du* Magic Circle. *Janvier 2018.*

Petit-déjeuner

8 h 30. Premier réveil de l'année. Je sors de mon camping-car, garé à côté du camp de Kay et Jim. Suzee sort la tête du coffre de sa voiture en s'adressant à son chien : « *Sorry Cisco there's nothing for you here!* »[2] Jim propose de lui faire cuire une côte de porc, ce que Suzee accepte. Je lui demande si elle a oublié d'acheter de la nourriture pour Cisco. « *Naaah. I knew the pack was over, I just wanted to check if I had anything left in the trunk.* »[3] Cisco ne fera qu'une bouchée de la côte de porc.

En ce qui me concerne, c'est maintenant certain, la batterie secondaire de mon camping-car est à plat. Jim insiste pour m'aider, même si je comprends vite qu'il n'y connaît rien. Il ouvre le capot de mon camping-car, et arrose la batterie de mon moteur (donc, la mauvaise batterie, puisque c'est la batterie de l'habitacle qui est à plat) de Coca-Cola. Je l'arrête, car je ne veux pas de problèmes. Je passe du temps au téléphone avec le loueur, *Cruise America*, qui me trouve un garagiste agréé à Quartzsite. Alors que je suis au téléphone, un homme se gare devant chez Kay et Jim.

10 h 30. Nous nous installons à table devant le grand *motor-home* de Kay et Jim. Ils ont préparé le petit-déjeuner : *bacon & eggs*, bien évidemment, mais aussi des tartines de confitures ! C'est rare, et réjouissant. Ils insistent beaucoup pour qu'on se resserve. Suzee ne mange pas beaucoup et refuse l'invitation à se resservir. En ce qui me concerne, je ne me fais pas prier (des tartines avec de la confiture… !), ce qui fait plaisir à Kay. Suzee discute de *hot springs* avec l'homme qui nous a rejoints, un certain Bob. Un gars costaud d'une cinquantaine d'années très sympathique. Il échange ensuite avec Jim en lui demandant où est ce que l'on trouve l'essence la moins chère dans le coin. La réponse est sans appel : Phoenix. Le sujet dérivant, Jim réserve un petit mot pour les prétendus « *hippies* » qui font la manche aux stations-service de Quartzsite : « *Get a job!* »[4].

10 h 55. Bob part après avoir fini sa part du petit-déjeuner. En fait, il s'agit d'un parfait inconnu pour tout le monde. Il est nouveau dans le coin et s'est présenté au camp de Kay et Jim, car il cherchait un sentier dont on lui avait parlé. Il s'est arrêté pour dire bonjour et a été invité à rester pour le petit-déjeuner.

Comme à son habitude, Suzee est prise dans ses pensées. Elle réfléchit à l'organisation de sa journée, ce qu'elle partage parfois à haute voix. Il faut à tout prix qu'elle passe chez elle se changer, car les vêtements qu'elle porte, issus de sa dernière lessive, ont été mal rincés et la grattent beaucoup. Elle qui a l'habitude de faire ses lessives dans une grande bassine va bien devoir se résigner à payer les sept dollars de la laverie en ville. Elle veut aussi aller chez Archie et Terry, à Quartzsite, pour prendre une douche chez eux. Ils ont au centre de leur propriété une magnifique douche extérieure dont Suzee profite de temps en temps. Kay insiste pour que

[2] « Désolé Cisco ! Y'a rien pour toi là-dedans ! »

[3] « Naaan. Je savais que j'avais fini le paquet de bouffe, je vérifiais juste s'il y avait pas quelque chose qui trainait dans le coffre. »

[4] « Trouvez-vous un boulot ! »

Suzee s'épargne d'aller en ville et lui propose de prendre une douche dans son *motor-home*. Malgré le refus de Suzee, Kay allume le chauffe-eau du véhicule.

11 h 30. Lorsque nous nous mettons en mouvement, Kay apporte à Suzee un grand sac poubelle rempli de canettes de bières et de sodas écrasées. Ces canettes d'aluminium peuvent être amenées en Californie, dont la frontière est seulement à vingt minutes en voiture à l'Ouest, afin de récupérer la consigne. Kay et Jim disent être tellement fainéants qu'aller simplement à Quartzsite leur est pénible. De plus, ils détestent cet État et refusent de s'y rendre, tout comme de nombreux Américains qui considèrent la Californie comme un « *socialist state* » en raison des taxes élevées. Alors comme Suzee va régulièrement à Blythe pour diverses raisons, elle peut bien rapporter elle-même le sac poubelle et récupérer une dizaine de dollars par sac.

J'embarque à bord de mon camping-car, Suzee de sa voiture. Nous devons nous retrouver chez David pour partir ensemble, après qu'elle soit passée chez elle pour se changer.

11 h 50. Je m'arrête devant chez David le temps d'attendre Suzee.

Un moment de répit chez Archie et Terry

12 h 25. Départ avec Suzee pour chez Archie et Terry, à bord de sa voiture. Cisco n'aime pas beaucoup que je lui prenne sa place et il me le signifie par un grognement permanent. Elle me dit qu'elle essaye de ne pas aller trop souvent chez Archie et Terry pour prendre une douche, car il leur arrive de lui faire sentir qu'elle profite, comme si elle venait exprès juste avant le dîner pour pouvoir gratter dans le plat. Les deux roulent un peu des mécaniques avec tout leur argent, sur leur grande propriété. Malgré ça, elle considère qu'elle a trop pris de douches chez Kay et Jim récemment, et elle préfère répartir les foyers de services. Elle se reprend : elle les aime bien, Archie et Terry. Mais elle se corrige à nouveau. Elle aime bien surtout elle, Terry, car lui, Archie, se permet parfois des remarques maladroites (« *put a foot in the mouth* »). C'est-à-dire ? C'est-à-dire qu'une fois, il lui a fait remarquer qu'elle aurait pu mettre de l'argent de côté durant sa carrière afin de cotiser pour une bonne retraite. Si elle avait fait comme lui avait fait, elle n'en serait pas là aujourd'hui. Certes…

Nous arrivons chez Archie et Terry. Nous sommes accueillis par Mitch, l'un des habitants de la propriété. En plus de la maison en dur d'Archie et Terry, constituée de la jonction de deux *mobil-homes*, ils ont installé sur leur terrain un grand jardin verdoyant, isolé par des palissades, au milieu de la propriété. Tout autour sont installés des caravanes et des camping-cars de plus ou moins bonne qualité, dans lesquels vivent des amis d'Archie et Terry, et notamment Mitch, que j'ai eu l'occasion de rencontrer lorsque je suis venu ici pour la première fois quelques jours auparavant. Je connais donc Terry et Archie, et ce dernier s'était montré très sympathique avec moi, et nous avait emmenés faire un tour de Jeep dans le Tyson Wash, le gigantesque wash qui éventre la ville de Quartzsite et contre lequel sa propriété est accolée.

Nous entrons dans la maison d'Archie et Terry. À droite de l'entrée, Archie est affalé dans un canapé face à sa grande télévision. Il regarde la transmission d'un quelconque défilé local, en attendant un match de hockey. L'homme, toujours très sympathique, nous invite depuis son canapé à entrer : nous sommes les bienvenus. À gauche, Terry range la cuisine. Après avoir dit bonjour, Suzee ressort pour aller prendre sa douche. Je jette un œil à cette fameuse douche avant que Suzee n'y aille. C'est tout un monde qui est caché derrière les palissades : de la végétation, des parasols, un bar, une table de billard, un sauna… et une douche extérieure. C'est magnifique, et dépaysant pour Quartzsite. Je profite du temps de la douche pour passer des coups de fil avec la France, car Archie est occupé à regarder la télévision et Terry est d'une froideur qui me met mal à l'aise. J'aurais pu m'installer avec Archie mais, durant cette ethnographie, mes moments personnels existent dans ce genre d'interstices.

13 h. Nous retournons à l'intérieur de la maison, et nous nous installons avec Terry sur la grande table à manger pour discuter. À côté du meuble où sont installés des jeux de société, juste à côté de la table à manger, il y a une grande colonne de pierre, grise à l'extérieur, violette à l'intérieur, comme on en trouve beaucoup dans les marchés aux pierres précieuses de Quartzsite. Celles-ci sont très chères : elles montent facilement dans les 600 $. Plus que de discuter, j'ai la franche impression que Suzee a besoin de se poser un peu. Elle a l'air épuisée. J'ai aussi l'impression que Terry n'écoute que d'une oreille ce que Suzee lui raconte et se contente de poser des « *hm hm…* » quand il le faut. Elles conversent de diverses choses…

Suzee évoque le restaurant mexicain où elle et moi avons mangé la veille : « *– Was it good? – The burritos were that big!* »[5]. Suzee ne dit rien concernant le goût.

Comme un défilé passe à la télévision pendant que nous discutons, Terry en profite pour jaser sur son mari : il a monopolisé leur ATV pour le défilé de Quartzsite qui doit avoir lieu ce samedi. Terry fabrique un chameau en structure métallique et en tissus qu'il installe sur l'ATV. Ils ont l'habitude de transformer leur ATV, car ils ont fait de nombreux Burning Man, et se balader dans ce festival avec son ATV transformé est très courant. C'est en tout cas ici, à Quartzsite, un marqueur de richesse important, quand on sait que le billet coûte trois cents dollars et qu'il faut se rendre jusqu'au fond du Nevada.

Suzee évoque le baby-sitting qui l'empêchera sûrement de venir au défilé samedi. Elle travaille trop et est bien contente de sous-traiter plusieurs jours par semaine à des ados. Elle ne peut plus voir la gamine qu'elle garde, à force de passer des journées de dix heures enfermée avec elle dans un *mobil-home* !

Terry raconte sa « misérable » soirée du Nouvel An, où elle a fini *stoned* seule devant la télévision. À ce sujet, Suzee évoque les blagues sexistes du DJ qu'on a dû supporter à l'*after* chez Kay et Jim. Elle a dû lui demander d'arrêter, ce qu'il n'a pas fait pour autant. Elle a ensuite raconté cette journée de la veille où David et Tom n'ont pas cessé de faire les coqs. Elle voudrait faire un jeu ce soir avec les deux hommes, mais pas quelque chose qui éveille

[5] « – C'était bon ? – Les burritos étaient gros comme ça ! »

leurs instincts masculins, cette fois. Un *Pictionnary*, peut-être… Elles parlent de jeu de société pendant un temps ensuite.

Lorsque Terry se lève pour attaquer la préparation du repas, je sens que Suzee fait exprès de partir avant que quoi que ce soit ne soit prêt. Terry lui donne une paire de ciseaux : elle a acheté deux paires et lui en donne donc une.

« David's probably gonna need something to drink for tonight… »

14 h. Dans la voiture, Suzee me parle de la relation entre Kay et Jim. Il est apparemment très jaloux et possessif. Kay explique ce comportement par l'avancée de son âge qui le rendrait fou (« *dementia* »). Je remarque qu'on diagnostique vite la folie chez les gens ici.

Nous nous arrêtons au « *Hi Ali* » *Swap Meet*, car Suzee veut acheter du jus pour mixer sa vodka. Elle connaît un magasin temporaire où la bouteille de jus n'est pas chère. Suzee vit au jour le jour : elle n'aurait pas acheté deux bouteilles de jus hier, une pour la soirée du Nouvel An et une pour plus tard. Ses journées sont tellement remplies qu'elle ne pense pas aux autres journées et elle n'anticipe que rarement ce dont elle pourra avoir besoin pour plus tard, même si elle se projette souvent dans des plans futurs… qu'elle finit par oublier. Ceci a tendance à remplir toujours un peu plus son agenda d'aller-retour superflus entre le désert et la ville, dont elle se plaint régulièrement.

En remontant dans la voiture, Suzee pense à David : « *What am I gonna do about David? He's probably gonna need something to drink for tonight…* »[6]. Elle compte bien que sa bonne bouteille de vodka Smirnoff reste intacte cette fois-ci, et il faut donc que David boive autre chose. « *'You want to buy him something?* »[7]. Elle pousse ce grognement caractéristique de son embarras face à une question qu'elle n'a pas envie de se poser : « *Well… I don't know… I only got eight bucks right now, I don't think it's gonna be enough…* »[8]. Elle se demande ce qu'il voudrait boire. « *Vodka? I could buy some vodka with these eight bucks… I don't know.* »[9]. Va-t-elle dépenser ses derniers deniers pour David afin qu'il ne tape pas dans sa bouteille ? Après un silence, Suzee évoque les trente dollars donnés par Dean pour les travaux que David a faits sur la voiture de Nancy. Ha ! Ces trente dollars, j'en entends parler ! Quand le pauvre a de l'argent, tout le village s'en soucie ! Le pauvre lui-même qui ne parle que de ça et qui se demande comment les dépenser, celui qui se vante de lui les avoir donnés, celle qui pourrait bien y retrouver son compte, car le pauvre lui coûte trop cher… Mais je me garde de faire cette remarque à Suzee. D'autant plus que, même si elle a l'habitude de penser à voix haute, elle parle cette fois-ci de manière claire et intelligible, et j'ai l'impression qu'elle est en train de me demander indirectement si je sais ce qu'est devenu cet argent. J'ai effectivement

[6] « Qu'est ce que je vais faire pour David ? Il va probablement avoir besoin de quoi boire pour ce soir… »

[7] « Tu veux lui acheter quelque chose ? »

[8] « Ben… je sais pas… J'ai que huit dollars là, je ne pense pas que ça sera suffisant… »

[9] « De la vodka ? Je pourrais acheter de la vodka avec ces huit dollars… je sais pas. »

bien vu David dépenser ces trente dollars et je sais qu'ils se sont déjà métamorphosés en tabac, en bières, et en poignées de vélo, mais je choisis de ne rien dire, car je ne veux pas me priver d'observer un conflit à venir entre Suzee et David. Elle tranche finalement : « *He couldn't have spent the thirty dollars already…* »[10].

En arrivant dans le désert, je demande à Suzee de me montrer le fameux cimetière pour animaux. Celui-ci est illégal du point de vue des règles établies par le BLM, mais il est un lieu connu de tous. Personne ne sait qui a érigé la première des quinze tombes qui sont installées là, mais l'une d'entre elles permet de dater à minima la pratique : Shep est mort en 1984.



Photographie 112. *Le cimetière des animaux de La Posa Nord. Janvier 2018.*

En avançant encore dans le désert, nous passons devant un petit *trailer* entièrement peint que Suzee et moi avons déjà remarqué. Il est écrit « *Art for sale* »[11] dessus. Si le *trailer* est garé parallèlement à la route comme c'est souvent le cas, c'est cette fois le dos de la caravane qui se montre à la route. Nous nous garons et faisons le tour. Des peintures sont installées contre la façade cachée de la route, qui donne sur un espace privatif. Un jeune homme avec un bébé dans les bras ouvre la porte et sort pour nous accueillir. Il est souriant et chaleureux, et il nous explique qu'il fait lui-même ces peintures qu'il vend entre dix et vingt

[10] « Il ne peut pas avoir déjà dépensé les trente dollars… »

[11] « Œuvres d'art à vendre. »

dollars : « *you name it* »[12]. Suzee s'y intéresse un instant, elle aimerait bien en acheter une, mais elle n'a pas beaucoup d'argent pour l'instant. Elle explique au peintre qu'elle reviendra lorsqu'elle touchera de l'argent le 3 janvier et l'invite à venir à ses *drums circles* du dimanche.

Suzee parle toujours régulièrement d'art et dit aimer s'entourer de personnes qui ont une fibre artistique. Pour rappel, sa dernière maison, dans le nord-est du pays, avait été un véritable centre d'art où elle exposait de nombreuses peintures, et manifestement, ce n'est pas un déclassement qui aurait fait changer ce goût pour l'art : même dans une cabane, on peut accrocher des peintures aux murs.

14 h 30. Suzee me dépose chez David où est garé mon camping-car. Il est tranquillement installé devant sa tente, toujours dans la même position. Comme il me dit qu'il n'a rien fait de sa journée, je décide de partir me garer devant chez Suzee. Je la laisse cependant un petit peu seule, car elle souhaite ranger sa cabane, et je travaille mon journal de terrain.

16 h 30. Suzee se remet en mouvement. En passant devant mon camping-car, elle me dit qu'elle doit aller en ville pour acheter des bières pour David. Elle se reprend : elle accompagne David en ville pour qu'il s'achète des bières, puisqu'il a son propre argent.

Ils reviennent tous les deux cinquante minutes plus tard. À la surprise de Suzee qui ne lui a pas demandé avant de partir en ville, David n'a finalement eu que trois dollars à dépenser dans ces bières. Elle a dû compléter avec les huit dollars qu'il lui restait pour pouvoir acheter un pack de douze bières. Ils auraient aimé acheter un pack de dix-huit canettes, plus rentable, mais même en faisant les fonds de poches, ils n'ont pas eu assez.

Je profite d'être seul avec mes deux amis pour sortir une bouteille de Champagne, de France. Suzee se montre sceptique, car elle n'aime pas le Champagne. Je me moque d'elle et joue mon rôle de Français : je suppose qu'elle n'en a jamais bu, si ce n'est le premier jus de vigne pétillant venu de Californie que vous Américains osez appeler « Champagne », alors que le Champagne ne peut venir que de France ! L'évocation de la France lui ramène le souvenir de son échange universitaire à Angers, en 1967 où, reconnaît-elle, elle avait pu boire du bon champagne. Je sers trois verres dans de grands gobelets en plastique qui font la bouteille. Suzee revoit son jugement sur le Champagne et reconnaît aimer ça.

Tom apparaît en disant avoir vu la lumière d'un feu de camp, et sa présence installe une ambiance pesante. Être confronté deux soirs d'affilée à Tom semble être trop pour David. Suzee fait un effort pour le supporter, mais elle se fait sans arrêt couper la parole par l'un des deux hommes. Elle finit par aller dans sa cuisine pour préparer le repas. Elle passe du temps à préparer des *Macaroni & cheese*, accompagnés de saucisses et de haricots. Elle fait toute une grande marmite qui restera encore bien garnie après le repas.

[12] « A toi de choisir. »



Photographie 113. *Suzee cuisine pendant que les deux hommes sont installés autour du feu devant la cabane. Janvier 2018.*



Photographie 114. *Suzee amène le repas aux hommes. Janvier 2018.*

19 h. Suzee sert le repas sans que les deux hommes bougent de leurs chaises. Nous discutons de choses et d'autres, mais l'ambiance est étrange en raison de la présence de Tom. Nous sommes aussi le lendemain d'un réveillon bien arrosé, et les trois ont l'air d'être fatigués par l'alcool qu'ils ont ingurgité la veille (nous quatre, dois-je bien avouer). Dès les assiettes finies, et après que Tom se soit resservi deux fois Suzee s'empresse de sortir le *Trivial Poursuit* pour occuper les deux hommes. Même si c'est précisément concernant le sport et l'automobile que David a un véritable savoir encyclopédique, il sait à peu près tout sur tous les sujets. Ce qui a tendance à énerver Tom... et amuser David.

Épuisé, je sonne ma propre dispersion à 20 h. Lorsque je les salue, Suzee annonce qu'on ira manger des pancakes gratuits à *La Mesa RV* le lendemain. Les derniers dollars de Suzee sont passés dans l'alcool que boit David ce soir.

Comptes des échanges

6.9 $ (don)	Bières	Participation sur le pack de 12 bières à 9,90 $.
4,65 $	1 gallon d'eau, 1 gallon de jus, 1 paire de chaussettes	
12,65 $	**Total**	**Reste 0 $**
Don à Jim	8 cigarettes	Le temps qu'il tienne en attendant de retourner en ville.
Don à Froggy, David, Tom	Dîner : *Macaroni & cheese*, accompagné de haricots verts et d'une saucisse	
Don à David	8 bières *Natural Ice* sur le pack de 12	
Don de Jim	Une côte de porc pour Cisco	Suzee n'avait plus rien dans sa voiture.
Don de Jim et Kay	Petit-déjeuner	Dont j'ai profité aussi, ainsi que cet étranger nommé Bob.
Don de Jim et Kay	Un sac poubelle de canettes consignées	Suzee peut récupérer la consigne, estimée à 10-12 $, en les ramenant en Californie.
Don de Terry et Archie	Apéro (chips et sauce)	
Don de Terry et Archie	Une douche chez eux	
Don de Terry	Ciseaux de cuisine	

Vivre au jour le jour

La ville permet à Suzee de pallier les manques de son habitat, et notamment le manque de douche. Elle a pourtant déployé énormément de moyens pour accorder son habitat à ses envies : elle souhaite héberger autrui, elle fabrique une chambre d'amis ; elle souhaite organiser de grandes fêtes, elle trouve un site qui permet de recevoir trente personnes autour du feu ; elle

souhaite avoir sa cuisine à elle seule, elle accole un grand barnum à sa cabane qui fait office de salon… mais point de douche, car, dit-elle, il lui est impossible de lever de l'eau au-dessus de sa tête, et elle doit donc se rendre chez des amis pour se doucher.

Suzee ne souhaite pas abuser de ses amis (par gentillesse vis-à-vis de Kay, par méfiance vis-à-vis d'Archie) et doit donc répartir l'utilisation de ses différents foyers de services d'amis qui vivent en ville (Archie et Terry, Joannie et Ken…), ce qui l'oblige à composer au jour le jour. Cette « servitude de prévoyance quotidienne »[13] la contraint à faire des aller-retour en permanence entre chez elle et les différents endroits où elle doit se rendre. Suzee a parcouru 32 km en voiture, et a passé ce jour près d'un cinquième de son temps de la journée en transit ou en courses (140 minutes, soit 18,6 %), et un tiers de ce temps est du fait de David. Si elle calcule le fait d'abuser ou non d'autres personnes, elle ne calcule en revanche jamais l'utilisation de l'essence ou la peine que représentent les voyages. Ses déplacements sont très différents de ceux de David : alors qu'il planifie bien ses trajets quotidiens en ville, Suzee compose en direct avec les contraintes et les imprévus.

[13] A. Cottereau et M.M. Marzok, *Une famille andalouse*, *op. cit.*, p. 244.

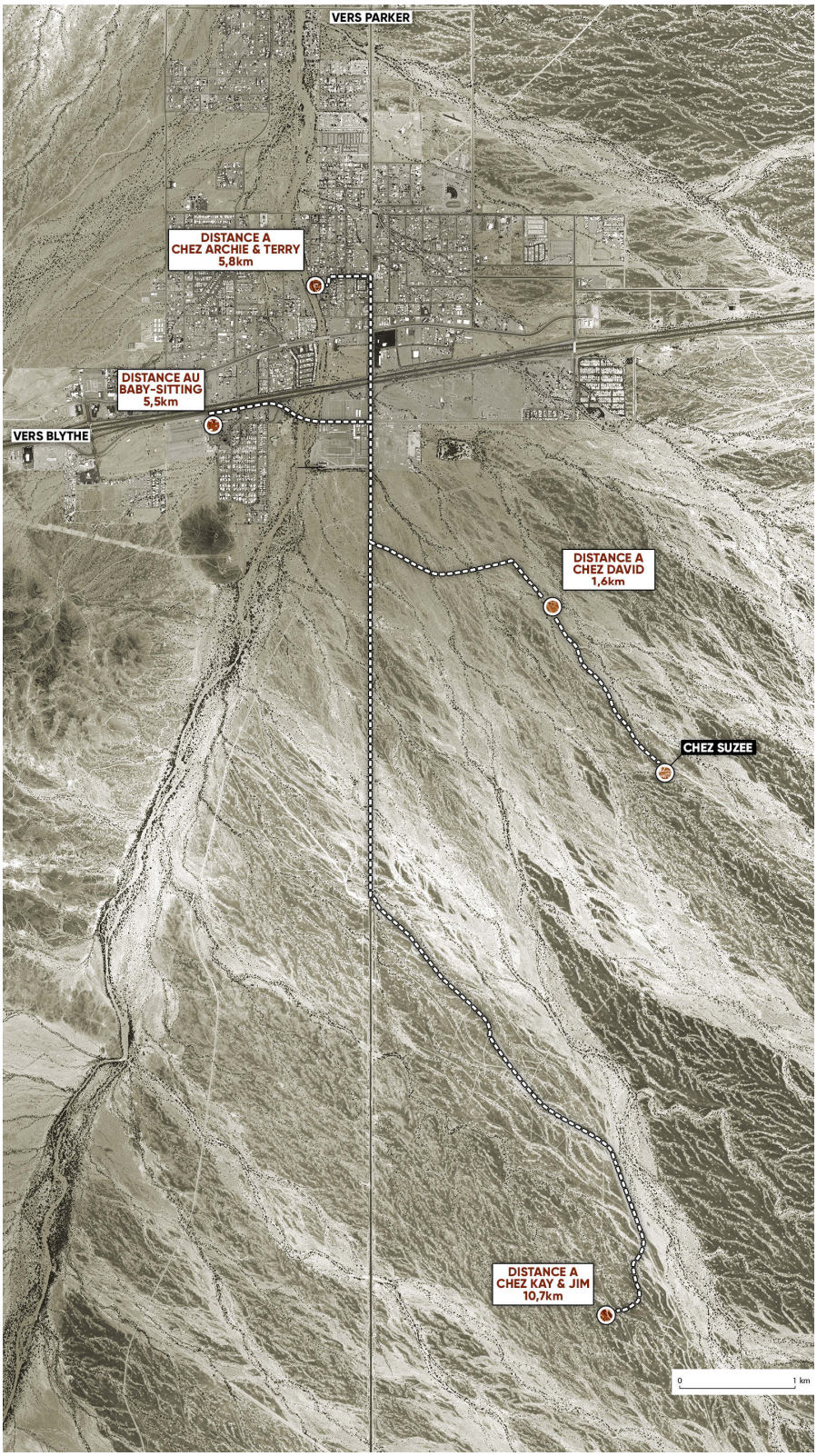


Figure 17. *Distances parcourues par Suzee. Ce jour, Suzee par le chez Kay et Jim pour aller chez elle, puis chez Archie et Terry, chez elle, en ville, et retourner enfin chez elle. Fond de carte : Bing Maps, 2018.*

La protection de la bouteille de vodka

Il y a, parmi les contraintes avec lesquelles Suzee doit composer, le besoin en alcool de David. Dans la soirée, David boira huit des douze bières, c'est-à-dire, en équivalent alcool, un peu moins d'un tiers de bouteille de vodka, et Suzee conservera les bières restantes, car ce sont les siennes. Finalement, ces bières pour David qui servent à *protéger* la bouteille de vodka de Suzee font monter la valeur monétaire de celle-ci, juste pour avoir l'assurance que David n'y touchera pas. C'est le prix à payer pour ne pas partager, un don pour ne pas avoir à donner. Aux 22 $ d'origine de la bouteille, il faut donc y ajouter la participation de 8 $ de Suzee aux bières de David, soit 30 $. Mais les bouteilles d'alcool ont-elles un « prix » ? Dans les commerces en ville, très certainement. Mais dans le désert, l'alcool lui-même semble être une monnaie, c'est-à-dire une mesure de la valeur de l'être-ensemble, en se positionnant comme opérateur central des rapports sociaux. Premièrement, il mesure les relations : Suzee offre une belle bouteille de rhum à Kat et Stevo afin de s'assurer qu'ils ont de l'alcool pour leur réveillon auquel elle n'assistera pas ; elle attend de Tom qu'il amène son alcool ou rende l'alcool qu'il boit ; elle finit ses poches pour que David ait tout de même à boire, même si elle ne souhaite pas partager sa vodka… Deuxièmement, l'alcool est la mesure du temps : *nous passons du temps ensemble parce que nous buvons, nous buvons parce que nous passons du temps ensemble*. « *If you hang out with people that drink, there's gonna be booze, you know!* »[14] m'avait-elle dit. « Boire » est un paramètre donné, une nécessité, et Suzee travaille chaque jour à installer les possibilités de la réalisation du « boire » afin de pouvoir être ensemble. Même si Suzee paye l'alcool avec des dollars qu'elle acquiert notamment en travaillant au baby-sitting, et qu'elle compte ses deniers quotidiennement, le produit de ce qu'elle paye n'est, lui, pas mesurable : le temps passé ensemble n'a pas de prix et Suzee ne compte pas ce qu'il faut faire pour qu'il se réalise. Quitte à être complètement épuisée à la fin de la journée.

[14] « Si tu traînes avec des gens qui boivent, il faut bien qu'il y ait de la tise, tu vois ! »

MARDI 2 JANVIER 2018

LES MAUVAIS PANCAKES

La Mesa RV's « free pancakes »

8 h 10. Suzee et David sont déjà réveillés. Comme tous les matins, Suzee planifie sa journée. Elle travaillera au baby-sitting demain, et elle a donc plusieurs choses à régler avant de se rendre à une soirée à La Posa South à 18 h ce soir. Elle prévoit d'y aller avec Nancy. Très peu pour moi, donc… Elle a aussi rendez-vous chez le médecin à 14 h. Je ne suis pas certain moi-même de l'allure que va prendre ma journée. Je dois absolument m'occuper de mon camping-car dont la batterie est à plat, et je ferais bien d'en profiter pour m'occuper de moi aussi un peu. Voilà des jours que je ne me suis pas lavé, mon frigo est vide et mon camping-car est un taudis. Quant au journal, le retard s'empile dangereusement…

David n'est pas de très bonne humeur et répète qu'il ne veut pas aller aux *free pancakes*, mais Suzee ne lui laisse pas vraiment le choix. Puisqu'il n'est pas question pour elle que nous ne mangions pas ce matin, et comme elle ne peut se permettre de faire à manger pour nous quatre, la décision d'aller aux *free pancakes* reste ferme. Nous partons en convoi, Tom doit passer en ville avant de nous rejoindre au restaurant.

9 h. Je retrouve David et Suzee sur le parking de La Mesa RV, parmi les beaux camping-cars, et nous entrons dans le restaurant. Des photos d'anciens employés sont accrochées au mur, le long de la file d'attente. Il y a une photo de Suzee, qui a travaillé là en 2014. Sur la photo, elle paraît avoir quatre années éreintantes en moins : « *– I didn't know you worked here. – Yeah, that was some time ago, I did that just for a season. It was quite ok, the people were nice.* »[15].

David choisit une table située sous une lumière chauffante. Bien évidemment, un catalogue de camping-car trône au milieu de la table. David et Suzee le saisissent et commencent à jouer au couple qui souhaite acheter un camping-car à plusieurs centaines de milliers de dollars. Ils s'appellent « chéri.e » (« *darling* ») et débattent de la taille et de la couleur de tel ou tel camping-car. Ce petit jeu s'arrête avec l'arrivée de Tom qui entame, à peine assis, une histoire que personne n'écoute sur son Montana natal. David se contente de me regarder en levant les yeux au ciel. L'histoire de Tom est coupée par Suzee qui se plaint de la qualité des pancakes : jamais ici elle n'en a eu des aussi ratés. Selon Tom et David, il n'y a pas là de quoi se plaindre, ces pancakes sont gratuits. Mais cela n'a aucun rapport avec la gratuité d'après Suzee. Ce n'est pas sous prétexte que c'est gratuit qu'elle doive se contenter de quelque chose de mauvais, et qui d'autant plus avait été bon par le passé, notamment à l'époque où elle faisait elle-même ces pancakes.

[15] « – Je ne savais pas que tu avais travaillé ici. – Ouais, c'était il y a quelque temps, j'ai fait ça juste une saison. Ça allait, les gens étaient sympas. »

Visite des camping-cars

Après avoir fini le repas, Tom repart aussitôt à bord de sa voiture. Alors que je sors du restaurant avec David, Suzee passe voir les serveurs au comptoir pour se plaindre de la qualité des pancakes.

David et Suzee, chauffés par leur petit jeu de rôle de couple du début du repas, évoquent l'idée d'aller visiter des camping-cars. David aimerait voir le plus beau des camping-cars *class A*, celui qui est garé à la limite de la parcelle du concessionnaire, à l'angle des deux rues les plus importantes de Quartzsite.



Photographie 115. *Les deux se prennent à leur petit jeu de rôle et finissent par véritablement inspecter les camping-cars. Janvier 2018.*

Au début de la visite, ils trouvent les camping-cars magnifiques, mais ils finissent par se prendre à leur propre jeu de couple, inspectant les défauts pour savoir si le camping-car vaut bien son prix. Ce camping-car-là est mieux pour le salon, disposé dans ce sens plutôt qu'un autre, cet autre camping-car est mieux pour la chambre qui a un dressing… Suzee n'en a que pour les douches. C'est la première chose qu'elle regarde, et généralement la seule chose qu'elle commente spontanément. Elle semble fascinée par la qualité des douches qu'elle trouve dans ces camping-cars, elle qui ne rêve que de ça pour sa cabane.



Photographie 116. *Suzee se rue systématiquement sur les douches. Janvier 2018.*

10 h 10. Nous quittons *La Mesa RV*. David et Suzee disent repartir pour le désert, mais David me dira ensuite qu'ils sont allés dans un *thrift shop* à côté de la *bakery* pour que Suzee y échange des chaussons, trop petits, qu'elle a achetés récemment. Ils retourneront dans le désert après. Quant à moi, je vais au garage m'occuper de mon camping-car.

Suzee poste la virée dans les camping-cars de luxe sur Facebook.



« Nous sommes allés manger nos pancakes gratuits… Ça a eu le goût d'une pâte restée toute la nuit dans l'allée… beurk. Je leur ai demandé quel était le secret la dernière fois on a eu des pancakes qui étaient légers et doux et cette fois pas vraiment, mais ils n'ont pas avoué pour la pâte rassie. Le cuisinier a dit peut-être aujourd'hui il a utilisé de l'eau chaude au lieu de froide…Hmmm
Aujourd'hui on a décidé de visiter quelques *motor-homes*. Ils offrent des pancakes pour vendre des *motor-homes* après tout. »

Je laisse Suzee à sa journée, je passe la mienne à travailler sur mon journal de terrain installé à côté du camp de David.

Comptes des échanges

0,00 $	*Free pancakes*	*Action promotionnelle d'un vendeur de camping-cars : La Mesa attire des clients dans l'espoir de leur vendre des camping-cars. Ceci n'est pas un don, mais une transaction commerciale inaboutie.*
0,00 $	***Total***	
Don à David	*Une cigarette*	
Don à David	*Café*	

Aucun don d'autrui

L'évaluation du service

La scène des pancakes au concessionnaire de camping-cars nous en apprend sur la représentation que Suzee se fait du service et de ce qu'elle partage. Tout d'abord, Suzee est là (avec David, Tom et moi), car elle n'a plus d'argent. À l'échelle de la vie quotidienne, bien

entendu, mais aussi à l'échelle de sa vie. Avant son déclassement, elle aurait eu la possibilité d'offrir le petit-déjeuner à trois personnes. Elle vit avec ce manque et l'a très bien à l'esprit. Le débat entre Suzee et les hommes ne consiste donc pas en accepter (ou non) de manger quelque chose de mauvais parce que c'est offert gratuitement, mais d'accepter (ou non) de manger quelque chose de mauvais du fait d'un déclassement. Et il s'agit de quelque chose que Suzee refuse. Elle n'a rien perdu de ses goûts et de ses envies en changeant malgré elle de mode de vie. Le même comportement était observable la veille, chez le peintre de La Posa Nord : elle ne veut pas se priver de s'acheter des peintures pour sa cabane sous prétexte de son déclassement, alors que son ancienne maison en était remplie. Tom comme David semblent quant à eux avoir peu de considération pour ces choses-là.

Cela met en évidence une différence entre Suzee et les deux hommes : elle qui a l'habitude de fournir des choses à autrui, a une haute estime de ce qu'elle prépare pour ses amis et veille à ce que ce soit bon. Et cela est vrai même pour un *macaroni & cheese*, son plat des fins de mois : elle passe du temps dans sa cuisine pour le préparer, toujours avec beaucoup d'attention. Lorsqu'on lui fournit de la nourriture, elle peut se permettre d'exiger que ce soit bon elle aussi à son tour, pour une fois que c'est elle qui met les pieds sous la table. Et elle refuse donc de se contenter de manger quelque chose de mauvais sous prétexte qu'elle n'a pas d'autres choix que d'amener ces deux hommes à un repas gratuit, faute d'avoir ce matin-là de quoi leur faire à manger elle-même.

Cette scène met en évidence une deuxième chose : Suzee ne veut pas donner de la confiture aux cochons. Revenons au burrito du restaurant mexicain du 31 décembre. Lorsqu'elle répond à la question de son amie Terry lui demandant s'il était bon, elle s'exprime uniquement par le fait que le plat était bien garni (« *it was this big* »). On pourrait comprendre que la rentabilité du rapport quantité/prix soit le seul intérêt de cette femme pauvre qui s'installe au restaurant. Pourtant, Suzee a bien dit au restaurant que le burrito était bon… et qu'il ne pouvait être donné à David. Ce burrito, était-il juste *bon*, ou était-il *trop bon pour David* ? En signifiant qu'elle refuse simplement de donner quelque chose de trop bon à David (au profit de Cisco), Suzee semble ne pas vouloir gaspiller de la qualité au profit de David qui n'a que très peu de considération pour la nourriture. Cela n'est pour autant pas contradictoire avec l'attention qu'elle porte à la préparation de ses plats pour ses invités. En effet, cette évaluation de la qualité dans le choix de donner ou non ne s'applique qu'à ce qui est acheté. Il semble y avoir chez Suzee une différence fondamentale entre *le fait soi-même* et *l'acheté*, entre avoir *dépensé du temps* et avoir *dépensé de l'argent*.

L'acheté, d'abord, matérialisé par les exemples du burrito du restaurant mexicain, de la bouteille d'Amaretto[16] ou de la bouteille de Smirnoff qu'il lui faut protéger de la soif d'alcool des hommes qui l'entourent. Suzee calcule lorsqu'il s'agit de biens à consommer qui ont été achetés, ou des biens acquis comme marchandises qui sont potentiellement données tels quels, sans transformation de sa part. Si c'est pour finir écroulé par terre, est-ce que ça vaut bien le *coût* de sacrifier une onéreuse bouteille de Smirnoff ? Si David peut se passer de manger ou se contenter d'une boîte de conserve de haricots, est-ce que cela vaut bien le *coût* de lui donner un burrito ? C'est par contre une tout autre affaire pour ce qui est fait par soi même. Ce que Suzee offre en l'ayant préparé est nécessairement bon. Elle n'offre pas que de la nourriture lorsqu'elle reçoit chez elle, ni même juste de la bonne nourriture, elle offre un repas qu'elle prépare et organise. Elle offre la nourriture, son travail de préparation et les conditions de consommation. Ce sont tous ces aspects qui ont de la valeur pour elle lorsqu'elle reçoit des gens, et qu'elle ne peut investir de la même manière dans des marchandises achetées qu'elle fait circuler comme dons. Et elle l'exprime dans son commentaire fait en entretien absolument révélateur de son rapport à autrui : « *I don't like to cook just for myself, so I always cook for more than one person. I always have for more than one person, so I guess… You know, I like to entertain… I like having people over.* »[17]. Suzee compose donc avec la ville et son marché pour pouvoir donner dans le désert de La Posa, mais le bien garde en lui les traces de l'investissement monétaire qu'il a nécessité. Elle sera la plupart du temps ravie de partager quelque chose qu'elle a préparé (quand bien même elle a dû acheter les produits non transformés avec de l'argent), mais elle calcule directement en argent quelque chose qu'elle n'a pas transformé elle-même.

Si Suzee peine à finir le mois, et si elle est obligée de vendre sa force de travail en ville pour que ses finances restent à flot, c'est pour pouvoir donner activement, notamment de l'alcool et de la nourriture, à des hommes. Ce rythme de vie épuisant, qui va jusqu'à l'empêcher de profiter des situations de confort qu'elle met elle-même en place, tant elle est fatiguée, est justement le résultat de sa volonté de maintenir son identité de femme qui s'occupe d'autrui, comme elle l'a toujours fait. Pour Suzee, se mettre en difficulté financière représente paradoxalement une résistance à la pauvreté : elle refuse son déclassement et elle refuse de se résigner à vivre comme une pauvre, c'est-à-dire, pour elle, de ne plus pouvoir s'occuper d'autrui.

---

[16] Voir *supra* introduction générale.

[17] « Je n'aime pas cuisiner juste pour moi, alors je cuisine toujours pour plus d'une personne. J'ai toujours pour plus d'une personne, alors, j'imagine… Tu sais, j'aime bien divertir les gens… J'aime bien avoir des gens à la maison. »

MERCREDI 3 JANVIER 2018

BABYSITTING DAY

Pas d'ethnocomptabilité avec Suzee ce jour car elle travaille au baby-sitting de 10 h à 22 h. Elle passe le matin boire un café chez David, et je l'entends passer à côté de mon camping-car à 22 h 40 le soir. Elle est payée 65 $ pour cette journée de travail.

Poupées, tie-dye et baby-sitting : le travail de Suzee

Le travail de confection de poupées de laine que Suzee réalisait l'hiver précédant l'ethnocomptabilité avait l'avantage de lui permettre de combiner des temps multiples. En effet, elle pouvait piquer la laine tout en étant assise autour du feu avec ses amis.

version limitée
protection du droit à l'image
version complète disponible sur place à la BU de l'université de Nanterre

Photographie 117. *Sandy, Gypsy, Edwin, David et Suzee, lors du réveillon 2016. Suzee passait une grande partie des soirées autour du feu à piquer la laine. Décembre 2016.*

Cette activité occupait tout de même son attention, et elle finissait toujours, à un moment de la soirée, par arrêter de piquer la laine par lassitude.

L'année de l'ethnocomptabilité, Suzee ne fait plus de poupées de laine (faute de clients), alors qu'elle pourrait probablement en faire durant ses journées de baby-sitting. Elle

augmenterait le revenu du baby-sitting (65 $ pour une journée) avec celui des poupées de laine (80 $ à 150 $ pour une quinzaine d'heures de travail). Mais cette année, elle réalise plutôt des vêtements de *tie-dye* (les vêtements aux formes colorées qu'on associe à la culture hippie) qu'elle vend sur des stands en ville, notamment au stand de robes de Kay à Tyson Wells.

Si le revenu du travail sur les poupées ou les vêtements de *tie-dye* sont incertains, celui du baby-sitting l'est tout autant. La mère, qui en tant que serveuse est payée au minimum 12,15 $ de l'heure (sans compter les pourboires) et donne la moitié de son salaire à Suzee pour la garde de son enfant, essaye en permanence de faire de économies sur le travail de Suzee. Cependant, Suzee sous-traite plusieurs journées par semaine à des adolescentes de la *Hippie Mafia*, et c'est elle qui sert de fusible lorsque la mère ne paye pas (ou partiellement) Suzee, qui, elle, paye toujours les adolescentes au prix annoncé.

JEUDI 4 JANVIER 2018

CIGARETTES, POULET ET REDBULL : SORTIE A PARKER

Faire rapidement ce qu'il y a à faire avant de faire ce qui est prévu

8 h 30. Suzee se réveille et reste dans son lit, comme elle a l'habitude de le faire chaque matin.

9 h. Elle reçoit un texto de la fille d'un vieil homme dont elle s'occupe de temps en temps en ville : elle a besoin d'elle pour seulement deux heures ce matin. Suzee réfléchit à sa journée. Elle doit aller à Parker aujourd'hui pour faire les courses au Walmart et pour acheter des cigarettes à la réserve indienne, vendues beaucoup moins cher que dans un magasin normal. Il ne lui reste plus rien pour préparer un plat pour le karaoké de Donnie et Patty de ce soir, et elle souhaite en même temps faire les courses pour son *drum circle* de dimanche. Le timing paraît serré. Elle n'est pas sûre d'avoir le temps de faire le plat pour le karaoké si elle ne part pour Parker que ce midi.

9 h 55. Elle part pour chez David et enferme Cisco dans son vardo. Elle n'aime pas beaucoup se séparer de lui et le laisser à l'intérieur, mais elle n'a pas le choix. Elle ne peut pas l'amener chez le vieil homme dont elle va s'occuper, elle ne veut pas le laisser dans sa voiture, car il passe son temps à aboyer, et elle ne peut pas le laisser dans sa cabane à cause des coyotes.

Elle arrive chez David où celui-ci est en train de discuter, une fois de plus, de réparation de voiture avec Harvey. Il leur manque une pièce pour la réparation, et David lui propose de l'accompagner à Parker pour qu'il jette un œil aux concessionnaires. Parlant de réparations, elle lui demande de regarder quelque chose qui cloche sur une portière de sa voiture. Dès que David se lève, elle se plonge dans son téléphone en marmonnant.



Photographie 118. *Suzee, toujours accrochée à son portable, pensant à plusieurs choses en même temps, à l'ombre de l'arbre du camp de David. Derrière, David vérifiant une pièce sur la portière défectueuse de la voiture de Suzee. Janvier 2018.*

10 h 20. Suzee part en disant qu'elle reviendra d'ici deux heures. Pour ma part, je reste chez David et j'en profite pour me préparer et laver mon camping-car.

11 h 30. Suzee repasse devant chez David en vitesse : elle doit retourner chercher Cisco avant de partir pour Parker. Elle n'a finalement pas eu à travailler, et elle a simplement fait quelques courses en ville.

Sortie à Parker

11 h 40. Suzee revient avec Cisco. David et moi montons dans la voiture, mais, comme d'habitude, Cisco ne se laisse pas faire et m'empêche d'embarquer. Le fauteuil passager, c'est son fauteuil, et il ne supporte pas d'avoir à faire le trajet à l'arrière. David s'installe à l'arrière, à même le plancher de la voiture, sous les grognements de Cisco.

Nous faisons un premier arrêt aux *dumpsters*, devant chez Donnie. Suzee y récupère deux pneus abandonnés là. Avec un petit peu de travail, ça fera des sièges pour le *drum circle*. En attendant, ça fait un siège de fortune pour David.

Alors que nous faisons la queue à la station essence de Quartzsite avant de partir pour Parker, je prends un *Desert Messenger*, le journal local gratuit, qui traîne à mes pieds. C'est celui de la semaine. Je vais à la page des petites annonces. C'est un réflexe que j'ai gardé du début de mon terrain, où je me servais des petites annonces pour me faire des contacts. Mais à part un rassemblement surréaliste d'alcooliques anonymes *snowbirds* (« *snowbirds AA* »), je

n'ai finalement pas tiré grand-chose de cette habitude que j'ai pourtant conservée. Je trouve une petite annonce pour la garde d'une femme avec « *dementia* » (encore une, décidément) pour 15 $/heure, 3 heures/jour. Je la lis à Suzee. Ha ! Cette information l'intéresse, et elle semble y réfléchir.

Alors que nous roulons, je regarde sur le téléphone de Suzee si j'ai reçu des réponses à mon post Facebook sur le groupe de discussion général de Quartzsite, demandant des pistes pour un vol en avion au-dessus de Quartzsite. Son téléphone est beau et sent le neuf ! J'ai eu des réponses : on m'indique un homme pour l'avion. Lorsque j'évoque son nom, Suzee et David me répondent en cœur : « *He's evil!* »[18]. Le gars aurait porté plainte contre sa propre mère, il serait l'homme le plus riche de Quartzsite et payerait extrêmement mal ses employés. Les deux semblent avoir une dent contre lui.

13 h 15. Entre deux marmonnages où elle semble se répéter en boucle sa liste de courses, Suzee annonce à haute voix qu'elle a faim. Où est ce qu'on pourrait bien manger à Parker ? *Fast-food* ? Mexicain ? Chinois ? Chinois ! David n'a rien contre l'idée, mais il n'a pas d'argent. Suzee et moi nous accordons de partager la note.

13 h 55. Après avoir mangé, nous repartons du restaurant, avec, concernant Suzee, les restes sous le bras pour le repas de son chien (un vrai « *doggy-bag* », donc). Maintenant, direction Walmart.

Une fois arrivé dans le magasin, j'entame mon *stalking* de Suzee, mais l'observation de ses achats est peu concluante : elle passe son temps à grommeler, et ne répond pas vraiment à mes questions. Faire les courses lui occupe tout l'esprit. Elle fait la grimace lorsqu'elle voit la note : 171,30 $, auxquels il faut enlever les 30 $ d'une carte de téléphone qu'elle avance à un ami qui habite le *B-10 campground*, à Quartzsite. *« "Card approved"… That's because it's the beginning of the month! Haha !* »[19].

15 h. Suzee presse le pas sur le parking, car nous commençons à manquer de temps pour faire la cuisine avant le karaoké qui commence à 17 h. Une fois dans la voiture, David réclame de pouvoir aller au Safeway, juste cinq minutes, pour s'acheter du poulet. Suzee lui oppose un refus sec et catégorique. Il n'a de toute façon pas le choix puisque c'est elle qui a le volant dans les mains. Exaspéré, David lâche un soupir couvert par les grognements de Cisco.

Suzee lâche à voix haute : « *Cigarettes ! I have to buy cigarettes! That's why I came here and I almost forgot it!* »[20]. La comptabilité de la journée confirmera qu'effectivement, nous sommes bien venus pour des cigarettes. Nous nous dirigeons vers une station essence de la réserve indienne, où le tabac est vendu beaucoup moins cher qu'à Quartzsite. Lorsqu'elle se gare devant la station essence, Suzee se rend compte qu'elle a été dure avec David. Elle se demande, en marmonnant, ce que David aurait voulu s'acheter à Safeway. Difficile de savoir, dans la manière qu'elle a de tout dire à voix basse, comme si elle se parlait à elle-même, si elle

[18] « C'est le diable ! »

[19] « "Carte acceptée"… C'est parce que c'est le début du mois ! Haha ! »

[20] « Des cigarettes ! Il faut que j'achète des cigarettes ! Je suis venue ici pour ça et j'ai failli oublier ! »

est en train de me poser une question. Je ne dis rien. De la Redbull, probablement. Elle revient de la station-service avec deux canettes de Redbull pour David. Il aurait préféré une bière ! Mais il saura en faire bon usage.

Nous avons failli avoir un accident sur le chemin du retour. Un imbécile a tenté de doubler une file de dix voitures d'un coup et n'a pas été plus pressé que ça de se rabattre à notre arrivée face à lui, et Suzee a mis de longues secondes à capter le problème. Elle a quelques années de plus que moi et des yeux fatigués. Une fois de plus, elle se plaint de ses yeux défaillants qui cette fois-ci ont failli nous tuer et jure de prendre le temps de s'occuper d'elle.

Une fois de retour à Quartzsite, nous nous arrêtons à la station-service pour que David achète des bières. Pendant ce temps, Suzee passe rapidement au *B-10 campground* pour déposer la carte de téléphone qu'elle vient d'acheter pour son ami, Jersey, et récupérer son argent.

La préparation du repas pour le karaoké

16 h 10. Nous déposons David chez lui. Nous trouvons Nancy et une amie à elle, Karen, chez Suzee. Ce n'est pas une surprise pour Suzee qui s'attendait à les trouver là. Même si elle passe beaucoup de temps sur son téléphone, notamment à envoyer et commenter en direct ce qui lui arrive sur Facebook, celui-ci sert tout de même aussi à prévoir l'à-venir. Suzee est rarement là, souvent là-bas.

Elle se plaint auprès de Nancy d'avoir trop de travail de préparation à faire dans la seule journée de demain. Tout doit être prêt pour le *drum circle* de dimanche à cause de ses douze heures de travail samedi. Nancy l'aide à couper les légumes, car le plat doit être prêt rapidement pour le karaoké qui approche. Nous discutons tous les quatre. Nancy raconte son désespoir face à son ami Dean qui est pro-Trump. Elle, son héros, c'est Obama. Elle ne comprend pas qu'une personne si ouverte aux autres et si généreuse que Dean puisse aimer Trump. Elle se rend compte que cela affecte sa relation avec lui : elle ne peut pas être amie avec quelqu'un qui aime Trump, c'est aussi simple que ça !

Suzee propose un verre de *rhum and eggnot* à tout le monde. Les deux femmes déclinent, alors Suzee s'en fait un et m'en sert un. Elle met beaucoup de rhum dans le verre ! Je mettrai une heure et demie à le boire (je serai toujours en train de le boire lorsque je mangerai au karaoké).

Karen est sympathique et très avenante avec moi. Elle ne prend pas part au rythme imposé par Suzee et Nancy qui s'agitent dans la cuisine. Elle me questionne sur mon projet. Je fais une thèse d'« *urban sociology* » (paraît-il). C'est-à-dire ? « *I study people in cities.* » Elle me rétorque qu'ici, ce n'est pas une ville ! Ha, et qu'est-ce donc alors ? Un village. Pour elle, une ville est quelque chose de grand et de dense, et cela ne s'applique pas à ce désert.



Photographie 119. *Après les courses, la cuisine. Et il faut se dépêcher, l'heure tourne et le karaoké approche. Nancy l'aide et Karen papote (elle n'est pas une amie proche de Suzee et n'a donc pas pris ses aises dans la cuisine de Suzee). Janvier 2018.*



Photographie 120. *Photo de Karen. Étant photographe, elle m'a demandé de prendre une photo avec l'un de mes appareils photo argentiques. Suzee est comme souvent trop occupée par ses pensées pour être dans l'instant présent et lever le nez pour la photo. Janvier 2018.*

16 h 40. Kay et Jim apparaissent à bord de leur pick-up chargé de dix palettes destinées à être brûlées dimanche pour le *drums circle*. Suzee se tourne vers moi et me demande de les aider à décharger les palettes. Kay et Jim ont fait un grand tour pendant la journée : départ de Quartzsite pour Blythe, puis Parker, passage chez Suzee et ensuite retour à La Posa South. Eux qui m'ont juré quelques jours plus tôt de ne jamais aller en Californie sont donc allés à Blythe, cette ville où on peut rendre les canettes consignées…

En voyant un des coins de sa tonnelle qui est ouvert, Kay et Jim proposent à Suzee un tissu en forme de triangle pour le boucher. Oui ! C'est super ! Suzee leur montre un grand tissu blanc qu'elle compte peindre en *tie-dye* pour en faire une porte au niveau du vardo.

Suzee est déjà en train de dire à tout le monde qu'elle va changer de travail. Elle n'évoque même pas l'annonce dans le *Desert Messenger*, elle dit directement qu'elle travaillera pour une femme « *with dementia* » et que ça sera mieux payé que son baby-sitting. Je saurai pourtant qu'elle n'a pas passé de coup de fil pour répondre à cette annonce à cet instant, puisqu'elle m'en reparlera quelques jours plus tard comme l'une des choses qu'elle doit faire urgemment.

16 h 55. Tous les convives repartent à leurs affaires et Suzee se prépare rapidement pour le karaoké. Elle embarque son chien, sa marmite, sa bouteille et en voiture ! J'embarque avec dans la main mon verre de rhum et eggnog encore bien rempli, et je remarque qu'elle n'a pas le sien. « *– You forgot your drink, Suzee. – No, I drank it, it's gone. – Aaalright… !* »[21].

Le karaoké

Je me rends donc au karaoké. Malgré la présence de Suzee, cette soirée ne fait pas à proprement parler partie de l'ethnocomptabilité. Dans l'intensité du travail que représente cet exercice d'ethnocomptabilité, je profite pour lâcher un peu prise au karaoké. Je laisse volontairement de l'espace à Suzee que je ne suis toujours que d'un œil, à part le moment où nous chantons *Got My Mojo Workin'* ensemble. De toute manière, elle ne boit toujours que son rhum. Son amie Nancy, une fois ivre, s'avère être une vraie plaie, et son harcèlement devient un véritable obstacle à ma fréquentation de Suzee.

20 h 50. Suzee ne tient plus debout. Elle vient me voir en titubant pour me demander de partir, car je lui ai promis de la raccompagner chez elle, puisque je compte la *stalker* demain. Suzee ne voit rien quand elle conduit dans la nuit à cause de ses yeux défaillants, et elle se débrouille habituellement pour ne pas avoir à rentrer seule dans la nuit du désert. Je dois donc lui ouvrir la marche avec mon camping-car qu'elle suivra de près. Je suis moi-même passablement allumé, les hostilités qui ont commencé avec le verre de pirate qu'elle m'a servi à 16 h 30 se sont poursuivies avec les pétards d'Allison et le whisky de Gary. Je ne sais pas si

[21] « – T'as oublié ton verre Suzee – Non je l'ai bu, il est fini. – Trèèès bien… ! »

voir ces retraités s'envoyer de la drogue comme des adolescents à 65 ans doit me rassurer concernant ma propre consommation.

Je ramène Suzee tant bien que mal, avec l'aide de Nancy et Karen, à sa voiture garée devant le karaoké. J'ouvre son coffre pour y déposer sa marmite vide, et je prends alors la mesure de ce que je n'avais jamais remarqué : son grand coffre est une véritable décharge où traînent draps, coussins, pneus, pièces de voiture, et bouts de bois… Je m'exclame : « *Jesus Suzee! What a dump!* »[22], et Nancy et Karen sont elles aussi estomaquées par la vue d'un tel dépotoir. Suzee longe sa voiture jusqu'à la portière conducteur et se hisse dans le fauteuil en se jetant sur le flanc. Cisco aurait bien voulu l'aider, mais aboyer est de toute manière tout ce qu'il est capable de faire. Je passe le trajet jusqu'à chez Suzee avec un œil dans le rétroviseur. Elle me colle et j'ai peur qu'elle rentre dans mon camping-car. Une fois arrivé chez elle, elle pousse un grognement en se jetant contre la porte de son vardo : « *haargnood night* ».

Comptes des échanges

Dans ce tableau, les destinations des achats (« don », « pour don et pour elle », « pour elle uniquement ») sont des indications de ce qui a été prévu par Suzee. Cela n'indique pas nécessairement le résultat réel de la consommation.

(Don 6 $) 18,00 $	Restaurant chinois	12 $ pour elle et 6 $ pour la part de David
30,00 $	Essence	Elle a utilisé un quart du plein (soit 10,00 $) pour l'aller-retour à Parker.

Walmart de Parker

(total 171,30 $)

Pour don et pour elle

16,50 $	Tie-dye	« *This one's better 'cause it's cheaper.* »
1,48 $	Ail	
0,74 $	Oignon	Pour le karaoké.
0,40 $	Gingembre	
3,98 $	Beurre	
2,98 $	Bacon précuit	Suzee ne veut pas acheter de viande, car elle ne pourra pas la conserver. Elle a acheté du bacon précuit (qu'on peut même manger froid) pour le drum circle.
1,34 $	Courgettes	Pour le karaoké.
4,36 $	Assiettes en carton	
1,96 $	2 rouleaux de sopalin	Elle trouve le sopalin trop cher. A pris le moins cher.
2,48 $	Fourchettes en plastique	

[22] « Bon Dieu Suzee ! Quelle porcherie ! »

6,96 $	Saucisses	
		Elle me signifie qu'elle ne souhaite pas acheter les pommes de terre pour le drum circle maintenant. Elle les achètera demain, à Blythe.
Pour elle uniquement		
18,22 $	Piles AA et AAA	
3,56 $	Oréo	
7,98 $	Coca-Cola	
21,97 $	Rhum	
11,88 $	Nourriture pour Cisco	
7,97 $	Lessive	
4,22 $	?	Article qui a échappé à l'observation.
Pour don uniquement		
8,23 $	Vin	Pour l'anniversaire de Dean, auquel elle est conviée.
30,00 $	Carte de téléphone	Pour un ami de B-10, se fera rembourser.
Taxes		
14,09 $		

Station-service de Parker

(total 84,97 $)

Pour elle uniq. *75,00 $*	20 paquets de cigarettes	Soit 3,75 $ le paquet. Considérant les dépenses en essence (10 $) entièrement destinées à l'achat de ces cigarettes (elle n'avait ni fait d'économies en faisant ses courses à Walmart ni l'intention d'en faire), le prix revient à 4,25 $ par paquet, contre 7,50 $ ailleurs, soit une économie de 65,00 $.
Pour elle uniq. *3,59 $*	Eggnog	Boisson sucrée à mélanger avec le rhum. Prévu seulement pour elle, mais m'en a offert un verre le soir même.
Don pour David *6,38 $*	2 Redbull 12FLoz	Elle a eu l'air de se sentir de mal de lui avoir violemment refusé la possibilité d'aller à Safeway
274,27 $	**Total des courses à Parker**	
42,62 $	Économies sur les dépenses	Le voyage au Walmart et à la réserve indienne de Parker n'a pas eu la rentabilité escomptée en raison de la présence de David : Suzee a réalisé 65 $ d'économies nettes sur des dépenses incompressibles (le tabac acheté moins cher à la station-service de la réserve indienne), auxquelles il faut retirer 10 $ d'essence, mais aussi les 6 $ de la participation au repas de David au restaurant chinois et les 6,38 $ de canettes de Redbull pour lui avoir imposé de ne pas aller au *Safeway*, amenant les économies nettes à seulement 42,62 $.

Il faut souligner que si Suzee s'est retrouvée à dépenser ces 12,38 $ pour David, c'était parce que celui-ci voulait venir à Parker pour deux raisons : trouver une fermeture éclair à Walmart, et trouver la pièce de rechange pour Harvey, ce qui aurait amené, s'il l'avait trouvée, une entrée d'argent pour la réparation de la voiture d'Harvey. David est venu à Parker pour gagner de l'argent, et dans le même temps, Suzee a payé pour David.

231,65 $	**Total avec économies**	
Don à David	1 cigarette (sans son accord, David s'est servi)	
Don à David	Moitié du restaurant chinois	Soit 6 $.
Don à David	Deux canettes de Redbull	Soit 6,38 $.
Don à Froggy	Un verre de rhum+eggnog	
Don au karaoké	Courgettes et aubergines aux tomates	Marmite donnée pour le *potluck* du karaoké.
Don de Kay et Jim	8 palettes	Pour le feu de dimanche. Récupérées à Blythe.
Don de Kay et Jim	Un tissu triangulaire pour la tonnelle	Suzee était particulièrement ravie.

VENDREDI 5 JANVIER 2018

CANETTES, PATATES ET MILK-SHAKE : SORTIE A BLYTHE

8 h 30. Je retrouve Suzee chez elle qui a, contre toute attente, considérant l'état dans lequel je l'ai laissée la veille, le rire de sa bonne humeur matinale. « *What have you planned for today? Following me ? Haha !* »[23]. Elle me tend une tasse de café et nous nous installons dans le grand jardin en contrebas de sa cabane. Le désert est silencieux et le soleil encore doux à cette heure-ci. Comme toujours, Suzee utilise ce moment de quiétude pour faire le programme de la journée dans sa tête. Elle se demande aussi comment elle va recevoir tous ses invités pour son *drum circle* de dimanche. Elle attend beaucoup de monde et réfléchit à comment disposer les *drummers*, dont les peaux des instruments doivent être près du feu pour être chauffées. Il va probablement falloir deux *firepits*, mais comment les installer ?

Elle a beaucoup de choses à gérer aujourd'hui. Elle veut faire une lessive, mais elle n'aura probablement pas le temps. « *Haaa… well. I want to tie dye! That's the problem, when I have free time, all I want is to play.* »[24]. Elle doit aller à Blythe, juste de l'autre côté de la frontière californienne, pour y déposer les canettes consignées données par Kay et Jim et pour acheter des pommes de terre.

Nous parlons de ce beau jardin dans lequel nous sommes. Elle m'indique que ce n'est pas elle qui a fait tout le travail paysager, toutes les pierres d'ornementation étaient déjà là. Lorsqu'elle a vu cet emplacement libre, elle a tout simplement décidé de s'y installer. Comme c'est un emplacement très reculé dans une partie du désert très peu dense, elle s'est dit que ce serait tant pis pour celui qui viendrait trop tard ! Elle a juste déplacé le *firepit* d'un mètre cinquante. Enfin, son voisin Tom l'a fait.

9 h 15. Je laisse un petit peu Suzee et vais travailler sur mon journal dans mon camping-car, garé juste à côté de sa cabane, car elle souhaite ranger avant de partir à Blythe.

9 h 55. Son voisin Tom se présente chez elle. Il s'intéresse à la batterie de la voiture de Suzee qui peine à faire démarrer la voiture. Il ouvre le capot et brosse les connecteurs. Suzee m'a dit que sa voiture a des problèmes de batterie, mais que c'est une dépense dont elle se passerait bien.

10 h 15. Départ pour Blythe. J'embarque dans la voiture de Suzee sous les protestations de Cisco qui, même s'il est hargneux et agressif, est tout de même plus calme avec moi qu'avec David. Suzee arrête sa voiture au niveau de Tom et baisse la vitre. Elle lui demande s'il a besoin qu'on lui ramène quelque chose de Blythe. Sa réponse prend du temps :

[23] « Qu'est ce que tu as de prévu pour aujourd'hui ? Me suivre ? Haha ! »

[24] « Haaa… ben. Tout ce que je veux c'est faire du tie-dye ! C'est ça le problème, quand j'ai du temps libre, tout ce que je veux c'est m'amuser. »

il veut une Ford Mustang de telle année, de telle couleur, avec telle et telle option… Suzee l'interrompt pour savoir s'il veut *vraiment* quelque chose. Il recommence son numéro, avec une femme, cette fois. Il faudrait qu'elle soit comme ceci, comme cela… Sans dire un mot, Suzee remonte sa vitre et remet en marche sa voiture. Elle me dit spontanément : « *Well… I don't know about him… He's really not… but at least he brings back the vodka he drinks, and he helps with the firepit, so, I couldn't complain…* »[25].

Nous passons chez David, qui est déjà en train de marcher jusqu'à la piste avec un petit sac de canettes lorsque nous arrivons. Il le met à l'arrière. « *I could buy you a beer with that.* »[26], lui dit Suzee.

Lorsque nous nous arrêtons aux *dumpsters* pour que Suzee jette sa poubelle, la voiture a du mal à redémarrer. Inquiète, elle blâme Tom pour avoir achevé sa batterie qui était déjà limite : « *What a fucking asshole! He pretends he knows everything but he doesn't know shit about anything!* »[27]. La voiture redémarre malgré tout.

Nous passons devant le *RV park* où habite la femme qui l'emploie pour le baby-sitting, dans la ville de Quartzsite. Elle me montre un *trailer*, depuis la route : assez grand, vieux et en mauvais état. Nous prenons l'autoroute en direction de Blythe, qui traverse la petite chaîne de montagnes qui sépare la vallée désertique de La Posa de la vallée verdoyante du Colorado. La découverte du paysage californien d'agriculture intensive est spectaculaire pour qui reste enfermé dans le désert pendant de longues semaines. Nous passons la douane où un panneau indique que l'importation clandestine de canettes consignées est un crime.

11 h 10. Nous arrivons à Blythe. Bien que cette ville soit bien plus grande que Quartzsite, ses formes urbaines sont relativement identiques : de grandes avenues, des parcelles plus ou moins occupées, des bâtiments plus ou moins délabrés. La sociologie de la ville est cependant bien différente, et ça se voit tout de suite : de jeunes noirs marchent dans la rue[28]. Généralement, les personnes qui marchent dans la rue ont l'air d'être pauvres. Déjà, elles marchent dans la rue, ce qui est un signe extérieur de pauvreté aux États-Unis, elles sont énormes (et pas simplement obèses comme la majorité des personnes que je rencontre) et elles boitent. Peut-être que cette pauvreté me saute davantage aux yeux, car Blythe n'a pas le côté excentrique et festif de Quartzsite.

Nous longeons la limite Sud de la ville. À droite de nous alternent des espaces abandonnés et des lotissements, à gauche des champs de coton à perte de vue. Nous arrivons à la déchetterie et nous faisons la queue derrière les nombreuses voitures et pick-up aux coffres remplis de canettes. Lorsque c'est notre tour, une femme hispanique nous invite à déposer

[25] « Hm… Je sais trop pas quoi penser de lui… Il est vraiment pas… Mais au moins il rend la vodka qu'il boit, et il m'aide avec le feu de camp, alors je peux pas me plaindre… »

[26] « Je pourrais t'acheter une bière avec ça. »

[27] « Quel putain de trou du cul ! Il prétend savoir tout sur tout, mais il ne connaît rien à que dalle ! »

[28] Alors que 61 % des habitants de Quartzsite ont plus de 65 ans, et que 97 % de la population est blanche, moins de 10 % des habitants de Blythe ont 65 ans et plus, et seulement la moitié de la population est blanche. (*US Census*, estimations de 2019)

directement les sacs de canettes sur une balance, avant qu'elle ne les jette sur des tapis roulants, dans un bruit assourdissant de machines qui lavent et compactent l'aluminium. Suzee récupère 16,37 $. Elle dit faire cette sortie environ une fois par mois. Elle récupère des canettes de Jim et Kay, Harvey et David. Puisqu'elle ne boit pas de bière, il n'y a généralement aucune canette qui provient de sa consommation dans ce qui est déposé à la déchetterie.

Suzee regarde son portable lorsque nous quittons la déchetterie. Kay vient de lui écrire pour lui dire que ses amis qui avaient prévu d'amener une dinde pour dimanche viennent d'annuler. Elle comprend qu'elle a la responsabilité de trouver à manger : « *Great! I thought I only had to get potatoes, but now I have to find a meal for everybody!* »[29]. Nous allons au supermarché du coin.

Elle fait donc de nouveau des courses pour son *drum circle*. Les patates, bien sûr, mais aussi 1,7 kg de poitrine de bœuf en remplacement de la dinde. C'est 19 $ qui n'étaient pas prévus. Suzee et moi n'avons pas anticipé que nous aurions faim dans le magasin, ce qui bien sûr affecte nos comportements d'achat. Elle prévoit le repas de ce soir, qui inclut d'office David et moi (et exclut Tom) : « *Do you think it's gonna be enough meat for three burgers?* »[30]. Elle hésite longuement avant d'acheter cette viande. Finalement, elle hausse les épaules lorsqu'elle voit le prix s'afficher à la caisse : « *Ha, it's not that bad!* »[31]. Elle me tend directement le ticket de caisse sans me regarder.

Nous avons encore plus faim lorsque nous sortons du magasin. Suzee choisit le restaurant : direction *Jack In The Box*. C'est une chaîne de fast-food très répandue aux États-Unis, et je n'ai pas eu par le passé que de bonnes expériences là-bas. Mais Suzee ne m'a, cette fois-ci, pas proposé de débattre de notre destination : elle a très faim et prend des décisions rapidement. Au *drive* du *fast-food*, je commande comme Suzee, un burger, qu'elle agrémente d'un milk-shake. Total : 16 $. Suzee bondit : « *How is that possible?* »[32]. s'exclame-t-elle, en ponctuant sa phrase du grognement caractéristique de son exaspération. Elle n'est pas très attentive aux prix : lorsqu'elle voit 5.xx $, elle comprend 5 $. Puis, il y a les taxes qu'il faut toujours ajouter au prix affiché. Enfin, elle n'a pas regardé le prix du milk-shake, qui n'est pas donné non plus. Résultat, 16 $. Je lui donne 5 $, car il me manque un dollar, et elle me dit de ne pas m'en préoccuper. Alors que nous attendons notre commande, au *drive*, un panneau publicitaire de *McDo*, tout droit en face de nous, indique « *2 Big Mac for $5* ».

Dès que nous sommes sur l'autoroute, elle entame son burger, mais elle peine à garder la boîte ouverte et tenir son sandwich tout en gardant une main sur le volant. Trop embarrassée, elle ne finit pas le burger et se contente du milk-shake. Plus que de faire un repas, il me semble qu'elle avait surtout besoin de se mettre rapidement quelque chose dans l'estomac.

[29] « Super… ! Je pensais que j'aurais que des patates à acheter, mais voilà, maintenant je dois trouver de quoi faire un repas à tout le monde ! »

[30] « Tu penses que ça fait assez de viande pour trois burgers ? »

[31] « Ha ! C'est pas si mal ! »

[32] « Comment c'est possible ? »

Avec le prix de l'essence consommée pour venir à Blythe, cet aléa quant à la faim lui a coûté ce qu'elle a gagné avec la consigne des canettes. Elle se déplace jusque Blythe pour gagner un peu d'argent, mais elle est alors à la merci d'aléas de besoins urgents, comme la faim, sans pouvoir profiter des possibilités d'économies et des bons plans pour manger qu'elle connaît à Quartzsite ou, plus simplement, de cuisiner chez elle.

> Sur le chemin du retour, Suzee me dit qu'elle doit racheter des pneus pour sa voiture. « *I'll be broke after that! No more parties, no more food for everybody! Haha !* »[33].
>
> 12 h 50. Nous passons au *B-10 campground*, car la veille Suzee n'a récupéré que quinze dollars sur les trente de la carte de téléphone qu'elle a acheté à Walmart pour son ami Jersey. Celui-ci campe juste à côté de Jay et Cath, que je passe donc voir malgré moi[34]. Accueil feint de Jay. Sincère, toujours, de Cath. Je leur explique ma présence et je les invite au *drum circle* du dimanche chez Suzee. On leur en a déjà parlé et ils comptent venir. Jay jette un œil vers Suzee : « *Hoo so she's the one!* »[35]. Ils évoquent le karaoké où ils étaient passés en coup de vent : « *Ha, a karaoke, David… What were you thinking?* »[36]. Jay se rassure, au moins, dimanche, il n'y aura que des « *people like us!* »[37]. Je repars vite, car Suzee se remet au volant. À dimanche.
>
> Avant de partir, j'entends Suzee s'excuser auprès de Jersey, concernant dimanche : en fait, il n'y aura pas de dinde et il faudra se contenter d'un remplacement. Elle avait fait une grande affaire de la présence de cette dinde, probablement contente de pouvoir offrir autre chose que des *macaronis & cheese* à ses invités.
>
> 13 h 5. Retour à La Posa. Nous passons devant chez David qui est assis sur sa chaise. Suzee lui tend la boîte de *Jack In The Box* qui contient la fin de son burger : « *You don't want to give that to your dog?* »[38]. Avant de repartir, elle annonce à David qu'on viendra chez lui

[33] « Je serai fauchée après ça ! Plus de fêtes, plus de bouffe pour tout le monde ! Haha ! »

[34] Jay et Cath sont deux enquêtés très importants du début de mon terrain : ce sont les premières personnes que j'ai rencontrées à Quartzsite, alors que j'étais installé au *B-10 campground*. Ma relation avec Jay s'est largement dégradée lorsque je les ai invités à un karaoké de Donnie et Patty. Lui qui s'identifie comme un *hippie,* n'a pas supporté de voir des gens danser en santiags sur de la *western country*. Il a été révolté de voir que je pouvais assister à un tel rituel et a décidé de partir au bout d'une dizaine de minutes. Cath, beaucoup moins anguleuse, ne m'a pas tenu rigueur de cette invitation, et est toujours restée cordiale avec moi. Cette femme, dont j'ai toujours beaucoup apprécié l'entrain (dont j'avais bien eu besoin durant mon premier terrain) et avec qui je me suis toujours très bien entendu, continue à m'adresser discrètement des sourires dans le dos de Jay. Ce que ce dernier remarque bien.

[35] « Haaa alors c'est elle ! »

[36] « Ha, un karaoké, David. A quoi tu pensais ? »

[37] « Des gens comme nous ! »

[38] « Tu préfères pas donner ça à ton chien ? ». David fait référence à la veille, lorsque Suzee a donné les restes du restaurant chinois à Cisco. David n'a pas en tête la fois où Suzee et moi étions partis au restaurant mexicain, et où Suzee avait longuement hésité entre donner les restes de son repas à David ou Cisco.

manger des burgers ce soir. « *Bring the grill!* »[39]. crie David. « *Ha ! He gave me this grill and now he wants it back!* »[40], me souffle Suzee.

13 h 10. Après avoir roulé un instant, Suzee s'arrête près de deux adolescents qui discutent assis sur le capot d'une voiture. Elle marque un temps avant de descendre de sa voiture : « *What's her name again…? Maybe it's… ha… I don't know.* »[41]. Je reste dans la voiture pendant les cinq minutes où elle discute avec eux. Je profite de ce moment pour prendre mes notes sur mon dictaphone. Lorsqu'elle remonte dans la voiture, elle dit : « *Well… she remembered my name! Ha !* »[42].

13 h 15. Nous arrivons chez Suzee, tous les deux épuisés. Elle lance un café. Il fait très chaud dans sa cabane, sous les bâches noires de la cuisine. Je bois le café et je pars dans mon camping-car travailler, car elle compte passer une heure à ranger avant de retourner en ville. Je modère ma présence auprès de Suzee et je lui laisse de l'espace. Contrairement à ce que l'ethnocomptabilité peut représenter pour David, je suis plutôt une contrainte pour Suzee et elle ne prend pas forcément le temps (qu'elle n'a pas) de bien comprendre les tenants et les aboutissants de mon *stalking*, contrairement à David, avec qui j'ai pu en discuter tranquillement.

14 h 40. Alors que je travaille, Jim et Kay arrivent à bord de leur pick-up. Non pas avec des palettes cette fois, mais avec une génératrice et une scie électrique. Jim lance la scie et entame la transformation des palettes en petit bois pendant trente minutes sans faire de pause. Kay et moi portons les palettes coupées jusqu'au feu, tandis que Suzee, après avoir porté deux cartons de palettes, retourne à sa vaisselle.

[39] « Amène le grill ! »

[40] « Ha ! Il m'a donné ce gril et maintenant il veut le récupérer ! »

[41] « Comment elle s'appelle déjà ? C'est p't'être… ha… je sais pas. »

[42] « Ben, elle s'est souvenue de mon nom ! Ha ! »



Photographie 121. *Jim travaille sans s'arrêter malgré la chaleur. Janvier 2018.*

La chaleur est écrasante. À la fin, Jim paraît très fatigué et en devient dangereux pour lui-même et pour les autres. Lorsqu'il finit de couper les palettes, Suzee doit insister pour qu'il accepte de boire un Coca-Cola. Lui fait semblant que tout va bien : « *A piece of cake, right ?!* »[43]. Je demande à Kay où ils ont trouvé autant de palettes. Elle rigole : « *At the getting place!* »[44]. Elle ne m'en dit pas plus, si ce n'est que c'est à Blythe, et que c'est gratuit.

Kay et Jim repartent aussitôt les palettes découpées, et je reste observer Suzee faire du *tie-dye*. Suzee est très attentive à ce qu'elle fait et semble mesurer tous ses gestes. C'est le seul moment où je peux la voir se dédier pleinement à une activité pendant un temps conséquent, elle qui a d'habitude toujours son téléphone dans les mains, lorsque ce n'est pas le volant de sa voiture, et dix choses en même temps dans la tête.

[43] « Un jeu d'enfant, hein ? »

[44] « Dans ton cul ! »



Photographie 122. *La réalisation du tie-dye : plier un drap blanc en cône et le maintenir grâce à des élastiques, colorer le bout de ce cône. C'est cette partie qui sera le centre du motif. Colorer le reste du tissu et le laisser sécher. Janvier 2018.*

15 h 45. Nous repartons pour la ville : Suzee doit faire une lessive et faire changer deux pneus. En passant devant chez David, elle annonce que les plans de la soirée ont changé : nous sommes invités chez Kat et Stevo pour une *firespinning night*. Suzee demande à David s'il a besoin de quelque chose ? Oui, un Coca, maintenant ! Et en ville ? Des sodas *Dr Pepper*. Qu'on oubliera. Ces canettes de Coca qui ont été achetées initialement par Suzee pour elle-même dans l'unique but de mixer son rhum ou sa vodka commencent à défiler...

Suzee paraît être crevée. Elle oublie toujours quelque chose et s'en rend compte trop tard, ce qui l'oblige à faire des aller-retour. Là, c'est du linge à laver, plus tard, ce sera d'acheter de la glace.

16 h 10. Le linge est chargé dans les machines. Suzee part seule faire changer les pneus de sa voiture. Je relis un bout d'Une famille Andalouse. Marzok et Cottereau parlent du temps qui est assez précieux pour cette famille, ce n'est pas le même rapport au temps pour mes retraités. Le rapport au temps, dans le livre, est surtout, me semble-t-il, fonction de la nécessité de rendement imposée par le fait d'élever des enfants. Ce qui ne se pose pas en ces termes pour mes enquêtés.

17 h. Suzee revient enfin à la laverie. Résultat des pneus : 210 $. Elle s'installe sur un banc en attendant la fin de la machine. Elle réfléchit à la suite, et notamment à la soirée chez Kat et Stevo. Elle doit acheter une bouteille de vodka, car dimanche et lundi, elle prêtera sa voiture à son amie Barbie (de *Barbie's Place*, un petit *trailer* en ville réputé pour ses tacos). Et avec le travail le samedi, impossible de faire quoi que ce soit comme courses jusqu'au mardi ! Alors même s'il lui reste toujours deux tiers d'une bouteille de rhum, il lui faut une bouteille de vodka en plus.

Elle se demande si David aura quelque chose à boire pour ce soir. Il lui reste trois bières du pack qu'ils ont acheté tous les deux. Mais ça ne sera peut-être pas suffisant. Cette fois-ci, je lui dis que j'aurai bien moi-même quelques bières à donner à David. « *Perfect!* »[45], lâche-t-elle aussitôt. Même si David ne boit jamais de rhum, car il déteste ça, et qu'elle n'a donc pas besoin de « protéger » sa bouteille de David, elle s'est sincèrement demandé ce que boira David, et ma proposition semble être plus que bienvenue.

Nous allons donc acheter de l'alcool au *Big Market*. Ce n'est pas un achat que Suzee aurait fait à Blythe, en Californie, où l'alcool est beaucoup plus taxé qu'en Arizona.

17 h 30. En sortant de la voiture et ensuite dans le *Big Market*, Suzee a plusieurs fois très mal à la hanche. Normalement, sa hanche ne la lance que lorsqu'il fait froid. Elle dit que c'est à force de marcher toujours en chaussons, et qu'elle doit veiller à mettre des chaussures.

Nous retournons ensuite dans le désert. Nous passons devant chez David sans nous arrêter. Il doit regarder les Dr Pepper passer sous son nez.

18 h. Retour chez Suzee. Je n'avais jusqu'alors pas noté à quel point elle passe sa vie dans sa voiture ! Pas étonnant qu'elle soit aussi fatiguée ! Je suis moi-même rincé par cette journée. Et ça tombe bien qu'on ait plus trop à se déplacer pour aujourd'hui, parce que la qualité de sa conduite se détériore au fur et à mesure que l'heure avance. Le niveau d'essence de sa voiture a atteint la moitié. Elle a fait le plein la veille avant de partir à Parker et 20 $ d'essence ont donc déjà disparu. Tout comme David dépend de son vélo, Suzee dépend de sa voiture.

Nous repartons aussitôt pour chez Kat et Stevo après avoir récupéré de la glace. Nous passons prendre David à son camp, je suis avec mon camping-car.

18 h 10. Accueil chaleureux de Kat et Stevo. Les deux sont franchement sympathiques et accueillants avec nous. Je mange à l'œil, une fois de plus ! Leur *macaroni & cheese* est délicieux. Stevo fait des bolas, comme prévu. Puis d'autres jeunes hippies du camp de la

[45] « Parfait ! »

Hippie Mafia, juste à côté, nous rejoignent. Comme il y a 365 jours, c'est de nouveau l'anniversaire de la jeune hippie Adele. Suzee va chercher une carte dans sa voiture, et ils se réunissent à quatre ou cinq pour donner de l'argent. Mais Suzee veut attendre de réunir plus d'argent pour l'offrir à Adele.

David boit bien les trois bières du pack que Suzee a acheté il y a quelques jours, initialement pour protéger sa bouteille de vodka. Cette fois-ci, son choix de boire du rhum (que David déteste et qu'il ne boirait certainement pas) ne nécessite pas de protection, mais les bières sont tout de même offertes à David. Comme je suis trop fatigué pour observer quoi que ce soit, que je ne m'amuse pas particulièrement et que j'ai du travail sur le journal, je retourne à mon camping-car. Je laisse deux bières à David en partant, car j'ai dit à Suzee que je lui en donnerai. Je pars me garer devant chez David.

22 h 10. Suzee boit beaucoup de rhum et n'est plus en état de conduire. C'est David qui conduit jusque chez lui… et qui la laisse finir le trajet, seule, jusque chez elle.

Comptes des échanges

Supermarché de Blythe

total avec taxes 69.16 $

(Pour don et pour elle)		
19,16 $	Corned-beef 3.84lb	Pour le drum circle de dimanche
3,59 $	Cups	Pour le drum circle de dimanche
3,99 $	Patates	Pour le drum circle de dimanche
1,59 $	Céleris	Pour le drum circle de dimanche
0,69 $	Carottes	Pour le drum circle de dimanche
3,00 $	Deux canettes de tomate	Pour le drum circle de dimanche
5,24 $	Bœuf haché	Pour le soir, avec David et moi : « *Do you think it's gonna be enough meat for three burgers ?* »
3,29 $	Pains à hamburger	Pour le soir même, avec David et moi.
(Pour elle)		
4,99 $	Jus d'orange	
2,99 $	Root beer	
2,00 $	Jus de fruits	
5,69 $	Ginger Ale	« *This is for me, and me only! Haha !* »
9,99 $	Saucisses	
2,95 $	Taxes	

Big Market

23,70 $ au total avec les taxes

22,00 $	Grosse bouteille de Smirnoff	19,99 $+tx

1,70 $	Kitkat	Pas de taxes
11,00 $	Jack in The box	16 $-5 $ que je lui ai rendus (au lieu de 6 $)
2,01 $	Taxes	
80,16 $	**Total des courses**	

Économies (total 0 $)		
-16,37 $	Consigne des canettes	C'est la raison du déplacement à Blythe.
Ou -11 $	Si on considère l'essence	Soit environ 5 $ d'essence (arrondi à 5,37 $), pour l'aller-retour Q-Blythe et tous les déplacements dans Blythe, si on soustrait l'essence à la consigne des canettes, puisqu'elle n'est vraiment venue à Blythe que pour ces canettes.
Ou -0 $	Si on considère en plus le fast-food	Puisqu'elle avait faim, devait manger tout de suite, mais était (1) loin de chez elle (donc obligée de manger dehors) (2) loin de Q, où elle a une connaissance plus fine de la ville et des lieux pour manger, aucune stratégie à mettre en œuvre ici, à Blythe. Elle aurait pu économiser 1 $ si elle n'avait pas perdu 1 $ au change avec moi qui lui ai remboursé 5 $ au lieu de 6 $.
210 $	2 pneus	Dépense exceptionnelle
Don à Froggy	2 cafés	1 le matin, 1 le midi au retour de Blythe
Don à David	La moitié de son burger	
Don à Jim	1 Coca-cola	Contre (?) la coupe des palettes
Don à David	1 Coca-cola	
Don à la hippie Adele	20 $	Pour son anniversaire
Don de Kat et Stevo	Repas Mac' & Cheese	

Les canettes, médiatrices d'un don de monnaie

Kay et Jim se rendent bien à Blythe, contrairement à ce qu'ils m'ont dit le 1er janvier en partant de chez eux. Il a été clairement dit à ce moment que le sac de canettes est une manière de faire récupérer de l'argent à Suzee, mais cela a été masqué comme un échange de bons procédés : puisque Suzee se charge de faire disparaître ces déchets, autant qu'elle récupère la dizaine de dollars. Cependant, il s'avère que Kay et Jim vont régulièrement en Californie pour récupérer du bois, et qu'ils ne manquent aucunement de place dans le véhicule pour transporter les canettes. Le caractère illégal du transport de canettes entre la frontière des deux États aurait pu empêcher Kay et Jim de gérer les canettes eux-même, mais rapporter du bois de Californie en Arizona est tout aussi illégal, et l'État veille à ce que le bois brûlé à Quartzsite soit acheté à

Quartzsite en raison des maladies végétales. Le sac de canettes est donc un don de monnaie médié. Le besoin de médiation du don de monnaie provient peut-être du fait que Kay fournit de l'argent à une personne qui est censée avoir de l'argent. Pour rappel, concernant Harvey et David, le travail de déguisement rend le don de monnaie tolérable parce que David n'a pas d'argent. Suzee, elle, en a, mais pas assez. Éviter de lui donner directement de l'argent, et passer par la médiation des canettes, relève peut-être de la pudeur vis-à-vis de ce manque d'argent.

Faire les courses

Le fait d'être en voiture ne semble absolument pas comptabilisé par Suzee, bien que ce soit un élément important de ses dépenses, de son temps, et de son énergie.

Premièrement, Suzee consomme de l'essence, et donc de l'argent. C'est une dépense qui n'est jamais évoquée et qui ne semble jamais comptabilisée. D'autant plus que les distances parcourues sont très grandes. Par exemple, 10 km séparent sa cabane du camp de Jim et Kay, à La Posa Sud. Aussi, se rendre au croisement principal du centre-ville depuis chez Suzee représente 4,7 km.

DISTANCES PARCOURUES EN VOITURE PAR JOUR D'ETHNOCOMPTABILITE		
31 décembre	29,5 km	Sorties à Quartzsite
1er janvier	32 km	Sorties à Quartzsite
4 janvier	85 km	Sortie au Walmart de Parker
5 janvier	70 km	Sortie à Quartzsite et à Blythe pour le dépôt des canettes

Deuxièmement, Suzee passe beaucoup de temps dans sa voiture, et de manière générale en transit ou à faire des courses : sur les cinq jours comptabilisés où elle n'a pas travaillé, ceci représente 23 % du temps de Suzee, et la compilation de son agenda montre que ses journées sont beaucoup plus entrecoupées de séquences de courses et de transit que celles de David[46].

TEMPS PASSE EN TRANSIT ET COURSES PAR JOUR D'ETHNOCOMPTABILITE		
31 décembre	110 min	
1er janvier	140 min	
4 janvier	325 min	Sans la sortie au Walmart de Parker : 0 min
5 janvier	245 min	Sans la sortie à Blythe : 100 min

[46] Voir les relevés de la répartition du temps de David et Suzee en annexes 4.8 et 5.4.

Si l'on se penche sur l'aller-retour à Blythe du 5 janvier, pour le dépôt des canettes à la recyclerie, nous pouvons constater qu'il a été d'un faible rendement. Elle dit aller à Blythe une fois par mois, régulièrement, et récupérer entre 10 et 20 $ de consigne des canettes. Celles-ci viennent de Jim et Kay, de David et même d'Harvey. Très peu viennent d'elle puisqu'elle ne boit pas de bière. Il y a bien quelques canettes de soda, de temps en temps, mais rien de plus. Cet argent est donc bien un gain brut de 16,37 $. Le trajet en voiture lui a coûté un peu plus de 5 $ (estimé par commodité à 5,37 $). On peut donc compter environ 11 $ de gain net. Si on ne considère que le trajet et l'attente à la station (on peut exclure de la comptabilité du temps la séquence des courses et du *fast-food* puisque ce sont des courses qu'elle a faites parce qu'elle était là, à Blythe, mais qu'elle aurait tout autant pu faire à Quartzsite), nous pouvons compter 1 h 45 pour l'ensemble de l'expédition, soit une rentabilité (6,3 $/heure) à peine plus élevée que son emploi de baby-sitting (5 $/heure). Suzee a donc gagné onze dollars nets qu'elle s'est empressée de dépenser dans son repas du midi au *fast-food Jack In The Box*. C'est toujours un repas de gagné, certes, mais cela semble être beaucoup d'efforts juste pour un burger (qu'elle n'a même pas fini) et un *milk-shake*. Elle n'a mis à profit aucun contact là-bas, puisqu'elle n'y connaît personne, et elle n'y a pas acquis de choses particulières qu'elle ne pourrait trouver à Quartzsite. Elle aurait même d'ailleurs eu meilleur compte à ne pas être à Blythe au moment où elle avait faim, non seulement parce qu'elle a reconnu s'être fait avoir par le *fast-food*, ne s'attendant pas à dépenser autant d'argent, mais aussi parce qu'elle connaît de meilleures adresses à Quartzsite qui ne lui auraient pas coûté tant. Ce *fast-food* imposé par le fait d'avoir faim et d'être loin de chez elle annule toute forme de rentabilité du dépôt de canettes, car elle n'a pas, à Blythe, les mêmes possibilités de stratégies de dépenses qu'à Quartzsite.

Troisièmement, Suzee dépense beaucoup de son énergie, et elle semble épuisée par ses journées, même lorsqu'elle ne travaille pas au baby-sitting. David est constamment dans son esprit et dans ses comptabilités, et il représente à lui seul une source importante de charge mentale. La question de la protection de la bouteille de vodka le 1er janvier en est un bon exemple : anticipation permanente, trajets en voiture supplémentaires, argent dépensé malgré elle… Le voisin Tom représente aussi une certaine charge mentale, dans une moindre mesure, puisqu'elle est obligée d'anticiper ses comportements d'homme lorsqu'il passera la soirée chez elle (cherchant ainsi la manière dont il faudra les occuper, lui et David), comme elle l'évoquait lorsqu'elle discutait avec Terry.

« Free time »

« *That's the problem, when I have free time, all I want is to play.* »[47], dit Suzee, en faisant référence au *tie-dye* qu'elle aimerait trouver le temps de faire. Cette phrase pose question, car ce temps de divertissement (« *play* ») est en fait un temps productif : le *tie-dye* est une activité productive à la fois dans le sens où elle fabrique quelque chose et à la fois dans le sens où c'est un temps rémunérateur, puisqu'elle vend ces vêtements sur des stands en ville, et notamment au stand de robes de Kay. Ce que l'on peut comprendre de l'observation de Suzee en train de faire du *tie-dye*, c'est que le « *free time* » durant lequel elle « *play* » est un temps sans planification, sans charge mentale et sans obligation. Il y a en effet une rupture radicale dans sa manière d'être à cet instant où elle se dédie au *tie-dye*, par rapport à sa manière d'être le reste du temps : elle est durablement investie dans cette activité qu'elle réalise avec patience et précision. Pour Suzee, le temps libre (« *free time* ») est un temps durant lequel elle n'est pas en train de faire quelque chose qui entre dans sa planification matinale, comme faire les courses, faire une lessive ou passer une soirée chez des amis. C'est un temps dans lequel elle peut intercaler une occupation qui échappe à la planification. Il pourrait sembler contradictoire, de prime abord, de voir que Suzee désigner comme « temps libre » un temps productif et rémunérateur, mais sa catégorisation du temps libre[48] se fait dans le rapport au futur, dans le fait d'être *là*, dans le temps présent, sans être projetée dans l'après, avec son téléphone ou le volant de sa voiture dans les mains.

[47] « C'est ça le problème, quand j'ai du temps libre, tout ce que je veux faire c'est jouer. »

[48] Olivier Masclet, « « C'est mon moment. » Le temps pour soi des ouvrières et des employées », *Travail, genre et sociétés*, 2018, n° 39, nº 1, p. 109 ; A. Cottereau et M.M. Marzok, *Une famille andalouse*, *op. cit.*, p. 254.

DIMANCHE 7 JANVIER 2018

DRUM CIRCLE

Je passe toute la journée du samedi avec David. Il était prévu initialement que Suzee travaille toute la journée de samedi au baby-sitting, mais elle est finalement sortie à Phoenix avec Kay et Jim, et a demandé à David de me prévenir au dernier moment. Mais David ne me l'annoncera qu'à la fin de la journée.

Drum circle day

Ce dimanche est donc le jour du fameux *drum circle*. Je fais un entretien avec un enquêté le matin, et me rends chez Suzee pour la fête.

> 14 h 30. J'arrive chez Suzee qui est ravie de me voir. Elle est d'humeur radieuse et son grand sourire fait plaisir à voir. Ce jour a l'air d'être particulier pour elle. Elle est en train de transformer en tabourets les pneus qu'elle a récupérés aux *dumpsters* il y a quelques jours : un coussin au milieu, un beau drap par-dessus et hop ! un tabouret.
>
> Peu après, Lindsey, que j'ai rencontré en coup de vent au précédent karaoké, arrive avec un ami à lui. Il souhaite voir chez Suzee et repérer où a lieu la soirée avant de revenir ce soir lorsqu'il fera probablement noir. Comme il est très intéressé par ma recherche, il revient vers moi pour en discuter. Lindsey a aussi l'air d'être intéressé par Suzee. Il prend des photos d'elle et avec elle. Au point qu'il la fasse arrêter de cuisiner pour que son ami prenne une photo d'eux deux. Suzee rigole, se sentant tout à coup comme une attraction. Il a l'air fasciné par cette cabane et par ce que fait Suzee. Lindsey et son ami repartent au bout de vingt minutes. Suzee reste aux fourneaux, et me fait préparer quelques petites choses notamment pour l'installation de son *firepit*, en me lançant des ordres depuis sa cuisine.
>
> 15 h. Kay et Jim arrivent avec de la nourriture pour la soirée, ainsi que deux petites lampes que Kay donne à Suzee. Cette dernière me charge de leur installation. Nancy arrive aussi et pose une salade sur le buffet. À part un autre couple, ce seront les seules qui auront apporté de la nourriture pour la soirée. Concernant les boissons, tout le monde est venu avec son alcool.



Photographie 123. *Dès le début de la soirée, Suzee prend des photos pour les poster en direct sur Facebook. Janvier 2018.*

16 h. Les invités arrivent. Trishia et Bruce, le voisin Tom, Nancy... Paul, Tommy, Harvey et David arrivent en même temps à bord de deux voitures. Nous nous installons tous autour du feu en contrebas de la cabane. Joannie et Ken sont là aussi, mais ils ne restent qu'à peine une heure. Montana Tom nous cherche des poux, et essaye, à nouveau de raconter des histoires à David, qui s'en fout. Ce dernier perd complètement patience avec cet homme qui ne sait pas prendre un non comme réponse et qui insiste pour nous parler. Il en vient à lui hurler dessus, au milieu de l'assistance : « *Don't say anything!* »[49].

Kay a amené un « *howling bowl* », un objet très impressionnant par le bruit sinusoïdal qu'il produit : on tape un coup dans le bol avec un bâton, puis on fait tourner celui-ci sur la face extérieure du bol pour provoquer un bruit très particulier, qui semble résonner lorsqu'on se tient juste à côté.

[49] « Ne dis plus rien ! »



Photographie 124. *Kay passe auprès de tout le monde avec son howling bowl, auquel l'assistance attribue des propriétés magiques. On voit à l'arrière-plan Tommy et Harvey qui ont tendance, comme tous les habitants de La Posa Nord en dehors des hippies, à être plutôt en retrait et à graviter sans vraiment se fixer. Janvier 2018.*

16 h 50. À peu près tout le monde mange la nourriture préparée par Suzee. C'est copieux, sa marmite est remplie à ras bord. Le *drummer*, Safety, qui est très fort non seulement aux rythmes, mais aussi au *didgeridoo*, arrive avec sa femme et sa fille à bord de son *school bus bariolé*. Puis Jay et Cath arrivent. Jay me lance à peine un regard, contrairement à Cath, qui me salue de loin. Ça me paraît étrange de les voir ici. Jay et Cath représentent une histoire, celle de mon tout premier contact avec Quartzsite, lors de mon premier voyage de terrain, passé dans le *B-10 campground*, que j'avais laissée derrière moi. Je n'avais pas réalisé une telle notoriété de Suzee et de ses soirées, et je n'avais pas anticipé un tel mélange de groupes.

Une annonce est faite : une carte et une enveloppe tournent pour l'anniversaire de la jeune hippie Adele. L'argent récolté permettra d'acheter un *hula-hoop* à LED. Jusque-là, 120 $ ont été récoltés sur les 250 $ du prix du *hula-hoop*.



Photographie 125. *Suzee et Cath faisant connaissance. Pour moi, ce sont deux terrains, deux époques, deux histoires, parce que deux espaces, le B-10 campground de Quartzsite et le désert de La Posa, qui se rencontrent. Janvier 2018.*



Photographie 126. *Début de soirée au* drum circle *: le feu n'est pas encore vraiment lancé, et Safety, le leader de la soirée, commence à faire chauffer la peau de son drum. Janvier 2018.*

Un homme est accroché à son téléphone portable et prend sans arrêt des photos. Il entre même chez Suzee, avec son téléphone à la main en train de prendre une vidéo, en disant que c'est génial et incroyable. Il félicite Suzee pour sa cabane qui paraît l'impressionner.

Sinon, je passe mon temps à rire avec David tout en gardant toujours un œil sur Suzee. Je me marre bien avec lui, mais qu'est ce qu'il boit… « *Jetez la vache !* »



Photographie 127. *Suzee semble être un peu absente, même lorsqu'elle joue du tambourin en suivant le rythme donné par Safety. Elle semble fatiguée et paraît toujours être en train de penser à autre chose, avec son regard dans le vague. Janvier 2018.*

18 h 15. Tommy vient dire au revoir à Suzee qui ne lui répond même pas. Je ne comprends pas pourquoi, mais elle ne l'aime pas le Tommy ! Le gars est d'une telle gentillesse que j'ai du mal à comprendre. Suzee m'expliquera le lendemain. Puis Harvey et David partent ensemble. Ils viennent consécutivement dire au revoir à Suzee. David la remercie de l'avoir nourri (« *Thanks for feeding me* ») après que Suzee le remercie d'être venu. Enfin, Lindsey la remercie aussi avant de partir.

Comparativement à une soirée chez Donnie et Patty, les drogues circulent ici librement. Un joint tourne toujours dans le sens antihoraire et passe parmi tout le monde. Libre à chacun de fumer ou non. Suzee n'a une forme d'autorité que sur l'organisation de l'espace : dans le jardin du bas, les *drums*, dans le jardin du haut, les *firespinners*, et lorsque je m'assieds dans le passage sans y faire attention, elle me demande de me trouver une autre place. Le rythme de la soirée est simplement guidé par la musique, et donc par Safety.



Photographie 128. *Au fond à gauche, les toilettes du BLM. À droite, la grande cabane de Suzee. Au premier plan, en contrebas du jardin, le wash qui est suffisamment profond pour être assuré de ne pas avoir les pieds dans l'eau en cas de pluie. Devant le groupe, le tas de palettes découpées quelques jours plus tôt par Jim. Janvier 2018.*



Photographie 129. *Le peintre que nous avons rencontré avec Suzee quelques jours auparavant est venu avec sa femme et leur enfant et s'est mis aussitôt à peindre aux yeux de tout le monde. Janvier 2018.*

Avec l'alcool arrivent les avances de Nancy. Elle se débrouille toujours pour se mettre entre moi et la personne avec qui je parle, venant me dire une connerie pour pouvoir me toucher la jambe (je réaliserai, à un moment où je passerai à mon camping-car pour prendre une bière dans mon frigo, qu'elle a garé sa voiture collée à l'arrière de mon camping-car, empêchant tout mouvement). « *– Do you have someone in Paris? – Yes. And you knew that already. – She's so lucky…! – I guess…* »[50]. Elle se lance ensuite dans la narration alambiquée d'une histoire arrivée à sa mère dont la morale est : *loin des yeux, loin du cœur.* Non merci. J'ai le droit à des regards compatissants, et impuissants, de Suzee et Kay. Plus tard, Nancy fait carrément barrage de son corps entre une femme avec qui je parle et moi, pour me dire une connerie (encore) et me toucher. Encore plus tard, elle vient me voir pour me parler de Dean avec qui ça ne va pas et avec qui, tu sais, ce n'est plus pareil… En fait, comme ce fut le cas pour la soirée du Nouvel An et une partie du dernier karaoké, dès que Nancy a bu, elle m'empêche de parler à quiconque et d'observer quoi que ce soit.



Photographie 130. *Safety joue très bien du didgeridoo. Toutes les personnes qui jouent suivent son rythme, sans qu'il donne d'indications. Sur la photo, derrière lui, Jay, et derrière lui, Cath, mise en retrait du cercle par le positionnement de Jay et le squelette du cactus. Janvier 2018.*

20 h. Jay et Cath partent de la soirée. Il ne me salue pas. Elle de loin. À cette heure-ci, tous ceux qui sont encore là planent pas mal. Je n'ai pas réussi à tenir le compte du nombre de joints qui ont circulé. Il y a beaucoup moins d'alcool et beaucoup plus de joints qu'aux soirées

[50] « – Tu as quelqu'un à Paris. – Oui. Mais ça tu le savais déjà. – Elle a tellement de chance ! – J'imagine… »

de karaoké de Donnie et Patty. En contre-haut du grand *firepit*, au niveau du petit *firepit* devant chez Suzee, des *firespinners* font danser les *bolas*.



Photographie 131. *Le drum circle vers 20 h. Malgré la fête, Suzee (tout à gauche) est irrémédiablement accrochée à son téléphone. Janvier 2018.*

20 h 30. Je suis explosé de fatigue. Je pars travailler sur mon journal, mais c'est surtout une bonne manière de fuir cette Nancy. Finalement, à ma grande surprise, j'ai collé Suzee toute la soirée et celle-ci n'a rien donné ni reçu. Les dons du jour sont faits autour de la soirée : elle a préparé une grosse marmite pour la soirée, ceux qui sont venus avec quelque chose l'ont apportée pour la soirée et non spécifiquement pour Suzee. Seule Kay a fait don de deux petites lampes à Suzee.

J'entends les *drums* jusqu'à 22 h. Le lendemain, Suzee dira, satisfaite : « *It was a big fest yesterday!* »[51].

Le capital social du drum circle

Suzee ne cherche pas à être le centre d'intérêt des soirées du *drum circle*, ou en tous cas n'en tire pas un plaisir manifeste comme Donnie avec le karaoké. Ce qui semble être le plus important pour Suzee est de réunir une communauté autour d'elle. Elle nomme d'ailleurs elle-même cet ensemble de personnes qui viennent jouer ou profiter des *drums* tous les dimanches,

[51] « C'était un vrai festival hier ! »

le « *sunday community drum circle* ». Lors d'une soirée à La Posa, organisée par des personnes tout à fait extérieures aux groupes qui ont été étudiés jusque-là, un mois après l'ethnocomptabilité, Suzee a regroupé tous les *drummers* habituels du dimanche pour jouer lors de la soirée, ce qu'elle n'a pas manqué de présenter, comme à son habitude, sur Facebook.



Figure 18. *La promotion du « Sunday Community Drum Circle » sur Facebook.*

Aussi, comme cela est écrit sur une dédicace qu'elle m'a adressée pour mon départ à la fin de mon troisième terrain, le *drum circle* du dimanche après-midi n'est pas sien, mais celui du groupe de musiciens et de participants. Un retrait qui va avec l'observation durant l'ethnographie : malgré la centralité de ce *drum circle* dans la vie de Suzee, elle reste généralement en retrait lors des soirées, ne se présentant jamais comme une personnalité centrale du groupe, et ce même si les soirées ont lieu chez elle.

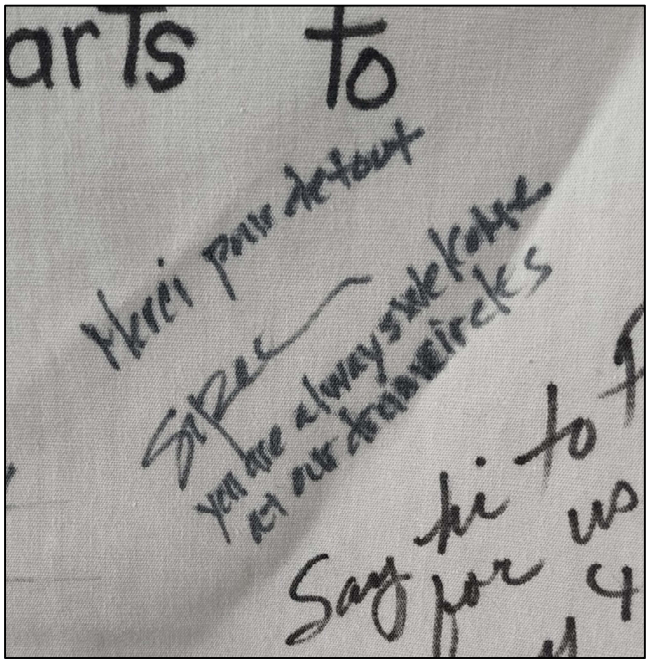


Figure 19. *La dédicace de Suzee sur le drapeau qui m'a été offert par les membres du karaoké à la fin de mon troisième terrain : « Merci pour de tout. Suzee. You are always welcome at our drum circles. »*

Suzee fait lors de ses soirées drum circle ce que personne ne fait : elle arrive à regrouper des personnes de parties différentes de La Posa, à savoir des membres du *Magic Circle*, des membres de la *Hippie Mafia* et des membres du karaoké, même si le mélange n'est pas toujours parfaitement réussi concernant un certain nombre de membres du karaoké qui ne se sentent pas à l'aise parmi tout ce qu'ils désignent comme « *hippies* » (et qui sont en fait des membres du *Magic Circle* ou de la *Hippie Mafia*).

Ce statut de passeuse entre les groupes lui donne la possibilité de mobiliser un grand nombre de personnes de groupes différents. Même si l'ethnocomptabilité a relevé peu de dons à destination de Suzee, c'est davantage lorsqu'elle est sur la route, l'été, qu'elle profite de la constitution de ce capital social. Suzee voyage seule l'été, et rappelons-nous qu'elle m'avait dit en entretien qu'elle aurait aimé commencer une relation sentimentale avec David pour, parmi d'autres raisons, ne plus avoir à être une femme voyageant seule. Elle passe beaucoup de temps dans des communautés hippies (« *rainbow communities* ») de la côte ouest durant l'été et y retrouve un grand nombre de personnes assistant à ses *drum circles* lorsqu'elle est à La Posa. Elle reçoit régulièrement de l'aide et de l'assistance de personnes qu'elle connaît de La Posa durant les mois où elle n'y vit pas.

LUNDI 8 JANVIER 2018

« *SORRY ABOUT HER* »

FIN DE L'ETHNOCOMPTABILITE AVEC SUZEE

Je passe la journée avec Suzee en *ATV ride*. Nous faisons la balade sur l'ATV de Dean avec Nancy. Elle se montre extrêmement pénible avec moi, ce qui met passablement Suzee mal à l'aise. Je suis obligé de gérer une distance avec Nancy, et donc avec Suzee. Moi qui suis réputé ici pour être quelqu'un de très attentif et patient (car j'ai ici mes habits d'ethnographe : je passe l'essentiel de mon temps à écouter et, ensuite, je me souviens de tout ce qu'on me dit), tout le monde est surpris de me voir faire une remarque très désobligeante à l'égard de Nancy lors du verre dans un bar de la ville après la balade. Ma chère Sally me soutient en public pour me permettre de faire passer cette remarque désobligeante que personne ne comprend sur le moment. Ceci commence à altérer l'image que je veux renvoyer de moi pour le bien de mon enquête.

> Je rejoins Suzee et David chez ce dernier vers 21 h. Je les retrouve pour quelques dizaines de minutes assis autour d'un feu de camp. David est bien amoché par la vodka (de Suzee). Lorsque j'arrive, David demande d'ailleurs à Suzee s'il peut se resservir de la vodka. Elle soupire : la bouteille est presque déjà à moitié vide ! Ça ne sera qu'une gorgée, promet David.
>
> Nous parlons de Nancy. Suzee se désole de son comportement vis-à-vis de moi, même si je lui rappelle qu'elle n'y est pour rien. Malgré tout, elle reste gênée de ne rien pouvoir faire : elle en a parlé plusieurs fois avec elle, mais rien n'y fait, elle ne comprend pas un refus.
>
> Nous parlons ensuite de Tommy. Elle ne comprend pas pourquoi Tommy continue à venir à ses soirées, alors qu'il n'est pas invité, et qu'elle pense avoir déjà été suffisamment claire. L'origine du différend ? Tommy lui a un jour proposé de lui donner un carton de bouquins, ce que Suzee a refusé, car si elle se balade avec un bouquin, c'en est un qu'elle aime vraiment. Elle ne veut pas accepter un carton de bouquins qui finiront au feu. Bien qu'elle ait explicitement dit non, Tommy lui a tout de même amené ces livres, ce qu'elle a très mal pris. Une autre fois, il l'aurait trop collée à une soirée de karaoké, ce qui aurait définitivement mis fin à sa patience.
>
> Suzee décide de partir lorsque David se ressert subrepticement de la vodka de Suzee. « *Alright, that's enough!* »[52]. Je file aussi. Voir David dans cet état m'attriste.

[52] « C'est bon, ça suffit ! »

L'APPUI DES ECHANGES DE DONS SUR L'ECONOMIE MARCHANDE

Pour Suzee qui dit avoir besoin de quelques centaines de dollars de plus par mois pour rester à flot, sa participation aux échanges de dons se base sur une succession de formes diverses de travail, qui commence par le travail salarié, et qui permet d'acheter des marchandises qu'elle transforme encore par du travail dans le désert dans le but de les donner. Revenons maintenant sur ces différentes étapes et leurs implications.

OBTENIR DE LA MONNAIE

Suzee obtient de la monnaie de deux manières : par le travail salarié et par les dons de monnaie médiés.

Sur les 7 jours de relevés d'ethnocomptabilité, Suzee a travaillé 23 heures au baby-sitting en deux jours[53]. Elle se plaint que ce travail soit trop prenant. En effet, même si elle ne travaille pas tous les jours, elle fait des journées d'une durée conséquente, l'amenant à dédier 23 % de son temps d'éveil à la seule activité du baby-sitting (1385 sur 5905 minutes). Elle a gagné 37,5 $ pour 10 h 30 de travail le 30 décembre (soit 3,6 $/h) et 65 $ pour 12 h 30 de travail le 3 janvier (soit 5,2 $/h). Ce travail génère des revenus relativement instables du fait de la mère qui cherche souvent à payer moins que les 5 $/h dont elles ont convenu. Selon Suzee, la mère n'anticipe jamais les besoins de son enfant et laisse toujours le frigo vide, et elle doit batailler pour récupérer ce qu'elle dépense pour l'enfant : elle a été remboursée de 10 $ sur les 25 $ qu'elle a dépensés ce jour-là, faisant tomber son salaire réel de 52,5 $ à 37,5 $. Sur les deux jours, le taux horaire réellement payé est de 4,5 $/h au lieu de 5 $/h.

Au-delà du travail salarié en ville, Suzee récupère un petit peu de monnaie en dons dans le désert, médié par les canettes qui lui sont données par Kay et Jim, mais aussi, dans une moindre mesure, David ou Harvey, même si, nous l'avons vu lors de la sortie à Blythe, il faut relativiser l'intérêt économique que représente le voyage pour rendre les canettes consignées.

Au-delà de sa seule fonction économique, ce don de canettes consignées représente une reconnaissance du travail fourni par Suzee, notamment pour les *drum circles*, et une tentative de participation financière à celles-ci. Kay sait que ces fêtes coûtent de l'argent et participe

[53] Elle aurait dû travailler une journée supplémentaire le samedi 6 janvier, mais la mère a finalement annulé et Suzee en a profité pour passer la journée à Phoenix avec Kay et Jim.

activement en amenant des palettes pour le feu ou en tentant d'arranger une dinde pour le repas avec une autre amie. Cependant, malgré cette connaissance mutuelle de la nécessité du financement du *drum circle*, le fait que Suzee gagne son propre argent *via* sa pension de retraite semble être un frein au fait de lui donner directement de la monnaie. Les canettes consignées sont une médiation d'un don de monnaie, que Kay masque derrière le prétexte qu'elle et Jim ne se rendent jamais en Californie. Ce don de canettes permet d'éviter de mettre en place ou actualiser une quelconque hiérarchie entre donateur et donataire[1] en renversant l'ordre des services : si Kay et Jim ne vont jamais en Californie, c'est bien Suzee qui leur rend un service en les débarrassant des canettes, Kay l'annonce clairement comme tel en disant que le sac poubelle doit valoir environ 10 $. Cette médiation de don de monnaie représente tout de même un désavantage pour Suzee : il requiert encore du travail, à réaliser en ville, en amenant les canettes jusqu'à la déchetterie de Blythe. Dans tous les cas[2], la ville et son économie servent d'écran aux dons de monnaie dans le désert qui ne sont jamais assumés comme tels, quitte à ce que l'opération provoque davantage de peine, avec du travail supplémentaire, qu'un don de monnaie direct.

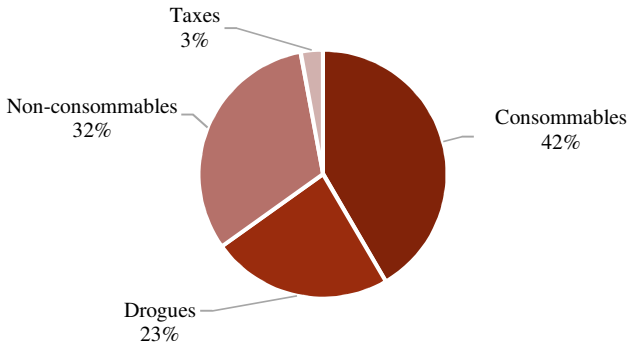
ACQUERIR DES MARCHANDISES

Suzee dédie une très grande part de ses dépenses à des consommations directes et non capitalisables. Elle qui organise (et paye) des *drum circles* tous les dimanches ne peut se payer un *drum* pour elle-même. Suzee se montre particulièrement ravie lorsque Kay et Jim lui proposent une pièce de tissu pour la tonnelle, car elle ne s'achète rien pour elle. Les seuls biens matériels acquis pendant l'ethnocomptabilité sont une paire de ciseaux donnée par Terry et deux lumières données par Kay (elle recevra le tissu de Kay pour sa tonnelle après la fin de l'ethnocomptabilité). Ce qui compte pour Suzee semble être avant tout un confort de vie direct, produit par des interactions rendues possibles par l'investissement financier qu'elle y met, plutôt qu'une quelconque forme de capitalisation matérielle.

[1] D. Graeber, « Les fondements moraux », art cit, p. 64-66.

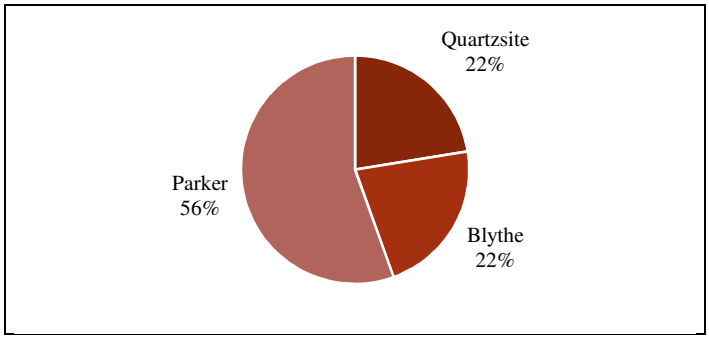
[2] Pour rappel, le prix rebutant des garagistes en ville est systématiquement évoqué par Harvey lorsqu'il demande à David se pencher sur un problème de sa voiture.

REPARTITION DES DEPENSES DE SUZEE[1]



Le seul bien non consommable qu'elle achète durant l'ethnocomptabilité est un ensemble de nouveaux pneus pour sa voiture. C'est une dépense importante (210$) qu'elle ne peut se permettre de repousser, car sa voiture lui est absolument nécessaire pour pouvoir continuer à son mode de vie, et elle met en relation cette dépense qu'elle fait au dépend de ses dents et de ses yeux, qui ont eux aussi besoin d'une couteuse attention[2]. J'ai pu observer l'importance que Suzee attribue à sa voiture un mois après la fin de l'ethnocomptabilité : Nancy fit une marche arrière vigoureuse dans le parechoc de la voiture de Suzee, endommageant sérieusement le capot qui ne pouvait plus s'ouvrir. L'évènement fut catastrophique pour Suzee qui craignait que la police immobilise son véhicule, rendant impossibles travail et courses en ville. Elle a donc fait réparer très rapidement sa voiture.

LOCALISATION DES DEPENSES ($)	
Quartzsite	98,82
Blythe	97,2
Parker	244,27



[1] Voir le relevé des dépenses en annexe 5.1.

[2] Voir introduction du chapitre.

Comme le montre le tableau ci-dessus, au-delà de la nécessité d'être véhiculée pour travailler, Suzee dépend beaucoup d'autres localités que Quartzsite, à savoir Parker et Blythe, pour sa consommation quotidienne.

DONNER

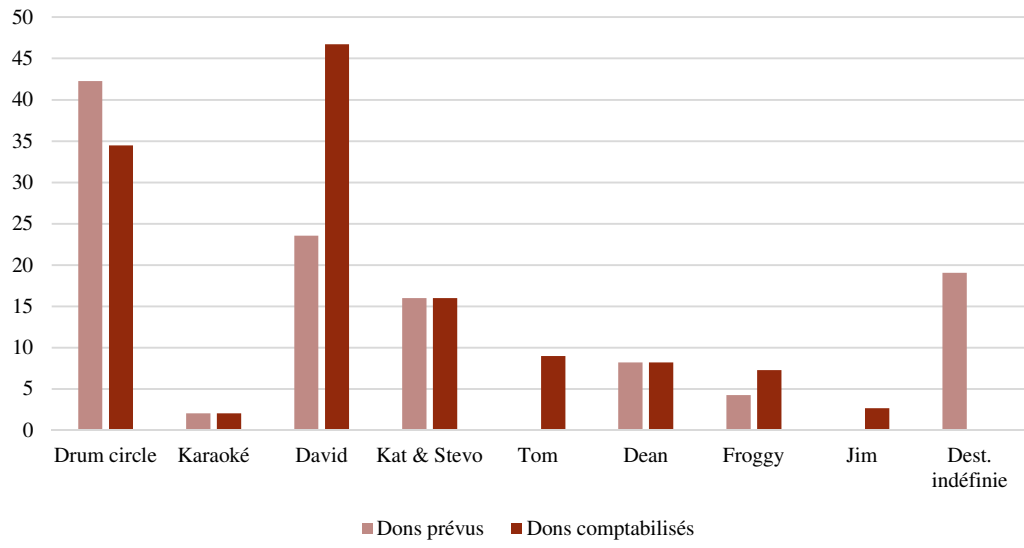
Suzee comme David sont des personnes qui vivent dans des conditions très difficiles, mais qui ont des revendications que pourraient avoir n'importe quel américain : elle aimerait avoir une douche pour se laver chez elle, lui aimerait avoir une télévision pour regarder le sport. Ni l'un ni l'autre ne sont possible, mais ils entendent tout de même vivre une vie normale : ils sortent faire la fête, passent la soirée autour du feu avec des amis… Et pour réussir à réunir ses amis autour du feu, Suzee est prête à faire beaucoup de concessions, sur son temps, mais aussi sur sa santé. Elle ne se saisit pas de la question de ses dents et de ses yeux qu'elle doit pourtant faire soigner, question qui passe après ses *drum circles*, puisqu'il s'agit de ce qui est important pour elle. Matthew Desmond souligne à juste titre que, si aux yeux des classes moyennes et des classes dominantes qu'il observe pendant son enquête sur les pauvres à Milwaukee, les pauvres sont pauvres, car « ils gaspillent leur argent » (« *threw money away* »), il est préférable de considérer au contraire que ceux-ci « gaspillent leur argent » *parce qu'*ils sont pauvres : il serait tellement compliqué pour Suzee d'économiser pour avoir accès aux soins dentaires et optiques qu'elle préfère faire le choix de ne pas économiser et de se payer des *drum circles*[1], quitte même à ne pas pouvoir se payer son propre *drum* à 80$.

En effet, Suzee dédie de manière manifeste une partie conséquente de ses finances aux dons : 25,8% de ses dépenses courantes sont prévues comme dons, et 28,3% sont réellement comptabilisées comme dons[2]. 84% de ce qu'elle dépense est directement importé dans La Posa (359,30$).

[1] « *People like Larraine lived with so many compounded limitations that it was difficult to imagine the amount of good behavior or self-control that would allow them to lift themselves out of poverty. The distance between grinding poverty and even stable poverty could be so vast that those at the bottom had little hope of climbing out even if they pinched every penny. So they chose not to. Instead, they tried to survive in color, to season the suffering with pleasure. They would get a little high or have a drink or do a bit of gambling or acquire a television. They might buy lobster on food stamps. If Larraine spent her money unwisely, it was not because her benefits left her with so much but because they left her with so little.* » M. Desmond, *Evicted*, *op. cit.*, p. 219.

[2] Sans exclure la dépense exceptionnelle des pneus, Suzee prévoit 17,6% de ses dépenses en dons, et y consacre réellement 19,3% de son budget, sur le temps de l'ethnocomptabilité.

PART DES DEPENSES PREVUES ET COMPTABILISEES EN DONS ($)[1]



Si, pour une part des foyers de dépense, les estimations et les dépenses réelles en dons sont cohérentes, la différence entre dépense réelle et dépense prévue est très forte concernant David et Tom. David lui coûte bien davantage d'argent en dons que ce qu'elle prévoit lorsqu'elle est dans les rayons du magasin en train de faire les courses. En moyenne, à chaque fois que Suzee s'imagine donner 1$ de valeur à David, elle lui donne réellement 1,85$ (24,65$ prévus contre 45,58$ comptabilisé). Si Tom coûte moins d'argent à Suzee, il est cependant plus imprévisible que David puisqu'elle n'anticipe absolument jamais de dépenses pour lui. Mais, comme le souligne Suzee, Tom achète de l'alcool, et elle accepte de se soumettre au caractère imprévisible du don à Tom pour cette raison.

Il y a une instabilité importante des finances de Suzee du fait, d'un côté, de sa difficulté à se faire payer par son employeuse du baby-sitting, et d'un autre côté, du caractère imprévisible de ce qu'elle donne à David et Tom, quand bien même elle tente de le planifier elle-même (l'exemple le plus flagrant étant peut-être la fois où Suzee décide d'emmener David en ville pour qu'il s'achète lui-même son propre alcool, et qu'elle découvre alors, dans le magasin, qu'il n'a que trois dollars sur lui).

[1] Voir le relevé des dons en annexe 5.2 et le relevé des dépenses en dons en annexe 5.3.

PROJECTION POUR UN MOIS (30,5 JOURS) ($, ARRONDI)	
RECETTES ET ECONOMIES	
1300	Un mois de pension de retraite.
451	Base une semaine de baby-sitting de 23 heures à 4,5$/h*.
16	Consigne de canettes. Suzee dit y aller une fois par mois.
45	*Food stamps* de David (20 décembre à Blythe)
5	Estimation des légumes du carton de la *Food Bank* de David, une fois par mois.
64	Suzee prend 2 douches par semaine minimum, toujours chez des amis. Impossible de se doucher chez elle, donc 8$ économisé à chaque fois (prix des douches de la laverie en ville, où elle se doucherait tout de même sans amis, Suzee ne fréquente pas Isaiah Church).
57	Dons divers pendant l'ethnocomptabilité (13$ en 7 jours).
DEPENSES	
-1947	Sur la base de 446,95$ dépensés en sept jours (exclusion des 210$ des pneus sur les 656,95$ dépensés).
-540	*Dons. Projection sur la base de 28,3 % de ses dépenses.*
-1396	*Autres dépenses. Projection sur la base de 71,7 % de ses dépenses.*
SOLDE	
-9	Projection

** Même si Suzee et son employeuse ont convenu d'un salaire de 5$/h, les deux jours passés au baby-sitting durant l'ethnocomptabilité ont été payés en moyenne 4,5$/h. C'est le chiffre que nous retenons puisque Suzee a bien répété qu'elle doit tout le temps batailler avec la mère pour se faire payer au prix convenu. Ce -0,5$/h traduit donc autant un manque à gagner par rapport au salaire convenu qu'une incertitude permanente d'être payée.*

Les 1300$ de pension de retraite ne suffisent pas à eux seuls à couvrir ses dépenses régulières (hors don), même en évacuant les 210$ dépensés dans des pneus, et le travail salarié est donc ce qui rend possible sa participation aux échanges de dons. Cependant, Suzee dépend aussi d'autres revenus. Si elle reçoit très peu de dons durant l'ethnocomptabilité, ce sont tout de même des choses qui lui sont indispensables : douches, repas, nourriture pour Cisco ou encore canettes consignées. Elle dépend aussi grandement des *food stamps* de David. Elle dépend enfin de la fiabilité de paiement de la mère pour le baby-sitting : si cette dernière lui payait toutes les heures dues à 5$/h, Suzee aurait un solde positif de 30$.

DONNER DE SON TEMPS

Nous l'avons déjà vu, Suzee passe près d'un quart de son temps au baby-sitting[1] pour pouvoir donner. Il faut pour pouvoir comprendre l'emploi du temps de Suzee le comparer à

[1] Cela représente tout de même bien moins que les 480 minutes théoriques d'une journée de travail salarié « *9-to-5* », ce qui représenterait 57% d'une journée de 844 minutes d'éveil (temps moyen d'une journée de Suzee), et 40% d'une semaine comprenant cinq jours de travail.

celui de David : pour résumer, là où Suzee passe du temps à travailler, David passe du temps assis chez lui. Mais le relevé du temps permet en outre de comprendre les rythmes[1] : les journées de David sont beaucoup faites de longues unités de temps et d'espace (il passe du temps assis devant chez lui, ses sorties en ville sont bien planifiées et cadrées par la routine…), celles de Suzee sont composées de temps saccadés, tranchés, et multiples (des courses en ville découpées en plusieurs séquences, donnant lieu à de nombreux aller-retour entre la ville et le désert, entre chez elle et chez autrui…).

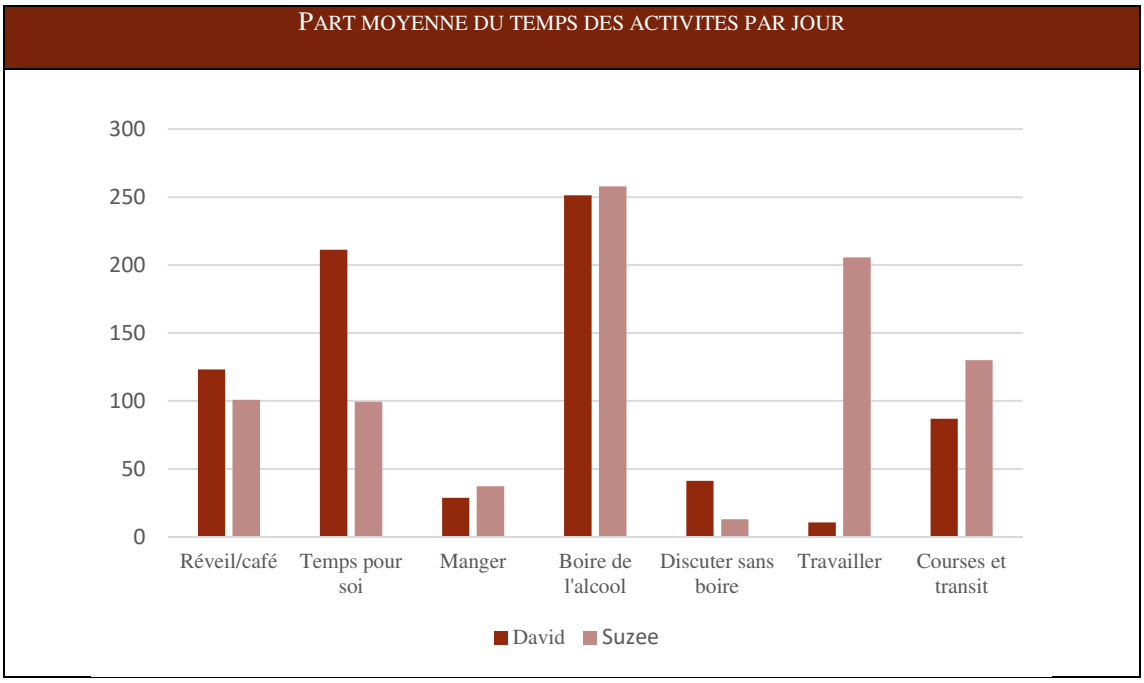
Les tableaux ci-dessous comparent le temps attribué aux différentes activités de David et Suzee[2].

Repartition totale du temps des activites pendant l'ethnocomptabilite				
	David		Suzee	
	Temps (min.)	Part	Temps (min.)	Part
Réveil/café	985	16%	705	12%
Temps pour soi	1690	28%	695	12%
Manger	230	4%	260	4%
Boire de l'alcool	2010	33%	1805	31%
Discuter sans boire	330	5%	90	2%
Travailler	85	1%	1440	24%
Courses et transit	695	12%	910	15%
Total	6025		5905	

Repartition moyenne du temps des activites par jour				
	David		Suzee	
	Temps (min.)	Part	Temps (min.)	Part
Réveil/café	123	16%	101	12%
Temps pour soi	211	28%	99	12%
Manger	29	4%	37	4%
Boire de l'alcool	251	33%	258	31%
Discuter sans boire	41	5%	13	2%
Travailler	11	1%	206	24%
Courses et transit	87	12%	130	15%
Total moyen	753		844	

[1] G. Pruvost, « Ceci n'est pas une vie-mode d'emploi. De l'ethnocomptabilité en monde paysan », art cit, p. 168.

[2] Voir les relevés et les détails de la répartition du temps en annexes 4.8 et 4.9 pour David, et en annexes 5.4 et 5.5 pour Suzee.



Il y a un déséquilibre dans le temps que l'un et l'autre peuvent dédier à leurs activités. S'ils passent un temps relativement équivalent à boire de l'alcool et manger, David a plus de temps dédié au réveil et au café, et plus de temps pour lui de manière générale : par jour, il a 134 minutes de temps pour lui de plus qu'elle, alors qu'elle a un temps d'éveil plus long. Suzee donne littéralement de son temps à David. En travaillant en moyenne 206 minutes par jour durant le temps de l'ethnocomptabilité et en donnant 45$ à David durant le même temps, il s'agit de 91 minutes par jour dont le revenu du baby-sitting est destiné à David. Il profite donc de l'accès à l'économie marchande de Suzee par la consommation des marchandises, mais de surcroît par la vente de sa force de travail.

Il s'agit de temps de travail directement approprié par David qui, il est important de le souligner, n'assisterait jamais Suzee dans le baby-sitting bien qu'elle ait besoin de sous-traiter ce travail. Lorsque je lui demande pourquoi il ne se charge pas de garder l'enfant, sa réponse d'homme célibataire de longue date et sans enfant est sans équivoque : « *No fucking way! Me and a kid? Ha ! No way! Change a diaper ?! Haha !* »[1]. Mais plus encore, David ne veut pas travailler, ni au baby-sitting, ni à faire du *tie-dye*, ni à fabriquer des poupées. Il ne cherche pas à s'émanciper financièrement et à donner : les travaux sur les voitures lui suffisent de justesse, et donc lui suffisent. David ne perçoit pas le temps et les finances que Suzee lui dédie. En effet, si Suzee doit travailler et passer sa journée en voiture pour pouvoir donner le soir venu, c'est avant tout selon lui pour donner aux « autres », à tous ses amis « *hippies* » ou « *tramps* », et

[1] « C'est mort ! Moi et un enfant ? Ha ! C'est mort ! Changer une couche ? Haha ! »

même à tous les étrangers qui se présentent chez elle lors des soirées de *drum circle*… mais pas nécessairement pour lui donner des choses à lui. D'autant plus que, il faut le rappeler, David ne perçoit pas recevoir un don dès qu'il est contraint dans ses choix de consommation, qu'il s'agisse de bières ou de restaurant chinois. Plus que tout, il ne perçoit pas la charge mentale qui incombe à Suzee qui court partout, tout le temps, et pense non seulement à elle, mais beaucoup aux autres, et donc à tout ce qu'elle doit faire pour les autres. David ne retient comme participation à sa coopération économique avec Suzee que le partage, bon gré mal gré, d'une partie de ses *food stamps* et de son carton de la *food bank*. Reste que c'est une participation qui demande bien moins de temps que tout ce que fait Suzee[1]. La participation de David est donc passive, et il n'a jamais rien à faire activement pour coopérer financièrement avec Suzee, ce qui pose un problème de décalage d'engagement réciproque : car au-delà de l'argent et du temps, il faut partager l'attention. C'est par cette question de l'attention que j'ai pu observer un cas de rupture un peu moins d'un mois après l'ethnocomptabilité.

Lundi 29 janvier 2018

> Alors que j'attends Jody devant chez elle, Suzee passe en voiture et s'arrête à mon niveau. Elle est furieuse : « *I'm done with David !* »[2] Il lui a promis de faire la vaisselle et il ne l'a pas faite. Le problème, c'est que lorsque David dit qu'il fera quelque chose, elle raye ça de sa liste, et s'il ne le fait pas, c'est une mauvaise surprise pour elle. Alors elle a dit à David qu'elle en avait marre de lui.

Mardi 30 janvier 2018

> Comme je veux la version de David sur cette histoire avec Suzee, je vais chez lui de bon matin. Lorsque j'arrive, Dwayne, un ancien militaire qui vit dans son *pick-up* aménagé, est installé chez David, comme il l'est la majorité du temps depuis les deux semaines qu'il vit dans le désert. Ils sont justement en train de parler de Suzee. David m'explique qu'il venait simplement chercher une poêle chez elle, il s'est fait cueillir par Suzee qui lui a reproché de ne pas avoir fait la vaisselle pourtant promise (et due, selon elle). Ensuite, elle serait venue récupérer sa table qui était installée chez David et aurait renversé tout ce qu'il y avait dessus. Elle aurait dit « *fuck* » à plusieurs reprises. Selon lui, il suffit d'attendre un petit peu, elle se calmera d'ici quelques jours. Il n'en revient pas qu'elle s'énerve pour une histoire de vaisselle qu'il ne pouvait – selon lui – pas faire. J'essaye de le titiller un peu en lui demandant s'il n'y a vraiment que ça, mais selon lui, cet arbre ne cache aucune forêt. Je n'insiste pas. Il conclut en disant que Suzee est bipolaire, et que ce n'est pas la première fois qu'elle s'énerve comme

[1] David a travaillé 145 min (sur internet à la bibliothèque et au téléphone chez lui) pour toucher les 1164$ que représentent six mois de *food stamps*, soit 482$/h…

[2] « C'est terminé avec David ! »

ça. Dwayne renchérit : il a un bipolaire dans sa famille, et il sait reconnaître un cas ! Si Suzee s'est énervée comme ça, ça ne peut être que pour cette raison.

Je ne leur en veux pas d'être des mecs, mais leur discours m'agace un petit peu. J'ai souvent entendu des discours pathologisants ici sur mon terrain que je trouve un peu faciles. Je leur impose ce que j'en pense : Suzee fait une erreur de jugement en s'énervant comme ça parce qu'elle est épuisée par la vie qu'elle mène, qui d'ailleurs leur profite bien, à eux deux. Par contre, David est censé être son meilleur ami ici, alors oui, elle s'attend à pouvoir se reposer sur lui. Et si elle en exige plus de David que des cohortes de *hippies* qu'elle accueille chez elle, c'est précisément parce que David est son ami. Dwayne comme David regardent leurs pompes. Dwayne ne dit rien, David acquiesce.

Mercredi 31 janvier 2018

Alors que je suis installé avec David devant sa tente, Suzee gare sa voiture à côté de nous. Elle en sort avec sa fille Renée, en visite depuis l'Oregon, que David connaît bien et aime beaucoup. Nous sommes surpris de la voir s'arrêter. Peut-être est-ce parce que je suis là. Alors que Suzee s'approche, David se lève de son siège (fait exceptionnel !) et marche vers elle. Comme les deux sont debout juste à côté de moi, j'entends David glisser à l'oreille de Suzee : « *I know I can be a dick.* »[1]. Il lui formule donc des excuses, ce qui est important, car ensuite, il dira tout le long que Suzee se serait calmée d'elle-même et que cet évènement n'avait finalement pas d'importance.

Suzee et Renée s'installent avec nous. En s'asseyant, Suzee dit à David qu'il ne s'en sortira pas comme ça et qu'il a des choses à faire. « *Do what? What things?* »[2], répond étonné David. Je me sens obligé d'intervenir : « *Come on David, you know exactly what she's talking about !* »[3], et les deux femmes rient.

David pense pouvoir se permettre de simplement donner ses *food stamps* à Suzee en guise d'investissement en énergie, mais Suzee a la charge mentale et matérielle de l'alcoolisme de David et use de diverses stratégies plus ou moins efficaces pour gérer ses besoins, qui lui prennent un temps et une énergie considérables. L'équilibre de leur relation économique ne rompt pas sur le cas du travail, du temps ou de l'argent, mais sur l'attention rendue à l'attention qu'elle lui porte.

[1] « Je sais que je peux être un con. »

[2] « Faire quoi ? Quel truc ? »

[3] « Allez David, tu sais très bien de quoi elle parle ! »

CONCLUSION DU CHAPITRE 5

Au même titre que pour David, l'ethnocomptabilité réalisée avec Suzee nous a permis de saisir ce qui serait resté invisible si nous ne l'avions pas suivie quotidiennement. En effet, tout comme concernant le karaoké, il ne m'aurait été donné à voir que la partie visible, émergée, du rituel du *drum circle*, c'est-à-dire la soirée elle-même, en passant à côté d'un travail qui reste globalement invisible aux yeux des participants de la soirée. Au-delà de ce rituel, vivre au rythme de sa vie pendant quelques jours a permis d'observer comment elle se soucie à tout instant de David, et comment le simple don d'une conserve de haricots cache en fait un véritable souci de Suzee de s'assurer que David mange au moins un repas chaque jour. La suivre au jour le jour a permis de saisir la place du travail domestique dans sa vie quotidienne et son emploi du temps.

En effet, elle passe un temps considérable à tout d'abord travailler à acquérir des marchandises (travail salarié et travail invisible d'acquisition de ces marchandises, avec des voyages permanents en voiture), puis à travailler à nouveau pour que les marchandises se métamorphosent en dons (travail domestique de préparation des plats ou de service). Il s'agit de « travail gratuit » dans le sens où il est approprié par autrui, et qu'il sert de socle aux échanges de dons, mais c'est aussi du travail « fait pour soi » qui « trouve une compensation immédiate »[1] : la satisfaction d'être entourée de personnes qui s'amusent grâce à elle. En effet, elle souhaite être entourée de personnes, et elle aime par-dessus tout donner le cadre de la rencontre et de la fête (« *I like to entertain people.* »[2]) et il faut, pour pouvoir réunir toutes ces personnes, de la nourriture et de l'alcool : « *If you're hanging out with people that drink, there's gonna be booze, you know !* »[3]. Réunir ses amis nécessite donc un travail, qui a une double vérité, concernant Suzee.

D'un côté, notamment David, extorque du travail à Suzee : il s'approprie l'accès à l'économie marchande de Suzee, sans même avoir à le lui demander. Il ne s'en rend cependant pas nécessairement compte, car les dons que lui fait Suzee ne sont pas perçus comme le résultat d'un travail. Du point de vue de David, il s'agit d'un état de fait : Suzee passe son temps en voiture pour faire des dons, car c'est son caractère.

---

[1] C. Delphy, « Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ? », art cit, p. 53.

[2] « J'aime divertir les gens. »

[3] « Si tu traînes avec des gens qui boivent, il faut bien qu'il y ait de la tise, tu vois ! »

D'un autre côté, Suzee dépense tant d'énergie à donner pour au moins trois raisons, qui n'ont jamais été formellement explicitées par elle-même, ou alors à demi-mot. Premièrement, il y a la satisfaction personnelle de donner et de s'occuper d'autrui, et particulièrement de David, qui est une appropriation du travail d'une femme par un homme[1]. Deuxièmement, pour le capital social que ce travail lui apporte. Même si ce n'est aucunement formulé ainsi par Suzee et jamais présenté comme volontaire, les soirées de *drum circle* lui permettent d'entretenir un capital social conséquent qu'elle peut mobiliser à Quartzsite l'hiver, d'une part, mais aussi l'été lorsqu'elle se déplace seule sur la côte ouest. Elle reçoit régulièrement de l'aide et de l'assistance de personnes qu'elle connaît de Quartzsite durant les mois d'été. Tout juste ce gain issu de la popularité de ses *drum circles* a-t-il été avoué par Suzee un soir où nous étions seuls dans sa voiture[2], en me disant qu'avec tout ce qu'elle donne à autrui, elle trouve normal qu'il y ait toujours quelqu'un pour l'aider. Ce n'est pas que le fruit de ce capital social soit *logique et exigible* pour Suzee, mais qu'il soit *juste*. Il faut souligner que cette question de la production de capital social est antérieure à sa vie dans le désert. En effet, Suzee hébergeait de nombreux amis de manière plus ou moins régulière lorsqu'elle vivait dans sa maison dans le Maine, et c'est l'un de ses amis, Hans, qui habitait depuis longue date dans son *pick-up* aménagé, qui l'a invité à le rejoindre en Arizona lorsqu'elle a tout perdu et qui l'a accueillie à Slab City. Troisièmement, cette propension à donner est une résistance à son déclassement. Suzee continue de faire ce qu'elle a toujours fait : recevoir et s'occuper de ses invités. Qu'elle habite dans une grande maison ou dans une cabane dans le désert, Suzee refuse de renoncer à ce qu'elle aime et à ce qu'elle est, même si une banque s'est mise en travers de son chemin et lui a volé sa maison, selon ses mots. Elle préfère s'adonner au travail domestique, au travail du *care*, plutôt qu'à un travail salarié, qu'elle aurait dû continuer à faire alors qu'elle était en état de choc post-traumatique. Ce travail de *care* est sa principale fonction sociale, et le retour au salariat à temps partiel pour maintenir cette fonction sociale est une résistance à son déclassement.

De manière plus générale, le cas de Suzee nous montre que l'espace du désert de La Posa peut avoir un rôle stabilisateur pour des réfractaires comme David parce que certain(e)s réfractaires s'alienent leur temps au travail. En effet, si, comme nous l'avons vu précédemment,

[1] « La notion de travail gratuit, telle qu'elle se dégage de cette perspective féministe sur le travail domestique, est donc une *appropriation* comme travail d'une activité qui n'est pas vécue comme telle parce qu'exercée au nom de l'amour. » M. Simonet, *Travail gratuit*, *op. cit.*, p. 46.

[2] Voir *supra* introduction du chapitre 5.

les caractéristiques juridico-administratives (le maintient d'un loyer dérisoire dans cette réserve naturelle) ou les caractéristiques morphologiques (le proximité avec la ville de Quartzsite) sont essentielles à l'organisation sociale des réfractaires du désert, nous voyons que cette organisation sociale repose sur une différenciation des rôles des personnes et que l'économie de dons repose, *in fine*, sur le travail et la consommation de marchandises.



Photographie 132. *Suzee devant sa cabane, à côté de son firepit : le plaisir d'offrir un cadre dans lequel recevoir et prendre soin de ses amis. Décembre 2017.*

CONCLUSION DE LA SECONDE PARTIE

Cette partie a étudié comment les échanges de dons s'articulent à l'économie marchande dans le cadre d'une relation complexe entre désert et ville. Nous avons tout d'abord vu comment David s'appuie sur les dons reçus dans le désert pour pouvoir continuer à profiter de ce qui lui serait normalement refusé en ville, s'il était un « clochard comme les autres ». Nous avons vu ensuite comment Suzee fournit différentes formes de travail dans différents espaces pour pouvoir donner dans le désert, et comment cela reproduit des logiques de dominations propres à la division sexuelle du travail.

De ceci, nous comprenons que les échanges de dons représentent une forme particulière de consommation de marchandises. Ce qui est régulièrement désigné comme « économie de dons » est en fait intriqué dans l'économie marchande et on ne pourrait dissocier, rendre indépendantes ou antagonistes ces deux économies, si tant est qu'elles soient deux économies différentes. En résumé, la mise en coopération de deux espaces économiques permet à David de profiter de ce qu'a à offrir la ville grâce aux dons du désert, et permet à Suzee de s'appuyer sur l'économie marchande pour pouvoir donner dans le désert. On peut schématiser les cycles de consommations respectifs de David et Suzee comme deux boucles de sens opposé qui démarrent à deux points opposés. La boucle de David commence dans le désert : il y acquiert de la monnaie (par un « travail » servant à masquer la réalité du don de monnaie), ce qui lui permet d'acheter de la marchandise en ville (notamment de l'alcool), qu'il consomme dans le désert. La boucle de Suzee commence en ville : elle y vend sa force de travail contre de la monnaie, qui lui permet d'acquérir des marchandises qu'elle amène et met en circulation dans le désert.

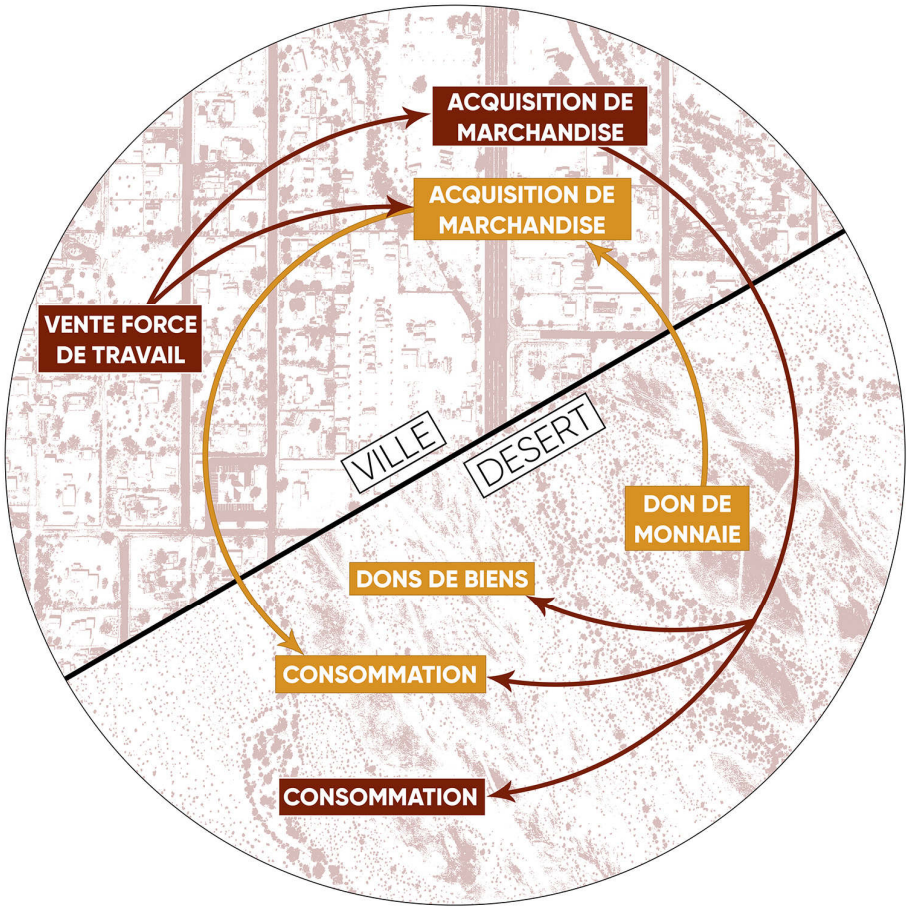


Figure 20. *Les cercles de consommation de Suzee (rouge) et David (jaune).*

Le fait que la boucle de Suzee se démultiplie au profit notamment de David – qu'il s'agisse d'achat direct de marchandises en ville ou de dons de consommables dans le désert – indique que c'est bien la vente de la force de travail de Suzee qui est à l'origine des dons que David reçoit. Plus encore, si nous savons que le désert de La Posa est un espace construit socialement par des réfractaires qui rejettent le travail et la consommation de marchandises (et donc l'argent et les problèmes qu'il peut induire), les boucles de Suzee et David, en passant de ville à désert et de désert à ville, montrent que plus que de produire un espace *sans argent et sans travail*, les réfractaires produisent un espace qui *rejette l'argent et le travail à ses marges*, à savoir vers la ville de Quartzsite. Ainsi, la réalité du rapport social de production du don, intriqué dans le marchand, est totalement invisibilisée, et cette invisibilisation permet la reproduction des dominations de la division sexuelle du travail. Ce n'est pas la seule marque que l'économie marchande imprime sur la structure de l'échange de dons. En effet, les positions différenciées des individus dans les échanges de dons (acquéreur ou fournisseurs de biens ou de monnaie) trouvent, au moins en partie, leurs origines dans les positions différenciées des individus dans l'appareil productif marchand : Harvey ou Dean touchent des retraites plus que

confortables et font entrer de la monnaie dans le désert ; Suzee a, par sa pension de retraite, une base de revenu qui lui permet d'avoir une voiture, ce qui lui donne la possibilité de vendre sa force de travail afin de faire entrer des marchandises dans le désert ; et, enfin, une personne très pauvre comme David acquiert les dons matériels et la monnaie.

Pour conclure, nous avons déjà compris que le désert est un espace de résistance symbolique au déclassement que Suzee a subi, mais cet espace est plus : en permettant d'éviter de vivre dans un espace urbain et de subir le poids économique de l'habitat, en permettant de d'adoucir la dépendance à la consommation de marchandises par une coopération avec une structure d'échange de dons, et en faisant cohabiter des habitants de classes sociales différentes, le désert de La Posa se révèle être un véritable espace de résistance matérielle et symbolique à la pauvreté, même s'il n'est pas dénué de reproductions de certaines logiques de domination.

Conclusion générale

Version de diffusion. Version complète disponible à la BU de Nanterre.

UNE CRITIQUE PRATIQUE DE L'ESPACE MARCHAND

Cette thèse a étudié l'articulation entre l'économie des biens symboliques du désert de La Posa et l'économie marchande de la ville de Quartzsite à travers la mise en relation de ces deux espaces où ont cours ces deux formes d'échanges par les pratiques de la vie quotidienne des réfractaires.

Nous sommes tout d'abord entrés dans l'espace du désert par ses habitants saisonniers : les réfractaires. Ceux-ci ont tous formulé en entretien de sévères critiques vis-à-vis du travail, et plus particulièrement du temps passé au travail durant leur vie. Tous les réfractaires, quelle que soit leur classe sociale d'origine, ont décidé de quitter prématurément le travail, bien avant l'âge légal de départ à la retraite ou l'âge de départ moyen des Américains, et ils ont la particularité d'avoir lié l'arrêt du travail à l'abandon de la sédentarité. En effet, les réfractaires portent une critique transclasse de la spatialité du vieillissement : alors que les plus riches refusent les *senior communities* ou les maisons de retraite, les plus pauvres se retrouvent dans l'impossibilité de se maintenir dans leur espace de vie. Cette critique du travail émerge après des bifurcations biographiques (départ des enfants du foyer, accident ou maladie, ou plus simplement la possibilité d'un départ anticipé à la retraite), et les réfractaires partagent des dispositions qui font que l'habitat mobile se présente comme une solution désirable permettant d'arrêter de travailler et d'abandonner la sédentarité.

Le premier chapitre participe donc à diversifier l'image que les recherches en sciences sociales ont des *snowbirds* aux États-Unis. Si ceux-ci sont généralement perçus comme des retraités relativement aisés qui viennent profiter de leur retraite sous le soleil de la *Sun Belt* à bord de leur camping-car, l'étude du désert de La Posa a montré que la population de *snowbirds* peut être bien plus diversifiée, et que des parcours de vies variés peuvent amener des personnes d'origines très différentes à décider de vivre dans le désert.

Dans le deuxième chapitre, nous nous sommes penchés sur le désert lui-même. Nous avons vu que la relation entre l'occupation du désert de La Posa par les habitants hivernaux et la ville de Quartzsite est tout sauf le fruit d'une relation fortuite. Le désert de La Posa fait partie de l'espace urbain de Quartzsite, et celui-ci se dilate et se contracte au fur et à mesure des saisons, selon le rythme de l'occupation des *snowbirds*. En effet, la ville de Quartzsite voit depuis au moins 1950 sa population exploser chaque hiver avec l'arrivée des habitants mobiles, au point que tout le monde la désigne comme « La Mecque des camping-cars » (« *The RV Mecca* ») et que s'y tienne le fameux « *RV Show* », salon dédié à la vie en camping-car, qui

attire des visiteurs de tous les États-Unis. L'invasion du désert tout autour de la ville existe donc depuis longtemps et le *Bureau of Land Management* a légiféré et encadré cette pratique de nombreuses années après son apparition, en autorisant les camping-cars à s'installer dans certaines zones du désert pour une somme dérisoire (180 $ pour sept mois). La ville de Quartzsite a donc à sa disposition une infrastructure d'accueil des habitants mobiles qui ne répond pas à la logique de la marchandisation de l'espace comme le sont les *RV parks*, et cette situation est maintenue par le statut administratif particulier du désert de La Posa qui provoque des conflits entre différentes strates de l'État, le ministère de l'Intérieur reprochant au BLM de Yuma de faire de la concurrence déloyale au « marché ». Mais pour les réfractaires qui ont fui des espaces payants, cet espace urbain non marchand qu'ils peuvent occuper presque gratuitement est une brèche dans laquelle ils s'engouffrent et qu'ils s'approprient.

Nous nous sommes ensuite penchés sur le rôle de l'espace dans la socialisation des habitants du désert en nous intéressant particulièrement à la question de l'intégration des nouveaux arrivants. En effet, les primoarrivants se socialisent *à* l'espace (le reconnaître, l'identifier et le catégoriser) et se socialisent *par* l'espace (c'est un canal de socialisation aux échanges de dons et au rejet de la rationalité marchande). Nous avons vu que tous les réfractaires relatent en entretien avoir reçu un *don initial d'espace*, c'est-à-dire que leur première interaction avec un habitant du désert a consisté en recevoir un don relatif à l'habitat ou à l'espace. Ce don initial enclenche la socialisation et engage le nouvel arrivant à adhérer aux pratiques collectives du désert. En adhérant à ces pratiques et à ces représentations de l'espace, les nouveaux arrivants transforment ce qui était jusque là une critique en acte (le départ sur la route faisant suite à l'arrêt du travail) en une critique pratique socialisée et ainsi, l'appropriation de l'espace du désert l'hiver alimente à son tour la critique des espaces de l'été ou des anciens espaces qui ont été fuis.

En nous attachant à étudier leur espace de vie, nous avons pu comprendre que les réfractaires sont des *snowbirds* d'un genre tout à fait particulier, car ils s'approprient une brèche et y produisent un espace de vie qui se veut être contre la rationalisation marchande de l'espace et, en d'autres termes, contre les *RV parks*, qui représentent la forme urbaine qui leur est destinée en tant qu'habitants de camping-cars. Il peut paraître contradictoire qu'un espace désertique habité de caravanes fasse figure d'exception dans ce pays qui s'est largement construit autour de la conquête de grands espaces, et particulièrement à l'Ouest[1]. Mais cette mythologie est mise à mal par l'organisation matérielle de la société : par sa marchandisation,

[1] C. Maumi, *Usonia, ou, Le mythe de la ville-nature américaine*, *op. cit.*

le capitalisme fait de l'espace une denrée rare. Ainsi, là où les *snowbirds* ne contredisent pas cette marchandisation de l'espace (et la rationalisation qui va avec) en occupant des *RV parks* et des *senior communities* de la Floride à la Californie, les réfractaires s'y opposent et s'approprient un espace qui échappe à cette logique.

Nous avons ensuite étudié dans le chapitre 3 la relation dialectique entre échanges de dons et appropriation de l'espace. En effet, après avoir vu que l'espace du désert de La Posa, en tant que brèche non-marchande, permet la réalisation d'une structure de l'échange de dons, nous avons constaté que ces échanges produisent à leur tour de la spatialité. Nous avons étudié cette question à travers le cas du karaoké de Donnie et Patty, rituel hebdomadaire durant lequel tous les habitants du quartier se réunissent et se perçoivent comme groupe. Alors que tous les échanges y fonctionnent sous la forme de dons sans qu'aucun des participants le perçoive comme tel (les échanges sont perçus comme des séquences désarticulées de *don/don/don* et jamais comme des séquences organisées de *donner/recevoir/rendre*[2]), ce rituel s'avère avoir le rôle d'espace de production et de médiation de la norme de l'échange de dons.

L'attente collective relative à cette forme de l'échange dépasse largement le cadre temporel et spatial de ce rituel. Premièrement, par le travail individuel d'appropriation de l'espace de Donnie, c'est tout le groupe qui se construit une identité localisée dans l'espace, généralement en opposition aux autres groupes d'habitants du désert réunis par exemple autour du *Bible Study Camp* ou de la *Hippie Mafia*. Deuxièmement, la norme qui transite durant le rituel du karaoké solidifie le groupe autour de l'échange de dons, et l'étude d'un cas de déviance a montré que ceux qui ne répondent pas à l'attente collective peuvent se voir renvoyés de l'espace du désert. On comprend donc que le groupe se régule en s'appropriant son propre espace différencié des autres groupes du désert, en produisant ses propres normes, et en produisant ses propres systèmes d'ouverture et de fermeture.

Sous l'angle des études urbaines, on peut comprendre que les réfractaires reproduisent de fait le cloisonnement socio-spatial[3] qu'ils critiquent en refusant les *senior communities* que l'industrie de la retraite leur promet : ils produisent un espace urbain enclavé, relativement autonome, où l'État est peu présent, et qui fonctionne avec des règles propres. De la même manière, il n'y a dans cet espace que des personnes âgées qui disent vivre mieux et se sentir en meilleure santé qu'elles ne le seraient ailleurs grâce à leur vie quotidienne bien remplie

[2] P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 45.

[3] L. Wacquant, « La fabrique du cloisonnement urbain au 21e siècle », art cit.

d'activités (golf, balades en ATV, recherche d'or, randonnée…), et l'espace s'organise et se polarise autour d'identités et de pratiques culturelles (*Karaoke Camp*, *Bible Study Camp*, *Hippie Mafia* et *Magic Circle*)… au même titre que les espaces fragmentés de la ville américaine dédiés aux retraités. La véritable différence avec un autre espace de la ville américaine, qui se tourne toujours plus vers la fragmentation et la ségrégation, tient probablement dans le fait que le désert soit un espace transclasse, dans lequel cohabitent volontairement et positivement des personnes de rangs sociaux éloignés. Ceci tient au fait que les réfractaires ne se définissent pas par un rang social, mais par une critique en acte du travail, et que cette critique en acte les amène à se réunir dans un espace particulier.

La première partie de la thèse a donc montré que les réfractaires partagent des dispositions qui les amènent à transformer leur rapport à la sédentarité, et que le désert de La Posa est une brèche qu'ils peuvent s'approprier. C'est uniquement parce qu'ils trouvent la possibilité de se réunir et de produire collectivement un espace que les réfractaires peuvent donner un résultat concret à leur rejet du travail d'abord, et à leur acte d'évasion ensuite. Ils passent donc ainsi « l'épreuve de l'espace »[4], comme disait H. Lefebvre : les critiques atomisées seraient vouées à rester à l'état d'idées si elles ne se concrétisaient pas en se réunissant dans le désert. La Posa ressemble effectivement à un cas pratique d'utopie lefebvrienne[5]. Il ne s'agit pas d'une utopie à la Thomas More, c'est-à-dire un espace hors de l'espace et hors du temps à l'organisation sociale idéale, mais plutôt une critique de l'espace tel qu'il est produit par la société dans laquelle vivent les réfractaires. Ceux-ci nous montrent de manière saillante que le capitalisme produit le potentiel utopique de son propre renversement en générant des dispositions particulières chez des agents prêts à se libérer de la quotidienneté rythmée par le capitalisme[6], et c'est par l'espace qu'ils arrivent à concrétiser leurs actes.

Mais la force de cette utopie est aussi sa limite : les réfractaires sont enchaînés à l'espace, d'abord parce qu'ils sont bien obligés de s'installer aux abords d'une ville pour pouvoir vivre, et ensuite parce qu'ils savent tous qu'ils devront tôt ou tard retourner à la sédentarité. En effet, tous les réfractaires qui ont encore des attaches stables dans un autre espace de vie (qu'il s'agisse d'une maison, d'un terrain, d'une famille…) savent que lorsque leur santé ne leur permettra plus de faire les trajets, ils resteront définitivement dans l'espace

[4] Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, 4. éd., Paris, Éd. Anthropos, 2000, p. 478.

[5] Grégory Busquet, « L'espace politique chez Henri Lefebvre: l'idéologie et l'utopie », *justice spatiale-spatial justice*, 2012, vol. 5.

[6] Henri Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne I. Introduction*, Paris, L'Arche, 1958, 267 p.

de l'été : « *You know you're gonna stay where your children and your doctor are.* »[7], disait Joe en entretien. Ce point met en évidence une limite de mon ethnographie, durant laquelle je n'ai exploré que La Posa : il aurait été utile d'observer les réfractaires dans leurs lieux de vie de l'été, pas tant pour y observer la vie quotidienne qu'ils y mènent (leurs récits ont suffi à comprendre les enjeux qu'ils traversaient vis-à-vis de leurs autres espaces de vie), mais pour pouvoir saisir les liens de solidarité et les échanges économiques dans le lieu où ils finiront leurs jours.

POUR UNE SOCIOLOGIE MATERIALISTE DU DON

En partant des questions *d'où proviennent les dons*, et *comment s'échangent les marchandises devenues dons une fois amenées dans le désert*, la deuxième partie, entièrement dédiée à l'ethnocomptabilité réalisée avec David et Suzee, a mis en lumière les relations spatiales entre deux espaces aux logiques économiques que, de prime abord, tout oppose, à savoir les échanges de dons dans le désert et l'économie marchande en ville. L'ethnocomptabilité a permis d'étudier en finesse la relation que les habitants du désert continuent d'entretenir, bon gré mal gré, avec l'économie marchande.

Nous nous sommes tout d'abord penchés sur le cas de David, qui se désigne comme un clochard « pas comme les autres » du fait d'habiter dans le désert de La Posa, et non dans un centre urbain. Cette manière de se qualifier est très importante, car elle traduit la capacité de David à s'appuyer sur différents espaces aux logiques économiques différenciées pour augmenter son confort de vie. Si les dons dans le désert lui permettent de tempérer sa dépendance à l'économie marchande (l'inventaire a montré à quel point il dépend des dons dans le désert), et l'autorisent à continuer à consommer des marchandises et à profiter de ce que propose la ville, ce qui lui serait normalement refusé s'il était un clochard « comme les autres ». En effet, les dons de monnaie qu'il reçoit dans le désert de la part d'habitants plus fortunés que lui qui sont disposés à mettre en circulation de la monnaie, les dons de biens qu'il reçoit de ses amis et voisins, ainsi que la coopération économique avec Suzee *via* ses *food stamps*, lui permettent de composer avec l'économie marchande, de faire des choix et des arbitrages, ce qui ne serait pas possible s'il dépendait complètement de la mendicité en vivant sur les trottoirs d'un centre urbain. Ainsi, plus que de simplement augmenter son niveau de vie, les dons lui

[7] « Tu sais que tu finiras par rester là où sont tes enfants et ton médecin. »

permettent de composer avec les deux espaces et d'adoucir sa dépendance à l'économie marchande.

Cependant, l'ethnocomptabilité réalisée avec Suzee a mis en évidence la dépendance directe des dons du désert à l'économie marchande de la ville. Les biens qui sont échangés comme dons dans le désert de La Posa ont tous été marchandises avant cela, et sont acquis comme tels en ville, ce qui implique argent et travail. Nous avons donc vu que non seulement Suzee passe un temps conséquent à vendre sa force de travail en ville pour pouvoir donner dans le désert, mais qu'elle passe aussi un temps important à se déplacer en divers endroits pour pouvoir acquérir ces marchandises qui seront faites dons. Pour Suzee, s'aliéner son temps et son énergie dans du travail salarié répond en fait à une volonté de résister symboliquement à son déclassement : ce n'est pas au prétexte qu'elle a perdu sa maison et qu'elle vit aujourd'hui dans une cabane dans le désert qu'elle devrait accepter de cesser de faire ce qu'elle a toujours fait dans sa vie, à savoir s'occuper des autres et recevoir chez soi.

Si la première partie de la thèse avait déjà éclairci de nombreux points concernant la circulation et la consommation des dons, l'ethnocomptabilité nous a permis de prendre de front la question de leur production : d'où viennent-ils, et qu'est ce que cela coûte, en termes d'argent, de temps et d'énergie, d'amener des dons dans le désert ? Cet exercice a mis en évidence un aspect que M. Mauss a laissé de côté dans son essai, alors même qu'il disait vouloir étudier des phénomènes « totaux »[8] qui concernent tous les aspects d'une société donnée[9]. Les résultats concernant la production des dons pour des sociétés « archaïques » et étrangères au capitalisme que M. Mauss a étudiées auraient certainement été très différents des nôtres, mais dans notre cas, nous avons vu que ce qu'on peut appeler *la sphère de production des dons* correspond à *la sphère de la consommation des marchandises* : les dons sont tout simplement des marchandises qui « tombent dans la consommation »[10], comme dirait K. Marx. Les deux auteurs socialistes sont en effet à rapprocher, car, bien que M. Mauss se soit tenu relativement éloigné des travaux de K. Marx qui n'avaient pas encore eu en France la popularité qu'ils ont

[8] « Ce sont des « touts », des systèmes sociaux entiers dont nous avons essayé de décrire le fonctionnement. » M. Mauss, « Essai sur le don », art cit, p. 275.

[9] *Ibid.*, p. 276.

[10] Karl Marx, *Le capital : critique de l'économie politique, livre 1*, Nouvelle., Paris, les Éditions sociales, 2016, p. 148.

eue ensuite[11], l'un et l'autre se sont intéressés à deux facettes distinctes, mais complémentaires, des échanges économiques. K. Marx, qui a dédié la plus grande partie de son œuvre à l'étude de la production des marchandises, considérait qu'une fois parties dans la consommation, celles-ci n'avaient plus de valeur dès lors qu'elles ne participaient plus à la circulation du capital[12]. Mais M. Mauss, quant à lui, en étudiant la dimension symbolique des échanges économiques, a fait une proposition théorique très forte consistant à dire que les objets continuent d'avoir une vie dans cette « sphère de la consommation », au-delà de leur seule production, et que le travail de production n'est pas la seule occasion – d'aliénation – comme l'a plutôt souligné K. Marx – mais que cette occasion existe à chaque fois qu'un objet change de main.

> « *But one could also treat Mauss' approach to alienation as providing a useful corrective to some of the more common blind spots of Marxian anthropology. By seeing alienation as something that can happen every time an object changes hands, for example, Mauss reminds us that just as socialization does not end at age twelve or eighteen, the creation of objects does not end on the factory floor – things are continually being maintained, altered, and above all, vested in new meanings, even as they are often repeatedly detached and alienated again.* »[13]

---

[11] « *Marx's work was not, in fact, all that well known in France in the early part of the century. Most of it had not been translated; there were no French Marxist theorists in this period; even socialist militants were more likely to be familiar with the ideas of Saint Simon, Fourier, Proudhon, or even Robert Owen. When "Marxist theory" was invoked, it was usually assumed to consist of some kind of simplistic, mechanical determinism. Mauss knew better than that; he was familiar with the subtlety of Capital; but he was probably not aware that he was addressing many of the same questions as Marx did in his early writings.* »
« Les travaux de Marx n'étaient, en réalité, pas si connus en France au début du siècle. La plupart n'avaient pas été traduits ; il n'y avait pas de théoriciens marxistes à cette époque ; même les militants socialistes avaient plus de chance d'être familiers d'auteurs comme Saint Simon, Fourier, Proudhon ou même Robert Owen. Quand la « théorie marxiste » était évoquée, c'était généralement compris comme une sorte de déterminisme mécanique et simpliste. Mauss était plus au fait que ça ; il avait connaissance des subtilités du Capital ; mais il ne réalisait probablement pas que beaucoup de questions qu'il posait étaient les mêmes que celles de Marx dans ses premiers écrits. » D. Graeber, *Toward an anthropological theory of value*, *op. cit.*, p. 158.
Cela même alors que, comme le souligne D. Graeber, M. Mauss pouvait poser, en ses propres termes, des questions parfaitement identiques à celles de K. Marx : « Même on peut dire que toute une partie du droit, droit des industriels et des commerçants, est, en ce temps, en conflit avec la morale. Les préjugés économiques du pauple, ceux des producteurs, proviennent de leur volonté ferme de suivre la chose qu'ils ont produite et de la sensation aiguë que leur travail est revendu sans qu'ils prennent part au profit. » M. Mauss, « Essai sur le don », art cit, p. 260.

[12] K. Marx, *Le capital I*, *op. cit.*, p. 576 ; Karl Marx et Friedrich Engels, « Le Capital, Livre 2 » dans *Économie. 2*, Paris, Gallimard, 1963, p. 534.

[13] « Mais on pourrait aussi traiter l'approche de Mauss de la question de l'aliénation en la jugeant comme une correction utile de quelques angles morts de l'anthropologie marxiste. En considérant l'aliénation comme quelque chose qui peut arriver à chaque fois qu'un objet change de mains, par exemple, Mauss nous rappelle que, tout comme la socialisation ne s'arrête pas à douze ou dix-huit ans, la création d'objets ne s'arrête pas à l'usine – les choses sont continuellement maintenues, transformées, et par-dessus tout, investi de nouvelles significations, même si elles sont souvent, de manière répétée, détachées et aliénées à nouveau. » D. Graeber, *Toward an anthropological theory of value*, *op. cit.*, p. 163.

Considérant ceci, il semble alors vain de vouloir opposer le couple « valeur d'usage/valeur d'échange » à une « valeur de lien » qui serait propre aux « économies de dons »[1] et étrangère à l'économie marchande. C'est en effet un parti-pris dominant dans la sociologie française du don, représenté notamment par « les champions de l'esprit du don »[2] de la *Revue du M.A.U.S.S.*[3]. En soutenant cette opposition, les chercheurs considèrent que *le* don est avant tout « du lien »[4] et ceci les amène, dans leurs études, à délaisser eux aussi la question de la production matérielle des dons. Mais même lorsqu'ils lui reconnaissent cette qualité matérielle, la dimension matérielle de la production est assujettie à la dimension symbolique de l'échange[5]. L'ethnocomptabilité avec David et Suzee a montré que la production et la consommation sont intimement liées, et cette thèse est une invitation à la réouverture de chantiers et à la reconsidération de parti-pris théorique sous le jour de cette question : est-il nécessaire, concernant les dons, de vouloir distinguer à tout prix le matériel du symbolique ?

En opposant les concepts de valeur d'échange et de valeur de lien, ces recherches suggèrent, peut-être malgré elles, une autre hypothèse importante qui, au vu de nos résultats, amène à discussion : la marchandise ne serait qu'un bien de possession, et ne pourrait être un lien. Mais dans un monde fait d'échanges globalisés, plus encore aujourd'hui qu'au temps de K. Marx ou même de M. Mauss, c'est justement la marchandise qui met en lien des producteurs et des consommateurs de tous les continents, même si elle n'est donnée à voir que sous sa forme finie de marchandise. C'est précisément ce que traduit le concept marxiste de « fétichisme de la marchandise »[6]. Par ce terme, K. Marx souhaite mettre en évidence que la marchandise a la

---

[1] « (…) cette circulation très particulière impulsée par le don, (…) dans laquelle les biens ne valent pas par leur utilité (valeur d'usage) ou par leur prix (valeur d'échange), mais parce qu'ils créent ou alimentent la relation interpersonnelle (valeur de lien). » Alain Caillé, *Don, intérêt et désintéressement: Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, 2e éd., Paris, Editions La Découverte/Mauss, 1994, p. 37.

[2] Alain Caillé et al., « Présentation. Consommer, donner, s'adonner. Les ressorts de la consommation », *Revue du MAUSS*, 2014, vol. 44, no 2, p. 6.

[3] « M.A.U.S.S. » étant l'acronyme de « Mouvement Anti-Utilitariste dans les Sciences Sociales ».

[4] J. Godbout et A. Caillé, *L'esprit du don*, *op. cit.*, p. 14. : « Le don sert avant tout à nouer des relations. » ; Alain Caillé, *Don, intérêt et désintéressement: Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, 2e éd., Paris, Editions La Découverte/Mauss, 1994, p. 247 : « Qualifions de don toute prestation de bien ou de service effectuée, sans garantie de retour, en vue de créer, nourrir ou recréer le lien social entre les personnes ».

[5] « Chez Mauss, le penseur du potlach ou de la kula, les identités individuelles et collectives se jouent d'abord sur le registre symbolique : les biens matériels donnés, reçus et rendus sont le support matériel de l'expression par un sujet d'un désir de reconnaissance (…). Là où Marx pense uniquement en clef d'avoir – ou de l'être pour avoir –, Mauss pense d'abord en clef d'être – ou encore si l'on veut, de l'avoir pour l'être (…). » Alain Caillé et Sylvain Dzimira, « De Marx à Mauss, sans passer par de Maistre ni Maurras », *Revue du MAUSS*, 2009, vol. 34, no 2, p. 85.

[6] K. Marx, *Le capital I*, *op. cit.*, p. 73-84.

faculté de masquer la réalité sociale de sa propre production : une marchandise *est* un rapport social de production qui se donne à voir sous la forme, et uniquement sous cette forme, d'un objet. Les résultats de cette thèse indiquent que les dons ont eux aussi un caractère fétiche : tout comme les marchandises, les dons sont des objets qui se donnent à voir sous la forme d'objets, et ne donnent pas à voir la vérité du rapport social nécessaire à leur production. Lorsque Suzee donne une boîte de conserve de haricots à David, le don se présente sous la forme de boîte de conserve, et aucunement sous la forme de travail abstrait (à savoir un travail qui se mesure en équivalent argent[1], qu'il soit baby-sitting ou réalisation de poupées en laine…), de trajets en voiture, de courses, d'opérations d'arbitrages... bref, sous la forme de rapports sociaux. C'est, me semble-t-il, parce que le caractère fétiche du don n'est pas dépassé par les réfractaires du désert qu'ils continuent à produire ou maintenir des rapports de domination et d'aliénation parmi eux. En effet, partir vivre sur la route dans le but d'échapper à un travail étouffant ne suffit pas, nous l'avons bien vu, à renverser la table : la socialisation fonctionne en sédimentation, et sous la nouvelle socialisation reste le substrat de toute une vie passée[2].

Pour aller plus loin concernant cette question, dans notre cas d'étude, l'espace semble être l'outil principal de la fétichisation des dons. En effet, plus que de produire un espace véritablement non marchand, les réfractaires du désert produisent un espace qui génère ses propres marges vers lesquelles il rejette collectivement (et donc inconsciemment à l'échelle individuelle) ce qu'il ne veut directement contenir. Lorsque Jody ou Suzee travaillent dans la ville de Quartzsite comme vendeuse de pièces automobiles ou comme baby-sitter, elles réalisent un travail abstrait qui reste totalement invisible dans l'espace du désert de La Posa. Nous avons vu à quel point il est difficile pour les réfractaires de se donner de l'argent dans le désert, et comment ils doivent passer par des dispositifs de neutralisation comme les cannettes à recycler ou les réparations sur les voitures. En refusant (à l'échelle collective) de traiter cette question de la place de la monnaie dans des échanges de dons, les réfractaires rejettent cette question aux marges de l'espace qu'ils se sont approprié, c'est à dire vers la ville de Quartzsite. Dans ce sens, le désert de La Posa est bien, selon l'expression de Marx et Engels dans le *Manifeste Communiste*, un « îlot »[3] au milieu de *l'océan glacial du calcul égoïste*. Mais certains vont à la pêche.

---

[1] *Ibid.*, p. 48.

[2] Bernard Lahire utilise par exemple la métaphore du « stock » de socialisations ou de « structure feuilletée des patrimoines de dispositions ». Respectivement B. Lahire, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, *op. cit.*, p. 60-62 ; B. Lahire, *Dans les plis singuliers du social*, *op. cit.*, p. 135.

[3] P. Bourdieu, *Anthropologie économique*, *op. cit.*, p. 48, 80.

Cette considération sur le caractère fétiche du don nous paraît essentielle, car les auteurs que nous discutons maintenant – de M. Mauss à la Revue du M.A.U.S.S. – se servent de leurs résultats sur « le » don pour promouvoir des critiques politiques envers le capitalisme ou le néolibéralisme[1]. Il me semble que le don n'a pas de valeur morale intrinsèque plus ou moins bonne que l'échange marchand, et rien ne dit qu'il soit plus souhaitable que les gens se donnent plutôt qu'ils se vendent. La question politique relève plutôt, selon moi, de savoir s'ils s'entraident ou s'ils s'exploitent[2]. L'exploitation est en effet, comme l'a bien démontré K. Marx, inhérente à la marchandise : à partir du moment où la marchandise est l'incarnation de valeur d'un travail abstrait servant à mettre en valeur le capital d'une classe possédante, il n'y a pas de production ou de vente de marchandise qui puisse être « juste », « équitable » ou « éthique ». Cependant, le don ne résout pas de lui-même cette question de l'entraide et de l'exploitation.

NOUVELLES ENQUETES

Ce travail de thèse s'achève à l'arrivée d'une nouvelle proposition d'enquête. Une grande fondation française de lutte contre l'habitat indigne se cherche de nouveaux arguments contre les méfaits de la rénovation urbaine imposée à des habitants pauvres issus de l'immigration nord-africaine de la grande banlieue parisienne. Le commanditaire de l'enquête espère pouvoir démontrer que la mobilité imposée par un relogement aveugle aux solidarités locales ne détruit pas que des liens affectifs : il détruit des liens économiques d'entraide et d'assistance, souvent issus de plusieurs dizaines d'années de tissages de liens locaux. Dans un monde qui ne comprend que les chiffres, la rationalisation comptable est une arme, et l'ethnocomptabilité semble être la seule méthode capable de décrire des échanges où la dépendance à l'économie marchande se confond avec l'entraide collective et la mise en circulation de dons au jour le jour, à l'échelle d'un quartier tout entier. Certains pourraient s'inquiéter d'un risque de récupération des résultats de cet exercice de rationalisation comptable

[1] Si M. Mauss se sert de ses conclusions dans l'essai sur le don pour promouvoir des réformes socialistes, les auteurs de la Revue du M.A.U.S.S. critiquent le capitalisme dans sa dimension néolibérale. M. Mauss, « Essai sur le don », art cit, p. 258-279 ; A. Caillé, *Anthropologie du don, le tiers paradigme*, *op. cit.*, p. 62, 123 ; A. Caillé et S. Dzimira, « De Marx à Mauss, sans passer par de Maistre ni Maurras », art cit, p. 70-71 ; Alain Caillé, « Préface » dans *La démocratie aux marges*, traduit par Philippe Chanial, Lormont, le Bord de l'eau, 2013, p. 13 ; Alain Caillé, « Hommage à David Graeber », *Revue du MAUSS*, 2020, n°56, nº 2, p. 21.

[2] Pierre Kropotkine, *L'entraide: un facteur de l'évolution*, Montréal, Éditions Écosociété, 2001.

des échanges de dons : si un pauvre vit de tant de centaines d'euros par mois grâce à l'entraide du quartier, de quel droit toucherait-il des aides de l'État qui ne viennent que s'ajouter à ce qu'il gagne déjà en dons ? C'est en effet la principale ambiguïté de l'ethnocomptabilité. En montrant que les pauvres vivent aussi de petits boulots au noir, de services rémunérés qui ne se présentent pas – subjectivement – comme du travail, de dons, d'entraide et de solidarité, l'ethnocomptabilité peut apporter de l'eau au moulin de ceux qui préféreraient voir l'Etat donner moins d'argent aux pauvres au prétexte qu'ils n'en auraient pas besoin.

Pour autant, l'ethnocomptabilité montre aussi que les pauvres ne sont pas ces ogres dévoreurs d'allocations publiques que des discours politiques moralisateurs et incriminants produisent depuis des siècles[1] : la pension d'invalidité de Suzee lui sert à se payer une voiture et de l'essence pour le bien de ses amis, et David a bien de la peine à dépenser l'intégralité de ses *food stamps*. Ces personnes pauvres font des choix et refusent d'accumuler systématiquement tout ce qu'ils peuvent accumuler, et ce pour une question de morale, tout simplement parce qu'ils n'aiment pas jeter. Ils ont aussi des goûts : David, tout alcoolique qu'il soit, n'aime pas le champagne, et il ne s'inventera pas un goût de circonstance à l'occasion d'une belle bouteille. Et, enfin, s'ils s'entraident, ce n'est pas parce qu'ils sont pauvres, mais plutôt, comme c'est le cas pour Suzee, par souci de représentation de soi, d'identité, et peut-être même par distinction. Cela peut passer pour un lieu commun de dire tout ceci en conclusion d'une thèse de sciences sociales, mais il me semble important maintenant de multiplier les enquêtes d'ethnocomptabilité afin de documenter toujours plus de rationalités économiques de personnes pauvres afin de les verser au débat politique, si tant est qu'il y ait débat sur ce plan.

Plus encore, dans un champ de la recherche en sciences sociales qui a beaucoup l'habitude d'étudier ce que le capitalisme rejette en ses bords (peut-être parce que les pauvres sont plus facilement accessibles), l'ethnocomptabilité pourrait aussi servir à mettre en lumière ce que cette organisation de la société promeut : il me semble souhaitable d'explorer la rationalité économique, à l'échelle de la vie quotidienne, de personnes riches qui vivent de l'exploitation de la force de travail d'autrui. Une critique plus complète du capitalisme nécessite de comprendre ce qu'est l'utopie capitaliste vue de l'intérieur, en s'intéressant, en ethnocomptable, à la rationalité économique d'un *Loup de Wall Street*.

[1] Bernard Lahire, *Pour la sociologie: et pour en finir avec une prétendue « culture de l'excuse »*, Paris, La Découverte, 2016, p. 22, 68 ; Denis Colombi, *Où va l'argent des pauvres: fantasmes politiques, réalités sociologiques*, Paris, Payot, 2020, p. 27-80 ; M. Desmond, *Evicted*, *op. cit.*, p. 378 ; Jean-François Laé et Numa Murard, *L'argent des pauvres: la vie quotidienne en cité de transit*, Paris, Editions du Seuil, 1985, 209 p.

EPILOGUE

23 décembre 2018

Pour ce dernier voyage de terrain, je suis venu avec mon amie, Giulia. Elle était enthousiaste à l'idée de découvrir ces personnes qui me fascinent depuis quelques années. Mais la rencontre avec les Etats-Unis a été plus difficile que prévu. Elle qui n'avait pas eu peur de se balader en Colombie pour rencontrer des mères qui cherchaient le corps de leurs enfants disparus aux mains de paramilitaires, est impressionnée de voir autant de pauvreté dans le pays le plus riche du monde. Elle le sait bien, pourtant, que pour faire des riches il faut des pauvres. Mais c'est plus difficile de s'y faire quand on le voit. Mais plus que tout, elle a compris pourquoi je me suis autant attaché à Gary, Jody, Suzee ou encore David.

Surtout David, chez qui nous sommes maintenant. C'est la fin de notre séjour à Quartzsite, et nous faisons la tournée des adieux. David en dernier, bien sûr. Nous sommes installés devant sa tente, à Scaddan Wash, cette zone d'habitation temporaire du BLM, à l'Est de Quartzsite, où il se réfugie quand il considère qu'il y a trop de « *drama* » du côté de La Posa. Il est assis par terre, à l'entrée de sa tente, moi sur un transat déplié, et Giulia sur une chaise en plastique. Je suis étonné, après avoir passé toutes ces journées avec lui assis à l'ombre de son bel arbre l'année passée, de voir sa tente plantée au milieu de rien, en plein cagnard. Je me moque de lui. « *Well, I don't mind the Sun… What really bother me is the sand !* »[1], me répond-il.

Nous parlons du travail de thèse de Giulia qui touche à sa fin. Elle l'a déjà déposée et elle soutiendra dès notre retour en France. « *So, what are you gonna do once you're a doctor ?* »[2], lui demande David.

« *– I don't know… I still have to teach at the university until the end of the year. And then… I don't know…*

– Well… Get yourself a bike ! »[3]

[1] « Ben, le soleil ne me dérange pas… Ce qui me gonfle vraiment c'est le sable ! »

[2] « Alors, qu'est ce que tu vas faire une fois que tu seras docteure ? »

[3] « – Je sais pas… Je dois encore enseigner à l'université jusqu'à la fin de l'année. Et après… Je sais pas… – Ben… trouve toi un vélo ! »

In loving memory

Donnie M.
1949-2019

Paul H.
1944-2018



« *Living the life* »

BIBLIOGRAPHIE

ADAM Matthieu (ed.), *Le capital dans la cité: une encyclopédie critique de la ville*, Paris, Amsterdam, 2020, 457 p.

ADLER Nancy E. et OSTROVE Joan M., « Socioeconomic Status and Health: What We Know and What We Don't », *Annals of the New York Academy of Sciences*, décembre 1999, vol. 896, nº 1, p. 3-15.

AGEE James et EVANS Walker, *Louons maintenant les grands hommes*, Paris, Plon, 1972.

ANDERSON Nels, SCHWARTZ Olivier et SINGLY François de, *Le Hobo: sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2011.

AOUICI Sabrina, CARILLON Séverine et METTE Corinne, « Choisir l'age de sa retraite : un arbitrage lié aux contextes économiques et professionnels », *Retraite et société*, 2008, vol. 2, nº 54, p. 190-209.

AOUICI Sabrina et PEYRACHE Malorie, « Le sentiment de solitude dans la vieillesse: Une analyse des effets de la précarité sociale et économique », *Retraite et société*, 2019, vol. 82, nº 2, p. 15-35.

ATHANE François, *Pour une histoire naturelle du don*, Paris, Presses universitaires de France (coll. « Pratiques théoriques »), 2011, 332 p.

AUGER Fanny, CARADEC Vincent et PETITE Ségolène, « Anticiper le grand âge ? Comment les jeunes retraités baby-boomers « adaptent » leur logement », *Retraite et société*, 2017, vol. 78, nº 3, p. 15-43.

BACIOCCHI Stéphane et COTTEREAU Alain, « Observer l'inobservable dans un budget de famille ouvrière. L'expérimentation de Frédéric Le Play auprès de Francisca à Vienne (Autriche), mai-juin 1853. » dans *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*, Paris, La Découverte, 2019, p. 368-386.

BACQUE Marie-Hélène et SAUVADET Thomas, « Editorial. Les pratiques populaires de l'espace » dans *Usages populaires de l'espace*, Toulouse, Érès (coll. « Espaces et sociétés »), 2011, p. 9-13.

BAKER Kim et BAKER Sunny, *The RVer's bible: everything you need to know about choosing, using, and enjoying your RV*, New York, NY, Fireside, 1997, 390 p.

BANHAM Reyner, *Scenes in America deserta*, London, Thames and Hudson, 1984, 228 p.

BANHAM Reyner, « A Home Is Not A House », *Art in America*, 1965, vol. 2, p. 70-79.

BEAUD Stéphane, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'«entretien ethnographique» », *Politix*, 1996, vol. 9, n° 35, p. 226-257.

BEAUD Stéphane et WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain : produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte, 2010.

BEAUD Stéphane et WEBER Florence, *Guide de l'enquête de terrain: produire et analyser des données ethnographiques*, Nouvelle édition., Paris, Ed. Découverte (coll. « Guides grands repères »), 2003, 356 p.

BEAUMONT Amélie, « Une topogenèse des dispositions: La socialisation par l'espace de travail des employés d'un hôtel de luxe », *Sociétés contemporaines*, 2019, vol. 115, n° 3, p. 33-63.

BECKER Howard S., *Outsiders: études de sociologie de la déviance*, Paris, Editions Métailié, 2013.

BECKER Howard S., *Les ficelles du métier, comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte (coll. « Grands repères »), 2002.

BECKER Howard S., « Sociologie visuelle, photographie documentaire et photojournalisme », *Communications*, 2001, vol. 71, n° 1, p. 333-351.

BECKHUSEN Julia, « Multiple Jobholders in the United States: 2013 », *Current Population Reports, U.S. Census Bureau*, 2019, p. 9.

BELAND Daniel, « Vieillissement, discours politique et réforme des retraites aux États-Unis », *Lien social et Politiques*, 2009, n° 62, p. 29.

BERGER Peter Ludwig et LUCKMANN Thomas, *La construction sociale de la réalité*, Paris, Armand Colin (coll. « Bibliothèque des classiques »), 2014, 340 p.

BERNARDOT Marc, LE MARCHAND Arnaud et SANTANA BUCIO Catalina, *Habitats non ordinaires et espaces-temps de la mobilité*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2014.

BERTAUX Daniel, *Le récit de vie: l'enquête et ses méthodes*, 4e éd., Paris, Colin (coll. « 128 »), 2016.

BESOZZI Thibaut, « Quand « l'avenir est derrière soi » : routinisation et formes d'adaptation de sans-abri vieillissants: », *Retraite et société*, 23 avril 2021, vol. 85, n° 3, p. 83-105.

BESOZZI Thibaut, *La société des galeries marchandes: un petit monde de personnes âgées au coeur du centre commercial*, Paris, Téraèdre (coll. « L'Anthropologie au coin de la rue »), 2017, 227 p.

BIDART Claire, « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, 2006, vol. 120, n° 1, p. 29-57.

BLAKELY Edward J. et SNYDER Mary G., *Fortress America: gated communities in the United States*, Washington, D.C, Brookings Institution Press, 1997, 209 p.

BLAVIER Pierre, « Tenir son budget en temps de crise. Enquête auprès d'un couple espagnol après la récession de 2008 », *Les Études Sociales*, 2019, vol. 169, n° 1, p. 71.

BONVALET Catherine et LELIEVRE Éva, « Les lieux de la famille », *Espaces et sociétés*, 2005, vol. 120-121, n° 2, p. 99.

BORJA Simon, COURTY Guillaume et RAMADIER Thierry, « De la valorisation de la mobilité à la domination par la mobilité ou comment la mobilité dit, fait et dispose l'individu », *Regards sociologiques*, 2013, n° 45-46, p. 101-110.

BOUDREAU Julie-Anne, DIDIER Sophie et HANCOCK Claire, « Homogénéisation résidentielle et indépendance politique : de la sécession urbaine et autres incorporations à Los Angeles », *Espace géographique*, 2004, vol. 33, n° 2, p. 131.

BOUILLON Florence, « Pourquoi accepte-t-on d'être enquêté? Le contre-don, au coeur de la relation ethnographique. » dans Florence Bouillon, Marion Fresia et Virginie Tallio (eds.), *Terrains sensibles: expériences actuelles de l'anthropologie*, Paris, Centre d'études africaines, EHESS (coll. « Dossiers africains »), 2006, p. 75-95.

BOURDIEU Pierre, *Anthropologie économique. Cours au Collège de France (1992-1993)*, Paris, Raisons d'agir/Seuil (coll. « Cours et travaux »), 2017, 337 p.

BOURDIEU Pierre, *Méditations pascaliennes*, Paris, Points, 2015.

BOURDIEU Pierre, *Raisons pratiques: sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 2014.

BOURDIEU Pierre, « Principes d'une anthropologie économique » dans *Les structures sociales de l'économie*, Paris, Seuil (coll. « Collection "Liber" »), 2000.

BOURDIEU Pierre, *Raisons pratiques: sur la théorie de l'action*, Paris, Seuil, 1996.

BOURDIEU Pierre, « Résumé du cours sur l'économie des biens symboliques (1993-1994) » dans *Résumés annuels des cours de Pierre Bourdieu au Collège de France (1981-1999)*, Paris, Collège de France, 1993, p. 627-632.

BOURDIEU Pierre, « Effet de lieu » dans *La misère du monde*, Seuil., Paris, 1993, p. 159-167.

BOURDIEU Pierre, *Choses dites*, Paris, Editions de Minuit (coll. « Le Sens commun »), 1987, 229 p.

BOURDIEU Pierre, « Les rites comme actes d'institution », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1982, vol. 43, n° 1, p. 58-63.

BOURDIEU Pierre, *Le sens pratique*, Paris, Éditions de Minuit (coll. « Le Sens commun »), 1980, 475 p.

BOURDIEU Pierre, *La distinction: critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit (coll. « Le Sens commun »), 1979, 670 p.

BOURDIN Alain, « Préface » dans *Sociologie de l'espace*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme (coll. « Bibliothèque allemande »), 2015, p. VII-XVII.

BOYER Anne-Lise, « Le golf est-il une activité essentielle ? Dilemme arizonien en temps de pandémie », *COVIDAM _ La COVID dans les Amériques*, 2020, p. 6.

BROUSSE Cécile, FIRDION Jean-Marie et MARPSAT Maryse, *Les sans-domicile*, Paris, La Découverte (coll. « 128 »), 2008.

BRUDER Jessica, *Nomadland: surviving America in the twenty-first century*, First Edition., New York, W. W. Norton & Company, 2017.

BRUDER Jessica, « The end of retirement : when you can't afford to stop working », *Harper's Magazine, August*, 2014 p.

BUREAU OF LAND MANAGEMENT, « Recreation 2000, a strategic plan », 1988, p. 64.

BURGOS-VIGNA Diana et GHORRA-GOBIN Cynthia, « Villes et culture dans les Amériques : Les villes entre « capitalisme » culturel et pratiques culturelles habitantes », *IdeAs*, 1 mars 2021, n° 17.

BURT Martha, « Quinze années de politique américaine, de recherche et de mobilisation en faveur des sans-domicile », *Sociétés contemporaines*, 1998, vol. 30, n° 1, p. 15-34.

BUSQUET Grégory, « L'espace politique chez Henri Lefebvre: l'idéologie et l'utopie », *justice spatiale-spatial justice*, 2012, vol. 5.

CAILLE Alain, « Hommage à David Graeber », *Revue du MAUSS*, 2020, n°56, n° 2, p. 21-23.

CAILLE Alain, « Qu'est-ce qui ne va pas avec le don chez Bourdieu? Le don n'est pas un acte économique mais un opérateur politique. », *La revue du MAUSS*, 2018, n° 52, p. 74-88.

CAILLE Alain, *Anti-utilitarisme et paradigme du don: pour quoi?*, Lormont, Éd le Bord de l'Eau, 2014.

CAILLE Alain, « Préface » dans *La démocratie aux marges*, traduit par Philippe Chanial, Lormont, le Bord de l'eau (coll. « La bibliothèque du MAUSS »), 2013, p. 5-14.

CAILLE Alain, *Anthropologie du don, le tiers paradigme*, Paris, Desclée de Brouwer, 2000.

CAILLE Alain, *Don, intérêt et désintéressement: Bourdieu, Mauss, Platon et quelques autres*, 2e éd., Paris, Editions La Découverte/Mauss (coll. « Collection "Recherches" »), 1994, 304 p.

CAILLE Alain, CHANIAL Philippe, COVA Bernard, GAUTHIER François et REMY Éric, « Présentation. Consommer, donner, s'adonner. Les ressorts de la consommation », *Revue du MAUSS*, 2014, vol. 44, n° 2, p. 5.

CAILLE Alain et DZIMIRA Sylvain, « De Marx à Mauss, sans passer par de Maistre ni Maurras », *Revue du MAUSS*, 2009, vol. 34, n° 2, p. 65.

CANEPARI Eleonora, MESINI Béatrice et MOURLANE Stéphane, *Mobil hom(m)es: formes d'habitats et modes d'habiter la mobilité (XVIe-XXIe siècles)*, Editions de l'aube., La Tour-d'Aigues, 2016, 170 p.

CARADEC Vincent, « L'expérience sociale du vieillissement », *Idées économiques et sociales*, 2009, N° 157, n° 3, p. 38.

CARNEVALE Anthony et CARNEVALE Cee, *Quartzsite Encyclopedia*, Snowbird Information Center., Quartzsite, AZ, 2002, 80 p.

CASTEL Robert, « La "guerre à la pauvreté" aux Etats-Unis », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1978, n° 19, p. 47-60.

CAYOUETTE-REMBLIERE Joanie, LION Gaspard et RIVIERE Clément, « Socialisations par l'espace, socialisations à l'espace. Les dimensions spatiales de la (trans)formation des individus », *Sociétés contemporaines*, 2019, vol. 115, n° 3, p. 5-31.

CHADEAU Ann et FOUQUET Annie, « Peut-on mesurer le travail domestique ? », *Economie et statistique*, 1981, vol. 136, n° 1, p. 29-42.

CHANIAL Philippe, « La Theory of Justice d'Émile Durkheim selon Anne Rawls. Sur quelques bonnes raisons ne pas désespérer de la sociologie », *Revue du MAUSS*, 2020, n°56, n° 2, p. 269.

CHANIAL Philippe, « Bourdieu, un « héritier » paradoxal ? », *Revue du MAUSS*, 2010, vol. 36, n° 2, p. 483.

CHANIAL Philippe, *La société vue du don: manuel de sociologie anti-utilitariste appliquée*, Paris, La Découverte (coll. « Textes à l'appui. La bibliothèque du MAUSS »), 2008, 570 p.

CHAUVIN Pierre-Marie et REIX Fabien, « Sociologies visuelles. Histoire et pistes de recherche », *L'Année sociologique*, 2015, vol. 65, n° 1, p. 15-41.

CHAUVIN Sébastien et JOUNIN Nicolas, « L'observation directe » dans *L'enquête sociologique*, Paris, Presses universitaires de France, 2012, p. 143-165.

CLARY Daniel, « La migration de retraite en Floride », *Norois*, 1991, vol. 38, n° 150, p. 127-144.

CLASTRES Pierre, « Préface » dans *Age de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 1976, p. 12-30.

COLLECTIF ROSA BONHEUR, *La ville vue d'en bas: travail et production de l'espace populaire*, Paris, Amsterdam, 2019, 240 p.

COLOMBI Denis, *Où va l'argent des pauvres: fantasmes politiques, réalités sociologiques*, Paris, Payot, 2020, 348 p.

CONORD Sylvaine, *Fonctions et usages de la photographie en anthropologie. Des cafés bellevillois (Paris XXe) à l'Ile de Djerba (Tunisie) : échanges entre des juives d'origine tunisienne et une anthropologue-photographe*, Thèse, Université Paris X-Nanterre, Nanterre, 2001.

COOK Fred S., *Historical Legends of the Lower Colorado*, The River Reporter., Parker, AZ, 1989, 70 p.

CORNU Tanguy, « La photographie comme révélateur d'un terrain. Le cas des meetings de tuning », *ethnographiques. org*, 2010, nº 21.

COTTEREAU Alain et COTTEREAU Alain, « Contextualiser dans un monde auto-interprétant. "Quel prix pour la garde d'un bébé?" : un exemple d'anthropologie de l'évaluation ou "ethnocomptabilité" » dans Florent bayard (ed.), *Des contextes en histoire actes du Forum du CRH, 2011*, Paris, Centre de recherches historiques (unité EHESS/CNRS), 2013, p. 123-150.

COTTEREAU Alain et MARZOK Mokhtar Mohatar, *Une famille andalouse: ethnocomptabilité d'une économie invisible*, Saint-Denis, Éditions Bouchène (coll. « Collection Intérieurs du Maghreb »), 2012, 354 p.

COUNTS Dorothy A. et COUNTS David R., *Over the next hill: an ethnography of RVing seniors in North America*, Peterborough, ON, Broadview Press, 1996, 276 p.

DARMON Muriel, *La socialisation*, 3e éd., Paris, Armand Colin (coll. « 128 »), 2016.

DARMON Muriel, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2010.

DEBOUZY Marianne, « Les travailleurs des services et l'avenir du mouvement syndical aux États-Unis », *Revue Française d Etudes Américaines*, 2007, vol. 111, nº 1, p. 130-142.

DEGOUTIN Stéphane, *Prisonniers volontaires du rêve américain*, Paris, Villette, 2006, 398 p.

DELPHY Christine, « Par où attaquer le « partage inégal » du « travail ménager » ? », *Nouvelles Questions Féministes*, 2003, vol. 22, nº 3, p. 47.

DELPHY Christine, « Pour une théorie générale de l'exploitation : en finir avec la théorie de la plus-value », *Mouvements*, 2003, vol. 2, nº 26, p. 69-78.

DELPHY Christine et DUVERGER Sylvie, « La condition de possibilité du don, c'est l'égalité », *Revue du MAUSS*, 2012, vol. 39, nº 1, p. 308.

DEPARDON Raymond, *Le désert américain*, Paris, Hazan (coll. « Bibliothèque des arts »), 2007, 159 p.

DEPASTINO Todd, *Citizen hobo: how a century of homelessness shaped America*, Chicago, University of Chicago Press, 2003, 325 p.

DEPREZ Samuel et VIDAL Philippe, « Sociétés à distance et mise à distance de la société : le statut de la technique dans l'habitat non ordinaire » dans *Habitats non ordinaires et espaces-temps de la mobilité*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2014, p. 91-114.

DESMOND Matthew, *Evicted: poverty and profit in the American city*, London, Penguin Books, 2017.

DESMOND Matthew, « Liens jetables et pauvreté urbaine », *Communications*, 2016, nº 98, p. 67-80.

DREW Sheryle et LAMB Chuck, « Lake Havasu, home of the London Bridge » dans *Historical Legends of the Lower Colorado*, Parker, Az, River Reporter Magazine, 1989, vol.1, p. 56-58.

DUFY Caroline et WEBER Florence, *L'ethnographie économique*, Paris, La Découverte (coll. « Repères Économie »), 2007, 122 p.

DUNEIER Mitchell, « Garder sa tete sur le ring ? », *Revue Francaise de sociologie*, 2006, vol. 47, n° 1, p. 17.

DUNEIER Mitchell, *Sidewalk*, Paperback edition., New York, Farrar, Straus and Giroux, 2001, 383 p.

DURKHEIM Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France, 2013.

DURKHEIM Émile, *De la division du travail social*, Paris, Presses universitaires de France, 2013.

DURKHEIM Émile, « Morphologie sociale », *L'Année sociologique*, 1896, n° 2, p. 520-522.

DUVOUX Nicolas, « L'institutionnalisation de la précarité sur le marché du travail en France et aux Etats-Unis » dans Serge Paugam (ed.), *L'intégration inégale: force, fragilité et rupture des liens sociaux*, 1re édition., Paris, Presses universitaires de France (coll. « Le lien social »), 2014, p. 279-297.

EGLIT Howard C., « L'age dans le monde du travail aux Etats-Unis », *Retraite et société*, 2007, vol. 2, n° 51, p. 43-75.

FANTASIA Rick, « Dictature sur le prolétariat: Stratégies de répression et travail aux Etats-Unis », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 2001, vol. 138, n° 3, p. 3-18.

FASSIN Didier, *De l'inégalité des vies: Leçon inaugurale prononcée le jeudi 16 janvier 2020*, Paris, Collège de France, 2020.

FASSIN Didier, « Les économies morales revisitées », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 2009, vol. 64, n° 6, p. 1237-1266.

FASSIN Didier et EIDELIMAN Jean-Sébastien (eds.), *Économies morales contemporaines*, Paris, Découverte (coll. « Recherches »), 2012, 405 p.

FAVRET-SAADA Jeanne et CONTRERAS Josée, *Corps pour corps: enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Paris, Gallimard, 1981.

FEDERICI Silvia, *Le capitalisme patriarcal*, Paris, La Fabrique, 2019, 190 p.

FISHER Vardis et HOLMES Opal Laurel, *Gold rushes and mining camps of the early American West*, Caldwell, Idaho, 1979, 466 p.

FORGET Célia, « Les limites du concept de tourisme résidentiel : étude de cas du caravaning à plein temps », *Téoros*, 8 septembre 2017, vol. 36, n° 2.

FORGET Célia, *Vivre sur la route: les nouveaux nomades nord-américains*, Montréal, Liber (coll. « Carrefours anthropologiques »), 2012, 222 p.

FORGET Célia, « « Floribec » : le patrimoine culturel québécois en Floride », *Ethnologie française*, 2010, vol. 40, nº 3, p. 459-468.

FORGET Célia, « Slab City : du bidonville américain au paradis perdu », *Cahiers de géographie du Québec*, 2009, vol. 53, nº 150, p. 385-403.

FORGET Célia, *Le full-time RVing : une nouvelle approche de la culture de la mobilité en Amérique du Nord*, Thèse de doctorat, Universités Aix-Marseille 1 et Laval, Aix-en-Provence, 2007, 567 p.

FRATI David, « Snowbirds' Gift Economy in the Arizona Desert », *Metropolitics*, 2017.

FRAYSSE Olivier, « La « grande récession américaine » de 2007, les retraites et le « rêve américain » », *IdeAs*, 2015, nº 5, p. En ligne.

FRAYSSE Olivier, « Labor and Pensions », *Revue Française d'Etudes Américaines*, 2007, vol. 111, nº 1, p. 40-55.

FREMONT Armand (ed.), *Géographie sociale*, Paris, Masson, 1984, 387 p.

FROST Riordan, *Are Americans Stuck in Place? Declining Residential Mobility in the US (Research Paper)*, Joint Center for Housing Studies, Harvard University., Cambridge, MA, 2020.

GALERAND Elsa et KERGOAT Danièle, « Le potentiel subversif du rapport des femmes au travail », *Nouvelles Questions Féministes*, 2008, vol. 27, nº 2, p. 67-82.

GAULLIER Xavier, « Retraites et emplois: des États-Unis à la France », *Retraite et société*, 2004, nº 2, p. 111-127.

GAUTHIER François et VANDENBERGHE Frédéric, « Marcel Mauss : Division concrète de la sociologie (1927) », *Revue du MAUSS*, 2020, vol. 56, nº 2, p. 141.

GHILARDUCCI Teresa, « The end of retirement », *Monthly review New York*, 2006, vol. 58, nº 1, p. 12.

GHILARDUCCI Teresa, « Les politiques de retraite et du travail aux États-Unis », *Retraite et société*, 2004, nº 2, p. 45-63.

GHILARDUCCI Teresa, « Do Longer Lives Mean Just More Work? », *Perspectives on Work*, 2002, vol. 6, nº 2, p. 31-33.

GILBERT Rémi et OVERNEY Laetitia, « Vieillir pauvre dans ses meubles: Enquête dans un foyer-logement », *Retraite et société*, 23 avril 2021, N° 85, nº 3, p. 17-41.

GODBOUT Jacques et CAILLE Alain, *L'esprit du don*, Paris, La Découverte, 2003.

GODBOUT Jacques T., « La sympathie comme opérateur du don », *Revue du MAUSS*, 2008, vol. 31, nº 1, p. 201.

GODELIER Maurice, *L'énigme du don*, Paris, Flammarion, 2008.

GRAEBER David, *Dette: 5000 ans d'histoire*, Arles, Actes sud, 2016, 667 p.

GRAEBER David, « Les fondements moraux des relations économiques. Une approche maussienne », *Revue du MAUSS*, 2010, vol. 36, n° 2, p. 51-70.

GRAEBER David, *Fragments of an anarchist anthropology*, Chicago, Prickly Paradigm Press (coll. « Paradigm »), 2004, 105 p.

GRAEBER David, *Toward an anthropological theory of value: the false coin of our own dreams*, New York, Palgrave, 2001, 337 p.

GUICHARD-CLAUDIC Yvonne, LE BORGNE-UGUEN Françoise, PENNEC Simone et THOMSIN Laurence, « L'expérience de la retraite au masculin et au féminin: Des parcours diversifiés selon les appartenances sociales », *Cahiers du Genre*, 2001, vol. 31, n° 2, p. 81-104.

HALBWACHS Maurice, *La mémoire collective*, Paris, Albin Michel (coll. « Bibliothèque de L'évolution de l'humanité »), 1997, 295 p.

HARPER Douglas, *Les vagabonds du nord-ouest américain*, Paris, L'Harmattan, 1998.

HARPER Douglas, « Visual sociology : Expanding sociological vision », *The American Sociologist*, 1998, p. 54-70.

HARPER Douglas, « Seeing Sociology », *The American Sociologist*, 1996, Fall, p. 69-78.

HART John Fraser, RHODES Michelle J. et MORGAN John, *The unknown world of the mobile home*, Baltimore, Johns Hopkins University Press (coll. « Creating the North American landscape »), 2002, 142 p.

HARTWIGSEN Gail et NULL Roberta, « Full-Timing: A Housing Alternative for Older People », *The International Journal of Aging and Human Development*, 1989 p. 317-328.

HARVEY David, *Géographie de la domination*, Paris, Amsterdam, 2018, 143 p.

HARVEY David, *Le capitalisme contre le droit à la ville : néolibéralisme, urbanisation, résistances*, Paris, Amsterdam, 2011, 96 p.

HAUMONT Nicole, *Les pavillonnaires : étude psychosociologique d'un mode d'habitat*, Paris; Montréal, L'Harmattan, 2005, 246 p.

HAUMONT Nicole, « Habitat et modèles culturels », *Revue Française de Sociologie*, avril 1968, vol. 9, n° 2, p. 180-190.

HAVERSTICK Kelly et ZHIVAN Natalia A, « Older americans on the go : how often, where, and why? », *Center for retirement research at Boston College*, 2009, vol. 9, n° 18, p. 10.

HAVIGHURST Robert J., « Successful Aging », *The bulletin of the National Association of Secondary School Principals*, 1965, vol. 49, n° 298, p. 61-66.

HELARDOT Valentine, « 8. Vouloir ce qui arrive ? Les bifurcations biographiques entre logiques structurelles et choix individuels »: dans *Bifurcations*, Paris, La Découverte, 2009, p. 160-167.

HOGAN Timothy D. et STEINNES Donald N., « Elderly Migration to the Sunbelt: Seasonal Versus Permanent », *Journal of Applied Gerontology*, 1993, vol. 12, nº 2, p. 246-260.

HOYT G. C., « The Life of the Retired in a Trailer Park », *American Journal of Sociology*, 1954, nº 59, p. 361-370.

HURET Romain, « Le mouvement Tea Party, une illusion? », *Hérodote*, 2013, vol. 2, nº 149, p. 105-114.

JACKSON BROWN Benita, *Snowbird mating season*, Pioneer Printing., Cheyenne, WY, 1992, 200 p.

JACKSON John B., *A la découverte du paysage vernaculaire*, Arles (Bouches-du-Rhône); Rennes (Ille-et-Vilaine), Actes Sud, 2003, 277 p.

JAPPE Anselm, *Les aventures de la marchandise : pour une nouvelle critique de la valeur*, Nouvelle édition revue et Augmentée., Paris, La Découverte, 2017, 286 p.

JAPPE Anselm, « Le « côté obscur » de la valeur et le don », *Revue du MAUSS*, 2009, vol. 34, nº 2, p. 96-113.

KARSENTI Bruno, *L'homme total : sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*, Paris, Presses universitaires de France, 2011, 464 p.

KARSENTI Bruno, *Marcel Mauss, le fait social total*, 1re éd., Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Philosophies »), 1994, 128 p.

KATZ Stephen, « Growing older without aging? Positive aging, anti-ageism and anti-aging », *Generations*, 2001, vol. 4, nº 25, p. 27-32.

KATZ Stephen, « Activity, Aging, and the Management of Everyday Life », *Journal of Aging Studies*, 2000, vol. 14, nº 2, p. 135-152.

KATZ Stephen et MCHUGH Kevin E., « Age, Meaning and Place : cultural narratives and retirement communities » dans Thomas R. Cole, Ruth E. Ray et Robert Kastenbaum (eds.), *A guide to humanistic studies in aging: what does it mean to grow old?*, Baltimore, MD, Johns Hopkins University Press, 2010, p. 271-292.

KESSELMAN Donna, « Le modèle d'emploi étasunien en état de crise », *IdeAs*, 22 mai 2015, nº 5.

KESSELMAN Donna, « « Travail et salariat aux États-Unis : Quels droits, quelles perspectives ? » », *Revue Française d Etudes Américaines*, 2007, vol. 111, nº 1, p. 6.

KROPOTKINE Pierre, *L'entraide: un facteur de l'évolution*, Montréal, Éditions Écosociété, 2001.

KUSMER Kenneth L., *Down & out, on the road: the homeless in American history*, Oxford, New York, Oxford University Press, 2002, 332 p.

LAE Jean-François et MURARD Numa, *L'argent des pauvres: la vie quotidienne en cité de transit*, Paris, Editions du Seuil, 1985, 209 p.

LAHIRE Bernard, *Dans les plis singuliers du social : individus, institutions, socialisations*, Paris, La Découverte, 2019, 176 p.

LAHIRE Bernard, *L'interprétation sociologique des rêves*, Paris, La Découverte (coll. « Collection Laboratoire des sciences sociales »), 2018, 487 p.

LAHIRE Bernard, *Pour la sociologie: et pour en finir avec une prétendue « culture de l'excuse »*, Paris, La Découverte (coll. « Cahiers libres »), 2016, 182 p.

LAHIRE Bernard, *Ceci n'est pas qu'un tableau: essai sur l'art, la domination, la magie et le sacré*, Paris, La Découverte Editions (coll. « Collection Laboratoire des sciences sociales »), 2015, 597 p.

LAHIRE Bernard, *Monde pluriel: penser l'unité des sciences sociales*, Paris, Seuil (coll. « La couleur des idées »), 2012, 393 p.

LAHIRE Bernard, *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*, Paris, Pluriel, 2011, 270 p.

LALIBERTE RUDMAN Debbie, « Shaping the active, autonomous and responsible modern retiree: an analysis of discursive technologies and their links with neo-liberal political rationality », *Ageing and Society*, mars 2006, vol. 26, n° 2, p. 181-201.

LANGE Dorothea, PARDO Alona, GOLDBACH Jilke, BARBICAN ART GALLERY et JEU DE PAUME (eds.), *Dorothea Lange: politics of seeing*, München London New York, Prestel, 2018, 285 p.

LARRAZET Christine, « A trip into a life of visual sociology : an interview with Douglas Harper », *Méthodes visuelles, de quoi parle-t-on?*, 2017, n° 1, (coll. « Revue Française des méthodes visuelles »), p. En ligne.

LAWS Glenda, « Embodiment and Emplacement: Identities, Representation and Landscape in Sun City Retirement Communities », *The International Journal of Aging and Human Development*, juin 1995, vol. 40, n° 4, p. 253-280.

LAZZARATO M., *La fabrique de l'homme endetté: essai sur la condition néolibérale*, Paris, Amsterdam, 2011, 123 p.

LE BIGOT Brenda, *Penser les rapports aux lieux dans les mobilités privilégiées : Étude croisée des backpackers en Thaïlande et des hivernants au Maroc*,Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, 2017, 556 p.

LE GOIX Renaud, *Les « gated communities » aux Etats-Unis : morceaux de villes ou territoires à part entière ?*,Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, Paris, 2003.

LE GOIX Renaud, « Les "communautés fermées" dans les villes des Etats-Unis », *L'Espace géographique*, 2001, vol. 2001/1, n° 30, p. 81-93.

LE MARCHAND Arnaud, *Enclaves nomades: habitat et travail mobiles*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant (coll. « Terra »), 2011, 226 p.

LE MARCHAND Arnaud, « L'habitat « non-ordinaire » et la ville post-fordiste », *Multitudes*, 2009, vol. 37-38, n° 2, p. 229-236.

LEFEBVRE Henri, *La production de l'espace*, 4. éd., Paris, Éd. Anthropos (coll. « Ethnosociologie »), 2000, 485 p.

LEFEBVRE Henri, *Critique de la vie quotidienne I. Introduction*, Paris, L'Arche, 1958, 267 p.

LESEMANN Frédéric et BEAUSOLEIL Julie, « Les emplois «post-carrière» aux États-Unis: un bilan des connaissances », *Retraite et société*, 2004, n° 2, p. 9-43.

LEVINSON David (ed.), *Encyclopedia of homelessness*, Thousand Oaks, Calif, Sage Publications, 2004, 886 p.

LEVI-STRAUSS Claude, « Introduction à l'oeuvre de Marcel Mauss » dans *Sociologie et anthropologie*, 13e éd., Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Quadrige »), 2013, p. IX-LII.

LHUISSIER Anne, « Des dépenses alimentaires aux niveaux de vie : la contribution de Maurice Halbwachs à la statistique des consommations », *L'Année sociologique*, 2017, vol. 67, n° 1, p. 47-72.

LICHTENSTEIN Nelson, « Wal-Mart, John Tate et le combat pour une Amérique sans syndicats », *Politique américaine*, 2012, vol. 20, n° 2, p. 15-46.

LONGINO Charles F., MARSHALL Victor W., MULLINS Larry C. et TUCKER Richard D., « On the Nesting of Snowbirds: A Question About Seasonal and Permanent Migrants », *Journal of Applied Gerontology*, juin 1991, vol. 10, n° 2, p. 157-168.

LÖW Martina, *Sociologie de l'espace*, Paris, Maison des Sciences de l'Homme (coll. « Bibliothèque allemande »), 2015, 302 p.

MACCHI Odile, « « Compter comme les gens comptent ». La vie de calcul des ouvrières de la bonneterie auboise pendant les Trente Glorieuses », *Les Études Sociales*, 2019, n° 169, p. 45-69.

MALINOWSKI Bronislaw, *Argonauts of the Western Pacific: an account of native enterprise and adventure in the Archipelagoes of Melanesian New Guinea*, London, Routledge, 2005, 527 p.

MANGIN David, *La ville franchisée: formes et structures de la ville contemporaine*, Paris, Villette, 2004, 398 p.

MARPSAT Maryse, « Écrire la rue : de la survie physique à la résistance au stigmate. Une analyse textuelle et thématique du journal d'Albert Vanderburg, sans domicile et auteur de blog », *Sociologie*, 2010, vol. 10, n° 1, p. 95-120.

MARX Karl, *Le capital : critique de l'économie politique, livre 1*, Nouvelle., Paris, les Éditions sociales (coll. « Les essentielles »), 2016.

MARX Karl et ENGELS Friedrich, « Le Capital, Livre 2 » dans *Économie. 2*, Paris, Gallimard (coll. « Œuvres »), 1963, p. 499-863.

MASCLET Olivier, « « C'est mon moment. » Le temps pour soi des ouvrières et des employées », *Travail, genre et sociétés*, 2018, n° 39, n° 1, p. 101.

MAUMI Catherine, *Usonia, ou, Le mythe de la ville-nature américaine*, Paris, Editions de la Villette (coll. « Penser l'espace »), 2008, 239 p.

MAUSS Marcel, « Essai sur les variations saisonnières des sociétés Eskimo » dans *Sociologie et anthropologie*, 13e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 389-475.

MAUSS Marcel, « Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques » dans *Sociologie et anthropologie*, 13e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 143-279.

MAUSS Marcel, *Essai sur le don: forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïque*, 2e éd., Paris, Presses Univ. de France (coll. « Série Mauss »), 2012, 241 p.

MAUSS Marcel, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot, 2002, 264 p.

MAUSS Marcel, « Sociologie » dans *Oeuvres III : cohésion sociale et divisions de la sociologie*, Paris, Éditions de Minuit (coll. « Oeuvres »), 1994, p. 738.

MAUSS Marcel, « Débat sur les fonctions sociales de la monnaie » dans *Oeuvres, Tome II*, Les éditions de Minuit., Paris, 1979, p. 116-120.

MAUSS Marcel, « Les origines de la notion de monnaie » dans *Oeuvres, Tome II*, Paris, Les éditions de Minuit, 1979, p. 106-115.

MAUSS Marcel, « Fragment d'un plan de sociologie générale descriptive », *Annales sociologiques. Série A. Sociologie générale*, 1934, vol. 1, p. 1-55.

MAUSS Marcel, « L'expression obligatoire des sentiments (rituels oraux funéraires australiens) », *Site web de l'UQAC, « les classiques des sciences sociales »*, 1921, p. En ligne.

MAUSS Marcel et HUBERT Henri, « Esquisse d'une théorie générale de la magie » dans *Sociologie et anthropologie*, 13e éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 1-141.

MAZZELLA Sylvie, « La ville-mémoire: Quelques usages de La Mémoire collective de Maurice Halbwachs », *Enquête*, 1 novembre 1996, n° 4, p. 177-189.

MCHUGH Kevin E., « Three faces of ageism: society, image and place », *Ageing and Society*, 2003, vol. 23, n° 2, p. 165-185.

MCHUGH Kevin E., « The "ageless self"? Emplacement of identities in sun belt retirement communities », *Journal of Aging Studies*, mars 2000, vol. 14, n° 1, p. 103-115.

MCHUGH Kevin E., « Seasonal Migration as a Substitute for, or Precursor to, Permanent Migration », *Research on Aging*, 1990, vol. 12.

MCHUGH Kevin E. et MINGS Robert C., « The circle of migration: Attachment to place in aging », *Annals of the Association of American Geographers*, 1996, vol. 86, n° 3, p. 530-550.

MCHUGH Kevin, GOBER Patricia et BOROUGH Daniel, « The Sun City Wars: Chapter 3 », *Urban Geography*, novembre 2002, vol. 23, n° 7, p. 627-648.

MERRIFIELD Andy, *Métromarxisme: un conte marxiste de la ville*, Genève, Paris, Entremonde, 2019, 320 p.

MERTON Robert, *Eléments de théorie et de méthode sociologique*, Paris, Armand Colin, 2001, 384 p.

MESINI Béatrice, « Quelle reconnaissance de l'habitat léger, mobile et éphémère? », *Techniques & Culture*, 2011, n° 1, p. 148-165.

MINGS Robert C. et MCHUGH Kevin E., « Wintering in the American Sunbelt: linking place and behaviour », *Journal of Tourism Studies*, 1995, vol. 6, n° 2, p. 56.

MITCHELL Don, « Homelessness, American Style », *Urban Geography*, octobre 2011, vol. 32, n° 7, p. 933-956.

MOLEY C., *Les abords du chez-soi: en quête d'espaces intermédiaires*, Paris, Editions de la Villette (coll. « Penser l'espace »), 2006, 255 p.

MUHN John et HANSON Stuart R., *Opportunity and challenge : the story of BLM*, US Department of Interior., Washington DC, 1988, 303 p.

MUNNELL Alicia H, « What is the average retirement age? », *Center for retirement research at Boston College*, 2011, p. En ligne.

MUTCHLER J. E., BURR J. A., PIENTA A. M. et MASSAGLI M. P., « Pathways to Labor Force Exit: Work Transitions and Work Instability », 1997, vol. 52B, n° 1, p. S4-S12.

MYCK Michal, NAJSZTUB Mateusz et OCZKOWSKA Monika, « La santé des personnes âgées selon le niveau socio-économique : évolutions au fil des générations ? », *Retraite et société*, 2019, vol. 81, n° 1, p. 17-39.

NAKANO GLENN Evelyn, « Pour une société du care », *Cahiers du genre*, traduit par Séverine Sofio, 2016, vol. 3, n° 4, p. 199-224.

NASH Roderick, *Wilderness and the American mind*, 3e éd., New Haven, Yale University Press, 1982, 425 p.

OLDHAM WHEELER Rosalee, *In the shadow of saguaros : a collection of historical stories from southwestern Arizona*, PVA Printings&Graphics., Clovis, CA, 2001, vol.2, 101 p.

OVERNEY Laetitia, « Le quotidien, ça ne coule pas de source! Enquêter sur la politique ordinaire en cité HLM » dans Florence Bouillon, Sarah Carton de Grammont et Maria Anita Palumbo (eds.), *Petits citadins, mauvais citoyens ?: enquêtes dans les villes moyennes*, Paris, PUF (coll. « Monde Commun »), 2020, p. 193-207.

PANERAI Philippe, CASTEX Jean et DEPAULE Jean-Charles, *Formes urbaines: de l'îlot à la barre*, Marseille, Éd. Parenthèses (coll. « Collection Eupalinos Série Architecture et urbanisme »), 1997, 196 p.

PARKS Gordon, SHAPIRO Michael E., SHAPIRO Michael Edward, THE HIGH MUSEUM OF ART et THE GORDON PARKS FOUNDATION (eds.), *Gordon Parks - Segregation story : exhibition of the same name originating at the High Museum of Art (November 15, 2014, to June 7, 2015)*, 1re éd., Göttingen, Steidl, 2014, 119 p.

PETERSEN Maree et MINNERY John, « Understanding Daily Life of Older People in a Residential Complex: The Contribution of Lefebvre's Social Space », *Housing Studies*, septembre 2013, vol. 28, no 6, p. 822-844.

PETERSON Kay, *Home is where you park it*, Revised Edition., Livingston, TX, Rovers Publications, 1999, 208 p.

PICHON Pascale, « Vivre sans domicile fixe : l'épreuve de l'habitat précaire », *Communications*, 2002, vol. 73, p. 11-29.

PICHON Pascale, « Survivre la nuit et le jour. La préservation de soi face au circuit d'assistance », *Politix*, 1996, vol. 9, no 34, p. 164-179.

PIHET Christian, « Bien vieillir aux États-Unis : mobilités résidentielles et territoires en mouvement », *Villes en parallèle*, 2010, vol. 44, no 1, p. 74-92.

PIHET Christian, *Vieillir aux Etats-Unis: une géographie sociale et régionale des personnes âgées*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2003, 253 p.

PIHET Christian, « Le développement d'une territorialisation produite par l'âge : les « retirement communities » aux États-Unis/The growth of an age-related territoriality : retirement communities in the United States », *Annales de Géographie*, 1999, vol. 108, no 608, p. 420-435.

PIHET Christian et DURANDAL Jean-Philippe Viriot, « Migrations et communautarisation territoriale des personnes âgées aux États-Unis », *Retraite et société*, 2009, no 3, p. 139-161.

PINÇON Michel et PINÇON-CHARLOT Monique, *Voyage en grande bourgeoisie : journal d'enquête*, Paris, PUF (coll. « Quadrige »), 2016, 184 p.

PINSON Daniel, « De l'ancrage aux voyages: retour sur la morphologie sociale de Marcel Mauss ou comment comprendre l'espace en le représentant », *La sociologie de l'architecture, un domaine de savoir en construction?*, 2011, p. Communication dans un colloque.

POLANYI Karl, *La grande transformation: aux origines politiques et économiques de notre temps*, Paris, Gallimard, 2017, 419 p.

PRUVOST Geneviève, « Ceci n'est pas une vie-mode d'emploi. De l'ethnocomptabilité en monde paysan », *Monde Commun : des anthropologues dans la cité*, 2021, no 6, p. 160-175.

PRUVOST Geneviève, « Critique en acte de la vie quotidienne à la ZAD de Notre-Dame-des-Landes (2013-2014) », *Politix*, 2017, no 117, p. 35-62.

PRUVOST Geneviève, « Faire village autrement: Des communautés introuvables aux réseaux d'habitats légers », *Socio-anthropologie*, 1 décembre 2015, n° 32, p. 21-39.

PRUVOST Geneviève, « Chantiers participatifs, autogérés, collectifs : la politisation du moindre geste », *Sociologie du Travail*, 2015, vol. 57, n° 1, p. 81-103.

PRUVOST Geneviève, « Une Famille Andalouse (recension) », *Sociologie*, 2013, n° 2.

RIPOLL Fabrice, « Quelle dimension spatiale des structures sociales chez Bourdieu? Localisations résidentielles et jeux d'échelles dans La Distinction » dans Philippe Coulangeon et Julien Duval (eds.), *Trente ans après La distinction de Pierre Bourdieu*, Paris, Éditions la Découverte (coll. « Collection "Recherches" »), 2013, p. 365-377.

RIPOLL Fabrice, « Réflexion sur les rapports entre marquage et appropriation de l'espace » dans *Mots, traces et marques: dimensions spatiale et linguistique de la mémoire urbaine*, Paris, France, L'Harmattan (coll. « Espaces discursifs »), 2006, p. 15-37.

RIPOLL Fabrice et VESCHAMBRE Vincent, « L'appropriation de l'espace: une problématique centrale pour la géographie sociale » dans *Penser et faire la géographie sociale, contributions à une épistémologie de la géographie sociale.*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 295-304.

ROBERTSON Ann, « 'I saw the handwriting on the wall' : shades of meanin in reasons for early retirement », *Journal of Aging Studies*, 2000, vol. 14, n° 1, p. 63-79.

ROSSI Peter Henry, *Down and out in America: the origins of homelessness*, Chicago; London, The university of Chicago press, 1991.

SAHLINS Marshall, *Age de pierre, âge d'abondance: l'économie des sociétés primitives*, Paris, Gallimard, 1976, 576 p.

SAHLINS Marshall, « Poor Man, Rich Man, Big-man, Chief : Political Types in Melanesia and Polynesia », *Comparative Studies in Society and History*, 1963, vol. 5, n° 3, p. 285-303.

SALADIN D'ANGLURE Bernard, « Mauss et l'anthropologie des Inuit », *Sociologie et sociétés*, 2004, vol. 36, n° 2, p. 91-130.

SANDHOLDT Pauline, *Quartzsite Pioneer Bill Keiser's Lost Mines and Prospectors' Lore*, Yuma County Historical Society&Quartzsite Historical Society., Yuma & Quartzsite, AZ, 1978, 49 p.

SCHULZ James H., *The economics of aging*, 7e éd., Westport, CT, Auburn House, 2001, 363 p.

SCHWARTZ Olivier, « L'empirisme irréductible. La fin de l'empirisme? » dans *Le Hobo: sociologie du sans-abri*, Paris, Armand Colin, 2018, p. 335-384.

SEGAUD Marion, *Anthropologie de l'espace: habiter, fonder, distribuer, transformer*, 2e éd., Paris, Armand Colin (coll. « Collection U Sociologie »), 2010, 245 p.

SIMONET Maud, *Travail gratuit: la nouvelle exploitation?*, Paris, Textuel (coll. « Petite encyclopédie critique »), 2018, 152 p.

SIMPSON Deane, *Young-old: urban utopias of an aging society*, Zürich, Lars Müller, 2015, 575 p.

SIROTA Régine, « La socialisation au quotidien : les enjeux d'une ethnographie du minuscule » dans *Apprendre de la vie quotidienne*, Paris, Presses Universitaires de France, 2009, p. 245.

SMALL Mario Luis, « How many cases do I need? On science and the logic of case selection in field-based research », *Ethnography*, 2009, vol. 10, nº 1, p. 5-38.

STACK Carol B., *All our kin: strategies for survival in a black community*, New York, NY, Basic Books, 2003, 175 p.

STOCK Mathis, « L'hypothèse de l'habiter poly-topique : pratiquer les lieux géographiques dans les sociétés à individus mobiles », *EspacesTemps.net*, 2006, p. En ligne.

STOCK Mathis, « L'habiter comme pratique des lieux géographiques. », *Espacestemps.net*, 2004, p. En ligne.

STOCK Mathis, RERAT Patrick et RUEGG Jean, *La multirésidentialité en questions*, Editions Alphil / Presses Universitaires Suisses., Neuchâtel, 2020.

THE OFFICE OF INSPECTOR GENERAL OF THE U.S. DEPARTMENT OF INTERIOR, *Review of Bureau of Land Management's recreation fee program*, Washington DC, U.S. Department of the Interior, 2015.

THOMPSON E. P., « The Moral Economy of the English Crowd in the Eighteen Century », *Past & Present*, 1971, nº 50, p. 76-136.

THOMSIN Laurence, « Les mobilités de la retraite » dans Monique Legrand (ed.), *La retraite : une révolution silencieuse*, Toulouse, ERES, 2001, p. 223-242.

TOUZE Vincent, « Le financement des retraites aux États-Unis: Impact de la crise et tendances de long terme », *Revue de l'OFCE*, 2011, vol. 118, nº 3, p. 63-112.

VAN DYKE John C., *Le désert: nouvelles études sur les apparences de la nature*, Marseille, Le Mot et le reste, 2010, 190 p.

VERDIER Margot, *La perspective de l'autonomie: la critique radicale de la représentation et la formation du commun dans l'expérience de l'occupation de la ZAD de Notre-Dame-des-Landes*, Thèse de doctorat, Université Paris Nanterre, Nanterre, 2018, 472 p.

VESCHAMBRE Vincent, « Appropriation et marquage symbolique de l'espace : quelques éléments de réflexion », *Eso n°21*, 2004, p. 73-77.

VIALLON Philippe, « Retired snowbirds », *Annals of Tourism Research*, octobre 2012, vol. 39, nº 4, p. 2073-2091.

VINEL Jean-Christian, « Introduction. Les conservateurs et le travail aux États-Unis : combats, idées, pratiques », *Politique américaine*, 2012, vol. 20, nº 2, p. 11.

VIRIOT-DURANDAL Jean-Philippe et GUTHLEBEN Guillaume, « Le pouvoir d'être vieux », *Gérontologie et société*, 2002, vol. 3, nº 102, p. 237-252.

WACQUANT Loïc, « La fabrique du cloisonnement urbain au 21e siècle », *Regards Sociologiques*, 2013, nº 45-46, p. 247-261.

WACQUANT Loïc, *Parias urbains : ghetto, banlieues, Etat*, Paris, La Découverte, 2007, 331 p.

WACQUANT Loïc J. D., « Corps et âme: Notes ethnographiques d'un apprenti-boxeur », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1989, vol. 80, nº 1, p. 33-67.

WALLIS Allan D., *Wheel estate: the rise and decline of mobile homes*, New York, Oxford University Press, 1991, 283 p.

WEBER Florence, « Le calcul économique ordinaire » dans *Traité de sociologie économique*, 2. ed., Paris, PUF (coll. « Quadrige manuels »), 2013, p. 399-438.

WEBER Florence, « Vers une ethnographie des prestations sans marché, présentation à l'Essai sur le don » dans *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Quadrige Grands Textes »), 2012, p. 2-55.

WEBER Florence, *Manuel de l'ethnographe*, 1re éd., Paris, Presses Universitaires de France (coll. « Quadrige Manuels »), 2009, 334 p.

WEBER Florence, « Transactions marchandes, échanges rituels, relations personnelles : Une ethnographie économique après le Grand Partage », *Genèses*, 2000, vol. 41, nº 4, p. 85.

WENDLING Thierry, « Us et abus de la notion de fait social total : turbulences critiques », *Revue du MAUSS*, 2010, vol. 36, nº 2, p. 87-99.

WISEMAN Robert F., « Why Older People Move : Theoretical Issues », *Research on aging*, 1980, vol. 2, nº 2, p. 141-154.

YUMA BUREAU OF LAND MANAGEMENT, *Yuma District resource management plan and environmental impact statement (draft)*, US Department of Interior, Bureau of Land Management, Yuma District., Yuma, Arizona, 1985, 278 p.

ZELIZER Viviana, *The social meaning of money*, New York, NY, Basic Books, 1994, 286 p.

ZENEIDI-HENRY Djemila, *Les SDF et la ville: géographie du savoir-survivre*, Rosny-sous-Bois, Bréal (coll. « Collection D'autre part »), 2002, 288 p.

ANNEXES

Annexes du chapitre 1 ..... *500*
1.1. Origines sociales et autres caractéristiques des réfractaires, par CSP 500
1.2. Liste des entretiens 503
Annexes du chapitre 2 ..... *505*
2.1. Règles d'occupation des LTVAs par le BLM 505
2.2. QR-codes des vidéos évoquées au chapitre 2 506
2.3. Les différents types de camping-cars 507
2.4. Relevé de La Posa Nord par avion, le 17 janvier 2018 512
2.5. Répartition de l'orientations des camping-cars 514
Annexes du chapitre 4 ..... *515*
4.1. Inventaire : relevé détaillé 515
4.2. Inventaire : mode d'acquisition des biens 517
4.3. Inventaire : origine géographique des biens 518
4.4. Inventaire : relevé selon la capitalisation 520
4.5. Alcool ingéré du 29 décembre au 1er janvier 521
4.6. Relevé de la consommation totale d'alcool 522
4.7. Relevé des dépenses 523
4.8. Relevé du temps 525
4.9. Répartition du temps 529
Annexes du chapitre 5 ..... *530*
5.1. Relevé des dépenses 530
5.2. Relevé des dons 531
5.3. Relevé des dépenses en dons 532
5.4. Relevé du temps 533
5.5. Répartition du temps 537

ANNEXES DU CHAPITRE 1

1.1. ORIGINES SOCIALES ET AUTRES CARACTERISTIQUES DES REFRACTAIRES, PAR CSP

	ORIGINE GEO	NAISSANCE	AGE EN 2018	AGE ARRET CARRIERE	AGE EVASION	ANCIEN EMPLOI
MOYENNE		*1951,6*	*66,3*	*55,5*	*56,4*	
MEDIANE		*1952*	*66,0*	*56,0*	*56,5*	
Carry	CA, OR	1951	67	59	59	Cheffe d'entreprise
Lindsey	NC	1947	71	45	45	Chef d'entreprises (télécom)
Melody	MI, CA	1952	66	62	62	Entrepreneure (studio de production)
Dean	IL	1936	82	53	53	Prof d'université (sport)
Jim'	MD	1943	75	63	63	Ingénieur (air climatisé)
Carol	ID	1956	62	53	53	Commerçante
Mark	TN	1956	62	60	60	Libéral (prothésiste dentaire)
Dave	IL, CA, WA	1951	67	57	57	Restauration (barman et manager)
Ca. Jim	ON (Canada)	1952	66	63	63	Consultant indépendant
David	OH, TX	1957	60	52	52	Ouvrier qualifié, *cow-boy*
Donnie	UT, CA	1950	69	52	52	Ouvrier (*Carpenter Union*, élevage de vers de terre)
Bruce	MO	1959	59	50	50	?
Joe	MT, WA	1959	59	53	53	Employé (*Teamsters Union*, agent de contrôle)
Sandy	NV, OR	1950	68	54	54	Employée (croupière)
Tommy	CA	1953	65	55	55	Employé (chauffeur routier)
Suzee	MA, ME	1955	62	56	56	Employée (assistance sociale)
Harvey	WA	1947	71	62	62	Ouvrier (*Carpenter Union*)
Donna	CA, MT, WA	1956	63	56	56	Employée (intendante)
Sally	CA, FL	1954	63	39	57	Employée, n'a pas travaillé pendant 18 ans
Patty	OR	1951	67	58	58	Employée (service client)
Jody	CA, NV	1957	62	43	43	Employé (enseignante de biologie)
Paul	OR	1945	73	50	50	Ouvrier ("*all kinds of jobs*")
Barb'	WI	1950	68	64	64	Employée (enseignante d'espagnol)
Trisha	MO	1957	61	52	52	Employée (« *corporate job* »)
John	CA, UT	1943	75	63	63	Employé (chauffeur routier)
Gary	MT	1949	69	62	62	Employé (intendant)
Hart	WA, CA, OR	1952	66	62	62	Ouvrier (air pressurisé)
Sheila	TN	1960	58	56	56	Secrétaire, puis assistante de son mari
Allison	PA, ME	1956	61	-	58	Femme au foyer
Pat'	MD	1945	73	-	61	Femme au foyer

	RAISON ARRET CARRIERE	MALADIE IMPLIQUEE	TRAVAILLE	TRAVAILLE A Q. L'HIVER	TRAVAILLE L'ETE	REVENUS *SSC = PENSION DE RETRAITE PUBLIQUE*
TOTAL		*12*	*13*	*3*	*12*	
%		*40%*	*43%*	*10%*	*40%*	
Carry	Accident	Accident dos	Non			SSC
Lindsey	Assez riche		Non			SSC, pensions privées, rente
Melody	Chute économique, maladie	Crises d'angoisse	Non			SSC
Dean	Assez riche		Non			SSC, pensions privées
Jim'	Assez riche		Non			SSC
Carol	Divorce		Oui	*RV Show / Big Tent*	*Camp host*	Emplois
Mark	Maladie	Cœur	Oui		*Camp host*	SSC, emploi
Dave	Mort des parents, chomage		Non			SSC
Ca. Jim	Maladie	Allergie au gluten	Oui		*Camp host*	Retraite (Canada), emploi
David	Accident, alcool	Accident dos	Non			Food stamps
Donnie	Maladie	Cœur	Oui		*Camp host*	SSC Union, emploi
Bruce	Ne supporte plus		Oui		*Camp host*	Emploi, Bitcoins
Joe	Assez riche		Non			SSC, rente
Sandy	Assez riche		Non			SSC
Tommy	Maladie	Dos	Non			SSC
Suzee	Mort du conjoint, dépression	PTSD	Oui	Baby-sitting		SSC
Harvey	Assez riche		Non			SSC Union, pensions complémentaires
Donna	Assez riche		Non			SSC, rente
Sally	Maladie	Dos et addiction aux opiacés	Oui		*Camp host*	Emploi, chômage saisonnier (Oregon)
Patty	Maladie	Diabète	Oui		*Camp host*	SSC
Jody	Ne supporte plus l'ens. public		Oui	Vente de coutures	*Camp host*	Emplois
Paul	Divorce		Non			SSC
Barb'	Maladie	Pneumonies	Oui		*Camp host*	SSC, emploi
Trisha	Ne supporte plus		Oui		*Camp host*	Emploi, Bitcoins
John	Maladie puis mort de la mère, assez riche		Non			SSC Union, indemnité exposition à l'agent orange
Gary	Assez riche		Oui		*Camp host*	SSC, emploi
Hart	Assez riche si chgt vers hab. mob.		Non			SSC
Sheila	Maladie de Mark	*Maladie de Mark*	Oui		*Camp host*	Emploi
Allison	Divorce		Non			Airbnb
Pat'	Assez riche		Non			SSC

	OU HABITE L'HIVER	TYPE HAB. HIVER	OU HABITE L'ETE	TYPE HAB. ETE	SOCIALISATION HABITAT MOBILE
					PRIMAIRE : 7 (23%) *SECONDAIRE : 16 (53%)* *AUCUNE : 7 (23%)*
Carry	La Posa Nord	Class A	Oregon	Maison	Primaire (camping, père)
Lindsey	Q. : Kofa Mnt RV park	Mobile-home	North Carolina	Maison	Aucune
Melody	La Posa Nord	Class C	Los Angeles, California	Identique	Aucune
Dean	La Posa Nord	5th-wheel	Illinois	Maison	Primaire (camping)
Jim'	La Posa Nord	5th-wheel	Maryland	Maison	Secondaire (amis)
Carol	La Posa Nord	Class A	*National Parks*	Identique	Secondaire (autre)
Mark	La Posa Nord	5th-wheel	*National Parks*	Identique	Secondaire (parents de Sheila)
Dave	Q. : B-10 campground	Tente	*Parks*, California	Identique	Aucune
Ca. Jim	La Posa Nord	Class C	*National Parks*	Identique	Aucune
David	La Posa Nord	Tente	Texas, Oregon	Identique	Primaire (camping)
Donnie	La Posa Nord	5th-wheel	*National Parks*	Identique	Secondaire (oncle)
Bruce	La Posa Sud	Camper	*National Parks*, Misouri	Identique	Secondaire (Trisha)
Joe	Q. : Q Mnt parkway	5th-wheel	Montana	Maison	Secondaire (amis)
Sandy	La Posa Nord	Tente	Oregon	Mobil-home	Primaire (camping)
Tommy	Q. : Shady Lane RV park	Class A	California	Identique	Primaire (camping)
Suzee	La Posa Nord	Cabane	Washington	Voiture, maison (chez sa fille)	Secondaire (amis)
Harvey	La Posa Nord	5th-wheel	Washington	Maison	Aucune
Donna	Q. : Q Mnt parkway	5th-wheel	Montana	Maison	Secondaire (amis)
Sally	La Posa Nord	Trailer	*National Parks*	Identique	Secondaire (cousine)
Patty	La Posa Nord	5th-wheel	*National Parks*	Identique	Secondaire (mère *snowbird*)
Jody	La Posa Nord	Trailer	*National Parks*, Nevada	Identique	Secondaire (autre)
Paul	La Posa Nord	Tente	Oregon	Identique	Secondaire (SDF de fait pendant quatre ans)
Barb'	La Posa Nord	Class A	*National Parks*	Identique	Secondaire (Carry)
Trisha	La Posa Sud	Camper	*National Parks*, Misouri	Identique	Primaire (camping)
John	La Posa Nord	5th-wheel	Utah	Identique	Secondaire (chauffeur routier)
Gary	La Posa Nord	5th-wheel	*National Parks*	Identique	Aucune
Hart	La Posa Ouest	Trailer	Varie	Identique	Primaire (camping)
Sheila	La Posa Nord	5th-wheel	*National Parks*	Identique	Secondaire (parents *snowbirds*)
Allison	La Posa Nord	Trailer	Maine	Identique, maison	Aucune
Pat'	La Posa Nord	5th-wheel	Maryland	Maison	Secondaire (amis)

1.2. LISTE DES ENTRETIENS

En rouge, l'échantillon des réfractaires retenus pour l'étude du chapitre 1.

DATE	NOM	TYPE D'HABITAT	LIEU D'HABITATION	LIEU DE L'ENTRETIEN
28.01.2016	Ed Foster, maire de Quartziste, ancien *snowbird* habitant de camping-car	Maison	Quartzsite	Mairie de Quartziste
15.12.2016	Jay et Cath	Pick-up augmenté	Quartzsite : B-10 campground	Chez eux
17.12.2016	Dave	Tente	Quartzsite : B-10 campground	Chez lui
18.12.2016	Donna, la barbière du quartier du *RV Show*	5th-wheel	Quartzsite : Tyson Wells	Dans son salon de coiffure aménagé à l'intérieur de son 5th-wheel
21.12.2016	Jannelle et Cathy, *campground hosts* de LPN et organisatrices du *Bible Study Camp*	Class A	La Posa Nord	Chez Jannelle
22.12.2016	Paul	Tente	La Posa Nord	Chez lui
24.12.2016	David	Tente	La Posa Nord	Chez lui
26.12.2016	Suzee	Cabane	La Posa Nord	Chez elle, puis Silly Al's
27.12.2016	Marc et David	Voiture	La Posa Nord	A Ehrenberg, au rassemblement de Bob Wells précédent le RTR
28.12.2016	Steeve	Van	RTR	A Ehrenberg, au rassemblement de Bob Wells précédent le RTR
28.12.2016	Chris	Caravane	RTR	A Ehrenberg, au rassemblement de Bob Wells précédent le RTR
31.12.2016	Sandy	Tente	La Posa Nord	Quartzsite : McDonald's
01.01.2017	Donnie et Patty	5th-wheel	La Posa Nord	Chez eux
01.01.2017	Harvey	5th-wheel	La Posa Nord	Chez lui
04.01.2017	John	5th-wheel	La Posa Nord	Chez lui
04.01.2017	Peggy et Larry	5th-wheel	La Posa Nord	Chez eux
05.01.2017	Rod	Caravane	La Posa Nord	A son stand de couteaux, à Tyson Wells
06.01.2017	Joannie et Ken	Maison	Quartzsite	Chez eux
06.01.2017	Jody	Caravane	La Posa Nord	Chez elle
19.12.2017	Scott	Tente	La Posa Nord	Dans mon camping-car
26.12.2017	Martine, gérante de l'imprimerie de Quartzsite	5th-wheel	Quartzsite	En promenant son chien dans les *wastelands* de Quartzsite
27.12.2017	Tommy	Class A	Quartzsite : Shady Lane RV Park	Chez lui
03.01.2018	Gary	5th-wheel	La Posa Nord	Chez lui

DATE	NOM	TYPE D'HABITAT	LIEU D'HABITATION	LIEU DE L'ENTRETIEN
07.01.2018	Gilles	Class A	La Posa Sud	Chez lui
13.01.2018	Michelle	Class A	RTR	Chez elle
14.01.2018	Tim	Van	RTR	Chez lui
14.01.2018	Dennis	Caravane	RTR	Chez lui
19.01.2018	Barb'	Class A	La Posa Nord	Chez elle
20.01.2018	Ella, Wes', Cath, Dave	Class A	La Posa Nord	Chez eux
21.01.2018	Mark et Sheila	5th-wheel	La Posa Nord	Chez eux
23.01.2018	Canada Jim'	Class C	La Posa Nord	Chez lui
24.01.2018	Trisha et Bruce	Camper	La Posa Sud : Magic Circle	Chez eux
25.01.2018	Susan	Class A (Alfa)	La Posa Nord : camp des Alfa Roadrunners	Dans sa voiture, sur la route
25.01.2018	Janice	Class A (Alfa)	La Posa Nord : camp des Alfa Roadrunners	Chez elle
26.01.2018	Carry	Class A	La Posa Nord	Chez elle
27.01.2018	Dwight et Sharon	Class A (Alfa)	La Posa Nord : camp des Alfa Roadrunners	Chez eux
31.01.2018	Linda	Maison	Quartzsite	Chez elle
31.01.2018	Hart	Van et trailer	La Posa Ouest	Chez lui
01.02.2018	Roxane et Tony	Class A	La Posa Nord	Chez eux
02.02.2018	Melody	Class C	La Posa Nord	Chez elle
03.02.2018	Hans	Camper	Imperial Dam	Chez lui
06.02.2018	Allison	Caravane	La Posa Nord	Chez elle
07.02.2018	Dean	5th-wheel	La Posa Nord	Chez lui
07.02.2018	Carol	Class A	La Posa Nord	Chez elle
08.02.2018	Bill et Barbara	Class A	La Posa Nord	Chez eux
09.02.2018	Lindsey	Mobile-home	Quartzsite : Kofa Mnt. RV park	Chez lui
10.02.2018	Jim' et Pat'	5th-wheel	La Posa Nord	Chez eux
10.02.2018	Donna et Joe	5th-wheel	Q. Mnt. parkway	Chez eux
11.02.2018	Sally	Caravane	La Posa Nord	Chez elle

ANNEXES DU CHAPITRE 2

2.1. REGLES D'OCCUPATION DES LTVAS PAR LE BLM

The goals of the Bureau of Land Management, Long-Term Visitor Areas are to provide a safe and enjoyable public land camping experience for all visi-tors, while promoting environmental stewardship, mutual respect and respon-sible use of America's natural resources. The following are the supplementary rules for the designated Long-Term Visitor Areas (LTVAs) and are in addition to rules of conduct set forth in 43 CFR Subpart 8365. The supplementary rules apply yearlong to all public land users who enter the LTVAs.

1. **The Permit Requirements and Fees.** You must have a permit to use a desig-nated LTVA between September 15 and April 15. The permit authorizes you to camp within any designated LTVA using those camping or dwelling unit(s) indicated on the permit between the periods from September 15 to April 15. **There are two types of permits:** Long-Term and Short-Visit. The long-term permit is valid for the entire season or any part of the season. The short-visit permit is valid for 14 consecutive days, and may be renewed an unlimited number of times for the cost of the permit. LTVA users must pay the cost of the fee indicated on the LTVA permit, in U.S. funds only, before or upon arrival. The Bureau of Land Management (BLM) will not refund permit fees.

2. **Displaying the Permit.** To make it valid, at the time of purchase, you must affix your short-visit permit decal or long-term permit decal, using the adhe-sive backing, to the bottom right-hand corner of the windshield of all trans-portation vehicles, and in a clearly visible location on all camping units. You may use no more than two secondary vehicles within the LTVA.

3. **Permit Transfers.** You may not reassign or transfer your permit.

4. **Permit Revocation.** An authorized BLM officer may revoke, without reimbursement, your LTVA permit if you violate any BLM rule or regulation, or if your conduct or that of your family, guest, or pets is incon-sistent with the goal of BLM's LTVA Program. Failure to return any LTVA permit to an authorized BLM officer upon demand is a violation of these supplementary rules. If BLM revokes your permit, you must remove all of your property and leave the LTVA system within 12 hours of notice, and you may not enter any other LTVA in Arizona or California for the remainder of the LTVA season.

5. **Unoccupied Camping Units.** Do not leave your LTVA camping unit or campsite unoccupied for a period of greater than five days unless an autho-rized BLM officer approves it in advance.

6. **Parking.** For your safety and privacy, you must maintain a minimum of 15 feet of space between dwelling units.

7. **Removal of Wheels and Campers.** Campers, trailers, and other dwelling units must remain mobile. Wheels must remain on all wheeled vehicles. You may set trailers and pickup campers on jacks manufactured for that purpose.

8. **Quiet Hours.** Quiet hours are from 10 p.m. to 6 a.m. under applicable state time zone standards, or as otherwise posted.

9. **Noise**. Do not operate audio devices or motorized equipment, including generators, in a manner that makes unreasonable noise as determined by the authorized BLM officer. Outdoor amplified music is allowed only within La Posa and Imperial Dam LTVAs in locations designated by BLM, and when approved in advance by an authorized BLM officer.

10. **Access.** Do not block roads or trails commonly in public use with your parked vehicles, stones, wooden barricades, or by any other means.

11. **Structures and Landscaping.** a. Fixed fences, dog runs, storage units, windbreaks, and other such structures are prohibited. Temporary structures of these types must conform to posted policies. b. Do not alter the natural landscape by painting rocks, as well as defacing or damaging any natural or archaeological feature.

12. **Livestock.** Boarding or keeping livestock (horses, cattle, sheep, goats, etc.) within LTVA boundaries is prohibited.

13. **Pets.** Pets must be kept on a leash at all times. Keep an eye on your pets. Unattended and unwatched pets may fall prey to coyotes or other desert preda-tors. You are responsible for clean-up and sanitary disposal of your pet's waste.

14. **Cultural Resources.** Do not disturb any archaeological or historical values including, but not limited to, petroglyphs, ruins, historic buildings, and arti-facts that may occur on public lands.

15. **Trash.** You must place all trash in designated receptacles. Public trash facili-ties are shown in the LTVA brochure. Do not deposit trash or holding-tank sewage in vault toilets. An LTVA permit is required for trash disposal within all LTVA campgrounds. You may not change motor oil, vehicular fluids, or dispose of or possess these used substances within an LTVA.

16. **Dumping.** Do not dump sewage, gray water, or garbage on the ground. This includes motor oil and any other waste products. Federal, state, and county sanitation laws and county ordinances specifically prohibit these practices. Sanitary dump station locations are shown in the LTVA brochure. You must have an LTVA permit for dumping within all LTVA campgrounds.

17. **Self-Contained Vehicles.** a. In Pilot Knob, Midland, Tamarisk, and Hot Spring LTVAs, you may camp only in self-contained camping units. The La Posa, Imperial Dam, and Mule Mountain LTVAs are restricted to self-contained camping units, except within 500 feet of a vault toilet or rest room.

b. Self-contained camping units must have a permanent affixed waste water holding tank of 10-gallon minimum capacity. BLM does not consider port-a-potty systems, systems that utilize portable holding tanks, or permanent holding tanks of less than 10-gallon capacity, to be self-contained.

18. **Campfires.** You may have campfires in LTVAs subject to all local, state, and Federal regulations. You must comply with posted rules.

19. **Wood Collection**. Do not collect wood within LTVAs. You may not possess native firewood (i.e., mesquite, ironwood, palo verde) within LTVAs. Please contact the nearest BLM office for current regulations concerning wood collec-tion.

20. **Speed Limit.** The speed limit in LTVAs is 15 miles per hour or as otherwise posted.

21. **Off-Highway Vehicle Use.** Motorized vehicles must remain on existing roads, trails, and washes.

22. **Vehicle Use.** Do not operate any vehicle in violation of state or local laws and regulations relating to use, standards, registration, operation, and inspec-tion.

23. **Firearms.** Do not discharge or otherwise use firearms or weapons inside or within 1/2 mile of LTVAs.

24. **Vending Permits.** You must have a vending permit to carry on any commercial activity. Please contact the nearest BLM office for information on vending or concession permits.

25. **Aircraft Use.** Do not land or take off any aircraft, including ultralights and hot air balloons, in LTVAs, unless an authorized BLM officer approves it in advance.

26. **Perimeter Camping.** Do not camp within one mile outside the boundaries of Hot Spring, Tamarisk, and Pilot Knob LTVAs and within two miles outside the boundary of Midland LTVA.

27. **Hot Spring Spa and Day Use Area.** Food, beverages, glass containers, soap, pets, and/or motorized vehicles are prohibited within the fenced-in area at the Hot Spring Spa. Day-use hours are 5 a.m. to midnight.

28. **Mule Mountain LTVA.** You may camp only at designated sites within the Wiley's Well and Coon Hollow campgrounds. You may have only one (1) camping or dwelling unit per site.

29. **Imperial Dam and La Posa LTVAs.** Do not camp overnight in desert washes in Imperial Dam and La Posa LTVAs.

30. **La Posa LTVA.** You may enter La Posa LTVA only at legal access roads along U.S. Highway 95. Do not create or use any other access points. Do not remove or modify barricades, such as fences, ditches, and berms.

31. **Posted Rules.** You must observe and obey all posted rules. Individual LTVAs may have additional specific rules in addition to these supplementary rules. If posted rules differ from these supplemental rules, the posted rules take precedence.

32. **Other Laws.** If you hold an LTVA permit, you must observe and obey all Federal, state, and local laws and regulations applicable to the LTVA.

33. **Campsite Maintenance.** You must keep the LTVA and, specifically, your campsite in a neat, orderly, and sanitary condition.

34. **Length of Stay.** Between April 16 and September 14, you may stay in an LTVA only 14 days in any 28-day period. After your 14th day of occupation at an LTVA, you must move outside of a 25-mile radius of that LTVA.

35. **Penalties.** Under 43 CFR 2932.56(b), if you knowingly and willfully violate or fail to comply with any of the supplementary rules provided in this notice, BLM may revoke your LTVA permit. You may also be subject to issuance of a citation and/or arrest with a fine under 18 U.S.C. 3571 and/or imprisonment under 18 U.S.C. 3581, and the Federal Land Policy and Management Act of 1976 (43 U.S.C. 1733(a)).

2.2. QR-CODES DES VIDEOS EVOQUEES AU CHAPITRE 2



« *What Type of RV? Class A, B or C? Towable Trailer, Pop-up or 5th Wheel? The 12 RVs of Technomadia!* » sur Technomadia.



« *Boondocking in a 5th Wheel* » sur Cheap RV Living.



« *RV Boondocking Basics – Finding Spots, Conserving Water, Solar & Electricity* » sur Technomadia.



« *RV Solar Simplified! Simple RV Solar Setup.* » sur All About RV's.



« *RV Kitchen Organization (MAKE IT ALL FIT) Full Time RV* » sur You, Me & the RV.



Vidéo d'introduction de la chaine *Cheap RV Living*.

2.3. LES DIFFERENTS TYPES DE CAMPING-CARS

Les caravanes

Le ***fifth-wheel*** est une caravane de très grande taille (jusqu'à 42 pieds, soit 13 mètres). Elle est nécessairement tractée par un *pick-up*, car une partie surrélevée vient se poser sur le dessus de l'arrière du véhicule.



Photographie 133. *Un fifth-wheel à Scaddan Wash. Janvier 2016.*

Le ***trailer*** est une simple caravane tractée par une voiture.



Photographie 134. *Un trailer. Janvier 2018.*

Les camping-cars

Le ***class A*** est un camping-car dont la cabine de pilotage fait partie intégrante du volume d'habitation. Ce sont les plus grands habitats mobiles motorisés, pouvant aller jusque 42 pieds.



Photographie 135. *Des Class A présentés au RV Show. Janvier 2018.*

Le ***class C*** est un camping-car dont la cabine de pilotage est séparée du volume d'habitation, même si les deux peuvent communiquer de l'intérieur. Ce sont des camping-cars allant de 19 à 30 pieds (6 à 9 mètres).



Photographie 136. *Le Class C de Canada Jim. Février 2018.*

Le **camper** est un pick-up augmenté d'une cabine d'habitat, soit fabriquée par ses habitants, soit par des industriels.



Photographie 137. *Le pick-up augmenté d'une structure habitable de Jay et Cath, au B-10 campground. Janvier 2016.*



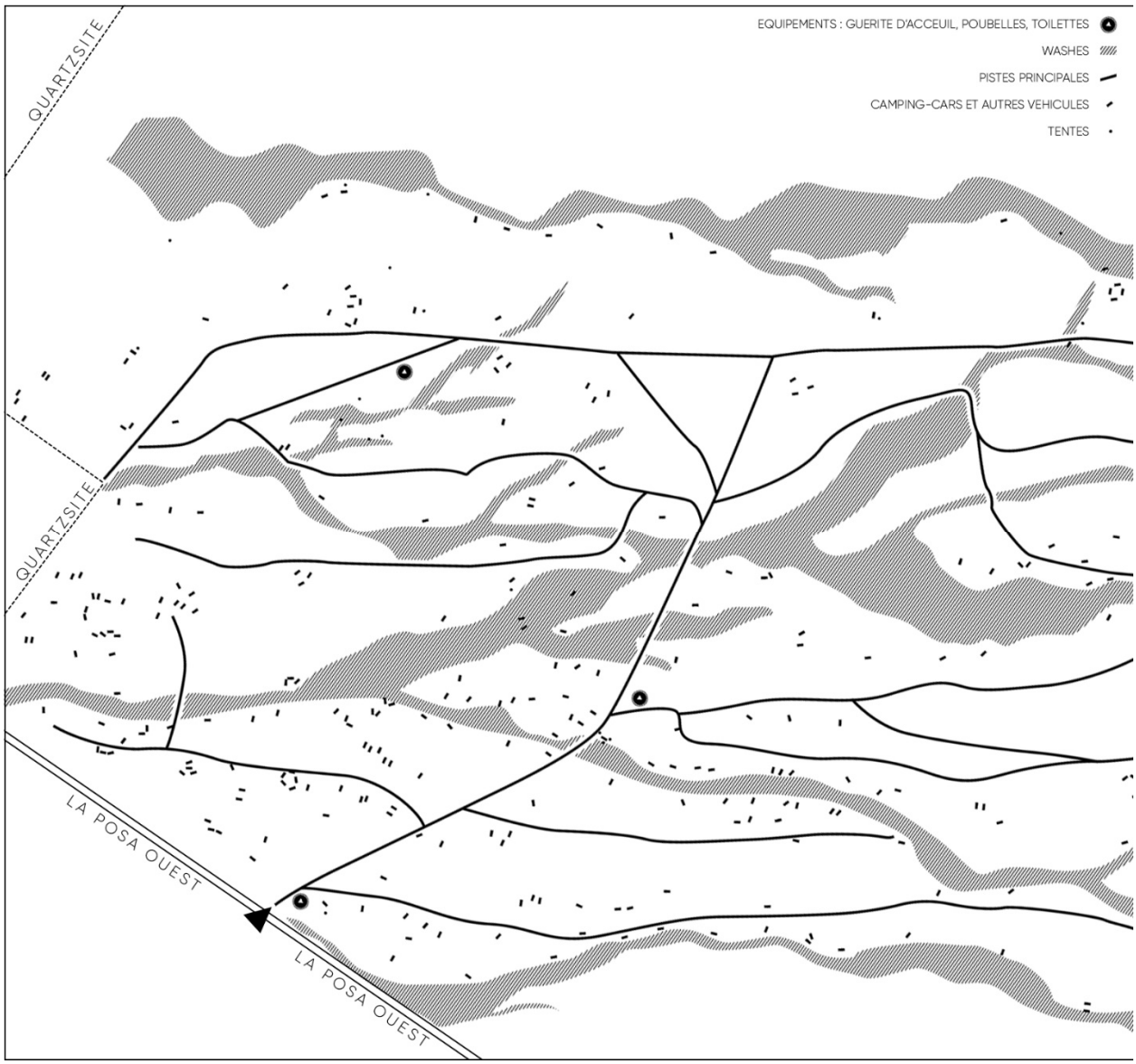
Photographie 138. *Le camper de Dwayne, devant chez David, à La Posa Nord. Février 2018.*

Le ***van*** est un véhicule utilitaire dont la destination première n'est pas l'habitat. Il est courant qu'ils soient transformés directement par leurs habitants pour en faire des véhicules habitables.



Photographie 139. *Un van au RTR. Janvier 2018.*

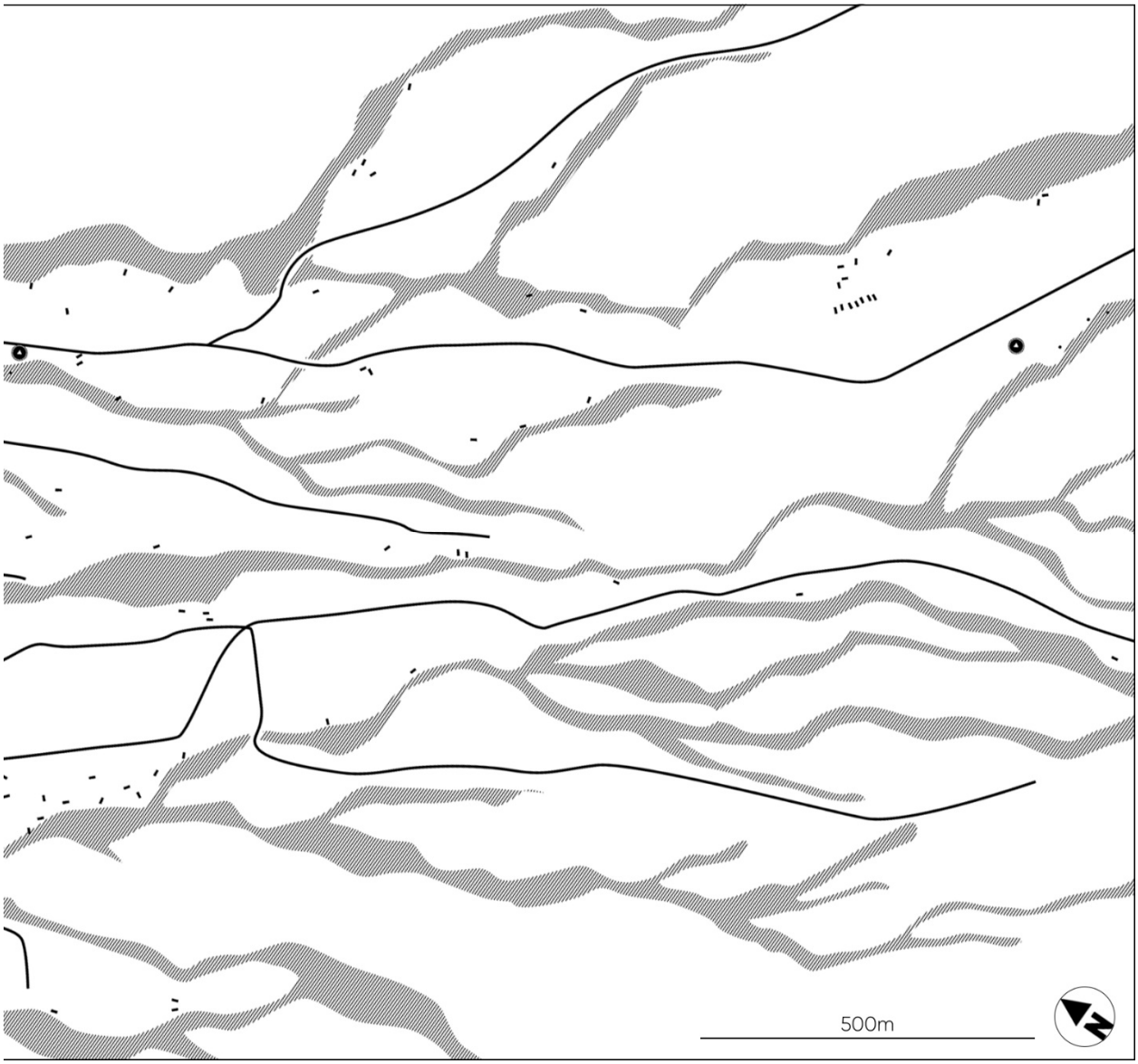
2.4. Releve de La Posa Nord par avion, le 17 janvier 2018



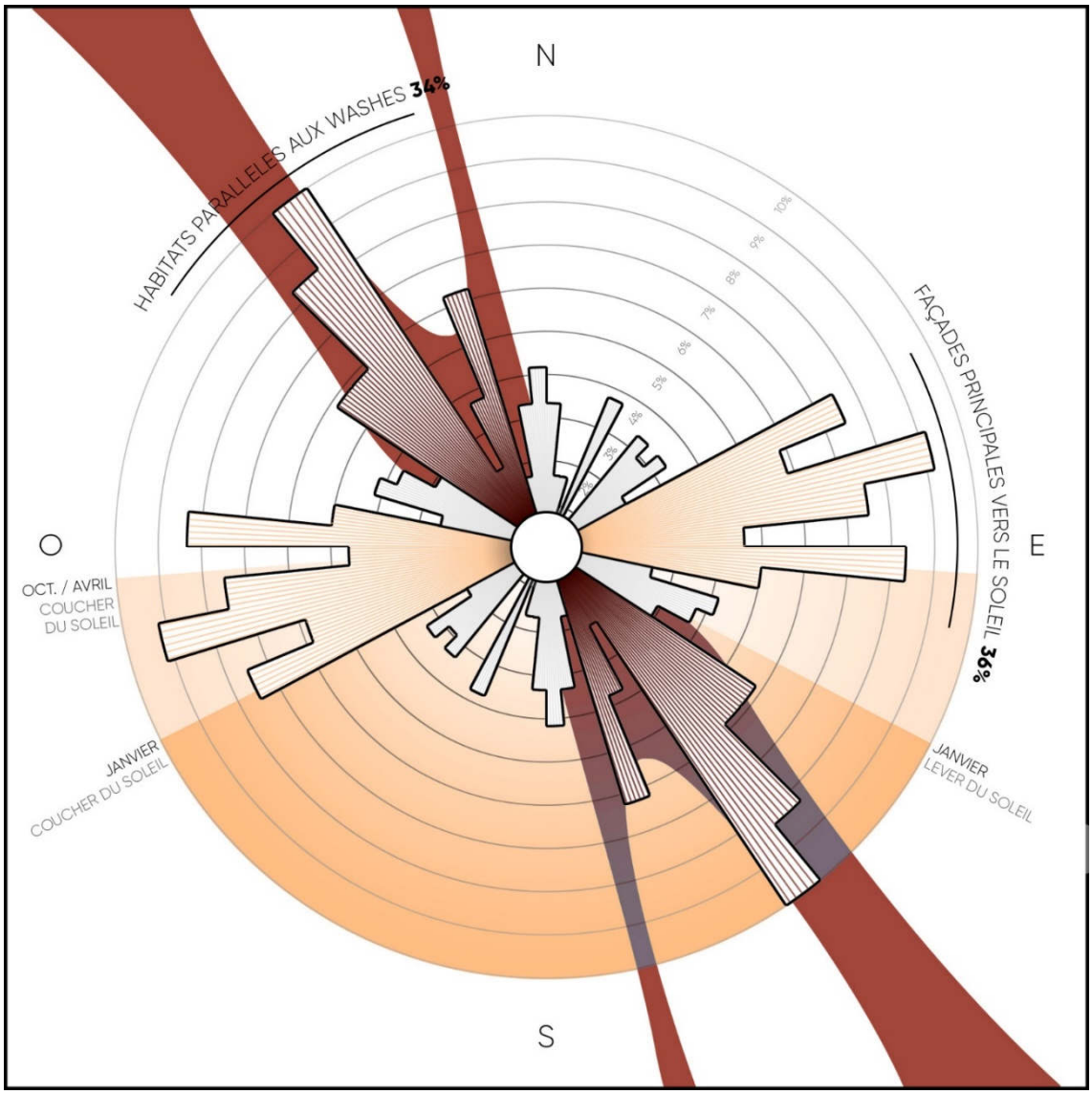
Le relevé a été réalisé depuis un avion biplace gracieusement piloté par l'ami d'un enquêté. La carte a été déssinée à partir des plans officiels de la LTVA de La Posa[4], des photos satellites et des 350 photos prises depuis le ciel.

[4] BLM Field Office, « *LA POSA access guide* », 2017.

Version de diffusion. Version complète disponible à la BU de Nanterre.



2.5. Repartition de l'orientations des camping-cars



Le relevé a été réalisé en vectoriel sur Rhino3D et comprend la position et l'orientation de tous les camping-cars, ainsi que le dessin des vecteurs d'orientation moyens des *washes* de La Posa Nord. Ce dessin vectoriel a ensuite été intégré à QGIS selon la bonne orientation par rapport au Nord. Le logiciel a permis d'additionner d'une part l'orientation de tous les habitats, et d'autre part l'orientation moyenne des washes pour donner cette rose.

Nous observons une surreprésentation de camping-cars :

- qui sont orientés parallèlement aux *washes* (en rouge) : 34% des habitats sur une part de 21% des orientations possibles (soit 78° sur 360°).
- qui sont orientés perpendiculairement au soleil (en jaune) : 36% des habitats sur une part de 21% des orientations possibles (soit 78° sur 360°).

Les 30% de camping-cars restants sont répartis dans les 58% orientations possibles (soit 204° sur 360°).

ANNEXES DU CHAPITRE 4

4.1. INVENTAIRE : RELEVE DETAILLE

RECAPITULATIF DES BIENS DE DAVID SELON LES CATEGORIES D'ANALYSE						
BIEN	MODE D'ACQUISITION * Don de personne * Prêt de personne * Don d'institution * Achat magasin * Trouvé * Autres	TYPE DE BIEN * Le vélo * Amélioration vélo * Autre bien matériel * Prêt temporaire * Consommable * Bien immatériel * Monnaie	COUT REEL ($)	COUT WM ($)	ORIGINE GEOGRAPHIQUE * La Posa * Q Isaiah Church * Q Salvation Army * Q Autres * Ailleurs USA (Q : Quartzsite)	CONSERVATION *Abandonné * Prêt restitué * Entreposé * Embarqué * Le vélo
5$ de monnaie	Don de personne (Harvey)	Monnaie	*(exclus)*	*(exclus)*	La Posa	*(exclu)*
2 gallons d'eau	Don de personne (Suzee)	Consommable	0	0,5	La Posa	*(exclu)*
Margarine	Achat magasin	Consommable	1,3	1,3	Q Autres (General Store)	*(exclu)*
Tabac	Achat magasin	Consommable	11,2	11,2	Q Autres (Big Market)	*(exclu)*
Paire de sandales	Don de personne (Ray)	Autre bien matériel	0	12	La Posa	Abandonné
Bière Steel Reserve	Achat magasin	Consommable	3,2	3,2	Q Autres (Roadrunner)	*(exclu)*
500g de raisins	Don d'institution	Consommable	0	20	Q Autres (Food bank)	*(exclu)*
Tapis de sol	Don de personne (Tommy)	Autre bien matériel	0	20	La Posa	Embarqué
Tente	Don de personne (Sandy)	Autre bien matériel	0	40	La Posa	Embarqué
Tondeuse à barbe et cheveux	Don d'institution	Autre bien matériel	0	25	Q Isaiah Church	Embarqué
Outils (1/2)	Don de personne	Autre bien matériel	0	17	Ailleurs USA	Embarqué
Outils (1/2)	Trouvé	Autre bien matériel	0	18	Ailleurs USA	Embarqué
Sac de couchage	Don de personne (Jomzy)	Autre bien matériel	0	25	Q Isaiah Church	Embarqué
Batterie portable USB	Don de personne (Biker tramp Tom)	Autre bien matériel	0	20	Q Isaiah Church	Embarqué
Écouteurs Skullcandy	Trouvé	Autre bien matériel	0	30	Ailleurs USA	Embarqué
Chapeau	Trouvé	Autre bien matériel	0	10	Ailleurs USA	Embarqué
Lampe frontale	Trouvé	Autre bien matériel	0	7	Q Autres	Embarqué
Portefeuille	?	Autre bien matériel	0	15	Ailleurs USA	Embarqué
Chargeur de téléphone (extra)	Don de personne (Sandy)	Autre bien matériel	0	13	La Posa	Embarqué
Tasse 76 Cup	Achat magasin	Autre bien matériel	-6,6*	2	Q Autres (76 Market)	Embarqué
Gants LL Bean	Don de personne	Autre bien matériel	0	40	Ailleurs USA	Embarqué
Couteau suisse-fourchette	Don de personne	Autre bien matériel	0	5	Ailleurs USA	Embarqué
Couteau	Achat magasin	Autre bien matériel	5	5	Ailleurs USA	Embarqué
Téléphone portable	Don de personne (Sandy)	Autre bien matériel	0	20	La Posa	Embarqué
Vélo : Bridgestone MB-5	Don de personne (Tommy)	Le vélo	0	500	La Posa	Le vélo
Vélo : porte-bagages avant	Don de personne (troc)	Amélioration vélo	0	25	Q Autres	Le vélo

Vélo : porte-bagages arrière	Achat magasin	Amélioration vélo	10	25	Q Autres (Swap meet)	Le vélo
Vélo : freins	Don de personne (Gypsy)	Amélioration vélo	0	40	La Posa	Le vélo
Vélo : extensions de poignées	Achat magasin	Amélioration vélo	3	10	Q Autres (Khuen Street Swap Meet)	Le vélo
Vélo : antivol à code	Achat magasin	Amélioration vélo	20	20	Ailleurs USA	Le vélo
Vélo : sacs gris pour vélo	Achat magasin	Amélioration vélo	6	80	Ailleurs USA	Le vélo
Vélo : sac LL Bean pour vélo	Achat magasin	Amélioration vélo	0,5	35	Ailleurs USA	Le vélo
Vélo : sacs rouges pour vélo	Achat magasin	Amélioration vélo	2	20	Q Salvation Army	Le vélo
Vélo : antivol U	Achat magasin	Amélioration vélo	5	15	Q Autres (Garage sale)	Le vélo
Vélo : lumière vélo	Achat magasin	Amélioration vélo	1	10	Q Autres (Swap meet)	Le vélo
Chaise de camping jaune	Don de personne (Sandy)	Autre bien matériel	0	15	La Posa	Entreposé
Petit barbecue	Don de personne (Gypsy et Jody)	Autre bien matériel	0	20	La Posa	Entreposé
Habits (1/2)	Don d'institution	Autre bien matériel	0	15	Ailleurs USA	Abandonné
Habits (1/2)	Don d'institution	Autre bien matériel	0	15	Ailleurs USA	Embarqué
Panneau solaire portable	Prêt de personne (Mikael)	Autre bien matériel	0	35	La Posa	Prêt restitué
Matelas	Don de personne (Jody)	Autre bien matériel	0	25	La Posa	Abandonné
Bâche	Don de personne (Sandy)	Autre bien matériel	0	15	La Posa	Abandonné
Tente neuve	Don de personne (une voisine)	Autre bien matériel	0	40	La Posa	Abandonné
Chaise de camping bleue	Prêt de personne (Mikael)	Autre bien matériel	0	15	La Posa	Prêt restitué
2 couvertures	Don d'institution	Autre bien matériel	0	20	Q Isaiah Church	Abandonné
Plaques de cuisson	Prêt de personne (Suzee)	Autre bien matériel	0	25	La Posa	Prêt restitué
2 bouteilles de propane	Don de personne (Nancy)	Consommable	0	30	La Posa	*(exclu)*
Nourriture en boîte de conserve	Don de personne (Sandy et Suzee)	Consommable	0	60	La Posa	*(exclu)*
BLM pass (1/2)	Don de personne (Sandy)	Bien immatériel	0	90	La Posa	*(exclu)*
BLM pass (1/2)	Prêt de personne (Susanne)	Bien immatériel	0	90	Ailleurs USA	*(exclu)*
		TOTAL	*61,6*	*1650,2*		

* Le prix de la Tasse 76 Cup est négatif puisqu'elle a permis à David de faire des économies sur le café acheté à la station-service.

4.2. INVENTAIRE : MODE D'ACQUISITION DES BIENS

MODE D'ACQUISITION DES BIENS ($)	
DONS DE PERSONNES	**1072,5**
Tapis de sol	20
Vélo	500
Tente neuve (voisine)	40
Chargeur tel	13
Téléphone portable	20
Chaise camping jaune	15
Bâche	15
½ BLM Pass	90
Conserves	60
Freins	40
Porte-bagage avant	25
Barbecue	20
Matelas	25
Couteau suisse	5
2 bouteilles de propane	30
Paire de sandales	12
Tente (Sandy)	40
Sac de couchage	25
Batterie portable	20
Outils (moitié)	17
Gants LL Bean	40
2 gallons d'eau	0,5
PRETS	**165**
½ BLM PASS	90
Panneau solaire	35
Chaise camping bleue	15
Plaques de cuisson	25
ACHATS MAGASINS ET BROCANTES	**237,7**
Poignées de vélo	10
Sacs vélo	80
Sacs rouges vélo	20
Lampe vélo	10
Porte-bagage arrière	25
Tabac	11,2
Sac LL Bean	35
Antivol U	15
Antivol	20
Couteau	5
Margarine	1,3
Bière	3,2
Tasse 76 Cup	2
DONS D'INSTITUTIONS	**95**
Tondeuse	25
2 couvertures	20
Habits	30
Raisins secs	20
TROUVES	**65**
Outils (moitié)	18
Écouteurs Skullcandy	30
Chapeau	10
Lampe frontale	7
INCONNU	**15**
Portefeuille	15
TOTAL DES BIENS	**1650,2 $**

4.3. INVENTAIRE : ORIGINE GEOGRAPHIQUE DES BIENS

ORIGINE GEOGRAPHIQUE DIRECTE DES BIENS			
BIEN	MODE D'ACQUISITION	PRIX PAYE	COUT WM
LA POSA		0	1015,5
2 gallons d'eau	Don de personne (Suzee)	0	0,5
Plaques de cuisson	Prêt de personne (Suzee)	0	25
2 bouteilles de propane	Don de personne (Nancy)	0	30
Une tente	Don de personne (une voisine)	0	40
Paire de sandales	Don de personne (Ray)	0	12
Matelas	Don de personne (Jody)	0	25
Petit barbecue	Don de personne (Gypsy et Jody)	0	20
Vélo : freins	Don de personne (Gypsy)	0	40
Tapis de sol	Don de personne (Tommy)	0	20
Le vélo	Don de personne (Tommy)	0	500
Chaise de camping bleue	Prêt de personne (Mikael)	0	15
Panneau solaire portable	Prêt de personne (Mikael)	0	35
Chaise de camping jaune	Don de personne (Sandy)	0	15
Nourriture en boîte de conserve	Don de personne (Sandy et Suzee)	0	60
BLM pass (1/2)	Don de personne (Sandy)	0	90
Tente neuve	Don de personne (Sandy)	0	40
Chargeur de téléphone (extra)	Don de personne (Sandy)	0	13
Téléphone portable	Don de personne (Sandy)	0	20
Bâche	Don de personne (Sandy)	0	15
5$ de monnaie	Don de personne (Harvey)	(exclus)	(exclus)

BIEN	MODE D'ACQUISITION	PRIX PAYE	COUT WM
QUARTZSITE		30,1	239,7
Vélo : sacs rouges	Achat magasin (Salvation Army)	2	20
Tondeuse à barbe et cheveux	Don d'institution (Isaiah Church)	0	25
2 couvertures	Don d'institution (Isaiah Church)	0	20
Sac de couchage	Don de personne (Jomzy)	0	25
Batterie portable USB	Don de personne (Bike tramp Tom)	0	20
Margarine	Achat magasin (General store)	1,3	1,3
Tabac*	Achat magasin (Big market)	11,2	11,2
Tasse 76 Cup	Achat magasin (76 Market)	-6,6	2
Bière Steel Reserve	Achat magasin (Roadrunner)	3,2	3,2
500g de raisins	Don d'institution (Food bank)	0	20
Vélo : antivol U	Achat brocante (garage sale)	5	15
Vélo : extensions de poignées	Achat brocante (Khuen St. Swap Meet)	3	10
Vélo : porte-bagage arrière	Achat brocante (swap meet)	10	25
Vélo : lumière vélo	Achat brocante (swap meet)	1	10
Vélo : porte-bagage avant	Don de personne (troc)	0	25
Lampe frontale	Trouvé	0	7
AILLEURS USA		31,5	395
BLM pass (1/2)	Prêt de personne (Susanne)	0	90
Habits (1/2)	Don d'institution	0	15
Habits (1/2)	Don d'institution	0	15
Outils (1/2)	Don de personne	0	17
Outils (1/2)	Trouvé	0	18
Portefeuille	?	0	15
Écouteurs Skullcandy	Trouvé	0	30
Chapeau	Trouvé	0	10
Gants chauds	Don de personne	0	40
Couteau suisse-fourchette	Don de personne	0	5
Couteau	Achat magasin	5	5
Vélo : antivol à code	Achat magasin	20	20
Vélo : 2 sacs gris	Achat magasin	6	80
Vélo : sac LL Bean	Achat magasin	0,5	35

Version de diffusion. Version complète disponible à la BU de Nanterre.

4.4. INVENTAIRE : RELEVE SELON LA CAPITALISATION

TABLEAU RECAPITULATIF DES BIENS POSSEDES SELON LA CONSERVATION, L'ORIGINE GEOGRAPHIQUE, ET LE MODE D'ACQUISITION* ($)						
	LE VELO ET SES AMELIORATIONS	EMBARQUES SUR LE VELO	ENTREPOSES A Q.	PRETS RESTITUES	ABANDONNES	TOTAL
LA POSA	**Dons de personnes** Le vélo : 500 Freins : 40	**Dons de personnes** Tapis de sol : 20 Tente : 40 Téléphone: 20 Chargeur de téléphone extra : 13	**Dons de personnes** Chaise de camping jaune : 15 Petit barbecue : 20	**Prêts** Panneau solaire : 35 Chaise camping bleue : 15 Plaques de cuisson : 25	**Dons de personnes** Matelas : 25 Bâche : 15 Tente : 40 Paire de sandales : 12	835
ISAIAH CHURCH Q		**Dons d'institutions** Tondeuse à barbe : 25 **Dons de personnes** Sac de couchage : 25 Batterie portable : 20			**Dons d'institutions** Deux couvertures: 20	90
SALVATION ARMY Q	**Achetés** Sacs rouge vélo : 20					20
AUTRES Q	**Dons de personnes (troc)** Porte-bagage avant : 25 **Achetés** Antivol U : 15 Lumière vélo : 10 Porte-bagage arrière : 25 Poignées : 10	**Trouvés** Lampe frontale : 7 **Achetés** Tasse 76 Cup : 4				96
AILLEURS USA	**Achetés** Sacs vélo gris : 80 Sacs vélo LL bean : 35 Antivol à code : 20	**Dons de personnes** Outils : 17 Gants LL Bean : 40 Couteau suisse-fourchette : 5 **Dons d'institutions** Habits : 15 **Trouvés** Outils : 18 Ecouteurs Skullcandy : 30 Chapeau : 10 **Achetés** Couteau : 5			**Dons d'institutions** Habits : 15	290
TOTAL	780	314	35	75	127	1331

** Sont laissés de côté le BLM pass, les consommables et le portefeuille.*

4.5. ALCOOL INGERE DU 29 DECEMBRE AU 1ER JANVIER

COMPTE DE L'ALCOOL BU PAR DAVID DU 29 DECEMBRE AU 1ER JANVIER					
DATE	ALCOOL	HORAIRES	UNITES D'ALCOOL*	UNITES D'ALCOOL PAR HEURE	DANS QUELLES CONDITIONS
29.12	2 bières Steel Reserve	16h-22h	*2* 1,24L à 8,1°* **16,08UA**	**2,68UA/heure** en moyenne	Tout seul
30.12	2 bières Steel Reserve 1 Budweiser Tom	16h-21h30	*2* 1,24L à 8,1° soit 16,08UA* *0.355L à 5° soit 1,42UA* **17,5UA**	**3,18UA/heure** en moyenne	Tout seul, rapidement avec Tom et avec Suzee à partir de 21h.
31.12	Amaretto Suzee 1 verre de vodka Suzee 1 verre de vodka Suzee ½ bouteille vodka Tom	9h45 10h 12h45 13h35 --- 17h30	*est. 1UA* *15cl à 40° soit 4.8UA* *15cl à 40° soit 4.8UA* *35cl à 40° soit 11.2 UA* **21,8UA**	10,6UA en 3h50 soit 2,83UA/heure 13h35-17h30 = 11,2UA en 3h55 Soit 11,2/3,92 = 2,8UA/heure <u>total</u> 21,8/7,75 = **2,81UA/heure**	Avec Suzee, Tom et Froggy, chez Suzee.
01.01	*Fond de vodka ? *** 1/3 bout. Champagne 8 bières Natural Ice	 17h30 --- 22h	 *25cl à 12° soit 2.4 UA* *1.68UA*8 soit 13,44UA* **15.84UA**	 15,84UA en 4h30 Soit **3,52UA/heure**	Avec Suzee, Tom et Froggy, chez Suzee.

* L'unité d'alcool se compte en multipliant le volume en litre par le degré par 0,8. Une bière de 25cl à 5° contient 1UA.
** J'ai perdu la trace de ce fond de vodka sans m'en rendre compte au moment de l'ethnographie. Peut-être l'a-t-il bu ce jour avant qu'il ne retrouve Suzee. Je l'ai compté comme bu le 2 janvier, scénario le plus probable.

4.6. RELEVE DE LA CONSOMMATION TOTALE D'ALCOOL

COMPTES DE LA CONSOMMATION D'ALCOOL						
DATE	CONSOMMATION	TYPE D'ALCOOL	UA	PROVENANCE	ENTOURAGE	OU
29.12	2 bières *Steel Reserve*	Bière forte	16,08	Achat	Seul	Chez lui
30.12	1 bière *Steel Reserve*	Bière forte	8,04	Achat	Seul	Chez lui
	1 bière *Steel Reserve*	Bière forte	8,04	Achat	Avec Tom	Chez lui
	1 bière *Budweiser*	Bière	1,42	Don de Tom	Avec Tom	Chez lui
31.12	Café-amaretto	Liqueur/vin	1,00	Don de Suzee	Avec Suzee et Froggy	Chez Suzee
	2 verres de vodka	Vodka	9,60	Don de Suzee	Avec Suzee, Tom et Froggy	Chez Suzee
	1/2 bouteille de vodka	Vodka	11,20	Don de Tom	Avec Suzee, Tom et Froggy (un temps seul avec Tom)	Chez Suzee
01.01	1/3 bouteille de champagne	Liqueur/vin	2,40	Don de Froggy	Avec Suzee et Froggy	Chez Suzee
	8 bières *Natural Ice*	Bière	13,44	Don de Suzee	Avec Suzee, Tom et Froggy	Chez Suzee
02.01	15 cl vodka	Vodka	4,80	Don de Suzee	Seul	Chez lui
03.01	1 bière *Budweiser*	Bière	1,42	Don de Froggy	Avec Froggy	Chez lui
04.01	2 bières *Steel Reserve*	Bière forte	16,08	Achat	Avec Tom	Chez lui
05.01	3 bières *Natural Ice*	Bière	5,04	Achat (sous contrainte)	Avec Suzee, Kat et Stevo	Chez Kat et Stevo
	1 bière *Budweiser*	Bière	1,42	Don de Froggy	Avec Suzee, Kat et Stevo	Chez Kat et Stevo
	15cl de vodka	Vodka	4,80	Don de Kat et Stevo	Avec Suzee, Froggy, Kat et Stevo	Chez Kat et Stevo
	1 bière *Budweiser*	Bière	1,42	Don de Froggy	Seul	Chez lui
06.01	2/3 bouteille de vodka	Vodka	16,00	Achat	Avec Froggy, Harvey, Tommy	Chez lui
		Total	*122,20*			
		Moy. 9 jours	*13,58*			

4.7. RELEVE DES DEPENSES

FOYERS DE DEPENSES					
TYPE	DATE	BIEN	COUT	LOCALISATION	
Consommables	29.12	Courses	1,30 $	*general store*	*Quartzsite*
	29.12	Laverie	4,50 $	*laudromat*	*Quartzsite*
	03.01	Courses	24,55 $	*family $ + gen. store*	*Quartzsite*
	05.01	Courses	8,00 $	*general store*	*Quartzsite*
		Total consommables	*38,35 $*		
Drogues	29.12	Tabac	11,80 $	*big market*	*Quartzsite*
	29.12	2 bières	6,30 $	*arco gas station*	*Quartzsite*
	30.12	Bières	6,30 $	*roadrunner*	*Quartzsite*
	01.01	Bières	3,00 $	*76 market*	*Quartzsite*
	04.01	Bières	7,02 $	*76 market*	*Quartzsite*
	06.01	Vodka + Powerade	11,00 $	*arco gas station*	*Quartzsite*
		Total drogues	*45,42 $*		
Non-consommables	29.12	Poignées de vélo	3,00 $	*kuehn st. swap meet*	*Quartzsite*
		Total non-consommables	*3,00 $*		
		Total dépenses	**86,77 $**	David finit l'ethnocomptabilité avec 10$ en poche.	
		Total en food stamps	*33,85 $*		
		Total en monnaie	*52,92 $*	Le relevé quotidien indique qu'il a dépensé 54,2$ en monnaie, et non 52,92$ comme indiqué ici. En effet, le relevé indique qu'il lui reste 1,8$ en poche le 30 décembre, et qu'il ne dépense rien le 31 décembre. Pourtant, lorsque Suzee l'emmène acheter des bières en ville le 1er janvier et qu'ils achètent finalement un pack ensemble, David fait les fonds de ses poches et trouve vraisemblablement 1,28$ pour arriver aux 3$ qu'il m'annonce avoir dépensé (en réalité, probablement 3,08$). Rappel de l'importance de la présence de l'ethnographe dans la vie quotidienne: l'enquêté peut lui-même « découvrir » de l'argent qu'il laisse échapper de la comptabilité.	

CARACTERISTIQUES DES DEPENSES

REPARTITION DES DEPENSES

Tabac	Monnaie	11,80 $	13,6 %
Vélo	Monnaie	3,00 $	3,5 %
Laverie	Monnaie	4,50 $	5,2 %
Alcool	Monnaie	32,72 $	38,7 %
Autres consommables	*food stamps*	34,25$	39,0 %

OU DEPENSE-T-IL ?

Dépenses en magasin	*food stamps*	33,85 $	39,0 %
Dépenses en magasin	Monnaie	45,42 $	52,3 %
Dépense à la laverie	Monnaie	4,50 $	5,2 %
Dépense en brocante	Monnaie	3,00 $	3,5 %

PROVENANCE DE L'ARGENT DEPENSE

Pendant la période d'EC uniquement	Solde	0,92 $	
	Harvey	22,00 $	Tout l'argent reçu est dépensé.
	Dean	30,00 $	Tout l'argent reçu est dépensé.
	Food stamps	33,85 $	9 jours des 194$ mensuels de *food stamps* représentent 57,25$. Il a donc seulement dépensé 59% de ses *food stamps* alloués à cette période de 9 jours. David n'a pas dépensé les 11$ de *food stamps* convertis en 10$ de monnaie auprès de moi.

4.8. RELEVE DU TEMPS

VENDREDI 29 DECEMBRE				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES[1]
7h-8h30	Réveil			
8h30-9h25	Café	La Posa North : chez David	Froggy, Suzee	>3 cigarettes >café
9h25-9h45	Transit	Trajet La Posa-Quartzsite		
9h45-9h55	Courses et transit	*Salvation Army*		
9h55-10h05		*Isaiah Church*	Froggy, Mike	
10h05-10h10		*Big Market*	Froggy	$Tabac, filtres
10h20-10h50		*Swap Meet*	Froggy	
10h50-11h		*Post Office*	Froggy	
11h05-12h45		*Main Street Laundromat*	Froggy	$Laundry
12h55-14h30	Internet	*Library*	Froggy	
14h35-14h45		*Arco Gas Station*	Froggy	$Bière
14h45-15h15		*Family Dollar* *General Store* *Flea Market*		$Margarine $Poignées de vélo
15h15-16h	Boire de l'alcool à plusieurs	La Posa North : chez David	Froggy, Suzee	<Conserve de Chili
16h-17h30	Boire de l'alcool à plusieurs		Froggy	
17h30-18h	Repas			
18h-22h	Boire de l'alcool seul			

SAMEDI 30 DECEMBRE				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
7h30-8h45	Réveil, lecture dans la tente	La Posa North : chez David		
8h45-9h	Café		Froggy	
9h-9h25	Discussion		Froggy, Harvey	>Raisins
9h25-10h10			Froggy, Suzee	<Canette d'haricots rouges <2 gallons d'eau <Café et cafetière
9h25-10h10	Discussion, réparation vélo		Froggy	
10h10-11h	Rangement tente			$Bière (par moi, à Arco)
11h-13h	Travail d'inventaire		Froggy	>Vieil Obama Phone
13h-15h	« Nothing »			
15h-16h	Transit et courses	Quartzsite Roadrunner market	Un ami	$Bière
		La Posa North : Campground hosts Donnie et Patty's	Ray Tommy	>Sandales
16h-21h15	Boire de l'alcool seul et à plusieurs		Tom (de passage)	>Bière
21h15-21h30			Froggy, Suzee	

[1] $: acheté, > : donné, < : reçu.

DIMANCHE 31 DECEMBRE				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
8h-8h30	Réveil	La Posa North : chez David		
8h30-9h40	Café et vélo			
9h40-11h15	Café et petit-déjeuner	La Posa North : chez Suzee	Froggy, Suzee, Tom	<Café, Amaretto, Petit-déj (Suzee)
11h15-13h	Boire de l'alcool à plusieurs		Froggy, Suzee, Tom, un inconnu	<Vodka (Suzee)
13h-13h35			Froggy, Suzee, Nancy	
13h35-14h30			Froggy, Suzee, Tom	<Vodka (Tom)
14h30-16h			Tom	
16h-17h30	Boire de l'alcool à plusieurs, Trivial Poursuit		Froggy, Suzee, Tom	
17h30-17h40	Dépôt par Suzee chez lui	La Posa North : Chez David	Froggy, Suzee	<Vodka, poêle en fonte

LUNDI 1ER				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
7h30-16h30		La Posa North : chez David		
16h30-17h20	Courses et transit	Quartzsite	Suzee	<$Bières
17h20-19h	Boire de l'alcool à plusieurs	La Posa North : chez Suzee	Froggy, Suzee, Tom	<Champagne
19h-22h	Boire de l'alcool à plusieurs, Repas, Trivial Poursuit			<Repas

MARDI 2				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
6h-8h10	Attente du réveil des autres	La Posa North : chez Suzee		
8h10-8h55	Café		Froggy, Suzee, Tom	<Café <Cigarette
8h55-9h	transit	Trajet La Posa-Quartzsite		
9h-9h30	« *Free Pancakes* »	Quartzsite	Froggy, Suzee, Tom	
9h30-10h10	Visite de camping-cars		Froggy, Suzee	
10h10-10h40	Thrift Shop		Suzee	
10h40-10h45	Transit	Trajet Quartzsite-La Posa		
10h45-12h45	Sieste	La Posa North : chez David		
12h45-13h	réveil			
13h-13h15	Discussion		Froggy	
13h15-15h30	Appels *food stamps*			
15h30-15h45	Discussion		Froggy	
15h45-16h	Appels *food stamps*			
16h-16h15	Discussion		Froggy	
16h15-16h35	Repas			
16h35-17h40	Rangement			
17h40-18h	Discussion		Froggy	
18h-20h	Boire de l'alcool seul			

MERCREDI 3				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
7h30-9h	Réveil	La Posa North : chez David		
9h-10h30	Café, discussion		Froggy	>Café
10h30-10h40	Préparation pour sortie en ville		Froggy	
10h40-11h5	Transit	Trajet La Posa-Quartzsite		
11h5-11h35	Poêle, rasage, discussions	*Isaiah Church*	Froggy, Blue, un biker tramp,	<Poêle (Isaiah)
11h35-11h45	Transit			
11h45-12h50	Internet	*Library*	Froggy, Scott	<Porte bagage
	Transit			
13h10-13h20	Courses	*Family Dollar*	Froggy	$courses
	Transit	Trajet Quartzsite- La Posa		
13h30-16h55	Rangement, aménagement, lecture	La Posa North : chez David		
16h55-18h10	Repas, discussion		Froggy	>2 burgers

		JEUDI 4		
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
7h30-8h30	Réveil	La Posa North : chez David		
8h30-9h30	Café			
9h30-10h	Travail sur la voiture d'Harvey		Froggy, Harvey	
10h-10h20	Discussion avec Suzee		Suzee	
10h20-11h40	Préparation			
11h40-12h10	Transit	Station essence Quartzsite	Froggy, Suzee	
12h10-13h15	Transit	Trajet La Posa-Parker	Froggy, Suzee	
13h15-14h	Repas	Restaurant chinois de Parker	Froggy, Suzee	<Repas
14h-15h	Courses à Walmart		Froggy, Suzee	
15h-15h50	Transit	Trajet Parker-Quartzsite	Froggy, Suzee	
15h50-16h	Courses	Station-service 76 Market	Froggy	<Redbull
16h-16h10	Transit		Froggy, Suzee	
16h10-19h	Boire de l'alcool à plusieurs	La Posa North : chez David	Tom	

		SAMEDI 6 JANVIER		
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
6h30-7h	Réveil	La Posa North : chez David	Paul	
7h-7h25	Préparation repas			
7h25-9h	Café		Froggy, Paul	>petit-déjeuner
9h-9h15	Travail sur la voiture d'Harvey		Froggy, Harvey	<17$
9h15-9h40	Discussion		Froggy, Harvey	
9h40-9h45	Transit	Trajet vers chez Kat et Stevo		
9h45-10h20	Travail sur le van de Kat et Stevo	La Posa North : chez Kat et Stevo	Froggy, Kat et Stevo	
10h20-10h45	Transit	Trajet La Posa-Quartzsite		
10h45-11h50	Quartzsite Parade	Quartzsite	Froggy	
11h50-12h10	Internet	Library	Froggy	
12h10-12h25	Courses et transit	Quartzsite-La Posa		$vodka
12h25-13h40	Boire de l'alcool seul	La Posa North : chez David		
13h40-14h	Boire de l'alcool à plusieurs		Froggy	

14h-16h			Froggy, Harvey, Tommy	
16h-19h	Boire de l'alcool seul			

4.9. Repartition du temps

Details de la repartition du temps de David sur huit jours	29. 12	30. 12	31. 12	01. 01	02. 01	03. 01	04. 01	06. 01	Total	
La Posa chez soi										
Réveil/repos	90	75	30	60		90	60	30	435	7%
Café du matin	55	15	60			90	60	95	375	6%
S'occuper du chez-soi/de soi		50			215	215	80		560	9%
Discuter		165			65	45	20	25	320	5%
Boire de l'alcool à plusieurs	135	45					170	140	490	8%
Boire de l'alcool seul	180	215			120			255	770	13%
Travail							30	15	45	1%
Faire à manger	15	15			10	15		15	70	1%
"*Nothing*"		180		480					660	11%
Sieste					135				135	2%
Manger	15	15			10	15		10	65	1%
La Posa chez autrui										
Réveil/repos					130				130	2%
Café du matin					45				45	1%
Discuter									0	0%
Boire de l'alcool à plusieurs			480	270					750	12%
Travail								40	40	1%
Faire à manger									0	0%
Manger			10	10					20	0%
Quartzsite										
Transit et courses	235	60		50	10	75	50	40	520	9%
Manger					30				30	0%
Discuter						10			10	0%
Autres					70	20		65	155	3%
Travail									0	0%
Internet	95					65		20	180	3%
Parker et/ou Blythe										
Transit et courses							175		175	3%
Manger							45		45	1%
Total										
Éveil	820	835	580	870	840	640	690	750	6025	52%
Sommeil	620	605	860	570	600	800	750	690	5495	48%

ANNEXES DU CHAPITRE 5

5.1. RELEVE DES DEPENSES

DEPENSES DE SUZEE						
	DATE	OBJET	VALEUR ($)	DON ?		OU
Consommables	31.12	Mexicain	9,00	Pour soi		Q
	01.01	Courses	4,65	Pour soi		Q
	04.01	Chinois	12,00	Pour soi		Parker
	04.01	Chinois	6,00	Pour don à	David	Parker
	04.01	Essence	30,00	Pour soi		Q
	04.01	Courses	38,12	Mixte		Parker
	04.01	Courses	75,80	Pour soi		Parker
	04.01	Courses	2,08	Pour don à	Karaoké	Parker
	04.01	Redbull	6,38	Pour don à	David	Parker
	04.01	Bacon	2,98	Pour don à	*Drum circle*	Parker
	05.01	Courses	32,02	Pour don à	*Drum circle*	Blythe
	05.01	Courses	8,53	Pour don à	David, Froggy	Blythe
	05.01	Courses	25,66	Pour soi		Blythe
	05.01	*Fast-food*	11,00	Pour soi		Blythe
	07.01	Courses	7,27	Pour don à	*Drum circle*	Q
		Total	273,19			
Drogues	31.12	Vodka + jus	25,00	Pour soi		Q
	31.12	Rhum	16,00	Pour don à	Kat et Stevo	Q
	01.01	Bières	6,90	Pour don à	David	Q
	04.01	Cigarettes	75,00	Pour soi		Parker
	04.01	Eggnog	3,59	Pour soi		Parker
	04.01	Vin	8,23	Pour don à	Dean	Parker
	05.01	Vodka	19,99	Pour soi		Q
		Total	154,71			
Non-conso.	05.01	2 Pneus	210,00	Pour soi		Q
		Total	210,00			
Taxes		Parker	14,09			
		Blythe	2,95			
		Quartzsite	2,01			
		Total	19,05			
Total			**446,95**			

5.2. RELEVE DES DONS

DONS DE SUZEE ($)				
DATE	QUOI	PRIX OBS.	PRIX EST.	A
CONSOMMABLES				
31.12	Petit dej.	6,00		Froggy, Tom, David
31.12	Crackers		1,00	Froggy
01.01	Dîner		6,00	Froggy, Tom, David
04.01	Chinois	6,00		David
04.01	Redbull	6,38		David
04.01	Plat zucchini aubergine	2,08		Karaoké
05.01	Demi-burger	3,00		David
05.01	Coca-Cola		1,00	Jim
05.01	Coca-Cola		1,00	David
07.01	Nourriture	34,49		*Drum circle*
DROGUES				
31.12	Vodka	16,00		Kat et Stevo
31.12	Café amaretto		3,00	David
31.12	Jus de mangue		1,00	Tom
31.12	Café		0,20	David, Froggy
31.12	Vodka		8,00	David, Tom
31.12	Vodka		6,00	David
01.01	8 cigarettes	1,70		Jim
01.01	Bières	8,00		David
04.01	Vin	8,23		Dean
04.01	Cigarette	0,23		David
04.01	Eggnog		2,00	Froggy
05.01	Café		0,20	Froggy
08.01	Vodka		5,00	David
NON CONSOMMABLES				
31.12	Poêle	(prêt)		David

5.3. RELEVE DES DEPENSES EN DONS

DESTINATION DES DEPENSES EN DONS ($) *TAXES EXCLUES*					
				PART DES DONS COMPTABILISES :	
DESTINATION	PREVUES	COMPTABILISEES	DIFFERENCE	DANS L'ENSEMBLE DES DONS	DANS L'ENSEMBLE DES DEPENSES
Drum circle	42,27	34,49	-7,78	27 %	7,7 %
Karaoké	2,08	2,08	-	2 %	0,5 %
David	23,55	46,71	+23,16	37 %	10,5 %
Kat et Stevo	16,00	16,00	-	13 %	3,6 %
Tom	-	9,00	+9,00	7 %	2,0 %
Dean	8,23	8,23	-	7 %	1,8 %
Froggy	4,27	7,30	+3,03	6 %	1,6 %
Jim	-	2,70	+2,70	2 %	0,6 %
Dest. indéfinie	19,06	-	-19,06	-	-
Total	115,45	126,51	+11,06	100 %	**28,3 %**

5.4. RELEVE DU TEMPS

SAMEDI 30 DECEMBRE				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
8h10-9h10	Réveil	La Posa North : Chez Suzee		
9h10-9h25	Café			
9h25-9h30	Transit			
9h30-9h35	Café	La Posa North : Chez David	David	>2 conserves de haricots
9h35-10h10	Transit et courses	Quartzsite		
10h10-10h30	Transit	La Posa North : Chez David, chez Suzee	David, Froggy	>2 gallons d'eau >café et cafetière
10h30-21h	Baby-sitting	Quartzsite		
21h-21h10	Transit			
21h10-21h25	Apéro	La Posa North : Chez David	David, Froggy	
21h25-21h30	Transit	La Posa North		

DIMANCHE 31 DECEMBRE				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
8h30-9h25	Réveil	La Posa North : Chez Suzee		
9h25-9h40	Café		Froggy	
9h40-10h15			Froggy, David, Tom	>Café, Amaretto
10h15-10h45	Préparation petit-déj		Froggy, David, Tom	>Petit-déj.
10h45-11h15	Range sa cabane			
11h15-13h	Alcool		Froggy, David, Tom, un homme de passage	>Vodka, jus de mangue
13h-13h30			Froggy, David, Nancy	>Crackers
13h30-14h30			Froggy, David, Tom	
14h30-14h50	Passage chez Kat et Stevo (absents)	La Posa North : Chez Kat et Stevo	Froggy	>Rhum
14h50-15h	Transit			
15h-15h30	Restaurant Mexicain	Quartzsite : Tyson Wells	Froggy	$Nourriture
15h30-15h50	Flea market		Froggy	
15h50-16h	Transit			
16h-17h30	Trivial Poursuit	La Posa North : Chez Suzee	Froggy, David, Tom	
17h30-17h40	Dépôt David,	La Posa North : Chez David	Froggy, David	>Vodka, poêle en fonte
17h40-18h40	Courses	Quartzsite		$Jus de fruit
18h40-19h20	Apéro avant fête NYE	La Posa South : Chez Kay et Jim	Froggy, Kay, Jim	
19h20-22h	Fête NYE	La Posa South : Magic Circle		
22h30-2h	After-party	La Posa South : Chez Kay et Jim	Kay, Jim, autres	

LUNDI 1 JANVIER				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
8h-8h30	Réveil	La Posa South : Chez Kay et Jim		
8h30-11h30	Café, petit déjeuner		Froggy, Kay, Jim, Bob	<Café, petit déjeuner >Cigarettes
11h30-12h25	Transit	LPS, chez elle, chez David,		
12h25-12h30	Transit q	vers Archie et Terry		
12h30-14h	Douche et discussion avec Terry	Quartzsite : Chez Archie et Terry	Froggy, Archie, Terry, Mitch	<Douche
14h-14h15 (q) -14h-15-14h25 (lp)	Courses et transit	Quartzsite : Flea Market	Froggy	$Eau, jus, chaussettes
14h25-14h30	Rencontre avec le peintre	La Posa North : Chez le peintre	Froggy, le peintre	
	Transit			
14h35-16h30	Rangement	La Posa North : Chez Suzee		
16h30-17h20	Achat de bières pour David	Quartzsite	David	$>Bières
17h20-18h30	Apéro	La Posa North : Chez Suzee	Froggy, David, Tom	<Champagne
18h30-19h	Préparation repas		Froggy, David, Tom	
19h-20h	Dîner		Froggy, David, Tom	>Dîner
20h-21h	Picole		David	

MERCREDI 3 JANVIER				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
8h30-9h25	Réveil	La Posa North : Chez Suzee		
9h25-9h40	Café			
9h40-9h45	Transit	La Posa North		
9h45-9h55	Café	La Posa North : Chez David	Froggy, David	
9h55-10h	Transit	Quartzsite		
10h-22h35	Baby-sitting			
22h35-22h45	Transit			

JEUDI 4 JANVIER				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
8h30-9h	Réveil			
9h-9h55	Café	La Posa North : Chez Suzee		
9h55-10h	Transit			
10h-10h20	Café	La Posa North : Chez David	Froggy, David, Harvey	>Cigarette
10h20-11h30	Courses en ville	Quartzsite		
11h30-11h40	Transit LP			
11h40-11h55	Transit Q			
11h55-13h15	Voyage vers Parker	Parker	Froggy, David	$Essence
13h15-14h	Restaurant Chinois		Froggy, David	$>Repas David
14h-15h	Courses à WalMart		Froggy, David	$141Courses
	Courses à la station-service		Froggy, David	$>Redbull

15h-15h50	Voyage depuis Parker		Froggy, David	
15h50-16h10	Passage à B-10 pour donner la carte de téléphone qu'elle venait d'acheter	Quartzsite : B-10	Jersey	
16h10-16h40	Apéro, préparation repas pour karaoké	La Posa North : Chez Suzee	Froggy, Nancy, Karen	>Rhum
16h40-16h55	Dépôt bois pour drum circle		Froggy, Kay, Jim	<Bois
16h55-17h	Transit			
17h-20h50	Karaoké	La Posa North : Donnie et Patty's	Principalement : Nancy, Dean, Karen	>Dîner pour le potluck
	Transit			
-21h	Retour chez elle	La Posa North : Chez Suzee		

VENDREDI 5 JANVIER				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
8h-8h30	reveil			
8h30-9h15	Café	La Posa North : Chez Suzee	Froggy	>Café
9h15-10h15	Rangement		Tom	
10h15-10h25	Récupérations canettes	La Posa North : Chez David	(Moi) David	<Canettes
10h25-11h10	Voyage vers Blythe	Blythe	Froggy	
11h10-11h20	Recyclerie canettes		Froggy	$<Canettes
11h20-11h50	Courses		Froggy	$Courses
11h50-12h	Jack in the box		Froggy	$Repas
12h-12h50	Voyage depuis Blythe		Froggy	
12h50-13h5	Passage à B-10 pour récupérer l'argent de la carte téléphonique	Quartzsite : B-10	Jersey	
13h5-13h15	Passage devant chez David	La Posa North : Chez David	Froggy, David	>Moitié sandwich, Coca-cola
13h15-13h25	Café avec froggy	La Posa North : Chez Suzee		
13h25-14h40	Rangement, tie-dye			
14h40-15h10	Découpe bois		Froggy, Kay, Jim	>Coca-cola
15h10-15h45	Tie-dye		Froggy	
15h45-15h55	Transit			
15h55-16h10	Laverie	Quartzsite : Main Street Laudromat	Froggy	$Laverie
16h10-17h	Garage pour changer les pneus	Quartzsite		$Pneus
17h-17h30	Laverie	Quartzsite : Main Street Laudromat	Froggy	
17h30-18h	Courses et retour chez elle	Quartzsite : Big Market		$Vodka
18h-18h10	Passage chez elle	La Posa North : Chez Suzee	Froggy	
18h10-22h10	Soirée fire spinning	La Posa North : Chez Kat et Stevo	Froggy, David, Kat et Stevo, des amis à eux	<Repas >20$ pour Adele
22h10-22h20	Transit			

DIMANCHE 7 JANVIER				
HEURE	ACTIVITE	LIEU	RENCONTRES	ECHANGES
8h-9h	Réveil			
9h-9h30	Café			
9h30-15h	Rangement et préparation de la soirée	La Posa North : Chez Suzee	Froggy, Tom, Lindsey et son ami	
15h-16h	Arrivée de Kay et Jim, Nancy		Kay et Jim, Nancy, autres…	<Nourriture pour la soirée
16h-16h30	Arrivée de Paul, Tommy, Harvey, David, d'un autre couple		Tous les membres de la soirée	
16h30-16h50	Arrivée d'un couple			<Nourriture pour la soirée
16h50-17h	Dîner			>Repas pour tout le monde
17h-22h	Arrivée de Safety et poursuite de la soirée			

5.5. Repartition du temps

Details de la repartition du temps de Suzee sur sept jours	30. 12	31. 12	01. 01	03. 01	04. 01	05. 01	06. 01	Total	
La Posa chez soi									
Réveil/repos	60	55	30	55	30	30	60	320	5%
Café du matin	15	15	180	15	55	45	30	355	6%
S'occuper du chez-soi/de soi		30	115			145	270	560	9%
Discuter						10		10	0%
Boire de l'alcool à plusieurs		310	180				420	910	15%
Boire de l'alcool seul								0	0%
Travail						55		55	1%
Faire à manger		30	30		45		60	165	3%
"*Nothing*"								0	0%
Sieste								0	0%
Manger		10	10					20	0%
La Posa chez autrui									
Transit	25	35	70	10	35	40		215	4%
Réveil/repos								0	0%
Café du matin	5		5		20			30	1%
Discuter				10		10		20	0%
Boire de l'alcool à plusieurs	15	410			230	240		895	15%
Travail								0	0%
Faire à manger								0	0%
Manger								0	0%
Quartzsite									
Transit et courses	45	75	70	10	100	60		360	6%
Manger		30						30	1%
Discuter			60					60	1%
Autres		20	30			85		135	2%
Travail	630			755				1385	23%
Internet								0	0%
Parker et/ou Blythe									
Transit et courses					190	145		335	6%
Manger					45			45	1%
Total									
Éveil	795	1020	780	855	750	865	840	5905	59%
Sommeil	645	420	660	585	690	575	600	4175	41%

TABLES DE REFERENCES

TABLE DES PHOTOGRAPHIES

Photographie 1. Le cardo-decumanus de Quartzsite. Partout, des publicités concernant les « RV ». Janvier 2016. 4

Photographie 2. Vue de Quartzsite vers le sud-est. La ville est éventrée d'est en ouest par l'autoroute reliant Phoenix à Los Angeles (du haut au bas à droite de la photo), et par le Tyson Wash du nord au sud (de gauche à droite sur la photo). Photographie prise d'un avion gracieusement piloté par une connaissance d'un enquêté. Janvier 2018. 5

Photographie 3. « Bienvenue dans le parc du centre-ville de La Posa Nord ». Janvier 2016. 8

Photographie 4. Les camping-cars installés à La Posa Nord. Janvier 2018. 9

Photographie 5. La piste principale filant à travers le désert. Décembre 2016. 10

Photographie 6. Les grands camping-cars sont alignés contre les washes. Décembre 2017. 11

Photographie 7. Gypsy. Décembre 2016. 12

Photographie 8. Suzee et Sandy devant la tente de cette dernière. Décembre 2016. 13

Photographie 9. La voiture, le « vardo » et la cabane de Suzee lors de mon deuxième voyage de terrain. Janvier 2017. 14

Photographie 10. David dans sa tente durant mon deuxième voyage de terrain. Janvier 2017. 15

Photographie 11. Suzee, David, et Dwayne jouant au Trivial Poursuit dans le camp de David. Impossible de préjuger de ce qui vaut la peine d'être observé lorsqu'on étudie la vie quotidienne. Il faut donc accepter de suivre une partie entière, pendant deux heures, avant de savoir si cela peut avoir un quelconque intérêt pour l'enquête. Janvier 2018. 17

Photographie 12. Gary hilare d'avoir été pris la main dans le sac en train de chercher des fins de cigarettes dans les cendriers. Les enquêtés ont généralement vite admis que j'étais là pour prendre des photos et, de ce fait, s'amusaient souvent de l'image qu'ils pouvaient renvoyer. Décembre 2017. 21

Photographie 13. Donnie et Patty accueillent tous les jeudis soirs des soirées de « potluck & karaoke » dans leur camp. Photo d'Allison, janvier 2018. 23

Photographie 14. Un don d'alcool et un don d'argent dans la même photo. Décembre 2016. 26

Photographie 15. Le trailer de Hart : un lit, une sono, une douche et, hors champ en bas à gauche de la photo, une cuisine. Janvier 2018. 54

Photographie 16. Mark et Sheila, lors d'un karaoké. Janvier 2018. 55

Photographie 17. Allison lors d'une soirée karaoké. Février 2018. 58

Photographie 18. Donnie lors d'une soirée de karaoké. Janvier 2018. 62

Photographie 19. Sally au Desert Bar de Parker. Décembre 2017. 65

Photographie 20. David devant sa tente, à La Posa Nord. Décembre 2017. 67

Photographie 21. Suzee fabriquant une poupée en laine, comme elle le fait très souvent lors de mon deuxième voyage de terrain. Décembre 2016. 70

Photographie 22. Suzee devant son vardo. Décembre 2016. 72

Photographie 23. Donna, Sally, Gary et Joe lors d'une balade en ATV. Janvier 2018. 74

Photographie 24. Les Sand Dunes du sud de la Californie, où se retrouvent pour les week-ends et les vacances des aficionados de quads et buggy, qui viennent à bord de leurs grands camping-cars (que l'on voit au pied du pylône). Janvier 2019. 76

Photographie 25. Melody, lors d'un karaoké chez Donnie et Patty. Photo d'Allison. Février 2018. 78

Photographie 26. Jody en son camping-car, à La Posa North. Janvier 2017. 80

Photographie 27. Jody lors d'une balade en ATV dans la vallée de La Posa. Février 2018. 82

Photographie 28. Gary à son atelier, devant son camping-car, fabriquant des manches de couteaux à partir de pierres trouvées dans le désert. Février 2018. 87

Photographie 29. Jody dans sa tente-atelier. Bien qu'il s'agisse d'un travail rémunéré et chronophage, l'intérêt qu'elle porte à cette pratique se traduit par sa manière de toujours proposer de fabriquer des pièces pour des amis (ici un bandana pour moi), et de prendre un plaisir non dissimulé à commenter son activité au moment où elle la pratique. Février 2018. 88

Photographie 30. Tommy suivant tant bien que mal Donnie et Carol lors d'un cours de danse dans le camp de Donnie. Décembre 2017. 93

Photographie 31. Dean au volant de son grand ATV quatre places, acheté spécialement pour pouvoir embarquer des amis avec lui. Il est ici avec Suzee, à l'arrière, qui ne possède pas son propre ATV et Renée, la fille de cette dernière, en visite. Février 2018 94

Photographie 32. Lindsey (à gauche) chantant au karaoké avec Donnie. Lindsey, aux vêtements toujours impeccables et au vocabulaire raffiné, dénote avec la grande majorité des habitants du désert. Photo d'Allison. Février 2018. 95

Photographie 33. Harvey touche une pension de retraite plus que confortable et, tout comme Dean, il n'hésite pas à donner de l'argent à ses amis du désert lorsqu'ils en ont besoin. Il en sera largement question au chapitre 4 avec l'ethnocomptabilité de son voisin David. Décembre 2016. 96

Photographie 34. Sandy, répétant sans cesse avec fierté : « It's a choice! ». Décembre 2016. 98

Photographie 35. Carry me présentant sa salle de bain extensible réalisée par son père. Janvier 2018. 104

Photographie 36. Le domaine de Paul, après trois hivers de travaux de terrassement et de décoration. Janvier 2018. 116

Photographie 37. Paul a terrassé son domaine pour pouvoir y jouer au golf. Janvier 2018. 116

Photographie 38. Une mine désaffectée aux abords de la ville, marque de l'ancienne condition de « Gold Rush town » de Quartzsite. À l'arrière-plan, les camping-cars installés dans le désert directement au sud de la ville (à gauche de la photo, hors champ). Janvier 2016. 120

Photographie 39. La Main Street de Quartzsite, l'une des deux artères principales de la ville. Il y a très peu de commerces dans ces rues qui sont généralement flanquées de RV parks. Janvier 2016. 122

Photographie 40. La LTVA d'Imperial Dam, au bord du Senator Wash Reservoir. Cette LTVA est isolée dans le désert, derrière une base militaire fermée au public. Février 2018. 128

Photographie 41. La LTVA de Pilot Knob, installée entre une autoroute et la frontière mexicaine, ne propose comme service que la collecte des déchets. Ses habitants dépendent de la ville de Yuma, située à 15 kilomètres à l'est, pour l'approvisionnement en eau et la gestion des eaux usées. Cette zone est surtout un point d'étape pour les habitants mobiles qui franchissent la frontière mexicaine, ou qui souhaitent simplement passer une journée à Los Algodones, ville frontalière mexicaine qui s'est développée avec le tourisme médical. Décembre 2018. 128

Photographie 42. Les camping-cars garés en bataille durant le rassemblement des « Alfas Roadrunners » : les formes d'un RV park dans le désert de La Posa. Janvier 2018. 157

Photographie 43. Patty dans son « backyard », parmi les dessins en pierre et les remblais réalisés par Donnie. S'il a les apparences d'agrément, il s'agit surtout d'un espace auquel est associé un temps de travail solitaire dont Donnie profite tous les matins. Février 2018. 159

Photographie 44. L'après-midi, tous les habitants sont les bienvenus pour partager des temps collectifs dans le frontyard, que Donnie considère comme un espace « public ». Février 2018. 160

Photographie 45. Gypsy et Sandy devant chez cette dernière. Sandy installe ses affaires directement devant la tente, dont l'entrée se fait contre le wash, et non pas sur la façade opposée au wash, comme c'est habituellement le cas pour les camping-cars. Décembre 2016. 161

Photographie 46. Le petit wash derrière la tente de David lui sert de toilettes. Mais, lorsque le désert est très occupé, durant la période des festivités de Quartzsite, il lui est difficile d'uriner tranquillement sans qu'une voiture passe derrière. La tranquillité offerte à l'habitat est donc fonction de la taille et de la densité du wash. Janvier 2018. 161

Photographie 47. Le « backyard » de Gary, une appropriation de l'espace aux abords de l'habitat typique de La Posa : nivellement, assemblages de pierres autour des plantes, lampes solaires de jardin... Décembre 2018. 164

Photographie 48. La recherche de pierres sur une colline regorgeant de petites pierres de cuivre aux formes cubiques, lors d'une balade en ATV. Février 2018. 165

Photographie 49. Gary et Sally cherchant des pierres, une pratique très courante parmi les habitants du désert. Décembre 2017. 166

Photographie 50. Les « ATV rides » sont l'occasion de longues balades (de cinq à huit heures) pouvant réunir jusqu'à une quinzaine de véhicules. Décembre 2017. 168

Photographie 51. Les balades sont régulièrement ponctuées d'étapes plus ou moins longues durant lesquelles tout le monde discute. Il s'agit d'un cadre socialisateur important pour l'ensemble des membres du groupe. Janvier 2018. 168

Photographie 52. Au point d'intérêt d'une des balades en ATV : une empreinte aurait été laissée par un homme dans une roche. C'est Gary, montrant ici l'empreinte à Sally, Joe et Donna, qui connaît les histoires du désert qu'il transmet aux autres participants à la balade. Janvier 2018. 169

Photographie 53. La recherche d'or, une activité physique, bruyante, fastidieuse, qu'on n'attribuerait pas, a priori, à des personnes de soixante-dix ans… 170

Photographie 54.… qui tire son vrai intérêt dans le fait de passer du temps avec des amis. Décembre 2018... 170

Photographie 55. Au golf de John. Le river golf fait l'économie de l'installation de trous en remplaçant ceux-ci par des bouteilles de métal remplies de petit gravier. C'est au son de l'impact entre la balle et la bouteille que l'on reconnaît la réussite du coup. Décembre 2018..... 171

Photographie 56. Une journée entière passée autour du feu chez Sandy, qui n'a pourtant commencé qu'en petit-déjeuner avec Gypsy et moi. Au fur et à mesure de la matinée, tous les amis et voisins se sont présentés au point qu'il y a toujours eu quelqu'un autour de ce feu tout au long de la journée. La photo est prise au moment où Suzee arrive au volant de sa voiture, qu'on voit à gauche de la photo. Décembre 2016..... 173

Photographie 57. Dennis (au centre), un riche habitant de La Posa, faisant une présentation de ses drones, dans le camp de Donnie et Patty. Jody regarde ce qui est filmé par le drone piloté par Mark. C'est un exemple de moment où des personnes très riches peuvent faire la présentation de leur richesse (ici à travers des drones extrêmement coûteux), sans que personne ne le relève. Février 2018..... 180

Photographie 58. La file d'attente devant le buffet ne s'organise selon aucun protocole : se lève qui le souhaite au rythme où il le souhaite, et il reste systématiquement de la nourriture en surplus. Janvier 2018. 193

Photographie 59. Come on Tommy light my fire. Une chanson des Doors, rare exception à la western country qui domine largement le répertoire des chanteurs du karaoké, est généralement l'occasion d'une invasion du dancefloor pour des danses libres. Février 2018. 195

Photographie 60. Donnie, heureux de voir un Français chanter à son karaoké ? Photo de Linda. Février 2018. 196

Photographie 61. Gypsy attendant que Donnie finisse une annonce concernant le Jägermeister entre deux chansons. Janvier 2017. 197

Photographie 62. En train de danser l'« electric slide ». De gauche à droite : Carol (célibataire non-chanteuse), Sheila (mariée non-chanteuse), Susan (mariée chanteuse), Roxane (mariée non-chanteuse) et Melody (célibataire chanteuse). Un seul homme en train de danser : moi-même, sur la piste au titre d'ethnographe, puisque danser fait partie du travail de compréhension des pratiques des enquêtés. Photo d'Allison. Janvier 2018. 200

Photographie 63. Lors de toutes les balades en ATV, John, Donnie et Gary ouvrent la route, organisent les étapes et dirigent le groupe. Février 2018. 201

Photographie 64. Les participants se disposent en grands cercles autour des firepits. Beaucoup de monde passe ainsi la soirée dos à la piste de danse (à droite sur la photo). Janvier 2018. 205

Photographie 65. Sheila (et d'autres) dos au dancefloor et aux chanteurs. Janvier 2018. 206

Photographie 66. Donnie s'occupe activement de positionner les convives. Janvier 2018. 207

Photographie 67. Au karaoké suivant le travail de rupture des cercles autour des firepits : tous les regards sont tournés vers le dancefloor et le chanteur. Février 2018. 208

Photographie 68. Suzee chantant seule au milieu du dancefloor de Silly Al's, devant un parterre de badauds plus ou moins concernés par la prestation. Hors champ, à gauche, de nombreuses autres personnes installées à des tables et au bar. À table, Chelsea et Renée, la fille de Suzee. Au premier plan, une pizza à l'échelle de la grandeur de l'Amérique. Février 2018. 210

Photographie 69. L'espace libre devant chez Donnie sert toujours de point de rendez-vous, notamment pour les départs d'ATV rides, pouvant réunir plus d'une dizaine de véhicules. Janvier 2018. 223

Photographie 70. Le camp de Donnie et Patty, avec le nom du camp affiché sur la tonnelle qui donne sur la route : « WELCOME TO DOWNTOWN NORTH LA POSA PARK ». Décembre 2016. 224

Photographie 71. Un « music jam » comme il y en a régulièrement chez Donnie et Patty. Notons que la présence des deux hôtes n'est pas toujours nécessaire, et j'ai pu observer des occupations du frontyard de Donnie et Patty alors que ceux-ci vaquaient à d'autres occupations. Décembre 2018. 225

Photographie 72. Le panneau réalisé par Donnie à l'attention de tous les automobilistes s'engageant dans le quartier : « Vitesse limite : pas de poussière ». Décembre 2016. 226

Photographie 73. Carol et Gypsy au karaoké. Cette « new girlfriend » de Gypsy, après avoir dansé une dizaine de minutes avec lui, disparaîtra de la soirée avec un autre homme, probablement peu concernée par le fait d'avoir été identifiée comme « girlfriend » par Gypsy. Janvier 2017. 232

Photographie 74. Gypsy, vodka à la main à 10 heures du matin, lors d'un petit-déjeuner chez sa voisine Sandy, au lendemain d'une soirée déjà très chargée en alcool. Décembre 2016. 233

Photographie 75. Tout le monde apprécie que Gypsy occupe la piste de danse dès 16 h, même si cela est le fruit d'une ébriété manifeste. Décembre 2016. 234

Photographie 76. Mark, Sheila, Jim, Pat', Gary, Linda (cachée) et Sally, autour du feu à la fin d'une soirée de karaoké. Le bonheur du « play together », d'être ensemble autour du feu sous les étoiles… et le lien sous-jacent qui rend cette situation possible, la fuite d'une vie largement dédiée à un travail pour lequel ils n'ont pas trouvé de sens. Décembre 2018. 240

Photographie 77. David et Suzee chez cette dernière, lorsque je les rencontre, un an avant l'ethnocomptabilité. Décembre 2016. 250

Photographie 78. David passe le plus clair de son temps chez lui assis sur sa chaise. Décembre 2017. 257

Photographie 79. Le camp de Sandy juste avant le départ de celle-ci, à peu près dans l'état dans lequel David l'a récupéré. Seule la grille qui sert d'enclos pour les chiens, à gauche, a été retirée. Au centre de la photo, au fond, le camping-car de Harvey. Décembre 2017. 263

Photographie 80. Suzee passe chez David pour un premier café matinal. Décembre 2017. 266

Photographie 81. David, déçu de ne pas trouver la deuxième poignée de vélo. Décembre 2017. 270

Photographie 82. David cherche désespérément un moyen de dépenser son argent contre quelque chose d'utile. Décembre 2017. 271

Photographie 83. Harvey dans son fifth-wheel. Janvier 2017. 280

Photographie 84. Le contraste entre les habits de David et Harvey est flagrant. Ce dernier a plus d'argent et cela se voit. Décembre 2017. 280

Photographie 85. David s'empresse d'installer ses nouvelles extensions de poignées. Décembre 2017. 281

Photographie 86. À peu près l'essentiel des possessions de David tient dans cette photo. Il a tout sorti et installé sur une bâche pour pouvoir laver sa tente (on le devine sur la photo en train de passer le balai à l'intérieur de sa tente). Le moment pour faire l'inventaire de ses possessions est donc idéal. Décembre 2017. 286

Photographie 87. Tom vient du Montana et vit dans sa voiture break. Il ne paye pas le permis de 180 $ pour vivre sept mois dans le désert, mais le permis à 40 $ pour deux semaines. Voilà deux fois qu'il renouvelle son permis, car il veut se garder le choix de pouvoir partir ou rester selon son humeur. On peut en tous cas comprendre qu'il a plus d'argent que David, et peut-être même plus que Suzee, même s'il vit dans sa voiture. Ni David (qui l'appelle « Stupid Tom ») ni Suzee n'ont de la sympathie pour lui, mais Suzee le tolère dans son espace, ce à quoi David doit bien s'accommoder lorsqu'il est chez elle. Décembre 2017. 311

Photographie 88. Cisco, que Suzee aime tant et que David déteste tant. Il faut reconnaître que son habitude de mordre ne le rend pas particulièrement sympathique. Décembre 2017. 313

Photographie 89. Tom et David. Ce dernier se fait prendre à son propre jeu et finit lui aussi par s'énerver. Décembre 2017. 314

Photographie 90. Les trois sont un peu crevés. Tom est le seul à déclarer ne pas vouloir boire ce soir. Suzee boit sa vodka, David « sa » bière. Décembre 2017. 318

Photographie 91. L'apparence de David et de Suzee tranche un petit peu avec les beaux camping-cars qu'on s'apprête à visiter. Janvier 2018. 323

Photographie 92. Le camping-car qui aura la préférence de David, pour le canapé en L devant la télévision. Janvier 2018. 325

Photographie 93. À la sortie de la LTVA de La Posa Nord pendant la saison haute de janvier à Quartzsite. Au fond, au centre de la photo, on aperçoit la faîte de la Big Tent du RV show, cœur des festivités. Janvier 2018. 333

Photographie 94. David se rase devant l'entrée des douches qui sert de point d'eau. Plusieurs personnes défilent devant lui le temps qu'il se rase. Janvier 2018. 334

Photographie 95. « That was a good day. There's less drama these days… ». Janvier 2018. 336

Photographie 96. David poussant un tournevis pour cinq dollars. Janvier 2018. 342

Photographie 97. David, fidèle au poste, prêt à partir. Il attache son vélo à l'arbre car il est arrivé quelques fois qu'aient lieu des vols de génératrices de grande envergure par, paraît-il, des personnes extérieures à la LTVA. David est tellement traumatisé par la dernière fois qu'il s'est fait voler son vélo, deux ans auparavant, qu'il préfère l'attacher, même s'il ne craint aucunement de se faire voler quoi que ce soit d'autre. Janvier 2018. 343

Photographie 98. Stevo firespinning. Janvier 2018. 351

Photographie 99. Tout le monde s'est garé le long de la route. Beaucoup de spectateurs restent dans leur voiture pour regarder le défilé. Janvier 2018. 356

Photographie 100. L'ATV dromadaire d'Archie et Terry, deux amis de Suzee, seule vraie réussite du défilé, selon moi. Janvier 2018. 356

Photographie 101. Le dromadaire ! Le pauvre est nerveux et n'a pas l'air de franchement apprécier la balade. Janvier 2018. 357

Photographie 102. David, qui a déjà un sérieux coup dans le nez, Harvey et Tommy. Janvier 2018. 359

Photographie 103. Good morning Arizona. Décembre 2017. 381

Photographie 104. Début de journée dans le camp de Suzee, avec David. A l'arrière plan de la photo à gauche, entre mon camping-car et la voiture de Suzee, Tom se prépare devant sa voiture. Décembre 2017..... 382

Photographie 105. Lorsqu'elle cuisine, Suzee a toujours l'esprit occupé par ce qu'elle devra faire ensuite. Selon les fois, elle marmonne, elle parle toute seule à voix haute, ou alors elle me dit directement ce qu'elle doit penser à faire, espérant peut-être que je le lui rappelle plus tard. Décembre 2017..... 383

Photographie 106. Suzee prépare à manger et sert les hommes installés devant sa cabane. Décembre 2017.. 383

Photographie 107. Cisco, Suzee et Nancy, là où Suzee reçoit la très grande majorité du temps : autour du firepit juste devant sa cabane. Décembre 2017. 385

Photographie 108. L'abominable Cisco, « the piranha dog » comme l'appelle David, que Suzee aime tant. Décembre 2017. 386

Photographie 109. L'entrée de Tyson Wells, le quartier des festivités de Quartzsite. Décembre 2017. 387

Photographie 110. Tom lisant les questions de Trivial Poursuit debout. Suzee peine à se faire entendre parmi les hommes. Décembre 2017. 389

Photographie 111. Jim et Suzee dans le camp de Kay et Jim, au sein du Magic Circle. Janvier 2018..... 393

Photographie 112. Le cimetière des animaux de La Posa Nord. Janvier 2018..... 398

Photographie 113. Suzee cuisine pendant que les deux hommes sont installés autour du feu devant la cabane. Janvier 2018. 400

Photographie 114. Suzee amène le repas aux hommes. Janvier 2018. 400

Photographie 115. Les deux se prennent à leur petit jeu de rôle et finissent par véritablement inspecter les camping-cars. Janvier 2018. 406

Photographie 116. Suzee se rue systématiquement sur les douches. Janvier 2018. 407

Photographie 117. Sandy, Gypsy, Edwin, David et Suzee, lors du réveillon 2016. Suzee passait une grande partie des soirées autour du feu à piquer la laine. Décembre 2016..... 411

Photographie 118. Suzee, toujours accrochée à son portable, pensant à plusieurs choses en même temps, à l'ombre de l'arbre du camp de David. Derrière, David vérifiant une pièce sur la portière défectueuse de la voiture de Suzee. Janvier 2018. 414

Photographie 119. Après les courses, la cuisine. Et il faut se dépêcher, l'heure tourne et le karaoké approche. Nancy l'aide et Karen papote (elle n'est pas une amie proche de Suzee et n'a donc pas pris ses aises dans la cuisine de Suzee). Janvier 2018..... 417

Photographie 120. Photo de Karen. Étant photographe, elle m'a demandé de prendre une photo avec l'un de mes appareils photo argentiques. Suzee est comme souvent trop occupée par ses pensées pour être dans l'instant présent et lever le nez pour la photo. Janvier 2018..... 417

Photographie 121. Jim travaille sans s'arrêter malgré la chaleur. Janvier 2018..... 427

Photographie 122. La réalisation du tie-dye : plier un drap blanc en cône et le maintenir grâce à des élastiques, colorer le bout de ce cône. C'est cette partie qui sera le centre du motif. Colorer le reste du tissu et le laisser sécher. Janvier 2018. 428

Photographie 123. Dès le début de la soirée, Suzee prend des photos pour les poster en direct sur Facebook. Janvier 2018. 436

Photographie 124. Kay passe auprès de tout le monde avec son howling bowl, auquel l'assistance attribue des propriétés magiques. On voit à l'arrière-plan Tommy et Harvey qui ont tendance, comme tous les habitants de La Posa Nord en dehors des hippies, à être plutôt en retrait et à graviter sans vraiment se fixer. Janvier 2018..... 437

Photographie 125. Suzee et Cath faisant connaissance. Pour moi, ce sont deux terrains, deux époques, deux histoires, parce que deux espaces, le B-10 campground de Quartzsite et le désert de La Posa, qui se rencontrent. Janvier 2018. 438

Photographie 126. Début de soirée au drum circle : le feu n'est pas encore vraiment lancé, et Safety, le leader de la soirée, commence à faire chauffer la peau de son drum. Janvier 2018..... 438

Photographie 127. Suzee semble être un peu absente, même lorsqu'elle joue du tambourin en suivant le rythme donné par Safety. Elle semble fatiguée et paraît toujours être en train de penser à autre chose, avec son regard dans le vague. Janvier 2018..... 439

Photographie 128. Au fond à gauche, les toilettes du BLM. À droite, la grande cabane de Suzee. Au premier plan, en contrebas du jardin, le wash qui est suffisamment profond pour être assuré de ne pas avoir les pieds dans l'eau en cas de pluie. Devant le groupe, le tas de palettes découpées quelques jours plus tôt par Jim. Janvier 2018..... 440

Photographie 129. Le peintre que nous avons rencontré avec Suzee quelques jours auparavant est venu avec sa femme et leur enfant et s'est mis aussitôt à peindre aux yeux de tout le monde. Janvier 2018..... 440

Photographie 130. Safety joue très bien du didgeridoo. Toutes les personnes qui jouent suivent son rythme, sans qu'il donne d'indications. Sur la photo, derrière lui, Jay, et derrière lui, Cath, mise en retrait du cercle par le positionnement de Jay et le squelette du cactus. Janvier 2018. 441

Photographie 131. Le drum circle vers 20 h. Malgré la fête, Suzee (tout à gauche) est irrémédiablement accrochée à son téléphone. Janvier 2018..... 442

Photographie 132. Suzee devant sa cabane, à côté de son firepit : le plaisir d'offrir un cadre dans lequel recevoir et prendre soin de ses amis. Décembre 2017..... 458

Photographie 133. Un fifth-wheel à Scaddan Wash. Janvier 2016. 507

Photographie 134. Un trailer. Janvier 2018..... 507

Photographie 135. Des Class A présentés au RV Show. Janvier 2018. 508

Photographie 136. Le Class C de Canada Jim. Février 2018. 508

Photographie 137. Le pick-up augmenté d'une structure habitable de Jay et Cath, au B-10 campground. Janvier 2016..... 509

Photographie 138. Le camper de Dwayne, devant chez David, à La Posa Nord. Février 2018. 509

Photographie 139. Un van au RTR. Janvier 2018. 510

TABLE DES FIGURES

Figure 1. Les lieux d'habitation des principaux enquêtés, majoritairement concentrés dans la partie Nord de La Posa, notamment autour du camp de karaoké de Donnie et Patty (centre de la photo). La bande de La Posa Nord, qui s'arrête peu après chez Shelly (tout à gauche de la photo), mesure environ un kilomètre par quatre kilomètres. Janvier 2018..... 19

Figure 2. Brochure collectée au RV Show de Quartzsite, en janvier 2016. AL & L, un exploitant de campings dans les parcs nationaux, paye au salaire horaire minimum en vigueur dans l'État. Selon les enquêtés, les petits contrats de travail de 32h/semaine sont largement sous-estimés : ils effectuent généralement un travail à deux, bien au-delà de 32h/semaine chacun. 109

Figure 3. Taux de réfractaires encore dans leur carrière et retournés à l'emploi (aires empilées) au regard du taux d'emploi en fonction de l'âge à l'échelle nationale (barres), en 1992 (plus vieille date de sortie du travail d'un enquêté), 2010 (date médiane) et 2016 (date la plus récente). Source : Bureau of Labor Statistics, « Civilian labor force participation rate, white only », 2021. 113

Figure 4. Photographie de Quartzsite en 1920. « Vue de la route principale vers l'est à travers Quartzsite en 1920. Le "Beacon Hotel" avec le moulin à vent est sur la droite ». 119

Figure 5. Les logos de la Police, de la Ville, et de l'anniversaire des 150 ans de la création de la localité, présentant tous le dromadaire et le saguaro. 121

Figure 6. Photographies de La Posa en 1974 et 1972, issues d'un PowerPoint de Bill Alexander, ranger en charge de la LTVA de La Posa, présenté en 2017 à la rencontre annuelle de la « Society of Outdoor recreation professionals ». 125

Figure 7. La lettre de Donnie envoyée au Bureau of Land Management de Yuma en octobre 2018 : « A qui de droit. Nous aimerions continuer à faire des soirées Potluck+Karaoké le jeudi de 17 h à 22 h. Cordialement. » 131

Figure 8. La réponse du BLM de Yuma à la lettre de Donnie, demandant à celui-ci de limiter ses soirées de karaoké quatre heures maximum en veillant à ne pas jouer de la musique trop fort..... 132

Figure 9. Capture d'écran de la vidéo d'accueil de la chaîne YouTube « Cheap RV Living » (533 000 abonnés en août 2021). https://youtu.be/yJLowydxGmQ (page visitée le 09.08.21). La vidéo d'introduction, qui se lance automatiquement dès que l'on rejoint la page YouTube, s'ouvre sur ce discours : « Hi folks! My name is Bob Wells and I own this channel, this YouTube channel, and I own CheapRVliving.com. I've been living in a van, or a car of some kind, a pick up, for the last fourteen years and I love it. It's made me so happy and free. **I'm free and I have this peace of mind in heart** that I never imagined was possible. And I know a lot of you aren't happy with your lives. **You're living in a rat race, you go to a nine-to-five job, you're a wage slave, you're making somebody else rich and you're barely surviving. And the monotony in the drudgery of doing that for another twenty, thirty, forty more years you've got to do this.** And you've just thought it is unbearable, and I understand that. So in these videos, I'm going to show you how. We're going to give you specific steps and, and how-to's. And hows-and-whys to do this. And we'll show you how to embrace a life of minimalism and how that will make you happier, simplicity and **follow your dreams of adventure, and travel, and seeing things, and living in nature.** Wouldn't you like to be out here and see and live like this? I love my life. You can have it too. So let's take a look at this next video and see what we can learn today to help you make that become a reality in your life. » La vidéo se termine sur des plans du van de Bob Wells roulant sur des pistes en terre, sur une reprise de Chariots of Fire de Vangelis. 140

Figure 10. L'organisation spatiale du karaoké de Donnie et Patty. 191

Figure 11. Extensions de l'espace de la fête pour les fumeurs de cannabis. 203

Figure 12. Les déplacements de Sally (après une inondation du wash et les travaux du BLM qui ont détruit son site) et Gary (après la mort de sa femme Claudia et l'inondation de son site entraînant la destruction de son backyard). Carte selon le relevé par avion de janvier 2018. Source du fond de carte : Bing maps, 2018.. 221

Figure 13. Aires d'influence du karaoké de Donnie et Patty, du Bible Study Camp de Janelle et de la Hippie Mafia. Avec les noms des principaux enquêtés de La Posa Nord. Le Magic Circle se trouve à La Posa Sud..... 228

Figure 14. Le trajet de David le 29 décembre. 268

Figure 15. Plan de l'« American Eagle » de la marque American Coach. Il s'agit du class A le plus cher que propose La Mesa RV, pour cinq cent mille dollars, installé à l'angle de la parcelle, à la vue de tout le monde. Une télévision 49 pouces dans le salon, 43 pouces dans la chambre, des toilettes au centre du camping-car, en plus de celles dans la salle de bain (à deux lavabos), le tout dans une construction légère de mauvaise facture qui laisse David dubitatif. Source : site web d'American Coach (www.americancoach.com), visité le 28.09.2020. 324

Figure 16. Parker et Blythe sont les deux villes les plus proches de Quartzsite. 341

Figure 17. Distances parcourues par Suzee. Ce jour, Suzee par le chez Kay et Jim pour aller chez elle, puis chez Archie et Terry, chez elle, en ville, et retourner enfin chez elle. Fond de carte : Bing Maps, 2018. 403

Figure 18. La promotion du « Sunday Community Drum Circle » sur Facebook. 443

Figure 19. La dédicace de Suzee sur le drapeau qui m'a été offert par les membres du karaoké à la fin de mon troisième terrain : « Merci pour de tout. Suzee. You are always welcome at our drum circles. » 444

Figure 20. Les cercles de consommation de Suzee (rouge) et David (jaune). 460

TABLE DES CARTES

Carte 1. Quartzsite se situe dans la région la plus chaude et la plus sèche des États-Unis. Source des données : U.S. Geological Survey, 2010. 6

Carte 2. Divisions administratives de la vallée de La Posa. Tout l'espace en jaune est administré par le Bureau of Land Management. Fond de carte : Google Earth. 124

Carte 3. Espaces administrés par le Bureau of Land Management autour de Quartzsite. Les cinq zones où les habitants sont autorisés à rester pendant deux semaines ne font pas partie du programme des LTVAs. Il existe une quinzaine de ces « developed campgrounds and picnic areas » entre Quartzsite et Yuma, parmi les dizaines d'autres qui existent en Arizona (et en Californie). Généralement, ces zones sont installées là où des touristes peuvent venir profiter d'une particularité du paysage : rivières, montagnes, dunes… Une telle densité de ces zones autour de Quartzsite s'explique par la nécessité d'aspirer la population de retraités mobiles qui viennent à Quartzsite uniquement pour la période touristique, et notamment les 10 jours les plus denses lors de l'ouverture du RV Show. Fond de carte : Bing maps. 126

Carte 4. Les Long-Term Visitor Areas du Bureau of Land Management. Fond de carte : Google Earth. 127

Carte 5. Lieux évoqués pendant l'ethnocomptabilité de David. Fonds de carte : Bing Maps, 2018. 262

Carte 6. Lieux des dépenses en monnaie et en food stamps durant l'ethnocomptabilité. Fond de carte : Bing Maps, 2018. 372

Carte 7. Lieux évoqués pendant l'ethnocomptabilité de Suzee. Fond de carte : Bing Maps, 2018. 380

LISTE DES SIGLES ET APPELLATIONS SPECIFIQUES

ATV : *All Terrain Vehicle*. Véhicules de loisirs destinés à rouler sur des pistes : buggy, quad, moto à roues épaisses…

BLM : *Bureau of Land Management*. Division du ministère de l'intérieur qui gère la LTVA du désert de La Posa. Cette organisation fédérale se divise en agences locales, et c'est celle de Yuma gère la LTVA de La Posa.

BLM pass ou ***BLM sticker*** : Nom vernaculaire du permis de séjour dans les LTVA délivré par le *Bureau of Land Management*.

La Posa : Plaine désertique où se situe Quartzsite. Le terme fait plus généralement références à la LTVA de La Posa.

LTVA : « *Long-Term Visitor Area* » (« zone de visite de longue durée »). Espaces administrés par le *Bureau of Land Management* où il est possible de résider durant l'hiver, jusqu'à sept mois pour 180$, ou jusqu'à deux semaines pour 40$.

RV : « *Recreational Vehicle* ». Tout véhicule destiné à l'habitation.

> **Class A** ou **Motorhome** : Camping-car dont la cabine et l'habitacle forment un même ensemble.
>
> **Class C** : Camping-car dont la cabine est séparée de l'habitacle.
>
> **Trailer** : Caravane.
>
> **Fifth-Wheel** : Caravane de grande taille tractée par un pick-up.

RV park : aire de camping payante, généralement urbaine, destinée aux caravanes, camping-cars et mobile-homes.

SSC : « *Social Security Check* ». Terme générique de la pension de retraite publique.

Wash : Lit de rivière restant sec la plus grande partie de l'année. C'est un terme spécifique à l'Ouest de l'Amérique de la même manière que « Oued » pour l'Afrique du Nord.

RESUMES

Les réfractaires du désert. Etude de la relation entre échanges de dons et économie marchande chez les habitants hivernaux du désert de La Posa, Arizona

Etats-Unis, habitat mobile, désert, don, économie marchande, espace

Cette thèse se base sur une ethnographie de la vie quotidienne de *réfractaires* qui, se voyant vieillir, ont décidé de s'échapper de l'exploitation du travail en quittant la sédentarité au profit d'un habitat mobile, et qui s'installent chaque hiver aux abords de la ville de Quartzsite, dans le désert de La Posa, en Arizona. Ces habitants du désert acquièrent quotidiennement des biens qui proviennent de l'économie marchande de la ville, qu'ils mettent ensuite en circulation dans le désert sous la forme de dons. En s'appuyant sur les travaux de Marcel Mauss, cette thèse analyse le rôle de l'espace dans l'articulation entre échanges de dons et économie marchande.

Dans une première partie, la thèse étudie comment l'espace rend possible une structure de l'échange de dons et comment, dialectiquement, celle-ci produit l'espace. En effet, nous montrons tout d'abord que les réfractaires partagent des trajectoires biographiques qui les amènent tous à quitter la sédentarité après avoir cessé le travail, puis à s'engouffrer dans une brèche, le désert de La Posa, espace unique aux États-Unis dont le statut administratif en fait un espace non marchand et où le travail est interdit par l'État. Nous montrons ensuite que les échanges de dons ont une fonction de régulation et de reproduction de l'espace d'un hiver à l'autre.

La deuxième partie change d'échelle et étudie la relation entre désert et ville *via* une ethnocomptabilité réalisée avec deux enquêtés. En suivant quotidiennement, dix jours durant, leurs trajets et leurs échanges économiques, et en étudiant *ce qu'ils comptent et comment ils le comptent*, nous montrons que leur consommation quotidienne repose sur une mise en coopération des deux espaces économiques, notamment par le biais d'usages différenciés de la monnaie en fonction des espaces. Nous montrons ensuite qu'en s'appuyant sur la consommation de marchandises, les échanges de dons s'appuient indirectement sur du travail, et reproduisent ainsi des formes de dominations concernant la division sexuelle du travail.

Par son approche matérialiste des économies de biens symboliques, cette thèse participe à une meilleure compréhension du phénomène du don en le traitant par le biais de l'espace : s'il est possible d'étudier isolément des échanges de dons dans des sociétés dites « archaïques », il faut étudier les cas contemporains dans leurs relations, notamment spatiales, avec l'économie marchande dans laquelle ils sont imbriqués.

***Les réfractaires du désert*. A study of the relationship between gift exchange and market economy among winter residents of La Posa desert, Arizona**

USA, mobile dwelling, desert, gift, market economy, space

This thesis is based on an ethnography of the everyday life of the "*réfractaires*". This term refers to aging people who have decided to escape from the exploitation of labor by leaving the sedentary lifestyle in favor of a mobile housing, and who settle each winter in the desert of La Posa, on the outskirts of the town of Quartzsite, in Arizona. These desert dwellers acquire goods from the city's market economy on a daily basis, which they then exchange in the desert in the form of donations. Following the work of Marcel Mauss, this thesis analyzes the role of space in the articulation between gift exchange and market economy.

In the first part, the thesis investigates how space allows the existence of a structure of gift exchange and how, dialectically, this structure produces space. We first show that the *réfractaires* share biographical trajectories that bring them to leave the sedentary lifestyle when they quit their employment. Once on the road, they enter a breach, the La Posa desert, a unique space in the United States whose administrative status establishes it as a non-market space where work is forbidden by the State. Then, we show that gift exchanges have a regulatory and reproductive function of space from one winter to the next.

The second part moves to a broader scale and studies the relationship between the desert and the city via an ethno-accounting study carried out with two desert dwellers. By following their daily journeys and economic exchanges for ten days, and by studying what they count and how they count it, we show that their daily consumption is based on the cooperation of the two economic spaces, notably through the differentiated use of money. We then show that by relying on the consumption of goods, gift exchanges indirectly rely on labor, and thus reproduce forms of domination regarding the sexual division of labor.

Through its materialistic approach to the exchanges of symbolic goods, this thesis contributes to a better understanding of the phenomenon of gift-giving by studying it through the lens of space: if it is possible to study gift-giving exchanges in so-called "archaic" societies, contemporary cases must be studied in their relations, notably spatial, with the capitalist economy in which they are embedded.

TABLE DES MATIERES

Dons reçus ..... *iii*
Sommaire ..... *vii*

INTRODUCTION GENERALE 1

À la rencontre des réfractaires : la construction de l'objet de recherche 3
1. « *Here you are! We were waiting for you!* » : la découverte de Quartzsite et La Posa 3
2. Ethnographier la vie quotidienne : terrain et méthode d'enquête 16
3. « *We're a community here. We like to look after each other.* » : les échanges de dons parmi les habitants du désert 22

Étudier le rôle de l'espace dans l'articulation entre économie des biens symboliques et économie marchande : cadre théorique, problématique et hypothèses 28
1. Revue de la littérature : une méconnaissance du cas de Quartzsite et La Posa 28
2. Étudier l'articulation spatiale entre économie des biens symboliques et économie marchande par l'ethnographie de la vie quotidienne 31
Espace et vie quotidienne 32
Économie des biens symboliques et vie quotidienne 33
3. Problématique, hypothèses et plan de la thèse 41

PARTIE I. LES ECHANGES DE DONS DANS LE DESERT DE LA POSA : UNE CRITIQUE SPATIALISEE DES ECHANGES MARCHANDS 43

INTRODUCTION DE LA PREMIERE PARTIE 45
CHAPITRE 1 « *I CAN'T TAKE ONE SINGLE DAY OF THIS SHIT ANYMORE* » : QUI SONT LES RÉFRACTAIRES ? 47
Première section *Les portraits de douze réfractaires 50*
Hart : « *Retire at 62.* » ou « *Die at the job.* » 51
Mark et Sheila : « *Other than working, there was no reason for us to be there.* » 55
Allison : « *Work somewhere nine-to-five ? I'm just not doing it !* » 57
Donnie : « *We're damn lucky we found this lifestyle, we'd be miserable in a city.* » 61
Sally : « *Don't get all caught up in that trap!* » 63
David : « *What was left of my back got ruined by picking up rocks.* » 66
Suzee : « *I need an extra couple hundred dollars a month.* » 69
Donna et Joe : « *On nights and weekends, we remodeled houses, and rented them, and sold them…* » 74
Melody : « *The only thing I could afford was an RV.* » 77
Jody : « *I don't want the house and the mortgage and all that stuff.* » 79
Deuxième section *Quitter l'espace de vie pour quitter le travail 83*
1. La critique du « *9-to-5* » et du temps passé au travail 84
2. Les raisons et les moyens de mettre fin aux carrières 89
a. La transformation du foyer 89
b. Les maladies et accidents 91
c. S'en sortir avec assez d'argent 93
3. Quels liens entre quitter le travail et quitter la sédentarité ? 98
a. Une critique de la spatialité du vieillissement 98
b. Une socialisation à la mobilité 103
4. Quitter le travail ou quitter le « *9-to-5* » ? 105

Conclusion du chapitre 1 ..... *112*
CHAPITRE 2 « *THIS IS MY WINTER HOME NOW* » : S'INSTALLER DANS LA BRÈCHE 115
Première section *La brèche : la « Long-Term Visitor Area » de La Posa* *118*
1. L'impopularité de Quartzsite, « *just another desert town* » 118
2. Les LTVAs du BLM : espaces touristiques ou lieux de vie ? 123
a. Des espaces destinés aux personnes âgées mobiles 123
b. L'ambiguïté du statut des LTVAs et de ses habitants 130
Deuxième section *De l'évasion au don d'espace* *137*
1. Première étape : la socialisation anticipatrice 139
2. Deuxième étape : le flottement 143
3. Troisième étape : le don initial, un don d'espace 147
Troisième section *Le rôle de l'espace dans l'apprentissage du nouveau mode de vie* .. *154*
1. La socialisation à et par l'espace 155
a. Production et reproduction de l'espace domestique 155
b. La socialisation au désert 164
c. La socialisation aux pratiques culturelles 171
2. « *Here* » vs « *there* » : s'attacher à La Posa, se détacher des autres espaces de vie 175
a. Les vies des réfractaires l'été 175
b. L'opposition entre La Posa et les autres espaces de vie 177
c. La place des enfants dans la distinction des espaces de vie 183
Conclusion du chapitre 2 ..... *185*
CHAPITRE 3 « *THIS IS WHAT WE DO HERE* » : LES FONCTIONS SPATIALES DU DON 189
Première section *La structure de l'échange de dons* *192*
1. Le cadre collectif des activités du karaoké 192
a. La nourriture 192
b. Le chant 194
c. La danse 198
d. Concernant les convives qui ne participent pas aux trois activités principales 200
e. Le cannabis 202
f. Le positionnement 204
g. Contrechamp : Silly Al's, un karaoké en ville 209
2. La fiction sincère de l'échange 211
a. Le karaoké, médiateur des dons 211
b. La seule chose à faire 213
c. « Play together » 215
Deuxième section *Production et régulation de l'espace à La Posa* *218*
1. L'institution du groupe dans et par l'espace 220
a. L'appropriation de l'espace par Donnie au nom du groupe 220
b. « Faire village » à La Posa 226
2. La régulation de l'espace : étude d'un cas de déviance 230
Conclusion du chapitre 3 ..... *237*
CONCLUSION DE LA PREMIERE PARTIE 239

PARTIE II. L'APPUI DES ECHANGES DE DONS SUR L'ECONOMIE MARCHANDE : ETUDE DE L'ARTICULATION ENTRE DESERT ET VILLE DANS LES PRATIQUES QUOTIDIENNES 245

INTRODUCTION DE LA SECONDE PARTIE 247
« *No, I don't count!* » 247
Pourquoi étudier David et Suzee ensemble 249
Une ethnographie de l'évaluation 253
CHAPITRE 4 RECEVOIR DES DONS DANS LE DESERT POUR POUVOIR CONTINUER A PROFITER DE LA VILLE : ETHNOCOMPTABILITE AVEC DAVID 257
Jeudi 28 décembre 2017 *La veille de l'ethnocomptabilité* *263*
« Food Bank! » 263
Vendredi 29 décembre 2017 *« Today is a good day because I have money to spend! »* *266*
Un café avec Suzee : « And today in David's life… » 266

L'expédition quotidienne en ville : « Since I got money, I gotta spend it! » 268
Retour dans le désert : « Today was a good day! » 273
Comptes des échanges 275
Sur la difficulté de se séparer de sa monnaie et sur la dépendance à l'économie marchande 275
***Samedi 30 décembre 2017** « The gloves definitely go on the bike! » 279*
La matinée chez David : « Here… money coming in! » 279
Le travail d'inventaire avec David 282
Fin de l'alcool, fin de journée 284
Comptes des échanges 284
***L'inventaire des possessions de David** au 30 décembre 2017 ..... 285*
L'inventaire 287
Mode d'acquisition 296
Répartition des modes d'acquisition 296
Les biens acquis avec de la monnaie 297
Un cas particulier : les food stamps 298
Conclusion concernant les moyens d'acquisition 299
Origine géographique 300
Part de La Posa parmi les origines géographiques 300
Part du don selon l'origine géographique 301
L'acquisition de biens ailleurs aux USA l'été 302
Conclusion concernant l'origine des biens 303
Part de La Posa dans les dons reçus 303
Part des biens embarqués sur le vélo 304
Capitalisation selon l'origine géographique 305
Capitalisation selon le mode d'acquisition 307
Conclusion concernant la capitalisation 308
Conclusions concernant l'inventaire 309
***Dimanche 31 décembre 2017** « Do you want to come by? I'm having coffee with Froggy » 310*
La bouteille de Suzee 310
La bouteille de Tom 313
La bouteille de Suzee, à nouveau 314
Comptes des échanges 315
***Lundi 1er janvier 2018** La tête des lendemains de vodka 316*
Une journée à ne rien faire 316
« That was my last three dollars… » 316
Comptes des échanges 319
Le rôle de La Posa dans l'alcoolisme de David 319
***Mardi 2 janvier 2018** « And then we'll do some more nothing » 322*
Les « free pancakes » 322
La visite des camping-cars 323
Exercice de bureaucratie téléphonique 325
Comptes des échanges 328
L'évaluation de la peine 328
***Mercredi 3 janvier 2018** « Food stamps day » 331*
« I don't like to be broke » 331
La petite expédition quotidienne en ville 332
Retour chez David : « That was a good day » 335
Comptes des échanges 338
Les food stamps 338
***Jeudi 4 janvier 2018** « So, what am I doing here in Parker ? » 341*
Du travail matinal 341
La virée à Parker 344
Une soirée de « drama » 346
Comptes des échanges 347
Le « drama » 347
Une journée ratée 348
***Vendredi 5 janvier 2018** « No drama » 349*
Une journée tranquille 349

« Fire spinning night » chez Kat et Stevo ... 350
Comptes des échanges ... 352
***Samedi 6 janvier 2018** « Parade day »* ... *353*
Encore du travail matinal ... 353
Quartzsite's parade ... 355
« I don't care about giving you money, I care to sparkle your brain! » ... 358
Comptes des échanges ... 360
Le travail de camouflage de la signification de la monnaie ... 360
***Dimanche 7 et lundi 8 janvier 2018** « Alright, that's enough ! » Fin de l'ethnocomptabilité avec David* ... *366*
La mise en coopération des échanges de dons et de l'économie marchande ... *367*
La mise en coopération de la ville et du désert dans l'acquisition des biens ... 367
Les biens ... 367
La nourriture ... 368
L'alcool ... 369
L'utilisation de la monnaie et des *food stamps* ... 370
Conclusion du chapitre 4 ... *373*
CHAPITRE 5 CE QU'IL (EN) COUTE DE FAIRE UN DON : ETHNOCOMPTABILITE AVEC SUZEE. 375
***Dimanche 31 décembre 2017** « The price is fine actually. I just don't have eighty bucks… »* ... *381*
Coffee with Amaretto ... 381
« I'm hungry but I don't want to cook right now » ... 386
Testostérone à domicile ... 388
Comptes des échanges ... 390
L'alcool, mesure du temps passé ensemble ... 391
***Lundi 1er janvier 2018** « – Was it good? – The burritos were that big! »* ... *393*
Petit-déjeuner ... 394
Un moment de répit chez Archie et Terry ... 395
« David's probably gonna need something to drink for tonight… » ... 397
Comptes des échanges ... 401
Vivre au jour le jour ... 401
La protection de la bouteille de vodka ... 404
***Mardi 2 janvier 2018** Les mauvais pancakes* ... *405*
La Mesa RV's « free pancakes » ... 405
Visite des camping-cars ... 406
Comptes des échanges ... 408
L'évaluation du service ... 408
***Mercredi 3 janvier 2018** Babysitting day* ... *411*
Poupées, tie-dye et baby-sitting : le travail de Suzee ... 411
***Jeudi 4 janvier 2018** Cigarettes, poulet et redbull : sortie à Parker* ... *413*
Faire rapidement ce qu'il y a à faire avant de faire ce qui est prévu ... 413
Sortie à Parker ... 414
La préparation du repas pour le karaoké ... 416
Le karaoké ... 418
Comptes des échanges ... 419
***Vendredi 5 janvier 2018** Canettes, patates et milk-shake : sortie à Blythe* ... *422*
Comptes des échanges ... 430
Les canettes, médiatrices d'un don de monnaie ... 431
Faire les courses ... 432
« Free time » ... 434
***Dimanche 7 janvier 2018** Drum circle* ... *435*
Drum circle day ... 435
Le capital social du drum circle ... 442
***Lundi 8 janvier 2018** « Sorry about her » Fin de l'ethnocomptabilité avec Suzee* ... *445*
L'appui des échanges de dons sur l'économie marchande ... *446*
Obtenir de la monnaie ... 446
Acquérir des marchandises ... 447

Donner ... 449
Donner de son temps ... 451
Conclusion du chapitre 5 ... *456*
CONCLUSION DE LA SECONDE PARTIE ... 459

CONCLUSION GENERALE ... 463

Une critique pratique de l'espace marchand ... *465*
Pour une sociologie matérialiste du don ... *469*
Nouvelles enquêtes ... *474*
EPILOGUE ... 477
BIBLIOGRAPHIE ... 481
ANNEXES ... 499
Annexes du chapitre 1 ... *500*
1.1. Origines sociales et autres caractéristiques des réfractaires, par CSP ... 500
1.2. Liste des entretiens ... 503
Annexes du chapitre 2 ... *505*
2.1. Règles d'occupation des LTVAs par le BLM ... 505
2.2. QR-codes des vidéos évoquées au chapitre 2 ... 506
2.3. Les différents types de camping-cars ... 507
2.4. Relevé de La Posa Nord par avion, le 17 janvier 2018 ... 512
2.5. Répartition de l'orientations des camping-cars ... 514
Annexes du chapitre 4 ... *515*
4.1. Inventaire : relevé détaillé ... 515
4.2. Inventaire : mode d'acquisition des biens ... 517
4.3. Inventaire : origine géographique des biens ... 518
4.4. Inventaire : relevé selon la capitalisation ... 520
4.5. Alcool ingéré du 29 décembre au 1er janvier ... 521
4.6. Relevé de la consommation totale d'alcool ... 522
4.7. Relevé des dépenses ... 523
4.8. Relevé du temps ... 525
4.9. Répartition du temps ... 529
Annexes du chapitre 5 ... *530*
5.1. Relevé des dépenses ... 530
5.2. Relevé des dons ... 531
5.3. Relevé des dépenses en dons ... 532
5.4. Relevé du temps ... 533
5.5. Répartition du temps ... 537
TABLES DE REFERENCES ... 539
Table des photographies ... 539
Table des figures ... 546
Table des cartes ... 547
LISTE DES SIGLES ET APPELLATIONS SPECIFIQUES ... 548
RESUMES ... 549
TABLE DES MATIERES ... 551